DO PIZZOFALCONE

BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XVII
37-F-24
Palchetto
Num.° d' ordine 18428

R. BIBLIOTECA
NAZIONALE
B. Prov.
VITT. EM. III
1284
NAPOLI

ABREGÉ

DES

COMMENTAIRES

DE M. DE FOLARD.

TOME TROISIE'ME.

610505

ABREGÉ
DES
COMMENTAIRES
DE M. DE FOLARD,
SUR
L'HISTOIRE DE POLYBE.

*Par M*** Meſtre de Camp de Cavalerie.*

TOME TROISIE'ME.

1800

A PARIS,

Chez { La Veuve GANDOUIN, Quai des Auguſtins, à la Belle Image.
GIFFART, Rue Saint Jacques, à Sainte Thereſe.
DAVID l'aîné, Rue Saint Jacques, à la Plume d'Or.
JOMBERT, Rue Dauphine, à l'Image Notre-Dame.
DURAND, Rue Saint Jacques, au Griffon.

M. DCC. LIV.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

Digitized by Google

TABLE
DES CHAPITRES
ET
OBSERVATIONS

Contenus dans ce troiſieme Tome.

LIVRE CINQUIEME.

CHAPITRE PREMIER. *Philippe regagne l'amitié des Aratus, & obtient par leur crédit des ſecours de la part des Achéens. Il prend le parti de faire la guerre par mer. Trois de ſes premiers Officiers conſpirent contre lui,* page 1

CHAP. II. *Siége de Palée. Irruption de Philippe dans l'Etolie. Ravages que font les Macédoniens dans cette province. Therme priſe d'emblée,* 5

CHAP. III *Excès que commirent les ſoldats de Philippe dans Therme. Réflexions de Polybe ſur ce triſte événement,* 9

CHAP. IV. *Philippe ſort de Therme. Il eſt ſuivi dans ſa retraite. Sacrifices en actions de graces. Troubles dans le camp. Punition de ceux qui en étoient les auteurs. Légeres expéditions des ennemis de Philippe & de ſes Alliés,* 14

OBSERVATIONS *ſur la marche & la retraite de Philippe dans les défilés des montagnes de Therme. Beau projet de Philippe pour aller à Therme, Eloge de ce Prince; celui d'Aratus. Réflexions ſur les fautes des Etoliens. Les retraites ſont ce qu'il y a de plus grand & de plus profond dans la ſcience des armes,* 17

CHAP. V. *Le Roi de Macédoine déſole la Laconie. Les Meſſéniens viennent pour l'y joindre, & s'en retournent après un petit échec. Deſcription de Sparte,* 20

CHAP. VI. *Combats gagnés par Philippe près de Lacédémone. Il paſſe dans la Phocide. Nouvelle intrigue des Conjurés,* 23

OBSERVATIONS *ſur l'expédition de Philippe dans la Laconie, & ſur les deux combats donnés auprès de Lacédémone,* 27

§. I. *Meſures que prit Philippe pour ſe retirer ſans perte & ſans péril,* ibid

§. II. *Autres fautes des Spartiates*, 30
§. III. *Des courſes ou des invaſions dans le pays ennemi*, 33
CHAP. VII. *Les Conjurés ſont punis. Le Roi continue la guerre contre les Etoliens*, 36
CHAP. VIII. *Pourquoi l'Hiſtorien a diſtingué les affaires de la Grece de celles de l'Aſie. Importance de bien commencer un Ouvrage. Vanité des Auteurs, qui promettent beaucoup, rabaiſſée. Conduite déplorable de Ptolémée Philopator. Piége que lui tend Cléomene, Roi de Lacédémone*, 38
OBSERVATIONS *ſur les Ptolémées*, 42
CHAP. IX. *Conjuration contre Bérénice. Archidame Roi de Sparte eſt tué par Cléomene. Ce Prince eſt ſaiſi lui-méme & mis en priſon. Il en ſort & ſe tue. Théodore, Gouverneur de la Céléſyrie, livre ſa Province à Antiochus*, ibid
CHAP. X. *Antiochus ſuccede à Seleucus ſon pere. Caractere d'Hermias, Miniſtre de ce Roi. Sa jalouſie contre Epigene. Antiochus épouſe Laodice fille de Mithridate. Révolte de Molon*, 46
CHAP. XI. *Progrès de la révolte de Molon. Xénete Général d'Antiochus, paſſe le Tygre pour attaquer le Rébelle, & il en eſt vaincu*, 49
OBSERVATIONS *ſur le paſſage du Tygre par l'armée de Xénete Général du Roi Antiochus*, 52
§. I. *On ſe laiſſe prendre aux ruſes les plus ſurannées. Faux prétextes de la plûpart des révoltés. De quelque religion que ſoit un Roi il n'eſt pas permis de prendre les armes contre lui*, ibid
§. II. *Il eſt toûjours bon que le Roi commande lui-méme ſes armées. Remarque ſur le paſſage du Tygre par Xénete. Etranges effets de la peur*, 54
§. III. *Réflexions ſur les fautes des deux Généraux*, 57
CHAP. XII. *Antiochus marche contre Molon, mais ſans Epigene, dont Hermias ſe défait enfin. Le Roi paſſe le Tygre, fait lever le ſiége de Dure. Combat proche d'Apollonie*, 60
OBSERVATIONS. *Antiochus marche contre Molon, mais ſans Epigene, dont Hermias ſe défait enfin. Le Roi paſſe le Tygre, fait lever le ſiége de Dure. Combat proche d'Apollonie*, 65
§. I. *Liberté eſſentielle dans un conſeil de guerre. Paſſage du Tygre par Antiochus. Ordre de bataille des deux armées*, ibid
§. II. *Réflexions ſur les motifs qui font agir les chefs des guerres civiles*, 67
§. III. *De la maniere de bien établir l'état de la guerre. Quelle en eſt la méthode. Cette partie de la guerre eſt la plus importante de l'état militaire*, 68
§. IV. *De la maniere de bien établir & de bien régler l'état de la guerre dans la défenſive*, 74
§. V. *Des ponts & des bateaux des Anciens pour le paſſage des grandes rivieres. L'origine nous en eſt inconnue. Leur méthode étoit la méme que celle que nous ſuivons aujourd'hui. Ponts de Darius & de Xerxès ſur le Boſphore de Thrace*, 79
CHAP. XIII. *Antiochus marche contre Artabazane, qui ſe ſoûmet.*

Juſte punition des vûes ambitieuſes d'Hermias. Achée ſe tourne contre Antiochus. Conſeil de guerre au ſujet de l'expédition contre Ptolomée. Eſcadre de Séleucie, 83

CHAP. XIV. *Conquêtes d'Antiochus dans la Céléſyrie. Expédient dont ſe ſervent deux Miniſtres de Ptolomée pour arrêter ſes progrès. Tréve entre les deux Rois*, 88

CHAP. XV. *Combat ſur terre & ſur mer entre les deux Rois. Antiochus vainqueur entre dans pluſieurs places*, 92

OBSERVATIONS *ſur les deux combats de mer & de terre entre les armées de Ptolomée & d'Antiochus*, 97

§. I. *Changement dans les uſages de la guerre quelquefois importans. Négociations ſuſpectes*, ibid

§. II. *Réflexions ſur les deux combats de mer & de terre. Ordre de bataille pour celui qui ſe donna ſur terre*, 99

§. III. *Combat naval. Ordre qu'on y obſerva*, 103

CHAP. XVI. *Siége de Pednéliſſe par les Selgiens. Selge attaquée à ſon tour. Trahiſon de Logbaſis. Vengeance qu'en tirent les Selgiens. Conquêtes d'Attalus*, ibid

OBSERVATIONS *ſur l'attaque & la défenſe des maiſons, caſſines ou cenſes en plein champ*, 109

§. I. *Meſures à prendre, ſoit pour l'attaque, ſoit pour la défenſe d'une maiſon*, ibid

§. II. *Deſcription de la caſſine de la bouline, & de la diſtribution des poſtes pour la défenſe*, 114

§. III. *Attaque de la caſſine & des deux portes cocheres; les creneaux ſont abandonnés. La porte du côté de la montagne eſt battue à coups de canon, & le colombier ſalué de quelques volées. Défenſe opiniâtre de la porte du pont. Vigoureuſe réſiſtance de M. le Comte de Saxe inveſti dans une maiſon par un corps de troupes des confédérés de Pologne*, 115

CHAP. XVII. *Enumération des troupes d'Antiochus & de Ptolomée. Entrepriſe de Théodote. Bataille de Raphie*, 121

OBSERVATIONS *ſur la bataille de Raphie*, 126

§. I. *Préparatifs des deux Rois pour en venir à une action déciſive. Ordre de bataille des deux armées*, ibid

§. II. *Action. Faute d'Antiochus. Exemples de pareilles fautes*, 128

§. III. *Réflexions ſur la manœuvre d'Echécrates. Soins qu'on doit prendre de la diſcipline. Eloges de Soſibe. Fautes d'Antiochus*, 132

§. IV. *Ordre de bataille dans une plaine raſe ſelon le ſentiment de l'Auteur*, 136

CHAP. XVIII. *Treve entre les deux Rois. Largeſſes des Puiſſances en faveur des Rhodiens*, 139

CHAP. XIX. *Les Achéens ſe diſpoſent à la guerre. Diviſion dans Mégalopolis. Les Eléens battus par Lycus, Propréteur des Achéens. Divers évenemens de la guerre des Alliés*, 142

CHAP. XX. *Philippe dreſſe l'eſcalade devant Mélitée, & la manque. Siége de Thebes. Diſcours de Démétrius de Phare pour porter le Roi de*

Macédoine à quelque entrepriſe plus conſidérable. On ſe diſpoſe à la paix, 148
CHAP. XXI. *La paix ſe conclut entre les Alliés. Harangue d'Agélaus pour les exhorter à demeurer unis*, 153

LIVRE QUINZIEME.

CHAPITRE PREMIER. *Bataille de Zama*, 160
OBSERVATIONS *ſur la bataille de Zama*, 166
§. I. *Ordre de bataille des deux armées*, ibid
§. II. *Combat*, 168
§. III. *Fautes d'Annibal à la journée de Zama*, 170

TRAITÉ DE L'ATTAQUE ET DE LA DEFENSE DES PLACES DES ANCIENS.

AVANT-PROPOS, 175
PREMIERE PARTIE. *De l'attaque*, 177
ARTICLE PREMIER. *Il y a moins d'art & de ſcience dans l'attaque, que dans la défenſe des Places*, ibid
ART. II. *Différentes Méthodes des Anciens dans l'art de prendre les Places*, 180
ART. III. *L'inveſtiſſement des Anciens, leurs lignes de circonvallation, & de contrevallation*, 181
ART. IV. *Les Grecs & les Romains n'ont pas beaucoup encheri ſur les nations de l'Aſie, à l'égard des lignes de circonvallation & de contrevallation*, 182
ART. V. *Lignes environnantes, de Lilybée, de Numance & de Pérouſe; Réflexions critiques ſur ces travaux*, 184
ART. VI. *Blocus d'Alexia. Les Commentateurs de Céſar n'ont preſque rien connu dans la deſcription de ce ſiége*, 186
ART. VII. *Des approches des Anciens du camp au corps de la place: Tranchées connues & pratiquées dans leurs ſiéges*, 189
ART. VIII. *Preuves que les Anciens alloient par tranchée du camp au corps de la place*, 190
ART. IX. *On acheve de démontrer les approches que faiſoient les Anciens du camp à leurs batteries. Paralleles découvertes*, 192
ART. X. *Que les Commentateurs ont cru fauſſement que l'Agger ne ſignifioit qu'une terraſſe ou un cavalier. Obſervation ſur ces ſortes d'ouvrages*, 195
ART. XI. *Quelle étoit la Méthode des Anciens dans la conſtruction de leurs cavaliers. Exemples remarquables de ces ſortes d'ouvrages*, 197
ART. XII. *Les Anciens avoient différentes méthodes pour le paſſage ou*

Digitized by Google

l'abord du foſſé des Places aſſiégées. 203
ART XIII. *Machines d'approches, de ſappe & de comblement. Galerie de Céſar au ſiége de Marſeille,* 206
ART. XIV. *Des tours mobiles, leur ſtructure & leur hauteur,* 209
ART. XV. *Tours à pont & à bélier, leur deſcription & leurs uſages,* 213
ART. XVI. *Quelles pouvoient être les forces mouvantes des Tours, & des Tortues bélieres des Anciens,* 215
ART. XVII. *Polyſpaſte de Vitruve. Erreur de cet Auteur touchant les tours à corridors. Tours de pierres tranſportées d'un lieu à un autre. Quelles pouvoient être les forces agiſſantes de ces Tours,* 218
ART. XVIII. *Du Bélier ſuſpendu. On en ignore l'origine,* 219
ART. XIX. *Exemples de certains Béliers d'une groſſeur extraordinaire. Sentiment de l'Auteur ſur ces maſſes ſurprenantes,* 221
ART. XX. *Du bélier non ſuſpendu; ſa deſcription & ſes forces mouvantes,* 222
ART. XXI. *La Catapulte & la Baliſte. Antiquité de ces deux machines, ce qu'on penſe de leur origine; en uſage chez les Hébreux, longtemps avant les Grecs,* 224
ART. XXII. *Raiſons qui peuvent avoir cauſé les variations des Auteurs anciens ſur la baliſte & la catapulte, qu'ils confondent enſemble. Que tous les Auteurs ſont unanimes à l'égard des forces mouvantes de ces deux machines,* 225
ART. XXIII. *De la catapulte; ſa ſtructure & ſes proportions; les forces agiſſantes de cette machine, & la maniere de la bander,* 227
ART. XXIV. *De la Baliſte; ſa deſcription & le principe de ſon mouvement; du poids des pierres de la catapulte; de la groſſeur & de la longueur des traits de la baliſte, ſelon la grandeur du diametre; des chapiteaux de ces deux machines,* 232
ART. XXV. *Méthode des Anciens dans la conſtruction de leurs batteries de baliſtes & de catapultes. Qu'elles n'étoient point différentes des nôtres de canons & de mortiers. Preuves tirées de la colonne Trajane,* 234
ART. XXVI. *Que les Anciens ne nous ont point impoſé à l'égard de leurs machines de guerre; qu'elles ſont vraies & inconteſtables. Quelques obſervations ſur la baliſte. Effets ſurprenans de cette machine,* 236
ART. XXVII. *Le principe du mouvement d'une machine étant connu & démontré, on juge de ſes effets par la puiſſance connue de celle de la catapulte. Qu'ils n'ont rien de fort merveilleux par rapport à cette puiſſance,* 238
ART. XXVIII. *Qu'il n'y a guere plus de deux ſiecles que les catapultes étoient en uſage dans l'attaque & la défenſe des places. Exemples des prodigieux effets de cette machine,* 240
ART. XXIX. *Que les catapultes ſont d'une plus grande utilité pour le jet des bombes & des pierres, que nos mortiers de toutes eſpeces,* 242
ART. XXX. *Des galeries ſoûterraines, ou conduits des mines des Anciens, juſques ſous les tours des places aſſiégées. Quelle étoit leur*

méthode pour les ruiner & les renverſer par la ſappe ; des contre-galeries des aſſiégés, & de leurs ſappes ſous les ouvrages des aſſiégeans, 244

ART. XXXI. *Des mines & des contremines des aſſiégés, de celles des aſſiégeans, divers artifices des premiers pour chaſſer les ſeconds de leurs mines. Rencontres des Mineurs. Combats ſoûterrains. Mines fauſſes & ſimulées des aſſiégeans,* 248

ART. XXXII. *Méthode des Anciens dans leur ſorties ; qu'elles étoient toûjours groſſes, vigoureuſes & faites à propos,* 252

ART. XXXIII. *Que les ſorties qui ſe font de nuit, ſont les plus favorables & les plus sûres,* 258

ART. XXXIV. *Réflexions ſur les actions & ſorties nocturnes. Exemples des ſorties générales des Anciens. Leur méthode dans la maniere d'y réſiſter. Qu'on combattoit de part & d'autre ſur un petit front, & ſur une très-grande profondeur,* 262

ART XXXV. *Des aſſauts des Anciens. Diſpoſitions & précautions des aſſiégeans ; celles des aſſiégés ſur la breche, & dans l'intérieur de la place,* 267

ART. XXXVI. *Précautions des Anciens dans l'inſulte des breches. Exemples remarquables de ces ſortes d'entrepriſes,* 271

ART. XXXVII. *Suite de l'Article précédent,* 275

TRAITE' DE LA DEFENSE DES PLACES.

AVANT-PROPOS *de M. de Folard,* 279

ART. I. *De l'Architecture militaire des Anciens,* 281

ART. II. *Que les fortifications des places de guerre des Modernes, ſont infiniment au-deſſus de celles des Anciens, autant par la force que par la beauté & le nombre des ouvrages. Des murs de Carthage, de Pirée & de Byſance ; des remparts de terre des Anciens. Machine qui fit prendre Délie,* 286

ART. III. *De la défenſe des places attaquées d'emblée & par eſcalade,* 290

ART. IV. *Que les Hiſtoriens de l'Antiquité comme les Modernes, confondent les aſſauts avec les eſcalades. Exemple de ces ſortes d'entrepriſes,* 295

ART. V. *Que les contre-approches des aſſiégés ſur les aſſiégeans, ont été inconnues aux Anciens ; approche de ceux de Syracuſe, contre les deux lignes environnantes des Athéniens qui en faiſoient le ſiége ; leur camp ſe trouve coupé en deux, & la communication ſéparée,* 299

ART. VI. *De la défenſe des Places à l'égard de la deſcente ou du paſſage du foſſé,* 301

ART. VII. *De la défenſe contre le bélier. Moyen dont les Anciens ſe ſervoient pour le rendre inutile & de nul effet,* 304

ART. VIII. *De la défenſe contre les tours ambulantes,* 307

ART. IX. *De la défenſe contre les baliſtes & les catapultes. Moyens*

dont les Assiégés se servoient lorsque les cordes des machines venoient à manquer, 310

ART. X. *Méthode des Anciens dans les sorties sur les travaux de places assiégées*, 311

ART. XI. *Des sorties faites par mer, description de celle de Rhodes & de Carthage; tortues & batteries flottantes de Demetrius, à l'attaque du port de l'une; jettée surprenante de Scipion pour masquer l'entrée de l'autre; prodigieux travail des assiégés, qui percent leur Mole en un autre endroit pour le passage de leur flotte, & donner entrée aux secours des vivres*, 318

ART. XII. *Moyens dont les Anciens se servoient pour la réparation des breches*, 321

ART. XIII. *Des retirades des Anciens, ou nouveaux murs pratiqués derriere les breches*, 324

ART. XIV. *Méthode des Anciens dans la défense des breches*, 327

ART. XV. *Suite de l'Article précedent*, 332

ART. XVI. *Des Capitulations des Anciens*, 337

ART. XVII. *Des conjurations ou cabales secrettes, pratiquées dans les places assiégées*, 345

ART. XVIII. *Quels peuvent être les moyens d'empêcher les trahisons dans une place assiégée, & les remedes que l'on peut apporter, lorsqu'elles sont sur le point d'éclorre*, 352

ART. XIX. *Si un Commandant de place, qui a des ordres précis de la Cour de se défendre jusqu'à la derniere extrémité perd tout droit de commander, s'il n'agit conformément à ses ordres. Sentiment de l'Auteur sur cette difficulté. Si celui qui défendit la citadelle de Modene méritoit d'être arrêté par les Officiers de sa garnison; relation de ce siége*, 357

DISSERTATION *sur les Mines, & les avantages que l'on en peut tirer pour la défense des places*, 361

EXPLICATION *des Figures, & de la disposition des fourneaux*, 365

Fin de la Table des Chapitres & Observations.

ABRE'GE'

Digitized by Google

ABRÉGÉ
DES
COMMENTAIRES
DE FOLARD
SUR
L'HISTOIRE DE POLYBE.

LIVRE CINQUIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Philippe regagne l'amitié des Aratus, & obtient par leur crédit des ſecours de la part des Achéens. Il prend le parti de faire la guerre par mer. Trois de ſes premiers Officiers conſpirent contre lui.

L'Anne'e de la Préture du jeune Aratus finit, ſelon la maniere de compter des Achéens, au lever des Pleiades, & Epérate lui ſuccéda; Dorimaque étoit pour lors Préteur chez les Etoliens. Ce fut vers ce même temps qu'Annibal au commencement de l'été, ayant ouvertement déclaré la guerre aux Romains, partit de Carthage-la-neuve, paſſa l'Ebre, & prit ſa route vers l'Italie; que les Romains

envoyerent Tibérius Sempronius en Afrique avec une armée, & Publius Cornelius en Eſpagne ; & qu'Antiochus & Ptolémée ne pouvant terminer par des conférences leur conteſtation ſur la Cœleſyrie, ſe diſpoſerent à la décider par les armes.

Philippe n'ayant ni vivres ni argent pour ſe mettre en campagne, fit aſſembler le Conſeil des Achéens par leurs Magiſtrats, & l'aſſemblée ſe tint à Egium, ſelon la coûtume. Là le Roi voyant qu'Aratus indigné de l'affront qu'il avoit reçû aux derniers Comices par les mauvaiſes pratiques d'Apelles, n'uſoit en ſa faveur ni de ſon crédit ni de ſon autorité, & qu'Eperate, naturellement inhabile à tout, étoit mépriſé de tout le monde, il ouvrit les yeux ſur la mauvaiſe manœuvre d'Apelles & de Léontius, & réſolut de ſe bien remettre dans l'eſprit d'Aratus. Pour cela il perſuada aux Magiſtrats de transférer l'aſſemblée à Sicyone, où voyant à ſon aiſe les deux Aratus, & chargeant Apelles ſeul de tout ce qui s'étoit paſſé à leur préjudice, il les exhorta de ne pas ſe départir des ſentimens qu'ils avoient conçûs d'abord pour lui. Il entra enſuite dans l'aſſemblée, où par le crédit de ces deux Magiſtrats, il obtint des Achéens tout ce qu'il ſouhaitoit. Il fut ordonné que les Achéens lui donneroient cinquante talens le premier jour qu'il ſe mettroit en marche, & aux troupes la paye de trois mois avec dix mille meſures de blé ; & tant qu'il ſeroit dans le Péloponeſe, dix-ſept talens par mois. Ainſi ſe termina cette aſſemblée, & les Achéens qui la compoſoient ſe retirerent chacun dans leurs villes.

Les troupes ſorties des quartiers d'hyver, Philippe après avoir pris conſeil de ſes amis, jugea à propos de faire la guerre par mer. Sa raiſon fut que c'étoit le ſeul moyen d'accabler bientôt & de tous côtés ſes ennemis, qui ne pourroient point ſe ſecourir les uns les autres, diſperſés comme ils étoient dans différens pays, & craignant d'ailleurs pour eux-mêmes un ennemi dont ils ignoroient les deſſeins, & qui par mer pouvoit bientôt tomber ſur eux : car c'étoit aux Etoliens, aux Lacédémoniens & aux Eléens que Philippe devoit faire la guerre. Ce deſſein pris, il aſſembla les vaiſſeaux des Achéens & les ſiens propres à Léchée, où par un exercice continuel il accoûtuma ſon infanterie Macédonienne à ramer. Il trouva dans ſes ſoldats toute la docilité & toute l'ardeur poſſible. Car les Macédoniens ne ſe diſtinguent pas ſeulement par leur courage & leur valeur dans les batailles rangées ſur terre, ils ſont encore très-propres au

ſervice de mer, ſi l'occaſion s'en préſente. Ce ſont des gens exercés à faire des foſſés, à creuſer des retranchemens, endurcis aux travaux les plus pénibles, tels enfin qu'Héſiode repréſente les Eacides, plus contens ſous les armes que dans les feſtins.

Pendant que le Roi & les troupes Macédoniennes s'occupoient à Corinthe aux exercices de la marine, & diſpoſoient tout pour la campagne, Apelles ne pouvant (*a*) ni regagner les bonnes graces du Roi, ni ſupporter le mépris où il étoit tombé, fit complot avec Léontius & Mégaleas de ſe trouver dans toutes les affaires avec le Roi; mais de s'y comporter de maniere à renverſer tous ſes deſſeins. Il prit pour lui d'aller à Chalcis, & d'y faire en ſorte qu'il n'en vînt au Roi nulle munition. Il fit part de ce pernicieux projet aux deux autres conjurés, & partit pour Chalcis ſous de vains prétextes, dont il colora au Roi ſon départ. Il fut là ſi fidele à la foi qu'il avoit donnée aux compagnons de ſa perfidie, & il y ſut ſi adroitement abuſer de l'autorité que ſon ancienne faveur lui donnoit ſur les peuples, qu'enfin le Roi dénué de tout ſe vit réduit à mettre en gage ſa vaiſſelle, & à vivre ſur l'argent qu'on lui prêta.

(a) *Apelles ne pouvant ni regagner les bonnes graces du Roi, ni ſupporter le mépris où il étoit tombé, fit complot avec Léontius & Mégaleas.*] La jalouſie eſt née avec les hommes, vouloir la détruire, ce ſeroit une chimere: mais il eſt des moyens aux Princes de ſe garantir de ſes effets. Comme elle ne s'attache qu'aux Favoris, & à ceux ſur qui ils ont cru que leurs faveurs ſeroient le mieux placées, ils doivent veiller pour eux, afin de les en garder. La trahiſon dont il s'agit ici eſt d'un genre ſingulier, non que les pareilles ſoient rares, bien loin de-là. Pour les découvrir, il eſt aiſé à un Prince de remonter juſqu'à la ſource des évenemens: comme toute une armée ne ſauroit être dans le ſecret, on n'a pû rien exécuter ſans des ordres, & ceux qui les ont reçûs, ſont trop intéreſſés à leur juſtification, pour qu'ils ne les produiſent pas s'ils en ſont recherchés.

Si ces trahiſons vont juſqu'à l'intelligence avec l'ennemi, alors pour s'en aſſûrer, il faut faire à ceux que l'on ſoupçonne des fauſſes confidences de projets que l'on feint de vouloir exécuter: ſi l'on voit l'ennemi prendre des meſures pour s'y oppoſer, pour lors il faut croire que l'on eſt trahi, & il eſt aiſé de s'aſſûrer du traître.

Voilà de deux eſpeces de trahiſon leſquelles ſont rares: mais il en eſt une troiſiéme qui eſt bien plus commune, & qui bien ſouvent ſe pratique par les Favoris ſans malice. C'eſt celle qui leur fait mettre des gens incapables dans les poſtes importans, ou faute de bien connoître les ſujets, ou par envie de recompenſer des ſervices, dont l'eſpece ne doit pas être recompenſée par ces ſortes de graces. On ſait bien que les Chefs & les Miniſtres doivent avoir des eſpions dans tous les Etats; que ces ſortes de gens n'agiſſent que par l'appas de la recompenſe: mais c'eſt de l'argent qu'il leur faut, & non des graces ni des poſtes. Leur ame vile & mépriſable eſt faite pour être raſſaſiée par les richeſſes: mais ils n'ont, ni aſſez d'élevation d'ame, ni aſſez de conſidération dans le monde pour être mis à la tête des autres hommes, ou chargés de ſoins pour leſquels il faut autant de nerf que de probité; outre que rien n'eſt plus déſolant pour les bons ſujets que de voir des eſpeces ſi mépriſables leur être préférées. Il en arrive deux maux, c'eſt que les recompenſes de ce genre les rendent pires que devant, & qu'elles font retirer & dégoûtent les honnêtes gens.

Quand les vaiſſeaux furent aſſemblés, & que les Macédoniens ſe furent formés à l'exercice de la rame, Philippe ayant diſtribué des vivres & de l'argent aux ſoldats, mit à la voile, & aborda le ſecond jour à Patres. Son armée étoit de ſix mille Macédoniens & de douze cents étrangers. Dorimaque, Préteur des Etoliens, avoit alors envoyé cinq cents Neocretes au ſecours des Eléens ſous le commandement d'Agelas & de Scopas : & les Eléens craignant que Philippe ne penſât à mettre le ſiége devant Cyllene, firent des levées d'étrangers, diſpoſerent les ſoldats de la ville à la défenſe, & fortifierent cette place avec ſoin. Là-deſſus le Roi, pour avoir du ſecours dans le beſoin, & pour ſe mettre en ſûreté contre les entrepriſes des Eléens, prit le parti de laiſſer dans Dymes les étrangers d'Achaïe, ce qu'il y avoit de Crétois, quelque cavalerie Gauloiſe, & environ deux mille hommes d'élite de l'infanterie Achéenne; & après avoir fait ſavoir aux Meſſéniens, aux Epitotes, aux Acarnaniens & à Scerdilaïdas, d'équiper leurs vaiſſeaux & de venir au-devant de lui, il partit de Patres au jour marqué, & alla prendre terre à Pronos dans la Céphalénie.

Comme cette petite place étoit forte, & que d'ailleurs le pays étoit étroit, il paſſa outre juſqu'à Palée. Ce pays étoit alors plein de blé, & fort en état de nourrir l'armée : c'eſt pourquoi il fit débarquer ſes troupes, & campa devant la ville. On tira les vaiſſeaux à ſec, on les environna d'un foſſé & d'un retranchement, & il envoya les Macédoniens au fourage. Lui-même en attendant que ſes Alliés euſſent joint, & qu'on formât l'attaque, il ſe mit à reconnoître la place, & à voir de quel côté on pourroit avancer les ouvrages & approcher les machines. Deux raiſons le portoient à ce ſiége. Par-là il enlevoit aux Etoliens un poſte, hors duquel ils ne pouvoient plus faire de deſcentes dans le Péloponeſe, & piller les côtes d'Epire & d'Acarnanie : car c'étoit des vaiſſeaux de Céphalénie qu'ils ſe ſervoient pour ces ſortes d'expéditions; & en ſecond lieu, il s'acquéroit & à ſes Alliés une place, d'où l'on pouvoit très-commodément faire des incurſions ſur le pays ennemi : car la Céphalénie eſt ſituée ſur le golfe de Corinthe, en s'étendant vers la mer de Sicile; elle confine au Septentrion & à l'Occident du Péloponeſe, ſur-tout au pays des Eléens & aux parties méridionales & occidentales de l'Epire, de l'Etolie & de l'Acarnanie.

Il ne ſe pouvoit une ſituation plus heureuſe pour raſſembler ſes Alliés, pour incommoder ſes ennemis, & mettre ſes amis à

couvert de toute inſulte. Auſſi le Roi ſouhaitoit-il paſſionnément de réduire cette Iſle ſous ſa domination. Ayant remarqué que Palée étoit défendue de preſque tous les côtés ou par la mer, ou par des précipices, & qu'on ne pouvoit en approcher que par une petite plaine du côté de Zacinthe, ce fut par-là qu'il penſa à faire ſes approches & à former l'attaque.

CHAPITRE II.

Siége de Palée. Irruption de Philippe dans l'Etolie. Ravages que font les Macédoniens dans cette province. Therme priſe d'emblée.

PHilippe prenoit ainſi ſes arrangemens, lorſqu'arriverent quinze bâtimens de la part de Scerdilaïdas, qui n'avoit pû en envoyer que ce petit nombre, à cauſe des troubles qu'excitoient dans l'Illyrie les principaux de la nation. Arriva auſſi le ſecours qu'il attendoit des Epirotes, des Acarnaniens & des Meſſéniens. Depuis la priſe de Phialée ces derniers n'avoient plus de prétexte qui les diſpensât de partager cette guerre avec les autres Alliés.

Quand tout fut prêt pour le ſiége, & que les batteries de baliſtes & de catapultes eurent été dreſſées en lieu, d'où il étoit plus aiſé de repouſſer les aſſiégés, le Roi ayant animé les Macédoniens à bien faire, donna ordre que l'on approchât des murailles les machines, & qu'à leur faveur on creusât des mines. Les Macédoniens ſe portent à ce travail avec tant d'ardeur, qu'en fort peu de temps les murailles furent percées à la longueur de deux arpens. Alors le Roi s'approcha de la ville, & exhorta les aſſiégés de faire la paix avec lui. N'en étant point écouté, il fit mettre le feu aux bois debout qui ſoûtenoient le mur ſappé; cette partie du mur tombe; & l'infanterie à rondache, ſelon l'ordre qu'elle en avoit reçû, marche la premiere en cohortes. Trois jeunes ſoldats avoient déja franchi la breche: mais Léontius, qui commandoit cette infanterie, ſe ſouvenant de la parole qu'il avoit donnée aux autres conjurés, les empêcha de paſſer plus avant. Comme il avoit auſſi gagné & corrompu les principaux Officiers, & que lui-même, loin d'agir avec vigueur, affectoit de paroître épouvanté du danger, quoique l'on pût fort aiſément s'emparer de la ville, l'on fut chaſſé de la

breche, & grand nombre de Macédoniens furent bleſſés. Avec des Chefs tremblans de frayeur & des ſoldats couverts de bleſſûres, on ne pouvoit plus reſter devant la place : le Roi leva le ſiége, & prit conſeil de ſes amis ſur ce qu'il avoit à faire.

Pour forcer Philippe à quitter ce ſiége, Lycurgue & Dorimaque avec un égal nombre d'Etoliens s'étoient jettés, celui-là ſur le pays des Meſſéniens, & celui-ci ſur la Theſſalie. Sur quoi les Acarnaniens & les Meſſéniens envoyerent des Ambaſſadeurs au Roi. Les Acarnaniens preſſoient Philippe de tomber ſur l'Etolie, & de faire ſans crainte le dégât dans toute la province, repréſentant qu'il n'y avoit pas de meilleur moyen pour empêcher Dorimaque d'entrer dans la Macédoine. Ceux de Meſſene demandoient du ſecours, & repréſentoient au Roi que, pendant que les vents Etéſiens ſouffloient, en un jour il paſſeroit de Céphalénie à Meſſene; que l'on fondroit ſur Lycurgue, qui ne s'attendoit à rien moins, & que ce Préteur ne pourroit éviter ſa défaite. Ainſi raiſonnoit Gorgus leur Ambaſſadeur, & Léontius l'appuyoit de toutes ſes forces; toûjours ſelon les vûes de la conjuration, & pour arrêter le cours des exploits de Philippe; car il eſt vrai qu'il étoit facile de paſſer à Meſſene, mais il n'étoit pas poſſible d'en revenir tant que les vents Etéſiens ſouffleroient: d'où il ſeroit arrivé qu'en ſuivant le conſeil de Gorgus, le Roi renfermé dans la Meſſénie auroit été hors d'état de rien entreprendre de tout le reſte de l'été, pendant que les Etoliens parcourant toute la Theſſalie & l'Epire, ravageroient ces deux pays ſans aucun obſtacle. Tels étoient les pernicieux conſeils que Gorgus & Léontius donnoient au Roi. Celui d'Aratus fut tout oppoſé. Il dit qu'il falloit marcher vers l'Etolie, & y porter la guerre; que les Etoliens étoient en expédition, Dorimaque à leur tête, & que par conſéquent Philippe ſeroit le maître de faire dans leur patrie tels ravages qu'il lui plairoit.

Cet avis prévalut. Léontius avoit perdu toute créance auprès de ſon Prince, depuis qu'il s'étoit ſi lâchement comporté au dernier ſiége, & qu'il lui avoit donné de ſi mauvais conſeils dans cette occaſion. Le Roi Ecrivit à Epérate de lever des Achéens, & d'aller au ſecours des Meſſéniens, & partant de Céphalénie, il aborda le ſecond jour à Leucade, pendant la nuit. Après avoir tout diſpoſé à l'Iſthme

de Dioryĉte, on y fit paſſer (*a*) les vaiſſeaux. De-là il entra dans le golfe d'Ambracie, lequel, comme nous avons déja dit, ſortant de la mer de Sicile, pénetre fort avant dans les terres d'Etolie. Il aborda un peu devant le jour à Limnée, & auſſi-tôt il donna ordre aux ſoldats de repaître, de ſe décharger de la plus grande partie de leurs équipages, & de ſe tenir prêts à marcher. Pendant ce temps-là il chercha des guides, & s'inſtruiſit à fond de la carte du pays.

Ariſtophante, Préteur des Acarnaniens, le vint là trouver avec toutes les forces de ſa province. Ces peuples avoient autrefois eu beaucoup à ſouffrir des Etoliens, & ne reſpiroient que la vengeance. L'arrivée des Macédoniens leur parut une occaſion favorable. Tous prirent les armes, & non-ſeulement ceux à qui les lois l'ordonnent, mais encore quelques vieillards. Les Epirotes n'étoient pas moins irrités contre les Etoliens, & ils avoient les mêmes raiſons de l'être : mais comme le pays eſt grand, & que Philippe étoit arrivé tout à coup, ils n'eurent pas le loiſir d'aſſembler leurs troupes à propos. De la part des Etoliens Dorimaque n'avoit pris que la moitié des troupes, il croyoit que ç'en ſeroit aſſez pour défendre les villes & le plat pays de toute inſulte.

(a) *Après avoir tout diſpoſé à l'Iſthme de Dioryĉte, on y fit paſſer les vaiſſeaux.*] Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que l'on a fait paſſer des bâtimens ſur une langue de terre. En voila un exemple : Lyſandre de Macédoine fit paſſer des vaiſſeaux ainſi d'un port à l'autre ſur des rouleaux. Céſar en fit de même dans ſon expédition d'Angleterre Trajan dans la guerre contre les Parthes, fit tranſporter les ſiens ſur des traîneaux de l'Euphrate dans le Tigre : mais le plus brillant ainſi que le plus récent de tous les exemples de ce genre, c'eſt celui de Dragut, Amiral de la flotte Ottomane, qui ſe trouvant ſurpris dans le canal d'Alcantara dans l'iſle de Gelves par André Doria, le plus habile homme de mer de ſon temps, en fut bloqué de façon à ne pouvoir eſpérer de ſortir Il fit retrancher diligemment l'entrée du canal, y plaça quantité de canons, & par un feu terrible & continuel, il obligea Doria à ſe tenir au loin. Celui ci, ayant bien reconnu la certitude de ſa proie, pour ne point ſe commettre à une attaque haſardeuſe, envoya à Naples chercher des troupes & des vivres.

Dragut durant ce temps-là n'imaginant d'autre reſſource, *fit raſſembler*, dit l'Hiſtorien Marmol, liv. 6. t. 2. c. 4. *quantité de Maures de l'Iſle, & la chiourme des galeres, & avec des pics & des noyaux, il leur fit creuſer le canal derriere lui, pour ſauver par là ſes vaiſſeaux ; & pour empêcher André Doria de découvrir ſon deſſein, il fit jouer continuellement l'artillerie, & commanda aux Turcs qui étoient dans le retranchement de ſe découvrir à toute heure. Plus de deux mille Maures travaillerent à cet ouvrage, & firent ſi bien qu'en peu de temps toute la terre étant baſſe de ce côté-là, & ſablonneuſe, il ſe fit un canal par où l'on put traîner les vaiſſeaux & les paſſer en pleine mer. Enfin en l'eſpace de huit jours qu'il fut bloqué, l'ouvrage fut fait, & mettant enſuite ſes galeres ſur des rouleaux bien graiſſés, pour le reſte du chemin qu'il avoit à faire, à l'aide des Maures & de la chiourme, qui les traînoient avec des cables, tandis que d'autres les pouſſoient par derriere en grand ſilence, on les tira à la file l'une après l'autre hors du canal ; & les ayant équipées de troupes & d'artillerie, Dragut ſortit ainſi par l'autre côté de l'Iſle, & Doria ſe vit pris pour dupe.*

Le ſoir, Philippe ayant laiſſé les équipages ſous bonne garde, partit de Limnée, & au bout d'environ ſoixante ſtades il fit halte, pour donner à ſon armée le temps de repaître & de ſe repoſer; puis il marcha toute la nuit, & arriva au point du jour au fleuve Acheloüs, entre Conope & Strate, dans la vûe de ſe jetter ſubitement & à l'improviſte dans Therme. Léontius vit bien que Philippe viendroit à bout de ſon deſſein, & que les Etoliens auroient du deſſous. Sa conjecture étoit fondée premierement ſur l'arrivée ſubite & inattendue de Philippe dans l'Etolie; & en ſecond lieu ſur ce que les Etoliens, n'ayant pû ſoupçonner que Philippe haſardât d'attaquer une place auſſi forte que Therme, ils n'avoient ni prévû cette attaque, ni fait les préparatifs néceſſaires pour s'en défendre. Ces conſidérations jointes à la parole qu'il avoit donnée aux conjurés, lui firent conſeiller au Roi de s'arrêter à l'Acheloüs, & d'y donner à ſon armée, qui avoit marché toute la nuit, quelque temps pour reſpirer: conſeil dont le but étoit de procurer aux Etoliens le loiſir de ſe diſpoſer à la défenſe. Aratus au contraire, qui ſavoit que l'occaſion paſſe & s'échappe rapidement, & que l'avis de Léontius étoit une trahiſon manifeſte, conjura Philippe de ſaiſir le moment favorable, & de partir ſans délai.

Le Roi déja piqué contre Léontius, ſur le champ ſe met en marche, paſſe l'Acheloüs, va droit à Therme, & fait le dégât par-tout où il paſſe. Dans ſa route il laiſſa à gauche Strate, Aggrinie, Theſtie; & à droite Conope, Lyſimachie, Trichonie & Phœtée. Arrivé à Métape, ville ſituée à l'entrée du lac de Trichonie, & à près de ſoixante ſtades de Therme, il fit entrer cinq cents hommes dans cette place, que les Etoliens avoient abandonnée, & s'en rendit le maître. C'étoit un poſte fort avantageux pour couvrir tout ce qui entroit ou ſortoit du détroit qui conduit au lac, parce que les bords de ce lac ne ſont qu'une chaîne de montagnes eſcarpées & couvertes de grands bois, au travers deſquels on ne paſſe que par un défilé fort étroit. Son armée traverſa le défilé, les étrangers à l'avant-garde, enſuite les Illyriens, après eux l'infanterie à rondaches & la phalange, les Crétois faiſoient l'arriere-garde; ſur la droite & hors du chemin marchoient les Crétois ſoûtenus des armés à la légere. La gauche étoit couverte du lac pendant près de trente ſtades. Au ſortir du défilé, il rencontra un bourg appellé Pamphie, où ayant auſſi jetté quelque monde,

il

il s'avança vers Therme par un chemin très-âpre & très-difficile, creuſé entre des rochers fort eſcarpés, de ſorte qu'on ne peut paſſer en quelques endroits ſans courir riſque d'y périr: cependant il y a près de trente ſtades à monter. Les Macédoniens franchirent ces précipices en ſi peu de temps, qu'il étoit encore grand jour lorſqu'ils arriverent à Therme. Philippe mit là ſon camp, & envoya auſſi-tôt ſes troupes piller les villages voiſins & la plaine de Therme; on pilla de même les maiſons de la ville, où l'on trouva non-ſeulement du blé & d'autres proviſions de bouche, mais encore quantité de meubles précieux: car comme c'étoit là que les Etoliens chaque année faiſoient leurs marchés & leurs aſſemblées ſolennelles, tant pour le culte des Dieux que pour l'élection des Magiſtrats, on y apportoit tout ce que l'on avoit de plus riche pour nourrir & recevoir ceux qui y abordoient. Une autre raiſon pourquoi il y avoit là tant de richeſſes, c'eſt que les Etoliens ne croyoient pas pouvoir les mettre en lieu plus ſûr. Jamais ennemi n'avoit oſé en approcher, & cette ville étoit réputée ſi forte par ſa ſituation, qu'elle paſſoit pour la citadelle de toute l'Etolie. La paix profonde, dont on joüiſſoit là depuis un temps immémorial, n'avoit pas peu de part à cette grande abondance de biens, dont regorgeoient les maiſons bâties proche du Temple & les lieux circonvoiſins.

CHAPITRE III.

Excès que commirent les ſoldats de Philippe dans Therme. Réflexions de Polybe ſur ce triſte événement.

APrès avoir fait pendant cette nuit un butin immenſe, les Macédoniens tendirent les tentes. Le matin on réſolut d'emporter tout ce qui s'y trouveroit d'un plus grand prix. On amaſſa le reſte par monceaux à la tête du camp, & on y mit le feu. On prit de même les armes qui étoient ſuſpendues aux galeries du Temple, on mit de côté les meilleures pour s'en ſervir au beſoin, on en changea quelques-unes, & le reſte qui montoit à plus de quinze mille fut réduit en cendres. Juſques-là il n'y avoit rien que de juſte, rien qui ne fût ſelon les loix de la guerre: mais ce qui ſe fit enſuite je ne ſai comment le qualifier. Tranſportés de fureur par le ſouve-

nir des ravages qu'avoient faits les Etoliens à Die & à Dodone, ils mirent le feu aux galeries, briſerent (*a*) tous les vœux qui y étoient appendus, & entre leſquels il y en avoit d'une beauté & d'un prix extraordinaires. On ne ſe contenta pas de brûler les toits, on raſa le Temple ; les ſtatues, dont il y avoit au moins deux mille, furent renverſées. On en mit en pieces un grand nombre, on n'épargna que celles qui avoient des inſcriptions, ou qui repréſentoient les Dieux ; & on écrivit ſur les murailles ce vers célebre, un des premiers fruits de la poëſie de Samus fils de Chryſogone, & qui avoit été élevé avec le Roi.

Vois Dios, c'eſt de là que le coup eſt parti.

L'horreur qu'avoient inſpiré à Philippe & à ſes amis les ſacriléges commis à Die par les Etoliens, leur perſuadoit ſans

(a) *Ils mirent le feu aux galeries, briſerent tous les vœux qui y étoient appendus.*] Rien n'avilit tant le métier des armes ni n'eſt ſi fort au-deſſous de la magnanimité & de la nobleſſe dont tout guerrier doit faire profeſſion, que cette férocité qui porte à tout ſaccager & tout détruire pour déparer la terre des beaux édifices, & des établiſſemens publics qui en font l'ornement ? Leur deſtruction n'affoiblit point l'ennemi, & l'on voit au contraire, que de les conſerver a toûjours été loüé dans tous les temps, & le ſera tant qu'on penſera grandement. Fait-on la guerre aux pierres, aux ſtatues & aux marbres ? Grotius, dont nous avons ſouvent cité l'autorité, eſt très oppoſé à cette barbarie. Que nous ſommes heureux de ne plus l'éprouver dans ces ſiecles policés ! Le même Auteur en recommandant cet égard que l'on doit aux Nations qui n'ont pas mérité qu'on les châtie ſi rigoureuſement, ne déſapprouve pas que l'on détruiſe & renverſe même juſqu'aux habitations des Pirates. Ceux-là par leur vie licentieuſe ſe retranchant volontairement de la ſociété des autres hommes, méritent qu'on les puniſſe même juſques dans les choſes inanimées, non qu'on faſſe la guerre à ces murs & à ces édifices, mais parce que la crainte de leur ruine peut en contenir les habitans.

Ce même Grotius ajoûte, que puiſqu'il eſt du devoir des grandes ames de ne point détruire ni ſaccager les édifices publics ; à plus forte raiſon doivent-elles s'abſtenir de violer la ſainteté des Temples, vû le reſpect que l'on doit à la Divinité ; il veut que les peuples qui ont un même culte, ſoient ſur-tout, très-ſoigneux d'éviter ces excès ; il pouſſe même la choſe juſqu'à ceux qui, ſans avoir le même culte adorent le même Dieu : ſur ce pié, il faudroit entendre les Turcs mêmes, dont les Chrétiens ſeroient tenus de conſerver les moſquées avec une ſorte de reſpect.

A l'égard de dépouiller les Temples, il n'eſt pas tout à fait ſi rigide ; il convient que les lois de la guerre autoriſent à le faire, plûtôt que d'épuiſer les peuples. En effet ne peut-on pas dire à ce ſujet ce trait de Perſe, qui demandoit aux Prêtres d'alors,

Dicite, Pontifices, in ſacro quid facit aurum ?

En parlant de ce principe qui paroît fondé ſur le droit naturel, il conclut que dans les néceſſités preſſantes de l'Etat, le Prince peut ſe ſaiſir des thréſors des Egliſes & des Temples, avec deſſein, dit-il, de les rendre lorſqu'il pourra, ou pour les employer au ſoulagement de ſes peuples, ce qui eſt un grand bien. L'or & l'argent morts & immobiles qui reſtent dans ſes Temples, n'augmentent pas le reſpect que l'on a pour la Divinité, tandis qu'en le faiſant ſervir au ſoulagement de la veuve, de l'orphelin & du peuple qu'il faudroit ſurcharger ſans cette reſſource, il ne peut que remplir dignement les pieuſes intentions de ceux qui l'y ont dépoſé, lorſque la circulation ne leur paroiſſoit pas néceſſaire.

doute qu'il étoit permis de s'en venger par les mêmes crimes, & que ce qu'ils faiſoient n'étoit qu'une juſte repréſaille. On me permettra de penſer autrement. Le cas eſt aiſé à décider. Sans chercher ailleurs des exemples que dans la même famille royale de Macédoine, quand Antigonus eut vaincu en bataille rangée Cléomene Roi des Lacédémoniens, & ſe fut rendu maître de Sparte, il pouvoit alors diſpoſer à ſon gré de la ville & des habitans: cependant loin de ſévir contre les vaincus, il les rétablit dans la forme de gouvernement qu'ils avoient reçûe de leurs peres, & ne retourna en Macédoine qu'après avoir fait de grands biens & à la Grece en général, & aux Lacédémoniens même qu'il venoit de ſe ſoûmettre. Auſſi paſſa-t-il alors pour bienfaiteur, & après ſa mort pour libérateur, & s'acquit non-ſeulement chez les Lacédémoniens, mais parmi tous les peuples de la Grece, une réputation & une gloire immortelles.

Ce Philippe, qui le premier a reculé les bornes du Royaume de Macédoine, à qui la famille Royale eſt redevable de toute ſa ſplendeur, & qui défit les Athéniens à Chéronée, ce Philippe a moins fait par les armes que par la modération & la douceur; car dans cette guerre il ne vainquit par les armes que ceux qui les avoient priſes contre lui: mais ce fut par ſa douceur & ſon équité qu'il ſubjugua les Athéniens, & Athenes même. Dans la guerre, la colere ne l'emportoit point au-delà des bornes, il ne gardoit les armes que juſqu'à ce qu'il trouvât occaſion de donner des marques de ſa clémence & de ſa bonté. De-là vint qu'il rendit les priſonniers ſans rançon, qu'il eut ſoin des morts, qu'il fit porter par Antipater leurs os à Athenes, & qu'il donna des habits à ceux qui s'en alloient. Ce fut par cette ſage & profonde politique qu'il fit à peu de frais une conquête très-importante. Une telle grandeur d'ame étonna l'orgueil des Athéniens, & d'ennemis qu'ils étoient, ils devinrent ſes Alliés les plus fideles & les plus dévoüés à ſon ſervice.

Que dirai-je d'Alexandre? Irrité contre Thebes juſqu'à vendre à l'encan ſes habitans, & raſer la ville, tant s'en faut qu'il oubliât le reſpect qu'il devoit aux Dieux, qu'il eut ſoin que l'on ne commît pas, même par imprudence, la moindre faute contre les Temples & les autres lieux ſacrés. Il paſſe en Aſie pour y venger les Grecs des outrages qu'ils avoient reçûs des Perſes, les coupables ſont punis comme ils le méri-

toient : mais tous les endroits conſacrés aux Dieux ſont épargnés & reſpectés, bien que ce fût contre ces endroits-là mêmes que les Perſes s'étoient le plus acharnés dans la Grece. Il eût été à ſoûhaiter que Philippe, toûjours attentif à ces grands exemples, eût eu plus à cœur de paroître avoir ſuccédé à une modération ſi ſage qu'à la Couronne. Il avoit grand ſoin que l'on ſût que le ſang d'Alexandre & de Philippe couloit dans ſes veines : mais d'être imitateur de leurs vertus, c'eſt à quoi il penſoit le moins. Auſſi dans un âge plus avancé, ſa réputation fut-elle auſſi différente de la leur, que ſa maniere de régner l'avoit été. Cette différence de conduite eſt ſenſible dans l'affaire préſente. Pendant qu'il s'emporte aux mêmes excès que ceux qu'il punit dans les Etoliens, & qu'il remédie à un mal par un autre, il croit ne rien faire que de juſte : par-tout il décrit Scopas & Dorimaque comme des ſacriléges, pour les attentats qu'ils avoient commis à Die & à Dodone contre la divinité ; & quoiqu'il ſoit auſſi criminel qu'eux, il ne peut s'imaginer qu'on le mettra au rang de l'un & de l'autre. Cependant les lois de la guerre y ſont formelles ; elles obligent ſouvent de renverſer les citadelles & les villes, de combler les ports, de prendre les hommes & les vaiſſeaux, d'enlever les fruits & autres choſes ſemblables, pour diminuer les forces des ennemis & augmenter les nôtres ; mais détruire ce qui, eu égard à la guerre que nous faiſons, ne nous procure aucun avantage, ou n'avance pas la défaite des ennemis, brûler des Temples, briſer des ſtatues & autres pareils ornemens d'une ville, il n'y a qu'un homme furieux & hors de lui-même qui ſoit capable d'un tel emportement. Ce n'eſt pas pour perdre & ruiner ceux qui nous ont fait tort, que l'on doit leur déclarer la guerre, ſi l'on eſt équitable ; c'eſt pour les contraindre de réparer leurs fautes. Le but de la guerre n'eſt pas d'envelopper dans la même ruine les innocens & les coupables ; mais plutôt de ſauver les uns & les autres. Il n'appartient qu'à un Tyran de mériter par ſes mauvaiſes actions & par la haine qu'il a pour ſes ſujets d'en être haï, & de n'avoir de leur part qu'une obéiſſance forcée : mais il eſt d'un Roi de faire en ſorte par la ſageſſe de ſa conduite, par ſes bienfaits & par ſa douceur, que ſon peuple le chériſſe & ſe faſſe un plaiſir d'obéir à ſes loix.

Pour bien juger de la faute que fit alors le Roi de Macé-

doine, on n'a qu'à ſe repréſenter quelle idée les Etoliens ſe fuſſent formée de ce Prince, s'il eût tenu une route toute oppoſée, & qu'il n'eût ni brûlé les galeries, ni briſé les ſtatues, ni profané les autres ornemens du Temple. Pour moi je m'imagine qu'ils l'euſſent rangé au nombre des Princes les plus accomplis. Leur conſcience les y auroit portés par les reproches qu'elle leur auroit faits des ſacriléges commis à Die & à Dodone; & comme d'ailleurs ils auroient ſenti que, quand même Philippe, maître alors de faire ce qu'il lui auroit plû, les eût traités avec la derniere rigueur, il ne leur auroit que rendu juſtice; ils n'auroient pas manqué de loüer ſa généroſité & ſon grand cœur. En ſe condamnant eux-mêmes, ils auroient admiré & le reſpect que le Roi eût témoigné pour la divinité, & la force d'eſprit avec laquelle il eût commandé à ſa colere. En effet il y a ſans comparaiſon plus d'avantages à vaincre par la genéroſité & par la juſtice, que par les armes. On ſe ſoûmet à celles-ci par néceſſité, à celles-là par inclination; il en coûte beaucoup pour ramener par les armes les ennemis à leur devoir, la vertu le fait ſans péril ni dépenſe. Enfin c'eſt à leurs ſujets que les Princes qui vainquent par les armes doivent la plus grande partie des bons ſuccès; s'ils vainquent par la vertu, ils emportent ſeuls tout l'honneur de la victoire.

On dira peut-être que Philippe étoit alors ſi jeune, qu'on ne peut raiſonnablement le rendre reſponſable du ſac de Therme, & que ſes amis, entr'autres Aratus & Demetrius de Pharos, en ſont plus coupables que lui. Sans avoir vécu de ce temps-là, on n'aura pas de peine à découvrir lequel de ces deux confidens a pouſſé ſon Maître à cette extrémité. Outre qu'Aratus, par caractere, étoit prudent & modéré, & que la témérité & l'inconſidération faiſoient le caractere propre de Demetrius, il ſe préſentera dans la ſuite un cas pareil & bien atteſté qui nous inſtruira du génie de ces deux perſonnages. Maintenant retournons à notre ſujet.

CHAPITRE IV.

Philippe ſort de Therme. Il eſt ſuivi dans ſa retraite. Sacrifices en actions de graces. Troubles dans le camp. Punition de ceux qui en étoient les auteurs. Légeres expéditions des ennemis de Philippe & de ſes Alliés.

PHilippe ayant pris tout ce qui ſe pouvoit emporter, ſortit de Therme, & reprit le chemin par lequel il étoit venu. Le butin & les peſamment armés marchoient à la tête, les Acarnaniens & les étrangers à la queue. On ſe hâta de paſſer les défilés, parce que l'on prévoyoit que les Etoliens profiteroient de la difficulté des chemins pour inſulter l'arriere-garde. Cela ne manqua point. Ils s'aſſemblerent au nombre de trois mille, commandés par Alexandre de Trichonie. Tant que le Roi fut ſur les hauteurs, ils n'oſerent approcher, & ſe tinrent cachés dans des lieux couverts : mais dès que l'arriere-garde ſe fut miſe en marche, ils ſe jetterent dans Therme, & chargerent en queue. Plus le tumulte croiſſoit dans les derniers rangs, plus les Etoliens, que la nature des lieux encourageoit, redoubloient leurs coups. Le Roi qui s'attendoit à cet accident, avoit, en deſcendant, porté une troupe d'Illyriens & de fantaſſins choiſis ſur une colline, leſquels fondant ſur les ennemis qui pourſuivoient en tuerent cent trente, & n'en prirent guere moins de priſonniers, le reſte s'enfuit en déſordre par des ſentiers détournés. L'arriere-garde en paſſant mit le feu à Pamphie, & ayant traverſé les défilés ſans danger ſe joignit aux Macédoniens. Philippe l'attendoit à Métape. Le jour d'après ſon arrivée, ayant fait raſer cette place, il ſe mit en marche & campa proche d'Acres ; le lendemain faiſant le dégât où il paſſoit, il alla camper devant Conope, où il demeura le jour ſuivant : après lequel il marcha le long de l'Acheloüs juſqu'à Strate, où ayant paſſé la riviere il ſe logea hors de la portée du trait, & harcelloit de là les troupes qu'on lui avoit dit s'y être jettées au nombre de trois mille fantaſſins, quatre cents chevaux d'Etolie & cinq cents Crétois. Perſonne n'ayant le courage de ſortir des portes, il fit avancer ſon avant-garde, & prit la route de Limnée, où étoient ſes vaiſſeaux.

A peine l'arriere-garde avoit quitté la ville, que quelques

chevaux Etoliens vinrent inquiéter les derniers. Ils furent suivis d'un corps de Crétois & de quelque infanterie Etolienne, qui se joignit à la cavalerie. Le combat s'échauffant, l'arriere-garde fut obligée de faire volte-face & d'en venir aux mains. D'abord on combattit à forces égales : mais les étrangers de Philippe étant venus au secours, les ennemis plierent, & l'infanterie pelemêle avec la cavalerie Etolienne prit la fuite. Les troupes du Roi en poursuivirent la plûpart jusqu'aux portes & au pié des murailles, & en passerent environ cent au fil de l'épée. Depuis cette affaire ceux qui étoient dans la ville n'oserent remuer, & l'arriere-garde joignit tranquillement le reste de l'armée & les vaisseaux.

A Limnée le Roi s'étant campé commodément, offrit aux Dieux des sacrifices en actions de graces des bons succès dont ils avoient favorisé ses entreprises, & fit un festin aux Officiers. Quelque témérité qu'il y eût en apparence à affronter des lieux escarpés, où jamais personne avant lui n'avoit osé se présenter avec une armée, non-seulement ce Prince en approcha, mais en revint sans risque, & après avoir heureusement exécuté tout ce qu'il s'étoit proposé : aussi la joie ne pouvoit être plus grande dans le festin qu'il donna aux Officiers. Il n'y eut que Léontius & Mégaleas, qui ayant conjuré avec Apelles d'arrêter ses progrès, se firent un vrai chagrin du bonheur de leur Prince, & de n'avoir pû empêcher que tous ses desseins ne réussissent selon ses souhaits : mais quelque chagrin qu'ils eussent, ils ne laisserent pas de venir au festin comme les autres.

Ils n'y purent dissimuler, & chacun s'apperçut d'abord qu'ils ne prenoient point autant de part que le reste de la compagnie à la joie d'une si heureuse expédition. Mais ce que l'on ne faisoit que soupçonner d'abord, ils le firent éclater, quand le repas fut plus avancé, & que le vin eût échauffé la tête des conviés. Troublés par le vin, le repas ne fut pas plutôt fini, qu'ils chercherent Aratus avec empressement. Ils le joignirent, & des injures ils passerent bientôt aux pierres. On s'amasse chacun pour soûtenir son parti ; tout le camp est en tumulte. Le bruit vient aux oreilles du Roi, il envoye savoir ce qui se passe, pour remédier au désordre. Aratus raconte le fait, atteste tous ceux qui étoient présens, se retire du tumulte, & se sauve dans sa tente. Pour Léontius, il se coula je ne sai comment au travers de la presse, & s'échappa.

Le Roi exactement informé de ce qui s'étoit passé, fit ap-

peller Mégaleas & Crinon, & leur fit une ſévere réprimande: mais ceux-ci loin d'en paroître touchés, ajoûterent une nouvelle faute à la premiere, en proteſtant qu'ils n'en reſteroient point là, & qu'ils ſe vengeroient d'Aratus. Cette menace irrita le Roi de telle ſorte, qu'il les condamna à une amende de vingt talens, & le fit mettre en priſon. Le lendemain il envoya chercher Aratus, l'exhorta de demeurer tranquille, & lui promit de mettre bon ordre à cette affaire. Léontius averti de ce qui étoit arrivé à Mégaleas, vint ſuivi de quelques ſoldats à la tente du Roi, perſuadé que ce jeune Prince auroit peur de ce cortége, & changeroit bientôt de réſolution. Arrivé devant le Roi; *Qui a été aſſez hardi*, demanda-t-il, *pour porter les mains ſur Mégaleas & pour le mettre en priſon? C'eſt moi*, répondit fierement le Roi. Léontius fut effrayé, il jetta quelques ſoupirs, & ſe retira fort en colere.

On mit enſuite à la voile, on traverſa le golfe, & la flote arriva en peu de temps à Leucade. Là le Roi, après avoir donné ordre aux Officiers nommés pour la diſtribution du butin de faire leur charge en diligence, aſſembla ſes amis pour examiner avec eux l'affaire de Mégaleas. Aratus s'éleva contre ce traître, & reprenant l'hiſtoire de ſa vie de plus haut, il aſſûra & prouva par témoins un meurtre inſigne qu'il avoit fait après la mort d'Antigonus, la conſpiration où il étoit entré avec Apelles, & les mauvaiſes pratiques dont il s'étoit ſervi pour faire échoüer le ſiége de Palée. Mégaleas ne pouvant rien alleguer pour ſa défenſe, fut condamné tout d'une voix. Crinon demeura en priſon, & Léontius ſe rendit caution de l'amende impoſée à Mégaleas. Voilà où aboutit cette conjuration d'Apelles & de Léontius. Ils comptoient épouvanter Aratus, écarter tous les amis de Philippe, & mener enſuite les affaires ſelon qu'il conviendroit le mieux à leurs intérêts: & tous leurs projets furent renverſés.

Lycurgue ne fit rien de mémorable dans la Meſſénie. Il retourna à Sparte: mais s'étant remis peu de temps après en campagne, il prit Tégée. Après la ville il voulut attaquer la citadelle, où s'étoient retirés les habitans & la garniſon: mais il fut obligé de lever le ſiége, & de reprendre la route de Sparte.

Les Eléens firent auſſi des courſes ſur le pays des Dyméens. Ceux-ci envoyerent de la cavalerie pour les arrêter: mais elle tomba dans une embuſcade, & y fut taillée en pieces. Nombre de

de Gaulois y périrent, & entre les ſoldats de læville on fit priſonniers Polyméde Egéen, & deux citoyens de Dymée, ſavoir Agéſipolis & Mégarles.

A l'égard de Dorimaque, nous avons déja dit qu'il n'avoit fait prendre d'abord les armes aux Etoliens, que parce qu'il s'étoit perſuadé qu'il pilleroit impunément la Theſſalie, & qu'il forceroit Philippe de lever le ſiége de Palée: mais trouvant dans cette province Chryſogone & Patrée diſpoſés à lui tenir tête, il n'oſa s'expoſer à un combat dans la plaine, & pour l'éviter il ſe tint toûjours au pié des montagnes, juſqu'à ce que les Macédoniens ſe fuſſent eux-mêmes jettés dans l'Etolie; il fallut qu'il quittât alors la Theſſalie pour venir au ſecours de ſon propre pays. Il y arriva trop tard, les Macédoniens en étoient déja ſortis.

OBSERVATIONS

Sur la marche & la retraite de Philippe dans les défilés des montagnes de Therme. Beau projet de Philippe pour aller à Therme. Eloge de ce Prince; celui d'Aratus. Réflexions ſur les fautes des Etoliens. Les retraites ſont ce qu'il y a de plus grand & de plus profond dans la ſcience des armes.

PHilippe étoit encore bien jeune pour avoir formé de lui-même le plan de guerre que nous allons commenter: mais n'importe qu'il fût de ſon fond ou de celui d'Aratus, ce qui eſt le plus apparent, ce fut le fruit de pluſieurs belles connoiſſances, dont l'exécution nous fournit d'abondantes réflexions, & des ſujets d'inſtructions fort intéreſſans. Il exécuta dans une même expédition une marche ſecrete & forcée, & une retraite dans un pays de montagnes. Voilà deux matieres à diſcuter très-profondes, & ſur leſquelles il y auroit beaucoup de choſes à dire: mais ſans entrer dans le détail des principes généraux, examinons ſa conduite pour en extraire des maximes fondamentales, car elle en eſt pleine.

Ce Prince obligé à une multitude de préparatifs, qui par la difficulté d'en cacher & l'aſſemblage & la deſtination, devoient divulguer ſon ſecret, prend ſi bien ſes meſures qu'il ne tranſpire point, & que l'ennemi n'en prend du moins point aſſez d'ombrage, pour que nous voyions qu'il s'y ſoit oppoſé d'avance.

Dans ſa marche, loin d'aller tout droit à ſon but par le plus court, ce qui eût engagé les Etoliens à ſe tenir en garde ſur les paſſages, & à barrer ſur-tout celui des montagnes qu'il eſt ſi aiſé de boucher; il marcha dans l'Acarnanie, c'eſt-à-dire,

qu'il tourne preſque le dos à ſon véritable objet. Cette ruſe eſt toûjours infaillible quand on peut l'employer. Les Etoliens incertains, ainſi que tout ennemi ne peut manquer de l'être en pareil cas, ſe dégarniſſent par-tout, car c'eſt ſe dégarnir que de reſter foible ; & comptant ſur la difficulté du paſſage que Philippe vouloit ſurprendre, raſſûrés d'ailleurs par la route oppoſée qu'il tient, ils ne laiſſent perſonne dans ce pas de montagne. Voilà de grands avantages que ce jeune Roi ſe procure par l'excellence de ſon plan de campagne. Ayant amené toutes choſes au point qu'il deſire, il tourne tout court ſur l'Etolie, & va droit à Therme, place qui pour avoir paru plus en ſûreté par ſa poſition reculée, étoit d'autant plus dégarnie.

La vîteſſe de cette marche forcée nous aſſûre que ce Prince avoit pris deux précautions également importantes ; l'une de bien connoître le pays, car ſans cela il n'eût pû enfanter un pareil deſſein ; & l'autre de laiſſer ſes équipages, & tout l'attirail de guerre, qui n'eſt pas néceſſaire pour une irruption, & qui appeſantiroit la marche. L'aſpect des montagnes, ni l'opinion des hommes ordinaires qui ſe ſeroient effrayés en enviſageant un pays où l'on n'avoit point porté la guerre avant lui, ne fut pas capable de l'intimider. Il ſavoit qu'il n'eſt point de paſſage difficile à une armée, quand l'ennemi ne s'y préſente pas pour l'empêcher. Par d'auſſi juſtes meſures, il ne pouvoit que réuſſir. En effet, Therme fut bientôt emportée : mais ce Prince ne ſe laiſſe point ébloüir par ce brillant ſuccès, il ne change point ſon plan ; il n'a voulu faire qu'une irruption, & non une conquête, il s'en tient là. Il voit que la communication avec cette Place deviendroit impraticable durant l'hyver, il l'abandonne comme il l'avoit réſolu.

Par ſon plan, il avoit prévû qu'il ſeroit obligé à ſe retirer par le même chemin, mais avec l'ennemi ſur les bras. Dès-lors qu'il fait le premier pas dans les montagnes, il s'aſſûre du retour par des poſtes qu'il laiſſe aux défilés, & aux pas importans : ainſi ce peril étant prévû, il y a mis remede d'avance. Non-ſeulement il ne peut pas être coupé, mais il a préparé ſes marches & ſes embuſcades. Il eſſuie deux combats, tous deux à ſon avantage ; non que la fortune ait combattu pour lui, mais c'eſt qu'il ſait la ranger de ſon parti par ſa grande habileté.

Il n'eſt point aiſé de faire retraite dans les montagnes ; chaque pas que vous abandonnez, devient contre vous, ſur-tout quand on en deſcend. Il faut tant de ruſes, de ſtratagèmes, & d'exactitude dans les marches combinées des différentes colonnes, que la plûpart des Généraux les plus hardis n'ont oſé s'y expoſer : c'eſt ce qui a fait que pluſieurs même du premier ordre, ont préféré en pareil cas l'inaction à des irruptions avantageuſes dont ils craignoient le retour. Je n'ai connu que M. le Marquis de Feuquieres, capable de ces ſortes de choſes, témoin ce qu'il a fait dans les Alpes pendant la guerre de 1688.

La bonne conduite de Philippe, fit l'effet qui eſt aſſez ordinaire à la guerre ; c'eſt qu'elle entraîna les Etoliens à faire des fautes, les unes par défaut de ſcience, les autres par incertitude & irréſolution. La premiere fut de n'avoir pas marché au-devant de lui, ſoit pour lui diſputer le paſſage de l'Acheloüs, ſoit

pour après ſon paſſage, ne pas lui donner le temps de ruſer, & l'obliger à combattre. C'eſt la regle : lorſque l'ennemi tient en ſuſpens, & que l'on ne peut pénétrer ſes deſſeins, il faut marcher au-devant de lui & le combattre : alors tous ſes projets ſont avortés, ſes intelligences déconcertées, & la frontiere qu'il menace, n'a rien à craindre quand l'armée la couvre.

Une fois le fleuve paſſé, & l'occaſion manquée, ce fut une faute à ces peuples, de n'avoir pas imaginé la contre-marche de Philippe. Lorſque l'on ne peut pas découvrir les deſſeins de l'ennemi, il faut imaginer ce qu'il peut faire, prévoir ſur-tout les choſes importantes qu'il peut entreprendre, & y mettre obſtacle. Le paſſage à travers les montagnes étant au rang des choſes avantageuſes & poſſibles, que Philippe pouvoit tenter, il étoit de la prudence des Etoliens d'y tenir des troupes, & cela étoit d'autant plus aiſé, qu'il y en falloit peu. Ce n'étoit point une raiſon juſtificative à leurs Généraux, que la difficulté & la nouveauté du projet. Tout ce qui eſt poſſible & avantageux doit être prevenu dans la bonne regle de la défenſive ; & c'eſt indiquer & rendre faciles à l'ennemi ces ſortes de paſſages, que de n'y pas tenir du monde. Au lieu de ces attentions indiſpenſables, Alexandre de Trychonie leur chef, s'amuſa à faire des courſes ſur l'ennemi, tandis qu'il laiſſa ſon pays tout ouvert.

Et lorſque ſur la nouvelle de l'irruption de Philippe, ce Général fut accouru au ſecours de ſon pays ; il ſuit l'armée de ce jeune Prince, l'attaque à deux repriſes : mais à la ſeconde fois ayant eſſuyé une embuſcade, il ſe retire comme ſi tout eut été manqué. Dans un pays de montagnes, la regle de celui qui pourſuit, eſt de ne pas ſe rebuter aiſément, attendu que chaque pas fourniſſant de nouvelles reſſources & de nouveaux avantages ; l'on peut obtenir dans un inſtant ce que l'on n'a pas aux premieres tentatives. Quelque lente que ſoit une retraite, comme il faut que celui qui la fait marche en arriere ; il y a tant de mouvemens qui ont l'air de fuite, qu'il eſt bien difficile que le ſoldat n'en ſoit un peu découragé : & l'effet contraire ſe trouve dans celui qui pourſuit ; c'eſt la raiſon d'eſperer d'heureux ſuccès, & de ne point ſe rebuter.

Ce ſont toutes ces conſidérations qui rendent les retraites d'armée l'opération la plus difficile de la guerre. La ſcience de cette partie les comprend toutes : pour faire une belle retraite, il faut entendre parfaitement les marches, la tactique, les paſſages de rivieres, les embuſcades ; en un mot, il ne faut pas moins de qualités pour conduire une retraite, que pour commander une armée, puiſqu'il faut être à l'une & à l'autre très-bon Capitaine, très-ſavant, & très-ruſé. C'eſt ſurtout cette derniere qualité qui eſt néceſſaire dans une retraite de montagne : les embuſcades y ſont aiſées à cacher ; on ne peut s'en garantir ſans une extrême prudence, & beaucoup de ſcience, car il n'eſt pas aiſé d'attaquer des troupes qui ſont placées avec art. Cette partie de la guerre demanderoit une longue diſſertation, tant pour la défenſe que pour l'attaque ; & les retraites dans les montagnes en feroient l'endroit le plus curieux & le plus difficile à bien traiter.

CHAPITRE V.

Le Roi de Macédoine déſole la Laconie. Les Meſſéniens viennent pour l'y joindre, & s'en retournent après un petit échec. Deſcription de Sparte.

LE Roi étant parti de Leucade, & ayant fait le dégât en paſſant dans le pays des Hyanthéens, aborda avec toute ſa flote à Corinthe. Il fit tirer ſes vaiſſeaux à ſec au port de Léchée, y débarqua ſes troupes, & écrivit aux villes alliées du Péloponeſe pour leur marquer le jour où leurs troupes devoient être en armes à Tégée. Après avoir donné ſes ordres, ſans s'arrêter à Corinthe, il mit ſes Macédoniens en marche, & paſſant par Argos arriva le douzieme jour à Tégée, où il prit tout ce qu'il y avoit d'Achéens aſſemblés, & marcha par les hauteurs pour fondre ſur le pays des Lacédémoniens ſans en être apperçû. Après quatre jours de marche par des lieux déſerts, il monta les collines ſituées vis-à-vis de la ville; & laiſſant à ſa droite Ménelée, il alla droit à Amycle. Les Lacédémoniens virent de la ville paſſer cette armée, & la frayeur s'empara auſſi-tôt des eſprits. Ils avoient appris le ſac de Therme & les exploits de Philippe dans l'Etolie, & ces nouvelles leur donnoient de grandes inquiétudes ſur ce qui les menaçoit. De plus certain bruit s'étoit répandu que Lycurgue devoit être envoyé au ſecours des Etoliens; on n'avoit donc garde de s'attendre que la guerre pût venir en ſi peu de temps d'Etolie à Lacédémone, ſur-tout conduite par un Prince dont la grande jeuneſſe ne devoit pas naturellement être fort à craindre. Il n'étoit pas poſſible qu'un évènement ſi ſubit & ſi imprévû ne jettât l'épouvante parmi les Lacédémoniens. Cette frayeur leur étoit commune avec tous les ennemis de ce Prince, qui en effet menoit les affaires avec un courage & une diligence fort au-deſſus de ſon âge. Il part du milieu de l'Etolie, traverſe dans une nuit le golfe d'Ambracie, & aborde à Leucade. Il reſte là deux jours, le troiſieme il en part de grand matin, le jour ſuivant il ravage la côte d'Etolie & mouille à Léchée. Il continue ſa route, & au ſeptieme jour on le voit proche Ménelée, ſur les montagnes qui commandent Lacédémone. La plûpart en croyoient à peine leurs propres yeux, & les Lacédémoniens ne ſavoient qu'en penſer, ni quel parti prendre.

Dès le premier jour Philippe campa devant Amycle. C'eſt une place de la Laconie, autour de laquelle ſe voyent de très-beaux arbres, & où l'on recueille des fruits excellens: elle eſt à vingt ſtades de Lacédémone. Dans la ville du côté de la mer eſt un Temple d'Apollon, le plus beau qui ſoit dans la province. Le lendemain Philippe fit le dégât dans les terres, & vint juſqu'à l'endroit appellé le champ de Pyrrhus. Les deux jours ſuivans il ravagea les lieux circonvoiſins, & alla camper à Carnion, de là à Aſine, contre laquelle ayant fait de vains efforts, il décampa, & parcourant tout le pays qui eſt du côté de la mer de Crete, il y mit tout à feu & à ſang juſqu'à Ténare. Il prit de là ſa route vers un mouillage des Lacédémoniens nommé Gythie, éloigné de Sparte de trente ſtades, & où les vaiſſeaux ſont en ſûreté. Il le laiſſa en paſſant à droit, & alla mettre le camp devant Elie, dans le pays le plus grand & le plus beau de la Laconie, & d'où il détacha des fourageurs qui ſaccagerent tous les environs, & ruinerent tout ce qui étoit ſur la terre. Il vint pillant & ravageant tout juſqu'à Arcie, Leuce & Boée.

Les Meſſéniens n'eurent pas plutôt reçû des lettres de Philippe, qui leur mandoit de lever des troupes, que ſe piquant d'émulation ils ſe mirent en campagne au nombre de deux mille homme de pié & de deux cents chevaux, tous gens choiſis. Ils arriverent à Tégée plus tard que Philippe, la longue route qu'ils avoient eue à faire en étoit la cauſe. Ce retardement les chagrina. Ils craignirent que ſur les ſoupçons qu'on avoit autrefois conçûs de leur fidélité, on ne les accuſât d'être venus lentement à deſſein. Pour joindre plutôt le Roi, ils traverſerent le pays d'Argos. Arrivés à Glympie, château ſitué ſur les confins d'Argos & de la Laconie, ils camperent devant, mais ſans prudence & ſans précaution. Ils ne ſongerent ni à fortifier leur camp, ni à choiſir un poſte avantageux; comme s'ils euſſent été ſûrs de la bonne volonté des habitans, ils ne ſoupçonnerent pas même qu'il pût leur arriver là aucun mal. Lycurgue apprit que les Meſſéniens étoient devant les murailles de Glympie, & alla au-devant avec ſes étrangers & quelques Lacédémoniens. Il les joignit au point du jour, & les chargea vivement. Les Meſſéniens, quoique ſortis de Tégée ſans avoir aſſez de monde pour ſe défendre, quoique combattant ſans écouter les conſeils des plus expérimentés d'entre eux, ne laiſſerent pas de ſe tirer adroitement du dan-

ger. Dès qu'ils virent l'ennemi, ils laiſſerent là tout l'équipage, & ſe retirerent dans le château. Il n'y eut que la plûpart des chevaux & de l'équipage qui tomberent entre les mains de Lycurgue. A huit cavaliers près qui furent tués, tous les hommes ſe ſauverent, ſans qu'on en pût faire un ſeul priſonnier.

Après cet échec les Meſſéniens retournerent par Argos chez eux, & Lycurgue glorieux de ce petit ſuccès revint à Lacédémone, pour s'y tenir prêt à ſe défendre contre Philippe. Lui & ſes amis furent d'avis de faire en ſorte que le Roi ne ſortît pas du pays ſans qu'on le mît dans la néceſſité de combattre: mais ce Prince ayant décampé d'Elie, s'avança en pillant la campagne, & après quatre jours de marche arriva une ſeconde fois à Amycle vers le milieu du jour. Sur le champ Lycurgue donne ſes ordres à ſes Officiers & à ſes amis pour le combat, ſort de la ville & s'empare des poſtes aux environs de Ménélée; ſon armée étoit au moins de deux mille hommes, il recommande à ceux de la ville d'être toûjours ſur leurs gardes; afin qu'au premier ſignal ils fiſſent ſortir leurs troupes de pluſieurs côtés, & qu'ils les rangeaſſent en bataille vers l'Eurotas, à l'endroit où ce fleuve eſt le moins éloigné de la ville. Telle étoit la diſpoſition des Lacédémoniens.

Mais de peur que faute de connoître les lieux, on ne trouve de la confuſion & de l'obſcurité dans ce que je dois rapporter, il eſt bon d'en décrire la nature & la ſituation. Et c'eſt ce qu'on obſervera dans tout le cours de cet Ouvrage, en indiquant les lieux inconnus, par la liaiſon qu'ils ont avec ceux que l'on connoît déja, & dont les Auteurs ont parlé. Car comme il eſt ordinaire, ſoit ſur terre ou ſur mer, d'être trompés par la différence des lieux, & que notre deſſein n'eſt pas tant de raconter ce qui s'eſt fait, que de marquer la maniere dont chaque choſe s'eſt faite, nous ne parlerons d'aucun évenement, ſur-tout de ceux qui regardent la guerre, ſans faire la deſcription des lieux où il s'eſt paſſé. Nous nous ferons même un devoir de les déſigner par les ports, les mers & les iſles qui ſont auprès, par les Temples, les montagnes, les terres que l'on voit dans leur voiſinage, & même par leur ſituation à l'égard du ciel, parce que c'eſt ce qu'il y a de plus connu aux hommes. Ce n'eſt que par ce moyen, comme nous l'avons déja dit, qu'on peut donner à ſes Lecteurs la connoiſſance des lieux qu'ils ne connoiſſent pas.

Voyons donc quelle eſt la nature des lieux dont eſt queſtion. Sparte, ſi on la conſidere en général, eſt une ville toute ronde

& tellement ſituée dans une plaine, qu'on y voit cependant certains endroits inégaux & élevés. Du côté de l'Orient, l'Eurotas coule auprès, riviere ſi profonde pendant la plus grande partie de l'année, qu'on ne peut la paſſer à gué. A l'Orient d'hyver, au-delà de la riviere, ſont des montagnes eſcarpées, rudes & d'une hauteur extraordinaire, ſur leſquelles eſt bâtie Ménelée. Ces montagnes dominent extrêmement ſur l'eſpace qu'il y a entre la ville & la riviere, eſpace qu'arroſe l'Eurotas en coulant au pié des montagnes, & qui en tout n'a pas plus d'un ſtade & demi de largeur.

CHAPITRE VI.

Combats gagnés par Philippe près de Lacédémone. Il paſſe dans la Phocide. Nouvelle intrigue des Conjurés.

IL falloit néceſſairement que Philippe à ſon tour traversât ce défilé, ayant à droite la riviere & Lycurgue qui occupoit les montagnes, & à gauche la ville & les Lacédémoniens déja prêts à combattre & rangés en bataille. Ceux-ci ſe ſervirent encore d'un autre ſtratagème. Ils arrêterent par le moyen d'une digue le cours de la riviere au-deſſus de l'eſpace dont nous avons parlé, & firent écouler les eaux entre la ville & les collines, pour empêcher que ni la cavalerie ni les gens de pié mêmes n'y pûſſent marcher. Il ne reſtoit plus au Roi d'autre reſſource, que de faire défiler l'armée le long du pié des montagnes : mais comment ſe défendre en défilant ſur un petit front? Ç'auroit été s'expoſer à une ruine entiere. A la vûe de ce danger Philippe tint conſeil avec ſes amis. On conclut tout d'une voix que dans la conjoncture préſente, il étoit abſolument néceſſaire de déloger Lycurgue des poſtes qu'il occupoit autour de Ménelée. Le Roi ſe fait ſuivre des étrangers, de l'infanterie à rondaches & des Illyriens, paſſe la riviere & s'avance vers les montagnes. Lycurgue, qui voit le deſſein du Roi, fait mettre ſes gens ſous les armes, & les anime à bien faire leur devoir. Il donne auſſi-tôt le ſignal aux troupes de la ville, qui ſortent en même temps (*a*) & ſe rangent en bataille ſous les

(a) *Qui ſortent en même temps & ſe rangent en bataille ſous les murs ?*] Nous avons ſouvent avancé que la ville de Sparte n'avoit point de murs d'enceinte : elle demeura ouverte durant cinq cents ans : mais les Thebains ſous Epaminondas, ayant remporté de grands avantages ſur les Lacédémoniens, ceux-ci craignirent pour leur ville, & la firent enfermer de murailles fortes. On connut dès lors qu'ils avoient dégénéré de la gloire de leurs ancêtres.

murs, la cavalerie à leur droite. Quand Philippe fut proche de Lycurgue, il détacha d'abord ſur lui les étrangers. La victoire ſembla pencher au commencement du côté des Lacédémoniens, que les armes & la ſituation des lieux favoriſoient: l'infanterie à rondaches vint heureuſement au ſecours des combattans, & Philippe lui-même avec les Illyriens ayant chargé en flanc les ennemis, alors les étrangers du Roi, encouragés par le ſecours qu'ils recevoient, retournent à la charge beaucoup plus vivement qu'ils n'y avoient été, & les troupes de Lycurgue craignant le choc des peſamment armés, tournerent honteuſement le dos. Cent reſterent ſur la place, il y eut un peu plus de priſonniers, le reſte s'enfuit dans la ville. Lycurgue lui-même ſuivi de peu de gens s'y retira pendant la nuit par des chemins détournés. Les Illyriens furent logés dans les poſtes que Lycurgue occupoit, & Philippe revint à ſes gens avec les armés à la légere & les rondachers.

Dans le temps du combat, la phalange conduite par Aratus arrivoit d'Amycle & s'approchoit de la ville. Le Roi paſſa vîte la riviere pour être à portée de ſecourir ſa phalange avec les armés à la légere & les rondachers, juſqu'à ce que les peſamment armés fuſſent ſortis des défilés. Les troupes de la ville vinrent attaquer la cavalerie dont ils étoient ſoûtenus; l'action fut chaude, & l'infanterie à rondaches ſe battit avec valeur: la victoire fut encore pour Philippe, & la cavalerie Lacédémonienne fut pourſuivie juſqu'aux portes de la ville. Le Roi paſſa enſuite la riviere, & marcha à la ſuite de la phalange. Au ſortir des détroits, comme il étoit tard, il fut contraint d'y camper, & c'étoit juſtement l'endroit que les guides avoient choiſi pour cela. C'eſt auſſi le poſte d'où l'on peut le plus aiſément paſſer au-delà de la ville, & faire des courſes dans la Laconie; car il eſt à l'entrée du défilé dont nous venons de parler, & ſoit que l'on vienne de Tégée ou de quelque autre endroit de la terre ferme à Lacédémone, on ne peut éviter de paſſer par cet endroit qui eſt à deux ſtades au plus de la ville, & ſur le bord de la riviere. Le côté qui regarde l'Eurotas & la ville eſt couvert tout entier par une montagne fort haute & inacceſſible, mais dont le ſommet eſt une plaine unie, où il ſe trouve de la terre & de l'eau en abondance. Une armée peut y entrer, elle en peut ſortir très-facilement. En un mot en occupant ce terrein on eſt en ſûreté du côté de la ville, & on eſt avec cela maître de l'entrée & de la ſortie des détroits.

Philippe

Philippe ſe logea là tranquillement, & dès le lendemain ayant envoyé devant ſon bagage, il fit deſcendre ſon armée dans la plaine, & la rangea en bataille à la vûe de la ville. Il reſta là quelque temps, puis tournant d'un côté il prit la route de Tégée. Quand il fut arrivé à l'endroit où s'étoit donnée la bataille entre Antigonus & Cléomene, il y campa. Le lendemain ayant reconnu les lieux & ſacrifié aux Dieux ſur le mont Olympe & l'Eva, il fortifia ſon arriere-garde & continua ſa marche. A Tégée il fit vendre tout le butin, & s'en alla par Argos à Corinthe. Il y avoit là des Ambaſſadeurs de Rhodes & de Chio envoyés pour traiter de la paix. Le Roi diſſimulant ſes véritables intentions, leur dit qu'il avoit toûjours ſouhaité & qu'il ſouhaitoit encore avoir la paix avec les Etoliens, & les chargea en les congédiant de les y diſpoſer. Il deſcendit enſuite à Léchée, pour paſſer de-là dans la Phocide, où il avoit deſſein d'entreprendre quelque choſe de plus important.

La conjuration de Léontius, de Mégaleas & de Ptolomée n'étoit pas encore éteinte. Comptant toûjours d'épouvanter Philippe, & de couvrir par-là leurs crimes paſſés, ils ſoufflerent aux oreilles des rondachers & des ſoldats de la garde, qu'ils s'expoſoient pour le ſalut commun à tout ce que la guerre avoit de plus pénible & de plus périlleux, que cependant on ne leur rendoit point juſtice, & qu'on n'obſervoit pas à leur égard l'ancien uſage dans la diſtribution du butin. Les jeunes gens échauffés par ces diſcours ſéditieux, ſe diviſent par bandes, pillent les logemens des Courtiſans les plus diſtingués, & s'emportent juſqu'à forcer les portes de la maiſon du Roi, & à en briſer les tuiles. Grand tumulte auſſitôt dans la ville. Philippe averti vient de Léchée en diligence. Il aſſemble les Macédoniens dans le théatre, & par un diſcours mêlé de douceur & de ſévérité, il leur fait ſentir le tort qu'ils avoient. Dans le trouble & la confuſion où tout étoit alors, les uns diſoient qu'il falloit ſaiſir & punir les auteurs de la ſédition, les autres qu'il valoit mieux calmer les eſprits doucement, & ne plus penſer à ce qui s'étoit paſſé. Le Roi qui ſavoit d'où le mal venoit, diſſimula pour le préſent, fit ſemblant d'être ſatisfait, & ayant exhorté ſes troupes à l'union & à la paix, il reprit le chemin de Léchée. Depuis ce ſoulevement il ne lui fut plus ſi facile d'exécuter dans la Phocide ce qu'il avoit projetté.

Léontius, ne voyant plus rien à eſpérer après les tentatives qu'il avoit faites ſans ſuccès, eut recours à Apelles. Il envoya

courriers ſur courriers pour lui apprendre les peines qu'il avoit eſſuyées depuis qu'il s'étoit brouillé avec le Roi, & pour le preſſer de venir le joindre. Cet Apelles pendant ſon ſéjour dans la Chalcide, y diſpoſoit de tout avec une autorité odieuſe. A l'entendre on eût dit que le Roi jeune encore n'étoit preſque gouverné que par lui, n'étoit maître de rien; que le maniement des affaires lui appartenoit, & qu'il avoit plein pouvoir de faire tout à ſon gré. Les Magiſtrats de Macédoine & de Theſſalie, les Officiers prépoſés à la régie des affaires, lui rapportoient tout, & dans toutes les villes de Grece à peine faiſoit-on mention du Prince: ſoit qu'on eût des decrets à dreſſer, ſoit qu'il s'agît de décerner des honneurs, ſoit qu'il fallût faire des préſens, Apelles avoit tout, faiſoit tout.

Il y avoit long-temps que Philippe étoit informé de cette conduite, & qu'il la ſupportoit avec peine, & Aratus de ſon côté le preſſoit d'y mettre ordre: mais le Roi diſſimuloit ſans faire connoître à perſonne de quel côté il penchoit, & à quoi il ſe détermineroit. Apelles, qui ne ſavoit rien de ce qui ſe paſſoit contre lui, perſuadé au contraire qu'il ne paroîtroit pas plutôt devant le Roi, qu'on le conſulteroit ſur tout, accourut de la Chalcide au ſecours de Léontius. Quand il arriva à Corinthe, Léontius, Ptolémée & Mégaleas, qui commandoient les rondachers & les corps les plus diſtingués, engagerent la jeuneſſe d'aller au-devant de lui. Apelles accompagné d'une grande troupe d'Officiers & de ſoldats, vint d'abord deſcendre au logis du Roi, où il prétendoit entrer comme autrefois: mais un Licteur qui avoit le mot l'arrête bruſquement, en lui diſant que le Roi étoit occupé. Etonné d'une réception ſi extraordinaire, il délibere long-temps ſur le parti qu'il avoit à prendre, & enfin ſe retire tout confus. Le brillant cortége dont il s'étoit fait ſuivre ſe diſſipa ſur le champ, & il ne fut ſuivi juſqu'à ſon logis que de ſes ſeuls domeſtiques. C'eſt ainſi qu'ordinairement, & ſur-tout dans les Cours des Rois, la fortune ſe joue des hommes. Il ne faut que peu de jours pour voir tout enſemble & leur élevation & leur chûte, ſelon qu'il plaît au Prince de leur être contraire ou favorable. Aujourd'hui ils ſont heureux, demain ils ſeront dignes de compaſſion; ſemblables à ces jettons, qui d'un moment à l'autre paſſent de la plus petite à la plus grande valeur, au gré de celui qui calcule. Cette diſgrace d'Apelles fit trembler Mégaleas, qui ne penſa plus qu'à ſe mettre à couvert par la fuite, du péril dont il étoit lui-même

menacé. Le Roi ne laiſſa pas que de s'entretenir quelquefois avec Apelles, & de lui laiſſer quelques autres honneurs ſemblables : mais il l'exclut du Conſeil & du nombre de ceux qu'il invitoit à ſouper. Il le prit encore avec lui lorſqu'il partit de Léchée, pour finir certaines affaires dans la Phocide : mais comme les choſes n'y tournoient pas comme il l'auroit déſiré, il revint bientôt d'Elatée à Corinthe. Pour dire encore un mot de Mégaleas, laiſſant Léontius engagé pour vingt talens dont il avoit répondu pour ſes complices, il s'enfuit à Athenes, où les Officiers de l'armée refuſant de le recevoir, il prit le parti de retourner à Thebes.

OBSERVATIONS

Sur l'expédition de Philippe dans la Laconie, & ſur les deux combats donnés auprès de Lacédémone.

§. I.

Meſures que prit Philippe pour ſe retirer ſans perte & ſans peril.

LE plus grand mal qui naît de la non-réuſſite à la guerre, n'eſt pas, ſelon moi, le mauvais ſuccès ; c'eſt le découragement qu'il produit, & que pluſieurs échecs inſpirent bien davantage encore. Celui qui a eſſuyé de ces ſortes de malheurs répétés, croit faire aſſez que de contenir l'ennemi, & l'empêcher de rien entreprendre. Pluſieurs penſent prouver par-là qu'ils étoient dignes d'un meilleur ſort : mais ſi c'eſt le défaut de l'habileté qui les a fait échoüer, ils manquent bien davantage en n'entreprenant plus rien. C'eſt une eſpece de paradoxe : mais que l'on y réfléchiſſe, & l'on verra qu'il eſt très-vrai, que plus l'on ſent ſa foibleſſe, ſoit dans les forces, ſoit dans le génie ſur-tout, plus l'on doit entreprendre, afin d'éviter des deux genres de guerre le plus difficile, qui eſt la défenſive.

Nous l'avons prouvé ſans réplique dans cet Ouvrage, c'eſt de toute les guerres la plus ſçavante, & celle où la ſupériorité de génie ſe montre avec plus d'avantage ; ainſi n'eſt-ce pas une abſurdité de s'y laiſſer réduire quand on peut mieux faire, & que l'on ne ſe ſent pas les talens pour la conduire ? Les plus grands hommes ont fui avec ſoin de s'y voir contraints, parce qu'ils ménageoient leur réputation. Rien ne précipite plus dans les perils, dit Tite-Live, que le trop grand ſoin de s'en éloigner. D'ailleurs que doit avoir plus à cœur un Général après des défaites ? Ce doit être ſans doute, d'encourager ſes ſoldats, de les délivrer de la crainte de leurs ennemis, en leur en faiſant concevoir, s'il ſe peut, du mépris. Aſſûrément la défenſive ne remplit point cet objet, & bien loin

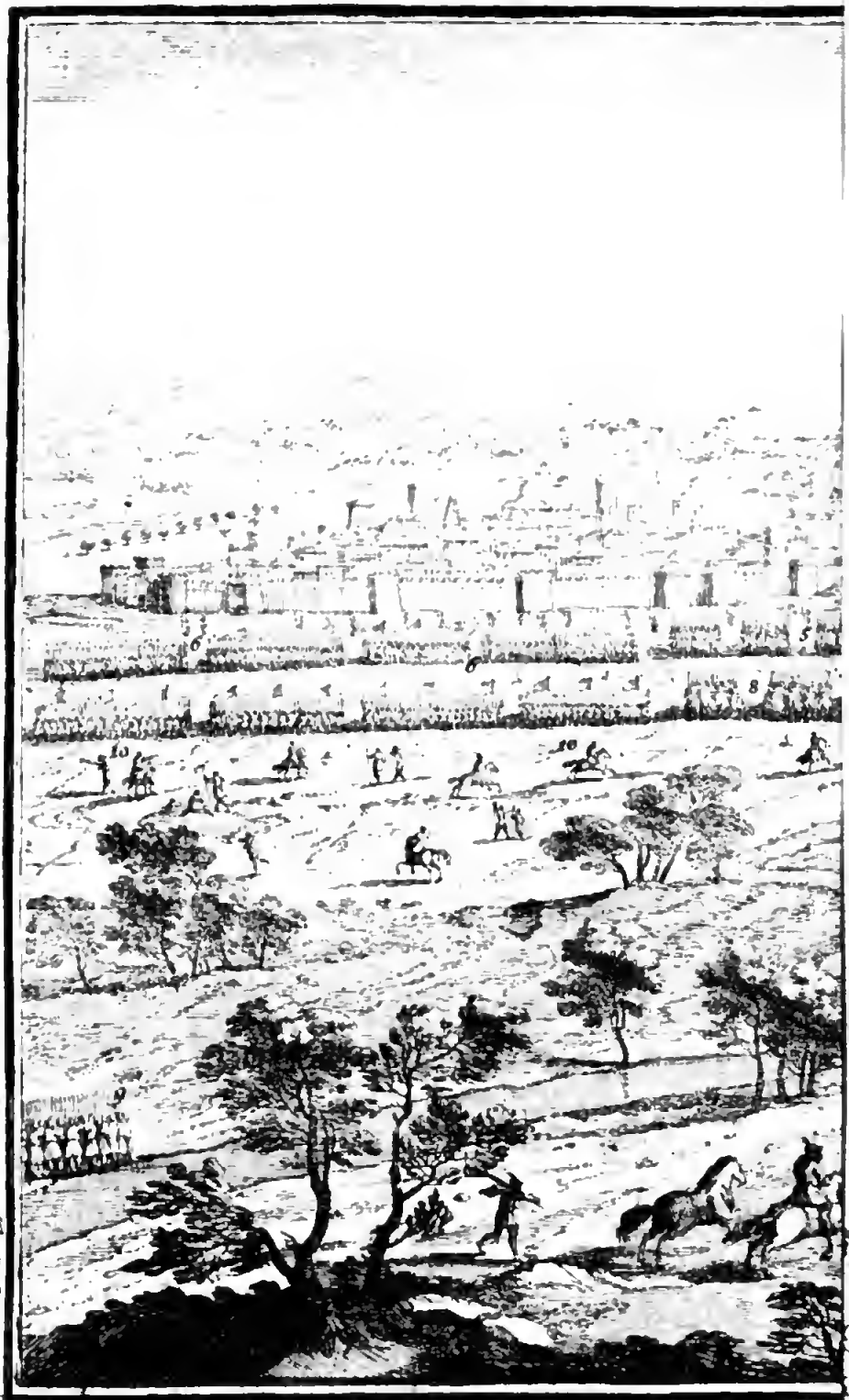
de là, elle prête de plus grands avantages à l'ennemi en enflant le cœur des ſiens, & elle l'engage à pouſſer ſa pointe d'autant plus, qu'il s'apperçoit qu'on le redoute.

C'eſt le raiſonnement qui a relevé la fortune des grands hommes dans les plus grands dangers. C'eſt à lui que Weimar dût la grande victoire qui ſuivit de ſi près ſa défaite à Rhinfelt, & dont nous avons parlé dans les ſurpriſes d'armées; & ce fut le contraire, c'eſt-à-dire, la trop grande circonſpection, & l'abattement de cœur, qui ruinerent les affaires des Etoliens & des Lacédémoniens. Ces deux peuples, autrefois ſi redoutables, quoique ſéparés, parce qu'ils avoient accoûtumé d'aller au devant de l'ennemi, & de ne ſe laiſſer jamais attaquer, ligués enſemble, ſembloient bien plus encore devoir ſe faire reſpecter: mais à l'audace dont ils faiſoient profeſſion, à l'offenſive en laquelle ils excelloient, ils ſubſtituent la circonſpection, & une défenſive timide; dès-lors il ſont vaincus. Un petit avantage de l'ennemi l'engage à tenter, il réuſſit dans un plus grand. C'eſt lui-même qui devient audacieux, & cette qualité lui donne par-tout une ſupériorité qu'il n'oſoit ſe promettre d'abord. C'eſt là le vrai portrait de la conduite de Philippe. Ce Prince entre d'abord dans le pays des Lacédémoniens avec circonſpection: il n'y trouve aucune réſiſtance; il ſe répand par-tout comme un torrent qui rompt peu à peu une digue, dès qu'elle eſt renverſée, il détruit tout. Durant ce temps, Lycurgue, peu habile, s'occupe au loin à des diverſions mal conduites & infructueuſes. Rappellé par les cris de ſes citoyens, il ramene ſes troupes ſur les pas de Philippe, qui entroit dans la Laconie: mais oubliant la maxime de ſes peres d'aller au-devant de l'ennemi, de l'attendre au débouché pour le combattre avec avantage, il ſe retire à Sparte; & pour vouloir trop éviter de combattre, il s'y trouve obligé pour derniere reſſource; car il faut toûjours en venir là, & l'on doit bien ſe mettre dans l'eſprit que dans les guerres défenſives, celui qui a pris trop de ſoin de ne point combattre, même quand l'occaſion lui eſt favorable, finit par y être contraint lorſqu'il n'eſt plus temps, & ſa défaite au cœur de ſon pays en entraîne la ruine. Souvent même un combat avantageux livré trop tard, ne peut avoir de brillantes ſuites, lorſqu'il eût entraîné la ruine de l'ennemi, s'il eût prevenu ſes conquêtes & ſes établiſſemens. Soyez battu ſur une frontiere, il reſte mille reſſources; la bleſſure ne touche point au cœur, elle n'eſt pas mortelle: mais ſi vous attendez de l'être ſous les murs d'une Capitale, tous les coups pour lors ſont au travers du cœur, vous ne ſauriez vous relever.

Toutes les fois que l'on a en tête un ennemi entreprenant, il faut s'attendre à être forcé de combattre: c'eſt pourquoi il faut le prévenir. C'eſt ce que M. de Parpaille, Colonel de dragons, Officier fort expérimenté, avoit conſeillé de faire durant le ſiége de la citadelle de Tournay par les Alliés en 1709.

Leur armée étant preſque en entier au delà de l'Eſcaut, ils avoient à peine ſix bataillons dans la ville. Il propoſa de l'inſulter, nous n'en étions qu'à une bonne marche: ſon projet que j'ai eu entre les mains, portoit de marcher à cette expédi-

Digitized by Google



LES DEUX CO
La droite des Lacédémoni

tion avec tous nos grenadiers, tous nos dragons, & les corps de cavalerie & d'infanterie d'élite & de réputation. En faiſant ſuivre le reſte de l'armée le plus près qu'il étoit poſſible, nous pouvions concerter notre attaque avec la garniſon de la citadelle, qui nous eût favoriſé en ſortant ſur la ville, pour nous en ouvrir une porte, tandis que l'on ſe fut emparé des ponts pour empêcher les Officiers Généraux qui étoient logés dedans de s'échapper. Il eſt certain que la réuſſite de ce plan qui étoit très-poſſible, & qui ne fut pas exécuté, je ne ſai pourquoi, eut arrêté tout court tous les ſuccès de l'ennemi, & eût mis obſtacle aux projets qui leur réuſſirent ſi bien enſuite; & dont il n'y eut qu'une bataille heureuſe qui leur enleva le fruit.

La conduite des Alliés qui voloient de conquêtes en conquêtes, reſſembloit beaucoup à celle de Philippe. Ce Prince après ſon irruption, ne croit pas qu'il convienne à ſes heureux ſuccès de ſe retirer par le même chemin: il veut paſſer auprès de Sparte. Que ſçait-on? peut-être eſpéroit-il que la conſternation ſeule pourroit lui en ouvrir les portes. En un mot, il compta ſur ſa fortune; & quoiqu'il ſache qu'il y a une armée qui lui peut diſputer le paſſage, il s'avance plein d'audace.

Lycurgue encouragé par le ſuccès qu'il venoit d'obtenir ſur les Meſſéniens, près du château de Glympie, étoit de retour depuis peu à Sparte; il ne contribua pas peu à déterminer les Sparriates au combat. Il avoit deux poſtes à occuper, la plaine & la montagne, afin d'être exactement maître du défilé entre la montagne & la riviere d'Eurotas. Comme il étoit impoſſible à Philippe de paſſer entre la ville & la riviere, il n'avoit que le premier débouché à ouvrir, ainſi ce fût là le ſujet de ſon attention.

Lycurgue fit les diſpoſitions ſuivantes. Il fit refluer l'eau de la riviere dans le chemin, au moyen d'un batardeau qu'il fit au-deſſous du défilé; il ſe tint lui-même avec ſa meilleure infanterie ſur la hauteur (2), & s'y mit en bataille ſuivant le terrein. Il falloit donc que pour aſſûrer le paſſage au-deſſus de l'inondation à mi côte, Philippe fit attaquer cette hauteur, c'eſt ce qu'il réſolut de faire pour s'empêcher d'en être incommodé ni coupé. Il y marcha lui-même, ayant paſſé la riviere avec ſes étrangers, ſon infanterie à rondaches, & ſes Illyriens. Les ayant formés dans l'ordre, (3) il fut d'abord repouſſé par les Lacédémoniens: mais s'étant apperçû que Lycurgue mal-adroitement n'occupoit pas tout le fond de la montagne, il fit faire aux Illyriens le mouvement (4) pour envelopper & prendre en flanc les Lacédémoniens; ce qui lui réuſſit, & le rendit maître de la montagne: mais ce n'étoit pas le tout.

Lycurgue ayant apperçû le projet du Roi, avoit envoyé ordre aux Lacédémoniens reſtés dans Sparte, & à ſa cavalerie, de ſe mettre en bataille ſous les murs de la ville, de l'autre côté de la riviere, appuyant la droite à la ville, & la gauche à l'Eurotas, ſa cavalerie à la droite (5), & ſon infanterie (6), à la gauche. Il attendoit dans cet ordre que la phalange Macédonienne vint à paſſer la riviere pour la charger au paſſage, attendu que ce n'étoit point aſſez à ces derniers d'avoir emporté la hauteur, il falloit qu'ils fiſſent chemin par le bas. Philippe qui

avoit lieu de craindre d'être coupé, tant qu'il verroit ſur ſon flanc une armée toute entiere, n'héſita pas à attaquer celle-ci. Il repaſſa la riviere diligemment avec ſon infanterie légete & ſes rondachiers, & s'avança dans l'ordre ſuivant pour couvrir & proteger le paſſage de ſa phalange (9). Il mit ſa cavalerie (8) en bataille vis-à-vis celle des Spartes, & l'infanterie (10) vis à-vis celle de l'ennemi, & dans cet ordre ſe donna le ſecond combat, dont Polybe ne nous donne pas le détail : il ſe contente de dire que l'action fut chaude & meurtriere, que la victoire ſe rangea du côté de Philippe, & que les Lacédémoniens furent pourſuivis juſques aux portes de leur ville.

§. II.

Autres fautes des Spartiates.

IL eſt aiſé d'appercevoir par les évenemens de cette guerre, que Sparte n'étoit plus alors ce qu'elle avoit été autrefois. Les Lacédémoniens jadis entierement militaires, cultivés par des lois qui n'avoient d'autre but que celui de les rendre courageux, ſains & robuſtes, en leur inſpirant cet amour de la liberté qui caracteriſe le gouvernement ariſtocratique, étoient des hommes à qui la mort ſembloit d'autant moins redoutable, qu'elle ne les privoit que d'une vie dure & laborieuſe, ce qui avoit fait dire à Alcibiade, lorſqu'il étoit refugié chez eux : *Je ne m'étonne point qu'ils s'expoſent ſi volontiers, & qu'ils ſe précipitent dans le peril, qui ſemble bien moins leur ôter la vie, que leur faire préſent de la mort.* Au temps dont nous parlons, c'étoient des hommes gouvernés par de nouvelles lois auxquelles ils étoient peu attachés. Leur courage affaiſſé ſous le poids d'une autorité, non-ſeulement monarchique, mais encore le plus ſouvent tyrannique, ne combattoit plus que par la crainte du châtiment, ou par des raiſons d'ambition qui ſont bien foibles en comparaiſon de celles qui naiſſent du deſir de défendre une liberté cherie & reſpectée par tous les membres de l'Etat. On pouvoit leur appliquer dès-lors la fable de l'âne, qui ne craint point de changer de maître ; ils agirent preſque de même, & ſans Lycurgue peut-être ſe fuſſent-ils ſoûmis tout d'une voix & ſans murmure, tant les cœurs trop humiliés ſont peu capables de grandes vertus.

On peut donc attribuer la premiere faute au vice de leur gouvernement : mais après celle-là, il y en eut d'autres, dont voici l'énumération.

Lycurgue aſſez habile pour prévoir que le Roi de Macédoine reviendroit par Sparte, comme étant le chemin le plus court, ne prit aucune meſure d'avance pour s'y oppoſer : voilà une grande faute. Si au lieu de la ſécurité dans laquelle il paroît être par ſa poſition, il eût fait retrancher la hauteur ſur laquelle il étoit en perſonne, il eût empêché par cette précaution peu coûteuſe & facile, que Philippe ne s'en fût rendu maître, & dès-lors toute cette entrepriſe n'aboutiſſoit à rien.

C'étoit quelque choſe que l'inondation par laquelle il avoit rendu le chemin du bas de la montagne tout-à-fait impraticable : mais quand à la guerre l'on omet une partie eſſentielle, toutes les autres

ont beau être bien préparées, tout manque par cette inadvertance. C'eſt la maille rompue par laquelle tout le poiſſon échappe. Il falloit non-ſeulement retrancher la croupe de la montagne & la digue, qui ſoûtenoit les eaux, mais encore il falloit tirer une ligne de la riviere à la ville, la rendre la plus forte qu'il eût été poſſible : pour lors une armée poſtée derriere des obſtacles auſſi formidables, eût obligé Philippe à ſe retirer pour aller chercher un autre paſſage, & tandis qu'il eût fait les marches néceſſaires pour arriver au défilé par lequel il étoit venu, Lycurgue eut pû le prévenir par un chemin plus court, envoyer des troupes devant pour lui barrer l'iſſue du défilé, tandis qu'en le ſuivant avec toutes ſes forces, il l'eût enfermé en lui fermant l'entrée, quand il l'y auroit vû bien engagé.

Voilà une grande faute, laquelle ſembleroit devoir diminuer la gloire du vainqueur : mais il eſt vrai de dire que Philippe ſe conduiſit avec aſſez d'habileté & de courage pour faire croire qu'il eût ſurmonté de plus grands obſtacles. Ceux que Lycurgue & la nature lui oppoſerent, furent aſſez grand pour rehauſſer ſa gloire, & faire briller la ſageſſe de ſa conduite.

Il fut obligé de donner un ſecond combat pour couvrir, comme nous avons fait remarquer, le paſſage de ſa phalange ; il le donna ſans s'arrêter au préjugé déja à la mode dès-lors, de la force d'une armée ſous les murs d'une ville. Cette conſidération qui s'eſt établie dans le monde, je ne ſai à quel propos, ne gagna rien ſur ſon eſprit, & l'évenement ſert de preuve du peu de danger qu'il y a à le faire.

Si nos bouches à feu rendent cette protection de remparts beaucoup plus conſidérable qu'autrefois, cela ne conclut rien contre celui qui cherche à aborder ſon ennemi promptement & ſans marchander. Dès qu'on l'a joint, tout eſt dit pour le feu du rempart. Ainſi celui qui ſait aborder ſon ennemi, peut l'attaquer comme ailleurs : je dis même de jour, car pour de nuit, il n'y a nul doute que celui qui s'y prend à pareille heure, n'a du tout rien à redouter du feu des remparts. Cependant c'eſt une opinion reçûe, & qui mérite d'être approfondie. Pour le faire briévement & avec ordre, il faut examiner les raiſons qui peuvent engager un Général à choiſir un pareil poſte. Il en eſt quatre. La premiere, c'eſt après la perte d'une bataille ou un échec conſidérable. La ſeconde, lorſqu'on ſe trouve hors d'état de tenir la campagne. La troiſieme, lorſqu'on veut couvrir une place importante. Et la derniere, lorſqu'on aſſemble une armée pour entrer en campagne.

Pour laquelle de ces raiſons que ce ſoit, il n'y a jamais de ſûreté à placer des troupes parallelement au circuit de la place, afin que tout ſoit protegé par le feu des remparts. Cette façon la plus mauvaiſe de toutes, a un défaut très-conſidérable : c'eſt qu'elle laiſſe à l'ennemi la liberté de vous bloquer comme il feroit la place même, ſoit par une circonvallation, s'il eſt aſſez fort, ſoit par une chaîne de poſtes éloignés. C'eſt ainſi que Céſar donna la loi à Vercingentorix lorſqu'il ſe fut campé ſous les murs d'Alexia. Quoiqu'il eût quatre-vingts mille hommes, Céſar beaucoup plus foible l'inveſtit d'u-

ne ligne environnante avec de bons forts, & le réduiſit par-là.

Il faut donc en pareil cas ſe contenter de procurer à une de ſes aîles la protection du feu de la place, en prêtant le flanc au rempart, & porter ſa ligne au loin dans la campagne, tachant de l'appuyer à quelque protection, comme village, marais, ruiſſeau, eſcarpement, bois, ou ſimplement la couvrir d'un abbattis d'arbres ou autres obſtacles.

C'eſt là la ſeule façon de tirer avantage des bouches à feu d'un rempart : mais un ennemi entreprenant & habile, ſe garde bien alors d'attaquer de jour, il le fait de nuit, & dès qu'il a abordé ceux que le canon protege, il n'en a plus rien à craindre. Alors c'eſt, je penſe, un déſavantage d'être ſi près de la place, attendu que la nuit ceux qui n'ont pas de ces véritables courages ſi rares & ſi deſirables, trouvant la retraite ſi facile, & ſi près d'eux, il en eſt beaucoup qui en profitent.

L'opinion a toûjours eu tant de force chez les hommes malgré la vérité de ce que nous diſons, que de tous les évenemens poſſibles à la guerre, celui de l'attaque d'une armée ainſi poſtée eſt preſque ſans exemple. En voici deux d'une iſſue différente, mais qui ſont aſſez concluans pour la poſſibilité de pareille entrepriſe. L'un eſt tiré de Strada, liv. 5. Il rapporte que l'armée du Duc d'Alençon ayant été obligée de ſe retirer ſous Gand, Alexandre Farneſe, Général Eſpagnol, qui venoit de remporter ſur lui un avantage, ne crut pas devoir s'arrêter pour cette foible protection que le Duc d'Alençon prétendoit tirer de ſa poſition. Il marcha à lui pour l'attaquer de nouveau. Le Duc d'Alençon avoit fait occuper ſur ſes flancs & en avant de ſa ligne, des maiſons & des moulins que les Eſpagnols emporterent d'abord. Enflés de ce commencement, ils pouſſerent leur pointe : mais le Duc avoit couvert ſon armée d'une ligne de chariots qu'elle défendit ſi bien, que l'Eſpagnol fut repouſſé. L'on voit par ce récit que ce ne fut pas les remparts, mais les chariots qui déciderent au contraire l'affaire ; & l'on voit en même temps qu'Alexandre Farneſe ne regardoit pas les remparts d'une ville comme un obſtacle redoutable en faveur de celui qu'ils protegent. Sans les chariots, celle-ci eût été non-ſeulement attaquée, mais forcée par-tout, vû le petit nombre qui la compoſoit.

Le ſecond exemple eſt plus recent, puiſque c'eſt l'affaire de Donavert que je vai raconter ſuccinctement.

M. le Duc de Baviere en 1704, craignant pour Donavert, y envoya un corps de quinze à ſeize mille hommes, ſous les ordres du Marechal d'Arco qui les fit retrancher diligemment, depuis la montagne de Schelemberg, juſques auprès de la ville. Mylord Marlbouroug voulant les chaſſer de ce poſte, marcha le 2 de Juillet à la tête d'un corps d'élite, d'environ ſept mille hommes d'infanterie, & de trente eſcadrons des troupes Imperiales, que le Prince Louis de Bade ſuivoit avec le reſte de l'armée. Le paſſage de la riviere de Vetnitz, ainſi que les mauvais chemins retarderent cette avant-garde aſſez pour que l'armée l'atteignît ; & d'ailleurs l'affaire ne paroiſſant pas de petite conſéquence, on attendit ſon arrivée pour attaquer. Aprés une canonade

nonade aſſez vive, on attaqua dans l'ordre ſuivant. Les Anglois & les Hollandois commandés par le Général Goors, marcherent au retranchement, ſoûtenus de quinze bataillons de la droite, & d'autant de la gauche. Cette attaque vive & en bon ordre fut repouſſée juſqu'à deux fois, quoiqu'à la ſeconde tout eût donné. Les François craignant une troiſieme attaque, dégarnirent la gauche de la ligne, laquelle n'abouriſſoit pas même juſqu'au foſſé de la place, attendu que l'on avoit jugé mal à propos que l'ennemi n'oſeroit s'approcher ſi près du feu du rempart. Outre cela le Commandant de la ville, n'ayant pû exécuter l'ordre qui lui avoit été donné d'envoyer un détachement de ſa garniſon pour garder cette partie de ligne, l'ennemi s'apperçut de la foibleſſe de cet endroit, & s'y étant porté, il entra par-là dans les lignes ſans preſque trouver aucune réſiſtance. Ayant pris en flanc les troupes Françoiſes qui combattoient vers le centre, on ne tint plus contre lui, & ce fut une déroute, les troupes ayant pris l'épouvante de cette entrée inopinée. L'on ne perdit preſque que dans la fuite; le fils du Général y fut tué, ainſi que le Marquis de Nettancourt, & environ deux mille hommes furent priſonniers, bleſſés ou tués.

Les ennemis y perdirent aux environs de cinq mille hommes ſans les bleſſés, trois Officiers Généraux & preſque tous les autres bleſſés, diſoit Mylord Marlbouroug dans la lettre qu'il en écrivit aux Etats Généraux: mais l'on ne put pas attribuer cette perte au feu de la place, dont les Alliés ne furent pas du tout incommodés. Les attaques de retranchement n'ont pas beſoin de cela pour être meurtrieres. Dans l'occaſion dont il s'agit, ce fut au contraire la trop grande confiance que l'on eut à ce feu de protection qui fut cauſe de la perte des lignes.

Voilà aſſez de ces deux exemples pour prouver que l'on peut, ſans trop haſarder, attaquer des armées ſous le rempart d'une place de guerre, & que cette protection conſiſte plus dans l'opinion des hommes que dans la réalité.

§. III.

Des courſes ou des invaſions dans le pays ennemi.

LEs courſes d'un gros corps ou d'une armée dans le pays ennemi, ſont une opération de guerre qui demanderoit un grand détail, pour procurer avec ſuccès l'inſtruction que nous cherchons. Comme elles peuvent avoir pluſieurs objets, & qu'il en eſt quelquefois d'intéreſſans, elles ne doivent pas être toûjours rejettées: mais il eſt vrai que quand l'objet n'eſt pas de la plus grande importance, elles ſont nuiſibles à celui qui les fait en ce qu'elles ruinent pour l'ordinaire les troupes que l'on y employe. La diligence qu'il faut apporter dans les marches & contre-marches à quoi elles obligent, en eſt cauſe. Elles ruinent le pays dans lequel on les fait, ſans procurer d'autre avantage au vainqueur que le butin de quelques particuliers dont le Prince ne tire nul profit. Et quand le pays eſt ruiné, il n'eſt plus de reſſource à votre armée; il ne ſauroit même fournir de contributions, dès-là qu'il eſt dévaſté à un certain point.

D'ailleurs ſi on les fait pendant

l'été lorſque la récolte eſt dans les champs & les villages, il y a lieu de croire que les armées qui ſont en campagne ne le ſouffriront pas, & que l'on ſera coupé & battu dans la retraite. Et durant l'hyver elles ſont inutiles, puiſqu'il n'y a rien à enlever ; elles indiſpoſent & alienent les peuples, non-ſeulement ceux qui les ont ſouffertes, mais même ceux qui en ſont témoins. Ainſi c'eſt augmenter le nombre de ſes ennemis, & ſe mettre hors d'état, par la ruine du pays, d'y faire un ſiége ou d'y ſéjourner, ſi l'évenement de la guerre l'exigeoit dans la ſuite. Ce ſont à peu près les mêmes réflexions qu'a fait M. de Montecuculi, lorſqu'il dit : *Il eſt vrai que ſi l'on faiſoit le ravage au temps de la récolte, on ôteroit à l'ennemi une partie de ſa ſubſiſtance : mais comme on ne peut le faire alors, parce que l'ennemi tient la campagne, & qu'il l'empêche, on le fait dans l'hyver quand il eſt abſolument inutile.* Et parlant de la guerre contre les Turcs, *A quoi bon quand les grains ſont ſemés ? on ne peut pas empêcher l'herbe de croître en ſon temps : pour les maiſons que l'on brûle, l'ennemi qui campe toûjours ſous des tentes ne s'en ſoucie point, les incendies des palanques ou villages, des ponts & autres ſemblables, ne tournent qu'à l'oppreſſion des pauvres payſans qu'on oblige à les réparer. A l'égard d'emmener les habitans & les beſtiaux, cela cauſe quelque incommodité à l'ennemi : mais cela n'eſt pas aſſez conſidérable pour retarder ni pour rompre le cours de ſes entrepriſes. Tant s'en faut*, continue-t-il plus loin, *que ces dégâts nous ſoient avantageux, ils nous ſont au contraire très-préjudiciables, & nous faiſons juſtement ce que l'ennemi devroit faire s'il n'étoit pas en état de tenir la campagne. La guerre*, dit-il une autre fois, *ne conſiſte pas à dérober quatre chameaux, ou brûler une chaumiere : on renverſe l'ordre des choſes, quand de l'acceſſoire, on en fait le principal.* Il cite enſuite de ces paroles, la campagne de 1664. en Hongrie, où on prit le parti de faire faire des courſes durant l'hyver à un corps de troupes auxiliaires que l'on ruina par-là, ſans nul profit. Ce qu'il en dit eſt intéreſſant & inſtructif. J'y renvoie le Lecteur pour ſe confirmer dans l'idée de l'inutilité de la plûpart de ces courſes.

L'expédition de Charles Guſtave dans la Pologne qu'il traverſa d'un bout à l'autre, avec une armée à la tête de laquelle il remporta une victoire près de Warſovie, n'aboutit qu'à la ruine de cette armée, qui étant entrée très-belle & brillante dans ce royaume, en ſortit très-débiffée & réduite à rien, attendu qu'il n'eût jamais d'autre objet que de faire des courſes, ſans ſe procurer ni établiſſement ni place.

Charles XII. éprouva le même ſort, mais encore plus malheureux : toute ſon armée périt à l'entrée de la Moſcovie par la même raiſon du défaut d'établiſſement.

Cependant il ne faudroit pas conclurre de tout ce que nous venons de dire que les courſes ne ſoient jamais bonnes à rien. Après en avoir fait connoître l'inconvenient, il eſt juſte de dire qu'elles ſont quelquefois fort utiles, lorſqu'elles couvrent ou facilitent des deſſeins plus importans, ſoit pour diverſion ou autres motifs. Quand les armées ſont en campagne, il arrive que les places de la ſeconde

ligne ſont dégarnies, & celles de la premiere ne le ſont guere moins; alors par des poſtes & des camps que l'on peut prendre, on ſe met en état de ne rien craindre, & de pouſſer des corps de troupes en avant; il faut pour cela de l'habileté & de la circonſpection. L'objet ſans doute le plus avantageux qu'on puiſſe avoir, eſt celui d'établir des contributions au loin: mais ce n'eſt point en faiſant le dégat que l'on y parvient, elles ſont bien plus abondantes & plus aſſûrées quand ceux qui les impoſent, s'en tiennent aux menaces uſitées en pareil cas, & que le pays demeure en état d'y ſatisfaire.

Pour le dernier objet, il faut d'abord pouſſer en avant un corps de troupes reſpectable, qui s'établiſſe dans un bon poſte pour ſoûtenir & ſervir de retraite à ceux que l'on pouſſe au loin.

Les préparatifs que l'on doit employer à de pareilles expéditions ſont bien-tôt faits, il ne faut nul équipage; les ſimples tentes des troupes ſont le ſeul bagage dont elles doivent ſe charger. Il en eſt telles où il faut porter des vivres, alors il faut uſer de biſcuit, il peſe moins, & ſe conſerve pour plus de jours. Il faut mener avec ſoi peu de canon; il en faut cependant, mais du petit, tout au plus ſix pieces de ſeize livres de balle pour ouvrir des châteaux, ou des murailles de villes qui ne ſont que fermées ſans fortifications. Quelques pontons pour les petites rivieres, avec de bons attelages qu'il ſeroit encore mieux d'avoir doubles pour relayer dans les courſes, ainſi que ceux des canons, & de pluſieurs chariots chargés d'échelles. Avec cela un corps conſidérable de cavalerie, tous les dragons & les grenadiers. Ce ſont là les forces que l'on doit employer pour des courſes, à moins qu'on n'y mene toute l'armée; alors il faut laiſſer en ſûreté tous les gros bagages, & une partie du canon dont les attelages ſerviront à doubler ceux que l'on amene: ſi c'eſt ſur-tout dans un pays de montagnes, il faut porter beaucoup de vivres. Les marches y ſont longues & les moyens de ſubſiſtance difficiles.

Dans l'opération il faut beaucoup de ſecret & de célérité, de la diligence dans les expéditions, un grand ordre dans les marches pour les rendre d'autant plus leſtes & nettes. La confuſion eſt toûjours ce qui retarde davantage.

Quant au temps le plus avantageux pour les faite, c'eſt l'été tandis que les places ſont dégarnies, comme j'ai dit; on peut les pouſſer entre ces places ſans de grands riſques. C'eſt ſur-tout le temps où l'on peut entreprendre une ſurpriſe, d'une de celles qui ſont les plus importantes; alors le motif de la courſe eſt beau & digne du haſard que l'on y court. Ce fut le motif de Philippe dans la Laconie; & ſon but, qui fut la ſurpriſe de Therme, juſtifia le projet.

Celles qui ne s'éloignent que de deux ou trois marches ſont les plus aiſées, attendu que la retraite eſt toûjours aſſûrée. Car en fait de courſes, l'on doit toûjours s'aſſûrer de ſa retraite par des poſtes & toutes ſortes de précautions uſitées en pareil cas. C'eſt une néceſſité que de ſe retirer, & une certitude que l'on ſera ſuivi; ainſi l'on doit en partant, pourvoir au retour; c'eſt la principale des attentions que l'on doit avoir.

CHAPITRE VII.

Les Conjurés ſont punis. Le Roi continue la guerre contre les Etoliens.

DE Cirrha le Roi mit à la voile avec ſa garde, & alla prendre terre au port de Sicyone. Les Magiſtrats lui offrirent un logement : mais il préfera celui d'Aratus, qu'il ne quittoit point, & donna ordre à Apelles de s'en aller à Corinthe. Ce fut à Sicyone que Philippe ayant appris que Mégaleas avoit pris la fuite, chargea Taurion du commandement des rondachers, que commandoit Léontius, & l'envoya en Triphylie, comme s'il y eût eu là quelque affaire preſſante : & dès qu'il fut parti, il fit mettre Léontius en priſon pour le payement des vingt talens dont il s'étoit fait garant. Léontius fit ſavoir cette nouvelle à l'infanterie, dont il avoit été le Chef, qui auſſi-tôt députa au Roi pour le prier que ſi on chargeoit Léontius de quelque nouvelle accuſation, qui eût mérité qu'on le mît en priſon, il ne décidât rien qu'elle ne fût préſente : que s'il lui refuſoit cette grace, elle prendroit ce refus pour un mépris & une injure inſigne : (telle étoit la liberté dont les Macédoniens uſoient toûjours avec leur Roi :) mais que ſi Léontius n'étoit renfermé que pour le payement des vingt talens, elle s'offroit de payer en commun cette ſomme. Ce témoignage d'affection ne fit qu'irriter la colere du Roi, & accélérer la mort de Léontius.

Sur ces entrefaites arriverent d'Etolie les Ambaſſadeurs de Rhodes & de Chio, après avoir fait conſentir les Etoliens à une treve de trente jours, & aſſûrerent au Roi que ce peuple étoit diſpoſé à la paix. Philippe accepta la tréve, & écrivit aux Alliés d'envoyer leurs Plénipotentiaires à Patres pour traiter de la paix avec les Etoliens. Il partit auſſi de Léchée pour s'y trouver, & y arriva après deux jours de navigation. Il reçut alors des lettres envoyées par Mégaleas, de la Phocide aux Etoliens, dans leſquelles ce perfide exhortoit les Etoliens, à ne rien craindre & à continuer la guerre ; que Philippe étoit aux abois faute de munitions & de vivres, & il ajoûtoit à cela des choſes fort injurieuſes à ce Prince. Sur la lecture de ces lettres, Philippe jugeant qu'Apelles en étoit le principal au-

teur, le fit ſaiſir & partir au plutôt pour Corinthe, lui, ſon fils & un jeune homme qu'il aimoit. Alexandre eut auſſi ordre d'aller à Thebes, & de faire ajourner Mégaleas devant les Magiſtrats pour l'obliger à payer la ſomme dont il avoit répondu. Cet ordre fut exécuté : mais Mégaleas n'attendit pas que les Juges décidaſſent, il ſe donna la mort à lui-même. Apelles, ſon fils & le jeune homme qu'il aimoit moururent auſſi peu de temps après. Ainſi périrent les conjurés, fin que leurs crimes, & principalement leur inſolence à l'égard d'Aratus, leur avoit juſtement attirée.

Cependant les Etoliens ſouhaitoient toûjours avec ardeur que la paix ſe conclût. Ils étoient las d'une guerre, où rien n'avoit répondu à leur attente. Ils s'étoient flattés de n'avoir affaire qu'à un Roi jeune & ſans expérience, & qu'ils s'en joueroient comme d'un enfant, & Philippe au contraire leur avoit fait connoître qu'en ſageſſe & en réſolution il étoit homme parfait, & qu'eux s'étoient conduits en enfans dans toutes leurs entrepriſes: mais ayant appris le ſoulévement des rondachers, & la cataſtrophe de la conjuration d'Apelles & de Léontius, ils reculerent le jour où ils devoient ſe trouver à Rhie, dans l'eſpérance qu'il s'éleveroit à la Cour quelque ſédition, dont le Roi ne ſe tireroit qu'avec peine. Philippe ſaiſit d'autant plus volontiers cette occaſion de continuer la guerre, qu'il en eſperoit un heureux ſuccès, & qu'il étoit venu dans le deſſein d'empêcher la paix. Ainſi loin de porter les Alliés qui étoient venus à Rhie à en traiter, il les encouragea à continuer la guerre; enſuite il mit à la voile, & retourna encore à Corinthe. Il permit aux Macédoniens de s'en aller par la Theſſalie prendre leurs quartiers d'hyver dans leur pays; puis côtoyant l'Attique ſur l'Euripe, il alla de Cenchrée à Démétriade, où il trouva Prolémée, le ſeul qui reſtoit des conjurés, & le fit condamner à mort par une aſſemblée de Macédoniens.

Tout ceci arriva au temps qu'Annibal campoit en Italie ſur le Pô, & qu'Antiochus, après s'être ſoûmis la plus grande partie de la Céléſyrie, avoit envoyé ſes troupes en quartiers d'hyver. Ce fut auſſi alors que Lycurgue Roi des Lacédémoniens s'enfuit en Etolie pour ſe dérober à la colere des Ephores, qui trompés par un faut bruit que ce Roi avoit deſſein de brouiller, s'étoient aſſemblés pendant la nuit, & étoient venus chez lui pour ſe ſaiſir de ſa perſonne : mais

ſur le preſſentiment qu'il eut de cette violence, il prit la fuite avec ſa famille. L'hyver venu, Philippe s'en retourna en Macédoine.

Chez le Achéens, Epérate étoit également mépriſé des ſoldats, de la République & des étrangers; perſonne n'obéiſſoit à ſes ordres, le pays étoit tout ouvert & ſans défenſe. Pyrrhias envoyé par les Etoliens au ſecours des Eléens, remarqua ce déſordre. Il avoit avec lui quatorze cents Etoliens, les étrangers des Eléens, environ mille hommes de pié de ſa République, & deux cents chevaux; ce qui faiſoit en tout environ trois mille hommes. Avec ces forces il ravagea non-ſeulement les Pharéens & les Dyméens, mais encore toutes les terres des Patréens. Il alla enfin camper ſur une montagne qui commande Patres, & que l'on appelle Pinachaïque, & de-là il mit à feu & à ſang tout le pays qui s'étend juſqu'à Rhie & à Egée. Les villes abandonnées & ne recevant pas de ſecours étoient à l'extrémité, & ne pouvoient payer leur contingent qu'avec peine. Les troupes étrangeres, dont on reculoit de jour en jour le payement, ſervoient comme on les payoit. Ce mécontentement réciproque jetta les affaires dans un tel déſordre, que les ſoldats étrangers déſerterent: déſertion qui n'arriva que par la lâcheté & la foibleſſe du Chef. Heureuſement pour les Achéens, le temps de ſa Préture expiroit, il quitta cette charge au commencement de l'été, & Aratus le pere fut mis en ſa place. Telle étoit la ſituation des affaires dans l'Europe.

CHAPITRE VIII.

Pourquoi l'Hiſtorien a diſtingué les affaires de la Grece de celles de l'Aſie. Importance de bien commencer un Ouvrage. Vanité des Auteurs, qui promettent beaucoup, rabaiſſée. Conduite déplorable de Ptolémée Philopator. Piége que lui tend Cléomene, Roi de Lacédémone.

PAſſons maintenant en Aſie, puiſque le temps & la ſuite des affaires ſemble nous y conduire, & voyons ce qui eſt arrivé dans cette même olympiade. Nous parlerons d'abord, ſelon notre premier projet, de la guerre que ſe firent Antiochus & Ptolémée au ſujet de la Céléſyrie. Il eſt vrai que cette guerre ſe faiſoit en même temps que celle des Grecs: mais il étoit

à propos de ne point interrompre les affaires de la Grece, & d'en ſéparer les autres. Il n'eſt point à craindre pour cela que mes Lecteurs ayent peine à prendre une exacte connoiſſance du temps où chaque choſe s'eſt paſſée; il ſuffit, pour qu'ils la prennent, que je leur faſſe remarquer en quel temps de l'olympiade dont il s'agit les affaires ont commencé & pris fin: mais afin que la narration fût ſuivie & diſtincte, il étoit d'une extrême importance de ne pas entaſſer pêle-mêle dans cette olympiade les faits arrivés dans la Grece & dans l'Aſie. Quand nous en ſerons aux olympiades ſuivantes, alors nous rapporterons à chaque année ce qui s'y eſt fait.

En effet comme nous ne nous ſommes pas bornés à quelque hiſtoire particuliere, mais que notre projet, le plus grand, ſi je l'oſe dire, qu'on ait jamais formé, embraſſe l'hiſtoire de tous les peuples, nous avons dû prendre garde, en l'exécutant, que l'ordre de tout l'ouvrage en général & celui des parties fût ſi clair, que perſonne ne s'y trompât. C'eſt dans cette vûe que nous allons reprendre d'un peu haut le regne d'Antiochus & de Ptolémée, & que nous en commencerons l'hiſtoire par des choſes connues, & dont tout le monde convient. On ne peut trop exactement ſuivre cette méthode. Car ce que les Anciens ont dit, que c'eſt avoir fait la moitié d'un Ouvrage que de l'avoir commencé, ils ne l'ont dit que pour nous faire entendre qu'en toutes choſes notre principal ſoin doit être de bien commencer. Cette maxime des Anciens paroît un paradoxe: mais elle eſt encore à mon avis au-deſſous de la vérité. On peut aſſûrer hardiment que le commencement n'eſt pas ſeulement la moitié d'une entrepriſe, mais qu'il a encore un rapport eſſentiel avec la fin. Comment bien commencer un Ouvrage, ſans l'avoir conduit d'eſprit juſqu'à la fin, & ſans avoir connu d'où on le commencera, juſqu'où on le pouſſera, & quel en ſera le but? Comment récapitulera-t-on bien à la fin tout ce que l'on a dit, ſans avoir ſû dès le commencement d'où, comment & pourquoi l'on eſt venu juſqu'à un certain point? Puis donc que les commencemens ne ſont pas ſeulement liés avec le milieu, mais encore avec la fin, on doit y faire une très-grande attention, ſoit qu'on écrive ou qu'on liſe une hiſtoire générale, & c'eſt ce que nous tâcherons d'obſerver.

Au reſte je ſai bien que d'autres Hiſtoriens promettent comme moi une hiſtoire générale, & ſe vantent d'avoir conçû le plus grand projet qu'on ſe ſoit jamais propoſé. Ephore eſt de ce

nombre, il eſt le premier & le ſeul qui l'ait entreptis. Pour les autres, on me diſpenſera d'en rien dire, & de les nommer. Je dirai ſeulement que quelques Hiſtoriens de notre temps ſe croyent bien fondés à croire leur hiſtoire générale, pour nous avoir donné en trois ou quatre pages la guetre des Romains contre les Carthaginois: mais il faudtoit être bien ignorant, pour ne ſavoir pas qu'en Eſpagne & en Afrique, en Sicile & en Italie, il s'eſt fait dans le même temps un grand nombre d'exploits très-éclatans, & qu'après la premiere guetre Punique, la plus célebre & la plus longue qui ſe ſoit faite, eſt celle qu'Annibal eut contre les Romains, guerre ſi conſidérable, qu'elle attira l'attention de tous les Etats, & qu'elle fit trembler dans l'attente du ſuccès qu'elle auroit. Cependant l'on voit des Hiſtotiens qui expliquant moins les faits que ces Peintres, qui dans quelques Républiques les tracent ſur des murailles à meſure qu'ils artivent, ſe vantent d'embraſſer tout ce qui s'eſt paſſé chez les Grecs & chez les Barbares. D'où vient que l'effet répond ſi mal aux promeſſes ? C'eſt qu'il n'eſt rien de plus aiſé que de promettte les plus grandes choſes, que tout le monde eſt en état de le faire, & qu'il ne faut pour cela qu'un peu de hatdieſſe ; mais qu'il eſt difficile d'exécuter en effet quelque choſe de grand, qu'il ſe tencontre rarement des gens qui en ſoient capables, & qu'à peine s'en ttouve-t-il qui en ſortant de la vie ayent mérité cet éloge. Ceci ne plaira pas à ces Auteurs qui admirent leurs productions avec tant de complaiſance : mais il étoit à ptopos de les humilier. Je reviens à mon ſujet.

Ptolémée ſurnommé Philopator ayant, après la mort de ſon pete, fait mourir Magas ſon ftere & ſes partiſans, s'aſſit ſur le throne de l'Egypte. Par la mott de Magas il croyoit s'être mis par lui-même à couvert de tous périls domeſtiques, & que la fortune l'avoit défendu contre toute la crainte du dehors, depuis qu'elle avoit enlevé de cette vie Antigonus & Seleucus, & ne leur avoit laiſſé qu'Antiochus & Philippe, encote enfans, pour ſucceſſeurs. Dans cette ſécurité il ſe livra tout entier aux plaiſirs. Nul ſoin, nulle étude n'en intetrompoit le cours. Ni ſes Courtiſans, ni ceux qui avoient des charges dans l'Egypte, n'oſoient l'approcher. A peine daignoit-il faire la moindre attention à ce qui ſe paſſoit dans les Etats voiſins de ſon Royaume. C'étoit cependant ſur quoi ſes prédeceſſeurs veilloient plus que ſur les affaires mêmes de l'intérieur de

l'Egypte,

l'Egypte. Maîtres de la Céleſyrie & de Cypre, ils tenoient les Rois de Syrie en reſpect par mer & par terre : comme les villes les plus conſidérables, les poſtes & les ports qui ſont le long de la côte depuis la Pamphylie juſqu'à l'Helleſpont, & les lieux voiſins de Lyſimachie leur étoient ſoûmis ; de là ils obſervoient les Puiſſances de l'Aſie & les Iſles mêmes. Dans la Thrace & la Macédoine, comment auroit-on oſé remuer pendant qu'ils commandoient dans Ene, dans Méronée & dans des villes encore plus éloignées ? Avec une domination ſi étendue, ayant encore pour barriere devant eux les Princes qui régnoient au loin hors de l'Egypte, leur propre Royaume étoit en ſûreté. C'étoit donc avec grande raiſon qu'ils tenoient toûjours les yeux ouverts ſur ce qui ſe paſſoit au-dehors ; Ptolémée au contraire dédaignoit de ſe donner cette peine, l'amour & le vin faiſoient toutes ſes délices comme toutes ſes occupations. Après cela l'on ne doit pas être ſurpris qu'en très-peu de temps on ait attenté de pluſieurs endroits, & à ſa Couronne & à ſa vie.

Le premier qui l'ait fait fut Cléomene de Sparte. Tant que Ptolémée Evergete véquit, comme il avoit fait alliance avec ce Prince, & que d'ailleurs il comptoit d'en être ſecouru pour recouvrer le Royaume de ſes peres, il ſe tint en repos : mais quelque temps après ſa mort, quand dans la Grece les affaires tournerent de maniere que tout ſembloit l'y appeller comme par ſon nom, qu'Antigonus fut mort, que les Achéens eurent pris les armes, que les Lacédémoniens ſe furent unis avec les Etoliens contre les peuples d'Achaïe & de Macédoine, alors il demanda avec empreſſement de ſortir d'Alexandrie. Il ſupplia le Roi de lui donner des troupes & des munitions ſuffiſantes pour s'en retourner. Ne pouvant obtenir cette grace, il pria qu'on le laiſſât du moins partir avec ſa famille, & qu'on lui permît de profiter de l'occaſion favorable qui ſe préſentoit de rentrer dans ſon Royaume. Ptolémée étoit trop occupé de ſes plaiſirs pour daigner prêter l'oreille à cette priere de Cléomene. Sans prévoyance pour l'avenir, nulle raiſon, nulle priere ne put le tirer de ſa ſotte & ridicule indolence.

Soſibe, qui pour lors avoit dans le Royaume une très-grande autorité, aſſembla ſes amis, & dans ce Conſeil on réſolut de ne donner à Cléomene ni flotte ni proviſions. Ils croyoient cette dépenſe inutile, parce que depuis la mort d'Antigonus les affaires du dehors du Royaume ne leur paroiſſoient d'aucune

importance. D'ailleurs ce Conſeil craignoit qu'Antigonus n'étant plus, & n'y ayant plus perſonne pour réſiſter à Cléomene, ce Prince après s'être ſoûmis en peu de temps la Grece, ne devînt pour l'Egypte un ennemi fâcheux & redoutable : d'autant plus qu'il avoit étudié à fond l'état du Royaume; qu'il avoit un ſouverain mépris pour le Roi, & qu'il voyoit quantité de parties du Royaume ſéparées & fort éloignées, ſur leſquelles on pouvoit trouver mille occaſions de tomber; car il y avoit un aſſez grand nombre de vaiſſeaux à Samos, & à Epheſe bon nombre de ſoldats. Ce furent là les raiſons ſur leſquelles on ne jugea pas à propos d'accorder à Cléomene ce qu'il demandoit. D'un autre côté laiſſer partir, après un refus mépriſant, un Prince de cette conſidération, c'étoit s'en faire un ennemi qui ſe ſouviendroit de cette inſulte. Il ne reſtoit donc plus que de le retenir malgré lui : mais cette penſée fut univerſellement rejettée. Il ne fallut pas délibérer pour cela, on vit d'abord qu'il n'y avoit pas de ſûreté à loger dans le même parc le loup & les brebis. Soſibe ſur-tout craignoit qu'on ne prît ce parti, & en voici la raiſon.

OBSERVATIONS

Sur les Ptolémées.

CEtte obſervation ne regardant en rien la partie militaire, j'ai cru devoir la ſupprimer malgré l'érudition qui y paroît répandue; je voudrois former un Capitaine, & non un Savant.

CHAPITRE IX.

Conjuration contre Bérénice. Archidame Roi de Sparte eſt tué par Cléomene. Ce Prince eſt ſaiſi lui-même & mis en priſon. Il en ſort & ſe tue. Théodore, Gouverneur de la Céleſyrie, livre ſa Province à Antiochus.

DAns le temps que l'on cherchoit les moyens de mettre à mort Magas & Bérénice, les Auteurs de ce projet craignant ſur-tout que l'audace de cette Princeſſe ne fît échoüer

leur deſſein, tâchoient de ſe gagner les Courtiſans ; & leur faiſoient de grandes promeſſes en cas que leur projet réuſsît. Soſibe en fit particulierement à Cléomene qu'il ſavoit avoir beſoin du ſecours du Roi, & qu'il connoiſſoit homme d'eſprit & capable de conduire prudemment une affaire importante. Il lui fit auſſi part de ſon deſſein. Cléomene voyant ſon embarras, & qu'il appréhendoit ſur-tout les étrangers, l'exhorta de ne rien craindre, & lui promit que les étrangers loin de lui nuire, lui ſeroient au contraire d'un grand ſecours. Comme Soſibe étoit ſurpris de cette promeſſe ; ne voyez-vous pas, lui dit Cléomene, qu'il y a ici trois mille étrangers à la ſolde du Péloponeſe & environ mille Candiots, à qui au moindre ſigne je ferai prendre les armes pour vous ? Et avec ce corps de troupes qu'avez-vous à craindre ? Les ſoldats de la Syrie & de la Carie vous épouvanteroient-ils ? Ce diſcours fit plaiſir à Soſibe, & l'affermit dans le deſſein qu'il avoit contre Bérénice : mais ſe rappellant enſuite la molleſſe de Ptolémée, les paroles de Cléomene, ſa hardieſſe à entreprendre & ſon pouvoir ſur les ſoldats étrangers, il aima mieux porter le Roi & ſes amis à ſe ſaiſir de Cléomene & à le renfermer. Une occaſion s'offrit de mettre ce projet en exécution.

Certain Nicagoras de Meſſene avoit par ſon pere droit d'hoſpitalité chez Archidame Roi de Sparte. Avant l'affaire dont nous parlons, ils ſe voyoient rarement : mais quand Archidame ſe fut enfui de Sparte, de peur d'y être pris par Cléomene, & qu'il fut venu à Meſſene, non-ſeulement Nicagoras lui donna un logement & les autres beſoins de la vie : mais il n'y avoit point de momens dans le jour où ils ne ſe trouvaſſent enſemble ; leur union devint la plus intime. Cléomene dans la ſuite ayant donné à Archidame quelque eſpérance qu'il le laiſſeroit retourner à Sparte, & qu'il vivroit bien avec lui, ce fut Nicagoras qui négocia cette paix, & qui en dreſſa les conditions. Lorſqu'elles eurent été acceptées de part & d'autre, Archidame comptant ſur les conditions ménagées par Nicagoras, revient à Sparte : mais il rencontra en chemin Cléomene, qui ſe jette ſur lui & le tue, ſans toucher néantmoins à Nicagoras, ni aux autres qui accompagnoient Archidame. Au dehors Nicagoras témoignoit avoir obligation à Cléomene de l'avoir épargné : mais il étoit très-piqué de cette perfidie, dont l'on pourroit ſoupçonner qu'il étoit auteur.

Quelque temps après il prit port à Alexandrie avec des

chevaux qu'il venoit vendre. En deſcendant du vaiſſeau il rencontra ſur le port Cléomene, Pantée & Hippitas qui s'y promenoient. Cléomene vint le joindre, l'embraſſa tendrement, & lui demanda pour quelle affaire il étoit venu. J'amene des chevaux, répondit Nicagoras. C'étoit plutôt de beaux garçons & des bateleuſes qu'il falloit amener, reprit Cléomene, voilà ce qu'aime le Roi d'aujourd'hui. Nicagoras ſoûrit ſans dire mot. A quelques jours de là ayant fait connoiſſance avec Soſibe à l'occaſion des chevaux, pour le prevenir contre Cléomene, il lui fit part de la plaiſanterie de ce Prince contre Ptolémée. Voyant enſuite que Soſibe l'écoutoit avec plaiſir, il lui découvrit encore la haine qu'il avoit pour Cléomene. Soſibe charmé de le voir dans ces diſpoſitions, lui fit des largeſſes, lui en promit d'autres pour la ſuite, & obtint qu'il écriroit une lettre contre Cléomene, qu'il la laiſſeroit cachetée, & que quelques jours après ſon départ un valet comme envoyé de ſa part lui apporteroit cette lettre. Nicagoras conſent à tout. Il part, un valet apporte la lettre, & ſur le champ Soſibe ſuivi du valet va trouver Ptolémée. Le valet dit que Nicagoras lui avoit laiſſé cette lettre, avec ordre de la rendre à Soſibe. On trouve la lettre, & on y lit que Cléomene étoit dans le deſſein, ſi on ne lui permettoit pas de ſe retirer, & ſi on ne lui donnoit pour cela des troupes & les proviſions néceſſaires, d'exciter quelque ſoulevement dans le Royaume. Auſſi-tôt Soſibe preſſe le Roi & ſes amis de prevenir le traître, de prendre de juſtes meſures contre lui, & de l'enfermer. Cela fut exécuté. On donna à Cléomene une grande maiſon où il étoit gardé, ayant ce ſeul avantage au-deſſus des autres priſonniers, qu'il vivoit dans une plus vaſte priſon. Dans cette ſituation, où il ne voyoit rien à eſpérer pour l'avenir, il réſolut de tout tenter pour ſe mettre en liberté; non qu'il ſe flattât de réuſſir, deſtitué comme il étoit de tous les moyens néceſſaires pour une ſi difficile entrepriſe; mais parce qu'il vouloit mourir glorieuſement, & ne rien ſouffrir d'indigne de ſes premiers exploits. Peut-être auſſi fut-il alors animé de ce ſentiment ſi ordinaire aux grands hommes, qu'il ne faut pas mourir d'une mort commune & ſans gloire, mais après quelque action éclatante, qui faſſe parler de nous dans la poſtérité.

Il obſerva donc le temps que le Roi devoit aller à Conopé, & fit alors courir parmi ſes gardes que le Roi devoit bientôt le mettre en liberté. Sous ce prétexte il régale ſes gens, & fait

diſtribuer à ceux qui le gardoient de la viande, des couronnes & du vin. Ceux-ci mangent & boivent comme ſi on ne leur eût rien dit que de vrai. Quand le vin les eut mis hors d'état d'agir, Cléomene vers le milieu du jour prend ſes amis & ſes domeſtiques, & ils paſſent tous le poignard à la main au travers des gardes ſans en être apperçûs. Sur la place ils rencontrent Ptolémée, Gouverneur de la ville. Ils jettent la terreur parmi ceux qui l'accompagnoient, l'arrachent de deſſus ſon char, l'enferment, & crient au peuple de ſecoüer le joug & de ſe mettre en liberté. Chacun fut ſi effrayé d'une action ſi hardie, qu'on n'oſa ſe joindre aux conjurés. Ceux-ci tournerent auſſitôt vers la citadelle pour en forcer les portes. Il ſe flattoient que les priſonniers leur prêteroient la main : mais ils ſe flattoient en vain. Les Officiers avoient prévû cet accident, & avoient barricadé les portes. Alors les conjurés ſe porterent à un déſeſpoir vraîment digne de Lacédémoniens, ils ſe percerent eux-mêmes de leurs poignards. Ainſi mourut Cléomene, Prince d'un commerce agréable, d'une intelligence & d'une habileté ſingulïere pour les affaires, grand Capitaine & grand Roi.

Peu de temps après cet évenement, Théodore Gouverneur de la Céleſyrie, Etolien de nation, prit le deſſein d'aller trouver Antiochus, & de lui livrer les villes de ſon Gouvernement. Deux choſes le pouſſerent à cette trahiſon, ſon mépris pour la vie molle & efféminée du Roi, & l'ingratitude de la cour, qui bien qu'il eût rendu de grands ſervices à ſon Prince, & ſur-tout dans la guerre contre Antiochus au ſujet de la Céleſyrie, non-ſeulement ne lui avoit donné aucune récompenſe, mais l'avoit rappellé à Alexandrie, où il avoit couru riſque de perdre la vie. Sa propoſition fut bien reçûe, comme on peut le croire, & la choſe fut bientôt réglée : mais il eſt bon de faire pour la Maiſon Royale d'Antiochus ce que nous avons fait pour celle de Ptolémée, & de remonter juſqu'au temps où ce Prince commença de régner, pour venir enſuite à ce qui donna lieu à la guerre dont nous devons parler.

CHAPITRE X.

Antiochus ſuccéde à Seleucus ſon pere. Caractere d'Hermias, Miniſtre de ce Roi. Sa jalouſie contre Epigene. Antiochus épouſe Laodice fille de Mithridate. Révolte de Molon.

ANtiochus, le plus jeune fils de Seleucus, ſurnommé Callinique, après que ſon pere fut mort, & que Seleucus ſon frere aîné lui eut ſuccédé, ſe retira d'abord dans la haute Aſie, juſqu'à ce que ſon frere ayant été tué en trahiſon au-delà du mont Taurus, où nous avons déja dit qu'il avoit paſſé avec une armée, il revint prendre poſſeſſion du Royaume. Il fit Achée Gouverneur du pays en deça du mont Taurus, & donna le gouvernement des hautes Provinces du Royaume à Molon & à Alexandre ſon frere. Le premier fut donc Gouverneur de la Médie, & l'autre de la Perſide. Ces deux Gouverneurs mépriſoient fort la jeuneſſe du Roi; & comme d'une part ils eſpéroient qu'Achée entreroit volontiers dans leurs vûes, & que de l'autre ils craignoient la cruauté & les artifices d'Hermias, qui étoit alors à la tête des affaires, ils ſe mirent en tête d'abandonner Antiochus, & de ſouſtraire à ſa domination les hautes Provinces. Cet Hermias étoit de Carie, & Seleucus frere d'Antiochus lui avoit confié le ſoin des affaires de l'Etat, lorſqu'il partit pour le mont Taurus. Elevé à ce haut degré de puiſſance, il ne pouvoit ſouffrir que d'autres que lui fuſſent en faveur à la Cour. Naturellement cruel, les plus petites fautes il en faiſoit des crimes, & en puniſſoit rigoureuſement. Quelquefois c'étoit des accuſations calomnieuſes qu'il intentoit lui-même, & ſur leſquelles il décidoit en juge inéxorable: mais il n'en vouloit à perſonne plus qu'à Epigene, qui avoit ramené les troupes qui avoient pris les armes en faveur de Seleucus: & Epigene étoit un homme également propre à perſuader & à exécuter tout ce qu'il jugeoit à propos, & en qui les troupes avoient une confiance entiere. Un Miniſtre jaloux ne pouvoit voir ces grandes qualités & ne les pas haïr. Il l'obſervoit, & n'épioit que l'occaſion de le deſſervir auprès du Prince. Le conſeil qui ſe tint ſur la révolte de Molon lui parut favorable à ſon deſſein. Antiochus y ayant ordonné à chacun de dire comment il croyoit qu'on devoit ſe conduire dans cette

affaire ; Epigene parla le premier & dit, qu'il n'y avoit pas un moment à différer, que le Roi devoit inceſſamment ſe tranſporter en perſonne ſur les lieux qu'il prendroit là le temps convenable pour agir contre les révoltés : que quand il y ſeroit, Molon n'auroit pas la hardieſſe de remuer ſous les yeux de ſon Prince & d'une armée, où, s'il perſiſtoit dans ſon deſſein, les peuples ne manqueroient pas de le livrer bientôt au Roi.

Il parloit encore, lorſqu'Hermias tranſporté de colere dit, qu'il y avoit long-temps qu'Epigene trahiſſoit en ſecret le Royaume, mais qu'heureuſement il s'étoit découvert par l'avis qu'il venoit de donner, qui ne tendoit qu'à faire partir le Roi avec peu de troupes, & à mettre ſa perſonne entre les mains des révoltés. Il s'arrêta là, content d'avoir jetté comme cette premiere ſemence de calomnie : mais c'étoit là plutôt un mouvement d'aigreur qui lui échappoit, qu'un effet de la haine implacable dont il étoit dévoré. Son avis fut donc qu'il ne falloit pas marcher contre Molon. Ignorant & ſans expérience ſur les choſes de la guerre, il craignit de courir les riſques de cette expédition. Ptolémée étoit pour lui beaucoup moins redoutable. On pouvoit ſans rien craindre attaquer un Prince qui ne s'occupoit que de ſes plaiſirs. Le conſeil ainſi épouvanté, il fit donner la conduite de la guerre contre Molon à Xénon & à Théodote Hémiolien, & preſſa Antiochus de penſer à reconquerir la Céleſyrie : par-là il venoit à ſon but, qui étoit que le jeune Prince enveloppé, pour ainſi dire, de tous les côtés de guerres, de combats & de périls, & ayant beſoin de ſes ſervices, n'eût pas le temps de penſer ni à le punir de ſes fautes paſſées, ni à le dépouiller de ſes dignités.

Il forgea enſuite une lettre qu'il feignit lui avoir été envoyée par Achée, & la remit au Roi. Cette lettre portoit que Ptolémée preſſoit Achée de s'emparer du Royaume : qu'il le fourniroit de vaiſſeaux & d'argent s'il prenoit le Diademe & prétendoit ouvertement à la ſouveraineté, qu'il avoit déja en effet, mais dont il s'envioit à lui-même le titre en rejettant la couronne que la fortune lui préſentoit. Sur cette lettre le Roi réſolut de marcher à la conquête de la Céleſyrie. Quand il fut à Séleucie proche Zeugma, Diognete Amiral y arriva de Cappadoce, amenant avec lui Laodice fille de Mithridate, pour la mettre entre les mains d'Antiochus à qui elle étoit deſtinée pour femme. Ce Mithridate ſe vantoit de deſcendre d'un des

ſept Perſes qui avoient tué Magus, & d'avoir conſervé la domination que ſes peres avoient reçûe de Darius, & qui s'étendoit juſqu'au Pont-Euxin. Antiochus ſuivi d'un nombreux cortége fut au-devant de la jeune Princeſſe, & les nôces ſe firent avec la magnificence qn'on devoit attendre d'un grand Roi. Enſuite il vint à Antioche pour y déclarer Reine Laodice, & s'y diſpoſer à la guerre.

Pour reprendre l'hiſtoire de Molon, il attira dans ſon parti les peuples de ſon gouvernement, partie en leur faiſant eſpérer un grand butin, partie en intimidant les Chefs par des lettres menaçantes qu'il feignoit avoir reçûes du Roi. Il avoit encore diſpoſé ſon frere à agir de concert avec lui, & s'étoit mis en ſûreté contre les Satrapes voiſins, dont il avoit à force de largeſſes acheté l'amitié : ces précautions priſes, il ſe met en marche à la tête d'une grande armée, & va au-devant des troupes du Roi. Xénon & Théodote craignant qu'il ne fondît ſur eux ſe retirerent dans les villes. Molon ſe rendit maître du pays des Apolloniates, & y trouva des vivres en abondance. Dès auparavant il étoit formidable par l'étendue de ſon gouvernement. Car c'eſt chez les Medes que ſont tous les haras de chevaux du Roi. Il y a du blé & des beſtiaux ſans nombre : la force & la grandeur du pays eſt inexprimable.

En effet la Médie occupe le milieu de l'Aſie : mais comparée avec les autres parties, il n'y en a point qu'elle ne ſurpaſſe & en étendue & par la hauteur des montagnes dont elle eſt couverte. Outre cela elle commande à des nations très-fortes & très-nombreuſes. Du côté d'Orient ſont les plaines de ce déſert qui eſt entre la Perſide & la Parrhaſie, les portes Caſpiennes, & les montagnes des Tapyriens, dont la mer d'Hircanie n'eſt pas fort éloignée. Au Midi elle confine à la Méſopotamie & aux Apolloniates. Elle touche auſſi à la Perſe, & elle eſt défendue de ce côté-là par le Zagre, montagne haute de cent ſtades, & partagée en différens ſommets qui forment ici des gouffres, & là des vallées qu'habitent les Coſſéens, les Corbréens, les Carhiens & pluſieurs autres ſortes de Barbares qui ſont en réputation pour la guerre. Elle joint du côté d'Occident les Ataopatiens, peuple peu éloigné des nations qui s'étendent juſqu'au Pont-Euxin. Enfin au Septentrion elle eſt bordée par les Eliméens, les Arariaces, les Caddusiens & les Matianes, & domine ſur cette partie du Pont qui touche aux Palus-Méotides. De l'Orient à l'Occident regne une chaîne de

de montagnes entre leſquelles ſont creuſées des campagnes toutes remplies de villes & de bourgs.

Molon, maître d'un pays ſi vaſte & ſi approchant d'un grand Royaume, ne pouvoit pas ne point être redoutable : mais quand les Généraux de Ptolomée lui eurent abandonné le plat pays, & que les premiers ſuccès eurent enflé le courage de ſes troupes, ce fut alors que la terreur de ſon nom ſe répandit partout, & que les peuples d'Aſie déſeſpérerent de pouvoir lui réſiſter. D'abord il eut deſſein de paſſer le Tygre pour aſſiéger Séleucie : mais comme Zeuxis avoit fait enlever tous les batteaux qui étoient ſur ce fleuve, il ſe retira au camp appellé de Ctéſiphon, & amaſſa des proviſions pour y paſſer l'hyver.

CHAPITRE XI.

Progrès de la révolte de Molon. Xénete Général d'Antiochus, paſſe le Tygre pour attaquer le Rébelle, & il en eſt vaincu.

LE Roi ayant eu avis des progrès de Molon & de la retraite de ſes Généraux, vouloit retourner contre ce rébelle, & quitter la guerre contre Ptolomée : mais Hermias s'en tint à ſon premier projet, & envoya contre Molon Xénete Achéen, qu'il fit nommer Généraliſſime. Il faut, diſoit-il, faire la guerre à des révoltés par des Généraux : mais c'eſt au Roi de marcher contre des Rois, & de combattre pour l'Empire. Ayant le jeune Prince comme à ſes ordres, il continua de marcher, & aſſembla les troupes à Apamée, de là il fut à Laodicée. Le Roi partit de cette ville avec toute l'armée, & traverſant le déſert il entra dans une vallée fort étroite entre le Liban & l'Antiliban, & qu'on appelle la vallée de Marſyas. Dans l'endroit le plus ſerré ſont des marais & des lacs ſur leſquels on cueille des cannes odoriférantes. Le détroit eſt commandé des deux côtés par deux châteaux, dont l'un s'appelle Broque & l'autre Gerrhe, & qui ne laiſſent entre eux qu'un paſſage aſſez étroit. Le Roi marcha pluſieurs jours dans cette vallée, s'empara des villes voiſines, & arriva enfin à Gerrhe : mais Théodote Etolien, logé dans les deux châteaux, avoit fortifié de foſſés & de paliſſades le défilé qui conduit au lac, & avoit mis bonne garde par-tout. Le Roi voulut d'abord entrer par force dans les châteaux : mais comme il ſouffroit là plus de mal qu'il n'en

faiſoit, parce que ces deux places étoient fortes, & que Théodote ne ſe laiſſoit pas corrompre, il quitta ſon deſſein.

Dans l'embarras où il étoit, il reçut encore nouvelle que Xénete avoit été éntierement défait, & que Molon avoit ſoûmis à ſa domination toutes les hautes provinces. Sur cet avis il partit au plutôt des deux châteaux pour venir donner ordre à ſes propres affaires. Car ce Xénete qu'il avoit envoyé pour Généraliſſime, ſe voyant revêtu d'une puiſſance qu'il n'auroit jamais oſé eſpérer, traitoit ſes amis avec hauteur, & ne ſuivoit, dans ſes entrepriſes, qu'une aveugle témérité. Il prit cependant la route de Séleucie, & ayant fait venir Diogene & Pythiade, l'un Gouverneur de la Suſiane, & l'autre de la mer rouge, il mit ſes troupes en campagne, & alla prendre ſon camp ſur le bord du Tygre en préſence des ennemis. Là il apprit de pluſieurs ſoldats, qui du camp de Molon étoient paſſés au ſien à la nage, que s'il traverſoit le fleuve, toute l'armée de Molon ſe rangeroit ſous ſes étendarts, parce qu'elle haïſſoit autant Molon, qu'elle aimoit Antiochus. Encouragé par cette nouvelle, il réſolut de paſſer le fleuve. Il fit d'abord ſemblant de vouloir jetter un pont ſur le Tygre dans un endroit où il y avoit une eſpece d'Iſle : mais comme il ne diſpoſoit rien de ce qui étoit néceſſaire pour cela, Molon ne ſe mit pas en peine de l'empêcher. Il ſe hâta enſuite d'amaſſer & d'équiper des batteaux. Puis ayant choiſi dans toute ſon armée ce qu'il y avoit de meilleur, ſoit dans la cavalerie, ſoit dans l'infanterie, & laiſſé Zeuxis à la garde du camp, il deſcendit environ quatre-vingts ſtades plus bas que n'étoit Molon, paſſa ſon corps de troupes ſans aucune oppoſition, & campa de nuit dans un lieu avantageux, couvert preſque tout entier par le Tygre, & défendu aux autres endroits par des marais & des fondrieres impraticables.

Molon détacha ſa cavalerie pour arrêter ceux qui paſſoient, & tailler en pieces ceux qui étoient déja paſſés. Cette cavalerie approcha en effet : mais il ne fallut pas d'ennemis pour la vaincre. Ne connoiſſant pas les lieux, elle ſe précipita d'elle-même dans les fondrieres, qui la mirent hors d'état de combattre, & où la plûpart périrent. Xénete toûjours perſuadé que les rébelles n'attendoient que ſa préſence pour ſe joindre à lui, avança le long du fleuve, & campa ſous leurs yeux. Alors Molon, ſoit par ſtratagème, ſoit qu'il craignît qu'il n'arrivât quelque choſe de ce qu'eſpéroit Xénete, laiſſe le bagage dans les re-

tranchemens, décampe pendant la nuit & prend le chemin de la Médie. Xénete croit que Molon ne prend la fuite que parce qu'il craint d'en venir aux mains, & qu'il ſe défie de ſes troupes. Il s'empare de ſon camp, & y fait venir la cavalerie & l'équipage qu'il avoit laiſſé ſous la garde de Zeuxis. Il aſſemble enſuite l'armée & l'exhorte de bien eſpérer des ſuites de la guerre, puiſque Molon avoit déja tourné le dos. Il leur donne ordre de repaître & de ſe tenir prêts, parce que de grand matin il ſe mettroit à la queue des ennemis. L'armée pleine de confiance & regorgeant de vivres, fait bonne chere, boit à l'excès, & par une ſuite néceſſaire néglige la victoire.

Après avoir marché quelque temps, Molon fait repaître & revient ſur ſes pas. Toute l'armée ennemie étoit éparſe & enſevelie dans le vin, il ſe jette au point du jour ſur les retranchemens. Xénete effrayé s'efforce inutilement d'éveiller ſes ſoldats. Il ſe préſente témérairement au combat, & y perd la vie. La plûpart des ſoldats furent maſſacrés ſur leurs paillaſſes, le reſte ſe jetta dans le fleuve pour paſſer au camp qui étoit ſur l'autre bord, & y périt pour la plus grande partie. C'étoit une confuſion & un tumulte horrible dans les deux camps. Les troupes étonnées d'un accident ſi imprévû, étoient hors d'elles-mêmes. Le camp qui étoit de l'autre côté, n'étoit éloigné de celui d'où l'on ſortoit que de la largeur du fleuve, & l'envie de ſe ſauver étoit telle, qu'elle fermoit les yeux ſur la rapidité du Tygre & ſur la difficulté de le traverſer. Les ſoldats, uniquement occupés de la conſervation de leur vie, ſe jettoient eux-mêmes dans le fleuve. Ils y jettoient auſſi les chevaux & les équipages, comme ſi le fleuve par je ne ſai quelle providence eût dû compatir à leur peine, & les tranſporter ſans péril de l'autre côté. On voyoit flotter entre les nageurs, des chevaux, des bêtes de charge, des armes, des cadavres, des équipages de toutes ſortes, c'étoit le ſpectacle du monde le plus affreux & le plus lamentable.

Le camp de Xénete enlevé, Molon paſſa le fleuve ſans que perſonne ſe préſentât pour l'arrêter; car Zeuxis avoit auſſi pris la fuite. Il ſe rend encore maître de ce ſecond camp, puis part avec ſon armée pour Séleucie. Il entre d'emblée dans la place, parce que Zeuxis & Diomédon qui y commandoient l'avoient abandonnée : il continue d'avancer & ſe ſoûmet toutes les hautes Provinces ſans coup férir. Maître de la Babylonie & du Gouvernement qui s'étend juſqu'à la mer Rouge, il vient à

Suſe, & emporte la ville d'aſſaut : mais contre la citadelle ſes efforts furent inutiles. Diogene l'avoir prevenu & s'y étoit jetté. Il quitta donc cette entrepriſe, & ayant laiſſé du monde pour en faire le ſiége, il ramena ſon armée à Séleucie ſur le Tygre. Après avoir fait là rafraîchir ſes troupes & les avoir encouragées, il ſe remit en campagne & ſubjugua tout le pays qui eſt le long du fleuve juſqu'à Europe, & la Méſopotamie juſqu'à Dures.

OBSERVATIONS

Sur le Paſſage du Tigre par l'armée de Xénète Général du Roi Antiochus.

§. I.

On ſe laiſſe prendre aux ruſes les plus ſurannées. Faux prétextes de la plûpart des révoltés. De quelque religion que ſoit un Roi, il n'eſt pas permis de prendre les armes contre lui.

UNe des parties de la ſcience de la guerre, qui s'acquierr plutôt qu'elle n'exiſte dans le génie des chefs, c'eſt l'art de tromper ſon ennemi & de le faire donner dans des panneaux. Ce n'en eſt pas une des moins eſſentielles à un Général; car qui ſait bien tendre des panneaux, par une conſéquence naturelle, ſaura bien s'en garder. Thucydide, Philippe Roi de Macédoine, & pere d'Alexandre, ainſi que pluſieurs fameux Hiſtoriens & Capitaines, ont dit bien des fois qu'il eſt plus glorieux de vaincre ſon ennemi par la ruſe que par la force ouverte : mais en prenant ce parti, je ne ſaurois conſeiller à perſonne d'uſer du ſtratagème de Molon : il eſt trop perilleux ; & quoique Cyrus ait fait donner Tomyris dans le même piege, je trouve trop dangereux de le mettre en pratique, pour n'en pas diſſuader ceux qui pencheroient à l'employer.

Abandonner ſon camp dreſſé, ſes vivres & ſes munitions au pouvoir de l'ennemi dans le deſſein de le battre, me paroît d'une témérité romaneſque. Et ſi dans des temps reculés, où la plûpart des peuples ſembloient plutôt végéter qu'agir avec quelques principes, on a vû maintes-fois cette ruſe groſſiere avoir quelque ſuccès, cela ne conclut rien pour le ſiecle où nous vivons.

Des ſoldats ſans chef ſeroient aujourd'hui à peine capables d'une négligence auſſi grande que celle de ſe livrer ſans garde ni précaution au pillage ; lorſqu'on n'a pas eu la peine de vaincre, & que l'ennemi ſans rendre de combat s'eſt enfui ſans y être contraint. Il faut bien diſtinguer la ſituation d'eſprit du ſoldat, qui après avoir combattu, voyant ſon ennemi en fuite, trouve ſur ſes pas un camp tout dreſſé qu'il regarde comme le prix

de ſon ſang ; & celle de celui qui s'attendant à trouver un ennemi en défenſe, ne trouve à ſa place que des tentes tendues, des bagages immobiles & des munitions arrangées, que perſonne ne ſe met en devoir de défendre ni d'enlever. Dans ce dernier cas, le premier ſentiment eſt la méfiance, on craint que l'ennemi ne ſoit à portée, l'on s'en garde. Outre cela il n'eſt point de troupes ſans chef : ceux-ci toûjours moins avides d'un butin qui n'eſt pas fait pour eux, ſongent à leur ſécurité & à leur gloire ; de ſorte que ſans avoir combattu celui qui auroit eu la témérité d'imiter Molon, ſe trouveroit hors d'état de tenir la campagne, & bien plus défait qu'il ne l'eût été par une bataille perdue. Qu'eſt-ce qu'une armée qui n'a plus ni bagages, ni tentes, ni munitions, ni vivres ? En vérité, ce ſeroit du temps perdu que de s'arrêter à détruire cette mauvaiſe ruſe.

A peine pourroit-on contenir dans le devoir des troupes nationales aguerries, diſciplinées, & attachées à leur Prince, qui ſe trouveroient réduites à une pareille extrémité ; à plus forte raiſon des révoltés ſe débanderoient, eux qui ſous le prétexte d'un bien public, qu'ils ſeroient bien fâchés d'établir [puiſque le motif des rébellions ne fut jamais que l'intérêt de quelques particuliers] ne prennent jamais les armes que dans la ferme réſolution de les quitter, lorſque leur avidité ſera ſatisfaite, ou de changer de parti, lorſque celui qu'ils ſuivent ſera trop preſſé ou peu lucratif. On raiſonneroit mal ſi on les croyoit bien attachés à leur chef. Liſons quels ils ont été dans les guerres civiles que nous connoiſſons. La plûpart n'étoient pas même recommandables à leur parti par la religion qui faiſoit le prétexte de leur priſe d'armes : nous en voyons très-peu qui en ayent eu ; & ſi l'on excepte le Prince Henri de Rohan, l'Amiral de Coligny & quelques autres, tous les chefs de parti pour l'ordinaire, ont été des gens ſans religion, ſans bonne foi, & ſans ce véritable honneur, qui conſiſte à ne jamais s'écarter de ce que l'on ſe doit à ſoi-même & aux autres. Ce ſont là cependant les ſeules qualités qui attachent les autres hommes.

Qu'on liſe le Vaſſeur dans ſon hiſtoire de Louis XIII. il dépeint aſſez bien les chefs de factions dans les guerres civiles de ce temps.

Quant à la religion, ceux qui en ont véritablement ſont bien éloignés de tout ce qui approche des révoltes. Je veux citer Bayle à ce ſujet ; on lit ces paroles à l'article du Miniſtre Amitault, qu'il dit avoir été un des plus honnêtes hommes de ſon temps : il profeſſoit la Théologie à Saumur, & Bayle rapporte que dans l'apologie qu'il publia pour ceux de ſa religion l'an 1647. on trouve *qu'il ne veut nullement entreprendre la défenſe de la priſe d'armes contre ſon Prince pour quelque cauſe que ce puiſſe être ..... & qu'il a toûjours cru qu'il convient beaucoup mieux à la nature de l'Evangile & à la pratique de l'Egliſe ancienne, de n'avoir recours à autres armes qu'à la patience, aux larmes & aux prieres, ... Et toutes les fois*, dit-il, *que je jette les yeux de l'eſprit deſſus l'Hiſtoire de nos peres, je ne puis que je ne regrette très-ſenſiblement qu'ils n'ayent joint à tant d'autres belles vertus dont ils nous*

ont laiſſé les exemples, celle de l'imitation des premiers Chrétiens, en cette invincible patience qu'ils montrerent ſous les perſécutions des Empereurs.

Il eſt très-conſtant que la religion chrétienne plus qu'aucune autre ne permet jamais la révolte contre ſon Souverain, quelque religion qu'il veuille ſuivre. S. Paul eſt formel ainſi que tous les Théologiens à ce ſujet : mais même ce puiſſant motif mis à part, c'en eſt un ſecond capable de nous faire déteſter de bonne foi tout ce qui s'appelle guerre civile ou de religion, qu'une réflexion attentive ſur le caractere de ceux qui les ont fomentées, & ſur leurs motifs qui ont toûjours été les intérêts particuliers des chefs, leur ambition demeſurée, & leur avarice infame, qu'ils ont colorés du prétexte d'expulſer un Miniſtre, ou de réformer un gouvernement qui s'oppoſoit à l'aſſouviſſement de leur convoitiſe.

§. II.

Il eſt toûjours bon que le Roi commande lui-même ſes armées. Remarque ſur le paſſage du Tygre par Xénete. Etranges effets de la peur.

IL eſt bien rare que le conſeil donné à un jeune Roi de ne point aller en perſonne commander ſes armées, ne ſoit l'effet des paſſions de celui qui le donne. Ici celui qui penſoit en guerrier conſommé, & qui ſentoit de quelle conſéquence il eſt pour les ſuccès, de mettre le Roi à portée de diriger lui-même les opérations que la lenteur rend le plus ſouvent impraticables, de faciles qu'elles euſſent été ; ouvre l'avis d'un citoyen, & d'un de ces hommes dont les Favoris redoutent le mérite. * Il étoit habile, & avoit le talent de perſuader. Si avec cela il eût eu le bonheur d'exécuter de grandes choſes ſous les yeux de ſon Prince, il étoit à craindre que ſon crédit n'étouffât celui d'Hermias, que l'on nous dépeint comme un homme haut, impérieux, vindicatif, jaloux de ſa faveur, & mauvais citoyen. Auſſi ce dernier employa tout ſon crédit à empêcher le Roi d'aller contre les rébelles ; il trouva des raiſons : mais étoient-elles bonnes ? il en ſentoit lui-même la foibleſſe, puiſqu'il eut recours à la perfidie & à l'impoſture. Sans doute que l'on ſentoit dès-lors quel avantage c'eſt à une armée d'être commandée par ſon Roi. Les Cardinaux de Richelieu & Mazarin dont je penſe que la politique peut ſervir de modele, penſerent & agirent toûjours bien différemment d'Hermias : & Antiochus lui-même, quand il ſe fut défait de ce mauvais Miniſtre, commanda ſes armées en perſonne, ainſi que fit toûjours Henry IV. qui répondit un jour au Nonce du Pape qui lui demandoit combien de temps il avoit fait la guerre, *Toute ma vie*, dit ce grand Prince, *& jamais mes armées n'ont eû d'autre Général que moi.* Il eſt certain que hors de leur préſence, les victoires ne ſont pas ſi complettes : les partis que l'on doit prendre en conſéquence ne demandent nul délai, & l'attente de leurs ordres en exige quelquefois de ſi longs, que l'occaſion eſt échappée.

Mais s'il eſt une ſorte de guerre où la préſence du Roi ſoit plus neceſſaire encore, c'eſt ſans doute celle qu'ils ſont obligés de faire con-

* C'eſt Epigene dont notre Auteur fait l'éloge.

tre leurs ſujets rébelles. Outre que leur préſence contient beaucoup de gens dans le devoir, c'eſt que dans le temps de troubles, il eſt toûjours très peu de grands à qui ils puiſſent confier le commandement d'une armée. La plûpart ſont ſuſpects, ou le deviennent par les circonſtances, & c'eſt tout haſarder que de leur laiſſer en main de quoi favoriſer leurs prétentions.

Dans l'occaſion dont il s'agit, Xénete ne trahir point les intérêts de ſon maître: mais ſon peu d'habileté fut aſſez nuiſible à Antiochus pour lui faire regretter de n'avoir pas été ſe mettre à la tête de cette armée, plutôt qu'à la tête de celle contre Ptolomée, qu'Hermias lui fit préférer par lâcheté & par haine contre Epigene.

Après ces réflexions ſur les raiſons qui doivent déterminer un Roi à commander lui-même ſes armées, auxquelles on peut joindre l'expérience du bonheur, qui accompagne preſque toûjours leur préſence dans les opérations de la guerre, paſſons à celles que nous préſente la conduite de Xénete au paſſage du Tygre.

Ce ne ſeroit point être conſéquent à nos principes que de lui refuſer quelqu éloge, il en a mérité en les ſuivant, & le commencement de ſa conduite ſembloit lui préparer un meilleur ſort.

Son plan de campagne eſt excellent: il prévoit que Molon a deſſein de paſſer le Tygre, & de faire le ſiége de Séleucie: il le prévient, & non-ſeulement il s'y porte pour en défendre le paſſage, & ſe détermine à paſſer lui-même, plein de l'eſpérance, qui n'eſt pas toûjours vaine, que dans une armée de rébelles, pluſieurs voyant ſon audace pourront ſe ranger de ſon côté; il ſonge à ſurprendre le paſſage, il employe la ruſe dont nous avons parlé en pareil cas, il feint de vouloir jetter un pont vis-à-vis de lui, il ſe ſert à propos d'une iſle qui favoriſoit ce projet, pour en repandre la plauſibilité. Il ne s'arrête pas à ce que dans l'endroit où il veut réellement paſſer le fleuve eſt plus large & plus difficile; il ſavoit que pour faire paſſer des troupes dans des batteaux, la plus grande difficulté eſt l'ennemi; que par conſéquent elle eſt moindre aux lieux qui ſemblent ſe défendre d'eux-mêmes, puiſque leur force y autoriſe le défaut de gardes, ou la nonchalance de celles qui y ſont.

Il fait en conſéquence de ce raiſonnement une diſpoſition judicieuſe. Que lui importe que l'on ne puiſſe jetter de pont dans l'endroit où il paſſe, pourvû qu'après que ſes troupes auront paſſé, elles puiſſent en remontant ou en deſcendant le fleuve s'emparer d'un lieu où l'on puiſſe en jetter?

Il lui eſt eſſentiel que la premiere tête qui aura paſſé ne puiſſe être repouſſée, il faut pour cela, lui choiſir un poſte, *il le fait & établit ſes troupes*, dit le texte, *dans un lieu avantageux, couvert preſque tout entier par le Tygre, & défendu aux autres endroits par des marais & des fondrieres impraticables.* Il y a même apparence qu'il n'oublia pas la précaution indiſpenſable en pareil cas, de ſe fortifier; en un mot il ne manqua à rien, il ſe ſert même de l'avantage de la nuit. Si, comme il y a lieu de le croire, il eut avec cela la précaution de diſpoſer ſes diviſions de façon que la premiere ne pût rien riſquer en attendant les

ſuivantes, & qu'il ait employé les retranchemens d'abattis que je conſeille, leſquelles s'étendant & s'agrandiſſant à meſure qu'il arrive des troupes, ſont bien plus aiſés à conſtruire, plus forts, plus prompts, & plutôt perfectionnés que ceux de terre ; qu'il les ait diſpoſés en angles rentrans pour prendre des flancs & des revers ſur l'ennemi ; je ne crois pas que l'on puiſſe rien ajoûter à la ſageſſe de cette conduite, & juſques-là Xénete étoit un habile homme : mais le premier avantage qu'il remporte ſur ſon ennemi lui tourne la tête. Il l'a battu : dès-lors il ne doute plus de rien. Il trouve un camp abandonné, il laiſſe débander ſes ſoldats pour piller, il s'expoſe à perdre dans un inſtant tout le fruit de ſa bonne conduite, ce qu'il ne manque pas d'éprouver. Non-ſeulement il eſt battu à ſon tour : mais la terreur qui ne devroit même jamais être connue du ſimple ſoldat, s'empare du Général. Il en eſt ſi fort préoccupé, qu'après avoir repaſſé le Tygre même, il ne ſe croit pas encore en ſûreté, il abandonne ſon ſecond camp, & juſqu'au Gouverneur de Séleucie, tout ſe ſoûmet au rébelle, tant la peur fait de violens effets ſur les hommes.

Après un évenement pareil, l'on regrette les éloges que l'on a déja donnés. Xénete ne reſte plus à nos yeux qu'un Général ridicule, qui n'étant pas capable de ſe garantir d'une terreur imaginaire, n'a jamais été fait pour commander des armées ; on lui regrette les talens qu'il avoit, & l'on ne le cite plus que comme un modele des contraſtes que la nature a réunis dans l'homme pour ſon humiliation.

De l'autre côté Molon nous fournit des réflexions abondantes à faire ſur les fautes groſſieres qu'il fait. La premiere eſt ſa nonchalance à garder les rives du Tygre. Il ne ſuffit pas de veiller vis-à-vis de ſoi, il faut être aux écoutes tant au-deſſus qu'au-deſſous de la riviere, il faut avoir du monde par-tout où le paſſage eſt poſſible ; & bien loin de donner tous ſes ſoins à l'endroit que l'ennemi menace, il faut au contraire s'attendre toûjours que ce ne ſera pas celui où il paſſera : premiere faute.

La ſeconde fut le peu de vivacité avec laquelle Molon marcha à l'ennemi pour l'attaquer ſi-tôt après ſon paſſage. Nous avons dit ce qu'il falloit obſerver dans ces ſortes de cas : ainſi je ne m'y étendrai pas davantage.

La troiſieme vint ou d'un défaut de connoiſſance du pays, ou d'une ignorance groſſiere s'il le connoiſſoit : ce fut celle de n'envoyer que ſa cavalerie contre Xénete. Il devoit ſavoir qu'il y avoit des matais, des ravins impraticables, que l'ennemi s'en couvriroit, & qu'il falloit, pour l'y forcer, bien plus d'infanterie que de cavalerie. C'eſt d'ailleurs un principe en pareil cas de mêler les armes, attendu que dans les terreins les plus unis, outre que le mêlange en eſt avantageux, c'eſt qu'il eſt à ſuppoſer que l'ennemi s'eſt retranché, ou qu'il porte avec lui de quoi ſe garder de la cavaletie ſeule ; ainſi il faut, pour ne pas perdre de temps, faire monter les grenadiers en croupe, y envoyer tous les dragons, & faire ſuivre les premieres troupes par des détachemens ingambes, qui tous en arrivant chargent ce qui ſe preſente, comme nous l'avons dit dans le lieu du paſſage des rivieres.

C'eſt

C'eſt la diligence qui procure des ſuccès en pareil cas.

Quant à l'abandon du camp, comme j'ai dit plus haut, ſi ce fut un ſtratagème, je ne conſeille à perſonne de s'en ſervir : mais ſi ce fut la ſuite d'un évenement dont la mauvaiſe iſſue ne pouvoit être reparée que par ce coup de reſſource, qui eſt preſque toûjours aſſûré contre des vainqueurs ; je ne puis, que loüer Molon de ne s'être point laiſſé abattre par ſes fautes & les mauvais ſuccès qu'elles avoient entraînés.

§. III.

Réflexions ſur les fautes des deux Généraux.

NOus nous ſommes étendus dans l'article précédent ſur la bonne conduite de Xénete, & nous n'avons touché ſes fautes qu'en gros : mais plus il nous a paru habile dans le commencement, plus les fautes qu'il a faites ſeront utiles à l'inſtruction. Celles des hommes de répuration frappent bien davantage. La premiere & la ſource de toutes les autres fut ſa négligence dans le camp ennemi, après s'en être rendu maître. Le rettanchement dont il étoit entouré ne lui ſert de rien pour ſa défenſe ; il néglige les précautions les plus triviales. S'il eût envoyé quelques partis à la découverte, s'il eût ſimplement fait poſer des gardes autour du retranchement du camp, il ſe fût garanti de ſurpriſe ; ce fut donc deux fautes impardonnables que ces deux manquemens : la troiſieme eſt l'ivreſſe à laquelle il laiſſa abandonner ſes ſoldats. Quant au pillage, il eſt difficile de l'arrêter : mais dans un camp la beſogne eſt bientôt faite, & le ſoldat n'eſt pas long-temps à finir cette opération. Ainſi il ne tenoit qu'au Général, après ce premier moment, de raſſembler ſes troupes. Pour les empêcher de boire, je crois qu'il n'eſt pas de meilleur expédient que celui de les faire avertir que le vin eſt mixtionné ou empoiſonné. C'eſt une précaution qui ſe trouve plus qu'utile, puiſqu'il a été des occaſions où elle étoit néceſſaire, & où le vin & les vivres laiſſés par l'ennemi étoient empoiſonnés, contre toute ſorte de regles de la bonne guerre ; car cette façon de détruire ſon ennemi n'a jamais été ni ne ſauroit être permiſe, elle eſt horrible & dèshonorante pour celui qui l'employe. Je ne dis pas qu'il ſoit abſolument défendu de mêler du ſomnifere dans le vin, s'il ne peut pas paſſer les bornes de l'aſſoupiſſement paſſager ; il y en a pluſieurs exemples. *Maharbal*, dit Frontin dans ſes ſtratagèmes, *ayant été envoyé par les Carthaginois contre quelques nations ſoûlevées d'Afrique qui aim ient fort à boire, prit la fuite à la premiere rencontre, comme s'il eût eu peur ; & ſe retirant de nuit laiſſa dans ſon camp force vin mixtionné avec de la Mandragore pour les endormir. L'ennemi en ayant bû avec excès, fut pris & tué tout aſſoupi, les ſoldats étant couchés tous étendus comme des corps morts.*

Mais dès que ce narcotique paſſeroit les bornes d'un ſommeil qui ne peut faire d'autre mal que l'aſſoupiſſement hors de ſaiſon, il deviendroit une noirceur abominable, que Grotius improuve très-fort : *car même d'empoiſonner les fontaines*, dit-il, *c'eſt une choſe laquelle, quoiqu'elle ne puiſſe demeurer cachée, ou qu'elle ne le puiſſe*

long-temps, Florus dit être toutefois non-ſeulement contre la pratique des Anciens, mais même contre l'ordre des Dieux; parlant en cela ſelon le langage de l'antiquité, qui avoit accoûtumé de rendre les Dieux les auteurs du droit des gens. Et il ne doit pas paroître étrange ſi entre ceux qui ſe font la guerre il y a de ces ſortes de conventions tacites pour diminuer le danger; puiſque même les Chalcidiens & les Crétriens étoient autrefois demeurés d'accord enſemble, de ne ſe ſervir dans la guerre d'aucune arme à darder, ou à atteindre de loin: mais il n'en eſt pas de même, dit-il, *des eaux que l'on infecteroit ſans venin, & d'une maniere que l'on n'en pourroit boire.*

Il appuie cette opinion de quelque autorité qui ſembleroit faire ſuppoſer qu'on peut mixtionner le vin, puiſqu'il permet d'infecter les eaux ſans venin, & que la ſoif pouvant contraindre les hommes à en boire malgré cela, il leur en arriveroit encore plus de mal que du ſomnifere.

Les Grecs ſous les ordres de Cliſthenes de Sicyonne, faiſant le ſiége d'une ville, mirent tant d'ellebore dans l'eau d'un aqueduc, que ceux qui défendoient la place ſe trouverent attaqués d'un flux de ventre ſi fâcheux, qu'ils furent obligés de ſe rendre, ne pouvant ſe défendre.

Après les fautes groſſieres qui occaſionnerent à Xénete ſa défaite, & le forcerent à repaſſer le Tygre, c'en fut une qui n'eſt guere plus pardonnable que de n'avoir pas emmené, brûlé ou coulé à fond tous les bateaux dont il s'étoit ſervi pour paſſer. Il y a lieu de croire qu'il n'en fit rien, puiſque Molon trouva le moyen de paſſer auſſitôt après lui: il ne lui eût pas été poſſible de le faire, ſi Xénete eût eu cette précaution indiſpenſable dans les retraites. Mais la tête lui avoit tourné, ainſi il n'eſt pas étonnant qu'il ait fait la derniere faute, qui fut de n'oſer diſputer le paſſage du Tygre. On a beau avoir été battu, on a beau avoir perdu même, ſi l'on veut, la moitié de ſon armée, on eſt toûjours en état de s'oppoſer au paſſage d'un grand fleuve, du moins on le diſpute à ſon ennemi; & le pis aller, eſt de céder à la force, après avoir rempli ce que l'honneur & le devoir exigent.

Mais nous voyons dans toute la conduite de Xénete une audace ſans reſſource dans le génie, & une fermeté pour marcher à l'ennemi qui n'étoit que feinte, puiſqu'au moment qu'il le rencontre, tout ſon courage l'abandonne, & il n'eſt plus capable de donner le moindre ordre.

A l'égard de Molon, quelque ſuccès qu'ait eu l'abandon de ſon camp, je ne puis pallier que ce ne fût une grande faute à lui d'avoir employé un ſtratagême dont j'ai relevé tout le ridicule & le dangereux: mais ſi au contraire après avoir fait la faute de l'abandonner par terreur, il y revint par réflexion, & fut par ſon éloquence & toute la fermeté qu'il faut avoir en pareil cas, encourager ſes ſoldats à le ſuivre dans un projet preſque toûjours immanquable, loin de le blâmer, il mérite qu'on le loue & qu'on le cite à côté de Weimar, qui en uſa de même après la bataille de Rhinfeld. Molon après ce premier ſuccès paſſe le fleuve, & ſans perdre de temps ſe préſente devant Séleucie qu'il prend. On ne peut mieux réparer une premiere faute.

& voilà un beau modele.

Quant à ſon ſtratagème, j'ai promis d'en donner des exemples aux conditions qu'on ne le ſuivra pas. On en trouve un dans Juſtin. *Cyrus*, dit-il, *ayant ſubjugué l'Aſie & réduit l'Orient ſous ſa domination, entreprit de faire la guerre aux Scythes. Ces peuples avoient en ce temps-là pour Reine Thomiris, laquelle bien loin de s'épouvanter de la marche de l'ennemi, comme auroit fait une femme du commun, les attendit au contraire avec tant d'intrépidité, qu'elle permit qu'ils paſſaſſent le fleuve Araxe, quoiqu'il lui eût été facile de les en empêcher, perſuadée qu'elle feroit plus commodément la guerre chez elle, & que les ennemis n'avoient pas tant de facilité de ſe ſauver ayant le fleuve à dos. Cyrus ayant donc fait avancer ſes troupes au delà de l'Araxe, & ayant pénétré aſſez avant dans la Scythie, y dreſſa ſon camp; & le jour ſuivant y laiſſant une prodigieuſe abondance de vin, & tout ce qui peut contribuer à la bonne chere, il l'abandonna par une terreur affectée, & comme fuyant en déſordre. Si-tôt que Thomiris eût appris cette fuite ſimulée, elle envoya ſon fils extrémement jeune à la tête de la troiſieme partie de ſes forces pour charger Cyrus. A peine ce jeune Prince, ſans expérience au fait de la guerre, fut-il arrivé au camp de Cyrus, que ſe figurant y être venu moins pour y combattre que pour s'y bien divertir, ſans plus penſer aux ennemis, il permit que ſes gens qui n'étoient pas accoûtumés au vin, en priſſent par excès, de ſorte qu'ils furent plutôt vaincus par la débauche que par les armes; car Cyrus ſachant l'état où ils s'étoient mis, revint pendant la nuit ſur ſes pas, tailla en pieces ces gens demi-morts par leur ivreſſe, & ne fit pas plus de grace au fils même de Thomiris.*

Ziſca contre les Imperiaux me fournit l'autre exemple que j'ai promis. Il n'y eut pas à la vérité de camp abandonné: mais les Imperiaux eurent d'autres reſſources pour s'enivrer. Ce Général fameux aſſiégeoit Vicegrade, lorſqu'il apprit que les Imperiaux plus forts que lui marchoient pour l'attaquer & ſecourir la place. Ce grand homme trop prudent pour haſarder un combat déſavantageux, leve le ſiége à la hâte, & ſe retire ſous Prague. Les Imperiaux tranſportés de cet avantage, célebrent le ſecours de Vicegrade avec toute la joie d'un grand ſuccès. A ces démonſtrations de joie publique ſuccéda bientôt la débauche des particuliers, & les Officiers ainſi que les ſoldats remplis de confiance ſur la retraite de l'ennemi qu'ils regardoient comme une fuite, s'enivrerent très-paiſiblement, lorſque Ziſca inſtruit de leur état, qu'il avoit prévû, par une contre-marche ſubite & nocturne, les chargea avec tant de ſuccès, que l'Empereur fût obligé de s'enfuir lui vingtieme en Sileſie.

CHAPITRE XII.

Antiochus marche contre Molon, mais ſans Epigene, dont Hermias ſe défait enfin. Le Roi paſſe le Tygre, fait lever le ſiége de Dure. Combat proche d'Apollonie.

LE bruit de ces conquêtes fit une ſeconde fois renoncer Antiochus aux vûes qu'il avoit ſur la Céleſyrie, il prit de nouveau la réſolution de marcher contre le Rébelle. On aſſembla un ſecond Conſeil, où le Roi ordonna que chacun dît ce qu'il jugeoit à propos que l'on fît contre Molon. Epigene prit encore le premier la parole, & dit qu'autrefois, avant que les ennemis euſſent fait de ſi grands progrès, il avoit été d'avis qu'on marchât contre eux ſans différer; & qu'il perſiſtoit dans ce ſentiment. Hermias ne put encore ici retenir ſa colere. Il s'emporta contre Epigene, lui fit mille reproches auſſi faux qu'injuſtes, ſans oublier de faire de ſoi-même un magnifique éloge. Il pria enſuite le Roi de ne pas ſuivre un avis ſi déraiſonnable, & de ne pas abandonner le projet qu'il avoit formé ſur la Céleſyrie. Cet avis révolta toute l'aſſemblée : Antiochus en fut auſſi choqué; il fit tout ce qu'il put pour réconcilier ces deux hommes, & il eut aſſez de peine pour y réuſſir. Le réſultat du Conſeil fut que rien n'étoit plus important ni plus néceſſaire que de s'en tenir à l'avis d'Epigene, & il fut réſolu qu'on prendroit les armes contre Molon. A peine cette réſolution fut-elle priſe, qu'Hermias changea tout d'un coup, on l'eût pris pour un autre homme. Non-ſeulement il ſe rendit, mais il dit encore que dès qu'un Conſeil avoit décidé, il n'étoit plus permis de diſputer, & il donna en effet tous ſes ſoins aux préparatifs de cette guerre. Quand les troupes furent aſſemblées à Apamée, un ſoulevement s'y étant excité pour quelques payemens qui leur étoient dûs, Hermias qui s'apperçut que le Roi craignoit que cette ſédition n'aboutît à quelque choſe de funeſte, s'offrit de payer à ſes frais ce qui étoit dû à l'armée, s'il vouloit remercier Epigene de ſes ſervices. Il ajoûta qu'il importoit au Roi que cet Officier ne ſervît point, parce qu'après le bruit qu'ils avoient eu enſemble, il étoit impoſſible qu'une diviſion ſi éclatante ne fit tort aux affaires.

Cette propoſition chagrina le Roi, qui connoiſſant l'habileté d'Epigene dans la guerre, ſouhaitoit qu'il le ſuivît : mais prevenu & gagné par les Miniſtres des finances, par ſes gardes & par ſes Officiers, qu'Hermias avoit mis malicieuſement dans ſon parti, il ne fut pas maître de lui-même, il fallut s'accommoder au temps, & accorder ce qu'on lui demandoit. Dès qu'Epigene, ſelon l'ordre qui lui avoit été donné, ſe fut retiré à Apamée, la crainte ſaiſit les gens du Conſeil du Roi ; les troupes au contraire, qui avoient obtenu ce qu'elles ſouhaitoient, n'eurent plus d'affection que pour celui qui leur avoit procuré le payement de leur ſolde. Il n'y eut que les Cyrrheſtes qui ſe ſouleverent. Il ſe retirerent au nombre d'environ ſix mille, & donnerent aſſez long-temps bien des affaires à Antiochus : mais enfin vaincus dans un combat par un de ſes Généraux, la plûpart furent tués, le reſte ſe rendit à diſcrétion. Hermias ayant ainſi intimidé les amis du Prince, & gagné l'armée par le ſervice qu'il lui avoit rendu, ſe mit en marche avec le Roi.

Il fit encore une autre perfidie à Epigene par le miniſtere d'Alexis, garde de la citadelle d'Apamée. Il feignit une lettre comme envoyée par Molon à Epigene, & ayant ſuborné un des valets de ce dernier par de grandes promeſſes, il lui perſuada de porter cette lettre chez ſon maître, & de la mêler avec les autres papiers qu'il y trouveroit. Alexis ſe préſenta quelque temps après, & demanda à Epigene ſi l'on n'avoit point apporté chez lui une lettre de la part de Molon. Epigene répondit à cette queſtion de maniere à faire ſentir combien il en étoit choqué. L'autre entre bruſquement, trouve la lettre, & ſans autre prétexte tue bruſquement Epigene. On fit accroire au Roi que cette mort étoit juſte : mais elle fut ſuſpecte aux Courtiſans, quoique la crainte les retînt dans le ſilence.

Antiochus vint à l'Euphrate, & y ayant pris les troupes qui l'y attendoient, il partit pour Antioche dans la Mygdonie, où il entra au commencement de l'hyver, & y reſta pendant quarante jours en attendant que le grand froid fût paſſé. Au bout de ce temps il alla à Liba, & y tint conſeil, pour ſavoir comment & d'où l'on tireroit les proviſions de l'armée, & quelle route on tiendroit pour aller dans la Babylonie, où étoit alors Molon. Hermias fut d'avis qu'on marchât le long du Tygre, l'armée couverte d'un côté par le Tygre, & de

l'autre part de Lyque & le Capre. Zeuxis ayant encore la mort d'Epigene préſente, craignoit de dire ſon ſentiment; cependant comme l'avis qu'avoit ouvert Hermias étoit viſiblement pernicieux, il haſarda de conſeiller qu'il falloit paſſer le Tygre, alléguant que la route le long de ce fleuve étoit difficile; qu'après avoir fait aſſez de chemin, après avoir marché pendant ſix jours dans le déſert, on ne pourroit éviter de paſſer par la Foſſe royale; que les ennemis s'en étant emparés les premiers, il ſeroit impoſſible de paſſer outre; qu'on ne pourroit, ſans un danger évident de périr, retourner ſur ſes pas par le déſert, parce que l'armée n'y auroit pas de quoi ſubſiſter; qu'au contraire, ſi l'on paſſoit le Tygre, les Apolloniates rentreroient infailliblement dans leur devoir; qu'ils ne s'en étoient écartés, pour obéir à Molon, que par crainte & par néceſſité: que ce pays étant gras & fertile, l'armée y trouveroit des vivres en abondance; que ſur-tout on fermeroit à Molon tous les chemins pour retourner dans la Médie; qu'on lui couperoit tous les vivres; que par conſéquent on le forceroit d'en venir à une bataille, qu'il ne pourroit refuſer, ſans que ſes troupes ſe jettaſſent auſſi-tôt dans le parti du Roi.

Ce ſentiment ayant prévalu, on diviſa l'armée en trois corps vers trois endroits du fleuve, & on y fit paſſer les troupes & le bagage. Enſuite on alla à Dure. Un Officier de Molon aſſiégeoit cette ville. Il ne fallut que ſe montrer pour lui faire lever le ſiége. On marcha enſuite ſans diſcontinuer, & après huit jours de marche on franchit l'Orique, & on arriva à Apollonie. Molon averti de l'arrivée du Roi, ne crut pas devoir s'en fier à la fidélité des peuples de la Suſiane & de la Babylonie, dont il avoit fait la conquête depuis ſi peu de temps, & avec tant de rapidité: craignant d'ailleurs qu'on ne lui coupât les chemins de la Médie, & comptant ſur le nombre de ſes frondeurs appellés Cyrtiens, il prit le parti de jetter un pont ſur le Tygre pour y faire paſſer ſon armée, & s'aller loger, s'il étoit poſſible, ſur les montagnes de l'Apolloniatide avant Antiochus. Il marcha ſans relâche & en diligence: mais à peine touchoit-il aux poſtes qu'il s'étoit deſtinés, que les armés à la légere du Roi, qui étoit parti d'Apollonie avec ſon armée, rencontrerent les ſiens ſur certaines hauteurs. D'abord ils eſcarmoucherent & ſe tâterent les uns les autres: mais à l'approche des deux armées ils ſe retirerent

chacun vers leurs gens ; & les armées campcrent à quarante ſtades l'une de l'autre.

La nuit venue, Molon ayant fait réflexion qu'il eſt difficile & dangereux de faire combattre de front & pendant le jour des révoltés contre leur Roi, réſolut d'attaquer de nuit Antiochus. Il prit pour cela l'élite de toute ſon armée, reconnut différens poſtes pour en trouver un élevé, d'où il pût fondre ſur l'ennemi : mais ſur l'avis qu'il reçut que dix de ſes ſoldats étoient allés trouver Antiochus, il changea de deſſein, retourna ſur ſes pas, rentra dans ſon camp vers le point du jour, & y mit le déſordre & la confuſion. Peu s'en fallut que tous ceux qui y repoſoient n'en fortiſſent, tant la frayeur étoit grande. Molon fit ce qu'il put pour appaiſer le tumulte. Dès que le jour parut, le Roi qui étoit prêt à combattre, fait ſortir ſes troupes des retranchemens & les range en bataille, la cavalerie à lances ſur l'aîle droite ſous le commandement d'Ardye, Officier de valeur : proche la cavalerie les Candiots alliés, enſuite les Tectoſages, puis les étrangers Grecs, enfin la phalange. Sur l'aîle gauche il mit la cavalerie qu'on appelle les Compagnons du Roi. Dix éléphans qu'il avoit furent placés à la premiere ligne, à quelque diſtance de l'armée, les troupes auxiliaires tant d'infanterie que de cavalerie furent partagées ſur les deux aîles, & eurent ordre d'envelopper les ennemis dès que le combat ſeroit engagé. Hermias & Zeuxis commandoient la gauche, & le Roi ſe chargea du commandement de la droite. Il courut enſuite de rang en rang, pour encourager ſes troupes à faire leur devoir.

Molon ſortit auſſi de ſes retranchemens, & rangea ſon armée, quoiqu'avec beaucoup de peine, à cauſe du déſordre de la nuit précédente. Il partagea ſa cavalerie ſur les deux aîles, comme avoient fait les ennemis, & mit au centre les rondaches, les Gaulois, en un mot tout ce qu'il avoit de peſamment armés. Les Archers, les frondeurs & toutes les autres eſpeces d'armés à la légere, il les jetta ſur l'une & l'autre pointe des aîles à côté de la cavalerie, & les chariots armés de faux furent mis un peu devant la premiere ligne. Néolas ſon frere eut le commandement de la gauche, & il prit pour lui celui de la droite.

Après cela les deux armées s'approcherent. L'aîle droite de Molon fut fidele, & ſe défendit courageuſement contre Zeuxis : mais la gauche ne parut pas plutôt ſous les yeux du Roi,

qu'elle ſe rangea ſous ſes enſeignes. Autant que Molon fut conſterné de cet évenement, autant le Roi en prit de nouvelles forces. Molon enveloppé de tous les côtés, & ſe repréſentant les ſupplices qu'on lui feroit ſouffrir, s'il tomboit vif entre les mains du Roi, ſe donna la mort à lui-même. Tous ceux qui avoient part à ſa révolte ſe retirent chez eux, & préviennent leur punition par une mort volontaire. Néolas, échappé du combat, s'enfuit dans la Perſide chez Alexandre frere de Molon, y tue ſa mere & les enfans de Molon, perſuade à Alexandre de ſe faire mourir, & ſe plonge à lui-même le poignard dans le ſein. Le Roi ayant pillé le camp des rébelles, donna ordre d'attacher le corps de Molon à un gibet, dans l'endroit le plus expoſé de la Médie. Les exécuteurs de cet ordre emporterent auſſi-tôt le corps dans la Calonitide, & l'attacherent à un gibet ſur le penchant du Zagre. Antiochus fit enſuite une longue & ſévere réprimande aux troupes qui avoient ſuivi le Rébelle, leur donna cependant la main en ſigne de pardon, leur choiſit des gens pour les conduire dans la Médie, & pour mettre ordre aux affaires du pays. Il vint lui-même à Séleucie, & remit le bon ordre dans les Gouvernemens des environs avec beaucoup de douceur & de prudence. Pour Hermias, toûjours cruel à ſon ordinaire, il impoſa à la ville de Séleucie une amende de mille talens, envoya en exil les Magiſtrats appellés Diganes, & fit mourir dans différens ſupplices un grand nombre d'habitans. Le Roi cependant rétablit la tranquillité dans cette ville, ſoit en faiſant entendre raiſon à Hermias, ſoit en prenant lui-même le ſoin des affaires, & diminua l'amende de moitié. Diogene fut fait Gouverneur de la Médie, Apollodore de la Suſiane. Tuchon, premier Secretaire & commandant d'armée, fut envoyé dans les lieux voiſins de la mer Rouge. Ainſi finit la révolte de Molon; ainſi fut calmé le ſoulevement qui s'étoit excité au ſujet des hautes Provinces.

OBSERVATIONS

2e Tab. 3

OBSERVATIONS.

Antiochus marche contre Molon, mais ſans Epigene, dont Hermias ſe défait enfin. Le Roi paſſe le Tigre, fait lever le ſiege de Dure. Combat proche d'Apollonie.

§. I.

Liberté eſſentielle dans un conſeil de guerre. Paſſage du Tygre par Antiochus. Ordre de bataille des deux armées.

UNe des réflexions les plus utiles que l'on puiſſe faire en liſant ce Chapitre, où Polybe détaille avec tant de préciſion le projet de campagne d'Antiochus, eſt la conſéquence dont il eſt pour un Prince & pour ſon Etat, que chacun dans un conſeil de guerre puiſſe dire ſon avis en pleine liberté. Pour cela il faut que le Prince lui-même conſente que l'on ſoit d'avis différent du ſien; & ſi, pour ſon malheur, il lui arrivoit d'avoir un Hermias pour Miniſtre, il ſeroit inutile d'aſſembler de Conſeil, puiſque chacun craignant pour ſa fortune & ſa liberté, ſe garderoit bien d'ouvrir un autre avis. Epigene fut la victime de ſon habileté & de ſa droiture. Antiochus eût la ſagacité néceſſaire pour diſcerner le bon parti: mais il n'eut pas la fermeté de ſoûtenir le mérite contre la calomnie & la noirceur. Bel exemple pour les Princes, & qui doit les engager à ſoûtenir & protéger ouvertement la ſincérité & la bonne foi dans les conſeils qu'ils demandent. On ne trouve guere de Miniſtres comme Hermias: mais il eſt une autre cauſe qui fait prévaloir les mauvais avis dans les Conſeils, laquelle eſt auſſi dangereuſe. Et c'eſt ce qui a fait recevoir pour maxime; que *dans un Conſeil la pluralité des voix n'eſt pas toûjours une preuve déciſive, & que chacun peut ſe diſpenſer d'y avoir égard.* Les gens en place venant à parler les prémiers, & ouvrant un avis qu'ils croyent bon, ont de la peine à avoüer qu'ils ont eu tort, en acquieſçant à celui de quelqu'un plus habile, qui a parlé après eux. Beaucoup de ceux qui ſont conſultés dans de pareilles aſſemblées, ſe préviennent en faveur de ce que l'homme à la mode aura avancé, & cela quelquefois même ſans que la politique ou l'intérêt particulier y entre pour rien. On eſt entraîné par la réputation de celui qui parle, qui peut errer comme un moins habile. Il arrive ſouvent que le mauvais parti a pris crédit, parce qu'il a eu tel ou tel en ſa faveur, à moins que le Prince n'ait lui-même un diſcernement au-deſſus du commun. Mais pour éviter ces inconvéniens, je crois qu'il faut qu'un Prince, ou un Général établiſſe deux choſes: l'une la plus grande liberté pour les opinions, en donnant lui-même l'exemple de la plus parfaite impartialité, & l'autre qu'il faſſe toûjours opiner les premiers ceux d'un moindre rang, ou dont le crédit n'entraîne pas les ſuffrages,

afin de ſavoir ce qu'ils penſent avant que l'avis des Miniſtres ait paru.

L'on trouve peu de Xeuxis vis-à-vis d'un Hermias; c'eſt pourquoi il faut prendre toutes les précautions imaginables quand on eſt Prince, pour que la vérité puiſſe aborder au thrône dans les Conſeils comme ailleurs. Il faut aller au-devant, & la recevoir toûjours favorablement, de quelque part qu'elle vienne.

Rien n'eſt plus ſenſé que les raiſons que propoſa Xeuxis pour engager Antiochus à paſſer le Tygre, & à ſuivre le plan que l'on trouve ſi ſainement expliqué dans Polybe.

L'évenement juſtifia pleinement que le malheureux Epigene avoit donné un conſeil ſalutaire au Roi, de marcher en perſonne contre les rébelles. Parmi ceux-ci il en eſt toûjours beaucoup qui ſont intimidés par la préſence du Prince, & qu'elle détermine à rentrer dans le devoir. Molon le ſentit, il vit la conſternation parmi les ſiens, & il craignit une défection conſidérable; c'eſt ce qui l'engagea à vouloir combattre de nuit, dit Polybe. Le trait eſt remarquable, puiſqu'il prétend que la nuit eſt auſſi peu favorable aux traîtres pour changer de parti, qu'elle eſt avantageuſe aux foibles pour combattre le fort. Il ſembleroit par-là que dans les guerres civiles les Généraux auroient une raiſon de plus à ajoûter à celles que nous avons données, pour attaquer de nuit plutôt que de jour.

On voit que Molon ne fut empêché de ce deſſein que par la crainte d'avoir été découvert par les dix ſoldats qui lui déſerterent: ce coup manqué dût décourager ſon armée, & décida Antiochus à le prevenir, pour ne pas lui donner le temps de tenter quelque autre choſe. Paſſons aux ordres de bataille des deux armées, pour établir nos réflexions en conſéquence.

L'armée du Roi fut rangée comme il ſe voit au plan, dans une plaine raſe. L'aîle droite (2) fut compoſée de la cavalerie à lance, l'aîle gauche de celles qu'on appelloit les compagnons du Roi (3), ou cavaliers de ſa garde. Les Candiots alliés (4), les Tectoſages (5), & les étrangers Grecs (6) fermoient la gauche de l'infanterie, & la phalange (7) faiſoit la droite. Quant aux auxiliaires, il paroît poſitivement qu'ils furent placés en (9) & (10): nous ignorons quelle étoit leur armure, & leur façon de combattre: mais vû leur deſtination à envelopper les aîles de l'ennemi, il y a lieu de croire que c'étoit des archers & des frondeurs. C'eſt ordinairement la charge des troupes légeres que d'envelopper l'ennemi, ainſi je les place par pelotons. (11)

Quant à l'ordonnance des rébelles, Polybe nous la laiſſe ignorer en partie: mais il y a lieu de conjecturer qu'elle fut pareille à celle de l'armée du Roi, & que Molon ſe rangea ſur une ligne avec ſes chariots de guerre en avant (16) de la premiere ligne pour répondre aux éléphans (8) du Roi. Sa cavalerie (12) forma ſes deux aîles, & ſon infanterie le centre, les Gaulois ſans doute ayant la droite (13) & les péſamment armés en forme de phalange (14) la gauche. Quant à ſes troupes légeres (15), il les plaça ſans doute aux aîles en dehors de ſa cavalerie, pour les oppoſer aux auxiliaires du Roi.

Il ne paroît point par le recit de Polybe, qu'il eut appuyé ſes aîles d'aucun village, ruiſſeau, bois, ou marais ; l'ordre donné par Antiochus aux auxiliaires d'envelopper les aîles des rébelles, ſemble aſſûrer le contraire. Nous raiſonnerons du moins conſéquemment à cette remarque, en exhortant ceux qui écriront à l'avenir à ne pas tomber dans un pareil oubli, attendu que c'eſt la circonſtance la plus intéreſſante dans la deſcription d'un ordre de bataille que d'expliquer à quoi telle ou telle armée avoit appuyé ſes flancs. Le nombre, quoiqu'intéreſſant ne l'eſt pas toûjours autant, attendu que la poſition bien expliquée, eu égard aux flancs, apprenant que telle ou telle armée étoit débordée à l'un ou l'autre de ſes flancs, nous apprend quelle étoit par conſéquent la plus forte.

§. II.

Réflexions ſur les motifs qui font agir les chefs des guerres civiles.

PUiſque l'action dont nous parlons s'eſt paſſée dans un terrein également avantageux aux deux armées, que tout a été ſemblable dans leur diſpoſition, leur courage, & leur conduite ; il eſt inutile de s'étendre ſur une bataille où nul ſtratagème ne nous donne lieu à réfléchir : & puiſque dans le méchaniſme il n'y a rien à profiter, cherchons notre inſtruction dans la diſpoſition des eſprits.

Il y a bien de l'apparence que ce fut la ſeule cauſe du ſuccès de cette journée, puiſque Molon, par ſon audace, ſes talens & ſon courage, qu'un intérêt auſſi vif devoit rendre très-ſuperieur, nous a paru juſqu'ici très-capable de vaincre ; puiſque même il vainquit à ſon aîle, nous pouvons conclurre que ſa défaite vint de ſes autres chefs, & des troupes qui combattoient loin de lui, qui étoient vendues au Roi avant le combat. Hermias étoit aſſez habile pour avoir employé, pour les gagner, le ſeul moyen dans des cas pareils, c'eſt-à-dire, de l'argent Celui qui a affaire contre des révoltés, peut compter que la plûpart des chefs étant des gens que l'intérêt particulier conduit, l'argent offert ou donné les feta changer de parti. Il faut en répandre dans toutes les révoltes qui deviendroient conſidérables. Quelquefois il arriveta qu'il y en aura de mal employé : mais il vaut mieux haſarder cette médiocre perte, que de manquer un coup déciſif.

Tout ce qui s'appelle ſoldats vagabons, gens ſans honneur & ramaſſés, qui pour l'ordinaire groſſiſſent les armées rébelles, ſont toûjours prêts à changer de parti pour peu d'avantage qu'on leur préſente ; ils ne ſont pas ſuſceptibles du point d'honneur, que ſe forment de plus honnêtes gens qui, quelque coupables qu'ils ſoient, & qu'ils ſe reconnoiſſent même envers leurs Souvetains, ne voudroient pas joindre à leur criminelle conduite la tache de lâcheté qui ſemble couvrir ceux qui abandonnent leur parti au moment du combat. Ceux-là, il eſt d'autres momens, d'autres circonſtances pour les attirer : mais en tout montrez-leur un avantage ſolide, & ſauvez leur honneur en apparence, ils ſont à vous. Il eſt toûjours des voies honnêtes de rentrer dans le devoir : mais celle de ſe vendre eſt la plus uſitée par-

mi des gens que l'intérêt particulier ſeul a unis.

Molon avoit dû faire des réflexions : il devoit s'appercevoir, puiſque Polybe nous aſſûre qu'il voyoit du découragement, que la plûpart de ſes troupes étoient prêtes à le trahir. Il y a apparence qu'il avoit même pris avec lui ce qu'il avoit de plus sûr pour tâcher par un effort à ſon aîle de décider la bataille, & retenir par un prompt ſuccès ceux qui étoient ébranlés : mais je crois qu'au lieu de haſarder le combat, il devoit au contraire l'éviter, ſe retirer dans les montagnes qui ferment l'entrée de la Médie, & traîner la guerre en longueur, pour donner le temps à Ptolomée, qui faiſoit de grands préparatifs, de ſe déclarer contre Antiochus. Il ſe mit au contraire dans le cas de ces athlétes que Xénophon dit qu'il n'aime pas, lorſqu'après avoir remporté le prix, ils ne ceſſent de combattre, juſqu'à ce qu'ils ſoient vaincus & terraſſés.

Après la faute capitale de ce combat donné à contre-temps, il en fit une encore plus grande de ſe décourager au point de ſe tuer ; quoique dans les révoltes l'abandon général où ſe trouve un chef après ſa défaite, ſoit un de ces cas qui autoriſent le plus le déſeſpoir, il eſt toûjours d'un grand cœur de ne jamais ſuccomber ſous le poids de l'infortune.

Molon reſtoit le maître de la Médie & de la Perſide, deux provinces qui pouvoient lui fournir de grands ſecours ; il comptoit encore quelques amis, quoiqu'en petit nombre. Dans les montagnes qu'il avoit pour retraites, & dont il pouvoit peut-être diſputer l'entrée, il ne faut qu'une poignée d'hommes : mais il n'avoit pas une de ces ames dont la trempe eſt à l'épreuve, telle que celles des Rohan & des Colygni, & telle que celle de Louis XIV. qui n'a jamais paru ſi grand qu'au milieu de ſes adverſités, qu'il n'a ſurmontées qu'à force de courage. Se donner la mort eſt une marque de l'impoſſibilité où l'on eſt de ſoûtenir la mauvaiſe fortune. N'eſt-il pas plus beau d'y réſiſter que de ſuccomber ſous ſon poids ?

§. III.

De la maniere de bien établir l'état de la guerre. Quelle en eſt la méthode. Cette partie de la guerre eſt la plus importante de l'état militaire.

LA choſe la plus importante, dont Antiochus nous donne l'exemple dans ce que nous venons de lire, eſt ſon attention dans ſon Conſeil pour établir l'état de la guerre. Avant de pouſſer plus loin nos réflexions à ce ſujet, il faut d'abord convenir de ce que l'on doit entendre par ces mots.

Montécuculi parle d'un ouvrage qui a pour titre, *De conſtituendo ſtatu belli*, qu'il attribue à Frontin, & que j'ai cherché par-tout ; à moins qu'il ne ſoit manuſcrit dans la bibliotheque de l'Empereur, je ne ſai où il peut être ; s'il nous l'eût appris, puiſqu'il aſſûre qu'il exiſte, nous y aurions puiſé des principes pour traiter ce point : à ſon défaut nous nous aiderons du peu qu'en ont écrit les fameux Capitaines, & de nos lumieres. Montécuculi traduit ainſi ces mots latins : *De la maniere de bien établir l'état de la guerre, c'eſt-à-dire, d'établir, & de concerter la forme de la bien con-*

duire, & de la bien gouverner par rapport à la victoire..... ce qui regarde, dit-il plus haut, *la guerre en gros, & preſcrit une régle générale pour la faire & la dreſſer ſur un plan avantageux*; de ſorte qu'il n'entend point par là les préparatifs, les approviſionnemens de guerre ou de bouche, ni ce qui regarde les troupes ou les places. Un génie fait pour le grand va plus loin; on ſait bien qu'une armée n'opere & n'exiſte point ſans ſubſiſtance, ſans munitions, ni ſans argent: mais ce n'eſt pas établir l'état de la guerre que de ne mettre ordre qu'à ces choſes purement méchaniques, & que l'on peut appeller les moyens. La connoiſſance de leur qualité & quantité ſert à la vérité à établir l'état de la guerre: mais ce n'eſt pas l'établir que de ne s'occuper que d'eux. Je crois donc qu'établir l'état de la guerre, c'eſt régler par une connoiſſance exacte des moyens, du pays, des projets effectifs ou poſſibles de l'ennemi; ſi on lui fera une guerre offenſive ou défenſive; ſi on la lui fera pié à pié, marchant à pas lents, mais ſûrs; ou ſi l'on entrera tout d'un coup au milieu de ſes Etats, pour l'obliger à ſubir la loi que l'on veut lui impoſer; ſi l'on feta la guerre ſur telle ou telle frontiere, ou dans tel ou tel endroit déſigné de ces frontieres; ſi ce ſera une guerre de ſiéges ou une de batailles, ou de courſes qui les occaſionnent. Voilà, je penſe, ce que c'eſt qu'établir l'état de la guerre.

Par exemple, Guſtave-Adolphe & Charles Guſtave, Rois de Suede, réglerent l'un & l'autre l'état de la guerre en Pologne. *Le premier ayant une armée compoſée d'une bonne infanterie, mais de peu de cavalerie, ne la riſqua point*, dit Montécuculi, *dans ces vaſtes plaines de Pologne: mais il s'arrêta dans la Pruſſe, où ayant pris pluſieurs places, & s'étant fortifié, il garda à la paix ce qu'il avoit conquis pendant la guerre. Le ſecond au contraire y ayant rallumé la guerre en 1656, traverſa ce royaume d'un bout à l'autre à la faveur des diviſions: mais les diviſions étant aſſoupies & ſon armée affoiblie, il reperdit tout. L'armée peſante des Suédois n'étant pas propre à courir, ni l'armée légere des Polonois à combattre de pié ferme, ces derniers donnerent une bataille auprès de Warſovie, & furent défaits, & les premiers ſe ruinerent eux-mêmes par leurs courſes.* C'eſt-à-dire, l'un établit bien l'état de la guerre, & l'autre mal; l'un ſuivit les regles & les principes pour le faire, l'autre s'en écarta. Après avoir expliqué ce que c'eſt, nous allons détailler quelles ſont ces regles pour le faire. La premiere de toutes ces regles pour bien établir l'état de la guerre, eſt d'avoir une connoiſſance exacte de la qualité & de la quantité des moyens que l'on a, ainſi que des reſſources. Ces moyens ſont les troupes, ſavoir ſi elles ſont de cavalerie ou d'infanterie, & dans quelle proportion; ſi ce ſont des troupes aguerries & diſciplinées, ou des troupes ſans expérience, ſans diſcipline, ou tout-à-fait nouvelles. C'eſt l'argent: il faut ſavoir ſi l'on en a actuellement, ſi l'on en eſpere, ſi l'on peut s'en procurer en opérant, ou ſi au contraire il le faut avancer. Si l'on peut s'en paſſer, ſi l'on en aura long-temps, ou ſi la ſource en peut tarir. Ce ſont les munitions de toute eſpece de bouche & de guerre.

Quant aux troupes, leur nombre,

leur qualité, & leur proportion entre les différentes armes, ſervent à régler dans quels pays on portera la guerre. Par exemple, quand on a beaucoup de cavalerie & peu d'infanterie, on cherche les pays de plaine; au contraire, pour porter la guerre en Italie, il faut beaucoup d'infanterie.

Mais après cette premiere connoiſſance auſſi indiſpenſable qu'elle eſt aiſée à acquérir dans ſon pays, il faut connoître la nature de celui où l'on a deſſein d'operer, commençant par la frontiere, qu'il faut connoître d'abord, & que les Généraux que l'on doit employer doivent connoître, ſur-tout ſon front en avant & en arriere, non par des cartes qui ne ſont jamais ſuffiſantes pour faire des plans de campagne; mais par des yeux qui ſoient bons & militaires. Tout ce qui peut ſe voir au dedans de ſon pays eſt aiſé à connoître. Quant à ce qui eſt au dehors, qu'il eſt encore bien plus important de connoître, ce ſeroit une grande faute de ſe contenter de cartes; on ne doit jamais les regarder que comme une table mémoriale, pour ſe rappeller ce que l'on a vû: mais comme les Miniſtres & les Généraux qui décident dans les Conſeils ne peuvent guere avoir ces connoiſſances par eux-mêmes, il faut alors qu'ils y ſuppléent par les yeux d'autrui.

C'eſt un grand malheur, quand la guerre arrive, que de n'avoir perſonne que l'on puiſſe conſulter ſur le pays où on veut la porter: on riſque de prendre bien des mauvais partis, d'envoyer de la cavalerie où il faudroit de l'infanterie, de compter des reſſources de ſubſiſtance qui ſe trouvent nulles, ou de faire des frais exorbitans qui ſe trouvent inutiles, lorſque le pays eſt plus abondant que l'on ne l'avoit jugé. Les cartes n'inſtruiſent point ſur cette partie: c'eſt pourquoi dans un Etat durant la paix, les chefs doivent s'attacher à découvrir des ſujets qui ſoient en état d'acquérir les lumieres dont on a beſoin pour décider de l'état de la guerre: & quand on en a trouvé, il faut les employer, les faire voyager & reconnoître les pays. Il eſt fort rare de trouver beaucoup de ſujets propres à cela; il faut qu'ils ſoient militaires, qu'ils aient vû des armées & des opérations de guerre, qu'ils ayent un coup d'œil bon, des talens & de la ſanté. Et quand on eſt aſſez heureux pour en trouver de tels, il faut les employer à faire des itineraires militaires, ou mémoires raiſonnés ſur tous les pays. Quoi qu'il en coûte, cela eſt de la derniere importance. Ces mémoires doivent comprendre ce que ne ſauroient faire les meilleures cartes; les chemins, la ſituation du pays, ſon plus ou moins de richeſſes; la nature de ſes récoltes, les plaines, les montagnes, les torrens, les ruiſſeaux, les rivieres, leurs ponts, leurs gués, leurs rivages, leur largeur, leur profondeur, la nature de leur fond; la grandeur ordinaire de leurs bateaux, leur nombre à peu près, leur commerce, les places du pays, les poſtes, les villages, les châteaux, les cimetieres, les Egliſes, les maiſons de la campagne qui ſont ſuſceptibles de défenſe, le plus ou moins de pente des montagnes, ou hauteurs, leurs défilés, les ravins ou chemin creux, les foſſés, les haies, les bois, les marais, les camps que l'on peut prendre, leur force, leur foibleſſe, les chemins qui peuvent ſervir pour

les marches, les ouvertures à faire, ſi elles ſont poſſibles, ou néceſſaires, les communications d'un camp à un autre; leur nombre, leur diſtance, les fourrages que l'on peut faire; en un mot, comme ces mémoires doivent mettre au fait ceux qui n'ayant jamais été dans le pays, ſont obligés de régler ſur eux la nature de la guerre, il faut pour les faire, des Officiers excellens qui ayent beaucoup acquis d'expériences, outre un talent pour cette partie, ſans lequel tout ce que l'on fait n'eſt jamais au point de perfection qui eſt à déſirer, pour décider les Conſeils & les Généraux. (a)

C'eſt durant la paix que les Miniſtres doivent raſſembler de pareils matériaux. Quand la guerre arrive, s'ils n'y ont pas pourvû, il faut alors qu'ils y envoyent des gens déguiſés: peu de militaires veulent s'expoſer à être traités d'eſpions, & tous ceux qui ſe le propoſent n'y ſont pas propres. Alors on eſt réduit à examiner de quelles mains ils viennent, quand ils ne ſont pas propoſés par d'habiles gens. Il y a à craindre, & l'on doit du moins annoncer à ceux qui les produiſent, que s'ils ne ſont pas bons, on s'en prendra à leur protecteur. Pour lors ce n'eſt point aſſez d'en envoyer un, il en faut pluſieurs qui ne ſe connoiſſent pas, & dont on confronte les rapports au retour, pour conſtater la vérité. L'on peut encore tacher d'attirer des gens du pays qui ne ſoient pas des ſots; on tire toûjours d'eux beaucoup de connoiſſances qui ont échappé aux gens les plus habiles qui n'ont fait qu'y voyager. C'eſt par ces moyens généraux que l'on peut acquérir aſſez de connoiſſance des pays, pour dans un conſeil établir l'état d'une guerre, qui ſans elle devient un pur haſard, & tourne pour l'ordinaire à la ruine de celui qui s'y eſt embarqué en aveugle, comme il arriva aux Romains à la Trebie, où ils s'engagerent en plaine avec une cavalerie inferieure à celle d'Aunibal.

Après la connoiſſance des moyens & du pays, il faut avoir celle des obſtacles ſurnaturels; car les naturels s'apprennent par les mémoires des émiſſaires dont nous venons de parler. Les ſurnaturels ſont les places ennemies dont il faut connoître la force, les approviſionnemens, les munitions, & les garniſons exiſtantes ou poſſibles; les troupes ennemies, dont il faut connoître le nombre, la qualité & la diſpoſition; les reſſources, comme celles des magaſins faits, de l'argent pour en faire; les dépots, les communications des canaux ou rivieres; les alliances connues ou cachées, les eſcarpemens, les forts, redoutes, lignes, inondations, & généralement tout ce qui s'appelle défenſe momentanée, exiſtante ou poſſible; les lignes de communication de l'ennemi, pour connoître lorſqu'on lui en ôtera une, celles qu'il pourra remplacer; le génie des nations à qui l'on a affaire, ainſi que celui de celle pour qui l'on travaille, car l'état de la guerre ne peut bien s'établir que par la connoiſſance réfléchie de ces deux points. Par exemple, la nation Françoiſe n'eſt pas propre à la

(a) M. Folard cite pour modéle de pareils mémoires, ceux qu'il dit avoir d'une partie des Pyrenées; celui qu'il donna à la Cour en 1719, ſur les environs de S. Omer, à deux lieues à la ronde, & un dont il fait grand cas, qui eſt la carte & les mémoires des Places frontieres depuis Dunkerque & Calais juſqu'à la Meuſe.

défenſive, ce n'a jamais été ſon génie. Cette connoiſſance doit influer beaucoup, & l'on doit ſavoir qu'elle n'a jamais pris ce parti par foibleſſe de nombre, ou par foibleſſe de courage dans ſes troupes, mais par foibleſſe des conſeils des Généraux.

Voilà en gros les connoiſſances ſur leſquelles le Conſeil peut établir l'état de la guerre: mais pour l'établir bien, il faut y admettre les Généraux; car tel eſt d'un génie, tel eſt d'un autre, & tout ordre qui contraint le génie du Général à qui l'on doit avoir confiance (ou ne pas l'employer) le rend foible par cela ſeul qu'il le met hors de ſon aſſiete. Tel Général eſt audacieux, entreprenant, & heureux, avec peu de monde; ſi vous le contraignez à une défenſive à laquelle il n'eſt pas propre, vous ouvrez dès-lors votre pays, & vous entretenez des troupes en vain.

C'eſt au Général, dès qu'on lui a expoſé les moyens, les reſſources & les obſtacles, à décider du plan de campagne, ou de l'état de la guerre dont on le charge. Comme je ſuppoſe qu'il connoît mieux le pays que tous ceux qui opinent, puiſqu'il doit y avoir été, ou connoître plus particulierement ceux qui en font le rapport; c'eſt à lui à décider ce qu'il peut faire, vû ſes moyens, ſes ennemis, & ſes reſſources perſonnelles. Hermias avoit des talens, des connoiſſances: mais il n'étoit pas Général. Antiochus conſulta, & ſe rendit à l'avis de Xeuxis qui l'éroit, & s'il eût fait autrement, il s'expoſoit à une défaite preſque certaine. Ce diſcernement eſt un des beaux traits de la vie d'Antiochus.

M. de Louvois dont l'Univers a reconnu l'habileté & la prudence, n'imaginoit pas poſſible que M. de Turenne avec vingt-cinq mille hommes pût ſoûtenir la guerre de campagne contre les ennemis de la France qui étoient ſur le Rhin avec ſoixante mille; il ouvrit l'avis de raſer celles des places que l'on ne pouvoit défendre avec ſi peu de monde, & de jetter les troupes dans les autres, & dans les paſſages pour arrêter d'autant cette formidable armée, & du moins ſauver la Lorraine en abandonnant l'Alſace, dont l'on dit même qu'il conſeilla de ne faire qu'un bûcher. M. de Turenne qui connoiſſoit admirablement bien tout ce qui peut ſervir à bien établir l'état de la guerre, qui connoiſſoit par-deſſus cela les reſſources de ſon génie, fut d'un avis contraire; il préféra à une défenſive timide & peu faite pour la nation, une guerre comme entre puiſſances égales; il ſavoit, ce grand homme, que ce n'eſt pas le nombre qui doit décider, mais la ſcience du Général & la qualité des troupes. Son avis l'emporta, quoique M. de Louvois raiſonnât en Miniſtre éclairé. Louis XIV. Prince rempli des qualités qui font un grand Roi, jugea que celui qui doit operer doit être cru quand il ſe charge de la beſogne, & qu'il a autant de droit ſur la confiance qu'en avoit M. de Turenne; & celui-ci fit cette belle & mémorable campagne ſur le Rhin, dont la fin fut de faire repaſſer ce fleuve honteuſement à cette armée formidable qui ſembloit devoir tout envahir.

Si le Roi n'eût point admis de Général dans ſon Conſeil, ſans doute celle de 1702 n'eut pas eu un ſi brillant ſuccès: mais ce Prince étoit trop éclairé pour négliger

gliger de prendre les avis des Condés & des Turennes, qui établirent ſur les vrais principes l'état de cette guerre. Ils connoiſſoient le pays, M. de Turenne y ayant ſervi autrefois; les moyens, les obſtacles, & tout ce que nous venons de détailler. Si la ſuite n'en fut pas auſſi heureuſe que le commencement, c'eſt que l'on ceſſa de les conſulter; & après avoir établi le commencement, on ceſſa de prévoir l'iſſue que ces victoires pourroient avoir: car ce n'eſt pas tout que ce que nous venons de dire, il faut encore pourvoir à la bonne comme à la mauvaiſe fortune; il faut ſuppoſer l'une & puis l'autre, & conſtater par des plans fixes les partis qui ſont ou ſeront à prendre. Le principe général pour cela, eſt de ſe mettre à la place de l'ennemi, de lui ſuppoſer toute l'habileté, la conduite, la valeur poſſible, non pas pour ſe décourager, mais au contraire pour ſe préparer à ſurmonter tous les obſtacles qui ne ſont pas impoſſibles: & ſi dans les ſuites les connoiſſances particulieres des Généraux qu'on a en tête engagent à s'écarter quelquefois de cette ſuppoſition, ce n'eſt plus l'affaire du Conſeil du Prince; c'eſt, pour ainſi dire, une aubaine pour le Général qui opére, & dont il doit profiter, mais ſur laquelle l'on auroit fait une faute de compter pour établir l'état de la guerre.

Comme l'habileté réelle ou ſuppoſée dans l'ennemi, tout comme ſa mal-adreſſe ou ſon ignorance, peuvent apporter des obſtacles inſurmontables aux meilleurs projets, que d'ailleurs il ne faut le plus ſouvent que la plus légere indiſcrétion, ou la plus petite circonſtance que le haſard aura produite, pour faire avorter les plus grands deſſeins, & les mieux concertés; il faut encore, pour établir l'état de la guerre, que les plans de campagne ayent deux ou pluſieurs branches. Si l'une manque, l'on ſuit l'autre; & plus l'on en peut avoir, plus l'on eſt aſſûré d'agir avec ſuccès, tout comme il faut ſe ménager pluſieurs reſſources pour l'adverſité.

Deux exemples ſuffiront pour ſentir combien il eſt dangereux de ne pas bien établir l'état de la guerre, ſoit par défaut de connoiſſance du pays, ſoit par négligence d'un des principes que nous venons d'expoſer.

Les Romains ſe voyant prêts à ſoûtenir la guerre contre Annibal, établirent mal l'état de la guerre, en ne ſe portant pas à l'entrée des Alpes pour en diſputer le paſſage à Annibal, ou du moins à la ſortie, pour ne pas lui donner le temps de ſe remettre, ni le terrein pour déployer ſa cavalerie: & ce fut une ſuite de leur ignorance dans l'art dont nous parlons, que d'avoir toûjours fait la guerre dans des plaines contre un ennemi plus fort en cavalerie, & toûjours cherché à combattre dans le temps qu'ils devoient l'éviter. Ils en ſubirent toute la peine, juſqu'à ce que Fabius changea l'état de la guerre. Il fit une guerre de montagnes au lieu d'une guerre de plaine, & la tourna en défenſive, au lieu d'une guerre entre puiſſances égales qu'elle étoit ci-devant.

Charles V. établit ſur de mauvais principes l'état de la guerre qu'il vouloit faire à la France, en ſe déterminant à pénétrer par la Provence: le ſuccès y répondit.

Au contraire, Denys établit ſa guerre défenſive ſur des principes

éclairés, *lorſque voyant que les Carthaginois*, dit Polyen, *venoient fondre dans ſon pays avec une armée de deux cents mille hommes, il fit élever de tous côtés des forts, & y mit garniſon, avec ordre de traiter avec les Carthaginois, & de recevoir garniſon. Les Carthaginois furent fort aiſes de prendre poſſeſſion du pays ſans coup-ferir, & partagerent en différentes garniſons la plûpart de leurs troupes. Quand Denys vit leurs plus grandes forces diſſipées par tous ces détachemens, il attaqua ce qui reſtoit enſemble, & remporta la victoire.*

Je finirai cet article par l'expoſition de deux principes généraux, qui doivent entrer dans l'établiſſement de l'état de la guerre. L'un que dans toute guerre offenſive, il faut chercher de bonne heure à combattre ſon ennemi, pour lui couper ſa ligne de communication, l'obliger à la retraite, & à céder la campagne : pour cela il faut connoître ſes points importans, ſes beſoins, ſes marches, & tacher, en y mettant obſtacle, de l'obliger à combattre ; pour lors on fait les ſiéges à ſon aiſe, & avec pleine aſſûrance ; au contraire ſi l'on commence par un ſiége, on s'expoſe à des revers dont les exemples ſont ſans nombre.

Le ſecond des principes que j'avance, c'eſt que c'eſt mal établir l'état de la guerre que de la faire défenſive hors de ſon pays : & même en général la conduite de la guerre défenſive, eſt ſi fort au-deſſus des connoiſſances & des Généraux ordinaires, que l'on ne doit jamais ou preſque jamais s'y déterminer. J'en ai expoſé les raiſons en en traitant, je ne m'y étendrai pas davantage ici : cependant quand on prend ce parti, voici, à ce que je penſe, ce que l'on doit y obſerver.

§. III.

De la maniere de bien établir & de bien régler l'état de la guerre dans la défenſive.

APrès tout ce que j'ai dit dans cet Ouvrage de la grande habileté qui eſt néceſſaire à tout Général qui fait une guerre défenſive, après avoir mis cette ſcience au-deſſus de toutes les autres, & après avoir avancé que nul n'y excelle ſans un don du Ciel, qui eſt auſſi rare qu'il eſt déſirable, n'y auroit-il pas de la témérité à prétendre donner des regles d'une ſcience ſi profonde, comme ſi je poſſédois moi ſeul cette ſcience ? Oui ſans doute : mais en expoſant ici ce que je crois néceſſaire pour pouvoir bien établir l'état de cette nature de guerre, je préviens que quoique j'aie été plus loin qu'aucun de ceux qui en ont traité, je n'ai pas la préſomption de prétendre avoir tout dit.

Je renvoie le Lecteur à ce que j'ai déja dit touchant la guerre défenſive, pour ſe rappeller l'importance des raiſons qui doivent en diſſuader. J'y ajoûterai ſimplement ici que les plus habiles Généraux ne s'en ſont jamais chargés qu'en tremblant, & que ſi les plus malhabiles la choiſiſſent preſque toûjours, c'eſt une preuve des plus convaincantes de leur peu de talent & de pénétration. J'ajoûterai encore que ſi dans le Conſeil qui regle l'état de la guerre, on a en vûe de ménager les fonds, l'on choiſit par la défenſive un parti qui eſt fort oppoſé à l'œconomie, pour deux raiſons : l'une que vous êtes obligé de manger votre propre

pays, d'y faire des marches, des campemens, des dégats même quelquefois qui le ruinent plus que les irruptions qu'on laiſſeroit faire à un ennemi, que l'on empêcheroit d'y pénétrer fort avant, en l'attaquant chez lui.

Et l'autre raiſon toute auſſi concluante en faveur de l'excès de dépenſe, & la quantité d'approviſionnemens de magaſins de toute eſpéce & de munitions de guerre qu'il faut répandre ſur tout le front de la ligne de défenſe, & dans toutes les places de premiere ligne d'une frontiere, ſur laquelle on laiſſe la liberté à l'ennemi de choiſir ſon point d'attaque.

C'eſt cette dépenſe énorme à laquelle on n'a peut-être pas toûjours réfléchi, qui fait le premier point néceſſaire pour bien établir l'état d'une guerre défenſive: avant tout l'on doit ſavoir ſi ces places ſont ou peuvent être miſes en état, par les fortifications, les munitions, l'artillerie, & les vivres, de ſoûtenir de longs ſiéges.

Après cette premiere précaution indiſpenſable, vient celle de la connoiſſance du pays: mais il la faut d'une exactitude bien plus grande que celle que nous avons dit être néceſſaire pour l'offenſive. Pour celle-ci, il faut que le Général lui-même l'ait parcourue, reconnue, & bien méditée, tant pour opérer durant la campagne, que pour décider de la poſſibilité de la défenſe, en conſtater les points, les premiere, ſeconde & troiſieme lignes, la communication des unes aux autres, & celle qu'il faut établir le long de chacune; l'importance des poſtes qu'il faut garder plus ou moins long-temps, des places que l'on peut livrer à elles-mêmes, ou de celles qu'il faut couvrir; les moyens en cas de ſiége, de les ſecourir, de les ravitailler, d'en avoir des nouvelles, & d'en faire lever le ſiége s'il arrive qu'on le puiſſe.

Quand on connoît bien toutes ces choſes dans le Conſeil, l'on dreſſe les mémoires & plans de campagne, enſuite deſquels il faut que le Général, ou du moins les Officiers Généraux en qui on doit avoir plus de confiance, s'y tranſportent pour conſtater ſur les lieux la poſſibilité des projets que l'on a adoptés. C'eſt pour toutes ces choſes que les itinéraires militaires & les mémoires, dont j'ai parlé pour l'offenſive, ſont indiſpenſables à avoir. Je le répete, c'eſt durant la paix qu'il faut employer des Officiers excellens à les faire, ſans quoi, la guerre venant, l'on n'y eſt plus à temps.

Après ces préalables généraux, l'on doit encore déterminer la conſervation, ou l'occupation de certains poſtes qui ſont moins conſidérables quelquefois par eux-mêmes, qu'ils ne le ſont relativement aux ſuites d'une campagne, qu'ils peuvent changer de défenſive en offenſive, par les moyens qu'ils procurent relativement aux différentes marches ou attaques que l'ennemi pourra tenter.

Voilà, quant aux troupes, à la nature des frontieres, & à l'arrangement méchanique quelles ſont les précautions à prendre.

Quant au choix des opérations, & à ce qui s'appelle le plan de campagne raiſonné, lequel eſt indépendant des lieux; on peut le regler, généralement parlant, dans tous les pays, proportionnément au plus ou moins de moyens, & à leur dif-

férents rapports. Je crois que la premiere regle de la défenſive, eſt de rejetter abſolument celle qui ne ſeroit que paſſive, & de diſpoſer toutes choſes de façon que l'on puiſſe à la premiere occaſion favorable devenir d'attaqué attaquant.

Pour remplir cet objet, il faut que le plan général ſoit, non pas de ne point combattre du tout, mais de ne le faire que dans des lieux favorables, leſquels peuvent ſuppléer à l'infériorité du nombre qui a décidé en faveur de la défenſive. Quand une fois l'on s'eſt déterminé à ce parti indiſpenſable, il faut que toutes les manœuvres tendent à engager l'ennemi dans ces lieux favorables, comme ſont les défilés, les pays coupés & étroits, où le plus foible devient égal aux plus forts dès qu'il ne peut avoir affaire qu'à un front égal. Alors on doit ſe reſſouvenir de ce que j'ai dit dans mon Traité de la colonne, Chapitre II. où je donne les moyens de ne pas craindre, & de vaincre même un plus grand nombre de lignes, lorſque le front eſt égal.

Mais en adoptant un plan de cette eſpece, il faut ſe réſoudre à donner la carte blanche au Général; alors c'eſt à lui à éviter les lieux déſavantageux, & tout combat dont le ſuccès paroîtra probablement douteux, pour ſaiſir avec vivacité les occaſions de caſſer le col à ſon ennemi, & de tourner la guerre en offenſive; ſans cette liberté ſi néceſſaire pour opérer ſûrement, il faut s'attendre à voir la timidité qui paroît dans la conduite du Général ſe répandre bien vîte dans l'eſprit de l'Officier & du ſoldat, leſquels une fois découragés, ne ſeront plus capables d'aucun effort.

Il faut donc qu'une défenſive pour être bien établie ſoit active, & toûjours prête à devenir offenſive, ſi le cas ſe préſente de combattre dans un lieu ou dans des circonſtances avantageuſes, comme le paſſage d'un défilé, ou d'une riviere, une retraite, un ſiége que l'ennemi aura formé, & qu'il voudra pourſuivre, en un mot par-tout où il y aura beaucoup à eſpérer du ſuccès, & peu à craindre de la non-réuſſite.

Mais la premiere de toutes les conditions néceſſaires, & ſans laquelle il ne faut jamais ſonger à la défenſive, c'eſt le choix d'un bon Général; le meilleur n'eſt pas trop bon pour une eſpece de guerre auſſi ſavante. Si l'on n'en a pas de bon à y employer, il faut prendre d'autres moyens; car il n'eſt point de plus grand mal à craindre que celui de voir les places & les magaſins que l'on a faits, non-ſeulement devenir inutiles, lorſqu'un Général médiocre n'a pû les conſerver, mais encore déſavantageux, & contre nous-mêmes lorſque l'ennemi s'en empare. C'eſt ce qui arriva en 1672. aux Hollandois dans leur défenſive contre Louis XIV. Ce Prince avoit pris de ſi bonnes meſures, & avoit de ſi bons Généraux que ceux de la République ne pouvant ſe meſurer avec eux, la quantité de places qu'elle avoit, les lignes de défenſe, les obſtacles naturels du pays qui ſont formidables, n'étant ſoûtenus par aucun Général capable; tout tomba au pouvoir du vainqueur, & les propres magaſins de la République aiderent à ſa défaite.

Au contraire les Romains ayant un Fabius à leur tête, leur défenſive fût toûjours bonne, tant que ce grand homme fût le Général & le

maître abſolu. Il ne commandoit pas à de meilleures troupes que ſes précédentes, il lui reſtoit même moins de moyens & moins de courage dans ſes ſoldats : mais il étoit le maître, & il étoit habile non-ſeulement par lui-même, mais par comparaiſon avec Annibal ſon adverſaire. Que l'on y faſſe attention, cette habileté que j'exige doit être relative à celle de l'adverſaire ; un habile eſt battu par un plus habile : ainſi dans le bon établiſſement de l'état de la guerre défenſive, il faut que les Généraux ſoient ſupérieurs en talens à ceux de l'ennemi.

La belle défenſive de M. de Turenne ſur le Rhin en 1674. dont j'ai parlé à l'article précédent, fut dûe totalement à la carte blanche qu'avoit ce grand homme, & au choix qu'il fit de préférence d'une défenſive active à celle que le Conſeil lui propoſoit, qui n'étant que paſſive & morte, ſi l'on me permet ce terme, n'eût jamais pû devenir offenſive, comme elle le devint ſi glorieuſement. L'on avoit dans celle-là, ſuivi la maxime de charger de la beſogne un Général plus habile que ceux de l'ennemi. Comme il eſt peu de Turennes, il faut rarement entreprendre des guerres défenſives, & du moins ſuivre l'exemple de Louis XIV, qui ayant confié ſon armée à ce Général, ne craignit point de lui confier auſſi le ſoin d'en diriger les opérations.

La défenſive de Vercingentorix contre Céſar, me paroît avoir été établie ſur les bonnes maximes ; du moins ce fameux chef des Gaulois pour avoir réſiſté à Céſar, doit paſſer dans notre eſprit pour un des plus habiles hommes que les Gaules ayent produits. Ce qu'en dit lui-même cet illuſtre Romain va trop bien à notre ſujet pour le paſſer ſous ſilence.

Vercingentorix conſus de tant de pertes, dit-il, *aſſembla le Conſeil, où il repréſenta qu'il falloit faire la guerre tout autrement qu'on avoit fait par le paſſé, & ſans en venir à un combat général, ſe contenter de retrancher les vivres & les fourrages à l'ennemi ; que cela ne leur ſeroit pas difficile, étant les plus forts en cavalerie, vû l'incommodité de la ſaiſon, où le fourrage n'étoit pas aſſez grand pour être coupé, les Romains ſeroient contraints de ſe répandre partout pour en trouver ; qu'il ne falloit pas craindre de racheter ſa vie par la perte de ſon bien, & qu'on devoit brûler tous les villages aux environs, & les villes que l'on ne pouvoit pas garder pour ôter une retraite aux lâches & aux timides, & des vivres à Céſar ; que l'armée Gauloiſe n'en manqueroit pas ayant pour ſoi tout le pays, & qu'ainſi ils affameroient les Romains ; & que s'ils s'écartoient pour en chercher, ils leur enleveroient leurs bagages, qui étoit autant que de les défaire, parce que ſans cela une armée ne pouvoit ſubſiſter ; que ſi cela leur ſembloit rude, il l'étoit encore plus de ſe voir maſſacrer, & leurs femmes & leurs enfans emmenés en captivité pour ſervir de joüet à l'inſolence du vainqueur.*

Ce plan fut ſuivi, mais avec cette réſerve que Bourges fut conſervée contre l'avis du chef, & que cette grande ville, comme il l'avoit prédit, ſervit de place d'armes aux Romains, après qu'ils s'en furent emparés. Malgré cela Vercingentorix ſuppléant par ſon habileté & ſon exactitude à ne pas s'écarter du plan qu'il avoit fait en établiſ-

ſant l'état de la guerre, obligea Céſar ſans jamais donner de bataille à ſe retirer, & l'eût tout à fait chaſſé des Gaules, s'il ne ſe fût laiſſé entraîner à la fauſſe gloire de terminer cette guerre par une victoire éclatante. Il entendoit aſſez bien la défenſive pour embarraſſer Céſar : mais il ne ſavoit pas donner des batailles comme lui.

Belle leçon : contre un Général de cette trempe, il ne faut pas combattre. On ne ſauroit le vaincre en campagne : il faut le harceler, le ruiner en détail, ne lui point donner de repos, pas même l'hyver, car cette ſaiſon eſt ruineuſe à celui qui ſe trouve hors de ſon pays, y fut-il même victorieux ; ſi on l'oblige à des camps, des marches & des fourrages, l'on eſt aſſûré qu'il ne ſauroit durer long-temps.

Voilà en gros quels m'ont paru les principes ſur leſquels l'on doit établir l'état de la guerre défenſive. J'ajoûterai ſimplement que c'eſt encore une attention indiſpenſable à avoir, que les forces maritimes : ſouvent elles mettent en état d'entreprendre ſur l'ennemi, quoique par terre on ait adopté une défenſive qui paroît morte ; alors la connoiſſance de ce que l'on peut par mer, eu égard à l'habileté des marins, à leur nombre, & à leur poſition, décide & doit décider des opérations de terre ; & quand l'ennemi eſt harcelé chez lui par des deſcentes, & des flottes qui l'obligent à partager ſes forces & ſon attention, l'on riſque moins à ſe contenter d'une défenſive ſur terre.

En général bien ou mal établir l'état de la guerre décide du ſuccès dans quelque nature de guerre que ce ſoit. Charles XII, avec qui j'ai eu l'honneur d'en converſer, étoit pleinement convaincu de l'importance de cette verité, ainſi que de la difficulté de le bien faire ; il avoüoit que cette matiere étoit grande, & qu'elle devoit être poſſédée néceſſairement par les Princes, les Miniſtres, & les Généraux d'armée. Cependant il fournit lui-même un exemple frappant du danger qu'il y a à le mal établir, lorſqu'en 1706 il ſéjourna ſi long-temps en Saxe, tandis qu'il donnoit le temps au Czar de ſe fortifier dans la Livonie.

Ce Prince ayant formé le deſſein d'aller à Moſcou, pour bien établir l'état de cette guerre, devoit s'emparer de la Livonie, & préalablement à tout, s'aſſûrer de ſes convois & de ſes ſubſiſtances, ne pas compter ſur les Polonois qui ne le ſeconderoient que malgré eux, & jamais efficacement pour déthroner le Czar, comme c'étoit ſon projet. Il pécha contre la regle de la connoiſſance du pays, en s'engageant ſans reſſources au travers d'un vaſte pays déſert, pour courir après un ennemi ruſé & actif quoique ſur la défenſive, lequel ne cherchoit qu'à attirer de plus en plus ce jeune conquérant pour le défaire avec plus d'avantage. Le Czar évita le combat, il ſe contenta d'intercepter les convois dont preſqu'aucun ne put arriver aux Suédois, tandis que les Moſcovites au centre de leur pays, entourés de leurs places ne manquoient de rien. Enfin la cataſtrophe de Pultova tourna tout d'un coup la défenſive du Czar en une offenſive, qui dans un ſeul jour terraſſa le Roi de Suede, ſon armée & ſon parti ; preuve évidente que tout dépend de bien établir l'état de l'offenſive, comme de la défenſive.

Qui voudra connoître combien les Anciens s'attachoient à cette partie ſi indiſpenſable, n'aura qu'à lire la harangue de Periclès aux Athéniens, dans laquelle il leur donne des maximes, non pour établir le ſuccès d'une ſeule campagne, mais pour toute la ſuite d'une guerre, dont il prédit les évenemens plus ou moins heureux ſelon qu'ils s'écarteront moins des principes qu'il leur donne. Thucydide eſt rempli de traits pareils qui ſont admirables pour former les eſprits : auſſi l'Empereur Charles V. en faiſoit ſa lecture aſſidue & délicieuſe ; il étudioit dans les harangues des fameux Généraux Grecs cette partie des armes, qui aujourd'hui eſt aiſée à étudier, ſi l'on veut raſſembler ſous ſes yeux tout ce qu'ont produit les veilles & les recherches des différens Auteurs dogmatiques. Les principes que j'ai donnés pour acquérir ce coup d'œil militaire, peuvent être fort utiles à cette partie ; & je penſe qu'ils mettent bien des gens à portée de travailler avec ſuccès à la connoiſſance des frontieres reſpectives, laquelle devroit être l'objet de tous les Officiers qui ont du zele & de l'ambition.

§. V.

Des ponts & des bateaux des Anciens pour le paſſage des grandes rivieres. L'origine nous en eſt inconnue. Leur méthode étoit la même que celle que nous ſuivons aujourd'hui. Ponts de Darius & de Xerxès ſur le Boſphore de Thrace.

C'Eſt une des parties les plus intéreſſantes du paſſage des rivieres que la nature & la conſtruction des ponts de bateaux. Nous ſaiſirons l'occaſion d'en parler à la ſuite des réflexions que la guerre d'Antiochus contre Molon nous a occaſionnées, c'eſt le ſeul endroit où Polybe nous parle des ponts : & puiſque l'armée paſſa ſur trois ponts, il eſt à croire que ſur un fleuve comme le Tygre, ce ne pût être que ſur des ponts de bateaux.

Quelque mal intentionné que fut Hermias, nous devons des éloges à ſa prévoyance, qui fit trouver promptement où il le falloit les trois ponts ſur leſquels cette armée paſſa. Il ſeroit à ſouhaiter que Polybe eût ſaiſi cette occaſion comme nous, pour nous inſtruire de la maniere dont les Anciens conſtruiſoient leurs ponts de bateaux : des regrets ſtériles ſur ſon ſilence ne ſatisferoient pas beaucoup le Lecteur ; à leur place je vais expoſer ce que mes recherches m'ont appris de cette partie de la méchanique militaire.

L'origine des ponts de bateaux n'eſt pas connue, non plus que l'époque de leur premiere conſtruction. S'il en faut croire Herodote, Crœſus Roi de Lydie, ayant à traverſer l'Halys, fleuve profond & rapide, ne trouva rien de mieux que de creuſer un ſecond lit à ce fleuve pour le rendre guéable, ce qui fut exécuté ; ce qui nous apprend, ou que les ponts de bateaux n'étoient pas connus alors, ou que ce Roi n'avoit pas la quantité de bateaux ſuffiſante pour un pont. Je pencherois plutôt pour cette ſeconde opinion, attendu que Semiramis, cette fameuſe Reine conquérante, qui vivoit long temps avant Crœſus, avoit fait conſtruire, au rapport de Diodore de Sicile, une grande quantité de bateaux d'une invention particuliere, qui ſe partageoient en deux, & qui s'emboîtoient facile-

ment pour les tranſporter plus commodément. Elle les deſtinoit pour le paſſage de l'Indus, & s'en ſervit avec ſuccès, non-ſeulement pour faire paſſer ſon armée, mais encore pour ſa retraite, les ayant couverts des deux côtés pour s'aſſûrer du retour, laquelle précaution ne fut pas vaine, puiſqu'elle fut miſe en déroute au delà, & obligée à traverſer une ſeconde fois ce fleuve large & rapide. Voilà un pont de bateaux bien ancien : mais je crois leur origine encore plus reculée, par ce que dit Herodote des ponts, que Xerxès, dans la guerre qu'il alloit faire aux Grecs, fit dreſſer ſur le fleuve Strryman, & ſur toutes les rivieres qui ſe trouvoient ſur la route de l'Helleſpont, pour la commodité, non-ſeulement de ſon paſſage, mais auſſi pour celui de ſes convois. Quoiqu'il ne diſe pas formellement que c'étoit des ponts de bateaux, il dit, *qu'il fit tenir des cordages prêts pour l'entretien de ces ponts.* Or dans ce temps les ponts de cordes n'étoient pas connus, & les cordages ne ſont utiles que pour les ponts de bateaux. D'ailleurs le même Herodote parle dans un autre endroit, ſans les citer, pour choſe nouvelle, des ponts de bateaux, ou vaiſſeaux que Darius fit conſtruire, l'un ſur le Boſphore de Thrace, près de Calcédoine, qui eſt aujourd'hui le détroit de Conſtantinople, ou canal de la mer Noire, dans lequel il y a un courant ; & l'autre ſur le Danube, que Darius traverſa pour entrer dans la Scythie, dans un lieu où ce fleuve a plus de quatre ſtades de largeur. Cet Hiſtorien nomme le conſtructeur du pont ſur le Boſphore Mandrocles, ſans nous parler de la maniere dont il s'y prit : mais quand il traite de la guerre de Xerxès contre les Grecs, il décrit ainſi la conſtruction du pont que ce Prince fit faire à l'imitation de Darius ſur le Boſphore de Thrace, ſans doute dans le même lieu que lui. *Ils mirent en travers*, dit cet Hiſtorien, *trois cents ſoixante vaiſſeaux dont les flancs regardoient le pont Euxin, & du côté qui regarde l'Helleſpont, ils en mirent trois cents diſpoſés en pyramide, afin de rompre le courant de l'eau, & que les cordages euſſent plus de force pour réſiſter. Lorſqu'ils eurent diſpoſé toutes ces choſes, comme nous venons de le dire, ils jetterent dans l'eau de groſſes anchres de part & d'autre, pour affermir tous les vaiſſeaux contre la violence des vents : mais du côté de l'Orient, ils laiſſerent trois paſſages entre les vaiſſeaux, par où de petites barques pûſſent aller au pont Euxin, & revenir facilement. Après cela ils planterent des pieux en terre ferme, & y attacherent de gros anneaux, & avec des machines faites exprès, ils tordirent & banderent des cordages de filaſſe qui étoient faits à deux cordons, & ceux de roſeaux qui étoient faits à quatre : mais comme ceux de filaſſe étoient beaucoup plus forts, ils étoient auſſi plus peſants, de ſorte que chaque coudée avoit un talent de peſanteur. Enfin cet ouvrage étant achevé, ils mirent en travers des pieces de bois, les attacherent promptement ſur ces cordages bien tendus, mirent ſur ces piéces de bois des planches bien jointes, qu'ils couvrirent de terre, & firent des barrieres de part & d'autre, afin que les bêtes & les chevaux qui devoient paſſer par-deſſus, ne s'épouvantaſſent point en voyant la mer.*

Je crois que l'on peut expliquer le

le terme de pyramide dont ſe ſert l'Hiſtorien, par celui d'angle ſaillant contre le courant de l'eau, ce qui fut diſpoſé ainſi pour en diminuer & ſoûtenir l'effort. Le pont de bateaux que l'on conſtruiſit ſur le Pô à Crémone en 1702, étoit ainſi triangulaire. Ce fut un Cremonois qui en donna l'idée, fondé ſur ce que les bateaux étant joints les uns aux autres par des poutrelles, cette forme étoit plus capable de réſiſter au courant, & plus le poids de l'eau preſſe celui qui eſt en avant, plus il l'affermit contre ceux qui ſuivent. Tous les ponts de bateaux devroient être conſtruits de même pour être d'autant plus ſolides.

A l'égard de ce qu'il dit qu'ils tordirent & banderent les cordages, je crois que l'on doit entendre ici par tordre, l'action du Cabeſtan. Les cordons des cordages ſont autant de cables, ou en termes de l'art les deux cordons de filaſſe étoient deux hanſieres tortillées enſemble, & il y en avoit quatre à ceux de roſeau.

Sans doute que la conſtruction de ce pont ſervit depuis de modele à tous ceux dont les Hiſtoriens font mention, tel que celui dont parle Xenophon, que les Perſes conſtruiſirent ſur le Tygre avec trente ſept bateaux, & dont les dix mille ſe ſervirent pour leur retraite; tel que celui de Corbulon ſur l'Euphrate, & celui dont parle Tacite, & dont il donne la deſcription en ces termes, parlant de la guerre d'Othon contre Vitellius. *Cecinna & Valens*, dit-il, *pour bannir l'oiſiveté du camp, occuperent leurs ſoldats à dreſſer un pont ſur le Pô, feignant de le vouloir paſſer pour s'oppoſer aux Gladiateurs. Ils rangerent donc des bateaux en égale diſtance, joints enſemble par de groſſes poutres, & arrêtés avec des ancres dont les cordages n'étoient pas trop tendus, pour n'être point rompus par l'effort de l'eau, ſi elle venoit à groſſir. Sur le dernier vaiſſeau, il y avoit une tour pour repouſſer, à coups de traits & de machines, l'ennemi qui en avoit une vis-à-vis pour les incommoder.*

Arrien eſt encore plus détaillé, dans la maniere dont il dit que les Anciens conſtruiſoient leurs ponts de bateaux. Il ſemble croire qu'*Alexandre paſſa l'Indus de cette façon: car*, dit-il, *le fleuve eſt trop grand & trop profond pour le paſſer autrement, outre qu'on n'en eut pas le loiſir* .... Et un peu plus loin parlant de la conſtruction: *On laiſſe aller un bateau dans le courant, non pas de droit fil, mais de travers, comme s'il étoit arrêté par la poupe; & de peur que l'eau ne l'emporte, on le fait ſoûtenir par une nacelle à force de rames, juſqu'à ce qu'il ſoit au lieu où l'on veut faire le pont; alors on jette en bas de la proüe de grandes cages d'oſier en forme de pyramides, pleines de groſſes pierres qui l'arrêtent par leur peſanteur, on tourne vis-à-vis de la proüe d'un autre vaiſſeau qu'on arrête de la même ſorte, puis on jette d'une proüe à l'autre deux pieces de bois qui s'attachent enſemble avec des ais au travers, ſans laiſſer entre les deux vaiſſeaux qu'autant de diſtance qu'il en faut pour faire que les pieces de bois n'ayent pas trop de portée, afin que ce qui paſſera deſſus ne les rompe point. On obſerve la même choſe dans tous les vaiſſeaux que l'on joint à ceux-là pour achever l'ouvrage, à la tête duquel on attache de part & d'autre des degrés de bois,*

afin que les chariots & les chevaux deſcendent plus commodément, & cela ſert auſſi à tenir plus ferme toute la ſtructure du pont. Or comme on fait deſcendre tous les vaiſſeaux en même temps à l'endroit où l'on veut faire l'ouvrage, il eſt achevé en peu d'heures, ſans que le bruit & les cris des matelots empêchent qu'on ne reçoive, & qu'on n'exécute les ordres très-promptement.

Les cages d'oſier dont parle Arrien ſont comme aujourd'hui ; il les faut d'une forme ovale & qui puiſſent contenir ſix à ſept quintaux de pierres ; elles ſont plus fermes que les ancres. Un conſtructeur à qui je voulus les propoſer dans la guerre de 1701. en Italie, me dit alors que c'étoit une choſe commune.

Il paroît par divers traits d'hiſtoire trop longs à rapporter, que les Grecs & les Romains qui tenoient des Perſes, comme nous venons de le dire, l'uſage des ponts de bateaux, avoient, ainſi que nous, des équipages de bateaux ſur des haquets à la ſuite de leurs armées, pour conſtruire de pareils ponts par-tout où il en étoit beſoin : mais nous ne liſons nulle part qu'aucun de ces peuples ayent connu les pontons ou bateaux de cuivre. C'eſt en France qu'on en a fait le premier uſage, & j'en ignore l'inventeur. J'en ai vû de fer blanc que nous prîmes aux Hollandois à la bataille de Fleurus ; ils étoient fort bien faits, & plus légers que ceux de cuivre. Je ne ſai pourquoi l'uſage s'en eſt perdu. Il en eſt auſſi de cuir que l'on applique ſur des chaſſis de bois de ſapin ; ceux-là ſont très-légers, on s'en ſert en Allemagne : mais l'invention n'en eſt pas moderne, puiſqu'il en eſt parlé par Ammien-Marcellin, dans la guerre de l'Empereur Juſtinien contre les Perſes.

Je pencherois beaucoup, en faveur de leur grande légereté, pour ces derniers. On les fait de cuir bouilli, & on les ſoûtient par des chaſſis de bois léger comme du ſapin. Ils ſont par leur peu de poids & de dépenſe, très commodes pour les expéditions ſubites, & les longues courſes. On prétend que les vers s'y mettent, & que les ſouris les rongent, outre cela, que l'ardeur du ſoleil les deſſeche & les caſſe : mais il eſt aiſé de remédier à cela par le moyen d'une graiſſe dont j'ai eu le ſecret d'un des plus ſavans Officiers Généraux de l'Europe, & dont j'ai fait l'épreuve avec ſuccès.

Ceux qui voudront des détails plus exacts & plus inſtructifs de la conſtruction des ponts de bateaux ſur les grands fleuves, tel que le Rhin, le Danube, le Rhône, n'ont qu'à lire les mémoires d'artillerie de M. de S. Remy ; c'eſt un excellent livre.

J'en ai vû faire un en moins de huit heures ſur le Rhin par feu M. Martin, Colonel des compagnies de Galiottes, & Brigadier des armées du Roi, qui y employa cinquante pontons. C'étoit un des plus habiles conſtructeurs de ponts que l'on pût trouver. Il l'a prouvé en Italie ſur le Pô dans la guerre de 1701.

CHAPITRE XIII.

Antiochus marche contre Artabazane, qui ſe ſoûmet. Juſte punition des vûes ambitieuſes d'Hermias. Achée ſe tourne contre Antiochus. Conſeil de guerre au ſujet de l'expédition contre Ptolomée. Eſcadre de Séleucie.

ANtiochus fier d'un ſi heureux ſuccès, penſa enſuite à ſe faire craindre des Princes Barbares qui confinoient à ſes provinces, & qui y commandoient, afin qu'ils n'euſſent pas dans la ſuite la hardieſſe de fournir des vivres aux rébelles, ou de prendre les armes en leur faveur. Réſolu de leur faire la guerre, il voulut commencer par Artabazane, qui lui paroiſſoit le plus à craindre & le plus entreprenant, & qui avoit ſous ſa domination les Atropatiens & les autres nations voiſines. Cette guerre n'étoit point du tout du goût d'Hermias. Il y avoit trop à riſquer dans ces hautes provinces, il en revenoit toûjours à ſon premier deſſein de prendre les armes contre Ptolomée. Cependant quand il ſut qu'il étoit né un fils au Roi, la penſée lui vint qu'il pourroit bien arriver quelque malheur à Antiochus dans ce pays, & qu'il pourroit ſe préſenter des occaſions de lui faire perdre la vie. Il conſentit donc au deſſein du Roi, perſuadé que s'il pouvoit une fois ſe défaire du pere, il ſeroit immanquablement Gouverneur du fils, & par-là maître du Royaume.

La choſe réſolue, on franchit le Zagre & on ſe jette ſur le pays d'Artabazane. Ce pays touche à la Médie, & n'en eſt ſéparé que par des montagnes. Quelques parties du Pont le dominent, du côté du Phaſe, & il s'étend juſqu'à la mer d'Hircanie. Les hommes y ſont pour la plûpart forts & courageux, on y leve ſur-tout d'excellente cavalerie. Toutes les autres proviſions de guerre s'y trouvent auſſi en abondance. Ce Royaume s'étoit conſervé depuis les Perſes: mais il avoit été négligé du temps d'Alexandre. Artabazane, qui étoit alors fort vieux, fut épouvanté: il céda au temps, & fit la paix aux conditions qu'il plut à Antiochus de lui impoſer.

Depuis ce temps-là Apollophanes, Medecin du Roi, & qui en étoit fort aimé, voyant à quel excès étoit venue l'inſolence & la fierté d'Hermias, commença à craindre pour le Roi,

& beaucoup plus encore pour lui-même. Il prit ſon temps pour parler au Roi, & l'exhorta de ſe tenir ſur ſes gardes, de ſe défier d'Hermias, & de prevenir les malheurs qui étoient arrivés à ſon frere; qu'il touchoit preſque à ſon dernier jour, qu'il devoit ſe précautionner, & ſonger à ſon ſalut & à celui de ſes amis. Antiochus lui avoüa qu'il haïſſoit & redoutoit Hermias, & le remercia de ce qu'il avoit eu le courage de s'ouvrir à lui ſur cette affaire. Apollophanes jugeant par cette réponſe qu'il étoit entré dans les diſpoſitions du Roi, en devint plus hardi. Le Prince ne l'eut pas plutôt prié de ne ſe pas contenter de l'avoir averti, mais d'agir efficacement pour le tirer lui & ſes amis du danger où ils étoient, qu'il parut diſpoſé à tout entreprendre. Après être convenus enſemble de la maniere dont on s'y prendroit, le Roi feignit d'avoir des peſanteurs de tête, on éloigna les Officiers & la garde ordinaire pour quelques jours, les ſeuls amis furent introduits, & on eut le moyen d'entretenir en particulier ceux à qui l'on jugeoit à propos de faire part du ſecret. Quand on eut trouvé ſes gens, & la haine qu'on avoit pour Hermias rendoit la choſe aiſée, on ſe diſpoſa à l'exécution. Les Médecins répandirent que le lendemain il falloit que le Roi ſortît dès le point du jour, & allât prendre le frais. Hermias & tous les amis qui étoient du complot vinrent à l'heure marquée. Les autres ne s'y trouverent pas, ils ne s'attendoient point que le Roi dût ſortir à une heure ſi extraordinaire. On part du camp, & lorſqu'on fut à un certain endroit déſert, le Roi s'étant un peu écarté du chemin comme pour ſatisfaire à quelque beſoin, on poignarde Hermias, peine beaucoup au-deſſous de la punition que ſes crimes méritoient. Le Roi délivré de crainte & d'embarras, décampa & prit la route de ſa Capitale. En quelque endroit qu'il paſſât, tout retentiſſoit des éloges que l'on faiſoit de ſes entrepriſes & de ſes exploits, mais ſur-tout de s'être défait d'Hermias. A Apamée ſa femme fut auſſi tuée par les femmes, & ſes enfans par les enfans.

Après que le Roi eut mis ſes troupes en quartiers d'hyver, il dépêcha vers Achée, pour lui faire des reproches d'avoir oſé ſe mettre le Diademe ſur la tête, & ſe faire appeller Roi; & en ſecond lieu pour l'avertir qu'on ſavoit la liaiſon qu'il avoit avec Ptolomée, & les excès où cette liaiſon l'avoit fait tomber. En effet dans le temps qu'Antiochus marchoit contre

Artabazane, cet Achée s'étoit flatté ou que le Roi périroit dans cette expédition, ou que quand même il en reviendroit, il auroit le temps de ſe jetter dans la Syrie avant que ce Prince y arrivât, & qu'avec le ſecours des Cyrrheſtes, qui avoient quitté le parti du Roi, il ſeroit bientôt le maître du Royaume. Dans ce deſſein il partit de Lydie à la tête de toute ſon armée. Arrivé à Laodicée en Phrygie, il ſe ceignit la tête du Diademe, & prit pour la premiere fois le nom de Roi. Il écrivit auſſi aux villes en cette qualité, pouſſé à cela principalement par certain banni nommé Spiris qu'il avoit auprès de lui. Il avança toûjours, & il étoit déja près de Lycaonie, lorſque ſes troupes voyant avec chagrin qu'on les menoit contre leur Roi naturel, ſe ſoûleverent. Achée ſe garda bien de perſiſter dans ſon deſſein après ce changement des eſprits. Au contraire pour perſuader à ſes troupes que ſes vûes n'étoient pas d'abord de faire la guerre en Syrie, il prit une autre route, pilla la Piſidie; & quand il ſe fut regagné l'amitié & la confiance de ſon armée par le butin qu'il lui fit faire dans cette province, il s'en retourna chez lui. Le Roi avoit été informé de toutes ces perfidies, & c'eſt la raiſon des menaces qu'il faiſoit perpétuellement à Achée, & que nous avons rapportées.

Antiochus ne laiſſa pas pour cela de donner tous ſes ſoins à ſe diſpoſer à la guerre contre Ptolomée. Ayant aſſemblé ſes troupes à Apamée au commencement du Printemps, il conſulta ſes amis ſur la maniere dont on s'y prendroit pour entrer dans la Céleſyrie. Après qu'on ſe fut fort étendu ſur la ſituation des lieux, ſur les préparatifs, ſur le ſecours que pourroit donner une armée navale, Apollophanes, le même dont nous parlions tout à l'heure, & qui étoit de Séleucie, réfuta tout ce que l'on avoit propoſé, & dit, qu'il n'étoit point raiſonnable d'avoir tant de paſſion de conquerir la Céleſyrie, tandis qu'on ſouffroit que Ptolomée poſſedât Séleucie, la Capitale du Royaume, le Temple, pour ainſi dire, des Dieux Pénates de toute la Monarchie; qu'il étoit honteux de laiſſer ſous la puiſſance des Rois d'Egypte une ville dont on pourroit tirer de très-grands avantages dans les conjonctures préſentes; que tant qu'elle reſteroit aux ennemis, elle ſeroit un obſtacle invincible à tous les deſſeins qu'on avoit; qu'en quelque endroit qu'on voulût porter la guerre, cette ville étoit à craindre; que l'on ne devoit pas moins ſonger à bien

munir les places du Royaume, qu'à faire des préparatifs contre les ennemis : qu'en prenant Séleucie, cette ville étoit ſi heureuſement ſituée, que non-ſeulement elle mettroit le Royaume à couvert de toute inſulte, mais qu'elle ſeroit d'un grand ſecours par mer & par terre, pour faire réuſſir les projets qu'on avoit formés. Tout le conſeil demeura d'accord, de ce qu'avoit dit Apollophanes, & il fut réſolu de commencer par le ſiége de Séleucie, où depuis que Ptolomée Evergéte irrité contre Séleucus l'avoit priſe pour venger la mort de Bérénice, il y avoit eu juſqu'alors garniſon Egyptienne. Antiochus donna ordre à Diognete Amiral, d'y amener une flotte, & partant d'Apamée il vint camper à environ cinq ſtades de la ville proche du Cirque ; il envoya auſſi Théodote Hémiolien dans la Céleſyrie avec un corps de troupes pour s'emparer des défilés, & veiller ſur ſes intérêts.

Voyons maintenant la ſituation de Séleucie, & la diſpoſition des lieux d'alentour. Cette ville eſt ſituée ſur la mer entre la Cilicie & la Phénicie. Tout proche s'éleve une montagne d'une hauteur extraordinaire, & qu'on appelle le Coryphée. Là du côté d'Occident ſe briſent les flots de la mer qui ſépare Cypre de la Phénicie, & à l'Orient cette montagne domine toutes les terres d'Antioche & de Séleucie. La ville eſt au Midi de la montagne, dont elle eſt ſéparée par une vallée profonde, & où l'on ne peut deſcendre qu'avec peine. Elle touche à la mer & en eſt preſque toute environnée, la plûpart des bords ſont des précipices & des rochers affreux. Entre la mer & la ville ſont les marchés & le fauxbourg, qui eſt enfermé de fortes murailles : tout le tour de la ville eſt auſſi bien muré, & le dedans de la ville eſt orné de Temples & de maiſons magnifiques. On ne peut y entrer du côté de la mer que par un eſcalier fait exprès. Non loin de la ville eſt l'embouchure de l'Oronte, qui prenant ſa ſource vers le Liban & l'Antiliban traverſe la plaine d'Amyque, paſſe à Antioche, dont il emporte toutes les immondices, & vient ſe jetter dans la mer de Syrie proche de Séleucie.

Le Roi commença par faire offrir aux principaux de la ville de l'argent & de grandes récompenſes pour l'avenir, s'ils vouloient de bon gré lui en ouvrir les portes : mais ſes offres ne furent point écoutées. Les Officiers ſubalternes ayant

été plus traitables, Antiochus diſpoſa ſon armée comme pour attaquer la ville du côté de la mer par une flotte, & du côté de la terre par les troupes du camp. Il partagea ſon armée en trois corps, & après les avoir animés à bien faire, & avoir promis de grandes gratifications & des couronnes, tant aux Officiers, qu'aux ſimples ſoldats qui ſe ſignaleroient, il poſta Zeuxis du côté de la porte qui conduit à Antioche, Hermogene proche le Temple de Caſtor & de Pollux; Ardye & Diognete furent chargés de l'attaque du port & du fauxbourg, parce que la convention faite entre les Officiers ſubalternes & Antiochus, portoit qu'on feroit entrer ce Prince dans la ville, dès qu'il auroit emporté le fauxbourg. Le ſignal donné, on attaqua de tous les côtés vigoureuſement : mais la plus vive attaque fut du côté d'Ardye & de Diognete, parce qu'aux autres côtés il falloit gravir & combattre en même temps pour aller à l'eſcalade; au lieu que du côté du port & du fauxbourg on pouvoit ſans riſque porter, dreſſer & appliquer les échelles. Les troupes de mer eſcaladerent donc le port avec vigueur, & Ardye le fauxbourg. Comme le péril étoit égal de toutes parts, & que les aſſiégés ne pûrent venir au ſecours d'aucun endroit, le fauxbourg fut bientôt emporté. Ceux qu'Antiochus avoit mis dans ſes intérêts coururent auſſi-tôt à Léontius qui commandoit, & le preſſent de dépêcher vers le Roi, & de faire la paix avec lui avant qu'il prenne la ville d'aſſaut. Léontius, qui ne ſavoit pas que ceux-ci euſſent été corrompus, épouvanté de la frayeur où il les voyoit, envoya au Roi, pour tirer de lui des aſſûrances qu'il ne ſeroit fait de peine à aucun de ceux qui étoient dans la ville. Le Roi promit pleine ſûreté aux perſonnes libres, & il y en avoit environ ſix mille. Quand il fut entré dans la ville, non-ſeulement il ne fit aucun tort aux libres : mais il rappella tous les exilés, permit à la ville de ſe gouverner ſelon ſes lois, & rendit à chacun ſes biens. Il mit auſſi garniſon dans le port & dans la citadelle.

CHAPITRE XIV.

Conquêtes d'Antiochus dans la Céleſyrie. Expédient dont ſe ſervent deux Miniſtres de Ptolomée pour arrêter ſes progrès. Tréve entre les deux Rois.

PEndant que le Roi mettoit ordre à tout dans la Séleucie, vinrent des lettres de la part de Théodote, qui le preſſoit de venir dans la Céleſyrie. Le Roi ne ſavoit quel parti prendre ſur ces nouvelles. Nous avons déja vû que ce Théodote étoit Etolien de nation, & qu'après avoir rendu de bons offices à Ptolomée, non-ſeulement on ne lui avoit témoigné aucune reconnoiſſance, mais que ſa vie même avoit été en danger. Au temps qu'Antiochus avoit la guerre contre Molon, ce Théodote ne voyant plus rien à eſpérer de Ptolomée, & ſe défiant de la Cour, après avoir pris par lui-même Ptolémaïde & Tyr par Panetole, il ſollicita Antiochus de faire la conquête de la Céleſyrie. Antiochus remit donc à un autre temps la vengeance qu'il vouloit tirer d'Achée, & laiſſant tout autre deſſein, reprit avec ſon armée la route qu'il avoit quittée. Il traverſa la ville de Marſyes, & campa proche les détroits de Gerre ſur le lac qui eſt entre les détroits & la ville. Ayant appris que Nicolas, un des Généraux de Ptolomée, aſſiégeoit Théodote à Ptolémaïde, il laiſſa les peſamment armés, donna ordre aux Officiers d'aſſiéger Broque, château ſitué ſur l'entrée du lac, & ſuivi des armés à la légere, il alla pour faire lever ſiége de Ptolémaïde. Nicolas n'attendit pas que le Roi fût arrivé. Il ſe retira & envoya Lagoras & Doryméne, l'un Candiot & l'autre Etolien, pour s'emparer des détroits de Béryte. Le Roi les en chaſſa & y mit ſon camp. Là lui vint le reſte de ſes troupes, avec leſquelles, après les avoir exhortées de le ſuivre avec courage dans ſes deſſeins, il ſe mit en marche, & entra hardiment dans la belle carriere qui ſembloit s'ouvrir devant lui. Théodote, Panetole & leurs amis lui vinrent au-devant. Il les reçut avec toute ſorte de bontés, & entra dans Tyr & dans Ptolémaïde. Il y prit tout ce qu'il y avoit de munitions, entr'autres quarante vaiſſeaux, dont vingt étoient pontés & bien équipés de tout, ils avoient au moins chacun quatre rangs de rames; les autres étoient à trois,

à

à deux & à un ſeul rang. Tous ces vaiſſeaux furent donnés à l'Amiral Diognete.

Antiochus ayant appris là que Ptolomée s'étoit retiré à Memphis, & que toutes ſes troupes étoient ramaſſées à Péluſe, que les écluſes du Nil étoient levées, & qu'on avoit arrêté les ſources d'eau douce, il abandonna le deſſein qu'il avoit d'aller à Péluſe. Il ſe contenta d'aller de ville en ville, & de prendre les unes par la force, les autres par douceur. Celles qui étoient peu fortifiées ſe rendirent de bon gré, de peur d'être maltraitées: mais il ne put ſe ſoûmettre celles qui ſe croyoient bien munies & bien ſituées, ſans être long-temps devant, & ſans en faire le ſiége en forme.

Après une trahiſon ſi manifeſte, Ptolomée auroit dû mettre ordre au plutôt à ſes affaires: mais la penſée ne lui en vint ſeulement pas, tant ſa lâcheté lui faiſoit négliger tout ce qui regarde la guerre. Il fallut qu'Agathocles & Soſibe, qui gouvernoient tout alors, tinſſent conſeil enſemble pour voir ce que l'on pourroit faire dans la conjoncture préſente. Le réſultat fut que pendant qu'on ſe diſpoſeroit à la guerre, on enverroit des Ambaſſadeurs à Antiochus pour l'amuſer, en le confirmant en apparence dans l'opinion qu'il avoit de Ptolomée, que ce Prince n'auroit pas le courage de prendre les armes contre lui, qu'il auroit plutôt recours à la voie des conférences, ou qu'il le feroit prier par amis de ſortir de la Céleſyrie. Nommés tous deux pour mettre ce deſſein en exécution, ils dépêcherent des Ambaſſadeurs à Antiochus. Ils en envoyerent auſſi aux Rhodiens, aux Byſantins, aux Cizicéniens & aux Etoliens pour traiter de la paix. Pendant que ces différentes Ambaſſades vont & viennent, les deux Rois eurent tout le loiſir de faire leurs préparatifs de guerre. Pendant cet intervalle Agathocles & Soſibe reſtoient à Memphis, & y conféroient avec les Ambaſſadeurs. Ils faiſoient les mêmes honnêtetés à ceux qui venoient de la part d'Antiochus. Cependant ils appelloient & faiſoient aſſembler à Alexandrie (*a*) tous les étrangers qui étoient entretenus dans les villes du dehors du Royaume. On envoyoit pour en lever d'au-

(a) *Ils appelloient & faiſoient aſſembler tous les étrangers qui étoient entretenus dans les Villes du dehors du Royaume.*] M. Folard s'étend beaucoup dans cette note ſur l'origine des Soldats mercenaires & étrangers dans les Etats, ce qui eſt totalement du diſtrict de l'hiſtoire. Quant à leur utilité, il eſt d'avis que, comme l'on peut faire avec du temps & de la diſcipline de tout homme, un Soldat, il eſt non-ſeulement inutile, mais même dangereux d'employer des étrangers, attendu que n'é-

tres, & on amaſſoit des vivres tant pour les troupes que l'on avoit déja, que pour celles qui arrivoient de nouveau. Ils deſcendoient tour à tour de Memphis à Alexandrie, pour diſpoſer tout de telle ſorte que rien ne manquât. Pour le choix des armes & des hommes, ils en donnerent le ſoin à Echécrate de Theſſalie, à Phoxidas de Mélite, à Euryloque de Magnéſie, à Socrate de Béotie & à Cnopias d'Alore. Ce fut un grand bonheur (*a*) pour eux d'avoir des Officiers, qui ayant déja ſervi ſous Démetrius & Antigonus, avoient quelque connoiſſance de la vraie maniere de faire la guerre. Auſſi mirent-ils toute leur application à bien dreſſer les ſoldats.

D'abord ils les diſtinguerent par nation & par âge. Ils leur firent quitter leurs anciennes armes, & leur (*a*) en donnerent de nouvelles ſelon qu'elles convenoient à chacun. On changea

tant retenus par aucun motif que celui de la ſolde, ils ſont toûjours prêts à ſervir votre ennemi s'il la donne plus conſidérable. Le ſuccès des événemens leur importe fort peu, & il eſt arrivé ſouvent à ceux qui en ont employé un trop grand nombre, de ſe trouver abandonnés & trahis dans les occaſions les plus importantes. Outre cela ces ſortes de troupes ſont fort ſujettes à ſe mutiner dans le cas de diſette, & à vouloir exiger leur ſolde, lorſqu'il eſt impoſſible d'y ſatisfaire; ce qui non-ſeulement eſt fort embarraſſant, mais peut être d'un mauvais exemple aux troupes nationales. Cela eſt arrivé dans les guerres de François I. en Italie de la part des Suiſſes; il eſt vrai que depuis ce temps cette nation n'a rien fait de ſemblable, & qu'on peut regarder ces Soldats aujourd'hui comme auxiliaires, vû les alliances étroites qui uniſſent les Cantons Suiſſes à la France. Quant aux autres que l'on pourroit employer, je crois qu'il vaut mieux de tout point s'attacher à former des Soldats de ſes propres ſujets que non pas des étrangers, qui, lorſqu'ils ont acquis les connoiſſances qu'ils viennent étudier, s'en ſervent ſouvent contre nous.

M. de Folard promet de traiter cette matiere plus au long dans les volumes ſuivans. Il ſeroit à deſirer que dans ce qu'il a laiſſé de mémoires, l'on pût trouver de quoi completer ce qui manque à ſon ouvrage.

(a) *Ce fut un grand bonheur pour eux d'avoir des Officiers, qui ayant déja ſervi ſous Démetrius & Antigonus.*] Si c'eſt une maxime d'Etat reçûe & approuvée que tout ce qui eſt utile au bien public eſt honnête & juſte, il eſt de la prudence & du devoir des Princes d'attirer à eux les Officiers excellents & fameux des nations étrangeres, ſur-tout dans le cas dont il s'agit ici, où Ptolomée avoit laiſſé aller la diſcipline militaire: mais en même temps cette politique des Gouvernemens, doit réveiller l'attention d'un chacun pour s'attacher sûrement & par des effets, les bons Officiers, non-ſeulement durant les guerres, mais à la paix, où il n'eſt que trop ordinaire que l'on néglige de récompenſer ou d'entretenir même au ſervice, nombre d'excellens ſujets, que l'étranger reçoit à bras ouverts, ainſi que fit Artaxercès, Roi de Perſe, lorſque Themiſtocles perſécuté par ſes concitoyens, ſe retira près de lui. Ce Prince l'ayant traité avec beaucoup de diſtinction, *prioit les Dieux*, dit Plutarque, *d'envoyer toûjours à ſes ennemis de ſemblables penſées, & de les porter à ſe défaire de leurs plus grands perſonnages.*

(a) *Ils leur firent quitter leurs anciennes armes, & leur en donnerent de nouvelles, ſelon qu'elles convenoient à chacun.*] Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que les gens raiſonnables ont regardé comme abſurde l'attachement trop aveugle aux anciens uſages: mais cependant il faut bien de la prudence dans les nouveaux que l'on veut établir à la place. Je ne répéterai point ce que j'ai dit ailleurs au ſujet de la pique, que je prétends que l'on a mal à propos rejettée totalement; je crois qu'alors il

la diſtribution des corps, & les rôles qu'on en faiſoit pour donner la paye aux ſoldats, & l'on forma une ordonnance militaire propre au temps. Les ſoldats furent exercés ſur de nouveaux ordres, & ſur les mouvemens que chaque arme particuliere demandoit. Il ſe faiſoit des revûes générales, où on les avertiſſoit de leurs devoirs. Andromaque d'Aſpende & Polycrate d'Argos leur furent d'une grande utilité pour cette réforme de la diſcipline militaire. Ils étoient venus récemment de Grece, tous deux pleins de cette hardieſſe & de cette induſtrie ſi naturelle aux Grecs : tous deux autant diſtingués par leur patrie que par leurs richeſſes, quoique Polycrate l'emportât ſur l'autre par l'ancienneté de ſa famille, & par la gloire que Mnœſiade ſon pere s'étoit acquiſe dans les jeux olympiques. A force d'animer les ſoldats & en particulier & en public, ils leur inſpirerent du courage & de la valeur.

Toutes les perſonnes que je viens de nommer eurent des charges chacun ſelon ſon talent particulier. Euryloque eut ſous lui les trois mille hommes de la garde : Socrate deux mille hommes d'infanterie à rondaches : Phoxidas Achéen, Ptolomée fils de Thraſeas, & Andromaque exerçoient la phalange & les Grecs ſoudoyés. Les deux derniers commanderent la phalange, qui étoit de vingt-cinq mille hommes, & Phoxidas les Grecs au nombre de huit mille. Les ſept cents chevaux qui font le cortége du Roi, la cavalerie d'Afrique & celle qui avoit été levée dans le pays, tout cela faiſant environ trois mille chevaux, fut mis ſous le commandement de Polycrate. Echécrate, qui avoit merveilleuſement exercé la cavalerie de Grece & l'étrangere, leſquelles montoient enſemble à deux mille chevaux, fut d'un grand ſecours dans la bataille. Perſonne n'apporta plus de ſoin à dreſſer les troupes

falloit être un peu plus attaché qu'on ne l'a été a l'ancien uſage : auſſi d'un autre côté ç'auroit été une faute impardonnable de ne pas admettre le fuſil & la bayonette a douille. Mais dans ces deux partis, l'on a été extrême ; il falloit admettre le nouveau & conſerver l'ancien, l'un & l'autre avec un équilibre que peu de gens connoiſſent. Il en eſt de même de tout ce que l'on propoſe d'avantageux ; il faut le peſer mûrement, faire abſtraction de préjugé & d'habitude, mais reſpecter ce qui eſt de la nation que l'on gouverne.

Rarement tout eſt mauvais dans l'ancien uſage : mais plus rarement encore tout eſt-il bon dans le nouveau. Ce qui eſt propre à un Suédois, ne vaut rien à un Eſpagnol : mais ſouvent en rapprochant le bon de part & d'autre avec intelligence, & une connoiſſance exacte du caractere de la nation que l'on veut perfectionner, l'on parvient a la découverte du vrai. Ce n'eſt point l'ouvrage des enthouſiaſtes de l'un ou de l'autre parti, mais celui de gens raiſonnables & flegmatiques, dont le caractere ſemble créé exprès pour ſervir d'arbitre entre les ſentimens trop oppoſés.

qui lui furent confiées que Cnopias. Il avoit environ trois mille Candiots, entre leſquels il y avoit mille Néocrétes, dont il donna le commandement à Philon de Cnoſſe. On avoit armé trois mille Afriquains à la maniere des Macédoniens, & Ammonius les commandoit. La phalange Egyptienne conſiſtant en vingt mille hommes, étoit conduite par Soſibe. Il y avoit outre cela un corps de quatre mille Thraces & Gaulois, levé depuis peu tant de ceux qui demeuroient dans le pays, que de ceux qui vinrent d'ailleurs ſe préſenter, & c'étoit Denys de Thrace qui étoit à leur tête. Telle étoit l'armée de Ptolomée, & les différentes nations qui la compoſoient.

Cependant Antiochus preſſoit le ſiége de Dure, & tous ſes efforts n'aboutiſſoient à rien. Outre que la ville par ſa ſituation étoit très-forte, Nicolas ne ceſſoit d'y jetter du ſecours. Enfin les approches de l'hyver le déterminerent à ſe rendre aux ſollicitations des Ambaſſadeurs de Ptolomée; il conſentit à une treve de quatre mois, & promit que pour le reſte on le trouveroit toûjours fort raiſonnable. Cela étoit bien éloigné de ſa penſée : mais il ſe laſſoit d'être ſi long-temps éloigné de ſon Royaume, & d'ailleurs il avoit de bonnes raiſons de prendre ſes quartiers d'hyver à Séleucie; car il n'y avoit plus lieu de douter qu'Achée ne lui tendît des piéges, & ne s'entendît avec Ptolomée.

CHAPITRE XV.

Combats ſur terre & ſur mer entre les deux Rois. Antiochus vainqueur entre dans pluſieurs places.

LA treve conclue, Antiochus envoya des Ambaſſadeurs au Roi d'Egypte, avec ordre de lui rapporter au plutôt les diſpoſitions de ce Prince, & de le venir joindre à Séleucie. Puis ayant mis des garniſons dans les différens poſtes, & confié le ſoin des affaires à Théodote, il reprit la route de Séleucie, où il ne fut pas plutôt arrivé qu'il diſtribua ſes troupes en quartiers d'hyver. Du reſte il ne fit pas grande attention à exercer ſon armée, perſuadé qu'étant déja maître d'une partie de la Céleſyrie & de la Phénicie, il feroit aiſément & ſans combat la conquête du reſte. Il ſe flattoit d'ailleurs que la choſe ſe décideroit de gré à gré & par des conférences, &

que Ptolomée n'oſeroit pas en venir à une bataille. Les Ambaſſadeurs de part & d'autre étoient entrés dans le même ſentiment, ceux d'Antiochus par les honnêtetés que Soſibe leur avoit faites à Memphis, & ceux de Ptolomée, parce que Soſibe avoit empêché qu'ils ne viſſent les préparatifs qui ſe faiſoient à Alexandrie.

Selon le rapport des Ambaſſadeurs d'Antiochus, Soſibe étoit préparé à tout évenement, & dans les conférences qu'avoit Antiochus avec les Ambaſſadeurs d'Egypte, il s'étudioit à leur faire voir qu'il n'étoit pas moins ſupérieur par la juſtice de ſa cauſe que par ſes armes. En effet quand ces Ambaſſadeurs furent arrivés à Séleucie, & qu'on en vint à diſcuter ce qui regardoit la paix en particulier, ſelon l'ordre qu'ils en avoient reçû de Soſibe, le Roi dit qu'on avoit tort de lui faire un crime de s'être emparé d'une partie de la Céleſyrie, qu'il l'avoit ſeulement revendiquée comme un bien qui lui appartenoit; qu'Antigonus le borgne avoit le premier conquis cette province; que Séleucus l'avoit eue ſous ſa domination; que c'étoit là les titres authentiques ſur leſquels il étoit fondé à ſe la faire rendre par Ptolomée, qui n'y avoit aucun droit; qu'à la vérité ce Prince avoit eu la guerre avec Antigonus, mais pour aider Séleucus à s'y établir, & non pas pour y dominer lui-même. Il appuyoit principalement ſur la conceſſion qui lui avoit été faite de ce pays par les Rois Caſſander, Lyſimaque & Séleucus, lorſqu'après avoir défait Antigonus, ils déciderent unanimement dans un Conſeil que toute la Syrie appartenoit à Séleucus.

Les Ambaſſadeurs de Ptolomée ſoûtinrent tout au contraire, que c'étoit un injuſtice manifeſte que la trahiſon de Théodote & l'irruption d'Antiochus, & prétendirent que Ptolomée fils de Lagus s'étoit joint à Séleucus pour aider celui-ci à ſe rendre maître de toute l'Aſie: mais que c'étoit à condition que la Céleſyrie & la Phénicie ſeroient à Ptolomée. On diſputa longtemps ſur ces points de part & d'autre dans les conférences, & l'on ne concluoit rien; parce que, les choſes ſe traitant par amis communs, il n'y avoit perſonne qui pût modérer la chaleur avec laquelle un parti tâchoit de faire ſon avantage au préjudice de l'autre. Ce qui leur cauſoit le plus d'embarras, c'étoit l'affaire d'Achée. Ptolomée auroit bien voulu le comprendre dans le Traité: mais Antiochus ne pouvoit ſouffrir qu'on en fît mention; il regardoit comme une choſe indigne, que

Ptolomée ſe rendit le protecteur d'un rébelle & oſât ſeulement en parler.

Pendant cette conteſtation, où chacun ſe défendit du mieux qu'il put ſans rien décider, le Printemps arrive, & Antiochus aſſemble ſes troupes, menaçant d'attaquer par mer & par terre & de ſubjuguer le reſte de la Céleſyrie. Ptolomée de ſon côté fit Nicolas Généraliſſime de ſes armées, amaſſa des vivres en abondance proche de Gaza, & mit en mouvement deux armées, une ſur terre & une ſur mer. Nicolas plein de confiance ſe met à la tête de la premiere, ſoûtenu de l'Amiral Périgene, à qui Ptolomée avoit donné le commandement de la ſeconde. Cette derniere étoit compoſée de trente vaiſſeaux pontés & de plus de quatre cents vaiſſeaux de charge. Le Général, Etolien de naiſſance, étoit un homme expérimenté & courageux, qui ne cédoit en rien aux autres Officiers de Ptolomée. Une partie de ſes troupes s'empara des détroits de Platane, pendant que l'autre, où il étoit en perſonne, ſe jetta dans la ville de Porphyréon pour fermer par-là, avec le ſecours de l'armée navale, l'entrée du pays à Antiochus.

Celui-ci vint d'abord à Marathe, où les Aradiens le vinrent trouver pour lui offrir leur alliance. Non-ſeulement il accepta leurs offres, mais appaiſa encore une conteſtation qui diviſoit depuis quelque temps les Aradiens inſulaires de ceux qui habitoient la terre ferme. De-là entrant dans la Syrie par le promontoire appellé Face-Dieu, il prit Botrys, brûla Triere & Calame, & vint à Béryte. Il envoya d'ici Nicarque & Théodote devant, pour occuper les défilés qui ſont proche du Lyque. Enſuite il alla camper proche la riviere de Damure, ſuivi de près par mer de ſon armée navale que commandoit l'Amiral Diognete. Ayant pris là Théodote, Nicarque & ſes armés à la légere, il marcha vers les défilés où Nicolas s'étoit déja logé; & après avoir reconnu la ſituation des lieux, il ſe retira dans ſon camp. Dès le lendemain, laiſſant au camp les peſamment armés ſous le commandement de Nicarque, il marche avec le reſte de ſon armée vers l'ennemi, qui campé dans un terrein fort ſerré, ſur la côte, entre le pié du mont Liban & la mer, & environné d'une hauteur rude & eſcarpée, qui ne laiſſe le long de la mer qu'un paſſage étroit & difficile, avoit encore mis bonne garde à certains poſtes & en avoit fortifié d'autres, croyant qu'il lui ſeroit aiſé d'empêcher qu'Antiochus ne pénétrât juſqu'à lui.

Digitized by Google

Ce Prince partagea ſon armée en trois corps. Il en donna un à Théodote, avec ordre de charger & de forcer les ennemis au pié du mont Liban : Ménédeme avec le ſecond avoit ordre exprès de tenter le paſſage par le milieu de la hauteur ; le troiſieme fut poſté ſur le bord de la mer, Dioclés Gouverneur de la Parapotamie à la tête. Le Roi avec ſa garde ſe plaça au milieu, pour être à portée de voir ce qui ſe paſſeroit, & d'envoyer du ſecours où il ſeroit néceſſaire. Diognete & Périgene ſe diſpoſerent de leur côté à un combat naval. Ils s'approcherent de la terre le plus qu'il leur fut poſſible, & tâcherent de faire enſorte que leurs armées ne fiſſent enſemble qu'un même front. Le ſignal donné, l'on attaque de tous les côtés en même temps. Sur mer comme les forces étoient égales, on combattit avec égal avantage. Par terre la forte ſituation des poſtes que Nicolas occupoit, lui donna d'abord quelque ſupériorité : mais quand Théodote eut rompu les ennemis qui étoient le long du Liban, & que d'en-haut il fut enſuite tombé ſur eux, toute l'armée de Nicolas s'enfuit à vauderoute. Deux mille furent tués en fuyant, on n'en prit pas moins de priſonniers, le reſte ſe retira à Sidon. Périgene, qui commençoit à eſpérer un heureux ſuccès du combat naval, ne vit pas plutôt la défaite de l'armée de terre, qu'il prit l'épouvante & ſe retira auſſi au même endroit.

Antiochus vint camper devant Sidon : mais il y avoit tant de munitions dans cette ville, la garniſon jointe aux fuyards y étoit ſi forte, que n'oſant tenter le ſiége, il prit le chemin de Philoterie, & envoya ordre à Diognete Amiral, de venir à Tyr. Philoterie eſt ſur le lac où ſe jette le Jourdain, d'où ſortant il traverſe la plaine dans laquelle eſt ſituée Scythople. On lui ouvrit de bon gré les portes de ces deux places, & cette nouvelle conquête lui donna de grandes eſpérances pour la ſuite. Car comme tout le pays dépend de ces deux villes, il trouvoit là aiſément les vivres & toutes les autres munitions néceſſaires. Ayant mis garniſon dans ces deux places, il paſſa les montagnes & arriva à Atabryon, ville ſituée ſur une hauteur de plus de quinze ſtades. Pour entrer dans cette place il uſa d'un ſtratagème : il mit des troupes en embuſcade, engagea une eſcarmouche avec les habitans ; puis les ayant attirés loin de la ville en faiſant ſemblant de fuir, il tourna tout d'un coup viſage ; ceux qui étoient en embuſcade donnerent en même temps. Beaucoup des habitans reſterent ſur la place,

Antiochus pourſuivit les autres, & entra avec eux dans la ville ſans réſiſtance.

Vers le même temps Cereas, un des Gouverneurs de Ptolomée, vint s'offrir à Antiochus, qui par les honneurs qu'il lui fit attira dans ſon parti beaucoup d'autres Officiers ennemis, du nombre deſquels fut Hippoloque Theſſalien avec quatre cents chevaux qu'il commandoit. Antiochus, après avoir mis garniſon dans Atabryon, ſe mit en marche, & prit en paſſant Pella, Came & Gephre. Tous ces ſuccès ſoûleverent l'Arabie en ſa faveur : on s'exhortoit les uns les autres à ſe rendre à lui. Le Roi en conçut de nouvelles eſpérances. Il prit là des proviſions, & pourſuivit ſa route. De-là il paſſa dans la Galatide, s'empara d'Abyla, & prit tous ceux qui ſous le commandement de Nicias, ami & parent de Méneas, étoient venus pour ſecourir cette place. Gadare reſtoit à prendre. La ville paſſoit dans le pays pour une des plus fortes. Il campe devant, fait ſes approches, la ville eſt épouvantée & ſe rend. De-là il reçoit avis qu'une troupe d'ennemis raſſemblés dans Rabatamane, ville de l'Arabie, ravageoit le pays des Arabes qui avoient pris leur parti : il part auſſitôt, & ſe campe ſur les hauteurs où cette ville eſt ſituée. Ayant fait le tour de la colline, & remarqué qu'on ne pouvoit y monter que par deux endroits, il fait par-là approcher ſes machines. Nicarque en conduiſoit une partie, & Théodote l'autre, pendant que le Roi obſervoit avec une égale vigilance quel ſeroit le zele de ces deux Capitaines pour ſon ſervice. Comme il y avoit entre eux une noble & continuelle émulation à qui abattroit le premier le côté du mur qu'il attaquoit, tout d'un coup, lorſqu'on s'y attendoit le moins, l'un & l'autre côté tomberent ; après quoi & de nuit & de jour ce furent des aſſauts continuels. On n'avançoit cependant rien, quelques efforts que l'on fit, à cauſe du grand nombre d'hommes qui s'étoient retirés dans la place. Enfin je ne ſai quel priſonnier montra le paſſage ſouterrein par où l'on deſcendoit de la ville pour chercher de l'eau. On le boucha de bois, de pierres & d'autres choſes ſemblables, de ſorte que les habitans manquant d'eau furent contraints de ſe rendre.

Le Roi ayant laiſſé dans la ville Nicarque avec une bonne garniſon, envoya cinq mille hommes de pié ſous la conduite d'Hippoloque & de Céreas, les deux qui avoient quitté Ptolomée, dans les lieux voiſins de Samarie, pour veiller aux affaires de cette province, & défendre de toute inſulte les peuples qui s'étoient ſoûmis. Il décampa enſuite, & alla à Ptolémaïde paſſer le quartier d'hyver.

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS

Sur les deux combats de mer & de terre entre les armées de Ptolomée & d'Antiochus.

§. I.

Changement dans les uſages de la guerre quelquefois importans. Négociations ſuſpectes.

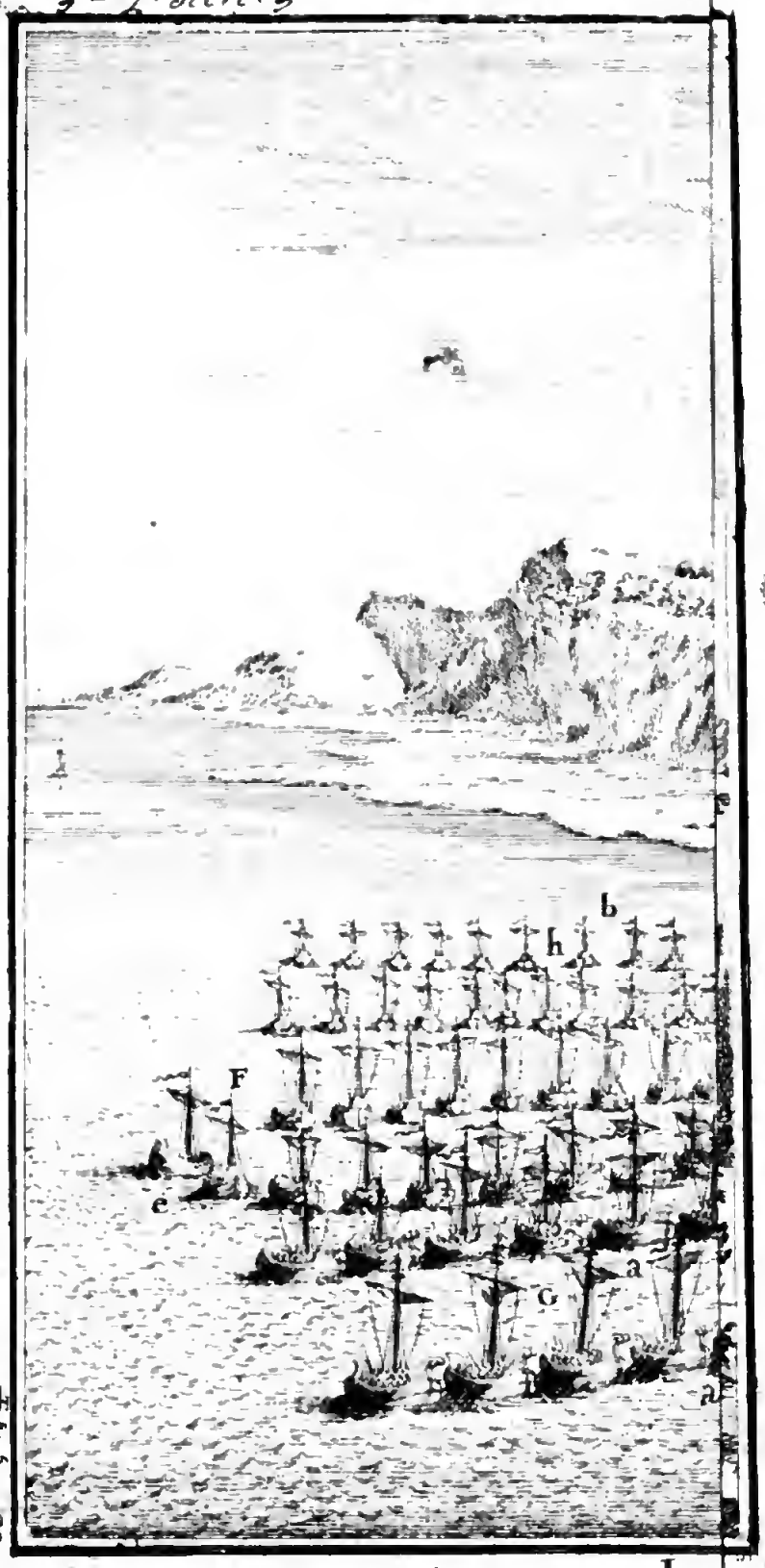
LE célebre la Noue dans ſes Diſcours poliriques, expoſe un ſentiment qui fait voir que de tous temps les habiles gens ont penſé de même pour ce qui regarde l'introduction des nouveaux uſages. Parlant de la façon de ranger la cavalerie : *Je dirai donc*, dit il, *que la façon qu'on a obſervée juſqu'à ce jour de ranger la cavalerie, doit être laiſſée, pour prendre celle que la raiſon nous admonête de ſuivre comme meilleure. A cette propoſition je ſai bien qu'aucuns contrediront, diſant que l'ancienne coûtume ne doit être légerement changée ; & que lorſque la gendarmerie étoit en ſa fleur, elle combattoit en cette ſorte : davantage puiſque M. de Guiſe, & feu M. le Connétable, qui ont été deux chefs excellens, n'y ont rien innové, c'eſt bien ſigne qu'elle doit être laiſſée en uſage. Je répondrai que quant aux coutûmes anciennes, il faut regarder trois fois avant que de les laiſſer ; car ſi les mutations aux choſes d'Etat ſont dangereuſes, ainſi que dit Xenophon, auſſi muer les ordres militaires amene les inconvéniens. Mais quand on a manifeſtement connu par épreuve l'utilité du nouvel ordre, & les défauts du vieil, n'eſt-il pas alors néceſſaire de quitter l'un pour prendre l'autre ? Les Romains, qu'on peut dire avoir été ſouverains maîtres en l'art militaire, ont ſouvent fait le ſemblable, & l'ont toûjours pratiqué juſqu'à Céſar* ; & peut-être que l'on pourroit ajoûter que depuis ce chef illuſtre tout alla en décadence, ſans doute à meſure que la négligence des lois militaires mit obſtacle à ce que l'on n'introduisît plus de nouveaux uſages : c'eſt-à-dire, à ce que l'on ne ſongeât plus à ſe perfectionner ; tandis que les ennemis de l'Empire au contraire cherchoient à ſe rendre plus redoutables par leur plus exacte diſcipline, & leurs armes perfectionnées.

Soſibe, qui nous eſt dépeint ici comme un habile homme, ſentoit que ce n'eſt point pendant la guerre que l'on établit la diſcipline militaire, il n'eſt plus temps ; tout ce que l'on peut exiger des hommes alors c'eſt de la maintenir, tout au plus de la perfectionner : mais ſi l'on a négligé le temps de la paix pour l'établir, on ne peut pas compter d'avoir une armée ; puiſque des troupes raſſemblées ſans diſcipline ne ſauroient combattre, ni marcher, ni camper. Mais il alla plus loin : cet homme que l'on nous montre pour un homme de tête, hardi & entreprenant, qui joignoit à cela un fond d'habileté, de conſtance dans ſes réſolutions, & de fineſſe dans l'exécution, voulant introduire une bonne diſcipline, choſit tout d'un coup la meilleure qu'il

connut, qui étoit celle des Grecs; elle étoit néceſſaire pour régler la tactique que ces peuples poſſédoient dans un point de perfection, qui étoit inconnu pour lors aux autres nations. Mais que l'on prenne garde d'où partoit ce Soſibe; car s'il eut voulu introduire ce changement à la veille d'une guerre, chez des ſoldats aguerris, formés & diſciplinés par d'autres principes, peut-être ne mériteroit-il pas nos loüanges à un ſi haut point: mais il n'avoit ni Officiers ni ſoldats. Miniſtre d'un Prince efféminé, qui avoit tout laiſſé aller, il falloit forger des hommes & non les refondre. Il prit les meilleurs modeles, il fit venir & attira à lui les meilleurs Officiers qu'il put gagner. Auſſi habile dans ce choix, que zélé pour l'intérêt de ſon pays, il fit ce que nous avons vû faire de nos jours à Pierre le grand, chez ſes Moſcovites. Ce ne ſont pas là de ces travaux faciles ni connus. Quelqu'aiſé qu'il ſoit de découvrir le mérite quand on le veut bien, celui qui s'y attache, mérite de grands éloges. Soſibe étoit auſſi excellent politique qu'habile homme d'Etat: rien n'eſt plus adroit ni plus curieux que toutes les reſſources que Polybe nous apprend qu'il employa pour éviter de voir commencer la guerre trop tôt, & avant que ſes machines fuſſent montées.

Sa dextérité à trouver toûjours de nouveaux moyens de temporiſer, & des propoſitions de paix ſéduiſantes pour Antiochus, eſt une des belles leçons que l'on puiſſe donner aux hommes d'Etat. Il y a à profiter des deux côtés, de celui qui craint, pour, en l'imitant, ſe procurer, ainſi que lui, le temps d'armer par terre & par mer; & de celui qui menace, pour ne pas ſe laiſſer dupper & amuſer par de ſemblables propoſitions dont le délai doit toûjours être ſuſpect à un Prince armé, & qui connoît bien lorſqu'on doit le craindre.

Pyrrhus & le Cardinal de Richelieu, quoique diſtans l'un de l'autre, ſe conduiſoient par les principes de Soſibe. Ils avoient pour maxime de n'employer l'épée que lorſque les paroles ne peuvent plus rien, & qu'elles ont donné le temps d'aſſener ſes coups. Antiochus s'y laiſſa ſurprendre: il oublia que les longues négociations cachent toûjours de mauvais deſſeins, ou pour le moins de la mauvaiſe volonté: c'eſt ce que l'on ne doit jamais oublier en pareil cas. Il faut imiter la conduite de Charles le Bel en 1324, étant en différent avec Edouard II. Roi d'Angleterre pour un château que Hugues de Montpezat avoit bâti en lieu qu'il prétendoit appartenir au Roi d'Angleterre, & que Charles prétendoit au contraire lui appartenir. Le procès ayant été jugé en faveur de la France par le Parlement de Paris, Charles donna ordre que l'on attaquât le château qui fut pris. Montpezat l'ayant attaqué à ſon tour le reprit, & fit paſſer la garniſon au fil de l'épée. Le Roi de France, pour avoir réparation d'une injure auſſi grande, demanda ſatisfaction à Edouard. Celui-ci qui n'étoit pas en état de ſoûtenir la guerre faute de préparatifs, envoya en France le Comte de Kent, avec ordre d'alonger plutôt que de finir ce différent. *Le Seigneur d'Arrablay fut averti*, dit le Pere Daniel, *que les Anglois rempliſſoient ſecretement leurs places de munitions de guerre; & qu'au lieu de ſatisfaire le Roi, il ſe*



LF.

mettoient en état de ſe défendre en cas qu'il les attaquât. Il en donna avis au Roi, qui réſolut ſur le champ de ſe faire juſtice lui-même, puiſqu'on refuſoit de la lui rendre : & comme il avoit une armée toute prête, il fit marcher le Comte de Valois qui étant entré dans la Guyenne, la prit preſque toute, pour ne s'être pas amuſé à de vaines négociations. Il eſt certain que cette ruſe eſt ou devroit être uſée : cependant nombre de Princes s'y laiſſent encore dupper faute de réfléchir ſur les évenemens ſemblables; & ce ſont ces réflexions ſalutaires à quoi nous tâchons d'engager.

§. II.

Réflexions ſur les deux combats de mer & de terre. Ordre de bataille pour celui qui ſe donna ſur terre.

L'Evenement qui occaſionne nos réflexions, eſt un des plus ſinguliers qui ſe liſent dans l'hiſtoire. Deux batailles dans un jour, l'une ſur terre, l'autre ſur mer au même inſtant & ſur un front, pour ainſi dire, contigu, ſont un de ces phénoménes hiſtoriques qui ſont bien tares.

Ce qui les occaſionna fut un raiſonnemenr ſolide & une égale prévoyance des deux partis. Chacun ſentant l'importance dont il lui étoit, l'un, de conſerver ſes places maritimes, ſon accès libre à ſes vaiſſeaux, & la ſeule voie qu'il eût pour recevoir ſes vivres; & l'autre par la même raiſon, ayant un grand déſir de couper cette communication, & de tirer auſſi ſes vivres par la mer; il étoit néceſſaire que tous deux ayant reglé l'état de la guerre dans le même pays & pour le même objet, ils ſe rencontraſſent ſur la côte.

Tous deux prevenus, qu'il eſt important de débutet heureuſement voulurent employer leurs plus grandes reſſources pour ſe procuter l'avantage. Une victoire ſur terre qui n'auroit pas laiſſé le libre accès aux convois de mer, n'en procuroit aucun ſolide au vainqueur. De même une victoire navale ne procuroit aucun avantage déciſif ſi l'entrée demeuroit fermée par terre; ainſi c'étoit une néceſſité de combattre ſur les deux élemens à la fois.

Toutefois quelque profond que fût le raiſonnemenr ſur lequel ces deux Princes établirent l'état de la guerre, je penſe que Ptolomée, ou, ſi l'on veut, Soſibe ſon Miniſtre, ne prit pas le bon parti eu égard au terrein, à la nature de ſes forces, & à la qualité de ſes troupes. Il devoit ſe déterminer à la défenſive, il ſemble même que ſon application au rétabliſſement des troupes & de la diſcipline exigeoit qu'il adoptât de préference ce genre de guerre, plus fait pour aguerrir peu à peu de nouveaux ſoldats en leur faiſant voir l'ennemi dans de petits combats avant d'en venir aux plus grands. Peut être auſſi le blâmé-je à tort, lorſque l'on peut croire que ce fut ſon plan de guetre, mais que le Général Nicolas à qui il en avoit confié l'exécution, s'y prit mal pour le détail de la campagne. Il faut encore ſavoir, avant de prononcer, s'il étoit poſſible à Ptolomée de demeurer ſur la défenſive ſur mer comme ſur terre : je penſe qu'oui, malgré qu'Antiochus devoit chercher par toutes ſortes de moyens à combattre par mer, pour tirer enſuite ſes vivres avec moins de difficultés.

Ce principe une fois poſé, ce

fut une grande faute du côté de Ptolomée de s'être rendu ſi tard au défilé dont il eſt queſtion. Ce paſſage, dont l'importance attiroit toute l'attention des deux armées, devoit être muni & retranché de longue main ; au lieu qu'il ſemble par le récit de Polybe, que l'armée de Ptolomée ne prevint que de peu de jours celle d'Antiochus. Cette premiere faute fut, comme c'eſt l'ordinaire, le principe & la ſource de toutes les autres. Ce fut d'elle que provint le défaut de connoiſſance du lieu, qui engagea Nicolas à négliger l'endroit où il avoit le plus à craindre, pour donner ſon attention à ceux qui ſe défendirent par eux-mêmes, tels que les ſommités des eſcarpemens, tandis qu'il négligea de retrancher le bas qui en avoit le plus de beſoin ; car dans une défenſive de cette nature, c'eſt une faute que de compter ſur ſes forces, & de négliger d'oppoſer des obſtacles à l'ennemi. L'endroit auquel on n'a pas pourvû, venant à être forcé, c'eſt comme ſi l'on n'avoit pourvû à aucun. Le courage & les hommes que l'on a employés ailleurs, tout eſt inutile.

Pour éviter un pareil défaut, il faut tirer une ligne contiguë dont tous les points ſoient auſſi bien retranchés qu'ils en ſont ſuſceptibles. Ptolomée devoit la faire depuis la mer juſqu'au haut des montagnes, & ſuivre en tout les principes & la méthode que nous avons donnés dans les volumes précédens pour ſe retrancher dans les montagnes. Au lieu de cela, il paroît que l'armée de Nicolas fut miſe en bataille dans l'ordre que l'on peut voir ſur le plan. La droite à la montagne, la gauche à la mer. La hauteur (2) roide & eſcarpée, ne laiſſe entr'elle & la mer qu'un paſſage étroit au-deſſus ; en (4) (5) & (7), il avoit retranché une partie de ſes troupes qui dominoient le paſſage, & obligeoient l'ennemi à les déloger avant de pouvoir paſſer outre. Sa gauche (3) étoit appuyée à la mer, garniſſant dans tout ſon front le paſſage d'en bas ſans aucun retranchement. Paſſons maintenant à la diſpoſition d'Antiochus, avant d'examiner ſa conduite. Ce Prince partagea, dit Polybe, ſon armée en trois corps, dont l'un (8) fut deſtiné pour attaquer par le bas la gauche (3) de l'ennemi ; le ſecond (6) fut deſtiné pour attaquer les Egyptiens retranchés en (4) & (5), & le troiſieme à portée duquel le Roi ſe plaça, fut en (9) comme pour ſervir de réſerve.

Quant à la tactique intérieure & particuliere des corps, Polybe n'en fait nulle mention : mais à ſon défaut, nous croyons pouvoir avancer que l'uſage étant chez les Aſiatiques, ainſi que chez les Grecs, de combattre en phalange, ils ne manquoient point dans les lieux reſſerrés de doubler & tripler leur profondeur pour ne point interrompre leur ordre accoûtumé : ainſi il y a lieu de croire qu'Antiochus combattit ſur une grande profondeur.

Après avoir fait connoître la diſpoſition des deux armées, & la conduite du Général de Ptolomée, il nous reſte à examiner pourquoi Antiochus les vainquit dans un lieu dont la nature égaliſoit le front, & où par conſéquent la force ne devoit admettre d'avantage que dans le plus ou le moins de courage. Sans doute que cette victoire ne fut pas un pur effet du haſard ; nous allons le prouver. Nous avons déja fait ſentir la juſteſſe du raiſonnement

d'Antiochus, qui, en établiſſant l'état de la guerre, détermina d'attaquer par mer en même temps que par terre, & de ſe rendre maître du défilé avant toute autre opération, pour conſervet avec la mer une libre communication. Ce deſſein formé, ce Prince qui ſe conduiſoit par principes, s'attacha d'abord à ne pas donner le temps à ſon ennemi de ſe bien établir dans le poſte. Il y arriva ſans doute avec diligence, puiſqu'il n'y avoit que peu de jours que ſon ennemi y étoit.

La connoiſſance du terrein & celle de la diſpoſition que l'ennemi y a faite, nous l'avons dit ſouvent, ſont les deux points par ou l'on doit commencer. Antiochus, tout jeune qu'il étoit, ſuivit cette grande maxime; il s'y porta en perſonne, & reconnut par ſes propres yeux l'ordre de bataille & la nature du lieu. Voyant ſon ennemi retranché ſur le haut des eſcarpemens ſans l'être dans la plaine, il n'eut garde de ſe laiſſer leurer par cette eſpéce d'appas; il compta pour rien de vaincre dans le bas, s'il ne ſe rendoit maître en même temps du haut, puiſque les poſtes qui y fuſſent demeurés, l'euſſent facilement délogé du bas: dès-lors il ſe détermina à attaquer le haut en même temps que le bas. Cette réſolution fut le fruit du ſoin qu'il s'étoit donné de voir par ſes yeux & non par ceux d'autrui. Elle avoit encore un motif déciſif en pareil cas, qui eſt que ſi l'on n'attaque qu'un point, les autres demeurant en état d'y porter ſecours, ſoit par des armes de jet, ſoit même par des renforts d'hommes; ceux qui attaquent courent bien plus de riſque, & ont bien moins de raiſon d'eſperer du ſuccès. C'eſt une maxime que de partager l'attention de l'ennemi, & de multiplier ſes attaques quand on veut ſe rendre maître des paſſages.

Et comme les revers des montagnes fourniſſent toûjours des communications que les yeux de celui qui attaque ne ſauroient découvrir; on doit ſuppoſer que les troupes du haut, ſi on les néglige, ne manqueront pas durant ou après l'action de deſcendre ſur les flancs & ſur les derrieres de celui qui aura forcé le bas; ce qui peut changer très-ſubitement la victoire en déroute.

Dans pluſieurs attaques, il eſt probable qu'il y en aura quelqu'une qui réuſſira, & cela ſuffit. Antiochus, plein de cette maxime, dut encore ſuppoſer que les endroits du plus difficile accès ſeroient confiés aux plus mauvaiſes troupes, & que par conſéquent ils ſeroient d'autant plus aiſés à emporter. L'évenement y répondit. Ce fut ces attaques des hauteurs qui réuſſirent les premieres; & dès-lors il ne fut plus poſſible au bas de ſe maintenir; quelque réſiſtance qu'il eût faite d'abord, il fallut ſe retirer.

Il eſt aiſé aux militaires qui veulent réfléchir, de ſuivre ce raiſonnement, & d'appercevoir que les ſuccès ſont ici amenés par la ſageſſe de la diſpoſition, ainſi qu'il arrive preſque par-tout.

Après ces diſpoſitions primitives, le jeune Roi choiſit ſon poſte au centre de l'armée de terre comme il s'y plaça, pour être à portée de voir & d'ordonner par-tout ſuivant l'évenement. Il eſt vraiſſemblable qu'il choiſit un terrein élevé à mi-côte; c'eſt de pareil endroit que l'on voit & le haut & le bas, & que l'on peut donner des ordres

plus prompts & plus conſéquens aux évenemens. Outre cela toute troupe qui ſait qu'elle eſt vûe de ſon Roi, & qu'il ne lui échappera ni bonne ni mauvaiſe action, combat avec bien plus d'audace, ſe rallie bien plus promptement; & cette ſeule idée fait faire aux hommes des choſes ſurnaturelles.

Cette préſence du Roi influoit autant ſur l'armée navale, car ce Prince étoit à portée de voir tout ce qui s'y paſſoit. Auſſi elle vainquit celle de Ptolomée, & ſe trouvoit en état, par la retraite de cette derniere, d'incommoder par ſes machines de jet les troupes de terre qui réſiſterent plus long-temps dans le bas.

Le poſte des Rois & des Généraux dans les affaires de montagnes eſt toûjours un terrein élevé à micôte, le ſommet eſt trop éloigné du bas, & voit moins bien, & le bas ne voit rien du tout.

Si la défaite des troupes de la hauteur fut occaſionnée par le choix des plus mauvaiſes troupes, que le Général Nicolas y avoit placées, ce fut une grande faute de ſa part d'avoir confié un poſte ſi important à de mauvais ſoldats: le haut forcé tout étoit fait, tandis que dans le bas, tant que le haut lui fût demeuré, il lui reſtoit encore bien des reſſources. C'eſt une faute de trop compter ſur la force de l'aſſiete des lieux; il n'y a de véritablement inacceſſibles à la guerre que les poſtes que le courage défend.

C'eſt ici le lieu de ſe rappeller ce que nous avons dit ailleurs de l'attaque du fameux camp de Ptolomée après la jonction de l'armée de Mithridate de Pergame avec celle de Céſar. Le trait ſe lit dans les Commentaires de cet illuſtre guerrier.

Quant à ce que la grande jeuneſſe du Roi Antiochus peut faire préſumer que ce Prince ne fut pas capable par lui ſeul d'une conduite auſſi ſavante, comme nous ne travaillons ici que pour l'inſtruction, je penſe que l'éloge regarde la conduite, & que c'eſt elle que nous propoſons pour modele. Quant à la perſonne de ce jeune Roi, nous devons du moins admirer la docilité avec laquelle il adopta les ſages conſeils qu'on lui donna, & puiſque l'hiſtoire lui attribue la gloire de l'action, c'eſt la plus utile leçon que l'on puiſſe tirer d'un pareil trait pour les jeunes Princes, que cette réflexion qu'on les prie de faire; qu'ils ſont toûjours eſtimés les auteurs du bien, & que, de ſuivre avec docilité le conſeil des ſages, eſt la ſageſſe même.

Terminons cet article par une derniere réflexion ſur ce qu'Antiochus, dit le texte, ne marcha qu'avec une partie de ſes forces. Il paroît d'abord de la préſomption dans cet endroit: mais au contraire c'eſt un grand trait de prudence, de n'employer dans un pays étroit que ce qu'il peut contenir, car le trop grand nombre embarraſſe dès que l'on ne peut pas l'employer, & le petit bien choiſi eſt toûjours à préférer à la multiude priſe au haſard. Dans le pays de montagnes, il faut de petites armées qui puiſſent ſe mouvoir avec agilité, & ſubſiſter par-tout; ce que celles-là bien conduites ne pourront pas, il eſt inutile de le tenter avec de plus fortes.

Il faut dans cette nature de guerre abſolument dépouiller l'opinion des forces, elle ne conſiſte plus dans le nombre, mais dans la qualité des hommes, la ſcience des chefs, & l'avantage des lieux.

§. III.

Combat naval. Ordre qu'on y obſerva.

JE me ſuis aſſez étendu ſur les raiſons qui engagerent les deux Généraux, l'un à défendre la mer, l'autre à l'attaquer. Quant à la diſpoſition, ſans doute que chaque armée navale ſuivit l'uſage qui étoit alors, ainſi que de nos jours, de ſe ranger ſur deux lignes chacune (*a*) (*b*), les deux aîles (*d*) appuyant de fort près au rivage, & les deux autres (*e*) (*f*) s'étendant vers la pleine mer. Les vaiſſeaux de charge (*g*) (*h*) formerent ſans doute une troiſieme ligne derriere chaque armée. L'auteur dit formellement que les forces étoient égales, & que d'abord l'avantage le fut auſſi, d'où l'on peut conclurre qu'il n'y fut employé ni ruſe ni ſtratagème. Comme les Egyptiens étoient d'excellens marins, à ce qu'aſſûre Céſar lui-même, ſans doute que ſans la perte de la bataille ſur terre, ils euſſent diſputé plus long-temps la victoire navale: mais appercevant la fuite de leurs troupes de terre, la flotte fut obligée de ſe retirer, ce qui rendit les deux victoires d'Antiochus très-complétes.

Il me reſte encore bien des choſes à dire, ſoit pour la guerre de terre dans les montagnes, ſoit pour l'ordre de bataille qui convient le mieux dans un terrein, tel que celui dont nous venons de donner le plan. Si l'on ſe rappelle que j'en ai traité plus haut, & que j'ai fait voir que les colonnes ſur-tout étoient la vraie tactique à employer dans de ſemblables poſitions: il eſt inutile que je le répete, ceux qui n'en ont pas le ſouvenir préſent, peuvent recourir à mon ordre de bataille dans un défilé; de huit bataillons contre une force quadruple au Chapitre IV. du traité de la colonne.

CHAPITRE XVI.

Siége du Pedneliſſe par les Selgiens. Selge attaquée à ſon tour. Trahiſon de Logbaſis. Vengeance qu'en tirent les Selgiens. Conquêtes d'Attalus.

LE même Eté, les Pednéliſſiens aſſiégés & preſſés par les Selgiens, dépêcherent vers Achée pour implorer ſon ſecours, & en ayant eu une réponſe favorable, ils ſoûtenoient conſtamment le ſiége dans l'eſpérance d'en être ſecourus. Achée leur envoya Garſyeris avec ſix mille fantaſſins & cinq cents chevaux. Les Selgiens furent avertis de ce renfort, & auſſi-tôt ils s'emparerent des détroits qui ſont près de Climace. Ils poſterent là la plus grande partie de leurs troupes, mirent bonne garde à l'entrée de Saporda, & rompirent tous les chemins par où l'on pouvoit en approcher. Garſyeris s'étant

jetté dans Milyade, & ayant campé devant Crétople, vit bien que tant que les ennemis occuperoient les paſſages, il ne ſeroit pas poſſible d'avancer. Pour les en déloger, voici le ſtratagème dont il uſa: il retourna ſur ſes pas, comme s'il eut déſeſperé de pouvoir porter du ſecours (*a*) aux aſſiégés, depuis que les paſſages avoient été pris par les Selgiens. Ceux-ci croyant que la retraite ſe faiſoit de bonne foi, ſe retirerent, les uns dans leur camp, & les autres dans la ville, parce que le temps de la moiſſon preſſoit: mais Garſyeris revint auſſi-tôt ſur ſes pas, & marchant à grandes journées vint ſe poſter ſur les hauteurs, qu'il trouva ſans défenſe, & y mit du monde.

(a) *Il retourna ſur ſes pas, comme s'il eût déſeſperé de pouvoir porter du ſecours.*] De tous les ſtratagèmes celui qu'employe ici Garſyeris eſt un des plus sûrs, & les plus habiles, comme les plus forts y ſeroient ſouvent trompés ſi on l'employoit: mais l'on n'en voit plus de pareil parmi les Modernes. Nous appellerons cette ruſe fauſſe retraite: je n'en donnerai point ici de leçon abſolument détaillée. M. Folard dit qu'il réſerve à en traiter dans les retraites d'armées, pour laquelle partie il avoit, ſans doute, fait un ouvrage particuliet, qu'il annonce en pluſieurs endroits de celui-ci. Tout ce qu'il en dit ici, ſe réduit aux principes généraux qui ſuivent.

Il faut que pareille manœuvre ſoit tenue fort ſecrete. Cet ouvrage eſt plein de moyens d'y parvenir. La ſeconde condition pour réuſſir, eſt la netteté & la ſcience de la marche. Quant à l'ordre, l'enſemble, la diſpoſition intérieure & relative des corps, pour marcher, ſe mettre en bataille, ſe céder le terrein les uns aux autres, pour le reprendre l'inſtant d'après ſans confuſion ni retardement, pour que leurs différentes manieres de combattre ne ſoient point embarraſſées les unes par les autres. La préparation du terrein eſt encore une condition, c'eſt-à-dire, qu'il ſoit débarraſſé & applani pour la cavalerie, accommodé & ouvert pour l'infanterie, pour les lieux de combat, comme pour les paſſages & les iſſues; que les ouvertures ne ſoient point étranglées, mais qu'elles ſoient pour des fronts de vingt-cinq à trente files, & à proportion pour la cavalerie: que les bagages marchent de façon, qu'ils ne puiſſent jamais former d'obſtacle, & que dans le plan du combat qui détermine l'ordre de marche, on ſe reſſouvienne de l'avantage de mes colonnes par-deſſus les autres ordres de tactique.

Quant à ce qui eſt du ſtratagème de Garſyeris, je renvoye le Lecteur au texte, & je borne cette note à citer deux exemples.

L'un parmi les Anciens eſt tiré de Polien, qui rapporte qu'*Autophrodate, voulant faire incurſion dans le pays des Pyſidiens, trouva que l'entrée en étoit fort étroite & bien gardée. Il s'y préſenta avec ſes troupes, & comme s'il eût été rebuté de la difficulté des lieux, il recula juſqu'à ſix ſtades. La nuit ſurvint ſur ces entrefaites, & les Pyſidiens, s'imaginans que les ennemis s'étoient retirés tout-à-fait, s'en allerent auſſi. Autophrodate en ayant été informé, prit ſon infanterie armée à la légére, & ceux de ſes ſoldats qui étoient les plus agiles, & courant avec une extrême diligence, il traverſa ces paſſages étroits & ſe déborda dans le pays des Pyſidiens, qu'il ravagea d'un bout à l'autre.*

L'autre beaucoup plus moderne eſt de Ziſca, que j'ai déja cité tant de fois. En 1420, il aſſiégea Vicegrade, ville de Bohême, laquelle capitula pour ſe rendre à jour nommé ſi elle n'étoit ſecourue. L'Empereur Sigiſmond, qui marchoit au ſecours, arriva la veille de ce jour. Ziſca qui n'oſoit tenir la campagne vis-à-vis de lui, ſe retira ſous le canon de Pragne. Les Imperiaux contens de cet heureux ſuccès, ſe livrent à la joie avec pleine confiance, ſans pourſuivre leur ennemi, ni veiller même à leur propre ſûreté; Ziſca informé de cette négligence, qu'il avoit même prévûe, leve ſon camp à la ſourdine, & par une marche auſſi prompte que ſecrete, il les ſurprend, les taille en piéces, pille leur camp, & oblige l'Empereur de s'enfuir, lui vingtieme en Sileſie.

Puis

Puis laiſſant là Phayle pour commander, il fut à Perge avec ce qui lui reſtoit de troupes, & envoya de-là dans les autres endroits de la Piſidie & de la Pamphylie pour repréſenter combien l'on avoit à craindre des Selgiens, engager les peuples des ces provinces à faire alliance avec Achée, & les preſſer de venir au ſecours des Pednéliſſiens.

Cependant les Selgiens ſe fiant ſur la connoiſſance qu'ils avoient du pays, crurent qu'en faiſant marcher un corps de troupes contre Phayle, ils lui donneroient l'épouvante & le chaſſeroient de ſes poſtes : mais loin de réuſſir, ils perdirent beaucoup de leur monde. Ils ſe tournerent donc du côté du ſiége, & le preſſerent plus qu'ils n'avoient fait juſqu'alors. Les Etenniens, peuple de la Piſidie, qui habite les montagnes au-deſſus de Sida, envoyerent à Phayle huit mille peſamment armés, & les Aſpendiens quatre mille. Ceux de Sida ne prirent point de part à ce ſecours, ſoit pour gagner l'amitié d'Antiochus, ou plutôt à cauſe de la haine qu'ils portoient aux Aſpendiens. Avec ces nouvelles forces jointes à ſon armée, Garſyeris approcha de Pednéliſſe, & s'imagina que les Selgiens, pour lever le ſiége, attendroient à peine qu'il parût. Comme cependant ils l'attendirent de pié ferme, il s'arrêta à une diſtance raiſonnable de la ville, & s'y retrancha. Pour ſecourir néantmoins les Pednéliſſiens autant qu'il lui ſeroit poſſible, ſachant qu'ils manquoient de vivres, il voulut faire entrer pendant la nuit dans la ville deux mille hommes chargés chacun d'une certaine meſure de blé. Les Selgiens furent avertis qu'ils étoient en marche, ils vont au-devant, taillent en pieces la plus grande partie de ce détachement, & emportent tout le blé.

Fiers de ce ſuccès, ils entreprirent non-ſeulement de continuer le ſiége de Pednéliſſe, mais encore d'aſſiéger Garſyeris lui-même; car dans la guerre ce peuple eſt toûjours hardi juſqu'à la témérité. Laiſſant donc dans leurs retranchemens une garde ſuffiſante, ils approchent du camp ennemi par pluſieurs endroits, & l'attaquent avec vigueur. Garſyeris preſſé de tous côtés, & voyant ſes retranchemens renverſés en plus d'un endroit commençoit à craindre une défaite entiere. Il envoya ſa cavalerie dans certain poſte qui n'étoit point gardé. Les Selgiens crurent que c'étoit la crainte d'être forcés qui les faiſoit retirer, & ne penſerent point du tout à les arrêter : mais la cavalerie de Garſyeris ayant tourné par leurs derrieres &

chargé bruſquement, l'infanterie encouragée, quoiqu'elle eût été déja renverſée, revint à la charge. Les Selgiens enveloppés prennent la fuite; en même temps les Pednéliſſiens fondent ſur ceux qui avoient été laiſſés au camp, & les en délogent. Les vaincus s'écarterent de côté & d'autre. Il en reſta au moins dix mille ſur la place. De ceux qui ſe ſauverent, les alliés ſe retirerent chez eux, & les Selgiens s'enfuirent par les montagnes dans leur patrie.

Garſyeris, qui étoit bien aiſe de paſſer les défilés, & d'approcher de Selge avant que les fuyards revenus de leur frayeur pûſſent l'arrêter, & déliberer ſur ce qu'ils auroient à faire, ſe mit ſur le champ à leur queue, & arriva à Selge avec ſon armée. Les Selgiens ne pouvant plus eſpérer de ſecours de leurs alliés après la derniere défaite, & effrayés de l'échec qu'ils avoient reçû, commencerent à craindre pour eux-mêmes & pour leur patrie. Ils convoquerent une aſſemblée, où il fut réſolu de députer un de leurs Citoyens à Garſyeris. Ils choiſirent pour cela Logbaſis. Cet homme avoit été long-temps ami de cet Antiochus qui étoit mort en Thrace, & avoit élevé, comme ſa propre fille & avec une tendreſſe extrême, Laodice qui lui avoit été confiée, & qui fut depuis femme d'Achée. Tout cela fit croire qu'on ne pouvoit dans la conjoncture préſente faire un choix plus heureux. Logbaſis entra en conférence avec Garſyeris: mais loin de rendre ſervice à ſa patrie comme on attendoit de lui, il exhorta ce Général d'avertir au plutôt Achée, que Logbaſis ſe chargeoit de lui livrer Selge. On ne pouvoit faire à Garſyeris une propoſition qui lui fût plus agréable. Il envoya ſur le champ à Achée pour lui apprendre ce qui ſe paſſoit, & le faire venir. On fit un treve avec les Selgiens, on recula la concluſion du Traité; toûjours quelque difficulté ſe préſentoit en attendant Achée, & pour donner à Logbaſis le loiſir de conférer avec lui, & de prendre des meſures pour l'exécution de ſon deſſein.

Pendant qu'on alloit & venoit pour cela, les ſoldats paſſoient librement du camp à la ville pour y prendre des vivres. On a éprouvé cent & cent fois combien cette liberté étoit funeſte, cependant on n'y met point ordre. En vérité c'eſt mal-à-propos que l'homme paſſe pour le plus ruſé de tous les animaux, il n'y en a point de plus facile à ſurprendre. Car combien de camps, combien de garniſons, combien de grandes villes ſe ſont perdues par cette liberté? Ce malheur eſt arrivé à une

infinité de gens ; les faits ſont certains, & malgré cela nous ſommes toûjours neufs ſur ces ſortes de ſurpriſes. La raiſon en eſt qu'on ne s'applique pas à connoître les malheurs où ſont tombés, faute de certaines précautions, ceux qui nous ont précedés. On ſe donne beaucoup de peine, on fait de grandes dépenſes pour amaſſer des vivres & de l'argent, pour élever des murailles, pour avoir des armes, & l'on néglige la connoiſſance de l'hiſtoire, la plus aiſée de toutes à acquérir, & qui fournit le plus de reſſources dans les occaſions fâcheuſes : & cela, pendant qu'on pourroit dans un honnête repos & avec beaucoup de plaiſir ſe remplir l'eſprit de ces connoiſſances par la lecture de ce qui s'eſt paſſé avant nous.

Achée arriva au temps marqué, & les Selgiens, après avoir conféré avec lui, s'attendoient à l'accommodement du monde le plus avantageux. Pendant ce temps-là Logbaſis amaſſa des ſoldats d'Achée dans ſa maiſon, ne laiſſant pas toûjours de conſeiller aux Selgiens de tenir des conſeils ſur l'affaire préſente, de ne point échapper l'occaſion & de conclurre enfin un Traité. On s'aſſembla en effet, & comme ſi la choſe devoit ſe terminer, on fit venir à l'aſſemblée juſqu'aux ſentinelles. Alors Logbaſis donna le ſignal aux ennemis, fit prendre les armes aux ſoldats qu'il avoit chez lui, en prit lui-même & en donna à ſes enfans. Achée s'approche de la ville avec la moitié de l'armée, & Garſyeris avec le reſte s'avance vers un Temple de Jupiter, lequel commande la ville, & en eſt comme la citadelle. Un Paſtre s'apperçoit par haſard de la choſe, & en avertit l'aſſemblée. Auſſi-tôt les ſoldats courent, les uns à Ceſtédion, c'eſt le nom du Temple ; les autres au corps-de-garde, & le peuple en fureur à la maiſon de Logbaſis, où la trahiſon ayant été découverte, une partie monte ſur le toit, les autres forcent les portes du veſtibule, & maſſacrent Logbaſis, ſes enfans & tous les autres qui étoient dans la maiſon. Enſuite on annonça la liberté aux eſclaves, & l'on partagea les forces pour aller à la défenſe des poſtes avantageux. Garſyeris tâcha d'approcher de Ceſtédion, dès qu'il vit que les aſſiégés s'en étoient emparés, & Achée de rompre les portes de la ville : mais les Selgiens firent une ſortie qui lui coûta ſept cents hommes, & obligea le reſte à quitter l'entrepriſe, en ſorte que lui & Garſyeris prirent le parti de rentrer dans leurs retranchemens.

Les Selgiens alors craignant qu'il ne s'élevât parmi eux quel-

que ſédition, craignant auſſi de nouvelles attaques de la part de l'ennemi, envoyerent à Achée les plus anciens de la ville avec les marques ordinaires de la paix, & un Traité qui portoit : *Qu'ils donneroient ſur le champ quatre cents talens, qu'ils rendroient aux Pednéliſſiens les priſonniers, & qu'à quelque temps de-là ils payeroient trois cents autres talens.* C'eſt ainſi que les Selgiens ſauverent leur patrie du péril où la trahiſon de Logbaſis l'avoit jettée. Ce courage étoit digne de leur liberté, & de l'alliance qu'ils avoient avec les Lacédémoniens. Pour Achée, après avoir pris Milyade & rangé ſous ſa domination la plus grande partie de la Pamphylie, il alla à Sardes, fit une guerre continuelle à Attalus, menaça Pruſias, & ſe rendit formidable à tout le pays d'en-deçà du mont Taurus.

Dans le temps qu'Achée étoit occupé au ſiége de Selge, Attalus parcouroit avec un corps de Gaulois Tectoſages les villes d'Élide & toutes les autres villes voiſines, qui par crainte s'étoient auparavant rendues à Achée. La plûpart ſe donnerent à lui de bonne grace, & regarderent même comme un bienfait qu'il voulût bien les prendre ſous ſa protection. Peu attendirent qu'on leur fît violence. Celles qui le reçûrent de bon gré, furent Cumes, Smyrne, Phocée : Ægée & Temnos craignirent qu'il ne vînt à elles, & firent comme les autres. Les Teyens & les Colophoniens lui envoyerent auſſi des Ambaſſadeurs, & ſe rendirent à lui eux & leurs villes. Il les reçut aux mêmes conditions qu'auparavant, & prit des ôtages. Il ne traita perſonne avec plus de douceur que les Ambaſſadeurs des Smyrnéens, en reconnoiſſance de la fidélité qu'ils lui avoient gardée. Enſuite il continua d'avancer, & ayant paſſé le Lyque, il entra dans la Myſie ; Carſe épouvantée lui ouvrit ſes portes. Didyme ne tint pas non plus contre la crainte qu'eut la garniſon d'être aſſiégée. Ce fut Thémiſtocles qui lui livra ces deux places. Il en avoit reçû le gouvernement d'Achée. De-là il entra dans la plaine d'Apie, & y fit le dégât, paſſa le mont appellé Pelicanta, & campa ſur le Mégiſte. Pendant qu'il y étoit, arriva une éclipſe de Lune, & les Gaulois qui depuis long-temps ſe laſſoient d'une route ſi pénible, parce que leurs femmes & leurs enfans les ſuivent à la guerre dans des chars, prirent cette éclipſe pour un augure qui ne leur permettoit pas d'aller plus loin. Attalus n'en tiroit aucun ſervice : mais leurs campemens ſéparés, leur déſobéiſſance & leur orgueil ne laiſſerent pas de le jetter dans un très-grand

embarras. D'un côté il craignoit que ſe joignant à Achée, ils ne ſe jettaſſent ſur les terres de ſa domination ; & de l'autre il ne vouloit pas ſe perdre de réputation, en faiſant égorger des ſoldats, qui par affection pour lui l'avoient ſuivi juſqu'en Aſie. Il ſe ſervit donc du prétexte qu'ils lui donnoient, & leur promit de les ramener où il les avoit pris, de leur donner un terrein commode pour s'y établir, & que toutes les fois dans la ſuite qu'ils lui demanderoient des choſes qu'il ſeroit juſte de leur accorder, ils le trouveroient toûjours diſpoſé à les obliger. Il les fit conduire en effet à l'Helleſpont, fit beaucoup d'amitiés aux Lampaſcéniens, aux Alexandrins & aux Iliens, qui lui avoient été fideles, puis avec ſon armée il ſe retira à Pergame.

OBSERVATIONS

Sur l'attaque & la défenſe des maiſons, caſſines ou cenſes en plein champ.

§. I.

Meſures à prendre, ſoit pour l'attaque, ſoit pour la défenſe d'une maiſon.

LA partie de l'art de la guerre qui regarde la défenſe des maiſons eſt aſſez eſſentielle, pour ne pas échapper l'occaſion d'en parler que nous préſente la maiſon, dans laquelle Logbaſis s'étoit retiré avec ſa troupe. La plûpart des Auteurs dogmatiques ſe ſont attachés aux grandes parties de la guerre, peu ont eu à cœur l'inſtruction des Officiers particuliers : mais nous qui travaillons autant pour ceux-ci que pour les autres, & qui voulons en former pour tous les grades, il eſt juſte que nous traitions en détail une partie qui les regarde plûtôt que les Généraux, leſquels cependant ne ſeroient point devenus tels, s'ils n'avoient poſſedé les vertus & les talens qui ſont propres aux différens grades par où ils ont paſſé.

Nous commencerons d'abord par donner quelques principes, & enſuite nous nous attacherons plus particulierement à des exemples dont la connoiſſance établit les maximes bien plus avant dans la mémoire, ſur-tout pour les petites parties de la guerre ; car celle-ci n'eſt pas au nombre des grandes.

Avant que de ſavoir comment tirer parti d'une maiſon pour la défendre, il faut ſavoir quelles ſont celles qui ſont les plus avantageuſes. Pour cela il faut s'attendre que le plus grand danger que l'on y court, c'eſt celui du feu, attendu qu'il fait raiſon des plus opiniâtres, & qu'il abrege toutes les défenſes. Dès que l'on peut vous brûler, il faut ſe rendre ou périr ; par conſéquent ſi l'on a le choix, il ne faut

jamais s'enfermer dans celles qui ſont de bois, ou qui ſont couvertes de paille ou de chaume. S'il n'en eſt point d'autres, il faut commencer par en faire ſauter le toit, le brûler ſoi-même, crainte que l'ennemi ne ſe ſerve de ſes débris contre vous. Parmi celles qui ſont couvertes différemment, il eſt des différences à faire eu égard à la maçonnerie Après le feu, le plus grand danger, c'eſt le canon; il faut donc choiſir celles où ſes coups font le moins de dégât. Ce ſont celles de brique, elles valent mieux que celles de moilons. Le canon qui fait de grands trous dans ces derniers, ne fait que ſa place dans celles de brique, les éclats n'en ſont point auſſi dangereux que ceux des moilons ou des pierres de taille.

Il ne faut pas croire encore que les murs les plus épais ſoient les plus commodes à défendre, bien loin delà. Comme la principale reſſource de la défenſe, c'eſt de faire beaucoup de creneaux, ſi les murs étoient de gros moilons, de pierres de taille, ou d'une épaiſſeur trop conſidérable, il ſeroit fort difficile & fort long d'y en ouvrir: ainſi tout ce qu'il y a de plus avantageux à défendre en fait de maiſon, ce ſont celles qui ſeroient de trois briques: c'eſt la juſte épaiſſeur pour pouvoir percer promptement des creneaux. Parmi celles-là, celles qui auroient une cour bien fermée de murs ſeroient encore plus avantageuſes; alors la maiſon pourroit ſervir de réduit pour une défenſe plus opiniâtre.

La premiere choſe qu'on doit faire lorſqu'on ſe trouve dans le cas de défendre, ſoit maiſon, caſſine, Egliſe ou clos de murs, c'eſt de percer des ereneaux par-tout, mais avec cette attention de ne les pas percer aſſez bas pour que l'ennemi venant à en approcher, puiſſe y paſſer le bout de ſes fuſils, & s'en ſervir contre ceux qui défendent; il faut les élever à ſept piés & demi ou huit piés du rez-de-chauſſée, & alors on éleve en dedans avec des trereaux, des tonneaux, ou toute autre choſe propre à échaffauder, des banqueres, ſur leſquelles le ſoldat puiſſe charger & tirer à ſon aiſe. Il faut obſerver qu'il y ait aſſez d'élévation pour qu'un homme d'une taille ordinaire puiſſe mettre en joue à travers les creneaux, & faire plonger ſon coup au pié du mur s'il le faut, c'eſt à dire, depuis quatre juſqu'à quatre piés & demi: c'eſt en terme militaire ce que l'on entend par hauteur d'appui. S'il y a pluſieurs étages à la maiſon, il faut les creneler tous de même. Que chaque creneau à la diſtance, s'il eſt poſſible, de deux piés & demi à trois piés, ſoit ouvert tout au plus de trois à quatre pouces, & long d'un pié & demi environ, pour que ſa viſée puiſſe être priſe plus ou moins allongée. La diſtance que je preſcris d'un creneau à l'autre, eſt pour empêcher qu'on ne puiſſe placer entre deux des échelles pour gagner le toit ou le haut du mur. S'il y a pluſieurs étages, il faut pour cela placer les creneaux de l'un vis-à-vis les intervales de l'autre. Je ſerois fort d'avis, quand on a le temps, de creuſer au rez-de chauſſée un foſſé de trois piés en dedans de la maiſon, & de creneler le mur à un pié & demi de hauteur, pour tirer de bas en haut dans les jambes de ceux qui attaquent, qui ne ſauroient croiſer leurs fuſils dans ces creneaux placés ſi bas à ce deſſein. Mais le

principal uſage de ceux-ci, eſt d'empêcher de ſapper le mur, ce qui ſe pratique, ſans cela, fort ordinairement.

Quand il y a une cour, que je ſuppoſe auſſi que l'on a crenelée, il faut creneler la maiſon contre la cour : au cas que l'on vienne à être forcé dans la premiere, ceux de la maiſon peuvent encore ſe défendre.

Tandis que l'on fait des creneaux par-tout, il faut barricader les portes & les fenêtres baſſes ; ce n'eſt pas choſe aiſée, attendu que c'eſt à quoi l'ennemi tâche d'abord de mettre le feu, & qu'étant de bois, elles en ſont fort ſuſceptibles. Je crois que ce qu'il y auroit de mieux en pareil cas, ce ſeroit de mettre dans la porte deux ou trois troncs d'arbres avec leurs branches aiguiſées par le bout. Quand cette eſpece de barriere eſt ſoûtenue d'une bonne mouſquererie, elle eſt inabordable. Je voudrois alors tenir les portes ouvertes. Quand on ne fait que les barricader, il faut les percer, mais avec de moindres creneaux pour en défendre l'approche.

Il faut encore pourvoir au toit, le percer dans différens lieux pour y placer auſſi de la mouſqueterie, & des ſoldats déterminés pour tuer & renverſer en bas tout ce qui ſe préſenteroit pour monter deſſus. Il faut le garnir de pierres en quantité pour rouler ſur ceux qui voudroient ſapper le mur, ſur-tout aux angles, qui eſt l'endroit que l'on ſappe le plus volontiers. L'on doit ſe conduire à peu près de même dans les défenſes d'Egliſes ; & j'avois employé tout ce que j'ai énoncé ici à l'Egliſe de l'Effingue durant le ſiége de Lille. Comme on ne pouvoit m'y forcer qu'avec du canon, j'y reſtai en repos.

Lorſqu'on veut attaquer une maiſon ou Egliſe accommodée ainſi, il eſt de la prudence d'y amener du canon, ſans quoi, s'il y a dedans des gens de cœur, on court riſque d'y être repouſſé. Alors après une ſommation qui doit toûjours précéder de pareilles attaques, l'on fait battre les angles : quatre coups de canon ſuffiſent pour l'ordinaire : ſi l'on n'en a pas, il faut à la faveur du grand feu que l'on fait aux creneaux tacher d'appliquer des échelles & de parvenir au haut, pour, en perçant le toit, tuer de haut en bas, ceux qui tiennent bon dans les différens poſtes, ou les en chaſſer à coups de tuiles. Si l'on peut, l'on doit auſſi eſſayer de faire joüer une eſpece de belier à bras, c'eſt une longue poutre que pluſieurs ſoldats portent, & dont ils renverſent des murs tels que ceux dont nous venons de parler.

Il eſt arrivé très-fréquemment que dans les plus mauvaiſes maiſons, une poignée de gens de courage ont fait des réſiſtances mémorables ; le nombre ne fait rien à pareil évenement, témoin les ſept ſoldats que le Duc Henri de Rohan cite pour avoir été enfermés & attaqués dans une maiſon, nommée Chambonat, auprès de Carlas ; le trait mérite d'avoir place ici par ſa ſingularité. Ils retinrent par leur réſiſtance héroïque, pendant deux jours entiers le Maréchal de Thémines *qui marchoit vers le pays de Foix avec ſept mille hommes de pié & ſix cents chevaux. Ces ſept hommes comparables aux ſoldats les plus vantés dans l'hiſtoire Greque & Romaine, tuerent plus de quarante hommes en diverſes attaques. Le ſeul dé-*

faut de vivres & de proviſions les contraignit à chercher les moyens de ſe ſauver. Un d'eux ſort la nuit & va reconnoître les environs ; joyeux d'avoir trouvé un endroit, il revient : mais ſon propre frere, qui le prend pour un ennemi, le tire & lui caſſe la cuiſſe. Il ſe traîne le mieux qu'il peut, exhorte ſes camarades à ſe ſauver, & leur donne les enſeignes néceſſaires : pour moi, lui dit ſon frere, *je ne vous quitterai point, puiſque je ſuis la cauſe innocente de votre malheur, je veux vivre & mourir avec vous. Un de leurs couſins germains dit la même choſe, pendant que leurs compagnons ſe ſauvent à regret. Ces trois ſe défendent dans leur méchant poſte tuent encore pluſieurs ennemis, & meurent libres. L'action de ces pauvres ſoldats*, pourſuit cet illuſtre & reconnoiſſant Général, *mérite ſa place dans l'hiſtoire ; elle égale ce qu'il y a de plus mémorable dans l'antiquité.*

Cet exemple, que le Duc de Rohan rapporte avec ſatisfaction, pour rendre témoignage à la gloire de ces braves hommes, ne peut ſervir qu'à exciter l'envie d'en faire autant. Il ne renferme nul précepte ; celui que nous allons voir eſt un peu plus détaillé, quoiqu'il ne le ſoit guere : mais un Roi en perſonne qui défend une mauvaiſe maiſon de bois, eſt un évenement de trop grand éclat pour n'être pas inſtructif : il eſt plus naturel de vouloir imiter les actions des têtes couronnées, & leur exemple eſt d'un poids bien auſſi utile à l'émulation que la ſcience le peut être à la pratique. C'eſt de Charles XII. à Bender dont nous allons parler.

J'ai eu occaſion dans le cours de cet Ouvrage d'expoſer ma façon de penſer ſur ce Prince ; il eſt inutile de recommencer ici des éloges qui ſont naturels qu'ils ſont, & que les trouvent ceux qui, comme moi, ont eu l'honneur de le voir, ne laiſſeroient peut-être pas que de fatiguer par leur répétition. Quant au fait dont il s'agit, comme il m'a paru par les informations que j'ai été à portée d'en prendre, que l'Auteur de l'hiſtoire de Suéde en a été bien informé, je vais extraire le récit qu'il en fait, après avoir appris au Lecteur, que ce Prince ſe trouva engagé par une ſuite de circonſtances les plus extraordinaires, à ſe défendre contre les Janiſſaires qui le reſpectoient, & qui avoient été indignés qu'il eut héſité de ſe remettre entre leurs mains. La crainte où il étoit des mauvais deſſeins de leurs Officiers contre ſa perſonne, lui donna cette méfiance. Il ſe trouva tout d'un coup inveſti dans le petit camp que formoit le peu de Suédois qu'il avoit avec lui, & dans le milieu duquel ce Prince avoit fait conſtruire une maiſon de bois. Le lendemain 12 Février 1713. qui étoit un Dimanche, & dans le temps qu'on faiſoit la priere, *on vint avertir Sa Majeſté que les Janiſſaires irrités du refus qu'elle avoit fait de ſe confier à eux, s'étoient jettés ſur les troupes Suédoiſes qui gardoient le camp, qu'ils en avoient déja pris trois cents ſoldats qu'ils avoient déſarmés, & que le reſte, qui ſe défendoit opiniâtrément, ne pouvoit manquer d'être bien-tôt accablé par le nombre. La deſſus le Roi fit ceſſer le ſervice, & ſortant de la chapelle avec douze ou quinze Officiers qui l'accompagnoient, & environ cinquante de ſes Dragons qui faiſoient toute ſa garde, il s'avança contre les Tartares, dont il tua d'abord*

bord trois de ſa propre main. Sa fiere & majeſtueuſe contenance inſpira tout à la fois tant de reſpect & de terreur aux ennemis, que les Chefs qui les conduiſoient s'arrêterent tout à coup, comme s'ils avoient été ébloüis & frappés de quelques éclairs qui fuſſent ſortis de ſes yeux, ils reſterent quelque temps immobiles. Le Roi rentra dans ſon logis avec le Colonel Roſen & quelques autres.

Il n'y fut pas un demi quart d'heure que cette maiſon fut attaquée avec furie; il s'y étoit retranché le mieux qu'il avoit pû, en barricadant les portes & les fenêtres: mais quelle réſiſtance pouvoit faire une maiſon de bois contre une armée entiere de barbares, & contre un feu continuel de grenades & de bombes? Déja le retranchement & la maiſon étoient forcés de tous côtés, le toit tout en feu, d'où il tomboit des tiſons embraſés, lorſque le Colonel Roſen, juſtement alarmé pour la perſonne du Roi, ouvrit une fenêtre, & ſautant dehors le premier, donna la main au Roi pour le ſuivre. Ce Prince avoit à peine touché à terre, qu'un Tartare lui appuyant ſon mouſqueton contre la tête, l'alloit payer, diſoit-il, *de ce qu'il avoit tué ſon frere, ſi le même Colonel détournant le coup avec ſon épée, n'eût encore ſauvé le Roi de ce danger. Enfin il n'y avoit nulle apparence qu'il pût réſiſter, étant réduit à quarante-deux hommes, & il alloit le faire maſſacrer en ſe jettant l'épée à la main au milieu du carnage, lorſque l'on vit arriver les ordres du Sultan, qui défendoit toute violence contre le Roi de Suéde.*

L'arrivée de ces ordres, ménagée ſi à propos, ſembleroit un de ces coups de théatre que l'on forge à plaiſir, ſi le fait n'étoit des plus authentiques; ils avoient été ſollicités par le ſoin du Roi avant le combat. Ce Prince ayant pénétré l'intrigue ſous laquelle il alloit ſuccomber, avoit trouvé le moyen de faire parvenir ſes plaintes légitimes au Grand Seigneur lui-même, par l'intrigue du ſieur de Savary, qui ſe ſervit pour cela de l'Ambaſſadeur de France. J'ai connu l'homme, il en étoit bien capable. M. de Villelonge, Colonel de Dragons s'attribuoit l'honneur de cette négociation. Quel qu'il fût, le Grand Seigneur reçut & lut le placet aſſez à temps pour empêcher que l'attaque de la maiſon n'eût de plus fâcheuſes ſuites. Toutefois elles ſont propres à nous apprendre que l'on peut réſiſter long-temps avec du courage dans les plus mauvaiſes maiſons, puiſque celle-là n'étoit que de bois.

L'Hiſtorien ajoûte que le Roi de Suede étoit ſi affoibli, qu'il tomba en abordant les Janiſſaires, après la réception de l'ordre du Grand Seigneur. Il attribue cette foibleſſe à ce que ce Prince n'avoit pas mangé depuis trois jours; il lui étoit aſſez ordinaire d'accoûtumer ſon corps à des jeûnes pareils; il prétendoit s'y accoûtumer pour le beſoin, & de plus s'empêcher de groſſir comme ſon pere, & comme Guſtave-Adolphe. J'ai été témoin oculaire qu'il pouſſoit ce jeûne quelquefois juſqu'au quatrieme jour. De quoi n'eût pas été capable un Prince de cette trempe, ſi la mort ne nous eût empêché de le voir mûrir?

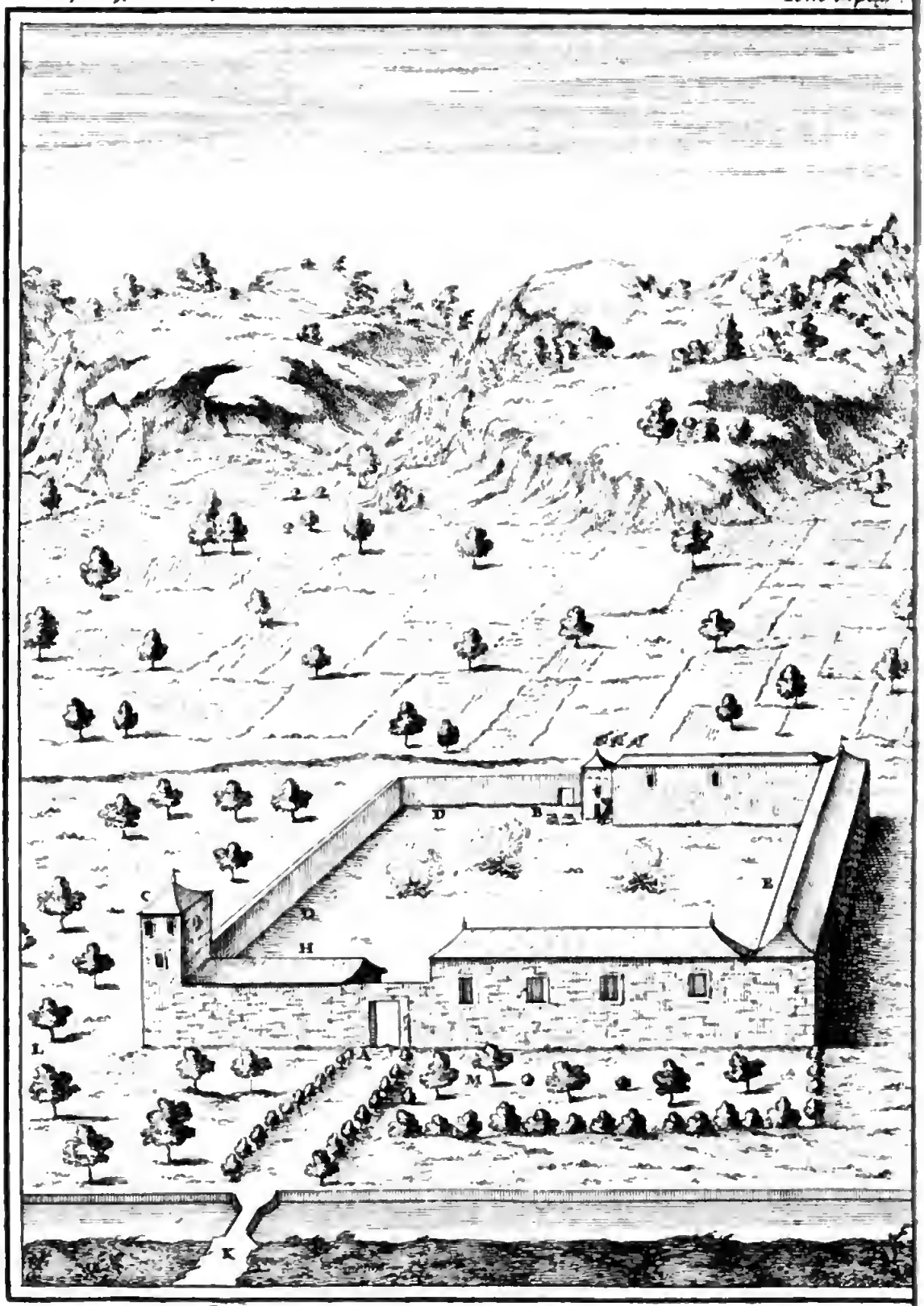
§. II.

Deſcription de la caſſine de la bouline, & la diſtribution des poſtes pour la défenſe.

L'Importance du poſte dont il eſt queſtion, pour être connue, a beſoin que l'on rappelle en gros les raiſons qui ont engagé à l'occuper. Les principales furent de reſſerrer l'ennemi dans ſes fourrages, & d'obſerver de plus près ſes mouvemens, pour s'oppoſer au deſſein qu'avoit le Prince Eugene de marcher ſur l'Oglio, pour paſſer delà dans le Milanez. Il étoit pour lors campé à Gavardo, ayant ſa droite à environ quatre cents toiſes de la caſſine de la bouline, laquelle eſt à environ vingt toiſes du canal qui dérive de la Chieza, riviere avec laquelle ce canal forme un angle fort ouvert, & dont les branches embraſſent un terrein de plus de cent toiſes de prairies qui ſe trouvent entre la caſſine & le rocher, au haut duquel aboutiſſoit notre gauche qui ſe trouvoit, au moyen de cela, ſéparée de celle de l'ennemi par la riviere & le canal. La caſſine dont il eſt queſtion étoit par rapport au camp de M. le grand Prieur de Vendôme par-delà le canal à environ vingt toiſes de diſtance.

Un jour que de la hauteur qui étoit à notre gauche, on voyoit revenir les fourrageurs de l'armée ennemie, nous nous appetçûmes que la plûpart revenoient à vuide, ayant jetté leurs trouſſes, par la raiſon que M. d'Uzès, qui avoit paſſé le canal avec deux cents chevaux, avoit attaqué leur eſcorte avec ſuccès d'un côté, tandis que M. le Chevalier de Méane en avoit fait autant d'un autre côté avec deux cents dragons, ſoûtenus par une compagnie de grenadiers de la Marine, commandée par la Tour-Fraguier.

Cette réflexion ſur la diſette de l'ennemi, jointe aux autres objets, me fit penſer qu'en occupant la caſſine, nous lui ôterions la partie de fourrage qui étoit entre le canal & la montagne, puiſque le paſſage qui reſtoit entre elle & le rocher dont j'ai parlé, n'étant que d'environ deux cents toiſes, ni l'ennemi n'oſeroit y paſſer, ni les vivres qui arrivoient d'ordinaire par là venant de Breſcia & les villages circonvoiſins; de ſorte que je propoſai à M. le grand Prieur de jetter un bataillon dans la caſſine & au plus vîte, crainte d'être prevenu J'ajoûtai qu'en jettant un pont de trois bateaux ſeulement ſur la Chieza, nous aurions avec ce poſte une communication ſuffiſante. Ma propoſition fut acceptée; j'eus charge au préalable de l'aller reconnoître, & M. de Langalerie ayant cru qu'il ſuffiſoit de quatre compagnies de grenadiers, au lieu du bataillon que je demandois, l'on ordonna à M. de la Tour-Fraguier de s'y jetter avec ſa compagnie; on y joignit celle de Laval, commandée par des-Roches, celle de Bretagne par Martinot, & celle d'Egrigny par la Roque. Je conſtruiſis le pont dans une heure, & je le couvris d'un retranchement que le terrein flanquoit naturellement, mais qui ne valloit rien par lui-même, n'ayant pas le temps d'y creuſer des foſſés, en bien des endroits où nous rencontrions la roche à tous momens. Avant de paſſer outre, il importe de donner une idée de la caſſine, le plan mettra mieux au fait de ſa con-



CASSINE DE LA BOULINE.

ſtruction que le raiſonnement. Je vai rendre, en le rapportant, la diſpoſition que fit la Tour-Fraguier.

La caſſine formoit une enceinte quatrée comme on voit au plan; partie de l'enceinte étoit formée par les bâtimens *E*, *H*, le reſte enfermé du ſimple mur *D*; elle avoit deux portes cocheres, l'une *A* du côté du canal, l'autre *B* du côté de la montagne. Un colombier *G* à deux étages, dont le premier n'avoit d'entrée qu'une porte fort étroite au haut de ſix eſcaliers de pierres; pour le ſecond il falloit une échelle, les fenêtres en étoient barrées de fer. A côté étoit un portique, où étoit un preſſoir *H*, & à côté de la porte *B* un poulaillier *F*. M. De la Tour-Fraguier avoit placé une partie des grenadiers d'Egrigny, & la Roque leur Capitaine dans le colombier; celui-ci avoit fait occuper l'étage d'en haut par ſept grenadiers, qui retirerent l'échelle après être montés, & qui par la fenêtre pouvoient faire grand feu ſur l'ennemi.

On plaça quelques tireurs dans le poulaillier *F*, le reſte des grenadiers occupoient la porte *A*, les murs *D*, le cellier *G* & la maiſon: on n'avoit placé à la porte *B* que ſix hommes, parce que l'on ne s'attendoit pas à y être attaqué. Dans la reconnoiſſance que j'avois faite de la caſſine, j'avois trouvé qu'apparemment elle avoit déja été occupée par gens qui ne ſavoient pas leur métier. Ils y avoient fait des creneaux larges d'un pied & à hauteur d'appui, de ſorte qu'ils ſervoient autant à l'ennemi qu'à nous. Cinq à ſix ſoldats à chacun n'y euſſent pas ſuffi, ce qui n'étoit pas praticable. Ce ſont là de ces circonſtances où un Officier particulier doit ſavoir que les creneaux doivent être placés plus haut avec une banquette intérieure.

La Tour-Fraguier avoit fait mettre derriere la porte *B* une cuve à vin, *ſans doute pleine de fumier* pour la barricader: j'aurois voulu qu'on en eût fait autant à celle *A*, mais il ne fut pas poſſible.

Toutes ces diſpoſitions ſe firent d'autant plus à la hâte que l'on entendoit arriver l'ennemi qui marchoit à nous avec du canon. La nuit étoit déja fort noire, je n'avois pas eu le temps de faire faire une communication du pont à la caſſine, & nous étions à peine dans l'état de défenſe que je viens d'expoſer lorſque l'attaque commença.

Je dois prevenir qu'à l'extérieur de la caſſine, nous avions environ deux cents hommes dans le mauvais retranchement du pont.

§. III.

Attaque de la caſſine & des deux portes cocheres; les creneaux ſont abandonnés. La porte du côté de la montagne eſt battue à coups de canon, & le colombier ſalué de quelques volées. Défenſe opiniâtre de la porte du pont. Vigoureuſe réſiſtance de M. le Comte de Saxe inveſti dans une maiſon par un corps de troupes des confédérés de Pologne.

C'Eſt à cette caſſine ainſi préparée que l'on prétend que le Prince Eugene marcha en perſonne. M. le Prince de Wirtemberg commandoit le détachement ennemi qui étoit de quinze cents grenadiers, environ autant de fuſiliers détachés, car nous ne vîmes pas de

drapeaux, mille chevaux & quelque pieces de canon.

La cavalerie ſe plaça en bataille hors de la portée du fuſil, & l'infanterie ſur le ventre dans la plaine entre la caſſine, & la montagne. L'on amena le canon contre la porte *B*, & tout étant diſpoſé à un ſignal de trois coups tirés, nous fûmes attaqués par une attaque environnante, à l'exception de l'endroit *G* où il y avoit une porte cochere au cellier, & de mauvais creneaux comme par-tout, que l'on n'avoit pas eu le temps de boucher.

Les grenadiers ennemis tout en arrivant ſe rendirent maîtres des creneaux par leur ſupériorité de nombre, chacun étoit occupé par cinq à ſix hommes qui paſſant leur bout de fuſil à travers, faiſoient un feu qui tua du monde, & fit abandonner la cour à nos grenadiers, leſquels ſe mirent à couvert dans le preſſoir *H*, à côté de la porte ou par-tout où ils pûrent dans la caſſine. Après ce premier ſuccès, occaſionné par nos mauvais creneaux, les ennemis s'attacherent aux portes: celle *B*, barricadée, ainſi que je l'ai dit, ne donnoit pas de priſe; d'ailleurs le poulaillier que M. de la Tour avoit garni d'une douzaine de tireurs, leur tuoit du monde dans cet endroit: mais en revanche celle *A* du côté du pont étoit vivement preſſée, & j'entendis qu'on la rompoit à coups de haches, pour lors appellant à moi les grenadiers du preſſoir, je leur fis ſentir la conſéquence de défendre la porte, laquelle étant ſans creneaux, alloit être forcée. Ils étoient au nombre de vingt-cinq à trente. Comme la porte étoit de ſapin, & aiſée à percer par les bales, je leur dis de ſe retirer à cinq ou ſix pas en arriere, & de faire feu contre l'endroit où ils entendoient cogner. Cela réuſſit pour un inſtant, & l'on commença à travailler avec moins de violence; cependant comme ceux qui avoient été tués ou bleſſés, furent bien vîte remplacés par d'autres, l'ouverture fut faite à un panneau aſſez grande pour paſſer deux hommes: pour lors ce fut l'ouvrage des bayonnettes, & à meſure qu'il en paſſoit, ils étoient égorgés ſans bruit, & cela d'autant plus aiſément qu'ayant fait leur trou trop bas, ils ne pouvoient paſſer à travers que fort incommodément. Cela dura un peu de temps, ſans que l'ennemi s'en apperçût: mais lorſque l'autre panneau eut été percé de même, les premiers qui voulurent paſſer ayant été tués au paſſage, le boucherent, & il ne paſſa plus perſonne. Ils prirent pour lors le parti de jetter la porte à terre, en la ſoûlevant de ſes gonds par des leviers. Le premier battant tombé, les ennemis ſe préſenterent à l'ouverture avec un cri de joie, qui bien loin d'intimider les grenadiers François leur fit faire un plus grand effort. Ces braves gens ſe jettant à coups de bayonnette ſur tout ce qui parut d'abord qui étoient preſque tous Officiers, tuerent tout ce qui ſe préſenta: mais à l'inſtant le ſecond battant étant tombé de même, pour lors ce fut un torrent d'hommes auquel rien ne pût réſiſter. Je m'étois porté à cette défenſe d'autant plus volontiers, que dans la diſpoſition on n'en avoit chargé aucun Officier: on ne comptoit pas que l'ennemi osât s'avancer entre notre feu & celui du retranchement du pont *K*, ainſi je me trouvai tout d'un coup, emporté par la foule d'ennemis, bleſſé d'un coup d'épée au

ventre, foulé aux piés, mais heureuſement point reconnu dans l'obſcurité de la nuit. Je n'avois point de blanc à mon chapeau; ainſi je conſervai cet avantage juſqu'à ce qu'à la lueur du feu qui étoit dans la cour, j'eus apperçû que quelques-uns de nos grenadiers monroient au poulaillier: je les y ſuivis, & y trouvai la Tour-Fraguier qui faiſoit de ſon mieux pour chauffer les ennemis au dehors de la caſſine où ils étoient à l'entour de leur canon, qui n'oſa plus tirer dès qu'ils ſe virent maîtres de la cour. Cet évenement fit diſcontinuer le feu un moment, & les Allemands ſe croyoient déja maîtres de la maiſon, lorſqu'on recommença de plus belle. Pour lors ils furent fort étonnés à leur tour de ſe voir entourés de feu qui partoit du colombier, du cellier, du poulaillier, des fenêtres & de tous les endroits de la maiſon où l'on avoit pû placer du monde. Trois feux que nos ſoldats avoient allumés dans la cour, & que les ennemis n'eurent pas le ſoin d'éteindre, éclairoient la viſée de nos coups dont fort peu étoient perdus. Cependant le Prince de Wirtemberg ne voulant pas s'en retourner, fit attaquer le colombier; nos ſoldats avoient brûlé la porte d'en bas, & l'Officier François qui y commandoit ayant été bleſſé, il ne put réſiſter aux efforts de l'ennemi, & fut obligé de ſe rendre: mais les ſept grenadiers qui étoient dans le haut, refuſerent d'être de la capitulation, & continuerent avec tout le courage poſſible de faire un feu extrêmement meurtrier.

M. de Wirtemberg alors nous fit ſommer de nous rendre, ainſi que les autres endroits de la caſſine, qui tous refuſerent, & ne répondirent qu'à coups de fuſil. Comme nous craignions dans notre poulaillier, que l'ennemi étant maître des bas, ne nous fît quelque mauvais tour, nous perçâmes un trou au plancher qui étoit fort bas pour voir ce qui s'y paſſoit; & ayant tué par-là le premier de ceux qui voulurent entrer, ils prirent cet endroit obſcur pour un coupe-gorge, & perſonne ne s'y préſenta davantage.

Pour lors nous entendîmes le bruit de guerre du Régiment de la Marine qui marchoit à notre ſecours; c'en fut aſſez pour ne plus ſonger qu'à l'attendre. Nos ſoldats encouragés faiſoient de leur mieux, & l'ennemi ſans prendre de parti, ſe contentoit de conſerver la cour où il ſe maintint. Il y fit même entrer ſon canon pour le pointer à travers la porte *A* contre le pont du canal, & ſe mit en défenſe dans cet endroit, de façon que M. de Guerchois, qui arrivoit avec trois bataillons, voyant la caſſine occupée, ne crut pas pouvoir y entrer: il ſe contenta de border le canal avec deux bataillons; il paſſa le pont avec le troiſieme, mais voyant un corps de cinq à ſix cents hommes en bataille à l'endroit *L*, il craignit d'être pris en flanc, & ſe plaça la droite en *M*, appuyée à la caſſine, & la gauche au canal, faiſant feu ſur ce qui étoit devant lui. Un Officier des nôtres qui lui parla par la fenêtre, ſans doute ne l'avertit point qu'il y avoit une porte libre au cellier, de ſorte que l'on reſta de part & d'autre à ſe fuſiller tant dedans que dehors la caſſine, ſans que cela décidât de rien. Chacun ignorant les forces de ſon adverſaire, n'oſoit l'attaquer, & la nuit ſe paſſa ainſi juſqu'à une

heute avant le jour. M. le grand ptieur, au bruit de tant de coups de fuſils fit marcher, & vint lui-même avec pluſieurs bataillons à notre ſecours. M. de Wirtemberg, dont on ne ſauroit trop admirer le courage, puiſqu'il fut toûjours dans la cour de la caſſine où étoit le plus grand danget, nous fit ſommer une derniete fois avec des termes d'eſtime qui ne furent pas capables de nous ſéduire. Voyant alors que ſi le jour le trouvoit encore là, il pourroit y avoir une affaire d'autant plus fâcheuſe qu'il avoit perdu beaucoup de ſon monde, il prit le patti de la retraite, & la fit avant que le jour parût. Le feu ceſſa tout d'un coup, & le jour nous montra que nos coups avoient ſi bien porté, que je n'ai jamais vû autant de cadavtes en ſi petit eſpace que dans la cout & les environs.

M. le gtand Prieur entra tout en arrivant dans la caſſine, où chacun ſortant de ſon reduit, reçut de ce Génétal les éloges que méritoit une des actions les plus coutageuſes qu'on ait vûes. Quant aux ennemis, j'eſtime qu'ils y perdirent la moitié de leurs grenadiers; & l'on peut dire que ce fut en pattie leur faute. Ils en firent de grandes: l'une de n'avoir pas attaqué la porte du cellier, en même temps que le reſte de la caſſine; l'autre de n'avoir pas mis le feu au plancher du colombier ainſi qu'à celui du poulailler, ſucceſſivement à tous les endtoits bas dont ils étoient maîtres, ſans pouvoir le devenir du haut. S'ils ne pouvoient nous brûler, ils pouvoient du moins, en plaçant ſous nous quelque barils de poudre, nous faire ſauter, & s'épargner d'un ſeul coup la perte de tant de braves gens.

Quant à nous, nous n'avions pas eu le temps de nous mieux préparer, & la ſeule faute fut un effet d'ignorance du local qui empêcha M. de Guetchois d'entrer par la porte du cellier qu'il ne connoiſſoit pas.

M. de la Tour-Fraguier & Mattinor s'y diſtinguetent par-deſſus les autres, & toutes les quatre compagnies ſe comporterent avec courage. L'on doit des éloges à M. de Guerchois d'avoir eu l'audace de paſſer le pont vis à-vis trois mille hommes des ennemis, & de s'être maintenu toute la nuit avec un bataillon vis-à-vis quinze cents hommes & du canon.

Rien n'eſt plus inſtructif pour l'Officier particulier que le détail de ces ſortes d'actions, & les fautes du Prince de Wirtemberg valent encore mieux pour l'inſtruction que pour la bonne conduite de nos grenadiers. Ces quatte compagnies ptouverent cette nuit que ce n'eſt ni le nombre des hommes, ni la bonté des poſtes qui les rendent reſpectables, & que ceux qui n'ont d'autres reſſources que leur courage, ſont encore bien forts quand ils veulent l'employer. Que ne doit-on pas exiger pour la défenſe d'un poſte qui eſt un peu bon, quand on a connu celle d'une miſérable caſſine de cette eſpéce? Les ſept grenadiers qui défendirent le haut du colombier, méritent les éloges de tous les militaires; ils s'étoient rendus dignes des plus brillantes recompenſes, car on n'en ſauroit donner de trop éclatantes pour les actions dans ce genre. La défenſe des poſtes eſt toûjours d'une grande conſéquence. Comme la conſervation des armées, & ſucceſſivement des Etats en dépend, il eſt juſte &

de l'intérêt du bien public, de diſtinguer par toutes ſortes de moyens ceux qui les ont bien défendus, afin d'établir dans cet art une émulation ſalutaire. C'eſt la plus belle & la plus puiſſante barriere que l'on puiſſe oppoſer à un ennemi que des Commandans de poſtes déterminés, & encouragés par les marques d'honneur qui les attendent, à tout ſacrifier à la gloire d'une belle défenſe.

Feu M. le Marechal de Saxe en 170:. ſe trouva en Pologne obligé à défendre une maiſon. La façon dont il s'y prit peut bien ſervir de modele en pareil cas. Il voyageoit ſur la foi d'un traité dans le temps de la confédération de Pologne ; il ignoroit que la treve avec les troupes Saxones étoit rompue. C'étoit au mois de Janvier. Il voyageoit avec nombre d'Officiers & de gens à lui. Etant arrivé à un bourg, nommé Crachnitk, il ſe logea dans ce qu'on appelle un Carthemar ou bâtiment ſemblable à ce que les Turcs appellent un Caravanſeras. Les confédérés ayant appris qu'il y étoit, réſolurent de l'y enlever, ainſi que le Marechal Comte de Flemming qu'ils croyoient y être. M. Paſchoniski vint au village avec deux cents dragons & ſix cents chevaux pour cette expédition. M. le Comte de Saxe fut averti auſſi-tôt de ſon arrivée, & n'eut qu'à peine le temps de ſe mettre en défenſe. La maiſon ſe trouvant trop grande pour dix-huit hommes qu'il avoit, il prit le parti de s'y cantonner : il abandonna la cour & le rez de-chauſſez, & ſe réduiſit aux chambres d'en haut. Il plaça deux ou trois perſonnes dans chacune, & ſe réſerva pour lui l'écurie, d'où il pouvoit donner du ſecours à ſes gens. A peine eut-il fait cette eſpece de diſpoſition, qu'il fut attaqué. Le bas fut d'abord forcé, les portes enfoncées, & les confédéres ſe diſpoſoient à entrer dans le corps de logis, lorſque M. le Comte de Saxe, qui avoit donné ſes ordres, les en empêcha au moyen de ce qu'il fit percer le plancher au-deſſus des portes, & qu'à travers ces manieres de machicoulis, il fit tuer les premiers qui entrerent. Les Polonois croyant qu'il y avoit beaucoup de monde en bas, prirent le parti de monter par les fenêtres pour ſe rendre maîtres des chambres où il n'y avoit perſonne, & delà attaquer celles qui étoient occupées. Le Comte de Saxe ne pouvant les en empêcher, prit la réſolution d'y monter & de charger à la faveur des ténebres tout ce qu'il trouveroit. Les Polonois s'étoient déja rendus maîtres d'une chambre lorſqu'il fit ſur elle une ſortie ſi vigoureuſe, qu'ayant paſſé au fil de l'épée la plûpart de ceux qui y étoient, les autres effrayés ſe jetterent par les fenêtres. Ils revinrent à une ſeconde attaque qui ne leur réuſſit pas mieux ; de ſorte qu'ils prirent le parti de bloquer la maiſon durant le reſte de la nuit, en attendant que le jour leur fournît le moyen de s'en rendre maîtres avec moins de danger. Cependant M. Paſchoniski, ayant placé les différens petits poſtes pour l'inveſtiſſement, envoya un Officier ſommer le Comte de Saxe de ſe rendre, lui promettant bon quartier. A ces mots un des domeſtiques du Comte de Saxe, s'étant mis en devoir de ſe rendre, & paſſant par la fenêtre pour cela, ſon maître craignant que les autres ne l'abandonnaſſent, fut obligé, pour rompre toute voie de conci-

liation de faire tuer l'Officier Polonois, de ſorte qu'il ne lui reſta plus, ainſi qu'à tout ſon monde, d'autre reſſource que celle qu'il vouloit employer, qui fut une ſortie. Pour cela il aſſembla ſa petite troupe, & lui ayant repréſenté la néceſſité de choiſir ce parti, il lui en fit ſentir la facilité, fondée ſur ce que les petits poſtes étant peu ſur leurs gardes attendu ſon peu de monde, dont ils ne ſe défioient point, ils pourroient, en forçant de ces petits poſtes, gagner un bois voiſin, & ſe retirer par là juſqu'à Sendomir, où il y avoit une garniſon Saxone. Ce raiſonnement qui étoit judicieux eut ſon effet. Au milieu de la nuit, que tout étoit tranquille, il ſortit à la tête de quatorze hommes ſans faire bruit. Il trouva, comme il l'avoit prévû, un petit poſte pied à terre & ſans méfiance; il fit main baſſe deſſus, ſans tirer un ſeul coup, gagna le bois, & delà Sendomir.

Le fait m'ayant été raconté en Pruſſe, par un Officier qui n'avoit aucun intérêt à en alterer les circonſtances, j'ai voulu m'en inſtruire auprès de pluſieurs perſonnes, qui toutes m'ont dit que mon Pruſſien étoit vrai dans ſon écrit. Et je le rapporte ici pour l'inſtruction des Officiers particuliers, en y ajoûtant les réflexions ſuivantes.

Qu'il n'y a rien de mieux, lorſque l'ennemi veut ſe rendre maître du bas, & que la porte en eſt étroite, que de percer le plancher au-deſſus pour tuer à coups de bayonnettes tout ce qui ſe préſente. Si c'eſt durant la nuit, il faut que cela ſe faſſe ſans bruit, pour ne pas engager trop vîte l'ennemi à prendre un autre parti. Quant au haut, ſi l'on eſt obligé de défendre les chambres les unes après les autres, le mieux eſt de percer le plancher devant les portes de celle que l'on abandonne. L'on peut même les percer dans différens endroits, dans leſquels l'ennemi venant à tomber, cela le tient en inquiétude pour avancer, & l'empêche d'aller plus loin, ou du moins le retarde beaucoup. Dans ces ſortes d'expéditions bruſques, il s'agit ſeulement de gagner quelques minutes. L'on doit toûjours par ces conſidérations ſuivre l'exemple du Comte de Saxe, & ſe retranchet de préférence dans le haut qui vous rend maître du bas, par ces trous qu'il pratiqua, & que je conſeille.

Sa retraite fut un parti pris ſavamment, & ſur la connoiſſance de la plûpart des hommes, qui ſe négligent quand ils mépriſent le nombre de leurs ennemis. Alors il faut ſortir bien enſemble, en ſilence, l'épée à la main, ne point uſer d'armes à feu à cauſe du bruit; car il eſt plus dangereux d'être ſuivi que d'être arrêté, & celui qui ne tire point, n'indique point ſa marche. Il faut toûjours la diriger du côté oppoſé à celui où on fait que vous avez deſſein. S'éloigner eſt le principal ſoin: le jour venu, l'on ſe cache, pour, la nuit ſuivante, reprendre la véritable route quand on eſt las de vous chercher.

CHAPITRE

CHAPITRE XVII.

Enumération des troupes d'Antiochus & de Ptolomée. Entrepriſe de Théodote. Bataille de Raphie.

AU Printemps ſuivant, Antiochus & Ptolomée ayant fait tous leurs préparatifs, n'attendoient plus qu'une bataille pour décider de la guerre. Celui-ci partit d'Alexandrie avec quarante mille hommes d'infanterie, cinq mille chevaux & ſoixante-dix éléphans. Antiochus, ſur l'avis que ſon ennemi approchoit, aſſembla auſſi-tôt ſon armée, où il y avoit cinq mille hommes armés à la légere, tant Daies que Carmaniens & Ciliciens, que commandoit Byttaque de Macédoine; vingt mille hommes choiſis de tout le Royaume & armés à la Macédonienne que conduiſoit Théodote, cet Etolien qui avoit trahi Ptolomée; la plûpart de ceux-là avoient des boucliers d'argent : une phalange de vingt mille hommes commandés par Nicarque & Théodote Hémiolien: deux mille archers & frondeurs Agrianiens & Perſes : mille Thraces ayant à leur tête Menédeme d'Alabande : cinq mille Medes, Ciſſiens, Caducciens & Carmaniens ſous la conduite d'Aſpaſien Mede : dix mille hommes d'Arabie & de quelques pays voiſins, qui avoient Sabdiphile pour Chef; cinq mille étrangers de Grece, conduits par Hippoloque de Theſſalie : quinze cents Candiots ſous Euryloque : mille Néocretes ſous le commandement de Zelés de Gortynie : cinq cents archers de Lydie & mille Cardaces, conduits par Lyſimaque Gaulois. La cavalerie conſiſtoit en ſix mille chevaux, dont Antipater neveu du Roi commandoit les deux tiers, & Thémiſon le reſte, de ſorte que toute cette armée étoit compoſée de ſoixante & onze mille hommes d'infanterie, de ſix mille chevaux & de cent deux éléphans.

Ptolomée alla d'abord à Péluſe, où il campa en attendant ceux qui le ſuivoient, & pour diſtribuer des vivres à ſon armée. De-là paſſant le mont Caſius, & ce qu'on appelle les Abyſmes, par un pays ſec & ſans eau, il vint à Caza, où ſon armée s'étant rafraîchie, il continua ſa route avec la même lenteur qu'il l'avoit commencée. Après cinq jours de marche il arriva à cinquante ſtades de Raphie, & y mit le camp. Cette ville

eſt après Rhinocorure, & la premiere que l'on rencontre en allant d'Egypte dans la Céleſyrie.

En même temps Antiochus ayant paſſé Raphie, vint de nuit camper à dix ſtades des ennemis. Il ne reſta pas long-temps dans cet éloignement : quelques jours après voulant ſe loger dans les meilleurs poſtes, & inſpirer en même temps de la confiance à ſes troupes, il approcha plus de Ptolomée, en ſorte que les deux camps n'étoient éloignés l'un de l'autre que de cinq ſtades. Il y eut alors bien des combats entre les fourrageurs & ceux qui alloient à l'eau, il y eut auſſi entre les deux camps des eſcarmouches de cavalerie & d'infanterie.

Ce fut auſſi alors que Théodote, qui ayant long-temps vécu avec Ptolomée ſavoit ſa maniere de vivre, ſe mit en tête un deſſein qui étoit bien d'un Etolien, mais qui demandoit pourtant de la hardieſſe & du courage. Il entre lui troiſieme au point du jour dans le camp des ennemis. Comme il étoit nuit, on ne le reconnut point au viſage, & il n'étoit pas plus reconnoiſſable par l'habit, parce qu'il y en avoit de toutes manieres dans le camp. Il alla droit à la tente du Roi, laquelle il avoit auparavant remarquée pendant les eſcarmouches qui s'étoient faites tout auprès. Les premiers qu'il rencontra ne prirent pas garde à lui. Il entre dans la tente, furete dans tous les coins, & manque le Roi, qui repoſoit dans une tente différente de celle où pour l'ordinaire il mangeoit & donnoit audience. Deux autres Officiers, & André le Medecin du Roi, y dormoient : il les poignarda tous trois & s'en revint impunément au camp, quoiqu'un peu inquieté au ſortir des retranchemens ennemis. S'il n'avoit fallu que de la hardieſſe, il eût réuſſi : mais il manqua de prudence en n'examinant pas aſſez où Ptolomée avoit coûtume de repoſer.

Les deux Rois, après avoir été cinq jours en préſence, réſolurent d'en venir à une bataille déciſive. Ptolomée mit le premier ſon armée en mouvement, & auſſi-tôt Antiochus y mit la ſienne. Les phalanges de part & d'autre & l'élite des troupes armées à la maniere des Macédoniens, furent rangées vis-à-vis l'une de l'autre. Du côté de Ptolomée, Polycrates, avec le corps de cavalerie qu'il commandoit, avoit l'aîle gauche ; & entre lui & la phalange étoit la cavalerie de Crete ; ſuivoient de ſuite la garde du Roi, l'infanterie à rondaches ſous le commandement de Socrates, & les Africains armés à la Macédonienne. A l'aîle droite Echécrates à la tête de ſon

corps de cavalerie, à ſa gauche les Gaulois & les Thraces; puis les étrangers de Grece, Phoxidas à leur tête, auxquels étoit jointe la phalange Egyptienne. Des éléphans quarante furent mis à l'aîle gauche, où Ptolomée devoit commander, & trente-trois à l'aîle droite devant la cavalerie étrangere.

Du côté d'Antiochus, ſoixante éléphans couvroient l'aîle droite, où il devoit combattre contre Ptolomée; ils étoient conduits par Philippe, frere de lait du Roi; derriere eux deux mille chevaux ſous la conduite d'Antipater, & deux mille autres rangés en crochet; proche la cavalerie, les Candiots au front; puis les étrangers de Grece; entre eux & les armés à la Macédonienne, cinq mille Macédoniens commandés par Byttaque. A l'aîle gauche deux mille chevaux que commandoit Thémiſon, puis de ſuite les archers Cardaces & Lydiens, les armés à la légere de Menédeme au nombre de trois mille; les Ciſſiens, Medes & Carmaniens; les Arabes & leurs voiſins, qui touchoient à la phalange. Cette aîle gauche étoit couverte du reſte des éléphans, que conduiſoit un nommé Myiſque Page du Roi.

Les armées ainſi rangées en bataille, les deux Rois accompagnés de leurs favoris & des Chefs allerent de corps en corps ſur le front de la ligne pour encourager les troupes, ils s'attacherent ſur-tout l'un & l'autre à leur phalange, dont ils eſpéroient le plus. Ptolomée étoit accompagné d'Arſinoé ſa ſœur, d'Andromaque & de Soſibe; Antiochus de Théodote & de Nicarque. C'étoit de part & d'autre les Chefs des phalanges. Les harangues de part & d'autre rouloient ſur les mêmes motifs. Comme les deux Princes n'étoient ſur le throne que depuis peu, & qu'ils n'avoient rien fait encore de fort mémorable, ils ſe ſervirent, pour animer les phalanges, de la gloire de leurs ancêtres, & des grandes actions qui la leur avoient acquiſes. Ils leur firent voir, ſur-tout aux Officiers en particulier & à toutes les troupes en général, les grandes eſpérances que l'on fondoit ſur leur valeur. Prieres, exhortations, on employa tout pour les engager à bien faire leur devoir.

Après que les deux Rois eurent ainſi exhorté leurs ſoldats, ou par eux-mêmes ou par des truchemens, Ptolomée revint à ſon aîle gauche avec ſa ſœur, & Antiochus ſuivi de ſes gens-d'armes à ſon aîle droite: ſur le champ on ſonne la charge, & les éléphans commencent l'action. Quelques-uns de ceux

de Ptolomée vinrent fondre avec impétuosité sur ceux d'Antiochus. On se battit des tours, avec beaucoup de chaleur, les soldats combattant de près, & se perçant les uns les autres de leurs piques : mais ce qui fut le plus agréable, ce fut de voir les éléphans mêmes fondre de front les uns sur les autres, & se battre avec fureur ; car telle est la maniere de combattre de ces animaux. Ils se prennent par les dents, & sans branler de la place ils se poussent l'un l'autre de toutes leurs forces, jusqu'à ce que l'un des deux plus fort détourne la trompe de son antagoniste ; & dès qu'il lui a fait prêter le flanc, il le perce à coups de dents, comme les taureaux se percent avec les cornes. La plûpart des éléphans de Ptolomée craignirent le combat, ce qui est assez ordinaire aux éléphans d'Afrique. Ils ne peuvent soûtenir ni l'odeur, ni le cri de ceux des Indes, ou plutôt je crois que c'est la grandeur & la force de ceux-ci qui les épouvantent & leur font prendre la fuite avant même qu'on les en approche. C'est ce qui arriva dans cette occasion. Ces animaux ayant lâché le pié, enfoncerent les rangs qui se rencontrerent devant eux. La garde de Ptolomée en fut renversée. Antiochus tourna en même temps au-dessus des éléphans, & chargea la cavalerie que commandoit Polycrates. Les étrangers de Grece, qui étoient en-deçà des éléphans auprès de la phalange, donnent sur les rondachers de Ptolomée, & les enfoncent d'autant plus aisément qu'il avoient déja été désunis & rompus par les éléphans. Ainsi toute l'aîle gauche de Ptolomée fut défaite, & prit la fuite.

Echécrates à l'aîle droite attendit d'abord quel seroit le sort de la gauche ; mais quand il vit la poussiere portée contre ses gens, & que les éléphans n'avoient pas le courage d'approcher des ennemis, il envoya dire à Phoxidas, qui commandoit les étrangers de Grece, de charger ceux qu'il avoit en front : il fit en même temps défiler par la pointe de l'aîle son corps de cavalerie avec celle qui étoit rangée derriere les éléphans, & ayant évité par ce moyen les éléphans de l'aîle gauche d'Antiochus, il tomba sur la cavalerie des ennemis, & attaquant les uns en queue & les autres en flanc, il la renversa toute en peu de temps. Phoxidas eut le même succès ; car fondant sur les Arabes & les Medes, il les contraignit de prendre la fuite. Antiochus vainquit donc par sa droite, & fut vaincu à sa gauche. Il ne restoit plus en entier que les phalanges, qui au milieu de la plaine, dépouillées de leurs aîles, ne savoient que craindre ni qu'espérer.

Pendant qu'Antiochus triomphoit à ſon aîle droite, Ptolomée qui avoit fait retraite derriere ſa phalange, s'avança au milieu, & ſe préſentant aux deux armées jetta celle des ennemis dans l'épouvante, & fit naître au contraire dans tous les cœurs de la ſienne de nouvelles forces & une nouvelle ardeur de combattre. Andromaque & Soſibe marchent piques baiſſées contre l'ennemi. L'élite des Syriens ſoûtint le choc pendant quelque temps : mais le corps que Nicarque conduiſoit lâcha le pié d'abord. Pendant ce combat, Antiochus, neuf alors & ſans expérience, & jugeant des avantages du reſte de ſon armée par ceux de l'aîle qu'il commandoit, s'amuſoit à pourſuivre les fuyards. Enfin un des anciens qui le ſuivoient l'arrêta en lui montrant la pouſſiere qui étoit portée de la phalange vers ſon camp. Il accourt avec ſes gens d'armes au champ de bataille : mais tous ſes gens ayant pris la fuite, il ſe retira à Raphie ; ſa conſolation fut, qu'il étoit victorieux autant qu'il avoit dépendu de lui, & qu'il n'avoit été vaincu que par la lâcheté & la poltronnerie des ſiens.

Après que ſa phalange eut décidé de la bataille, & que la cavalerie de l'aîle droite jointe aux étrangers fut de retour de la pourſuite des fuyards, dont grand nombre avoit été tué, Ptolomée ſe retira dans ſon camp, & y paſſa la nuit. Le lendemain il fit enlever & enterrer ſes morts & dépouiller ceux des ennemis. Il décampa enſuite & marcha vers Raphie. Le premier deſſein d'Antiochus après la défaite de ſes troupes, étoit de ramaſſer tous ceux qui fuyoient en corps, & de mettre le camp hors de cette ville : mais comme la plûpart de ſon monde s'y étoit retiré, il fut obligé malgré qu'il en eût, de s'y retirer lui-même. Il en ſortit donc de grand matin avec les débris de ſon armée, & prit le chemin de Gaza, où il campa. De-là il envoya demander ſes morts à Ptolomée, & leur fit rendre les derniers devoirs. Il perdit dans cette bataille à peu près dix mille hommes d'infanterie, & plus de trois cents chevaux, quatre mille priſonniers & cinq éléphans, dont trois moururent ſur le champ de bataille & deux de leurs bleſſures. La perte de Ptolomée fut de quinze cents fantaſſins & de ſept cents chevaux. Seize de ſes éléphans reſterent ſur la place, la plûpart des autres furent pris. Ainſi finit la bataille de Raphie donnée entre ces deux Rois au ſujet de la Céleſyrie.

OBSERVATIONS

Sur la bataille de Raphie.

§. I.

Préparatifs des deux Rois pour en venir à une action déciſive. Ordre de bataille des deux armées.

POlybe fait une relation ſi bien détaillée de la ſuite de cette guerre, & la termine par un détail ſi fort circonſtancié de la bataille de Raphie, qu'il y a tout lieu de croire qu'il l'avoit appris de quelques-uns des Chefs qui s'y étoient trouvés. Ainſi nos réflexions ici ne porteront plus ſur de ſimples conjectures. Nous ſommes aſſez inſtruits des véritables faits pour n'en avoir pas beſoin.

Voilà un vrai modele pour un Ecrivain qui veut tranſmettre à la poſterité des faits militaires. Mettre d'abord ſon Lecteur au fait des motifs de la guerre, eſt le premier devoir de l'Hiſtorien, enſuite lui faire connoître le caractere des Princes, de leurs miniſtres & de leurs Généraux, eſt le ſecond. Après ces deux points établis, il eſt aiſé de developper les faits dans l'ordre des dates; & quand il arrive que l'on en vient à une bataille, il n'y a qu'à ſuivre Polybe pour en rendre le récit auſſi inſtructif qu'amuſant.

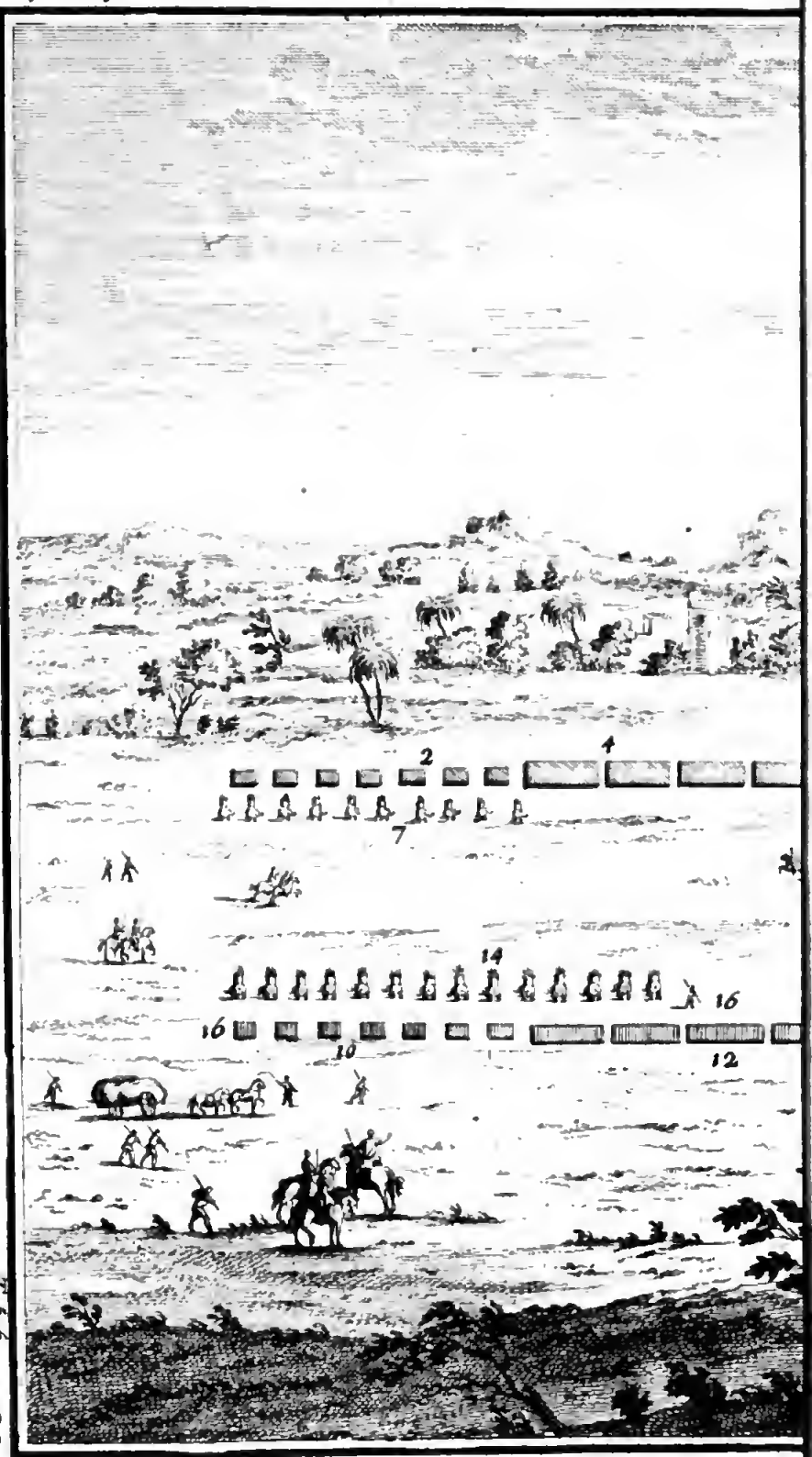
Il fait d'abord l'énumération des troupes, diſtinguant les auxiliaires des nationales, les unes & les autres diſtinguées par leur pays, leur Chef, leur maniere de combattre, & la nature de leurs armes; il n'y a que celles de la phalange dont il ne parle pas, par la raiſon que le terme de phalange ſignifie d'un ſeul mot, de l'infanterie, armée de piques, & ſerrée ſur une grande profondeur, ſans aucun intervalle dans ſon front. Les Aſiatiques avoient appris d'Alexandre la tactique des Grecs, & les Egyptiens qui l'avoient pratiquée long-temps auparavant, puis abandonnée ſous pluſieurs de leurs Rois fainéans, & adonnés à d'autres ſoins, l'avoient reprife par le conſeil de Soſibe pour la mettre en uſage dans la guerre dont il s'agit.

Qu'on liſe Xenophon, on verra que les Egyptiens du temps de Cyrus & ſous le regne de Crœſus, combattoient par gros bataillons quarrés à centre plein, compoſés de dix mille hommes tous piquiers; on trouvera qu'un de ces bataillons ne put jamais être rompu, mais qu'il capitula, comme auroit pû faire une citadelle, lorſqu'il ſe vit abandonné de tous ceux de ſon parti.

Revenons à notre ſujet, & cherchons à pénétrer les motifs de la marche de Ptolomée. Antiochus pour entrer en Egypte, avoit beſoin de s'emparer de Gaza & de Rhinocorure qui étoient les ſeules forteresſes importantes qui couvroient la frontiere de la baſſe Syrie. Une fois maître de ces deux places, il avoit une libre entrée en Egypte;

Digitized by Google

5 L. du C. 3



ainſi il importoit de l'empêcher de s'en emparer. Pour cela Ptolomée ou ſon conſeil, car c'eſt la même choſe, détermina de ſoûtenir cette frontiere juſqu'à livrer bataille. On fait les magaſins pour la campagne à Gaza, ainſi il falloit s'y porter de bonne heure. Y étant c'eût été une imprudence d'y attendre l'ennemi, puiſque l'on ſe fût mis par-là au haſard de tout perdre en perdant la bataille ſi près de ſes magaſins. Ainſi ſur la nouvelle qu'Antiochus arrivoit, Ptolomée décampa pour aller au-devant de lui. Il fit, ſuivant la carte de Cellarius, huit lieues en cinq jours. Je ſerois porté à croire qu'il ne marcha ſi lentement que pour ruiner le pays, afin que l'armée d'Antiochus en eût d'autant plus de difficulté à avancer; trouvant à Raphie un champ de bataille tel qu'il le déſiroit dans une vaſte plaine, il y attendit l'ennemi. Antiochus de ſon côté n'ayant rien de mieux à déſirer que de décider la guerre par une bataille, où le nombre & la bonté des troupes l'emporte preſque toûjours, ſe trouvant à dix ſtades des Egyptiens, ſe met en marche, & vient camper à la diſtance de cinq, juſqu'ici chacun agit en regle. Mais pourquoi reſter cinq jours en préſence? quel a pû être leur motif? Si ce fut du côté de Ptolomée, le déſir d'aguerrir ſes ſoldats, de les accoûtumer par la vûe de l'ennemi à le craindre d'autant moins, & à le mépriſer même par les petits avantages qu'il pouvoit ſe procurer dans des eſcarmouches, que le voiſinage occaſionne toûjours, nous ne pouvons que le loüer: mais il eſt difficile d'excuſer Antiochus d'un délai qui ne pouvoit que nuire à ſes affaires. Ayant l'avantage du nombre pour lui, celui d'une diſcipline ancienne parmi ſes ſoldats, laquelle quoique négligée depuis quelque temps, n'étoit pas abſolument éteinte, il ſemble qu'il n'avoit rien de mieux à faire que d'attaquer en arrivant, avant que Ptolomée eût pû remplir les vûes que nous lui ſuppoſons, & que ſes propres ſoldats, voyant ſon inaction, euſſent eu le temps de ſoupçonner chez leur Chef de la crainte pour un ennemi qu'ils mépriſoient en arrivant.

Cette timidité, toûjours dangereuſe à laiſſer entrevoir à des ſoldats, paroît encore davantage dans le parti qu'il prit d'attendre l'ennemi de pié ferme au moment de l'action; Ptolomée au contraire marche à lui, l'un & l'autre dans l'ordre ſuivant.

Ptolomée ne forma qu'une ligne de toute ſon armée, ſon infanterie dans le centre, & ſa cavalerie aux aîles (2) (3); la phalange (6) étoit au centre, & les troupes Gauloiſes, Greques, Thraces, &c. ſur les deux flancs (4) & (5) de la phalange; les éléphans (7) partagés aux aîles de cavalerie qu'ils couvroient.

Il n'y a rien dans cet ordre qui ne ſoit conforme aux uſages d'alors que j'ai déja condamnés bien des fois, attendu que le fort ne prête rien au foible. Ici, c'eſt l'infanterie qui par ſa profondeur & la nature de ſes armes, eſt la plus forte; elle n'eſt d'aucun ſecours à la cavalerie.

Quant à Antiochus, quoique ſupérieur en nombre, il ne paroît pas déborder ſon ennemi, par le récit de Polybe. Il forma une ligne toute de même que lui. Sa phalange (11) au centre, ayant à ſes aîles l'infan-

terie étrangere (12) (13), ſa cavalerie aux aîles, qu'il compoſa de deux mille chevaux chacune (8) (10), ſes éléphans (14) (15) couvrant ſes aîles. La ſeule différence qu'il fit de ſa diſpoſition à celle de Ptolomée, c'eſt qu'il plaça derriere ſon aîle droite deux mille chevaux (9) qui formoient une colonne derriere l'eſcadron de la gauche de cette aîle : voilà le crochet dont parle l'Auteur. Et au devant de la cavalerie de cette aîle après les éléphans, étoient les pelotons armés à la légere (16) ; du moins je crois que voilà ce qu'un homme du métier doit entendre par les termes de Polybe, aidé que l'on eſt de l'uſage que les Anciens avoient accoûtumé de faire de ces ſortes de troupes.

§. II.

Action. Faute d'Antiochus. Exemples de pareilles fautes.

DEux raiſons ſemblent avoir déterminé Antiochus à porter ſes principales forces à ſa droite, l'une de vaincre plus ſûrement à l'endroit où il devoit combattre en perſonne, & la ſeconde d'oppoſer un plus grand effort à la gauche de l'ennemi, que la préſence de Ptolomée, qui avoit choiſi ce poſte, devoit rendre d'autant plus redoutable. La préſence d'un Roi quel qu'il ſoit, eſt un renfort conſidérable là où il combat. Les deux autres aîles ſe trouvant égales, étoient bonnes l'une pour l'autre, & chacun des deux Rois concluoit ſans doute qu'il falloit d'abord vaincre à ſon aîle pour s'aſſûrer la victoire.

Antiochus crut ſe la procurer d'autant plus facilement qu'il avoit placé à la ſienne, outre ſes éléphans en plus grand nombre, ſes troupes légeres (16) & ſa cavalerie (9) placée en crocher.

Autant que l'on peut comprendre la manœuvre que Polybe détaille à chaque aîle, il paroît qu'Antiochus avoit placé ſon crochet (9) auprès de l'infanterie dans la vûe de le cacher à ſon adverſaire qui l'eût pû appercevoir s'il l'eût mis, comme il ſemble qu'il étoit plus naturel de le faire, à la pointe de ſon aîle droite, pour envelopper d'autant plus aiſément la gauche de l'ennemi.

Il ſe retira, dit Polybe, derriere la phalange. Echecrates, qui commandoit la droite des Egyptiens, Officier habile & réfléchi, appercevant que ſes éléphans n'étoient pas en état de réſiſter à ceux d'Antiochus, ne voulut point courir les mêmes riſques que l'on avoit fait à la cavalerie de ſa gauche ; il fit faire à droite à la ſienne, & coulant par le point (19), derriere ſes éléphans qui le couvroient, il déborda totalement l'aîle gauche d'Antiochus ; & l'ayant priſe en flanc & en queue, tandis que les éléphans rendoient un combat inutile, il la mit en fuite fort aiſément : mais moins ardent & bien plus habile qu'Antiochus, bien loin de s'amuſer à pourſuivre des fuyards qui ne pouvoient plus nuire, il les abandonne, & tourne ſur l'infanterie, ayant mandé en même temps à Phoxidas, qui commandoit les Grecs, de l'attaquer de front. Quelque brave qu'eût pû être l'infanterie d'Antiochus, il ne lui étoit pas poſſible de réſiſter à cette double attaque des deux armées réunie, elle fut enfoncée, & les victorieux toûjours conſéquens & ſages, des étrangers paſſerent à la

la phalange, laquelle étoit aux mains avec celle d'Egypte, & fut enveloppée & battue, ainſi que l'avoit été l'infanterie étrangere qui couvroit ſa gauche.

La faute d'Antiochus eſt ſi groſſiere & fut ſi bien punie, qu'il ſembleroit inutile de s'y attêter davantage, n'étoit que pour engager d'autant plus à ne pas l'imiter, quelques exemples de défaites qui ont eu la même cauſe, feront encore plus d'impreſſion qu'un ſeul.

Machanidas, tyran de Lacédémone, fit la pareille à la bataille de Mantinée contre Philopœmen. Il oublia que la maxime de ce peuple guerrier étoit de ne jamais pourſuivre les fuyards qu'autant qu'il le falloit pour achever de les vaincre. Les Lacédémoniens avoient, outre ce principe inconteſtable que l'on doit toûjours ſe méfier des corps qui reſtent entiers & qu'on laiſſe derriere ſoi, la maxime noble & généreuſe, qu'ils ne croyoient pas digne d'un grand courage de tuer ceux qui ne ſe défendent pas, qui s'enfuient & abandonnent le terrein.

Mais quelque perſuadés qu'ils fuſſent de la néceſſité de ne jamais ſe débander trop loin à la pourſuite de l'ennemi, ils l'oublierent dans la retraite de Pyrrhus devant Sparte. *Ils menoient battant l'arriere-garde de ce Prince avec tant de chaleur*, dit Plutarque, *que ſans s'en appercevoir ils étoient déja dans la plaine, & fort éloignés de l'infanterie qui n'avoit pû ſuivre.* Pyrrhus s'en étant apperçû fit volteface, & fit un grand carnage de ceux qui étoient les plus avancés.

Rien n'eſt ſi commun que ces ſortes d'exemples, tant parmi les Anciens que parmi les Modernes: mais ordinairement ceux qui ont commis une fois pareille faute, s'en ſont corrigés: & ce même Antiochus dont nous parlons, devint dans la ſuite un des Généraux les plus redoutables au nom Romain.

Cependant l'hiſtoire moderne nous fournit un exemple trois fois répété, où le même Général, toûjours trop ardent, ſe fit battre trois fois par la même faute dans trois différentes batailles: je vais en rappeller les époques.

Ce fut le Prince Robert ou Rupert, neveu de Charles I. Roi d'Angleterre qui fut cet incorrigible, & dont les fautes réitérées entraînerent la perte de ſon oncle. Une ſeule victoire eût reparé la faute des deux premieres: mais il ne ſut pas ſe la procurer.

La premiere action, ainſi que les deux autres, ſe lit dans l'hiſtoire des révolutions d'Angleterre, par le Pere d'Orléans. Ce fut lorſque le Roi eut appris que le Comte d'Eſſex, Chef des rébelles, s'étoit éloigné de Londres pour pourſuivre un corps de troupes royales. Ce Prince, voulant s'approcher de cette capitale, apprit que le Comte d'Eſſex, ſur la nouvelle de ſa marche, avoit changé de deſſein, & venoit à lui. Il lui épargna la moitié du chemin. Réſolus l'un & l'autre de combattre, ils ſe rencontrerent dans le Comté de Warwick en une plaine ſituée entre le Bourg de Keinſton & la montagne d'Egehill. Le Roi venoit par la montagne, & deſcendoit rangé ſur deux lignes, & une réſerve, diſpoſition à peu près pareille à celle de l'ennemi. Le Prince Robert commandoit l'aîle droite, le Comte de Wilmot la gauche, le Comte de Lindſey le centre, & le Roi la réſerve. Du côté des rébelles, Betfort

& Stapleton à la droite, le Colonel Ramſey à la gauche, & le Comte d'Eſſex s'étoit mis au centre pour être plus à portée de pourvoir à tout. Le Pere d'Orléans rapporte en ces termes le détail de l'action. *Le Prince Robert qui commandoit la cavalerie de la droite fondit ſi impétueuſement ſur Ramſey, que non-ſeulement il le fit plier, le rompit & le mit en déroute, mais le pouſſa même ſi loin qu'il arriva juſqu'au bagage des ennemis laiſſé à Keinſton, & le donna en proie à ſes gens. Si le Palatin eut eu moins de feu, s'il ſe fût moins laiſſé emporter, & qu'au lieu de pouſſer ſi loin les fuyards qui ne pouvoient plus nuire, il fût revenu ſur ſes pas, & qu'il eût replié ſur l'infanterie rébelle, dépouillée de ſon aile, dès-lors l'action & la guerre étoient finies, & le Roi étoit maître: mais ce fut le défaut du Prince Robert de perdre le fruit de ſa valeur, par l'excès de ſa valeur même. Sa faute n'étoit pas ſans remede, ſi ſon exemple n'eût pas entraîné le Comte de Caernarvan après lui. L'infanterie parlementaire voiſine de l'aile qu'on venoit de rompre avoit été ſi effrayée d'une ſi ſubite déroute, qu'un Régiment de ce parti que commandoit le Chevalier Forth, étant paſſé dans l'armée du Roi à la faveur de ce déſordre, le Comte d'Eſſex ne pouvoit éviter d'être taillé en pieces, ſi Caernarvan qui commandoit la ſeconde ligne de l'aîle du Prince, au lieu de pourſuivre avec lui Ramſey, eut pris en flanc l'armée ennemie du côté de l'aile rompue. Le Général rebelle vit cette faute, & en profita, pour faire avancer un corps de réſerve, qui fit contre les Royaliſtes, ce que Caernarvan n'avoit pas fait contre les Parlementaires.*

Le Roi arrivant heureuſement avec la réſerve fit une charge ſi belle, & ſi à propos qu'il rétablit le combat, & ſe conſerva l'avantage qui ne fut cependant pas bien complet, puiſque chaque parti abandonna le champ de bataille, & que pour qu'il eût été déciſif en faveur du Roi, il eut dû marcher à Londres. Sur quoi le Pere d'Orléans continue ainſi: *L'eſprit Anglois qui ne ſe dément point même dans les plus attachés à la Royauté; l'eſprit Anglois*, dis-je, *toûjours entêté de ces libertés ſi funeſtes au repos de la Nation, porta la plus grande partie du Conſeil à s'oppoſer à ſon deſſein; le prétexte fut qu'il étoit dangereux pour le Roi de l'exécuter, & pour la ville que le Prince Robert l'exécutât comme il le vouloit, chacun le croyant capable d'y entrer le flambeau à la main: mais la véritable raiſon des Généraux étoit que l'on craignoit que le Roi, s'il entroit dans Londres les armes à la main, ne prétendît ſur la Nation une eſpece de droit de conquête qui le rendît trop abſolu.*

Ce trait de l'Hiſtorien, de perdre le fruit de ſa valeur par l'excès de ſa valeur même, mérite que nous faſſions remarquer en paſſant que ce n'eſt point un excès de valeur, que cette chaleur inconſidérée qui nous empêche de voir ce que nous devons faire. Il y a bien plus de vraie valeur à ſe poſſéder & à conſerver une préſence d'eſprit aſſez froide dans l'action pour n'échapper aucun moyen de vaincre. Ainſi le Prince Robert perdit le fruit de ſa valeur par ſa trop grande ardeur qui eſt dans un Chef un des plus dangereux défauts.

Ce Prince, la même année 1644. eut enſuite de l'affaire dont nous venons de parler aſſez de ſuccès

pour relever ſon courage, mais non pas aſſez de prudence pour profiter de ſa premiere faute, puiſqu'après avoir fait lever deux ſiéges aux rébelles, & avoir battu un corps de ſix mille des leurs, il ne voulut point attendre un renfort que Montroſe, un des plus habiles guerriers du ſeizieme ſiecle lui amenoit, & voulut donner ſeul la bataille de Morſtonmoor dont j'ai déja parlé quelque part dans cet ouvrage, laquelle il perdit après avoir commencé par vaincre comme à Egehill. Dans celle-ci il commandoit en chef, & le Général des rébelles, Mancheſter, avoit pris la fuite avec la principale partie de l'armée, lorſque Cromwel, qui étoit allé ſe faire panſer, revint après qu'on lui eut mis l'appareil, & trouvant quelques corps entiers, il s'en ſervit avec tant de courage, de conduite & de bonheur, qu'il rétablit l'affaire, ſecondé de David Leſlé, & acquit par-là le germe de réputation qu'il pouſſa depuis à un ſi haut période.

Cet habile homme comprit d'un coup d'œil ce que peut un corps entier & en ordre, contre la multitude déſordonnée, & à qui l'ivreſſe de la victoire empêche d'entendre aucun commandement, ni de garder ni rang ni diſtance.

Le Prince Robert de retour de la pourſuite de quelques fuyards, trouva l'ennemi maître du champ de bataille, du canon, du bagage, & en poſſeſſion d'une victoire qui fut le premier échec déciſif contre ſon oncle & ſon Roi. Hutry & le Comte de Newclaſte, contre qui il exhala le chagrin d'un évenement dont il étoit la ſeule cauſe, abandonnerent la partie de ce jour-là.

L'année d'enſuite, au commencement de la campagne, le Roi Charles commandant en perſonne ſon armée, le Prince Robert nous fournit la troiſieme faute, pareille aux deux premieres. Comme je ne crois pas en avoir parlé nulle part, je vais en rapporter la rélation que je tire du même Hiſtorien, lequel a fait ſur cet évenement les mêmes réflexions que nous. Le Roi ne voulant point attendre Goring, tant il étoit impatient de combattre, rencontra l'ennemi qu'il cherchoit dans la plaine de Naëſby. *Fairfax commandoit au centre, Cromwel l'aîle droite & Yreton la gauche. Le Roi ayant pris le terrein néceſſaire pour ranger ſon armée en bataille, mit les deux Palatins ſur la droite, à la tête d'un corps de cavalerie, le Chevalier Langdall à la gauche, pour en commander un ſecond. Lindſey & Aſthley conduiſoient l'infanterie du côté des Princes. Barde & Liſtey la commandoient du côté de Langdall. Le Roi voulut être au centre. Le ſignal donné, chacun s'ébranle & charge avec une fureur digne d'une guerre civile. Le Prince Robert à ſon ordinaire fondit ſur l'aîle d'Yreton, avec une impétuoſité que nul effort ne put retenir; en un moment on la vit rompue, peu après en déroute, & bien-tôt en fuite. Yreton y fut bleſſé de deux coups, mis hors de combat, & priſonnier. Si l'ardent Prince eût été corrigible au moins à la troiſieme fois, ſi au lieu de ſe laiſſer emporter à ſuivre trop loin les fuyards, il fût revenu ſur ſes pas, c'étoit fait de l'armée ennemie.*

Cromwel au contraire qui avoit été victorieux à ſon aîle, bien loin de s'emporter, tourna tout court ſur l'infanterie royale, qu'il enfonça,

& vainquit malgré tous les efforts du Prince malheureux qu'il déthrona, & fit décapiter dans la ſuite.

Si trois exemples auſſi capitaux n'ont pû corriger le Prince Robert, qu'ils ſervent du moins à inſtruire ceux qui les liront, & à leur mettre bien avant dans l'eſprit, que ce n'eſt pas ſavoir vaincre que de ne pas ſavoir donner un frein à ſon ardeur.

§. III.

Réflexions ſur la manœuvre d'Echécrates. Soins qu'on doit prendre de la diſcipline. Eloges de Soſibe. Fautes d'Antiochus.

LA belle, ſavante & hardie manœuvre d'Echécrates, mérite que nous nous y arrêtions un moment avant de paſſer outre. On en voit peu de pareilles dans l'hiſtoire, car elle eſt bien différente de celles que nous avons citées, telle que celle des Alliés à Ramillies, qui renforcerent leur gauche par les troupes de la droite qui étoit à couvert. Beaucoup de Généraux tant anciens que modernes ont employé cette ruſe avec ſuccès: mais elle n'étoit pas auſſi hardie par les circonſtances que celle d'Echécrates.

Il faut, pour lui rendre toute la juſtice qu'il mérite, ſe rapeller que l'armée de Ptolomée étoit inférieure en nombre; que la droite d'Antiochus avoit déja vaincu; que le vuide que laiſſoit Echécrates n'étoit remplacé par aucune troupe: qu'il n'avoit point de premiere ligne pour couvrir ſon mouvement, ce qui rendroit cette manœuvre beaucoup plus ſûre pour une ſeconde ou troiſieme ligne: en un mot qu'il riſquoit tout en abandonnant ſon infanterie. Réflexions qui euſſent ſans doute arrêté un Général moins profond, leſquelles au contraire ſervirent d'aiguillon à cet habile Chef.

Reprenons-les. Si l'armée ennemie eſt ſupérieure en nombre, c'eſt une raiſon de plus pour employer le ſtratagème & la ruſe. C'eſt une regle que parmi ceux que l'on employe, les plus hardis réuſſiſſent plus infailliblement, parce qu'ils operent la ſurpriſe. C'eſt aſſez pour y engager Echécrates.

L'aîle gauche de ſon armée eſt battue, ce n'eſt point un évenement qui doive intimider un homme courageux; bien loin delà, plus il devient difficile de vaincre, plus il faut employer de moyens; & ſi une aîle eſt battue, il faut, avec celle qui reſte encore entiere, rétablir le combat, en joignant l'habileté & l'audace au courage.

A quoi ſervoit de garantir & couvrir le flanc de ſon infanterie pour un moment, ſi en s'obſtinant à le faire, la déroute de la cavalerie devenoit immanquable, enſuite de celle des éléphans, dont l'infériorité du nombre & du courage annonçoit la fuite à travers les eſcadrons, qui n'euſſent pas manqué d'en être renverſés, ou du moins aſſez rompus pour craindre la charge de la cavalerie qui ſuivoit ces animaux?

Ce n'eſt pas le tout que de quitter un poſte déſavantageux, il en faut prendre un qui nuiſe à l'ennemi, qui concourre à la victoire, & qui nous dédommage de la honte qu'il y auroit ſans cela à abandonner la partie.

S'il n'avoit pas de premiere ligne pour couvrir ſon mouvement, il étoit de néceſſité de prendre le temps, pour le faire, que le combat des éléphans ayant élevé la pouſ-

ſiere ſur tout ſon front, cachât à la cavaletie d'Antiochus le piége qu'on alloit lui préparer. Ainſi dans route cette conduite, nous voyons un grand ſens, des réflexions judicieuſes, de l'audace, de la vivacité, & ſur-tout cette ſagacité à ſaiſir le moment qui, parmi les talens militaires, eſt celui qui gagne le plus de batailles, & qui par là eſt d'autant plus précieux.

Echécrates ne fit point le mouvement tout ſeul, ſans ſe concerter avec Phoxidas qui commandoit la pointe droite de l'infanterie ; il importoit de l'avertir des raiſons qu'il avoit de l'abandonner pour vaincre, & il importoit auſſi pour la victoire que Phoxidas attaquât l'infanterie d'Antiochus, en même temps que lui attaqueroit la cavalerie.

C'eſt une attention néceſſaire pour vaincre que de charger un même front tout à la fois. La raiſon en eſt que par les charges ſucceſſives, l'on donne le temps à ceux qui n'ont pas encore combattu, de faire de nouvelles diſpoſitions, que ceux qui voyent leur côté battu, ſont le plus ſouvent découragés par ce mauvais ſuccès, tandis que s'ils l'eûſſent ignoré, ils auroient eux-mêmes battu vis-à-vis d'eux : ce qui peut ſuffire ſouvent pour gagner la bataille ; car ce n'eſt pas le mauvais ſuccès inconnu d'une aîle, ou d'une partie qui la fait perdre, mais bien plus la nouvelle qui s'en répand ſur tout le front, & qui y porte le découragement & la terreur.

Ceux qui ont vaincu, voyant que les combats engagés à côté d'eux, n'ont pas le même ſuccès, au lieu d'imiter Antiochus ſont plus naturellement portés à ſecourir les leurs que lorſqu'ils ne voyent point de combat engagé, & qu'ils ſuppoſent, parce qu'ils ont eu l'avantage, que les autres ne peuvent manquer d'en faire autant.

L'émulation entre les différens corps d'une ligne eſt bien plus puiſſante, lorſque l'action ſe paſſe ſur tout le front, que lorſqu'ils ignorent ce qui eſt arrivé à une droite ou à une gauche qu'ils ne voyent pas.

Outre que l'attention que chacun eſt obligé d'avoir à ce qui lui eſt perſonnel, empêche que ceux qui ne ſeroient point attaqués, puiſſent aider ceux qui le ſont ; puiſque les Anciens par leurs fleches, & les Modernes par leur feu, peuvent aiſément, quand ils n'ont pas l'ennemi ſur les bras, diriger leurs coups ſur ceux qui attaquent leurs voiſins.

Je dois, en paſſant, faire obſerver que ſans une extrême attention des Généraux, il arrivera toûjours que les aîles avançant plus que le centre, combattront beaucoup plutôt, ſi l'on ne les retient de bonne heure. La raiſon en eſt ſenſible : dans un grand front lorſque l'on veut marcher aligné, ceux des aîles, pour régler ſur le centre leur mouvement, avancent tant ſoit peu pour l'appercevoir ; chacun voulant ſe procurer le même avantage, il arrive que la pointe de l'aîle ſe trouve toûjours en avant plus ou moins, ſuivant que le front eſt plus ou moins étendu.

Plutarque avoit fait de ſon temps cette remarque, ſans en donner la raiſon que voilà. L'on a pris quelquefois cette manœuvre involontaire pour une ruſe, & ce n'eſt qu'un effet du pur haſard, occaſionné par la raiſon ci-deſſus.

L'on voit par le récit de la ba-

taille de Raphie, que s'il fut avantageux à Echécrates, de faire charger Phoxidas en même temps que lui, peut-être qu'Antiochus ne perdit la bataille que pour avoir négligé d'embraſſer tout le front en même temps. En général, je penſe qu'en plaine il faut que tout charge enſemble & de concert, ou du moins que ceux qui commandent ne donnent pas le temps aux leurs d'appercevoir les échecs qui peuvent être arrivés à ceux qui ont commencé le combat trop tôt.

Dans tout ce que nous fournit l'hiſtoire, je ne trouve pas de trait plus conforme à la manœuvre d'Echécrates que celui de M. de Luxembourg à Fleurus. Celui-là s'étoit couvert de la pouſſiere & des éléphans : celui-ci pour faire paſſer ſa cavalerie de la droite à la gauche, ſe couvrit du village & du château de Signy, des hayes & de la hauteur des blés. Les Généraux d'Antiochus n'en apperçûrent rien, non plus que M. de Waldek ; & quand ces mouvemens ſi hardis & ſi heureuſement conduits, furent apperçûs, il n'étoit plus temps d'y mettre obſtacle. Il eſt vrai auſſi que s'ils eûſſent été découverts à temps, ceux qui les faiſoient couroient de grands riſques : mais c'eſt là le point de l'habileté que de faire ce que l'on peut avec des calculs juſtes & précis.

Avant de paſſer aux préceptes que nous avons accoûtumé de donner, après avoir blâmé ; jettons un coup d'œil ſur la bonne & la mauvaiſe conduite des deux partis, qui en les rapprochant davantage, nous inſtruiſent mieux.

Du côté de Ptolomée, je vois une excellente politique dans ſon Miniſtre, ſoit pour éloigner la guerre, & gagner le temps de rétablir les troupes Egyptiennes amollies & perdues par la foibleſſe des regnes précédens, ſoit pour former, diſcipliner & créer, car c'étoit une création, les troupes qu'il ſubſtituoit aux anciennes, en les rempliſſant de ſoldats, & ſur-tout d'Officiers étrangers & de pays où la diſcipline étoit en vigueur ; ſoit encore pour régler l'état de la guerre, qu'il fit porter dans les lieux les plus avantageux pour ſon Prince, & qu'il conduiſit ſur les principes les plus naturels & les plus sûrs.

Sa politique parut avec éclat dans la réſolution de reprendre les places de la baſſe Syrie. Il avoit cherché à amuſer ſon ennemi par une feinte inclination pour la paix : mais il étoit trop habile pour ignorer le prix de la réputation. *En matiere d'état*, dit le Cardinal de Richelieu, *les grands Princes ne peuvent diſſimuler une injure, ſans s'expoſer à en recevoir bien-tôt une plus grande. Leur réputation, c'eſt leur plus grande force, c'eſt leur plus puiſſant appui ; s'ils en ſouffrent la moindre diminution, elle leur ſera plus nuiſible que la perte d'une bataille ; ſemblables à ceux qui manquent de mettre le pié ſur le dernier degré, ils tombent du haut de l'eſcalier en bas. L'argent eſt inutile à un Roi qui ne ſait s'en ſervir, ni pour conſerver ſon honneur, ni pour étendre ſa réputation.*

Déterminé intérieurement à la guerre, il ſe mit au-deſſus des préjugés & des murmures des ſiens, pour établir la diſcipline étrangere, en ce qu'elle avoit d'avantageux aux Egyptiens. Il ſentit qu'avec la volonté du maître & des ordonnances ſages, l'on fait des hommes ce que l'on deſire ; & quand il en

eut fait des ſoldats, il ne craignit plus la ſupériorité du nombre. Il déſira & obtint une bataille, ſentant que cette ſupériorité de diſcipline, doit en aſſûrer le gain: *Difficilè vincitur*, dit Vegece, *qui verè poteſt de ſuis & de adverſarii copiis judicare.* Il connoiſſoit les ſiens, & la connoiſſance des fautes qu'Antiochus avoit déja faites, le détermina à eſpérer un heureux ſuccès.

La premiere de toutes, fut celle d'avoir laiſſé amollir & corrompre ſes troupes. Quelques mois ſuffiſent pour cette contagion, & ſitôt que la volonté du Prince n'eſt plus occupée de la diſcipline de ſes troupes, elles perdent dans un hyver tout le fruit des travaux précédens. Le prudent & éclairé Polybe lui en fait des reproches en ces termes: *Il ne fit pas grande attention*, dit-il, *à exercer ſon armée pendant l'hyver, & à la maintenir dans une exacte diſcipline; perſuadé qu'étant maître d'une partie de la baſſe Syrie & de la Phénicie, il ne faudroit point de combats pour conquérir le reſte.*

Cet ouvrage eſt plein de réflexions ſur la néceſſité de cette diſcipline militaire. Je ne répeterai pas ici ce que j'ai dit en tant d'autres lieux; il ſuffit de faire ſentir par ce trait que quelqu'aſſûré que l'on ſoit, on ne doit jamais négliger de tenir des troupes en exercice. Dès qu'on les paye, il faut les conſerver bonnes. Ce fut ce défaut de diſcipline qui enrraîna la grande faute que nous avons déja reprochée à Antiochus: la pourſuite inconſidérée de l'aîle gauche des ennemis, je n'en parlerai pas davantage.

Mais je ne ſai ſi ce ne fut pas une faute dans ſa diſpoſition que celle de n'avoir pas sû employer la ſupériorité du nombre que notre Auteur lui attribue. L'auroit-il deſtinée toute entiere à renforcer ſes files pour donner plus de profondeur & plus de force par conſéquent à ſa phalange? Il y a apparence qu'oui: mais ſa ſupériorité étoit aſſez conſidérable pour qu'il eût pû ſe ménager d'autres reſſources encore, telle que celle d'une ſeconde ligne, ou de déborder celle de l'ennemi qui n'étant appuyée à rien, eût été fort embarraſſée d'une diſpoſition auſſi avantageuſe, qui mettoit un obſtacle à tout ce qu'Echérates auroit pû tenter de ruſes & de ſtratagèmes.

Ce ſecond trait prouve que l'Officier tout comme le ſoldat, oublie & ſe gâte par le défaut d'exercice. S'il y en eût eu de bons dans cette armée, des réflexions auſſi naturelles ne leur euſſent pas échappé.

Une troiſieme faute, & ces deux-ci ſont d'un genre impardonnable, c'eſt d'avoir tout abandonné lorſque de retour de la pourſuite de l'aîle ennemie, il trouva les ſiens battus & mis en fuite par les Egyptiens. Que fit alors ce Prince des quatre mille chevaux qu'il ramenoit? En falloit-il davantage pour battre les deux mille d'Echécrates, & pour faire reprendre courage à ſa phalange, laquelle, ſelon Polybe, ne fut vaincue que la derniere? Mais rien n'eſt plus rare que de voir ceux, que des premiers ſuccès ont ébloüis à un certain point, trouvet des reſſources dans l'adverſité.

C'eſt en conſéquence de ce que j'avance qu'il fit la quatrieme & derniere faute de s'enfermer dans Raphie. Ce fut d'abord, dit Polybe, contre ſon ſentiment: mais

enfin il ſe laiſſa entraîner à une lâcheté impardonnable, ſon armée n'ayant perdu qu'environ dix mille ſoldats & trois cents cavaliers, il demeuroit beaucoup plus fort que Ptolomée. Mais la terreur s'étoit ſans doute emparée de lui, puiſque la ſupériorité du nombre & la protection même d'une place de guerre, ne put l'engager à camper ſous les murs, pour donner du moins à ſa défaite un air moins humiliant, & contenir d'autant ſon ennemi. Avec un peu de fermeté, il eut fait aiſément ſentir à ſon armée, que l'échec qu'elle avoit ſouffert, n'étoit rien auprès de ce qu'elle reſtoit en pouvoir de faire. Il ſe fut acquis, par ce trait, le titre de grand, que juſqu'ici nous lui voyons porter aſſez mal à propos, tant il étoit éloigné de la fermeté & du courage des Rohans, des Weimars, & des Colignis.

§. IV.

Ordre de bataille dans une plaine raſe ſelon le ſentiment de l'Auteur.

J'Ai dit quelque part dans cet Ouvrage qu'une des connoiſſances les plus néceſſaires à avoir pour ſe déterminer à la guerre, eſt celle du caractere du Prince auquel on veut la déclarer, pour ne pas donner à gauche dans les meſures priſes en conſéquence; il eſt néceſſaire encore de prévoir quel eſt, ou quel peut être ſon Miniſtre. Celui qui n'auroit connu que Ptolomée ſans Soſibe, eût compté vaincre à coup sûr: mais en jugeant des opérations de la guerre, par le génie de celui qui eſt chargé de la conduire, l'on devoit s'attendre de la part de Soſibe à une belle défenſe.

Ceux qui auroient fait des projets contre la France, enſuite de la molleſſe du Cardinal Mazarin, ſe ſeroient trouvés bien éloignés de leur calcul, quand Louis XIV. à la mort de ce Miniſtre, prit lui-même les rênes du Gouvernement, & ceux qui n'auroient calculé qu'en conſéquence des connoiſſances des magnanimes qualités de ce grand Roi, ſe ſeroient trouvés encore loin de compte, s'ils n'avoient connu en même temps la probité & l'habileté de M. Colbert à regir les Finances, & la capacité & la fermeté de M. de Louvois pour conduire la guerre. De quoi n'étoit pas capable un Roi de cette trempe, ſecondé par deux hommes auſſi grands qu'il en fut jamais? Que l'on me permette cette digreſſion avant d'en venir à des réflexions d'un autre genre ſur l'ordre des deux armées.

Je n'entreprendrai pas de preſcrire ici un ordre de bataille pour le plus fort dans une plaine raſe: il n'a rien de mieux à deſirer que d'embraſſer ſon ennemi par une diſpoſition plus étendue, lorſque le foible n'a pas eu la précaution de couvrir ſes flancs. C'eſt en faveur du foible que je vais donner l'ordre de bataille que je voudrois employer en pareil cas.

Quoique le premier devoir d'un Général, dont l'armée eſt de beaucoup inférieure à celle de l'ennemi, ſoit, comme je l'ai dit partout, de couvrir & appuyer ſes flancs par des obſtacles naturels, ou artificiels, tels que les redoutes, retranchemens, abatis, chariots, &c. cependant il peut arriver qu'une plaine ſeroit ſi raſe, que les protections naturelles manqueroient tout-à-fait, ou que le génie des

troupes

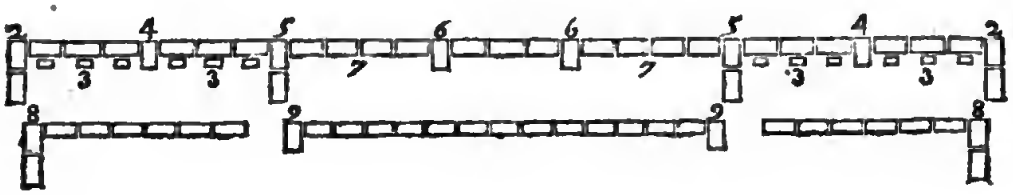
troupes que l'on conduit ne s'accommoderoit pas de reſter entre ces obſtacles préparés pour y attendre l'ennemi ; elles voudroient peut-être, ſur-tout ſi elles étoient Françoiſes, aller au-devant de lui, le charger, bien loin de l'être elles-mêmes ; & par conſéquent toutes les protections des flancs, reſtant en arriere, deviendroient inutiles. De même dans la pourſuite de leur victoire, venant à s'avancer par delà, leurs flancs alors découverts, pourroient être tournés & battus par une charge inopinée.

Il s'agit donc d'imaginer un ordre qui ſe ſuffiſe à lui-même, dont tous les mouvemens ne puiſſent être contraints par cette conſidération de foibleſſe, & qui ſoit également redoutable de pié ferme, ou en avançant.

En admettant mes colonnes, je remplis abondamment cet objet ; je renforce la profondeur de mes bataillons ; & toûjours en ſuivant les principes de mon ſyſtème de tactique, je crois, par l'ordre de bataille ci-après, pouvoir affronter en plaine des forces très-ſupérieures qui ne combattroient pas ſur le même plan.

Je compoſe le centre de ma premiere ligne des bataillons (7), ſur huit de profondeur, & les aîles des eſcadrons (3), ſuivies chacune des pelotons de grenadiers dont j'ai tant dit l'uſage. Je couvre les flancs de mon armée par les colonnes de deux ſections chacune (2), j'en place deux pareilles en (5) pour couvrir le flanc de mon infanterie ; en cas que la cavalerie vienne à plier ou à abandonner ſon terrein, je renforce le centre de chaque aîle de cavalerie par les colonnes d'une ſection (4), leſquelles ſervent encore de retraite aux pelotons (3), & le long de mon infanterie du centre, je place les deux colonnes d'une ſection (6), pour renforcer d'autant cette partie.

Quant à la ſeconde ligne, je la compoſe à peu près de même : mais ayant moins d'infanterie, je me contente des colonnes de deux ſections (8) à mes aîles, & de celle (9) d'une ſection à la droite & à la gauche de l'infanterie.



Il eſt ſenſible que dans un pareil ordre, on ne craint point, ni d'être débordé ni d'être tourné, tout ſe trouvant en défenſe par l'ordre, dans lequel chaque corps eſt formé.

Il eſt inutile de répérer ici ce que j'ai dit dans tout le cours de cet Ouvrage, pour appuyer cette tactique ; on peut ſe le rappeller aiſément. Tout ce que je répere, c'eſt que dans cet ordre plus encore que dans tout autre, il faut ſe hâter de joindre l'ennemi corps à corps, avec une petite armée rangée de la ſorte, compoſée de troupes exercées, ſuivant la maxime de Vegece, *qui habet exercitatiſſimos milites.* Il

faut attaquer les deux aîles à la fois, ne point tâtonner la droite & puis la gauche. C'eſt la reſſource du foible que l'impétuoſité du choc aux aîles : *In utroque cornu pariter prælium debet incipere.* Pour remplir cette maxime, il faut renforcer les aîles de préférence au centre que l'on refuſe alors à l'ennemi, en le laiſſant en arriere, il ſuffit d'en ralentir la marche.

Er ſi l'on veut encore à la faveur de ce que la premiere ligne couvre ce mouvement, on peut étendre la ſeconde à droite & à gauche pour envelopper l'ennemi par un mouvement rapide, qu'il ne puiſſe ni parer ni prévoir.

Malgré ce que dit Vegece, je préfere à ce parti celui d'attaquer auſſi le centre, mais par corps ſéparés, comme j'ai dit que l'on peut faire. Le foible ne pouvant égaliſer ſon front, trouve par ces corps le moyen d'occuper tout celui de l'ennemi, & s'il vient à le percer au centre, il eſt aſſûré de la victoire. Les Machabées, tant le pere que les fils, mettoient toûjours cette maxime en pratique, & je crois qu'ils lui doivent les victoires ſi fréquentes & ſi extraordinaires, qu'ils ont remportées ſi ſouvent, malgré le petit nombre de leurs ſoldats. Je finirai cette obſervation par le trait qu'on lit d'eux dans le ſupplément au dictionnaire de la Bible de Dom Calmet, où ſont décrits tous les ordres de batailles du Peuple de Dieu, accompagnés d'obſervations. Il y eſt parlé de la guerre qu'Antiochus fit au peuple Juif par ſes Généraux Nicanor & Gorgias.

Judas ayant appris le deſſein d'Antiochus d'exterminer toute la Nation Juive, ſentit bien les difficultés qu'il y avoit de s'oppoſer à cette entrepriſe, le nombre, la valeur de ſes ennemis, & l'expérience des Chefs l'étonnoient : mais il prit des meſures dignes de lui. Pour diſſiper ſes craintes, il établit une diſcipline exacte parmi les troupes ; il introduiſit le même ordre que David avoit établi ſous ſon regne.

Gorgias ſachant que les Juifs étoient réſolus de vaincre ou mourir pour leur Religion & pour leur patrie, tenta une ſurpriſe nocturne, comptant tomber ſur Judas, & tailler en pieces ſa petite armée à la faveur des ténébres. Il partit donc ſur le ſoir, s'étant mis à la tête d'un corps de cinq mille hommes de pié & de mille chevaux, & marcha droit au camp d'Iſraël. Judas informé du deſſein de ſon ennemi, ne perd pas un inſtant, décampe au milieu de la nuit, profitant de l'abſence de Gorgias dont il craignoit la ruſe & l'audace ; il tire du côté d'Emmaüs, & lui dérobe une marche. Gorgias qui le croit encore dans ſon camp, s'en approche, & le trouvant abandonné, s'imagine que les Juifs ont pris la fuite. Il les va chercher, mais inutilement, dans les montagnes, ne pouvant croire qu'ils eûſſent tiré droit à ſon camp.

Judas y arrive, & Nicanor ſurpris d'une aventure ſi extraordinaire, & de la hardieſſe de ſon ennemi, ne ſait que penſer de l'aventure de Gorgias, il crut qu'il avoit été battu. Cependant à la vûe des Juifs il ſort de ſon camp, met ſes troupes en bataille, & les range, ſelon la méthode des peuples de l'Aſie, qui étoit celle des Grecs, c'eſt-à-dire l'infanterie au centre, & la cavalerie ſur les aîles.

Pour Judas Machabée „ *il diviſa* „ *ſon armée en pluſieurs corps, &* „ *en donna le commandement à ſes*

„freres, Simon, Joſeph, & Jona-„thas, chacun d'eux ayant ſous ſoi „quinze cents hommes „ cela veut dire, en recourant au livre des Machabées, qu'il la partagea en quatre corps, puiſqu'il eſt dit qu'il parut à la tête de trois mille hommes. On voit qu'il ſuit toûjours ſa méthode de combattre par corps ſéparés ſur le front de la ligne, & ſur une très-grande profondeur.

De toutes les batailles que les Machabées ont données, je n'en vois point qui ſoient plus accompagnées de cérémonies & de précautions que celle-ci. Il faut dire auſſi que le ſalut des Juifs en dépendoit, tant les forces de leurs ennemis étoient nombreuſes & les Chefs aguerris, & capables d'inſpirer la crainte & la terreur: mais le Général des Juifs, par ſon habileté & ſa prudence ſurmonta tous ces obſtacles.

CHAPITRE XVIII.

Treve entre les deux Rois. Largeſſes des Puiſſances en faveur des Rhodiens.

ANtiochus après avoir fait enterrer ſes morts, prit la route de ſon Royaume. Pour Ptolomée il entra dans Raphie, & prit d'emblée toutes les autres villes. C'étoit à qui reprendroit ſon parti, & augmenteroit ſa domination. C'eſt aſſez l'ordinaire des hommes dans ces ſortes de révolutions de s'accommoder au temps: mais il n'y a pas de peuples qui ſoient plus naturellement portés à cette politique que ceux de la baſſe Syrie. Je crois auſſi que ce fut alors un effet de l'affection qu'avoient auparavant ces peuples pour les Rois d'Egypte; car de tout temps ils ont eu pour cette Maiſon un très-grande vénération. Auſſi firent-ils à Ptolomée des honneurs infinis: Couronnes, ſacrifices, Autels, rien ne fut négligé.

Auſſi-tôt qu'Antiochus fut arrivé à la ville qui porte ſon nom, il envoya Antipater ſon neveu, & Théodote Hémiolien à Ptolomée pour traiter de la paix. Depuis la perte de la bataille, il ne croyoit pas devoir compter ſur la fidélité des peuples, & d'ailleurs il craignoit qu'Achée ne profitât de cette occaſion contre lui. Rien de tout cela ne vint dans l'eſprit de Ptolomée. Charmé des avantages qu'il venoit de remporter & de ſa conquête de la Céleſyrie, entraîné de plus par l'habitude qu'il s'étoit faite d'une vie molle & voluptueuſe, loin de s'éloigner du repos, il n'y avoit que trop d'inclination. Il fit d'abord quelques menaces & quelques plaintes aux Am-

baſſadeurs de la maniere dont Antiochus l'avoit traité ; mais il conſentit à une treve d'un an, & envoya Soſibe à Antioche pour y faire ratifier le Traité. Après avoir enſuite paſſé trois mois dans différens endroits de la Syrie & de la Phénicie, s'y être aſſûré des villes, & y avoir établi Andromaque pour Gouverneur, il reprit avec ſa ſœur & ſes favoris le chemin d'Alexandrie, où chacun connoiſſant le genre de vie qu'avoit mené ce Prince juſqu'alors, fut fort ſurpris de la maniere dont il avoit terminé cette guerre. Le Traité conclu avec Soſibe, Antiochus revint à ſon premier projet, & ſe diſpoſa à la guerre contre Achée.

Vers le même temps un tremblement de terre ayant renverſé le Coloſſe des Rhodiens, les murs de la ville, du moins pour la plus grande partie, & la plûpart des Arſenaux ; ce peuple mit à profit cet accident avec tant d'adreſſe & de prudence, que bien loin d'en avoir ſouffert, cela ne ſervit qu'à augmenter & embellir leur ville. On voit par-là combien la vigilance & la prudence l'emportent parmi les hommes ſur la négligence & la mauvaiſe conduite. Avec ces deux défauts les événemens mêmes heureux ſont funeſtes ; a-t-on les deux vertus oppoſées, on tire parti des malheurs mêmes. Les Rhodiens dépeignant avec de fortes couleurs l'accident qui leur étoit arrivé, & ſoit dans les inſtructions qu'ils donnoient à leurs Ambaſſadeurs, ſoit dans les converſations particulieres, faiſant toûjours leurs plaintes avec beaucoup de nobleſſe & de zele pour leur République ; ils toucherent tellement les villes, & principalement les Rois en leur faveur, que non-ſeulement on leur fit de grands préſens, mais qu'on leur avoit encore obligation quand ils les recevoient.

Hiéron & Gelon leur donnerent ſoixante-quinze talens d'argent, partie comptans, partie payables peu après, pour l'huile des Athletes, des chaudrons d'argent avec leurs baſes, des vaſes à mettre de l'eau, dix talens pour les frais des ſacrifices, dix autres pour faire venir de nouveaux Citoyens, enſorte que la ſomme entiere montoit à près de cent talens. Outre cela ils exempterent d'impôts ceux qui navigeoient à Rhodes, & leur envoyerent cinquante catapultes de trois coudées. Enfin après avoir tant donné, comme s'ils euſſent été encore redevables aux Rhodiens, ils firent élever deux ſtatues dans leur place publique, dont l'une repréſentoit le peuple de Rhodes, & l'autre le peuple de Syracuſe, qui lui mettoit une couronne ſur la tête.

Ptolomée leur fournit auſſi trois cents talens d'argent, un million de meſures de blé, du bois pour bâtir dix vaiſſeaux à cinq rangs de rames, & dix à trois rangs, quatre mille poutres proportionnées du bois d'où découle la poix, mille talens de monnoie d'airain, trois mille peſant d'étoupes, trois mille voiles & trois mille mâts, trois mille talens pour relever le Coloſſe, cent Architectes, trois cents cinquante manœuvres, & quatorze talens par an pour leur nourriture, douze mille meſures de blé pour les jeux & les ſacrifices, & vingt mille pour la ſubſiſtance de dix vaiſſeaux à trois rangs. La plûpart de ces choſes furent données ſur le champ, & le tiers de tout l'argent.

Antiochus de même leur fit préſent de dix mille poutres depuis ſeize coudées juſqu'à huit, pour faire des coins; ſept mille de ſept coudées, trois mille talens de fer, mille talens de poix, mille meſures de poix liquide, & leur promit outre cela cent talens d'argent. Chryſéis ſa femme donna cent mille meſures de blé, & trois mille talens de plomb.

Séleucus, pere d'Antiochus, ne ſe contenta pas de ne point tirer d'impôts de ceux qui navigeoient à Rhodes, ni de leur donner dix vaiſſeaux à cinq rangs de rames avec tout leur équipage & deux cents mille meſures de blé, il leur donna encore dix mille coudées de bois & mille talens de réſine & de cheveux.

Ils reçûrent à peu près les même libéralités de Pruſias, de Mithridate, de toutes les Puiſſances qui étoient alors dans l'Aſie, de Lyſanias, d'Olympique, de Limnée. Il ſeroit difficile de nombrer les villes qu'ils engagerent à les ſecourir. Quand on conſidere le temps où la ville de Rhodes a commencé à être habitée, on eſt ſurpris de ſes progrès, des richeſſes des Citoyens, des richeſſes de la ville en général: mais ſi l'on fait réflexion ſur ſa ſituation heureuſe, ſur l'abondance des biens que les étrangers y apportent, ſur l'aſſemblage de toutes les commodités qu'on y trouve, loin de s'étonner, on trouve que cette ville eſt encore moins puiſſante qu'elle ne devroit être.

Au reſte ſi je ſuis entré dans un ſi grand détail, c'eſt premierement pour faire connoître quel fut le zele des Rhodiens pour relever leur République: zele qu'on ne peut ni trop loüer ni trop imiter. C'eſt en ſecond lieu pour oppoſer les libéralités des Rois précedens à la léſine de ceux d'aujourd'hui, dont les villes & les nations reçoivent ſi peu. Peut-être que ces Rois, après de ſi grands exemples de généroſité, auront honte de faire tant valoir

quatre ou cinq talens qu'ils auront donnés, & d'exiger des Grecs, pour un ſi maigre préſent, autant de reconnoiſſance & d'honneur, qu'on en accordoit à leurs prédeceſſeurs. Peut-être auſſi que les villes, ayant devant les yeux les dons immenſes qu'on leur faiſoit autrefois, ne s'aviliront pas juſqu'à rendre, pour des libéralités ſi mépriſables, des honneurs qui ne ſont dûs qu'aux plus grandes, & qu'en n'accordant à chacun que ce qu'il mérite, elles feront voir que les Grecs ſupérieurs aux autres nations, ſavent donner à chaque choſe ſon juſte prix. Reprenons maintenant la guerre des Alliés où nous l'avons quittée.

CHAPITRE XIX.

Les Achéens ſe diſpoſent à la guerre. Diviſion dans Mégalopolis. Les Eléens battus par Lycus, Propréteur des Achéens. Divers évenemens de la guerre des Alliés.

QUand l'Eté fut venu, Agetas étant Préteur des Etoliens, & Aratus des Achéens, Lycurgue revint d'Etolie à Lacédémone, rappellé par les Ephores, après qu'ils eurent reconnu la fauſſeté du crime pour lequel il avoit été exilé. Pendant que celle-ci prenoit des meſures avec Pyrrhias, Préteur des Eléens, pour faire une irruption dans la Meſſénie; Aratus ayant fait réflexion qu'il n'y avoit plus de troupes étrangeres chez les Achéens, & que les villes ne s'embarraſſoient plus d'en lever, depuis qu'Epérate, ſon prédeceſſeur dans la Préture, avoit ſi fort dérangé les affaires par ſa lâcheté & ſa mauvaiſe conduite, il tâcha de relever leur courage, & en ayant obtenu un Decret, il ſe diſpoſa ſérieuſement à la guerre. Le Decret portoit qu'on entretiendroit huit mille fantaſſins de troupes étrangeres & cinq cents chevaux; qu'on leveroit dans l'Achaïe trois mille hommes d'infanterie & trois cents chevaux; que de ce nombre ſeroient cinq cents fantaſſins de Mégalopolis armés de boucliers d'airain & cinquante chevaux, & autant d'Argiens. Il étoit outre cela ordonné qu'on feroit marcher trois vaiſſeaux vers Aété & le golfe d'Argos, & trois vers Patras, Dyme & la mer de ce canton.

Pendant qu'Aratus faiſoit ainſi ſes préparatifs, Lycurgue & Pyrrhias étant convenus enſemble de ſe mettre en même

temps en campagne, avancerent vers la Meſſénie. Aratus en eut avis, & à la tête des étrangers & de quelques troupes d'élite il vint à Mégalopolis pour ſecourir les Meſſéniens. Lycurgue parti de Sparte prit par trahiſon Calame, château appartenant aux Meſſéniens, continua enſuite ſa route pour ſe joindre aux Etoliens. D'un autre côté Pyrrhias venant d'Elide avec un fort petit corps de troupes, fut arrêté dès l'entrée de la Meſſénie par les Cypariſſiens; de ſorte que Lycurgue ne pouvant le joindre, ni entreprendre, avec ſon peu de forces, quelque choſe par lui-même, ſe contenta de faire quelque temps le dégât dans le pays pour ſubvenir aux beſoins de ſes troupes, & reprit le chemin de Sparte ſans avoir rien fait.

Après ce mauvais ſuccès des ennemis, Aratus en homme ſage & précautionné ſur l'avenir, perſuada à Taurion & aux Meſſéniens de fournir chacun cinq cents hommes de pié & cinquante chevaux pour garder la Meſſénie, les Mégalopolitains, les Tégeates & les Argiens, tous peuples, qui limitrophes de la Laconie, ſouffrent les premiers des guerres qu'ont les Lacédémoniens avec les autres peuples du Péloponeſe: il ſe chargea lui-même de garder avec des troupes d'Achaïe & des mercenaires, toutes les parties de cette province qui regardent Elée & l'Etolie. Il travailla enſuite à réconcilier entre eux les Mégalopolitains, qui chaſſés depuis peu de leur patrie, & ruinés entierement par Cléomene, quoiqu'ils euſſent un beſoin preſſant de pluſieurs choſes, manquoient cependant de tout. Toûjours même eſprit, mêmes diſpoſitions, mais rien pour ſatisfaire aux dépenſes tant publiques que particulieres. De-là les conteſtations, les diſputes, les emportemens qui les aigriſſoient les uns contre les autres, comme il arrive d'ordinaire dans les Républiques & entre les particuliers, lorſqu'on ſe voit dans l'impuiſſance de mettre à exécution ce que l'on avoit projetté.

Deux choſes les diviſoient; premierement le rétabliſſement des murs de la ville, les uns diſant qu'il la falloit rétrécir, & en régler le circuit ſur les moyens que l'on avoit pour le faire & ſur les forces que l'on auroit pour le garder en cas d'attaque: que la ville n'avoit été renverſée, que parce qu'étant trop grande on n'étoit point aſſez de monde pour la défendre; outre cela qu'on devoit obliger les plus riches Citoyens de donner le tiers de leurs fonds pour groſſir le nombre des habitans. Les autres au contraire ne pouvoient ſouffrir ni qu'on donnât

moins d'étendue à la ville, ni qu'on abandonnât la troiſieme partie des biens pour la peupler. L'autre ſujet de diviſion & le principal, étoient les lois que Prytanis Péripatéticien diſtingué, & qu'Antigonus leur avoit envoyé pour ſi égiſlateur, leur avoit données. Aratus prit tout le ſoin poſſible d'adoucir les eſprits, & en vint à bout. La paix ſe fit, & l'on en grava les articles ſur une colonne que l'on mit proche l'Autel de Veſta à Omarion. Il partit enſuite de Mégalopolis, vint à l'aſſemblée des Achéens, & donna le commandement des étrangers à Lycus de Phares, Propréteur dans le territoire qui avoit été aſſigné à ſa patrie.

Les Eléens irrités contre Pyrrhus, ſe choiſirent encore un Préteur chez les Etoliens, & firent venir Euripidas. Celui-ci obſerva le temps de l'aſſemblée des Achéens, & s'étant mis en campagne à la tête de ſoixante chevaux & de deux mille fantaſſins, il paſſa par le pays des Pharéens, le pilla juſques près d'Egée; & après y avoir fait tout le butin qu'il ſouhaitoit, il ſe retira à Léontium. Lycus en étant averti, courut au ſecours: il joignit les ennemis, les attaqua bruſquement, en jetta quatre cents ſur la place, & fit deux cents priſonniers, dont les plus qualifiés étoient Phyſſas, Antanor, Cléarque, Androloque, Evanoridas, Ariſtogiton, Nicaſippe & Aſpaſe. Les armes & tout l'équipage reſterent au victorieux. Vers le même temps l'Amiral des Achéens ayant fait voile à Molycrie, en revint avec cent eſclaves. Il repartit & alla à Chalcée. Il y eut là un combat, d'où il remporta deux vaiſſeaux longs & tout leur équipage. Il prit encore un petit bâtiment tout équipé proche Rhie en Etolie. Toutes ces priſes par mer & par terre jetterent chez les Achéens beaucoup d'argent & de proviſions; cela fit eſperer aux troupes que leur ſolde ſeroit payée, & aux villes qu'elles ne ſeroient point chargées d'impôts.

Sur ces entrefaites, Scerdilaïdas ayant à ſe plaindre de Philippe, ſur ce que ce Prince ne lui payoit pas toute la ſomme dont ils étoient convenus par un Traité fait entre eux, envoya quinze vaiſſeaux pour emporter par artifice ce qui lui étoit dû. Ces vaiſſeaux aborderent à Leucade, & en conſéquence du Traité précédent ils y furent reçûs comme amis: ils n'y firent en effet ni ne purent même y faire aucun acte d'hoſtilité: mais on connut leur mauvais deſſein, lorſqu'Agathune & Caſſandre Corinthiens étant auſſi venus comme amis

à

à Leucade ſur quatre vaiſſeaux de Taurion, ils les attaquerent contre la foi des Traités, prirent ces deux Capitaines & leurs vaiſſeaux, & les firent conduire à Scerdilaïdas. De Leucade ayant fait voile à Malée, ils pillerent les Marchands & les forcerent de prendre terre, profitant du temps que la moiſſon approchoit, & de la négligence avec laquelle Taurion gardoit ces deux villes.

Aratus avec un corps de troupes choiſies étoit en embuſcade pour enlever la moiſſon des Argiens; & Euripidas de ſon côté à la tête de ſes Etoliens ſe mit en campagne dans le deſſein de piller les terres des Tritéens. Lycus & Demodocus, Commandans de la cavalerie Achéenne, ſur l'avis qu'on leur donna que les Etoliens étoient ſortis de l'Elide, aſſemblerent auſſi-tôt les Dyméens, les Patréens & les Pharéens, & y ayant joint les étrangers, ils ſe jetterent dans Elée. Arrivés à Phyxion ils envoyerent les armés à la légere & la cavalerie pour faire le dégât, & mirent en embuſcade autour de Phyxion les peſamment armés. Les Eléens ſortirent en grand nombre pour arrêter les pillards. Ceux-ci ſe retirent, ils ſont pourſuivis. Alors Lycus ſortant de ſon embuſcade, fond ſur tout ce qu'il rencontre : les Eléens furent d'abord renverſés, deux cents des leurs reſterent ſur la place, quatre-vingts furent faits priſonniers, & les Achéens emporterent impunément leur butin. Outre ces avantages, l'Amiral des Achéens ayant fait de fréquentes deſcentes ſur les terres de Calydonie & de Naupacte, y ravagea tout, & tailla deux fois en pieces les troupes qu'on lui oppoſa. Il prit auſſi Cléonicus de Naupacte : mais comme il étoit lié aux Achéens à titre d'hoſpitalité, loin de le vendre, on le renvoya quelque temps après ſans rançon.

Ce fut auſſi vers ce temps-là qu'Agetas, Préteur des Etoliens, ayant amaſſé un corps de troupes conſidérable ravagea les terres des Acarnaniens, & parcourut en pillant tout l'Epire. Après il renvoya les Etoliens dans leurs villes. Les Acarnaniens à leur tour ſe jetterent ſur les terres de Strate : mais je ne ſai quelle terreur panique les ayant ſaiſis, ils ſe retirerent honteuſement, quoique ſans perte, parce que les Stratéens craignant que cette retraite ne cachât quelque embuſcade, n'oſérent pas les pourſuivre.

Il faut ici rapporter la trahiſon feinte (*a*) qui ſe fit à Phanote.

(a) *Il faut rapporter ici la trahiſon feinte qui ſe fit à Phanote.*] Tous les Auteurs

Alexandre, qui avoit reçû de Philippe le Gouvernement de la Phocide, dreſſa par le miniſtere de Jaſon, ſon Lieutenant dans Phanote, un piege aux Etoliens. Celui-ci envoya vers Agétas leur Préteur pour lui promettre qu'on lui livreroit, s'il

dogmatiques militaires, Grotius, dans un livre intitulé *de jure belli & pacis*, nombre de Théologiens qu'il cite, & même S. Jean Chryſoſtome, ont été d'avis que la feinte & la trompetie à la guerre étoient permiſes. Il fait dire à ce dernier que les Empereurs qui avoient uſé de ſurpriſes, de ruſes & d'artifices, pour réuſſir dans leurs deſſeins, étoient très-loüables. Ainſi voilà un point de doctrine militaire aſſez bien établi; il eſt heureux que, les tromperies étant ſi utiles, l'on puiſſe les employer ſans ſcrupule ni délicateſſe.

Je ne puis cependant traiter une trahiſon autrement qu'avec mépris; & je ne puis croire que les doubles, ſur-tout, ſoient ni honnêtes ni légitimes, du moins leur idée me révolte, & je ne voudrois être l'auteur d'aucune; au contraire des autres ruſes telles que les embuſcades, ou autres pieges dans leſquels on ne doit ſe faire ni peine ni délicateſſe de ſurprendre ſon ennemi.

Malgré la noirceur des trahiſons doubles, comme il ſe trouve de ces eſpeces de traîtres, il eſt bon de ſavoir s'en garder. Ce qui ſe peut de mieux en cas pareil, c'eſt de s'aſſûrer de leur perſonne par de bons ôtages, ou en conduiſant le traître avec ſoi, mais avec précautions, pour qu'il n'échappe, & l'avertiſſant bien poſitivement, que ſi l'on s'apperçoit qu'il ait trompé, ceux qui le conduiſent, ont ordre de l'égorger ſur le champ; & qu'au contraire, on lui donnera une récompenſe proportionnée au ſervice qu'il rend, ſi l'intelligence n'eſt pas double.

Comme tout ce que propoſent de pareilles gens, eſt pour l'ordinaire la ſurpriſe d'un poſte, d'une place, d'un paſſage, &c.... il faut, avant de s'y engager, avoir fait reconnoître les lieux par deux ou trois hommes ſûrs & déterminés, qui examinent avec ſoin toutes choſes. Ils auront ordre d'entrer ſans bruit dedans la ville ou poſte dont il s'agit, & d'examiner ſi tout eſt tranquille; ils pouſſeront juſqu'à l'entrée des rues pour reconnoître ſi elles ne ſont point barricadées, ce qui ſeroit une preuve que l'on eſt découvert.

Si ces deux ou trois hommes tardent trop à reparoître, il y a à parier que l'on eſt trahi; alors le parti de la retraite eſt le plus ſûr. Un exemple qui nous vient à propos, nous inſtruira très-bien de ce qui peut arriver, & de ce que l'on doit faire en pareil cas. Je vais l'extraire mot à mot des mémoires de Villars, qui eſt un livre plein de bonnes inſtructions, ſon vieux langage fera un peu diverſion à la ſéchereſſe de celui-ci.

En ce temps-là 22 Janvier 1525, il y avoit un Moine renié à Caïras, portant les armes, lequel prit intelligence avec le Maréchal de Briſſac, lui promettant de le mettre dans la Ville par un trou qui étoit dans la muraille, bouché de terre ſeulement, diſant auſſi qu'il avoit moyen de tirer à ſa cordelle une vingtaine de ſes amis fort déterminés, qui lui aideroient à couper la gorge aux ſentinelles proche dudit trou, pendant qu'il l'iroit ouvrir pour introduire les nôtres dedans au jour qu'il ſeroit accordé. Ce galant ſe ſervit de l'entremiſe de Montbazin, Capitaine des Gardes du Maréchal & fort aimé de lui. Tant y a que ce diable de Moine défroqué fut ſi bien prendre nos écus, & manier Montbazin, que l'entrepriſe fut réſolue: mais parce que le Maréchal étoit fort dur à croire en telles affaires ſans preuve évidente, il fit dire au Moine qu'il ne s'en pouvoit réſoudre à ſon contentement, ſi auparavant il n'introduiſoit dans la place un des ſiens, qu'il dépêcheroit à point nommé pour reconnoître la facilité ou impoſſibilité des choſes. Le Moine monacalement couvert & déguiſé, & qui jouoit au jeu double, dit au Maréchal qu'il en étoit content, & prit jour au dix de Mars, dont ayant donné avis au Gouverneur de Caïras, & que celui que l'ennemi devoit envoyer arriveroit ſur le minuit: il donna ordre que le trou fût un peu entr'ouvert pour mal-aiſément y paſſer, toutefois qu'il ne ſe trouvât aucun le long du dedans de la muraille, faiſant garde en ſentinelle par l'eſpace d'une heure. Le Capitaine la Combe, qui commandoit au château de Sommerive, y fut envoyé: il entra dedans, & en ſortit, n'ayant parmi les ténebres de la nuit rien trouvé qu'à

vouloit, la citadelle de Phanote. On fit les ſermens ordinaires, & l'on convint des conditions. Agetas au jour marqué vient à la tête de ſes Etoliens pendant la nuit. Il envoye cent hommes d'élite à la citadelle, & cache le reſte de ſes troupes à quelque

ſouhait : rapportant de la part du Moine, qu'il falloit néceſſairement donner le feu a la piece le vingt-cinq du mois & jur le minuit.

Soudain qu'il fut parti de Caïras, le Gouverneur fit diligemment relever toutes les tranchées du dedans de la ville, à vingt pas de chacun côté du trou, laiſſant une ſeule entrée ſur les côtés, laquelle conduiſoit au dedans deſdites tranchées qu'il fit fort bien flanquer, & jetter de tous côtés force trainées & carbonades. Le jour accordé approchant, le Maréchal dépêcha Bonnivet avec mille hommes choiſis & quatre cents chevaux, lui commandant de faire un gros de deux cents chevaux aſſiſtés de deux cents arquebuſiers pour ſoutenir en toute ſorte d'évenement, & de jetter le reſte de la cavalerie ſur les avenues, pour ſe garder de ſurpriſe : & de tenir prêts quatre cents hommes en deux troupes pour s'entre-ſecourir l'une l'autre, & la premiere auſſi, s'il advenoit qu'elle fût repouſſée : & du reſte en faire ſon gros pour le ſoûtenement & conſervation du total. Le ſignal qui devoit être donné au Moine ſur l'arrivée & réception des nôtres, étoit quatre fuſees qui ſeroient jettées en l'air & au loin, & qu'au même temps Chepy & Laval avec leurs troupes ſeroient reçûs de lui, qui ſe rendroit au trou, qu'il auroit plus élargi qu'il n'étoit lorſque la Combe y entra. Soudain que le Moine vit le ſignal, il ſe preſente & fait entrer Chepy & Laval avec la moitié de leur troupe ſeulement, Monbazin s'étant réſervé l'autre ; diſant que, ſelon ce que ceux-ci trouveroient qu'il s'avanceroit, on les recueilleroit. Cet acte fit entrer ce Moine en quelque crainte qu'il fut découvert, & par ainſi hâtant ſa trahiſon, il dit a ces deux Seigneurs : Donnez par cette entrée, qui nous conduira au corps-de-garde, que nous déferont. Ces deux Capitaines, qui brûloient d'ardeur de bien faire, entrent avec ſoixante des leurs : mais ſoudain qu'ils furent avancés à dix ou douze pas, ils découvrirent force meches du côté de la tranchée, & auſſi de celui d'une tour où étoit le corps-de-garde, & la-deſſus ſe tournant pour demander au Moine ce que c'étoit, ils ne le virent plus. Lors ſe voulant avancer, ils ſe virent enveloppés de tous côtés parmi les flammes, & ſalués de tant & tans d'arquebuſades, que quelque valeur qu'ils fuſſent montrer, les Chefs demeurerent pris, & la plûpart des ſoldats tués, hormis dix ou douze échappés de ce cruel haſard. Le ſalut des arquebuſades fit ſoudain avancer Monbazin, & de main en main Bonnivet pour ſecourir les autres & avec la valeur ſurmonter la trahiſon : mais ils trouverent le trou déja à demi bouché, & ſoûtenu d'une eſcopeterie qui endommagea une partie des plus courageux ſoldats des nôtres. En ce même inſtant il ſortit de la ville trente à quarante chevaux avec quelques arquebuſiers, penſant trouver les nôtres en déſordre : mais ils furent ſi vivement repouſſés, qu'ils reconnurent trop tard que les François ſe ſavoient préparer à toute ſorte de fortunes. En tel jeu que celui-là Laval & Chepy ſe devoient ſaiſir du Moine, ſous prétexte d'être ſurement conduits par les ténébres de la nuit : mais le mieux étoit de le lier pour s'en aſſurer, par ce moyen de jouer a bon eſcient, ou de ſouffrir le premier la mort où il conduiſoit les autres.

L'on peut lire encore dans Pontis, la trahiſon double de ſon ami le Baron de Meſlai, Capitaine au régiment de Normandie, qui vouloit livrer la citadelle de Montpellier au Duc de Rohan en 1628. M. de Rohan avoit recommandé à Bretigny qui commandoit ſes troupes de ne point entrer dans la place, que cet Officier ne vînt ſe remettre entre ſes mains pour garantir ſa parole. Bretigny trop ardent oublia cet ordre ; à peine étoit-il entré, que ceux de dedans ayant coupé une corde qui fit relever le pont levis, il ſe trouva pris avec une quarantaine d'hommes qui étoient déja entrés. Si la garniſon n'eût craint d'avoir affaire à un trop grand nombre d'ennemis, elle pouvoit en laiſſer entrer davantage, tant les meſures étoient bien priſes pour tout égorger. Bretigny & les ſiens, tombés dans le foſſé, y furent, ou tués, ou pris. Pontis raconte que depuis ce jour, il ne regarda plus ſon ancien ami, que comme un homme d'un très-méchant cœur.

diſtance de la ville. Alexandre fait mettre dans la ville des ſoldats ſous les armes, & Jaſon introduit les cent Etoliens dans la citadelle, comme il l'avoit promis par ſerment. A peine y furent-ils entrés, qu'Alexandre s'y jetta auſſi-tôt, & les cent Etoliens mirent bas les armes. Le jour venu, Agetas averti de ce qui s'étoit paſſé, reprit le chemin de ſon pays, pris dans un piége à peu près ſemblable à tant d'autres qu'il avoit tendus lui-même.

CHAPITRE XX.

Philippe dreſſe l'eſcalade devant Mélitée, & la manque. Siége de Thebes. Diſcours de Démétrius de Phare pour porter le Roi de Macédoine à quelque entrepriſe plus conſidérable. On ſe diſpoſe à la paix.

LE Roi Philippe prit dans ce temps-ci Bylazore. C'eſt la plus grande ville de Péonie, & la plus avantageuſement ſituée pour faire des courſes de Dardanie dans la Macédoine, de ſorte que s'en étant rendu maître il n'avoit preſque plus rien à craindre de la part des Dardaniens: c'étoit là l'entrée de la Macédoine, & depuis que Philippe s'en étoit emparé, il n'étoit plus aiſé aux Dardaniens de mettre le pié dans ſon Royaume. Après y avoir mis garniſon, il envoya Chryſogone lever des troupes dans la haute Macédoine, & prenant ce qu'il y en avoit dans la Bottie & dans l'Amphaxitide, il vint à Edéſe; d'où ayant joint à ſon armée le corps de troupes qu'avoit amaſſé Chryſogone, il ſe mit en marche & parut au ſixieme jour devant Lariſſe. Il en partit de nuit ſans ſe repoſer, & arriva au point du jour à Mélitée, aux murs de laquelle il fit d'abord dreſſer les échelles. Les Mélitéens furent ſi effrayés d'un aſſaut ſi ſubit & ſi imprévû, qu'il lui étoit aiſé de prendre la ville: mais les échelles étoient trop courtes, & il manqua ſon coup.

Ce ſont là de ces fautes où des Chefs ne peuvent tomber ſans s'attirer de juſtes reproches. On blâme avec raiſon la témérité de certaines gens, qui ſans avoir pris leurs précautions, ſans avoir meſuré les murailles, ſans avoir reconnu les rochers ou les autres endroits par où ils veulent faire leurs ap-

proches, ſe préſentent étourdiment devant une ville. Mais ceux-là ſont-ils plus excuſables, qui, après avoir pris toutes les meſures néceſſaires, donnent aux premiers venus le ſoin des échelles & de tous les autres inſtrumens de cette eſpece ? Il ne faut pas tant prendre garde à la facilité qu'il y a de les faire, qu'à l'importance dont ils ſont dans certaines conjonctures. En ces ſortes d'affaires rien n'eſt impunément négligé, la peine ſuit toûjours la faute. Si l'entrepriſe s'exécute, on expoſe ſes plus braves gens à un danger inévitable; & ſi on ſe retire, on s'expoſe au mépris, peine plus grande que la mort même. S'il falloit juſtifier cela par des exemples, j'en trouverois ſans nombre. De ceux qui n'ont pas réuſſi dans des entrepriſes de cette nature, il y en a beaucoup plus qui y ont perdu la vie, ou du moins qui ont été dans un péril évident de la perdre, que de ceux qui ſe ſont retirés ſans perte. Encore faut-il convenir qu'on n'a plus pour ceux-ci que de la défiance & de la haine. Leur faute eſt comme un avertiſſement public de ſe tenir ſur ſes gardes. Je dis public, parce que non-ſeulement ceux qui ſont témoins de la choſe, mais auſſi ceux qui l'apprennent d'ailleurs, en ſont avertis d'être toûjours en garde & de prendre des précautions. C'eſt donc à ceux qui ſont à la tête des affaires, de ne point entreprendre de pareils deſſeins ſans avoir auparavant bien penſé aux moyens de les mettre en exécution. A l'égard de la meſure des échelles & de la fabrique des autres inſtrumens de guerre, il y a pour cela une méthode aiſée & certaine. Nous en parlerons dans une autre occaſion, où nous tâcherons de montrer de quelle maniere on doit faire l'eſcalade pour qu'elle ait un heureux ſuccès. Mais à préſent reprenons le fil de notre Hiſtoire.

Le projet de Philippe ayant échoüé, ce Prince alla camper ſur le bord de l'Enipée, où il fit venir de Lariſſe & des autres villes toutes les munitions qu'il y avoit amaſſées pendant l'hyver pour faire le ſiége de Thebes dans la Phtiotide, lequel ſiége étoit tout le but de ſon expédition. Cette ville eſt ſituée aſſez près de la mer à trois cents ſtades de Lariſſe, commandant d'un côté la Magneſie, & de l'autre la Theſſalie, mais ſur-tout ce côté de la Magneſie qu'habitent les Démétriens, & celui de la Theſſalie, où ſont les terres de Pharſale & de Phérée. Pendant que cette ville étoit ſous la puiſſance des Etoliens, ils firent par leurs courſes continuelles

de grands ravages ſur les terres de Demetriade, Pharſale, & même de Lariſſe. Il pouſſerent pluſieurs fois leurs courſes juſqu'à la plaine d'Amyrique. C'eſt pour cela que Philippe regardoit la conquête de cette ville comme une choſe importante, & qu'il y donnoit tous ſes ſoins. Ayant donc fait proviſion de cent cinquante catapultes & de vingt-cinq machines à lancer des pierres, il approcha de Thebes, & ayant partagé ſon armée en trois corps, il la logea dans les poſtes les plus proches de la ville. Une partie campoit auprès de Scopie, la ſeconde aux environs d'Héliotropie, & la troiſieme ſur le mont Hæmus, qui commande la ville. Tout l'eſpace qui étoit entre ces trois corps de troupes, il le fit fortifier d'un foſſé, d'une double paliſſade, & de tours de bois à cent pas l'une de l'autre, où il mit garniſon ſuffiſante.

Ayant enſuite raſſemblé toutes ſes munitions, il fit approcher ſes machines de la citadelle. Pendant les trois premiers jours les aſſiégés ſe défendirent avec tant de valeur, que les ouvrages n'avancerent point du tout. Mais les eſcarmouches continuelles, & les traits que les aſſiégeans tiroient ſans nombre ayant fait périr une partie de la garniſon & mis le reſte hors de combat, l'ardeur des aſſiégés ſe ralentit. Auſſi-tôt Philippe attache les mineurs au château, qui étoit ſi avantageuſement ſitué, que les Macédoniens, malgré leur conſtance & un travail continuel, arriverent à peine au bout de neuf jours à la muraille. On travailla tour à tour ſans ceſſer ni de jour ni de nuit. Au troiſieme il y eut deux cents pas de mur percés & ſoûtenus par des pieces de bois: mais ces pieces n'étant pas aſſez fortes pour ſoûtenir un ſi grand poids, les murs tomberent avant que les Macédoniens miſſent le feu au bois qui les ſoûtenoit. On travailla enſuite à applanir la breche pour monter à l'aſſaut. On alloit y monter: mais la frayeur ſaiſit les aſſiégés, & ils rendirent la ville. Par cette conquête Philippe mettant en ſûreté la Magneſie & la Theſſalie, enleva aux Etoliens un grand butin, & fit connoître à ſes troupes que s'il avoit manqué Palée, c'étoit par la faute de Léontius, qu'il avoit eu par conſéquent raiſon de punir de mort. Entré dans Thebes, il mit à l'encan tous les habitans, peupla la ville de Macédoniens, & lui donna le nom de Philippopolis.

Il reçut encore là des Ambaſſadeurs de Chio, de Rhodes, de Byſance, & de la part de Ptolomée au ſujet de la paix, &

il leur répondit comme il avoit déja fait auparavant, qu'il vouloit bien qu'elle ſe fit, & qu'ils n'avoient qu'à ſavoir des Etoliens s'ils ſeroient dans les mêmes diſpoſitions. Dans le fond cependant il ne ſe ſoucioit pas beaucoup de la paix, il aimoit beaucoup mieux pourſuivre ſes projets. Auſſi ayant eu avis que Scerdilaïdas piratoit autour de Malée, qu'il traitoit les marchands comme s'ils étoient ennemis, & que quelques-uns de ſes propres vaiſſeaux avoient été attaqués à Leucade contre la foi des Traités, il équipa une flotte de douze vaiſſeaux pontés, de huit qui ne l'étoient pas, & de trente à deux rangs de rames, & mit à la voile ſur l'Euripe. Son deſſein étoit bien de ſurprendre les Illyriens: mais il en vouloit principalement aux Etoliens. Il ne ſavoit pas encore ce qui s'étoit paſſé en Italie, où les Romains avoient été défaits par Annibal dans la Toſcane dans le temps qu'il étoit devant Thebes; le bruit de cette victoire n'avoit point encore paſſé juſques dans la Grece.

Philippe n'ayant pû atteindre les vaiſſeaux de Scerdilaïdas, prit terre à Cenchrée. De là les vaiſſeaux pontés cinglerent par ſon ordre vers Malée pour ſe rendre à Egée & à Patres, & il fit tranſporter le reſte par la pointe du Péloponeſe à Léchée, où ils devoient tous demeurer à l'ancre. Il partit enſuite avec ſes favoris pour ſe trouver aux Jeux Néméens à Argos. Pendant qu'il y regardoit un des combats, arrive de Macédoine un courier qui lui donne avis que les Romains avoient perdu une grande bataille, & qu'Annibal étoit maître du plat pays. Le Roi ne montra cette Lettre qu'à Démétrius de Phare, & lui défendit d'en parler. Celui-ci ſaiſit cette occaſion pour lui repréſenter qu'il devoit au plutôt laiſſer la guerre d'Etolie pour attaquer les Illyriens, & paſſer enſuite en Italie; que la Grece déja ſoûmiſe en tout, lui obéiroit également dans la ſuite; que les Achéens étoient entrés d'eux-mêmes & de plein gré dans ſes intérêts; que les Etoliens effrayés de la guerre préſente ne manqueroient pas de les imiter; que s'il vouloit ſe rendre maître de l'univers, noble ambition qui ne convenoit mieux à perſonne qu'à lui, il falloit commencer par paſſer en Italie (*a*) & la conquérir; & qu'après la défaite des

(*a*) *Il falloit commencer par paſſer en Italie & la conquerir.*] La folie de la Monarchie univerſelle, comme l'on voit, n'eſt pas d'aujourd'hui ſeulement. La nature a produit de temps en temps des hommes rares, qu'elle ſemble avoir enrichés de cette vaſte chimere pour ſoûtenir leur conſtance dans les travaux, & la vie agitée

Romains le temps étoit venu d'exécuter un ſi beau projet, & qu'il n'y avoit plus à héſiter. Un Roi jeune, heureux dans ſes exploits, hardi, entreprenant, & outre cela né d'un ſang qui s'étoit toûjours flatté de parvenir un jour à l'Empire univerſel, ne pouvoit être qu'enchanté d'un pareil diſcours.

Quoiqu'il n'eût alors montré ſa Lettre qu'à Démétrius; dans la ſuite il aſſembla ſes amis & demanda leur avis ſur la paix qu'on lui conſeilloit de faire avec les Etoliens. Comme Aratus n'étoit pas fâché que la paix ſe fit pendant qu'on étoit ſupérieur dans la guerre; le Roi, ſans attendre les Ambaſſadeurs avec qui l'on devoit convenir en commun des articles, envoya chez les Etoliens Cléontius de Naupacte, qui, depuis qu'il avoit été pris, attendoit encore les Comices des Achéens. Puis prenant à Corinthe des vaiſſeaux & une armée de terre, il alla à Egée: pour ne point paroître trop empreſſé à finir la guerre, il s'approcha de Laſion, prit une tour bâtie ſur les ruines de cette ville, & fit mine d'en vouloir à Elée. Après

à laquelle ils ſe dévoüent. Je n'ai garde de propoſer leur imagination pour des modeles: mais la plupart des moyens qu'ils ont employés, ſervent & ſerviront toûjours de principes à des militaires, lorſqu'ils voudront apprendre à ſe conduire, ſoit dans la proſperité, ſoit dans l'adverſité. La plûpart de ces illuſtres Conquérans ont éprouvé des revers à quoi tout guerrier doit s'attendre, pour n'en être pas abattu: mais nul de ceux que nous connoiſſons n'eſt plus digne de nous inſtruire que Charles XII. Ayant été temoin oculaire de quelques-unes de ſes actions; que l'on me permette ici de rapporter quelle étoit la façon de vivre de ce jeune Monarque, pour que l'on juge de-là ce qu'il eût exécuté un jour, ſi la mort n'eût terminé avant le temps une carriere auſſi courageuſe & auſſi brillante.

Lorſque j'arrivai en Scanie, deux bottes de paille, & une peau d'ours par deſſus, formoient le lit du Roi, ſur lequel il repoſoit toûjours tout vêtu. Enfin le Comte de la Marck Ambaſſadeur de France, lui ayant perſuadé d'uſer d'un lit pour la premiere fois depuis la guerre, ce Prince en eut un d'un ſeul matelas, & une couverture ſans rideaux, dans lequel il repoſoit, depuis dix heures juſqu'a deux, heure à laquelle, quelque temps qu'il fit, il montoit à cheval juſqu'à cinq ou ſix heures du matin qu'il revenoit travailler avec ſes Miniſtres, ſans jamais ſe débotter que pour ſe coucher. C'étoit là ſa conduite journaliere. Quant au manger, il ne faiſoit qu'un repas à quatre heures après midi. Il mangeoit avec les Officiers de ſes armées juſqu au grade de Colonel: ſa table qui n'étoit que de neuf couverts, étoit ſervie avec une frugalité ſurprenante pour un Roi: de la ſoupe, du bouilli, deux ou trois ragouts médiocrement bons, quelques poulardes ſervies ſans arrangement, point de deſſert, & pour ſa perſonne point de vin, le tout ſervi ſur de la vaiſſelle de fer battu, tout juſqu'à ſon gobelet, étant de ce métal: c'eſt ce qui compoſoit ſa chére délicate. Après ce repas il paſſoit dans ſa chambre, où la converſation ne rouloit jamais que ſur la guerre; & je puis aſſurer que c'étoit tout ce que l'on peut imaginer de plus inſtructif que cette converſation, dans laquelle j'ai plus profité qu'en mille autres occaſions. Perſonne n'a jamais parlé du métier avec autant de connoiſſance, & des vûes auſſi étendues. Quand je n'aurois eu, pour les principes que j'expoſe dans cet ouvrage, que l'approbation qu'il leur donnoit, le ſeul éloge de ce Prince doit les rendre recommandables, & m'enorgueillit beaucoup. Si ce grand homme avoit un défaut, c'étoit celui d'outrer toutes les vertus.

avoir

avoir envoyé Cléonicus deux ou trois fois, comme les Etoliens demandoient des conférences, il y consentit. Il ne pensa plus depuis à cette guerre, mais il écrivit aux villes alliées d'envoyer leurs Plenipotentiaires pour délibérer en commun sur la paix. Il partit ensuite avec une armée, & alla camper à Panorme, qui est un port du Péloponese, vis-à-vis Naupacte, & attendit là les Plénipotentiaires des Alliés. Pendant qu'ils s'assembloient, il passa à Zacynthe pour mettre ordre aux affaires de cette Isle, & revint aussi-tôt à Panorme. Les Plénipotentiaires assemblés, il envoya Aratus & Taurion à Naupacte avec quelques autres. Ils y trouverent un grand nombre d'Etoliens, qui souhaitoient avec tant d'ardeur que la paix se fit, qu'on n'eut pas besoin de longues conférences. Ils revinrent à Panorme pour informer Philippe de l'état des choses. Les Etoliens envoyerent avec eux des Ambassadeurs au Roi pour le prier de venir chez eux à la tête de ses troupes, afin que les conférences se tinssent de plus près, & que l'on pût terminer plus commodément les affaires. Le Roi cédant à leurs instances, fit voile vers Naupacte, & campa à environ vingt stades de la ville. Il enferma son camp & ses vaisseaux d'un bon retranchement, & attendit là le temps de l'entrevûe.

CHAPITRE XXI.

La paix se conclut entre les Alliés. Harangue d'Agélaus pour les exhorter à demeurer unis.

LEs Etoliens étoient venus à Naupacte sans armes, & éloignés du camp de Philippe de deux stades, ils envoyoient de leur part des entremetteurs. Le Roi leur fit proposer par les Ambassadeurs des Alliés pour premier article, que de part & d'autre on garderoit ce que l'on avoit. Les Etoliens y consentirent. Pour le reste il y eut quantité de députations, qui ne valent pas la peine pour la plûpart que nous nous y arrêtions. Mais je ne puis laisser ignorer le discours que tint Agélaus de Naupacte devant le Roi & les Ambassadeurs des Alliés dans la premiere conférence. Il dit donc qu'il seroit à souhaiter que les Grecs n'eussent jamais de guerre les uns contre les autres; que ce seroit un grand bienfait des

Dieux, ſi n'ayant que les mêmes ſentimens ils ſe tenoient tous, pour ainſi dire, par la main, & joignoient toutes leurs forces enſemble pour ſe mettre à couvert eux & leurs villes des inſultes des Barbares : ſi cela ne ſe pouvoit pas abſolument, que du moins dans les conjonctures préſentes ils s'unîſſent enſemble & veillaſſent à la conſervation de la Grece ; qu'il n'y avoit pour ſentir la néceſſité de cette union, qu'à jetter les yeux ſur les armées formidables qui étoient ſur pié, & ſur l'importance de la guerre, qui ſe faiſoit actuellement ; qu'il étoit évident à quiconque ſe connoiſſoit médiocrement en politique, que jamais les vainqueurs, ſoit Carthaginois ou Romains, ne ſe borneroient à l'Empire de l'Italie & de la Sicile, mais qu'ils pouſſeroient leurs projets au-delà des juſtes bornes ; que tous les Grecs en général devoient être attentifs au péril dont ils étoient menacés, & ſur-tout Philippe ; que ce Prince n'auroit rien à craindre, ſi au lieu de travailler à la ruine des Grecs & de faciliter leur défaite à leurs ennemis, comme il avoit fait juſqu'alors, il prenoit à cœur leurs intérêts comme les ſiens propres, & veilloit à la défenſe de toute la Grece, comme ſi c'étoit ſon propre Royaume ; que par cette conduite il ſe gagneroit l'affection des Grecs, qui de leur côté le ſuivroient inviolablement dans toutes ſes entrepriſes, & déconcerteroient, par leur fidélité pour lui, tous les projets que les étrangers pourroient former contre ſon Royaume ; que s'il avoit envie d'entreprendre quelque choſe, il n'avoit qu'à ſe tourner du côté d'Occident & y conſidérer la guerre qui ſe faiſoit dans l'Italie ; que pourvû qu'il ſe tînt prudemment à la découverte des évenemens pour ſaiſir la premiere occaſion, tout ſembloit lui frayer le chemin à l'Empire univerſel ; que s'il avoit quelque choſe à démêler avec les Grecs, ou quelque guerre à leur faire, il remît ces différens à un autre temps ; que ſur-tout il prît garde de ſe conſerver toûjours la liberté de faire la paix ou d'avoir avec eux la guerre, quand il voudroit ; que s'il ſouffroit que la nuée qui s'élevoit du côté d'Occident vînt fondre ſur les Grecs, il craignoit fort qu'il ne fût plus en leur pouvoir ni de prendre les armes, ni de traiter de paix, ni de terminer en aucune façon les puériles conteſtations qu'ils avoient maintenant ; & qu'ils ne fuſſent réduits à demander aux Dieux, comme une grande grace, la liberté de décider leurs affaires à leur gré & de la maniere qu'ils le jugeroient à propos.

Il n'y eut perſonne à qui ce diſcours ne fit ſouhaiter la paix avec ardeur. Philippe en fut d'autant plus touché, qu'on ne lui propoſoit que ce qu'il ſouhaitoit déja, & à quoi Démétrius l'avoit auparavant diſpoſé. On convint des articles, on ratifia le Traité, & l'on ſe retira de part & d'autre chacun dans ſon pays. Cette paix de Philippe & des Achéens avec les Etoliens, la bataille perdue par les Romains dans la Toſcane, & celle d'Antiochus pour la Céleſyrie, tous ces évenemens arrivérent dans la troiſieme année de la cent quarantieme olympiade. Ce fut auſſi pour la premiere fois, & dans cette derniere aſſemblée, qu'on vit les affaires de la Grece mêlées avec celles d'Italie & d'Afrique. Dans la ſuite ſoit qu'on entreprît la guerre, ſoit qu'on fît la paix, ni Philippe ni les autres Puiſſances de la Grece ne ſe réglerent plus ſur l'état de leur pays, ils tournerent tous les yeux vers l'Italie. Les peuples de l'Aſie & les inſulaires firent bientôt après la même choſe. Ceux qui depuis ce temps-là ont eu ſujet de ne pas bien vivre avec Philippe, ou avec Attalus, n'ont plus fait attention ni à Antiochus ni à Ptolomée; ils ne ſe ſont plus tournés vers le Midi ou l'Orient, ils n'ont eu les yeux attachés que ſur l'Occident. Tantôt c'étoit aux Carthaginois, tantôt aux Romains qu'on envoyoit des Ambaſſadeurs. Il en venoit auſſi à Philippe de la part des Romains, qui connoiſſant la hardieſſe de ce Prince, craignoient qu'il ne vînt augmenter l'embarras où ils ſe trouvoient.

Nous voilà donc arrivés au temps où les affaires des Grecs ſont jointes avec celles d'Italie & d'Afrique. Nous avons vû quand, comment & pourquoi cela s'eſt fait. C'eſt ce que je m'étois engagé dès le commencement de faire voir. Ainſi quand nous aurons conduit l'Hiſtoire Greque juſqu'au temps où les Romains ont perdu la bataille de Cannes, & où nous avons laiſſé les affaires d'Italie, nous finirons ce cinquieme Livre.

La guerre finie, les Achéens choiſirent Timoxene pour Préteur, reprirent leurs lois, leurs uſages, leurs fonctions ordinaires. Il en fut de même des autres villes du Péloponeſe. Chacun rentra dans ſes biens, on cultiva la terre, on rétablit les ſacrifices & les fêtes publiques, en un mot tout ce qui regardoit le culte des Dieux: devoirs, qui par les guerres continuelles qu'on avoit eues à ſoûtenir ayoient été pour la plûpart oubliés. Entre tous les peuples du monde, à peine en

trouveroit-on quelqu'un qui eût pour la vie douce & tranquille plus de penchant & d'inclination que ceux du Péloponeſe : cependant l'on peut dire qu'ils en ont moins joüi qu'aucun, du moins depuis long-temps. Ce Vers d'Euripide les peint aſſez bien :

Toûjours dans les travaux & toûjours dans la guerre.

Nés pour commander & paſſionnés pour leur liberté, ils ont toûjours les armes à la main pour ſe diſputer le premier pas. Les Athéniens au contraire furent à peine délivrés de la crainte des Macédoniens, qu'ils crurent joüir d'une ſolide liberté. Conduits & gouvernés par Euryclidas & par Micyon, ils ne prirent aucune part aux affaires des autres Grecs : ils ſuivirent à l'aveugle les inclinations de ces deux Magiſtrats. Quelques honneurs qu'on demandât qu'ils rendiſſent à tous les Rois, & principalement à Ptolomée, ils les rendirent. Point de ſorte de réglemens & d'éloges qu'ils n'ayent ſoufferts qu'on ne fit pour eux. Ils paſſerent beaucoup au-delà des bornes de la bienſéance, ſans que ceux qui étoient à leur tête euſſent la prudence & le courage de les arrêter.

Peu de temps après, Ptolomée fut obligé de faire la guerre à ſes propres ſujets. En menant les Egyptiens contre Antiochus, on doit convenir qu'à conſidérer le temps où il prit ce deſſein, il étoit à propos qu'il le prît : mais par rapport à l'avenir, c'étoit une choſe pernicieuſe. Ce peuple enflé des avantages qu'il avoit remportés à Raphie, ne daigna plus écouter les ordres qu'on lui donnoit, il ſe crut aſſez de forces pour ſoûtenir une révolte, & il ne chercha plus qu'un Chef & un prétexte pour ſe mettre en liberté. Il ſe révolta en effet bientôt après.

Pour Antiochus, ayant fait pendant l'hyver de grands préparatifs, il paſſa au commencement de l'Eté le mont Taurus, & après avoir conclu une alliance avec Attalus, il ſe mit en marche contre Achée.

Comme les Etoliens avoient été malheureux dans la derniere guerre, ils furent d'abord bien aiſes d'avoir fait la paix avec les Achéens, & ce fut pour cela qu'ils élûrent pour Préteur Agélaus de Naupacte, parce qu'il ſembloit avoir le plus contribué à cette paix : mais ils ne furent pas long-temps à ſe dégoûter & à ſe plaindre de leur Préteur, qui en faiſant la

paix, non avec quelque peuple particulier, mais avec toute la Grece, leur avoit retranché toutes les occaſions de butiner ſur leurs voiſins. Mais Agélaus ſoûtenant avec conſtance ces plaintes injuſtes, les retint malgré qu'ils en euſſent dans leur devoir.

Après la paix Philippe s'en retourna par mer en Macédoine. Il y trouva Scerdilaïdas, qui, ſous le même prétexte qu'à Leucade, avoit pris depuis peu Piſſée dans la Pélagonie, gagné par promeſſes les villes de Deſſarétide & les Phébatides, Antipatrie, Chryſondion & Getuus, & fait des courſes dans la plus grande partie des terres de Macédoine qui confinent à ces villes. Philippe ſe mit en campagne pour reprendre les places qui s'étoient ſéparées de ſon parti, & pour défaire Scerdilaïdas: rien à ſon avis n'étoit plus néceſſaire pour l'heureux ſuccès de ſes entrepriſes, & entr'autres pour l'expédition qu'il méditoit en Italie, que de mettre ordre aux affaires d'Illyrie. Démétrius le portoit ſi vivement à cette expédition, qu'il en étoit uniquement occupé, & que la nuit, s'il avoit des ſonges, c'étoit ſur cette guerre. Il ne faut pas croire que ce fût par amitié pour Philippe que Démétrius le pouſſoit à marcher contre les Romains, l'amitié n'y entroit que pour la moindre partie: c'étoit par haine pour cette République, & parce qu'il n'y avoit pour lui d'autre moyen de rentrer dans l'Iſle de Phare. Philippe reprit donc les villes dont nous avons parlé; dans la Deſſaretide, Créonion & Gertuns: le long du lac de Lygnide, Enchelane, Cerace, Sation, Boïes; Bantie dans le pays des Calicoéniens; & dans celui des Pyſſantins, Orgyſe. Après quoi il mit ſon armée en quartiers d'hyver. Ce fut ce même hyver qu'Annibal paſſa autour de Gérunium, après avoir ravagé les plus beaux pays de l'Italie, & que les Romains élûrent pour Conſuls A. Terentius & Luc. Emilius.

Pendant le quartier d'hyver, Philippe fit réflexion qu'il avoit beſoin de vaiſſeaux & de matelots pour ſes deſſeins; ce n'eſt pas qu'il eſperât vaincre les Romains par mer, mais parce que par mer il tranſporteroit plus aiſément les ſoldats, arriveroit beaucoup plutôt où il s'étoit propoſé, & tomberoit ſur les Romains lorſqu'ils s'y attendroient le moins. Rien ne lui parut plus propre pour cela que les vaiſſeaux d'Illyrie, & il fut, je penſe, le premier Roi de Macédoine qui en fit conſtruire juſqu'à cent. Après les avoir fait équiper, il aſſembla ſes troupes au commencement de l'Eté, exerça quelque temps les Macé-

doniens à ramer, & ſe mit en mer vers le temps à peu près qu'Antiochus paſſoit le mont Taurus. Ayant fait voile par l'Euripe & tourné vers Mélée, il vint mouiller autour de Céphalénie & de Leucade, & demeura là pour y obſerver la flotte des Romains. Sur l'avis qu'il reçut enſuite qu'il y avoit à Lilybée des vaiſſeaux à l'ancre, il s'avança hardiment du côté d'Apollonie. Quand il fut dans le pays qu'arroſe le Loüs, une terreur panique (*a*) ſemblable à celles qui arrivent quelquefois aux armées de terre, s'empare de ſes troupes. Quelques vaiſſeaux qui étoient à la queue ayant pris terre dans l'Iſle de Saſon à l'entrée de la mer Ionienne, vinrent de nuit dire à Philippe que des vaiſſeaux venant du détroit avoient abordé avec eux au même port, & leur avoient donné avis qu'ils avoient laiſſé à Rhége des vaiſſeaux Romains qui alloient à Apollonie pour porter du ſecours à Scerdilaïdas. Philippe crut que toute une flotte alloit fondre ſur lui. La frayeur le ſaiſit, il fit lever les ancres & reprendre la route par où il étoit venu. On marcha une nuit & un jour, ſans ordre & ſans s'arrêter, & à la ſeconde journée on aborda à Céphalénie, où le Roi fit courir le bruit qu'il n'étoit revenu que pour régler quelques affaires dans le Péloponeſe.

Sa crainte étoit très-mal fondée. Il eſt vrai que Scerdilaïdas ayant appris pendant l'hyver que Philippe faiſoit conſtruire quantité de vaiſſeaux, en attendant qu'il arrivât par mer, avoit

(a) *Une terreur panique ſemblable à celles qui arrivent quelquefois aux armées.*] Quelque rares que ſoient aujourd'hui les terreurs paniques, il n'eſt pas moins réel qu'il y en a eu, & qu'il peut y en avoir encore, puiſque tout ce qui eſt arrivé à des hommes, peut arriver encore à d'autres hommes comme eux. Il ſeroit à deſirer de pouvoir, dans un ouvrage de la nature de celui-ci, preſcrire des moyens pour s'en garantir : mais comment parer à une choſe qui n'a ni cauſe ni principe ? Tout ce que l'on peut en dire, c'eſt que les terreurs paniques pour l'ordinaire n'arrivent que la nuit, où les ténebres favoriſent les idées extravagantes que chacun ſe forme, que ſouvent un propos inconſidéré d'un lâche ſuſceptible de frayeur les fait naître, que la multitude de bouches, qui en altere la vérité, & en augmente pour l'ordinaire la cauſe, les fomente ; & qu'à meſure que la parole arrive plus loin de ſon principe, elle augmente en credit, & fait tourner la tête aux ſoldats. Le ſeul remede, quand on a le temps, c'eſt de remonter au principe pour en faire répandre bien vîte le ridicule ; & s'il n'y a pas moyen, il faut en inventer un plauſible, & toûjours ridicule, pour que le rire qu'il excite, raſſûre d'autant plus les eſprits. Une plaiſanterie faite à propos, eſt d'un poids déciſif en pareil cas ; cela a été de tous les temps, & ſur-tout pour les nations gayes & vives.

Xénophon, dans la Retraite des dix mille, raconte, qu'*il y eut quelque frayeur dans le camp des Grecs, qui cauſa beaucoup de bruit & de tumulte, comme il arrive en ces rencontres ; mais Clearque envoya Tolmidés, qui étoit le premier de tous les Hérauts de ſon temps, publier de la part des Généraux, qu'on donneroit un talent à qui montreroit celui qui avoit laché ſon âne dans le camp ; ce qui fit juger que la frayeur étoit vaine, & que tout alloit bien.*

dépêché vers les Romains pour les en avertir & pour demander du ſecours, & que les Romains lui avoient envoyé dix vaiſſeaux de la flotte qui étoit à Lilybée, & qui étoient les mêmes qu'on avoit vûs à Rhége. Mais ſi Philippe n'avoit pas pris inconſidérément la fuite, c'étoit là la plus belle occaſion du monde pour ſe rendre maître de l'Illyrie. Les Romains étoient alors ſi occupés d'Annibal & de la bataille de Cannes, qu'il lui auroit été facile de prendre les dix vaiſſeaux: mais il ſe laiſſa épouvanter, & ſe retira honteuſement en Macédoine.

Vers ce même temps Pruſias fit un exploit mémorable. Les Gaulois qu'Attalus avoit tirés d'Europe pour faire la guerre à Achée ſur la réputation qu'ils avoient de braves & de vaillans ſoldats; ces Gaulois, dis-je, ayant quitté ce Roi pour les raiſons que nous avons rapportées, & ayant fait des ravages horribles dans les villes de l'Helleſpont, & aſſiégé les Iliens, les Alexandrins dans la Troade les défirent courageuſement. Thémiſtas à la tête de quatre mille hommes leur fit lever le ſiége d'Ilium, leur coupa les vivres, renverſa tous leurs projets, & les chaſſa enfin de toute la Troade. Les Gaulois ſe jetterent dans Ariſbe, ville de l'Abydene, & ſe diſpoſerent à entrer de force dans les villes du pays; Pruſias vint à eux, leur donna bataille. Tout ce qu'il y avoit de ſoldats fut taillé en pieces, les enfans & les femmes furent égorgés dans le camp, & les équipages furent abandonnés aux vainqueurs. Par-là il délivra d'une grande crainte les villes de l'Helleſpont, & apprit aux Barbares de l'Europe à ne point haſarder ſi facilement de paſſer en Aſie. En Grece & en Aſie tel étoit l'état des affaires. En Italie après la bataille de Cannes la plûpart des peuples ſe jettoient dans le parti d'Annibal, comme nous avons dit dans le Livre précédent. Finiſſons celui-ci, puiſqu'il ne nous reſte plus rien à dire des évenemens arrivés dans la cent quarantieme olympiade.

LIVRE QUINZIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Bataille de Zama.

JE l'ai déja annoncé dans la Préface de cet Abregé, je n'ai prétendu rapporter le texte de Polybe, qu'autant qu'il ſert à amener les Commentaires qui ſont le fond de cet ouvrage; ainſi n'y ayant encore paru aucun Commentaire ſur le ſixieme Livre & les ſuivans, juſqu'à la bataille de Zama, je ne rapporterai ici que l'extrait du Chapitre qui traite de cette fameuſe journée, lequel ſe trouve au quinzieme Livre; & où l'on voit qu'après le pourparler de Scipion & d'Annibal, dans lequel ces deux Généraux ne purent convenir de rien, ils ſe ſéparerent, réſolus de décider le ſort des deux Nations par une bataille.

Polybe raconte cet évenement en ces termes; » Le lende-» main dès le point du jour, on fit ſortir les armées de leurs » camps, & l'on ſe diſpoſa à combattre; les Carthaginois pour » leur propre ſalut & la conſervation de l'Afrique, les Romains » pour s'aſſûrer l'empire de l'univers. Qui, en liſant avec ré-» flexion ce que je vais raconter, ne ſe ſentira pénétré de com-» paſſion? Jamais nations plus belliqueuſes, jamais Chefs plus » habiles & plus exercés dans le métier de la guerre n'étoient » venus aux mains les uns contre les autres, jamais la fortu-» ne n'avoit propoſé de plus grands prix aux combattans; car » il ne s'agiſſoit ni de l'Afrique ni de l'Europe, le vainqueur » devoit devenir maître de toutes les autres parties du monde » connu, comme il le devint en effet peu après. Voici de » quelle maniere Scipion rangea ſes troupes en bataille. Il

» mit

„mit à la premiere ligne les Haſtaires, laiſſant des interval-
„les entre les cohortes; à la ſeconde les Princes, poſtant
„leurs cohortes non vis-à-vis les eſpaces de la premiere ligne,
„comme c'eſt la coûtume chez les Romains, mais les unes
„derriere les autres avec des intervalles entre elles, à cauſe
„du grand nombre d'éléphans qui étoient dans l'armée en-
„nemie. Les Triaires formoient la réſerve. Sur l'aîle gauche
„étoit C. Lælius avec la cavalerie d'Italie, & ſur la droite
„Maſſiniſſa avec ſes Numides. Il jetta dans les eſpaces de la
„premiere ligne des Velites, & leur donna ordre de com-
„mencer le combat, de maniere pourtant que s'ils étoient
„ pouſſés ou ne pouvoient ſoûtenir le choc des éléphans, ils
„ſe retiraſſent, ceux qui courroient le mieux, derriere tou-
„te l'armée par les intervalles directs, & ceux qui ſe ver-
„roient enveloppés, par les eſpaces de traverſe à droit & à
„gauche.„

Il courut enſuite dans tous les rangs pour animer en peu de mots ſes troupes à bien faire leur devoir dans l'occaſion préſente, les conjurant „Qu'ils ſe ſouvinſſent de leurs premiers exploits &
„qu'ils ſoûtinſſent leur gloire & celle de leur patrie; qu'ils
„fiſſent attention que s'ils remportoient la victoire ils ne ſe-
„roient pas ſeulement les maîtres de l'Afrique, mais qu'ils
„aſſûreroient à leur patrie l'empire de tout le reſte de l'uni-
„vers; que s'ils étoient vaincus, ceux qui mourroient ſur le
„champ de bataille auroient la gloire d'avoir répandu leur
„ſang pour la patrie, gloire préférable à tous les honneurs de
„la ſépulture, au lieu que ceux qui tourneroient le dos paſſe-
„roient le reſte de leurs jours dans l'infamie & dans la miſere;
„qu'en effet il n'y avoit pas d'endroit dans l'Afrique qui pût
„leur donner une retraite ſûre, qu'ils ne pourroient ſe déro-
„ber à la pourſuite des Carthaginois, & que tombant entre
„leurs mains il étoit aiſé de prévoir quelle ſeroit leur deſti-
„née. A Dieu ne plaiſe, dit-il, que ce malheur vous arrive.
„Une domination univerſelle ou une mort glorieuſe ſont les
„prix que la fortune nous propoſe : ne ſerions-nous pas les
„plus lâches & les plus inſenſés des hommes, ſi par un hon-
„teux amour de la vie laiſſant là les plus grands biens, nous
„étions capables de choiſir les plus grands maux? En mar-
„chant aux ennemis, n'ayez dans l'eſprit que la victoire ou
„la mort, ſans vos arrêter à l'eſpérance de ſurvivre au com-
„bat. Venez aux mains dans cette diſpoſition, & la victoire

„ eſt à nous. C'eſt ainſi que Scipion exhorta ſes troupes. „

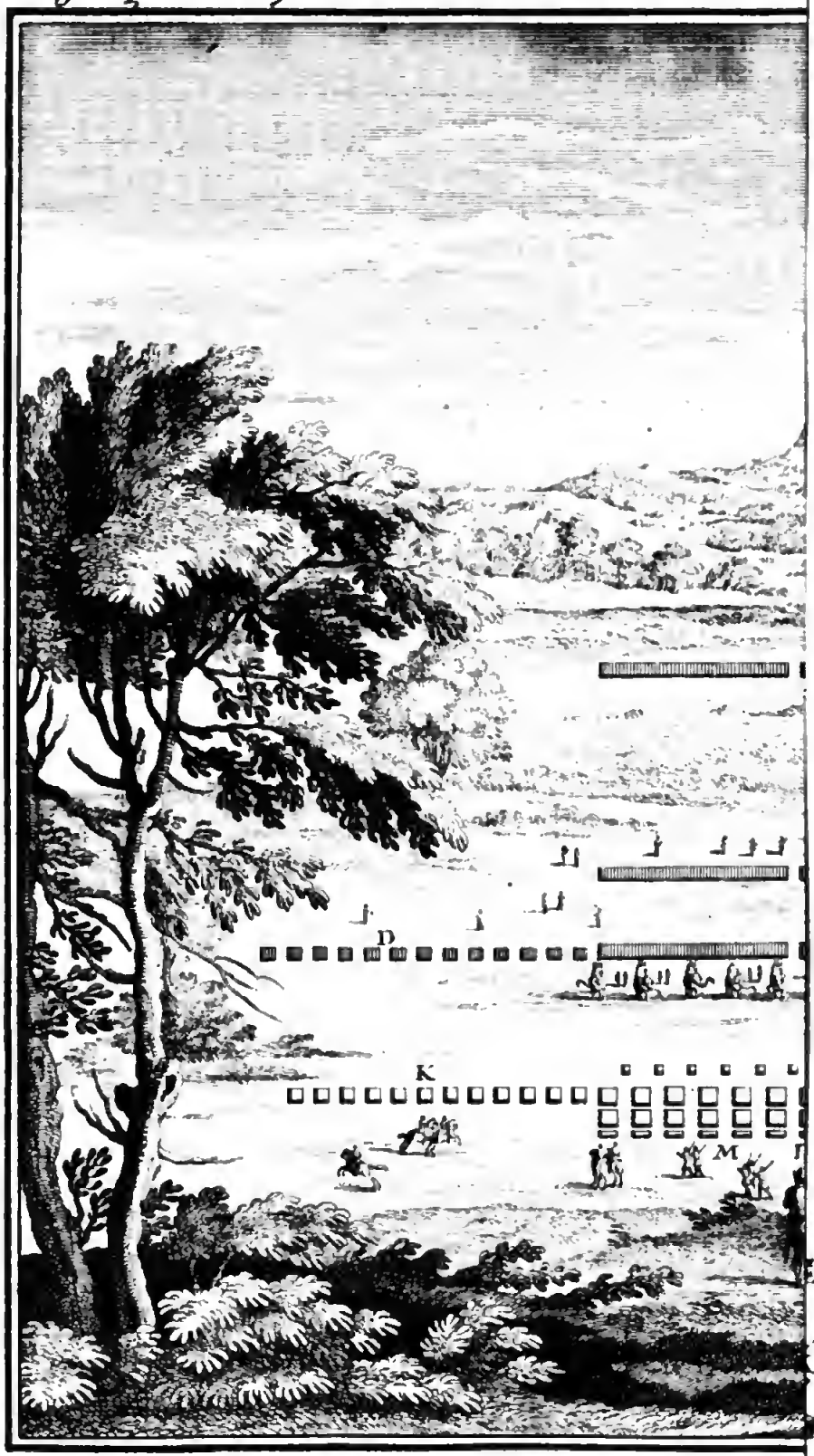
L'ordre d'Annibal étoit : devant toute l'armée plus de quatre-vingts éléphans, enſuite les étrangers ſoudoyés au nombre d'environ douze mille Liguriens, Gaulois, Baleares, Maures ; derriere cette ligne les Afriquains & les Carthaginois ; & la troiſieme ligne, qu'il éloigna de la ſeconde de plus d'un ſtade, les troupes qui étoient venues d'Italie avec lui. Il mit ſur l'aîle gauche la cavalerie des alliés Numides, & ſur la droite celle des Carthaginois, ordonnant aux Officiers d'encourager chacun ſes propres ſoldats, en les exhortant de bien eſpérer de la victoire, puiſqu'ils avoient avec eux Annibal & l'armée qu'il avoit amenée d'Italie ; mais ſur-tout de bien peindre aux Carthaginois les maux qui fondront ſur leurs femmes & ſur leurs enfans s'ils perdent la bataille. Pendant que les Officiers exécutent cet ordre, Annibal voltigeant ſur toute la troiſieme ligne crioit à ſes ſoldats : „ Souvenez-„ vous, camarades, qu'il y a dix-ſept ans que nous ſervons „ enſemble, ſouvenez-vous de ce grand nombre de batailles „ que vous avez pendant ce temps-là livrées aux Romains. „ Victorieux dans toutes, vous ne leur avez pas laiſſé ſeule-„ ment la moindre eſpérance de pouvoir jamais vous vain-„ cre. Ayez toûjours devant les yeux la bataille de la Trébie „ contre le pere de celui qui commande aujourd'hui l'armée „ que nous allons combattre, & celles du Thraſimene contre „ Flaminius, & de Cannes contre Paul-Emile, ſans compter „ les petits combats & les avantages ſans nombre que vous „ avez remportés. Quelle comparaiſon entre la bataille d'au-„ jourd'hui & ces trois grandes batailles, ſoit qu'on regarde le „ nombre ou la valeur des troupes ! Jettez les yeux ſur l'armée „ des ennemis : non-ſeulement ils ſont en plus petit nombre, à „ peine font-ils une petite partie de ceux que nous avions alors „ contre nous. Pour la valeur, ils ne méritent pas d'entrer en „ comparaiſon. Les premiers avoient été juſqu'alors invincibles, „ & avoient toutes leurs forces à nous oppoſer : ceux-ci ne ſont „ ou que les enfans de ceux-là, ou les reſtes de ceux que nous „ avons vaincus en Italie, & qui ont pluſieurs fois pris la fuite „ devant nous. Prenez donc garde de ne pas perdre ici la gloire „ que vous & moi nous avons acquiſe : mais combattez en gens „ de cœur pour vous aſſûrer à jamais la réputation que vous vous „ êtes faite d'hommes invincibles. „ Telle fut à peu près la harangue d'Annibal.

Tout étant prêt pour le combat, & les cavaliers Numides ayant long-temps eſcarmouché les uns contre les autres, Annibal donna ordre de mener les éléphans aux ennemis. Le ſon des trompettes effraya tellement quelques-uns de ces animaux; que reculant en arriere ils mirent le déſordre dans les Numides auxiliaires des Carthaginois, déſordre dont Maſſiniſſa profita pour renverſer leur aîle gauche. Le reſte des éléphans s'avança entre les deux armées dans la plaine, & fondit ſur les Velites des Romains. Ils ſouffrirent là beaucoup & firent beaucoup ſouffrir, mais enfin épouvantés ils ſe retirerent partie par les eſpaces que Scipion avoit prudemment ménagés pour qu'ils ne nuiſiſſent pas à ſon ordonnance, partie le long de l'aîle droite, d'où la cavalerie à coup de traits les chaſſa juſques hors du champ de bataille. Lælius prit le temps de ce tumulte pour courir ſur la cavalerie Carthaginoiſe, qui tourna le dos & s'enfuit à toute bride. Lælius la pourſuivit avec ardeur, pendant que Maſſiniſſa faiſoit la même choſe de ſon côté.

Pendant ce temps-là l'infanterie de part & d'autre s'avançoit à pas lents & en bonne poſture, à l'exception de celle qu'Annibal avoit amenée d'Italie, laquelle demeura dans le poſte qui lui avoit d'abord été donné. Quand on fut proche, les Romains criant ſelon leur coutume & frappant de leurs épées ſur leurs boucliers ſe jettent ſur les ennemis. Du côté des Carthaginois, les étrangers ſoûdoyés comme compoſés de différentes nations jettent des cris confus tous différens les uns des autres. Comme on ne pouvoit ſe ſervir ni des javelines ni même des épées, & que l'on combattoit main à main, les étrangers eurent d'abord quelque avantage ſur les Romains par leur agilité & leur hardieſſe. Cependant ceux-ci l'emportant par leur ordre & la nature de leurs armes gagnent du terrein, encouragés par la ſeconde ligne qui les ſuivoit : au lieu que les étrangers n'étant ni ſuivis ni ſecourus des Carthaginois perdent courage, lâchent pié, & ſe croyant abandonnés tombent en ſe retirant ſur ceux qui étoient derriere eux & les tuent. Ceux-ci ſe trouvent contraints de défendre courageuſement leur vie, de ſorte que les Carthaginois attaqués par les étrangers ſe virent contre leur attente deux ennemis à combattre, leurs propres troupes & les Romains, & dans cette confuſion il y en eut un aſſez bon nombre qui perdirent la vie: ce qui jetta auſſi le déſordre parmi les Haſtaires.

Alors les Officiers des Princes oppoſerent leurs troupes pour les arrêter & les rallier : d'où il arriva que la plûpart des étrangers & des Carthaginois périrent en cet endroit, taillés en pieces partie par eux-mêmes, partie par les Haſtaires. Annibal ne voulut pas ſouffrir que les ſuyards ſe mêlaſſent parmi ceux qui reſtoient. Loin de-là il ordonna au premier rang de leur préſenter la pique, ce qui les obligea de ſe retirer le long des aîles dans la plaine. L'eſpace entre les deux armées étant alors tout couvert de ſang, de morts & de bleſſés, Scipion ſe trouva dans un aſſez grand embarras. Car comment faire marcher ſes troupes en bon ordre par deſſus cet amas confus d'armes & de cadavres encore ſanglans & entaſſés les uns ſur les autres? Cependant Scipion ordonne qu'on porte les bleſſés derriere l'armée, il fait ſonner la retraite pour les Haſtaires qui pourſuivoient, les poſte vis-à-vis le centre des ennemis en attendant une nouvelle charge, fait ſerrer les rangs aux Princes & aux Triaires ſur l'une & l'autre aîle, & leur ordonne d'avancer à travers les morts. Quand ils furent ſur le même front que les Haſtaires, l'infanterie de part & d'autre s'ébranle & charge avec beaucoup de courage & de vigueur. Comme des deux côtés le nombre, la réſolution, les armes étoient égales, & que l'opiniâtreté étoit ſi grande que l'on mouroit ſur la place où l'on combattoit, on fut long-temps ſans pouvoir juger qui avoit l'avantage, lorſque Maſſiniſſa & Lælius revenant de la pourſuite rejoignirent le gros le plus à propos du monde, & tombant ſur les derrieres d'Annibal paſſerent au fil de l'épée la plus grande partie de ſes phalanges, ſans que très-peu pûſſent ſe dérober par la fuite à une cavalerie qu'ils avoient dans une plaine à leurs trouſſes. Les Romains perdirent dans cette bataille plus de quinze cents hommes : mais il demeura ſur la place plus de vingt mille Carthaginois, & l'on ne fit guere moins de priſonniers. Ainſi finit cette grande action, qui rendit les Romains les maîtres du monde.

Après la bataille, Scipion pourſuivit ce qui s'étoit échappé de Carthaginois, pilla leur camp & ſe retira enſuite dans le ſien. Quant à Annibal, il ſe retira ſans perdre de temps avec quelques maîtres, & ſe ſauva à Adrumete. On peut dire qu'il fit dans cette occaſion tout ce qu'il étoit poſſible de faire, & tout ce qu'on devoit attendre d'un brave homme & d'un grand Capitaine. Premierement il entra en conférence pour tâcher



BA

de finir la guerre par lui-même. Ce n'étoit pas deshonorer ſes premiers exploits, c'étoit ſe défier de la fortune & ſe mettre en garde contre l'incertitude & la biſarrerie des armes. Dans le combat il ſe conduiſit de façon, qu'ayant à ſe ſervir des mêmes armes que les Romains il ne pouvoit mieux s'y prendre. L'ordonnance des Romains eſt très-difficile à rompre, chez eux l'armée en général & chaque corps en particulier combat de quelque côté que l'ennemi ſe préſente, parce que leur ordre de bataille eſt tel, que les cohortes les plus proches du péril ſe tournent toûjours toutes enſemble du côté qu'il faut. D'ailleurs leur armure leur donne beaucoup d'aſſûrance & de hardieſſe, la grandeur de leurs boucliers & la force de leurs épées fait acheter bien cher la victoire. Cependant Annibal employa tout ce qui ſe pouvoit humainement trouver de moyens pour vaincre tous ces obſtacles. Il avoit amaſſé grand nombre d'éléphans, & les avoit mis à la tête pour troubler & rompre l'ordonnance des Romains. En poſtant à la premiere ligne les étrangers ſoudoyés, & après eux les Carthaginois, il avoit en vûe de laſſer d'abord les ennemis & d'émouſſer leurs épées à force de tuer : de plus mettant les Carthaginois entre deux lignes, il les réduiſoit à la néceſſité de combattre, ſuivant la maxime d'Homere. Les plus braves & les plus fermes, ils les avoit rangés à une certaine diſtance, afin que voyant de loin l'évenement & ayant toutes leurs forces, quand le bon moment ſeroit venu, ils tombaſſent avec valeur ſur les ennemis. Si ce Héros juſqu'alors invincible, après avoir fait pour vaincre tout ce qui ſe pouvoit faire, n'a pas laiſſé d'être vaincu, on ne doit pas le lui reprocher. La fortune quelquefois s'oppoſe aux deſſeins des grands hommes, & d'ailleurs, il eſt aſſez ordinaire qu'un habile homme ſoit vaincu par un plus habile.

OBSERVATIONS

Sur la bataille de Zama.

§. I.

Ordre de bataille des deux armées.

QUand des intérêts auſſi importans que ceux qui furent diſputés à Zama, ſont confiés à des hommes tels qu'Annibal & Scipion, ce n'eſt pas une conjecture, mais une certitude, de dire, que l'un & l'autre de ces deux illuſtres antagoniſtes chercherent dans les reſſources de leur génie, & dans la connoiſſance de l'hiſtoire, tout ce que la théorie a de plus fin & de plus ſavant, pour ſe procurer la victoire.

Je l'ai dit au commencement de cet Ouvrage : ce ſont les motifs des grands Capitaines qui font les vrais principes de la ſcience de la guerre. Cherchons donc quels ont pû être ceux de ces deux Généraux, pour avoir pris l'un & l'autre un ordre de bataille, différent de l'ancien uſage, & formons-nous des principes.

Annibal paroît le premier en bataille, commençons par ſon ordre. Polybe le loüe, mais ne nous laiſſons pas ſéduire ni aveugler par ſon ſuffrage. Il forme ſon infanterie ſur trois phalanges (car ce terme eſt ici néceſſaire au lieu de celui de ligne) ces trois phalanges ſont placées à une diſtance inégale. La ſeconde *B*, derriere la premiere *A*, à la diſtance ordinaire des ſecondes lignes, puiſque Polybe n'en dit rien : quant à la troiſieme *C*, il la tint lui-même à une diſtance de plus d'une ſtade derriere les deux autres.

L'eſpece de troupes dont il avoit compoſé les deux premieres lignes, & ſa préſence à la troiſieme, qu'il voulut commander en perſonne, nous prouvent qu'ayant mis toute ſa confiance dans les vieilles bandes d'Italie qu'il y avoit placées, il n'eut d'autres motifs dans cette diſpoſition que celui de réparer le déſavantage qu'il craignoit en chargeant l'ennemi, lorſqu'il ne garderoit plus d'ordre ni de rang dans la pourſuite des premieres lignes s'il les battoit. La diſtance de plus d'une ſtade qu'il fit obſerver à la troiſieme, étoit deſtinée à l'écoulement des fuyards dont il ne vouloit pas être entraîné, & nous prouve ainſi par ſon inaction durant le combat, que c'étoit là ſon but. Tout comme ces trois lignes de phalanges, ſemblent dépoſer contre le ſentiment de Polybe, qui dit que tout étoit égal du côté du nombre & du courage. Si le nombre eût été égal, cet ordre triplé eût ſi fort diminué le front de l'armée Carthaginoiſe, que la Romaine l'eut débordée, & toralement enveloppée, ce qui ne paroît pas qui ait été : comme cette bataille ſe donna en plaine, ſans protection aux flancs des deux armées, il n'eût pas échappé à Polybe de nous apprendre laquelle débordoit, & à quelle aîle, & de quel avantage cette ſupériorité avoit été à l'un ou à l'autre parti.

Quant à la cavalerie, Annibal la plaça aux aîles de la premiere ligne *E*, *D*, n'en formant qu'une, ſuivant l'uſage de ce temps.

Je remets, après les réflexions ſur le combat, l'examen de cette diſpoſition.

Voyons celle de Scipion, & quels en ont été les motifs.

Il n'eſt pas douteux que les grands Capitaines ne ſont devenus tels que par leurs ſages réflexions ſur les faits qui les ont précédés, pour s'inſtruire par rapport à ceux qu'ils doivent exécuter. Nous pouvons conclurre delà que les batailles de Xantippe contre Regulus, & de Cannes, étoient le ſujet des méditations de Scipion, & que dans l'occaſion qui alloit décider de ſa gloire, de ſon armée, de la République même, il n'avoit garde de donner rien au haſard. Plus foible que ſon ennemi, il lui importoit de prendre un ordre qui l'égalisât au fort, & le mis hors de crainte de ſa ſupériorité. Quoiqu'il n'en fût point débordé, il pouvoit l'être d'un moment à l'autre, ayant tout à appréhender de la fineſſe & de l'habileté de ſon adverſaire. Il n'étoit pas à préſumer que cet Annibal, jadis ſi redoutable, laiſſât inutiles des forces ſupérieures, & qu'il voulût commettre au haſard d'un front égal, le ſort d'une bataille qu'il ne tenoit qu'à lui de rendre encore plus aſſûrée.

Cette troiſieme ligne des Carthaginois, éloignée à une diſtance ſi peu ordinaire, devoit le tenir en ſuſpend ſur ſa deſtination. Elle pouvoit par un mouvement rapide & digne de la ſagacité d'Annibal, tomber tout d'un coup ſur l'une ou ſur l'autre aîle, ou peut être en ſe diviſant ſur toutes les deux enſemble, les déborder, & les culbuter d'autant plus aiſément, qu'elles ne s'y ſeroient pas attendues. Pour parer à cela, Scipion projette de donner un ordre nouveau à ſon infanterie, afin que ſi ſa cavalerie eſt battue, & emportée hors des aîles, ce corps dénué de ce qui le couvre, ne ſoit ni ne puiſſe être détruit. Dès-lors il adopte les colonnes, & ne connoît point d'autre reſſource pour ſa foibleſſe: outre qu'il lui devient indiſpenſable de prendre un ordre qui n'ait point de flanc foible, c'eſt qu'il ne voit rien qui doive réſiſter à cette profondeur des files Carthaginoiſes, au cas que la ſeconde ligne vienne à joindre la premiere, qu'une profondeur égale: mais cette profondeur en formant un front contigu ou de corps trop près les uns des autres, eût eu le défaut de celle de Regulus contre Xantippe, & des Romains à Cannes, leſquels n'ayant pas donné entre ces colonnes aſſez d'eſpace pour le paſſage libre des éléphans, furent défaits par ces animaux, qui ne trouvant aucune iſſue, ſe jetterent ſur les bataillons, & ces colonnes qu'ils mirent en aſſez grand déſordre, pour que les troupes ſurvenant achevâſſent leur défaite.

Regulus n'avoit d'autres motifs, en formant des colonnes, que de réſiſter aux éléphans.

A Cannes, ſi l'on en avoit d'autres, on manqua eſſentiellement, en plaçant les colonnes trop près à près, & tirant des corps des aîles ſans néceſſité: de ſorte que le front ſe trouva rétréci & confondu par une ordonnance qui ne laiſſoit aucune liberté aux manœuvres.

Ici, malgré ce qu'en a écrit le Prince Louis-Guillaume de Naſſau, dans le plan qu'il a donné de cette bataille

dans un ouvrage de ſa façon : Scipion joint au motif de laiſſer un paſſage aux éléphans, qui eſt le ſeul qu'il lui attribue, celui de réſiſter par une profondeur égale à des corps profonds dont il redoute le poids. il ne veut ni rétrécir ſon front, ni gêner les manœuvres : en un mot il corrige un ordre défectueux par ſa prudence & ſon habileté. Il place avantageuſement les armes dont ſon infanterie eſt pourvûe, & la forme dans l'ordre que j'ai dit tant de fois être le ſeul redoutable & avantageux.

Il fait plus, il ne prend cet ordre que dans le moment du combat, de ſorte que ſi l'ennemi l'apperçoit, il ne puiſſe y parer Cela s'appelle joindre la ruſe à la force & à la ſcience. D'abord formé à la Romaine dans l'ordre en quinquunce, les corps d'une ligne vis-à-vis les intervalles de l'autre, il n'a qu'un mouvement ſimple à faire pour que les Princes paſſent derriere les Haſtaires, & les Triaires derriere les Princes ; les ſeuls Princes marchant par leur gauche, le peu de pas néceſſaire pour être en file ſur les Haſtaires de leur Légion, font tout le mouvement de cette manœuvre ſi ſavante, & ſon armée ſe trouve formée dans l'ordre *L* : chaque diviſion des ſeconde & troiſieme lignes ayant marché en avant pour joindre tout près la premiere, ne laiſſant entre elles que quatre pas de diſtance.

Quant à la cavalerie, elle fût placée en *G*, *K*, aux aîles ſur une ſeule ligne, ainſi que celle des Carthaginois ; de ſorte que l'ordonnance de Scipion eſt une ſeule ligne de colonnes précédée des armés à la légere *N*, & flanquée à ſes aîles de la cavalerie. Dans cet ordre, il ne redoute plus rien. Quoi qu'Annibal puiſſe entreprendre, il n'a plus d'inquiétude, chacune de ſes colonnes pouvant manœuvrer ſeule, & ſans le ſecours de ſes voiſins. Il prévit bien qu'il y en auroit quelqu'une qui enfonceroit la phalange, & qu'une fois ces grands corps ſéparés & ouverts, il n'eſt pas aiſé d'y apporter du ſecours ni de les rallier, puiſque la confuſion y eſt indiſpenſable.

§. II.

Combat.

NOus n'avons pas encore parlé de la deſtination des armés à la légere *N* : mais on va voir qu'elle répondoit au reſte de la diſpoſition. Scipion les avoit moins deſtinés à combattre les éléphans qu'à les conduire par les intervalles d'entre les colonnes : ainſi au moment de la charge, ces différens pelotons ne s'attacherent qu'à gagner la croupe de ces animaux, & à les engager à coups de traits & par toutes ſortes de moyens à paſſer par les intervalles, dans leſquels d'autres archers, placés dans les petites diſtances des différentes ſections, à coups de traits hâterent leur marche, & les empêcherent de retourner ſur les faces des colonnes, ou de revenir les charger en queue ; ceux-ci les ayant pouſſés au loin dans la campagne.

De ſorte que les Romains ſe virent débarraſſés bien-tôt de ces animaux. Le reſte des archers & frondeurs, ayant ſuivi les éléphans, fut ſe poſter à la queue de l'armée, dont les cohortes pour lors marchant en avant pour ſe ſerrer d'autant

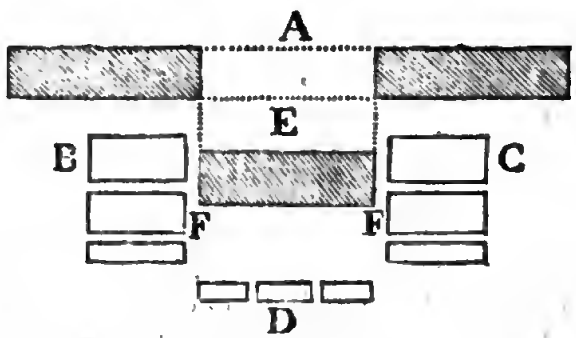
tant plus ſur les Haſtaires, au moment de la charge, ne firent plus, avec eux, qu'un corps uni & ſerré, dont la profondeur renforçoit la charge.

C'eſt avec cette multitude de colonnes que les Romains abordent la phalange : celle ci ne s'étonne point, & les reçoit avec courage. Sa profondeur qui étoit de dix ou douze hommes, balança un temps le choc des colonnes Romaines : le courage ſe trouvant égal, il n'y avoit plus que la ſupériorité dans la diſpoſition qui pût décider. Le combat, dit Polybe, fut fort opiniâtre, & tel que l'hiſtoire n'en fournit guere de plus long entre des corps qui combattent en plaine, ſans ruſe & ſans ſtratagème : mais enfin la plus grande profondeur des Romains, la meilleure ordonnance de leurs colonnes, leſquelles, ſans s'embarraſſer, pouvoient employer plus ou moins d'impulſions, ſans déranger l'ordre total, l'emporta ſur la phalange, laquelle, une fois ſéparée & déſunie, ne peut ſe rallier, elle ſe culbuta ſur la ſeconde ; & celle-ci n'ayant nul intervalle pour le paſſage des fuyards, en fut rompue & ſi fort dérangée, que, ſans rendre, pour ainſi dire, de combat, elle fut miſe en fuite ; & les deux enſemble s'étant renverſées ſur la troiſieme y mirent un ſi grand déſordre, que la victoire, après un ſecond combat à cette troiſieme phalange, devint générale pour les Romains.

Ce fut chez ces guerriers Républiquains le premier triomphe des colonnes parfaites : & ſi l'on y fait réflexion, l'on conviendra que cet ordre ſeul aſſûra la victoire & l'aſſûrera toûjours contre toute diſpoſition différente.

Que pouvoit faire la phalange contre autant de corps ſéparés, dont la déroute d'un ou de deux même, ne peut rien ſur la totalité, tandis qu'au contraire chez elle la moindre ouverture eſt irréparable ?

Voyons pour la derniere fois que nous traitons des colonnes, ce qu'Annibal eût pû leur oppoſer ; & cherchons à les vaincre, ſans les imiter. Pour cela ſuppoſons la phalange *A*, vis-à-vis les colonnes *B C*, ayant au fond de l'intervalle les armés à la légere *D*,



Qu'arrivera-t il ? Suppoſons que la phalange pouſſe dans l'intervalle qui n'eſt point attaqué, la portion de phalange *E*, quoique les ſections n'ayent pas été marquées, ni peut-être arrangées vis-à-vis l'interval-

le, n'importe ; il eſt viſible que cette portion de phalange ſe trouve chargée en flanc par les faces des colonnes *F*, leſquelles n'ont que cela à faire, & ſont très-formidables par leur profondeur, quoique celle-ci ſoit moindre que celle du front. D'ailleurs pour que cette portion de phalange charge les faces de mes colonnes qui n'ont point de flancs, il faut qu'elle ſe déſuniſſe, ſe diviſe, & forme des pelotons, ce qui ne peut ſe faire ſans qu'elle perde toute ſa conſiſtance. Si, pour éviter de ſe rompre, elle marche en avant au point *D*, elle trouve les armés à la légere qui la reçoivent de front, tandis que ſes flancs ſont détruits en avançant : outre que ſi le reſte de la phalange a été enfoncé, comme il doit l'être, la portion de ſes troupes qui n'eſt ni formée ſur ce principe, ni préparée à cet évenement, ſe trouve ſéparée du gros, & tout-à-fait iſolée au milieu des ennemis victorieux. Viendra-t-elle charger les colonnes en queue ? elles ne ſont pas plus foibles à cette partie qu'au front, ainſi elle n'y aura pas plus de ſuccès.

Suppoſons au contraire que la colonne *B* ou *C*, & même toutes les deux ont été culburées par la phalange : il reſte à leur flanc les autres colonnes toutes entieres, qui marchant par leur droite ou leur gauche, après avoir enfoncé ce qui étoit devant elles, viennent remplir l'intervalle laiſſé vuide, & en chaſſent ſans peine la portion de phalange qui s'y étoit introduite ; tandis que les armés à la légere à coups de traits retardent la marche de la partie de phalange, qui avance enſuite d'une victoire, qui n'eſt jamais déciſive, tant qu'il reſte quelques colonnes entieres pour prendre les vainqueurs en flanc, & donner par leur proximité le moyen aux vaincus de ſe rallier. Ces raiſonnemens ſeuls tant de fois répétés, doivent faire connoître l'avantage des colonnes, & la bataille de Zama en fournir un exemple auſſi déciſif que fameux.

§. III.

Fautes d'Annibal à la journée de Zama.

Rien ne pouvoit terminer plus glorieuſement cet Ouvrage, ni d'une façon plus ſatisfaiſante pour ceux dont les opinions y ſont bleſſées, que l'examen impartial, & dépouillé de préjugés, de la conduite d'Annibal. Quel partiſan zélé des Généraux dont j'ai relevé les fautes, pourra me taxer d'humeur, lorſque je lui aurai fait voir que j'attaque même celui dont j'ai fait mon heros, & que la vérité & l'inſtruction que je cherche à procurer par elle, ſont les ſeuls motifs qui me conduiſent ?

Polybe loue l'ordonnance d'Annibal ; après lui une infinité d'Auteurs, & M. de S. Evremont après eux tous, aſſûrent que ce Général ſe ſurpaſſa à Zama. Voyons ſi l'amitié de Polybe pour Scipion, & l'amour-propre de celui-ci, couvert ſous une modeſtie honorable, ne les ont point engagés l'un & l'autre à rehauſſer le mérite du vaincu pour la plus grande gloire du vainqueur. La multitude de fautes groſſieres que nous allons développer, me font pencher pour l'affirmative.

J'aurai raiſon ſi je prouve qu'Annibal pouvoit faire une meilleure diſpoſition, & que la ſienne ne valoit rien ; & bien plus encore ſi je

prouve qu'il ne fit rien de ce qu'il devoit faire durant le combat.

Je l'établis d'abord ſupérieur en infanterie aux Romains ; partant delà il devoit par une diſpoſition prudente chercher à les déborder, il ne le fit point, premiere faute.

Il s'étoit toûjours bien trouvé des ruſes & des ſtratagèmes ; ici il n'en emploie aucun, il le pouvoit, ſeconde faute.

Il ne mit aucun intervalle dans ſes phalanges, non plus à la premiere qu'à la ſeconde & à la troiſieme ligne, troiſieme faute ; puiſque par cette attention, il eût eû de reſte tout ce qui rempliſſoit ces intervalles, & en eût pû renforcer ſes aîles, les allonger, & en protéger ſa cavalerie. Et en ſecond lieu ce défaut d'intervalle, ſur-tout à la ſeconde & à la troiſieme ligne, devoit lui paroître, même avant le combat, un grand défaut dans ſon ordre ; l'évenement le prouva.

Il ne renforça ſa cavalerie de rien, pas même de ſes armés à la légere, quatrieme faute, puiſque ſa ſupériorité le mettoit en état de le faire.

Ayant par devers lui l'exemple de la Trebie, il pouvoit cacher un corps d'infanterie derriere un de ſes flancs, pour tourner l'ennemi au moment du combat : en un mot, dans la diſpoſition, voilà une aſſez longue énumération de fautes pour conclurre qu'il ne ſe ſurpaſſa pas comme le prétendent différens Auteurs.

Voyons durant le combat.

Je ne ſaurois le blâmer de n'avoir pas prévû le changement d'ordonnance de Scipion. Celui-ci eut toûjours l'attention de la changer ſouvent, perſuadé que les routes battues ne ſont pas toûjours les plus ſûres à la guerre ; & il joignit à cette maxime la prudence de ne jamais annoncer ces changemens. Il les faiſoit par des manœuvres ſimples, aiſées & ſavantes. Annibal n'ayant pû prévoir celle-ci, ne pouvoit que parer de ſon mieux. Que fit-il pour cela ? rien du tout. Que pouvoit-il faire ? le voici.

Dès l'inſtant qu'il eut apperçû que les Romains formoient des colonnes, ſa premiere penſée dut être d'en appréhender le poids & la profondeur : pour y obvier, il ſuffiſoit d'ordonner a la ſeconde phalange de doubler la premiere tout près, pour en ſoûtenir la trop grande foibleſſe par une double épaiſſeur. Cette ſeconde ligne ne pouvoit ſervir qu'à cela, vû que ſans intervalle, elle ne pouvoit ſuccéder à la premiere, dont la ruine importoit d'autant plus : premiere faute.

Durant le combat opiniâtre de la premiere ligne, dès qu'il ne prenoit pas le parti que nous venons de dire, il devoit du moins faire ouvrir des intervalles dans la ſeconde ; en faiſant retirer en arriere quelques cohortes, leſquelles après l'écoulement des vaincus euſſent repris leur rang.

Il pouvoit encore faire ouvrir en deux la ſeconde ligne, lorſqu'il s'apperçut du mauvais état de la premiere, & étendre les aîles de telle ſorte, que laiſſant un libre paſſage aux fuyards, il enveloppoit totalement les Romains à leurs aîles, & ſe jettoit ſur leurs flancs & ſur leurs derrieres, pendant que la troiſieme qui étoit toute fraîche, eut marché pour remplacer la premiere.

Il pouvoit, pendant le combat des deux premieres lignes, faire la manœuvre ci-deſſus avec la troiſieme, & tomber, comme nous avons

dit ſur les flancs de l'ennemi. Au lieu de cela il l'attendit de pié ferme, & fut obligé, pour n'être pas entraîné par les fuyards, de faire baiſſer les piques contre eux. N'étoit-il pas plus avantageux de faire promptement ouvrir des intervalles pour cette foule de gens étonnés & battus, & de marcher à travers de la plaine & de la déroute avec pluſieurs corps ſéparés, mais bien ordonnés entr'eux, pour attaquer à l'imprévû les troupes de Scipion, auxquelles ſon inaction donna au contraire le temps de ſe rallier, de prendre haleine, de débarraſſer le champ de bataille, & d'attendre le retour de la cavalerie victorieuſe, laquelle alors acheva de vaincre à coup plus ſûr?

On voit donc, par ces réflexions, que le génie lumineux, ſavant, & coutageux d'Annibal, ſembla l'avoir abandonné dans un auſſi grand jour, & que rien, ni dans ſa diſpoſition, ni dans les ordres qu'il donna durant le combat, n'a pû attirer les éloges qu'on lui prodigue.

Je ſuis fâché que la vérité m'oblige à ternir ſa gloire: mais ce ſeroit ſuivre trop aveuglément le torrent de la coûtume que de lui accorder ici les loüanges que j'ai cru lui devoir ailleurs. Au contraire, je ne ſaurois trop en donner à Scipion, dont la tactique dans cette journée, eſt tout ce que nous avons trouvé dans le cours de ces Commentaires de plus judicieux & de plus ſavant, de plus ſimple, de plus ſûr & de plus invincible; ainſi que ſa conduite fut belle, hardie, & ruſée, pour ne point ſuivre les routes ordinaires, pour en prendre de convenables à ſa poſition & à ſa foibleſſe, & ne les découvrir à ſon ennemi qu'au moment qu'il n'y a plus de reſſources pour s'en garantir.

Voilà ce qu'on peut citer pour modele en fait de Général & d'ordre de bataille.

L'ordre en colonnes avec une réſerve de tous les dragons, ſe ſouciant peu d'être débordé, ſera toûjours le ſeul invincible, & le ſeul qui puiſſe aſſûrer la victoire au foible contre le fort.

Tout Général qui imitera Scipion dans ſes réflexions, ſes raiſonnemens & ſa conduite, pourra être appellé vraîment grand. Ce ne ſeront plus ſes troupes qui vaincront l'ennemi, ce ſera lui-même; & la gloire qu'il acquerra, ſera autant au-deſſus de celle que s'attribuent les Généraux ordinaires, comme l'ordre de bataille du Romain fut au-deſſus de celui du Carthaginois à Zama.

Des meſures auſſi bien priſes, des talens auſſi grands, conduits par un génie de cette trempe, méritoient de jetter les premiers fondemens de l'Empire de l'Univers, que les Romains obtinrent à compter de ce grand jour.

TRAITÉ
DE
L'ATTAQUE
ET DE
LA DEFENSE DES PLACES
DES ANCIENS.

AVANT-PROPOS.

LE plan que j'ai ſuivi dans l'abbrégé des Commentaires de M. de Folard, ne pouvant plus convenir à cette nouvelle partie de ſon ouvrage, il eſt néceſſaire d'inſtruire le Lecteur des raiſons qui m'ont fait choiſir une forme différente de la premiere.

Dans les Commentaires, le fond de l'ouvrage étant plus dogmatique qu'hiſtorique, & mon but ayant été l'inſtruction & non l'érudition, j'ai retranché, comme je l'ai annoncé dans la Préface, tout ce qui n'eſt qu'hiſtorique.

Ici, au contraire, le fond eſt hiſtorique, & regarde plutôt l'érudition militaire que l'inſtruction pratique.

Comme je n'ai oſé parler de ce qui regarde la Marine dans le premier volume, j'aurois peut-être dû en uſer ainſi à l'égard de ce Traité, & en laiſſer le ſoin à quelques-uns de nos Maîtres dans l'art de prendre les places. Ils ont pouſſé cette partie de la ſcience de la guerre, peut-être plus loin que les Anciens; & il ſuffit dans les deux célebres corps qui décident & opérent dans les ſiéges, des lumieres qu'ils ſe communiquent à eux-mêmes. Beaucoup de talens réunis & un courage éclairé par une étude aſſidue, font aſſez voir qu'il n'eſt pas même beſoin d'exhorter ceux qui travaillent dans cette partie, à acquerir de nouvelles lumieres. Leur étude ſi reſpectable & ſi utile, eſt univerſellement reconnue; & je ſuis toûjours étonné que la différence ſenſible d'un homme élevé dans l'artillerie à un autre pris au haſard dans la même nation, & qui a paſſé ſa vie dans un autre corps, n'ait pas encore fait ouvrir les yeux ſur l'avantage qu'il y auroit à obliger la jeuneſſe militaire à l'étude de ſon métier, dont la théorie pourroit être enſeignée comme le Deſſein & les Mathématiques.

Je ne prétends donc ici, que rendre avec un peu plus de préciſion, ce que les travaux immenſes de M. de Folard l'avoient mis en état & en droit d'étaler dans un Traité des plus curieux qui exiſte. Deux motifs m'ont engagé à travailler cette partie: l'un de ne point détacher dans l'abbrégé de tout l'ouvrage, la partie curieuſe de la partie utile. Quoique la curioſité trouve plus à ſe nourrir dans ce Traité que l'inſtruc-

tion, je puis assûrer qu'il y a cependant à gagner du côté de la science pratique. Les découvertes des constructions, & des forces mouvantes des machines de guerre des Anciens, les judicieuses réflexions qui les accompagnent, méritent la reconnoissance du public.

Celle de l'instruction que j'ai acquise moi-même par l'étude d'un aussi bon livre, est donc le second motif qui m'a déterminé à dépouiller ces précieuses richesses de tout ce qu'elles m'ont paru avoir de trop diffus.

Les peines que s'est données M. de Folard ne méritent pas d'être ensevelies, & toute l'érudition qu'il a répandue dans ce Traité, quand elle ne serviroit qu'à accréditer le reste des choses excellentes qu'il a écrites, seroit toûjours employée avec succès.

Quoique j'aie réduit cette partie à un tiers du volume qu'elle comprenoit, je crois n'y avoir rien omis d'essentiel. J'ai conservé les citations pour satisfaire ceux qui ne veulent être que savans: je ne les ai point vérifiées, ainsi je n'ai pas plus de mérite dans cette partie de mon ouvrage que dans la précédente. Tâcher de prendre ce qu'il y a de bon & de curieux, & de le rendre intelligiblement; voilà quel a été mon but.

On trouvera des exemples en grand nombre ici, comme dans les Commentaires, & de très-bons préceptes, sur-tout dans la défense: ainsi le peu de temps que quelques militaires pourront croire avoir mal employé à lire les discussions des avis de différens Auteurs, sera bien recompensé par ce que cet ouvrage contient d'utile.

A l'égard de mon travail, quand on connoît combien il est agréable à un homme raisonnable d'avoir un objet d'occupation, on doit se croire dispensé de la reconnoissance. Le témoignage le plus flatteur que j'en attendrois seroit l'accroissement des talens & de l'application, parmi mes amis, mes camarades, & ceux qui après nous pourront avoir les mêmes choses à exécuter.

TRAITE'

TRAITÉ DE L'ATTAQUE ET DE LA DEFENSE DES PLACES DES ANCIENS.

PREMIERE PARTIE.

De l'attaque.

ARTICLE PREMIER.

Il y a moins d'art & de ſcience dans l'attaque, que dans la défenſe des Places.

LE ſiége de Lilybée qui fut comme le théatre, ſur lequel les Romains & les Carthaginois ſe diſputant l'Empire, firent paroître leur opiniâtreté, eſt celui qui preſque ſeul nous fournit tout ce que nous avons à produire de plus curieux & de plus profond dans l'art de l'attaque & de la défenſe des places. Ce fut le chef-d'œuvre de l'intelligence, de la conduite, du courage & de la conſtance de ces deux Nations : ce fut là l'étalage de ce que ce grand art a de plus fin, de plus ruſé, de plus hardi & de plus profond, tant pour l'une que pour l'autre de ces parties ; ainſi qu'on ne ſoit point étouné de l'entendre citer à tout moment dans la ſuite de ces réflexions.

Dans ces deux parties qui ont tant de rapport, tout n'eſt pas égal. L'attaque qui eſt fondée ſur des principes & une théorie que

l'expérience de quelques ſiéges rendent aſſûrée & ſuffiſante, ne renferme pas tant de branches où l'habileté & le talent ſe montrent auſſi néceſſairement que dans la défenſe, dans laquelle au contraire tout eſt grand, tout eſt profond, & où l'on ne parvient que par une grande étude & une application rare, ſoûtenue de la pratique, & d'un grand courage, qui ſoit en même temps hardi & prudent, patient & vigilant, intrépide & éclairé.

On conçoit aiſément que je n'entends pas parler ici de ces attaques, & de ces défenſes communes, où l'aſſiégeant voit d'un coup d'œil, à très-peu de choſes près, tout ce que l'aſſiégé peut faire, puiſqu'il ſuppoſe preſque toûjours avec raiſon, qu'il ne ſortira point des bornes d'une routine connue & imitatoire, qui fait aujourd'hui tout le ſublime de ces évenemens ordinaires. L'aſſiégeant, ſuivant la même routine, fait ſes approches, établit ſes batteries pour raſer les défenſes, prend le chemin couvert ou d'inſulte ou à la ſappe; ouvre des galleries, renverſe la contreſcarpe, comble le foſſé, & paſſe aux ouvrages avancés qu'il bat en breche. Le Gouverneur le retarde de quelques jours par quelques petites ſorties: mais enfin les dehors ſont emportés ſouvent ſans aſſaut; on s'y loge, on bat le corps de la place; on fait breche; on comble le foſſé; à peine l'eſt-il, ſouvent même avant qu'il le ſoit, le Gouverneur capitule. Il eſt preſque toûjours alors priſonnier de guerre, & voilà un ſiége, dit-on, honorablement ſoûtenu: il ne s'y eſt cependant paſſé aucune action conſidérable, & il n'eſt point de genie, quelque médiocre qu'il ſoit, qui n'en eût fait autant.

Souvent ſe rencontre un Gouverneur courageux, vis-à-vis d'un aſſiégeant mal habile, ſans que le premier ſoit ſorti d'un pas de cette routine triviale, il ſera parvenu à faire lever le ſiége; pour lors c'eſt un homme profond, dira-t on. Non il ne l'eſt pas, il eſt heureux d'avoir eu en tête un ignorant: mais pour décider de ſa capacité, je demanderois à l'avoir vû attaqué par un habile adverſaire; alors quoiqu'il ſuccombe, ſi ce n'eſt qu'enſuite d'une défenſe opiniâtre, méditée, courageuſe, & portée juſqu'au dernier retranchement; je n'héſiterai pas à le déclarer un homme rare & fameux, puiſqu'il le ſera réellement aux yeux des connoiſſeurs. Ce n'eſt point à de pareils yeux la levée d'un ſiége qui en couronne la défenſe, ce ſont les faits. Si celui qui pouvoit tenir ſix mois étant bien attaqué, n'en tient que ſix également, l'étant mal; on avouera qu'il auroit pû mieux faire, & il ne faut pas non plus l'exalter s'il en a tenu huit, & s'eſt laiſſé prendre, puiſqu'il n'auroit pas dû l'être. De même de l'aſſiégeant: il en eſt tel qui employe ſix mois là où une défenſe molle & craintive n'eût dû le tenir qu'un; cependant il prend ſa place; dira-t-on pour cela qu'il ſoit habile? je ne le crois pas.

Le Public qui ne juge que par l'évenement, avoit nommé Demetrius, le preneur de Villes; il n'en avoit jamais manqué aucune; ſans le ſiége de Rhode qu'il fut contraint de lever, les connoiſſeurs lui dénieroient le titre d'habile, & pourquoi? C'eſt que juſqu'à ce ſiége il n'avoit trouvé nul homme en état de lui faire déployer ſes talens; alors pour la premiere fois il trou-

va un adverſaire fin, courageux & profond dans l'art de la défenſe. Demetrius employa contre lui tout ce que ſa grande expérience, de grands talens & un eſprit ſertile en expédiens pûrent lui fournir. Il ſe montra digne d'un meilleur ſort: mais il ne put ſurmonter ce que la défenſe a de plus profond que l'attaque; il échoüa.

Les Romains ſont dignes d'admiration dans leur hardieſſe, leur conduite, la grandeur de leurs travaux, & leur patience devant Lilybée: mais ne devons-nous pas plus de loüanges à la ſageſſe, à la patience, la prévoyance, le courage, la fermeté & la conſtance d'Imilcon? Celui-ci, ſeul, renfermé ainſi que tous les Gouverneurs, n'a de reſſource que dans ſa place & ſa garniſon. Il eſt obligé de ſuppléer, par ſon induſtrie & ſon génie, à tout ce qui lui manque (& que ne manque-r-il pas dans une place aſſiégée) tandis que l'aſſiégeant au contraire a toute la terre à lui pour lui fournir ſes beſoins? S'il en éprouve d'indiſpenſables, le temps peut à coup sûr les lui procurer, & il n'éprouve que l'attente. Cette même inaction à laquelle il ſe trouva forcé par le défaut de quelques munitions, ne laiſſe pas que de ruiner d'autant ſon ennemi, puiſque la diſette, les maladies, l'épuiſement des forces du corps, ſont des maux aſſûrés dans un long ſiége. Les aſſiégeans goûtent du repos aſſûrément quand il leur plaît; l'aſſiégé au contraire, ne ſauroit s'en procurer qu'avec des riſques, que la prudence lui défend de haſarder. Combien ne mérite-t-il pas de plus grands éloges! Nul de tout les maux qu'occaſionnent une défenſe opiniâtre ne peut abbattre Imilcon, comme s'il ſentoit augmenter ſon courage à proportion de l'habileté & des efforts de ſon ennemi; plus il le preſſe, & moins il ſonge à ſe rendre. Les travaux des Romains étoient déja pouſſés bien avant dans la place, que ce grand homme n'étoit point découragé. Bien loin delà, prenant l'ordre de ſon extrémité, il fait une ſortie générale, & les efforts les plus grands ne lui ayant procuré aucun ſuccès, on l'auroit cru aux abois lorſqu'un ſecours inopiné, prix ordinaire des longues & belles défenſes, arrive dans le port par un vent favorable. Un courage abbattu eût été relevé par un pareil évenement, à plus forte raiſon celui d'un tel Gouverneur, & d'une auſſi brave garniſon, en dût concevoir de grands eſpoirs. Le temps eſt précieux, Imilcon n'en perd point, il fait une ſeconde ſortie d'autant plus violente qu'il a des troupes fraîches; & après un combat de nuit des plus longs & des plus ſanglans, étant parvenu aux machines, il y met le feu, & réduit par leur embraſement, les Romains à abandonner le ſiége: mais c'étoient des Romains, & par conſéquent de grands courages, leur patience plia ſans rompre; ſemblables à un reſſort qui prête & céde à la puiſſance qui le preſſe pour revenir bien-tôt dans ſon aſſiette naturelle. Cette armée, ſans perdre courage, tourne le ſiége en blocus, & cherche dans ſa conſtance des reſſources qui ſuppléent au défaut de machine. C'eſt là ce qu'on appelle patience militaire, ſouvent plus puiſſante que la force; & de pareils évenemens ſont bien dignes de ſervir de modele à la poſtérité.

ARTICLE II.

Différentes Méthodes des Anciens dans l'art de prendre les Places.

LEs différentes méthodes des Anciens ſont les mêmes que celles que nous employons aujourd'hui pour prendre les places, & nous n'en avons découvert aucune nouvelle : elles ſe réduiſent à ſix.

La premiere eſt par ſurpriſe, ſoit par le moyen des intelligences qu'on s'eſt ménagées avec la garniſon ou les habitans, ſoit par le peu de vigilance des gardes ou la négligence du Gouverneur, ſoit en introduiſant dans la place des ſoldats déguiſés.

La ſeconde eſt celle qui ſe fait haut à la main, par inſulte ou eſcalade environnante ou ſéparée, en attaque vraye & fauſſe ; celle-là tient de la ſurpriſe & dépend ainſi que l'autre du ſecret & de la diligence.

La troiſieme reſſembloit fort à la ſeconde, elle ſe formoit par trois lignes environnantes à la portée du trait ; la premiere compoſée des archers, frondeurs & autres troupes armées à la légere ; la ſeconde des peſamment armés ; & la troiſieme de la cavalerie, rangée par diſtance & en eſcadron, & non pas en muraille, quoi qu'en diſe Lipſe & ſes copiſtes, qui par cet ordre admettent un tiers plus de cavalerie que d'infanterie dans les armées Romaines, qui au contraire n'avoient jamais qu'un dixieme de cette arme.

Les lignes ainſi diſpoſées & arrivées au bord du foſſé, qui ne devoit être que ſec pour de pareilles attaques, les archers, frondeurs & tous les gens de trait, nettoyoient le rempart à coups de traits, tandis que les peſamment armés deſcendoient dans le foſſé, ſoit pour appliquer les échelles, ſoit pour ſapper les murs à l'abri de la tortue qu'ils formoient par leurs boucliers, les Romains appelloient cette attaque *corona capere*. Ces attaques ſont aujourd'hui ſi rares qu'à peine voit-on des eſcalades. J'en ai vû une à Modene ſur la fin de la campagne de 1706. Montécuculi dit à ce ſujet : *Pendant l'eſcalade, qu'il y ait des fuſiliers commandés pour tirer continuellement aux flancs & aux défenſes* ; ce qui a rapport à cette méthode des Anciens.

La quatrieme eſt celle qui ſe fait par eſcalade durant un aſſaut, & à la ſuite d'un ſiége pour faire diverſion aux brêches.

Le Marquis de Goeſbriant qui défendit Aire avec tant de bravoure, d'intelligence & d'obſtination, faillit à éprouver une pareille attaque. Les Généraux ennemis s'y étoient déterminés, voyant qu'il tenoit nonobſtant trois ordres du Roi, qui lui ordonnoit de rendre la place.

La cinquieme eſt par blocus : c'eſt celle dont on uſe contre les places, dont on n'oſe entreprendre le ſiége, ſoit par leur grande force, ſoit par le nombre de leur garniſon, ou la grandeur de l'inveſtiſſement qui empêchent de les circonvaller ſuffiſamment.

Et la ſixieme eſt celle que nous appellons aujourd'hui ſiége dans les formes & pié à pié ; c'eſt ſur-tout

cette ſixieme ſorte d'attaque qui differe très-peu de celle des Anciens, ou pour mieux dire qui n'en differe que par les machines ; car d'ailleurs tout y eſt ſemblable. Nous le prouverons aiſément, & commencerons par les lignes de circonvallation & de contrevallation. Les Romains furent obligés à en uſer devant Lilybée, & ce ne fut que par cette précaution qu'ils ſe mirent à l'abri des entrepriſes de l'armée Carthaginoiſe, campée ſous Drepane.

ARTICLE III.

L'inveſtiſſement des Anciens, leurs lignes de circonvallation, & de contrevallation.

L'Uſage d'enfermer une ville que l'on veut prendre, dans des lignes de circonvallations, tombe ſi naturellement ſous les ſens, que je crois cette pratique auſſi ancienne que celle d'enfermer les villes avec des murailles pour les garantir d'être priſes. D'ailleurs l'origine des circonvallations ſe perd dans des temps ſi reculés, qu'il eſt fort difficile de décider quels peuples en furent les inventeurs. L'on peut certifier enſuite des Livres ſaints, que ni les Romains ni les Grecs n'en eurent la gloire, puiſque Moyſe dit dans le Deuteronome, Chapitre XX. *Lorſque vous mettrez le ſiége devant une ville, & que vous l'aurez environnée de fortifications pour la détruire, vous ne couperez point les arbres fruitiers, & vous ne ravagerez point la campagne des environs en coupant les arbres ; car ce n'eſt que du bois & non pas des hommes capables de vous faire la guerre ; que ſi ce ſont des arbres ſauvages qui ne produiſent point de fruits, vous les pouvez couper pour en faire des fortifications.*

* Un des plus célébres Commentateurs de notre ſiecle, dit ſur ce paſſage : Ce ſont proprement les foſſés, les murs, les paliſſades, les terraſſes dont on environnoit la ville, qui ſont appellés *Matzuc* ; tout cela ne pouvoit ſe faire ſans employer les arbres de la campagne.

Les mêmes Livres ſacrés ne diſent point que Moyſe fût l'inventeur des lignes de circonvallation & de contrevallation. J'ai lieu d'en croire l'origine encore plus ancienne, & partant il ſe peut que les Juifs l'euſſent appris des Egyptiens ; depuis ce temps l'uſage a toûjours ſubſiſté & n'a varié que ſelon les différentes vûes des Généraux, & leur plus ou moins de ſujets de crainte, qui les engagent à les faire plus ou moins forts.

Outre pluſieurs autres paſſages de l'Ecriture ſainte, trop longs à citer, il en eſt un ſur-tout qui a été fort commenté. Il ſe trouve dans le ſecond livre des Rois dans la guerre contre Saba, ſous le regne de David. *Joad & ſes gens*, eſt-il dit, *vinrent donc l'aſſiéger à Abela & à Beth-Maacha ; ils éleverent des terraſſes autour de la ville, & ils l'enveloperent, & tous les gens de Joab travaillerent à ſapper la mu-*

* Dom Calmet Comment. lit. ſur le Deutéronome.

raille. Les terraſſes, ſelon mon ſens, & la grande proximité où elles étoient placées (puiſque dans le verſet ſuivant, il eſt dit : *Alors une femme de la ville qui étoit fort ſage, s'écria : Ecoutez, écoutez, écoutez; dites à Joab qu'il s'approche, & que je veux lui parler*, ce qui prouve la proximité) ne peuvent s'entendre pour la contrevallation, encore moins pour la circonvallation, mais bien pour une eſpece de tranchée dont les terres formoient un parapet, à l'abri duquel les gens de traits tirant ſur ceux qui défendoient le mur, donnoient le moyen aux ſapeurs d'abbattre la muraille : car il n'eſt pas poſſible de donner dans le ſens de Dom Calmet, qui croit que Joab avoit fait élever tout à l'enrour de la ville une terraſſe pour que les gens de traits puſſent plonger ſur les défenſeurs des murs. Cet ouvrage auroit l'air trop romaneſque pour Joab qui n'étoit pas long dans ſes expéditions.

On voit dans le dernier ſiége de Jéruſalem par Nabuchodonoſor, que ce Prince ſuivit la même méthode qu'à Abela; & il n'eſt pas douteux qu'il n'eût couvert ſon camp d'une circonvallation contre les Egyptiens qui marchoient au ſecours de Sédécias, & d'une contrevallation contre ceux de la ville, quoique l'Ecriture ne diſe que ces paroles : *La ville étoit enfermée par une circonvallation qu'il avoit faite juſqu'à l'onzieme année du Roi Sédécias.*

Ainſi Lypſe & enſuite le Pere Daniel qui l'a copié à ce ſujet, ont eu tort d'attribuer aux Grecs & enſuite aux Romains l'art de contrevallation & des circonvallations qu'ils euſſent dû attribuer aux Aſiatiques avant eux ; d'où l'on peut conclurre encore que ceux qui ſoupçonnent Homere d'avoir puiſé dans les Livres ſacrés la plûpart de ſes connoiſſances, n'ont pas conjecturé abſolument juſte, puiſqu'il n'eût eu garde d'omettre dans ſon ſiége de Troie les deux lignes environnantes, & les terraſſes ou tranchées qu'il eût été bien aiſe de connoître pour un ouvrage de la nature de ſon Iliade.

ARTICLE IV.

Les Grecs & les Romains n'ont pas beaucoup encheri ſur les nations de l'Aſie, à l'égard des lignes de circonvallation & de contrevallation.

SI les annales & les hiſtoires des peuples Orientaux dont Joſeph fait mention, fuſſent parvenues juſqu'à nous, je ne ſai ſi nous n'y verrions point qu'ils ont ſurpaſſé les Grecs & les Romains dans l'art d'attaquer les places. Quoi qu'il en ſoit, il paroît par le paſſage de l'Ecriture, que l'on pratiquoit chez eux tout ce que ceux-ci ont mis en uſage depuis, & qu'ils n'ont point encheri ſur ces premiers. A mon ſens les premieres fortifications de campagne & les premieres lignes environnantes ſoit dans les camps, les blocus ou les ſiéges, ont dû être faites d'arbres coupés par le pié, & couchés par terre tout de leur long, préſentant leurs branches en dehors du côté de l'ennemi. C'eſt de tous

Digitized by Google

7 Plate 83

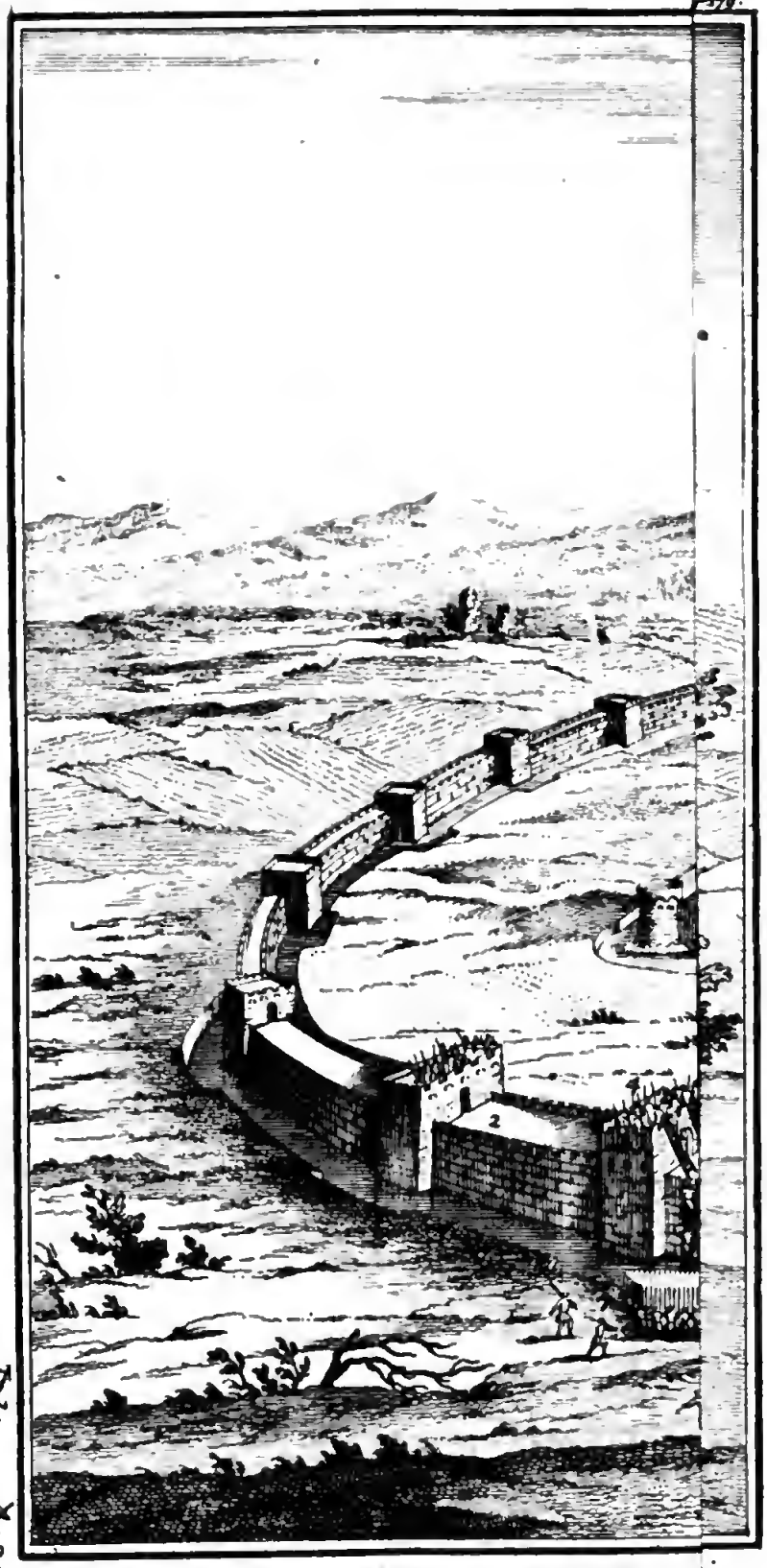


Fig. X. 25

BLOCUS

Digitized by Google

les rètranchemens le plus impénétrable. Tous les peuples du monde l'ont connu & pratiqué ; & parmi les Anciens, Hérodote, Thucydide, Xenophon, Polybe, Denys d'Halicarnaſſe, Plutarque, & une infinité d'autres, ainſi que pluſieurs Modernes, en font mention ; ainſi quant à celle-là, elle a été parfaite dans ſon origine, & les derniers n'ont rien enchéri ſur les premiers.

Plutarque dans la vie de Camillus, dit que les Latins & les Volſques, que ſon arrivée avoient ſurpris en redonnant courage à l'armée Romaine qu'ils tenoient aſſiégée, *ſe renfermerent dans leur camp qu'ils retrancherent & fortifierent par de bonnes palliſſades & avec quantité d'arbres qu'ils mirent en travers.* Et on trouve dans Tacite, que Germanicus s'étant ouvert un paſſage à travers la forêt de Cicia, ſe fortifia dans ſon camp par des arbres coupés.

A l'égard des autres fortifications de campagne, elles étoient, ainſi que les circonvallations & les contrevallations, compoſées d'un foſſé & d'un parapet, & quelquefois paliſſadées ſur berme, ou dans le fonds du foſſé, comme ceux qu'Homere place autour du camp des Grecs, devant Troie. On y plaçoit des tours pour flanquer de diſtance en diſtance ; mais il faut bien ſe garder de croire que ce fuſſent des tours de charpente, comme le font entendre nombre d'Hiſtoriens, qui n'étant pas militaires, ont cru cet ouvrage poſſible, & ont eu ſoin de placer à portée quelques forêts pour y fournir les materiaux ; non-ſeulement il n'en fut jamais d'aſſez abondantes à portée de leur ſiége, mais il n'étoit pas poſſible d'avoir le nombre de conſtructeurs, ni le temps ni les moyens pour de pareils ouvrages : mais on doit entendre par ces tours flanquantes des ouvrages en terre, plus élevés que le reſte des fortifications, & qui leur ſervoient de protection.

Ce fût là les circonvallations les plus uſitées & auxquelles les Modernes n'ont, comme on ſait, preſque rien changé.

La circonvallation de Platée, me paroît la ſeule qui differe en tout de celle-ci, & par-là d'autant plus remarquable. Sa deſcription rapportée par Thucydide, & traduite par d'Ablancourt, me paroît aſſez nette & intelligible. Voici les paroles du Traducteur : *La circonvallation étoit compoſée de deux murailles à ſeize piés de diſtance, & les ſoldats logeoient dans cet intervalle, qui étoit diſtingué par chambres ; de ſorte que l'on eût dit que ce n'étoit qu'un ſeul mur avec de hautes tours de diſtance en diſtance qui occupoient tout cet entre-deux, pour pouvoir ſe défendre en même temps contre ceux du dedans & contre ceux du dehors. On ne pouvoit faire le tour des chambres qu'en paſſant à travers les tours ; & le haut de la muraille étoit bordé d'un parapet de bois d'ozier où l'on faiſoit la garde ordinairement : mais durant la pluye, les ſoldats ſe mettoient à couvert dans les tours qui ſervoient comme de corps de garde : voilà l'état de la circonvallation qui avoit un foſſé de part & d'autre, dont la terre avoit ſervi pour faire la brique des murs.*

Ces deux murs étoient ſans doute très-près de la ville, ce qui rendoit l'ouvrage moins étendu par ſa circonférence, & l'entre-deux des murs étoit recouvert en terraſſe, comme les toits des pays chauds, ce qui à l'aſpect ne devoir paroître qu'un mur extrêmement épais. Ce

récit eſt appuyé par celui de l'évaſion de la garniſon, qui à la faveur d'une nuit pluvieuſe, ayant appliqué des échelles entre deux tours ſur le mur intérieur, monta ſur la terraſſe, & deſcendit par les mêmes échelles, après les avoir appliquées au mur extérieur, & avoir par des détachemens, gardé l'iſſue des tours, juſqu'à ce que le dernier des deux cents vingt hommes dont elle étoit compoſée, eût deſcendu de cette terraſſe, après quoi ils ſe retirerent à Athenes.

Tous les Commentaires qu'on a faits ſur ce paſſage ont été fautifs plus ou moins, à meſure qu'ils ſe ſont plus éloignés du ſens de celui-ci; & j'ai été bien aiſe de l'éclaircir pour faire connoître avec quelle réſerve on doit ajoûter foi aux faits militaires, qui ſont rapportés par des Auteurs, qui n'étant point du métier ont enflé ou traveſti, ſans croire errer, bien des faits importans pour l'inſtruction des Modernes.

ARTICLE V.

Lignes environnantes, de Lilybée de Numance & de Pérouſe; Réflexions critiques ſur ces travaux.

LEs Romains devant Lilybée ayant à ſe défendre & contre la ville, & contre les ſecours du dehors, ainſi que nous l'avons déja dit, n'avoient rien à craindre du côté de la mer, au moyen de leur armée navale: mais du côté de la terre, notre Auteur rapporte qu'*ils fortifierent les places entre les deux camps, d'un foſſé, d'un retranchement & d'un mur.* Je crois que l'on ſe tromperoit, ſi l'on entendoit par ces mots qu'ils tirerent un double retranchement du côté de la campagne: mais il faut entendre qu'ils éleverent le mur du côté de la ville, laquelle étant défendue par vingt mille hommes, commandés par Imilcon, homme hardi & entreprenant, exigeoit au moins cette précaution; & qu'ils conſtruiſirent le retranchement avec ſon foſſé du côté de la campagne, ce qui fait les deux lignes de circonvallation & de contrevallation.

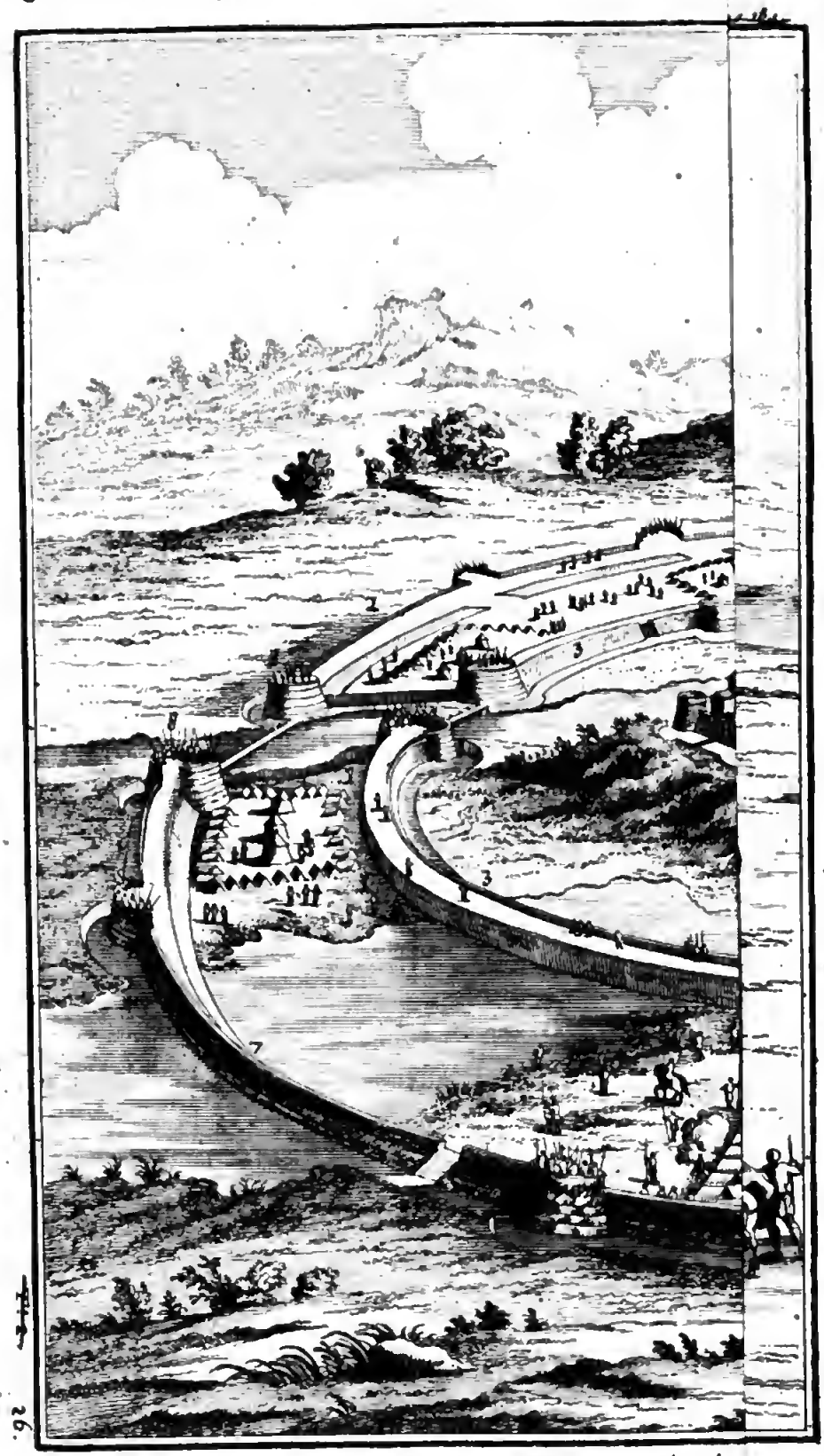
A l'égard du mot de mur, il eſt bon de remarquer que la plûpart des Auteurs ainſi que leurs Traducteurs, qui n'étoient pas militaires, ont employé ce terme, vû la grande élévation des retranchemens, qu'ils n'ont pas crû que l'on pût atteindre, ſans le ſecours de la maçonnerie. Ils ignoroient qu'au moyen des faſcinages, des piquets & des gazonages, on ſoûtient les terres dans une grande élevation; & j'ai remarqué cette bevue dans bien des endroits, où le récit de l'attaque de pareils retranchemens me fait connoître qu'au lieu de murs, c'étoient des ſimples retranchemens en terre.

A l'égard des lignes environnantes de Platée, celles-là étoient ſans contredit des murailles de brique à chaux & à ſable.

Le camp de l'armée Romaine devant Numance, ſi célebre dans l'hiſtoire, mérite d'être décrit ici, pour faire voir juſqu'à quel point de perfection on avoit porté l'art des retranchemens: ainſi ſans nous arrêter à ce que rapportent pluſieurs Auteurs de la ſituation de cette place,

Digitized by Google

8° Z. m. T. 3



BLOCUS CELEB

Digitized by Google

ce, qu'ils prérendent ouverte & ſans muraille, ce qui ridiculiſeroit & les Romains, & leurs tetranchemens, & leur Général; nous ſuppoſerons que Scipion n'auroir point pris autant de précautions pour aſſiéger quarre mille hommes dans un village tout ouvert, ayant lui-même ſoixante mille hommes: ainſi nous paſſerons à la deſcription de ſes deux lignes, qui devoienr embraſſer plus de deux fois autant de terrein que le circuit de Numance qui avoit vingt-quatre ſtades.

Pour les conſtruire, Scipion partagea le terrein à ſes rroupes avec des gens commis à l'inſpection ſur le travail, & qui avoienr chacun leurs poſtes, pour que l'on travaillât par-tout en même temps; & pour parer aux attaques de l'ennemi, il plaça des ſignaux concertés qui ſe faiſoienr le jour par une robbe de pourpre qu'on élevoit ſur une perche, & la nuit par des flambeaux allumés pour que lui ou ſon frere Fabius pût connoître & ſecourir les endroits attaqués, & repouſſer les ſorties.

Quand cette premiere ligne (2) fut faite, on en conſtruiſit une autre (3) à une diſtance raiſonnable du côté de la campagne: elle avoit ainſi que la premiere un rempart (4) de huit piés d'épaiſſeur ſur dix de hauteur, qu'on garnit d'une paliſſade (5) en maniere de fraize, le tout flanqué de tours à cent piés l'une de l'autre. (6)

Il y avoit une flaque d'eau ou inondation qui rompoit la communication tant à l'une qu'à l'autre ligne, au milieu de laquelle on fit une jettée ſur laquelle on éleva un parapet (7) d'égale hauteur avec le rempart.

La riviere de Duere qui couloit près des murs, pouvant donner des ſecours à la faveur des barques à ceux de la ville, ou des nouvelles pour les plongeurs, ſa trop grande largeur ne permettant pas d'y jetter des ponts, Scipion fit conſtruire quatre forts (8) à l'endroit où la circonvallation aboutiſſoit à ce fleuve, & fit tirer de l'un à l'autre bord une eſtacade faite de poutres flottantes liées de bout à bout les unes aux autres, & lardées de longs pieux armés (9) de pointes de fer à la maniere de nos chevaux de friſe d'aujourd'hui, ce qui barra le chemin à tous les ſecours & même aux plongeurs, qui euſſent été empalés par les pointes de fer que le courant de l'eau tenoit dans un mouvement continuel.

L'ouvrage fini, on dreſſa des batteries de baliſtes & de carapultes ſur les tours, & dans les forts pourvûs de munitions néceſſaires. Les archers & les frondeurs s'y logerent, & on mit des corps de garde dont les ſentinelles communiquoient les uns aux autres, de ſorte que rien ne paſſoit qu'on n'en fût averti par des ſignaux, à l'inſtant répétés tout le long des lignes.

Quelqu'étendues que fuſſent ces lignes qui avoient cinquante ſtades, Scipion ne laiſſoit pas que de les viſiter & parcourir une fois le jour, & autant la nuit. Ces précautions priſes, il partagea ſon armée. Trente mille hommes furent deſtinés à la garde des lignes, vingt mille au ſiége, ſi on prenoit le parti d'aſſiéger, & dix mille furent mis en réſerve. Chacun eut ordre de ne jamais quitter ſon poſte, à moins d'un ordre du Général, ou du cas preſſant de ſecourir les endroits attaqués. Que faiſons-nous de plus

aujourd'hui que ce que fit ce grand homme ?

Auguſte voulant prendre Antoine dans Perouſe où il s'étoit jetté, inveſtit la place par deux lignes de cinquante ſix ſtades de circuit, tant contre Antoine que contre Aſinius & Ventidius qu'il jugeoit devoir venir à ſon ſecours ; & pour aſſûrer d'autant plus ſa circonvallation, il donna trente piés de largeur à ſon foſſé, & fit élever ſes retranchemens juſqu'à la hauteur de trente piés, le borda d'une paliſſade avec des tours de bois à la diſtance de ſoixante piés l'une de l'autre, au nombre de mille cinquante à la ligne tournée du côté de la campagne, & autant à proportion du côté de la ville.

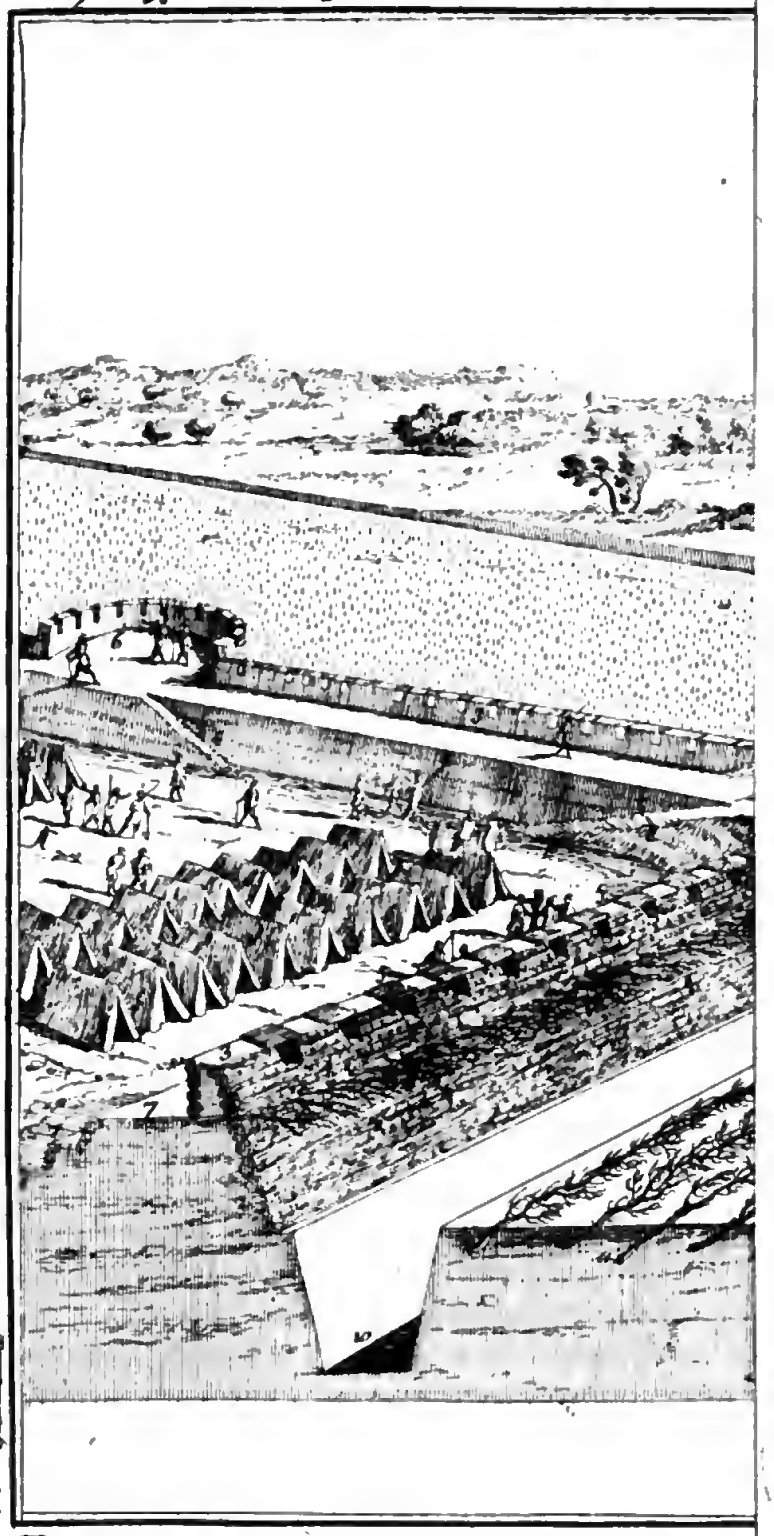
ARTICLE VI.

Blocus d'Alexia. Les Commentateurs de Céſar n'ont preſque rien connu dans la deſcription de ce ſiége.

TOut ce que nous venons de voir des Romains devant Lilybée, de Scipion à Numance, ou d'Auguſte devant Perouſe, n'eſt point comparable en fait de lignes à celles de Céſar devant Alexia. Ce célebre Capitaine ſentant toute la conſéquence dont il étoit pour ſon armée de la rendre impénétrable, y joignit tout ce que la chicane, l'art & l'induſtrie ont de plus fort ; & c'étoit raiſon, puiſqu'il avoit à faire à une armée de quatre-vingts mille hommes, commandée par Vercingentorix, qui après avoir vû ſa cavalerie défaite n'imagina rien de mieux avec de pareilles forces, que de s'enfermer dans Alexia. Quelque ridicule que ſoit un tel parti, il étoit très-important à Céſar de ſe mettre à l'abri, non-ſeulement de ces forces ainſi raſſemblées, mais encore de toutes celles des Gaules, qu'il ne devoit pas douter de voir accourir au ſecours de leurs compatriotes qu'il tenoit bloqués, & non pas aſſiégés, comme l'ont prétendu pluſieurs.

Alexia étoit ſituée ſur le ſommet d'une montagne de difficile accès ; ſa garniſon ſeule, ſans le ſecours du dehors, étoit plus forte que l'armée qui la bloquoit. Pour ſe garantir tant des ſorties que des ennemis du dehors, Céſar dit dans Ablancourt, *qu'il fit tirer un foſſé perdu & à fond de cuve de vingt piés de large à quatre cents pas de la circonvallation, afin qu'on ne pût venir à lui en bataille, ni l'attaquer de nuit, & à l'impourvû, ou de jour, interrompre ſon travail ; enſuite il commença la circonvallation, qui conſiſtoit en deux foſſés de dix-ſept piés de largeur & autant de profondeur, avec un rempart derriere de la hauteur de douze piés, garni d'un parapet avec ſes creneaux, & d'une eſpece de fraiſe à l'endroit qui joignoit le parapet, pour empêcher l'ennemi de monter ; le tout flanqué de tours à quatre-vingts piés l'une de l'autre, & le dernier foſſé rempli de l'eau de la riviere aux endroits les plus bas ou dans la plaine.*

Il eſt aiſé d'entendre par le texte, que la circonvallation & la contrevallation avoient chacune ſon foſſé perdu, c'eſt-à-dire, chacune ſon avant foſſé, mais non deux chacune



PROFIL D'UNE PARTIE DE LA

comme l'entend Lypſe.

Vigenere eſt plus exact à l'égard des foſſés : mais il prétend que le retranchement étoit ſoûtenu dans les douze piés d'élévation par un gaſonnage, ce que je ne crois pas poſſible, vû l'immenſité d'un pareil ouvrage & ſa longueur. Il eſt bien plus probable qu'il étoit ſoûtenu par un faſcinage comme l'on fait aujourd'hui, ce que nous avons appris des Anciens. Céſar avoit beſoin d'uſer de diligence, ce qui fait une raiſon de plus pour le faſcinage ; ainſi je mets un faſcinage (2) au lieu de gaſon avec ſon parapet (3) & ſa fraiſe (4), faits de gros pieux avec leurs branches taillées en pointes & brûlées par le bout, ſemblables à des bois de cerf, leſquels étant à demi baiſſés, ſont bien plus redoutables que nos fraiſes d'aujourd'hui, qui ſont faites de paliſſades toutes unies, fichés de même au pié du parapet. A l'égard des creneaux dont Céſar parle, nos Commentateurs les repréſentent mal dans la figure qu'ils en donnent ; ils étoient ſemblables à nos embraſûres de canons, comme on voit en (5) où l'on plaçoit les archers, & ils étoient plus grands aux tours où l'on plaçoit les baliſtes de campagne pour tirer en flanc. (6) A l'égard des tours, qu'on ſe rappelle ici que j'ai déja prouvé qu'elles étoient de terre & non de bois, & que par fois on y dreſſoit deſſus les tours de charpente pour battre les endroits plus élevés des environs du camp.

A l'égard de l'interieur des retranchemens, ſi les Auteurs anciens les ont décrits en forme de murs perpendiculaires dans toute leur élevation, il eſt aiſé de s'appercevoir que c'eſt une ſuite de leur manque d'expérience militaire, & qu'au contraire de leurs ſentimens, ils étoient garnis de banquettes ou rampes juſqu'au terre-plein, qui en rendoit l'accès facile aux ſoldats chargés de la défenſe. Outre la néceſſité de cet accès, le poids de la terre demandoit que l'intérieur fût en talus ; ainſi les eſcaliers ou rampes devenoient indiſpenſables auſſi bien pour ſoûtenir l'ouvrage que pour en procurer la facile défenſe.

Voilà quant au retranchement, venons au terrein extérieur entre l'avant-foſſé & le foſſé (9) & (10) : l'endroit eſt curieux & inſtructif. Voici les termes de la traduction d'Ablancourt : *Comme les ſoldats étoient occupés en même temps à aller querir du bois & des vivres aſſez loin & travailler aux fortifications, & que l'ennemi faiſoit ſouvent des ſorties par pluſieurs portes pour interrompre l'ouvrage, Céſar trouva à propos d'ajoûter quelque choſe au travail des lignes, afin qu'il fallût moins de gents pour les garder ; il prit donc des arbres de médiocre hauteur, ou des branches fortes qu'il fit aiguiſer, & tirant un foſſé de cinq piés de profondeur devant les lignes, il les y fit enfoncer, & attacher enſemble par le pié, afin qu'on ne pût les arracher ; on recouvroit le foſſé de terre, en ſorte qu'il ne paroiſſoit que la tête du tronc dont les pointes entroient dans les jambes de ceux qui penſoient les traverſer. C'eſt pourquoi les ſoldats les appelloient des ceps ; & comme il y en avoit cinq rangs de ſuite qui étoient entrelacés, on ne les pouvoit éviter. Au-devant il fit des foſſes de trois piés de profondeur un peu étroites par le haut, & diſpoſées de travers en quinconce. Là dedans on fichoit des pieux ronds de la groſſeur de la cuiſſe, brûlés & aiguiſés par le*

bout qui ſortoient quatre doigts ſeulement hors de terre, le reſte étoit enfoncé trois piés plus bas que la profondeur de la foſſe pour tenir plus ferme, & la foſſe couverte de broſſailles pour ſervir comme de piéges; il y en avoit huit rangs de ſuite, chacun à trois piés de diſtance l'un de l'autre, & les ſoldats les nommoient des lits à cauſe de leur reſſemblance. Devant tout cela il fit jetter une eſpece de chauſſe-trappe, qui étoit des pointes de fer, attachées à des bâtons de la longueur du pié, qui ſe fichoient en terre, tellement qu'il ne ſortoit que les pointes que les ſoldats appelloient des aiguillons, & toute la terre en étoit couverte. Voilà, continue ce grand Capitaine, *quelle étoit la circonvallation intérieure de la place, outre laquelle Céſar, pour empêcher les ſecours du dehors, en fit tirer une ſeconde toute pareille à la premiere, afin que ſi par haſard on venoit attaquer ſes lignes en ſon abſence, on ne pût les inveſtir en même temps de tous côtés avec une grande multitude.* Voilà nombre d'inventions très belles, très-ingénieuſes & très-redoutables que l'on doit à Céſar, nul ne s'en étant aviſé avant lui. Lypſe & Vigenere ont encore erré dans les figures qu'ils nous ont données des ceps; ils les peignent plantés debout, leurs pointes tournées vers le ciel. Ils devoient être couchés, & préſenter leurs pointes en abbatis comme on voit en la figure (11), autrement étant perpendiculaires, les jambes n'en eûſſent guere été embarraſſées. & ceux qui y ſeroient parvenus, s'y ſeroient trouvés couverts par les branches, des traits du rempart, au lieu que couchées, elles n'avoient nul de ces défauts, & devenoient bien plus difficiles, ſoit à couper, ſoit à arracher par ceux du dehors.

De tous les arbres, les ſaules ſont les plus propres pour ces ſortes d'ouvrages, ils donnent moins de priſe à la hache & à la cerpe; & les branches de ces arbres étant près à près, il eſt très-difficile de les écarter pour gagner le tronc. Ce genre d'obſtacle eſt bien plus inſurmontable que les foſſes (12), & que les chauſſe-trappes qui ſont moins dangereuſes que les aiguillons de Céſar. Je ne ſai pourquoi on en a perdu l'uſage, car ſur des bréches, ils ſont très-difficiles à éviter; les Anciens les connoiſſoient auſſi. Procope en fait une deſcription où il leur attribue une grandeur qui me fait douter de leur uſage. Le Préſident Couſin l'a traduit ainſi. *Une chauſſe-trappe eſt une machine faite avec quatre pieces d'une longueur égale, & dont les extrémités ſont jointes enſemble, de telle ſorte que de quelque côté que ce ſoit les rayons forment toûjours un triangle. Quand on jette la machine à terre, il y a trois pieux qui ſont couchés & un qui eſt debout, & qui arrête les hommes & les chevaux: toutes les fois qu'on la tourne, le pieux qui étoit droit tombe à terre, & un autre ſe releve.*

ARTICLE VII.

Des approches des Anciens du camp au corps de la place : Tranchées connues & pratiquées dans leurs ſiéges.

LE ſilence que gardent les anciens Auteurs ſur les approches des places, ſeroit une preuve peu concluante, en faveur de ceux qui prétendent qu'ils ne connoiſſoient ni les tranchées ni aucuns travaux équivalens pour approcher des murs d'une place qu'ils aſſiégeoient. Outre que ces Auteurs écrivoient pour leurs ſiecles où leurs termes étoient intelligibles à tous, & n'avoient nul beſoin de Commentaires, c'eſt que les digreſſions & l'amas de circonſtances que nous déſirerions qu'ils euſſent employés pour notre inſtruction, auroient fait dans ce temps-là le même effet que feroient aujourd'hui de pareils récits dans nos Hiſtoriens, à qui l'on ne pardonneroit guere d'entrer dans des détails qui ne ſont amuſans que dans un Traité de l'attaque & de la défenſe des Places; & qui par-tout ailleurs ſeroient d'une aridité qui dégoûteroit les Lecteurs. Ainſi les Anciens ont écrit comme aujourd'hui tous nos Modernes, qui après avoir cité le jour de l'ouverture de la tranchée, paſſent à celui de la capitulation. Nous les entendons, & nous concluons qu'il y a eu des paralleles, des mines, des ſappes, des galleries, des paſſages de foſſés, des attaques d'ouvrages. Peut-être viendra-t-il un temps où ce terme ſi clair pour nous de l'ouverture de la tranchée ſera peu intelligible; on n'en conclurra pas pour cela que nous allions au bord du foſſé & aux batteries à découvert.

Quelque ſuccint que ſoit ſur ce point Polybe, qui ne nous promet lui-même dans ſes deux premiers livres, qu'une introduction à ſon hiſtoire; on ne laiſſe pas que d'appercevoir dans ſon récit du ſiége de Lilybée, des tranchées ou travaux préliminaires aux ſappes & aux opérations des béliers. *Ils commencerent*, dit-il, *par la tour qui étoit la plus proche de la mer, & qui regardoit la mer d'Afrique; de nouveaux ouvrages ſuccédant toûjours aux premiers, & s'avançant de plus en plus, ils renverſerent ſix tours.* Par ces ouvrages qui ſe ſuccedent, l'Auteur nous conduit ſans doute du camp aux batteries bélieres; c'eſt-à-dire, tout-à-fait au corps de la place; car on ne battoit avec ces machines qu'après le comblement du foſſé, ou du moins qu'après qu'il étoit en partie comblé, & qu'elles pouvoient atteindre au mur.

D'ailleurs lorſque nous connoiſſons tant de talens, de ſcience & de perfections chez les Anciens que nous admirons même juſques dans leurs préjugés: comment pourrions-nous avec équité, leur refuſer une invention auſſi naturelle & auſſi néceſſaire que celle des tranchées ou galleries, pour arriver à couvert du camp à leurs batteries? Seroit-il raiſonnable de prétendre qu'ils y communiquoient en raſe campagne expoſés à la grêle de traits bien plus aſſûrés & plus répétés que ne l'eſt aujourd'hui le feu du fuſil?

Dans le ſiége d'Egine, rapporté dans le Fragment du neuvieme livre

de Polybe, nous trouvons non-ſeulement des tranchées, mais encore des paralleles, tirées ſur tout le front de l'attaque, & des boyaux de communication d'une attaque à l'autre. Le trait eſt déciſif en tout; la recherche où nous allons entrer à ce ſujet eſt plus curieuſe qu'utile.

ARTICLE VIII.

Preuves que les Anciens alloient par tranchées du camp au corps de la place.

IL n'eſt pas facile de dater la découverte des tranchées ou galleries d'approche des Anciens. Si Philippe en eût été l'inventeur, ſans doute que Polybe nous l'eût appris, & il n'en dit mot; puiſqu'il les a pratiqués, il n'eſt pas douteux que les Romains dans le temps qu'ils ſe ſont conſervés dans la pureté de leur diſcipline militaire, n'en ayent uſé, & n'ayent même perfectionné cette méthode. Il eſt vrai que dans les derniers temps de cette République, nous n'en voyons nulle trace: mais ce ne ſeroit pas le premier exemple, que l'uſage des bonnes & excellentes découvertes eût fait place à de moins bonnes dans la ſuite des temps; & cela au point d'avoir perdu même juſqu'à la connoiſſance de ces bonnes inventions, auxquelles l'on eſt revenu dans les ſuites, comme par des découvertes qui ont d'abord paru nouvelles, avant qu'on eût remonté à leur véritable ſource.

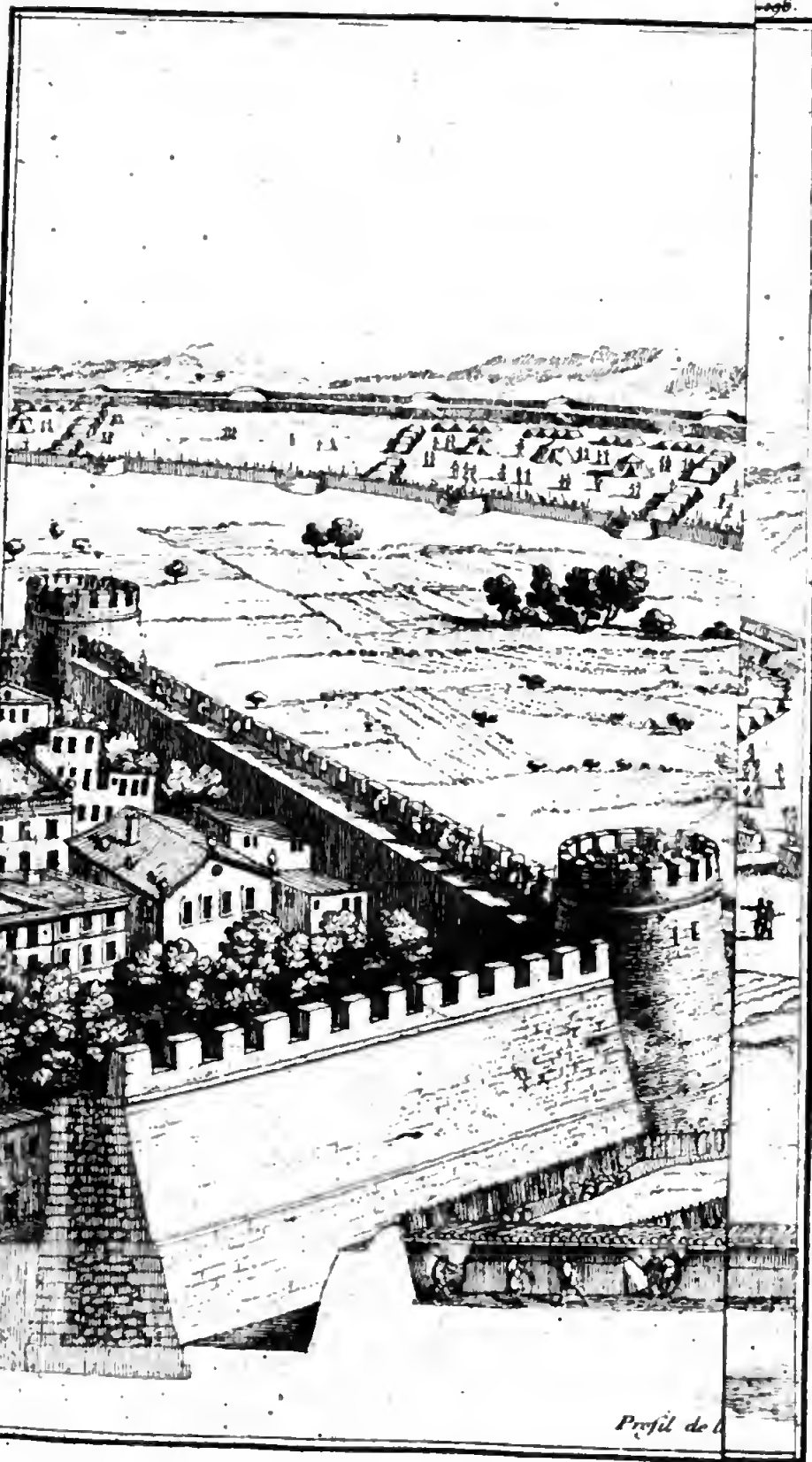
Il n'eſt pas douteux, après ce que j'ai dit du ſiége d'Egine, où nous allons revenir, que les Anciens connoiſſoient cette façon d'approcher à couvert. Il eſt vrai qu'ils ne s'enterroient point autant que nous, & ne donnoient point à leurs épaulemens la même épaiſſeur qu'aux nôtres, attendu que nos canons ont bien plus de violence dans leurs coups, & font bien plus de ravages que leurs baliſtes & leurs catapultes.

La premiere eſpece de leurs galleries d'approche, étoit conſtruite hors de terre par des blindages de faſcines ou de claies poſées près à près ſans intervalle, formant une eſpece de muraille de cinq à ſix piés d'élévation, à travers laquelle on pratiquoit des creneaux pour les archers; & vraiſemblablement pour ſoûtenir ce blindage, on plantoit des fourches en terre ſur leſquelles on mettoit de longues perches en travets, où les faſcinages ou claies appuyoient.

C'étoit à peu près les paveſades où les tallences, dont parle le Pere Daniel, qui étoient des mantelets de claies, que l'on rangeoit le long d'un petit foſſé creuſé, à deſſein de les faire tenir de bout, en les appuyant de terre: ſans doute qu'on les rangeoit ainſi en lignes obliques ou paralleles du camp à la place, pour couvrir le ſoldat, allant & venant aux travaux. Salignac, dans ſa relation du ſiége de Metz, par Charles-Quint, dit que *M. de Guiſe fit mettre des paveſades du côté des breches.*

Ces ſortes de tranchées blindées ſe conſtruiſoient plus ou moins ſolides ou élevées, à meſure qu'on

Digitized by Google



Profil de l

Digitized by Google

approchoit des mutailles & de la portée des machines.

Je pourrois encore citer en ma faveur deux paſſages de Tacite, qui parlant de l'attaque de Crémone, dit que les ſoldats d'Antoninus preſſoient leur Général de les mener contre la ville, lui promettant de l'emporter d'inſulte à la faveur des ténebres d'une nuit ſans lune. Ce Capitaine ne voulant point ſe rendre à leurs raiſons, leur repréſenta *qu'il n'y avoit point d'apparence d'attaquer la nuit une ville pleine d'ennemis, ſans l'avoir été reconnoître, & qu'il ne voudroit pas l'entreprendre quand on lui ouvriroit les portes, ni commencer l'attaque ſans ſavoir le foible ou le fort de la place, la hauteur des murs & la profondeur du foſſé; s'il falloit faire ſes approches à couvert des mantelets, ou donner l'aſſaut à la faveur des machines & des gens de traits.*

Il y avoit une ſeconde maniere d'approcher, moins cavaliere & fort différente de la premiere, telle que nous la comprenons dans le ſiége d'Egine. C'étoit pluſieurs foſſés de communication couverts par-deſſus (3), tirés en ligne droite du camp (4) aux travaux ou aux paralleles blindées (2) aſſez ſemblables aux nôtres. Ces galleries de communication dont nous donnons le profil (5), étoient creuſées dans terre de dix à douze piés de largeur.

Les travailleurs jettoient les terres des deux côtés qu'ils ſoûtenoient d'un faſcinage, qu'on couvroit par-deſſus de claies & de terre, ſoûtenues par des perches & des ſolivaux. Tout le long de ces galleries entre deux terres, on perçoit des creneaux & des iſſues (6) dans l'épaiſſeur de l'épaulement. Ces tranchées couverres ou communications, aboutiſſoient aux paralleles, ou places d'armes, qui s'étendoient ſur tout le fonds de l'attaque, & qui devoient être larges & ſpacieuſes, pour pouvoir contenir un grand nombre de troupes qui s'y renoient pour ſoûtenir leurs tours & leurs machines.

Ces communications étoient ainſi couvertes, pour ſe garantir des traits des tours, & la parallele la plus près du foſſé, l'étoit auſſi quelquefois par la même raiſon; & c'étoit par elle que l'on communiquoit des tours aux béliers & aux autres machines; celles qui ſont repréſentées en arriere, quelquefois au nombre de deux, n'étant deſtinées qu'à contenir les troupes.

La plus avancée ſervoit auſſi pour le comblement du foſſé. C'étoit du moins de cette parallele que l'on débouchoit pour cela & pour placer les tortues bélieres, & l'on communiquoit de l'une à l'autre parallele par des foſſés blindés. (9)

Ces ſortes de travaux ne ſe pratiquoient qu'aux ſiéges conſidérables par le nombre des machines, & la force des places attaquées. Comme Lilybée étoit dans le cas de mériter tous les ſoins & les démarches les plus meſurées, il n'eſt pas douteux que les approches s'en firent avec toutes ces précautions: la garniſon étant de vingt mille hommes, la garde de la tranchée devoit être au moins de dix mille; & pour la contenir, il falloit que les paralleles fuſſent larges & ſpacieuſes. Ne ſeroit-il pas abſurde encore un coup de prétendre qu'un auſſi gros corps de troupes paſſât des vingt-quatre heures à découvert en butte aux traits & aux machines de l'en-

nemi ? Quelle erreur de prétendre que des troupes en pareil cas n'étoient couvertes que de leurs boucliers ou de mantelets, que le Pere Daniel appelle retranchement portatif ? Un ſeul archer ou frondeur ou une ſeule machine tiroit plus de coups dans une minute que nos fuſils, nos mortiers & nos canons dans un quart d'heure. Qui auroit pû y réſiſter ſans des épaulemens ou paralleles ?

ARTICLE IX.

On achevé de démontrer les approches que faiſoient les Anciens du camp à leurs batteries. Paralleles découvertes.

POur achever de démontrer que les paralleles & les tranchées ſont de l'invention des Anciens, dont nous n'avons été que les imitateurs, il me reſte de grandes autorités à citer. La premiere eſt tirée des Commentaires de Céſar, qui dit lui-même, parlant du ſiége de Bourges : *Legiones intra Vincaſin occultò expeditas cohortatur ut aliquando pro tantis laboribus fructuum victoriæ perciperent ; iis qui primi murum aſcendiſſent præmia propoſuit.* Ce que d'Ablancourt a traduit en ces termes : *Céſar ayant fait entrer les Légions à couvert dans la tranchée, les encouragea à cueillir le fruit de leurs travaux, & propoſa un prix à ceux qui monteroient les premiers ſur la muraille.* Et dans le même ſiége, *Ceſar quæ intermiſſa à flumine & palude aditum, ut ſuprà diximus, anguſtum habebat, aggerem apparare, vincas agere, turres duas conſtituere cœpit.* Traduit ainſi : *Céſar s'étant campé à l'endroit que j'ai dit, qui n'étoit fermé ni du marais ni du fleuve, commença à faire ſes approches à la faveur des mantelets, & éleva une terraſſe ou batterie avec deux tours deſſus ; car l'aſſiette de la place ne ſouffroit point de circonvallation.*

Voilà le terme de *Vinca* bien expliqué, & ces deux paſſages prouvent tout ce que l'on peut déſirer à l'égard des tranchées d'approche. A l'égard du terme *Vinca*, employé à ſignifier tantôt une gallerie creuſée dans terre, couverte de blindes, tantôt un foſſé ſemblable à nos paralleles, dont les épaulemens étoient ſoûtenus par des clayes ou faſcines, tantôt une galerie de charpente, tantôt une tortue légere que l'on avançoit ſur le bord du foſſé pour le combler dans les ſiéges de peu de réſiſtance ; on ne doit point être étonné de ces différens ſens, vû que la langue Greque, & plus encore la Latine, étoient très-ſtériles en termes militaires, & que celui-ci étoit un de ces termes génériques, comme aujourd'hui celui de tranchée qui s'applique indifféremment à toutes les parties des travaux d'approche.

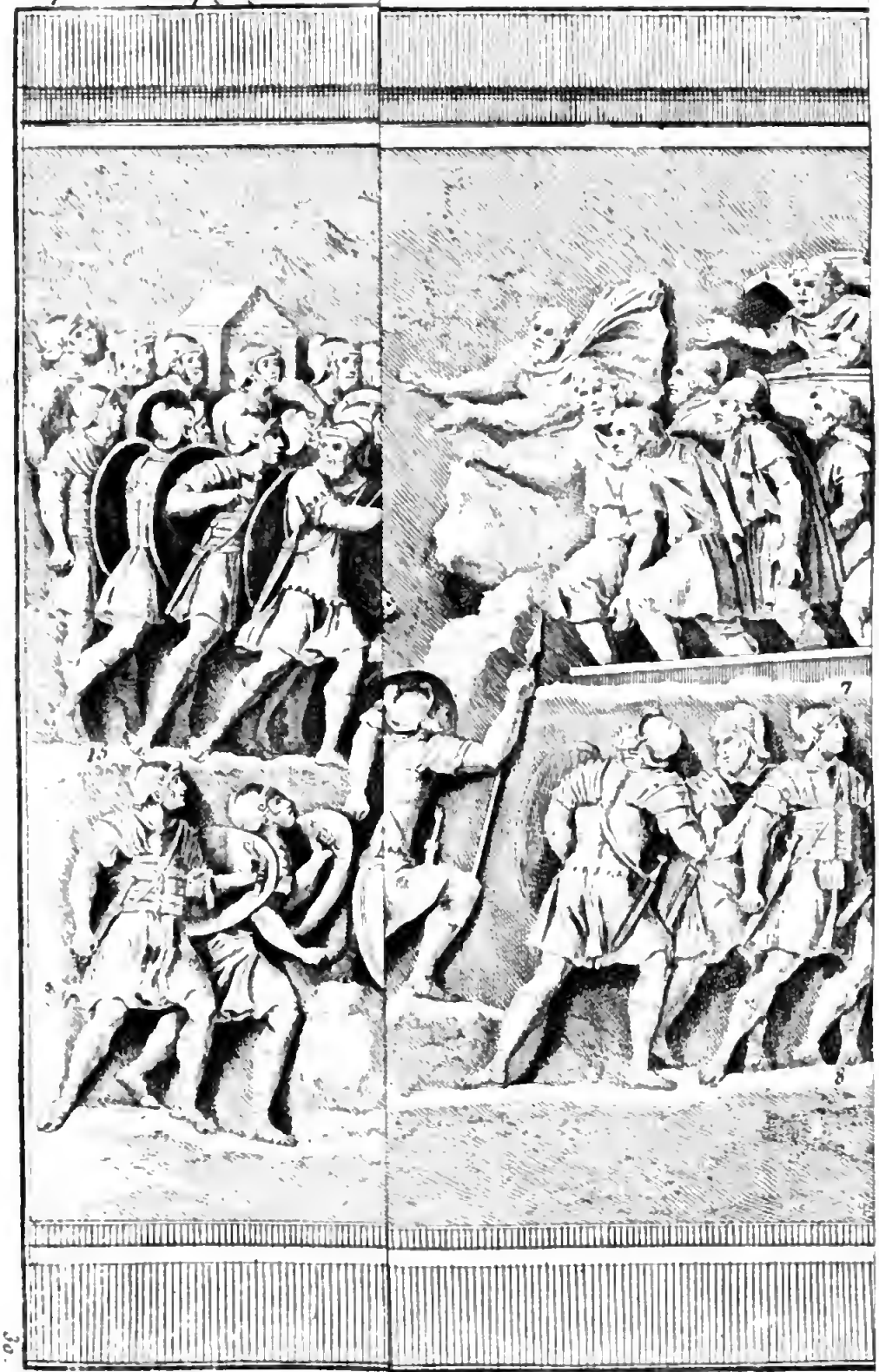
On trouve encore dans les mêmes Commentaires au ſujet du ſiége de Marſeille, ces propres termes parlant des baliſtes des aſſiégés ; *qu'elles lançoient d'en haut, des ſoliveaux de douze piés de long, armés par le bout d'une pointe de fer, qui perçoient quatre rangs des claies, & s'enfonçoient encore en terre.* Qu'étoient autre choſe ces claies que des blindages redoublés pour avoir plus de force, & poſés paralleleſment ? mais les paralleles ſont déſignées ſi clairement dans un paſſage de

Digitized by Google

ATTA

NAPOLI

12e pl. du Tom 3 pag 103.



DÉCOUVERTE, GALERIE ENTRE DEUX T
NE TOURBELIERE.

de Joſephe ſur le ſiége de Jotapat qu'il n'eſt plus poſſible de les révoquer en doute. *Les Juifs*, dit-il, *ne laiſſoient pas de faire des ſorties, où après avoir arraché ce qui couvroit les travailleurs, & les avoir contraints de quitter la place, ils ruinoient les ouvrages, & mettoient le feu aux claies & aux autres choſes dont ils ſe couvroient. Veſpaſien ayant reconnu que ce qui reſtoit de vuide entre les ouvertures de ces ouvrages, donnoit le moyen aux aſſiégés de les traverſer, il les fit fermer de telle ſorte qu'il n'y reſtoit aucun intervalle.* Peut-on appliquer ces paroles à d'autres ouvrages qu'à des paralleles ? Et plus loin, il dit en propres termes : *Les Romains de leur côté couvroient les travailleurs de claies & de gabions.* Sans doute, qu'ainſi que nous le pratiquons aujourd'hui, ils les rempliſſoient de terre ; qu'auroient ils fait ſans cela de la terre des foſſés dans leſquels ils s'entetroient ?

Le terme d'*Agger* dans Tite-Live, doit ſe prendre ainſi que celui de *Vinea*, pour un terme générique qui s'applique aux cavaliers, aux épaulemens & même aux tranchées, comme on verra dans l'article ſuivant.

Diodore de Sicile, dans ſa deſcription du ſiége de Rhodes par Démetrius Poliocerte, nous fait une deſcription exacte des tranchées, diſant que *ce Guerrier célebre fit encore conſtruire de tortues & des galeries creuſées dans terre, ou des ſappes couvertes, pour communiquer aux batteries de béliers, & ordonna une tranchée blindée par deſſus pour aller en ſûreté & à couvert du camp aux tours & aux tortues, & revenir de même. Les gens de mer furent chargés de cet ouvrage qui avoit quatre ſtades de longueur.* Voilà des tranchées & bien antérieures à toutes celles que nous avons citées.

Grégoire de Tours nous fournit, en parlant du ſiége de Cominge par Landegeſile Général de l'armée de Gontran Roi de Bourgogne, une eſpece de gallerie hors de terre fort particuliere. Il dit que ce Général ne ſachant comment approcher de la place à couvert pour la battre avec le bélier, fit placer deux files de chariots de bout à bout à côté l'une de l'autre, & aſſez voiſines pour couvrir le chemin qu'elles laiſſoient entr'elles par des claies, des planches, &c. à la faveur de laquelle galerie on alloit du camp à la place à couvert, & l'on conduiſit par-là les béliers & autres matériaux néceſſaires pour l'attaque.

Voilà, ce me ſemble, l'ancienneté des tranchées bien démontrée, par des autorités nombreuſes & irrévocables ; achevons par les dernieres citations de démontrer les paralleles. Il ne ſe peut rien de plus clair que le fragment que j'ai déja cité du neuvieme Livre de Polybe ; le voici en entier, il eſt queſtion du ſiége d'Egine. *Le deſſein pris de faire l'attaque de la ville par les deux tours, on conduiſit une galerie parallele à la muraille, car les claies qu'on avoit élevées ſur les tortues, formoient, par la maniere dont elles étoient placées, un édifice tout ſemblable à une tour, & ſur la galerie qui joignoit les deux tours, il y avoit d'autres claies où l'on avoit pratiqué des creneaux : au pié des tours étoient des travailleurs qui avec des terres applaniſſoient les inégalités du chemin pour faciliter l'approche de ceux qui ſervoient le bélier. Au ſecond étage, outre les catapultes, on avoit porté de grands vaiſſeaux &*

*les autres munitions néceſſaires contre tout embraſement. Enfin dans le troiſieme qui étoit d'égale hauteur avec les tours, étoient nombre de ſoldats pour tenir tête à ceux qui auroient voulu s'oppoſer à l'effort du bélier. Depuis la galerie qui étoit entre les deux tours, juſqu'au mur qui joignoit celle de la ville, on creuſa deux tranchées, où l'on dreſſa trois batteries de baliſtes, dont une jettoit des pierres du poids de trente mines. * Et pour mettre à l'abri des traits des aſſiégés, tant ceux qui venoient de l'armée aux travaux, que ceux qui retournoient des travaux à l'armée, on conduiſit des tranchées blindées depuis le camp juſqu'aux tortues.*

Je crois qu'après un pareil récit on n'a plus rien à déſirer pour être pleinement convaincu : cependant mes recherches m'ont fourni dans les monumens deux morceaux déciſifs. Le premier eſt tiré de la colonne Trajane, la figure eſt ici rapportée, gravée d'après la ſculpture. C'eſt un combat entre les Romains & les Daces, où ceux-ci ſont repouſſés à leurs tours par les Romains, renforcés par un ſecours qui leur arrive par la tranchée ; (3) du moins on les voit arriver le long d'un foſſé d'où il ne ſort que leurs têtes, & les Romains (4) ſont mêlés dans les paralleles avec les Daces (5), & après avoir repris leurs travaux, ils repouſſent (6) ceux qui voudroient y rentrer.

Le ſecond morceau eſt tiré de l'arc de Sévere ; c'eſt un ſiége dans les formes qu'il repréſente ; n'importe lequel, du moins je ne crois pas que l'on puiſſe douter de l'intention du Sculpteur. On voit les ſoldats (7) dans une parallele (8) tirée ſur le bord du foſſé de la ville, & une partie de la même parallele couverte de terre par deſſus à l'endroit (9). Que ſignifient les poteaux debout (10) avec leurs liens (11), ſi ce n'eſt pour ſoûtenir le poids des terres, & les claies ou faſcinages ? Au deſſous on voit les ſoldats (7), comme collés & appuyés contre le parapet, pour ſe garantir des coups plongeans des aſſiégés. A côté du bélier (12), on voit un ſoldat derriere le mantelet (13), enfoncé dans terre & appuyé contre les terres (14) pour être plus à couvert des machines. La malhabileté des Sculpteurs fait qu'on ne peut pas diſtinguer ſi ce mantelet eſt de claies ou de madriers. Derriere le bélier (12) on appetçoit viſiblement la ligne de communication (15) du camp aux travaux, tout ce qui paroît au-deſſus de cette communication, ſont les troupes commandées pour donner l'aſſaut dans le moment que ceux de la ville (16) demandent à capituler. Voilà l'explication de ces deux figures, que les Antiquaires n'ont pû donner faute d'expérience des ſiéges & de l'art militaire.

Si cet uſage des tranchées & des paralleles a été perdu pendant un temps, elles doivent leur reſtauration à Mahomet II. qui le premier les remit en uſage, & qui fut le génie le plus univerſel de ſon temps. N'avoit-il pas puiſé cette connoiſſance dans Polybe ? Cet écrivain ne pouvoit du moins lui être inconnu.

Depuis lui, Philippe Auguſte au ſiége de Château-Gaillard ſe ſervit de galeries couvertes pour que les ſoldats puſſent conduire en ſûreté ce qui étoit néceſſaire pour les travaux.

* La mine faiſoit environ 6. livres de 16. onces, ainſi ces pierres peſoient environ 180. livres, poids de Marc.

ARTICLE X.

*Que les Commentateurs ont cru fauſſement que l'*Agger *ne ſignifioit qu'une terraſſe ou un cavalier. Obſervations ſur ces ſortes d'ouvrages.*

J'Ai dit dans l'article précédent, que je prouverois dans celui-ci, que le terme d'*Agger* étoit, ainſi que *Vinea*, un terme générique, pris tantôt pour une terraſſe, un cavalier, tantôt pour un retranchement, tantôt pour une parallele, creuſée en terre, tantôt pour le comblement du foſſé, & en un mot, pour tous les ouvrages de ſiéges où il s'agiſſoit d'un remuement de terre; & je vais tâcher de le prouver au moyen de mes Obſervations. Pour éclaircir de pareils faits, il faut prêter davantage d'attention à ce qui précéde ou qui ſuit des termes auſſi équivoques, qu'à leur ſignification propre; & c'eſt par cette méthode que j'ai trouvé à celui-ci un nombre de ſignifications, à la vérité fort embarraſſantes pour les Traducteurs.

Par exemple: Tacite parlant du ſiége de Jéruſalem, s'exprime ainſi: *Nam adversùs urbem gentemque Cæſar Titus quando impetus, & subita belli locus abnueret, aggeribus vinciſque certare ſtatuit.* Il eſt certain que ce ſeroit mal rendre le mot *Aggeribus* par celui de terraſſe, ou de cavalier, puiſque ces ouvrages étant toûjours les derniers dans un ſiége, il n'eſt pas probable que Titus ait commencé par la fin: ainſi on doit traduire ainſi: *Tite s'étant campé devant la place avec ſes légions, comme il vit qu'il ne pouvoit l'emporter d'inſulte, ſe réſolut d'en faire le ſiége pié à pié, & de commencer à creuſer ſes tranchées, & à faire ſes approches à couvert des mantelets.* Le voilà donc pris ici pour l'épaulement de terres que nous nommons aujourd'hui parapet de la tranchée; & alors c'eſt un épaulement d'une grande étendue, & non pluſieurs cavaliers; car dans les ſiéges, ces ouvrages immenſes n'étoient point en nombre; comment eût-on pû en conſtruire pluſieurs, lorſque les mois entiers & tout le travail de l'armée ſuffiſoit à peine pour la conſtruction d'un ſeul?

Céſar employe ſouvent dans ſes Commentaires le mot *d'aggeres*, lorſque la ſuite nous apprend qu'il n'y a eu qu'une ſeule terraſſe d'élevée dans l'occaſion dont il parle; ainſi s'en ſervant au pluriel, c'eſt lui donner une autre ſignification, quoique dans d'autres endroits, il s'en ſerve au ſingulier pour exprimer la terraſſe ou le cavalier, ou la platte-forme qu'il a fait élever pour commander les murs & les défenſes.

Ce ſeroit encore une mauvaiſe interprétation du terme d'*agger* que de lui faire exprimer une platte-forme, ou terraſſe, ou cavalier comme l'on voudra, qui regneroit tout du long du front de l'attaque; jamais de pareils ouvrages n'ont exiſté; & c'eſt à tort que le Pere Daniel en fait mention: dans tout ce que nous liſons des anciens ſiéges, nous ne voyons que de pareils ouvrages élevés ſeulement dans un ſeul point, autrement l'*agger* deviendroit tout-à-fait romaneſque pour ſon immenſité, & le contraire eſt trop bien prouvé pour en pouvoir douter.

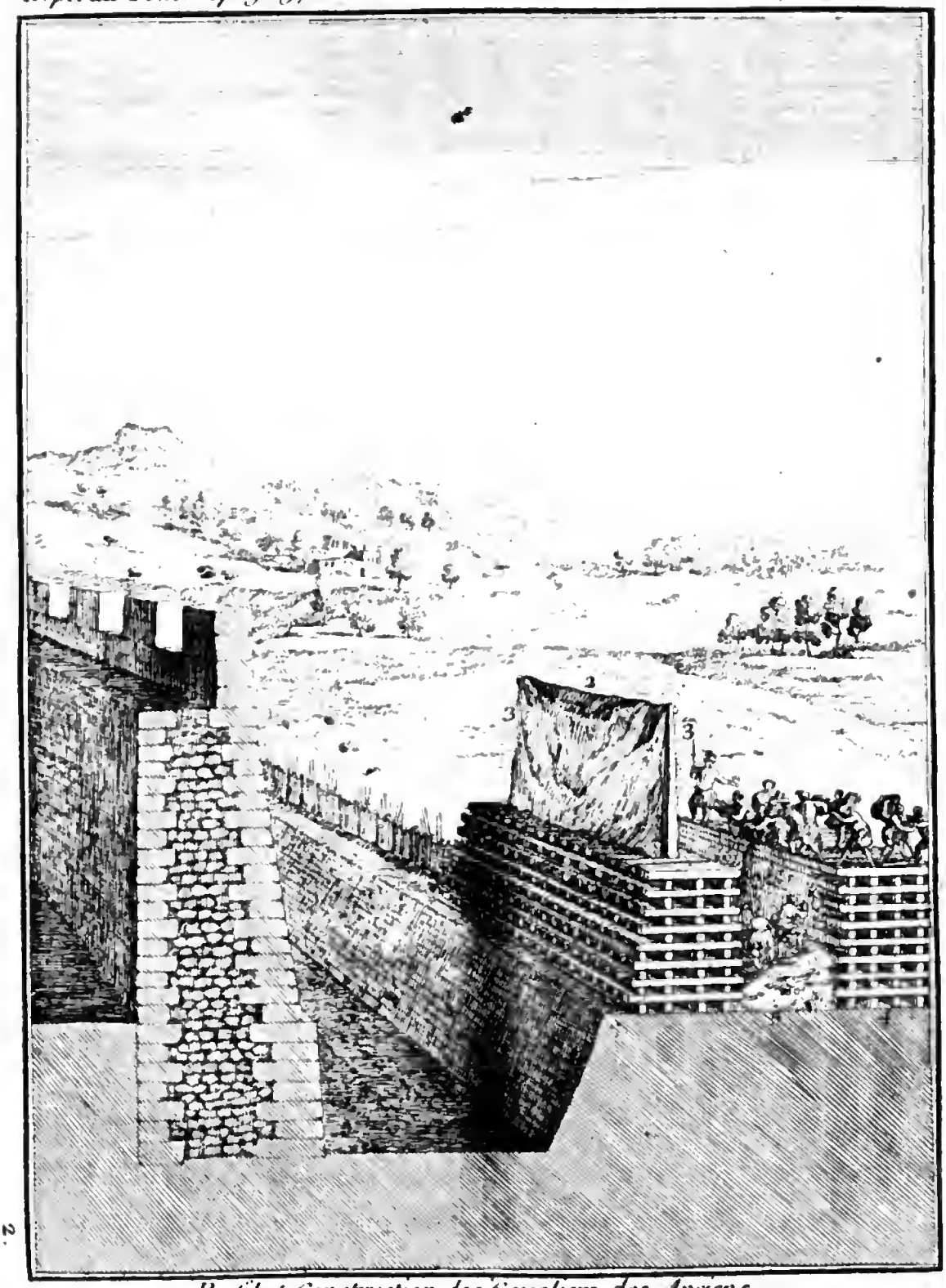
L'*agger* ou la terraſſe de Platée étoit ſi peu étendue que les aſſiégés au nombre de quatre cents quatre-vingts, la minerent par-deſſous, enleverent les terres qui la ſoûtenoient, & ayant mis le feu aux étançons, qu'ils avoient mis en place, firent écrouler la terraſſe. Leur petit nombre & le ſecond travail qu'ils firent en même temps, que Thucydide dit être un mur de bois & de brique, qu'ils éleverent ſur leurs murailles pour rendre inutile la hauteur de la terraſſe, prouve que la baſe de cette terraſſe étoit très-peu étendue; autrement ce travail eût été au-deſſus de leur pouvoir.

Puiſque nous en ſommes ſur le fait de ces ouvrages ſinguliers, nous dirons un mot de l'endroit où on les plaçoit. Il y a toute apparence que leur baſe extérieure ou la plus à portée de l'ennemi, ſe terminoit au bord du foſſé, attendu que les places du foſſé lorſqu'il étoit comblé, étoient néceſſaires pour aſſeoir & donner le jeu au bélier que la terraſſe protégeoit : & quand Céſar nous dit que ſa fameuſe terraſſe du ſiége de Bourges touchoit preſque le mur ; c'eſt que le bélier étant ſans effet contre l'épaiſſeur & la conſtruction des murs de cette place, il fut obligé d'approcher la terraſſe à une telle diſtance qu'elle pût ſervir à l'eſcalade, & à l'inſulte qu'il fit donner. Car il ne fait jamais mention de breche, attendu qu'il n'y en eut pas de faite: mais cependant cette proximité ne doit pas être regardée comme auſſi grande que l'on ſe-toit d'abord porté à le croire, attendu que n'étant deſtinée qu'à ſoûtenir & placer les machines de jet, ſi elle eût été trop près, les coups lancés à bout portant, n'auroient pas acquis la force néceſſaire pour l'effet qu'on en attendoit.

Céſar rapporte que celle du ſiége de Bourges fut conſtruite en 25 jours, celle de Platée ne fut finie qu'au bout de 70 jours. A la vérité, l'armée qui aſſiégeoit cette derniere ville, n'étant que de 15 mille hommes ne pouvoit guere en employer plus de 5 par jour à cet ouvrage. Quoi qu'il en ſoit de ces deux fameuſes terraſſes, elles ne contribuerent ni l'une ni l'autre à la priſe de la place, puiſque les défenſeurs de Bourges ainſi que de Platée, éleverent ſur leurs ramparts des cavaliers pareils aux terraſſes qui les rendoient ſans effet, & que les uns & les autres à la faveur de galeries ſoûterraines enlevoient chaque jour la même quantité de terrein du pié, que les aſſiégeans apportoient deſſus, ce dont ces derniers furent long-temps à s'appercevoir. Ceux de Bourges non contents de ces ruſes, & d'avoir mis le feu aux faſcines & claies qui ſoûtenoient la terre de la platte-forme, ſortirent un jour, & attaquerent les Romains par la droite & la gauche de cet ouvrage avec une fureur digne de la nation, & de l'importance d'une place d'où dépendoit la liberté des Gaules.

Digitized by Google

13.e pl. du Tom. 3 pag. 197 118



Profil et Construction des Cavaliers des Anciens.

ARTICLE XI.

Quelle étoit la méthode des Anciens dans la conſtruction de leurs cavaliers. Exemples remarquables de ces ſortes d'ouvrages.

ON commençoit, comme j'ai dit, d'aſſeoir la baſe de la terraſſe ou platte-forme au bord du foſſé, ou du moins fort près Sa forme ordinaire étoit un quarré long; on y travailloit à la faveur des mantelets, leſquels n'étoient pas toûjours de claies ou de faſcinages. Il y en avoit de ſuſpendus en forme de rideaux entre deux mats élevés à ce deſſein, & ils étoient ou de peaux fraîchement écorchées, ou de matelats, ou de gros cables entrelacés qui formoient une maniere de toile deſtinée tant à cacher le travail qu'à rendre ſans effet & amortir les traits des remparts.

Céſar ſe ſervit d'un mantelet de cable au ſiége de Marſeille, parce que, dit-il, on avoit remarqué qu'il n'y avoit que cela à l'épreuve des machines; on élevoit les rideaux ou mantelets à meſure de l'ouvrage.

Joſephe que je cite ſouvent à cauſe des belles & grandes choſes qu'il décrit, & dont il a été le témoin oculaire, dit qu'au ſiége de Jotapat où les Romains avoient élevé une terraſſe qui commandoit la muraille, il fit conſtruire un mur en dedans de la place auſſi élevé que la terraſſe; & pour garantir les ouvriers des traits des Romains, il fit ſuſpendre un pareil rideau fait de peau fraîche, dont les plis amortiſſoient les traits & les pierres, & rendoient le feu inutile par leur humidité.

J'ai déja dit que le terme de *murus* ne doit pas toûjours s'entendre d'une muraille à chaux & à ſable, qui dans ſa nouveauté ne vaut pas grand choſe pour ſoûtenir de grands poids, mais de tout retranchement qui en a la forme & l'élevation.

Pour en revenir aux terraſſes, on les conſtruiſoit de poutres couchées en long, & d'autres par deſſus en travers, placées ainſi alternativement, & l'on rempliſſoit l'eſpace entre deux de terre & de pierres battues enſemble. Ces eſpeces de murs de bois ne tenoient pas tout l'eſpace de la terraſſe, ils n'en étoient que l'enveloppe; & le milieu (5) ſe rempliſſoit de terre, de faſcines, d'arbres, & de tout ce qui pouvoit contribuer à remplir & à ſolider ces élevations. Quand le cavalier ou la platte-forme étoient trop grands, on tiroit en dedans un ſecond mur de bois pareil au premier, & quelquefois un troiſieme, qui en ſéparant les terres en ſoûtenoit le poids, & empêchoit leur effort naturel pour s'ébouler au dehors; ce qui joint à un grand talus rendoit ces ouvrages très ſolides comme on peut voir en la figure.

Le Pere Daniel ſe trompe, lorſqu'il dit que l'on avançoit les tours ſur les platte-formes à meſure qu'on les rempliſſoit. Ces lourdes machines n'étoient pas aiſées à mouvoir, puiſque les moindres peſoient au moins quatre mille milliers: mais on les conſtruiſoit ſur ces platte-formes lorſqu'elles étoient achevées, ſoit à la faveur de la nuit, ſoit à couvert des mantelets.

Dans les ſiéges de grande réſiſtance, & où il y avoit de puiſſantes garniſons, on y alloit avec plus de

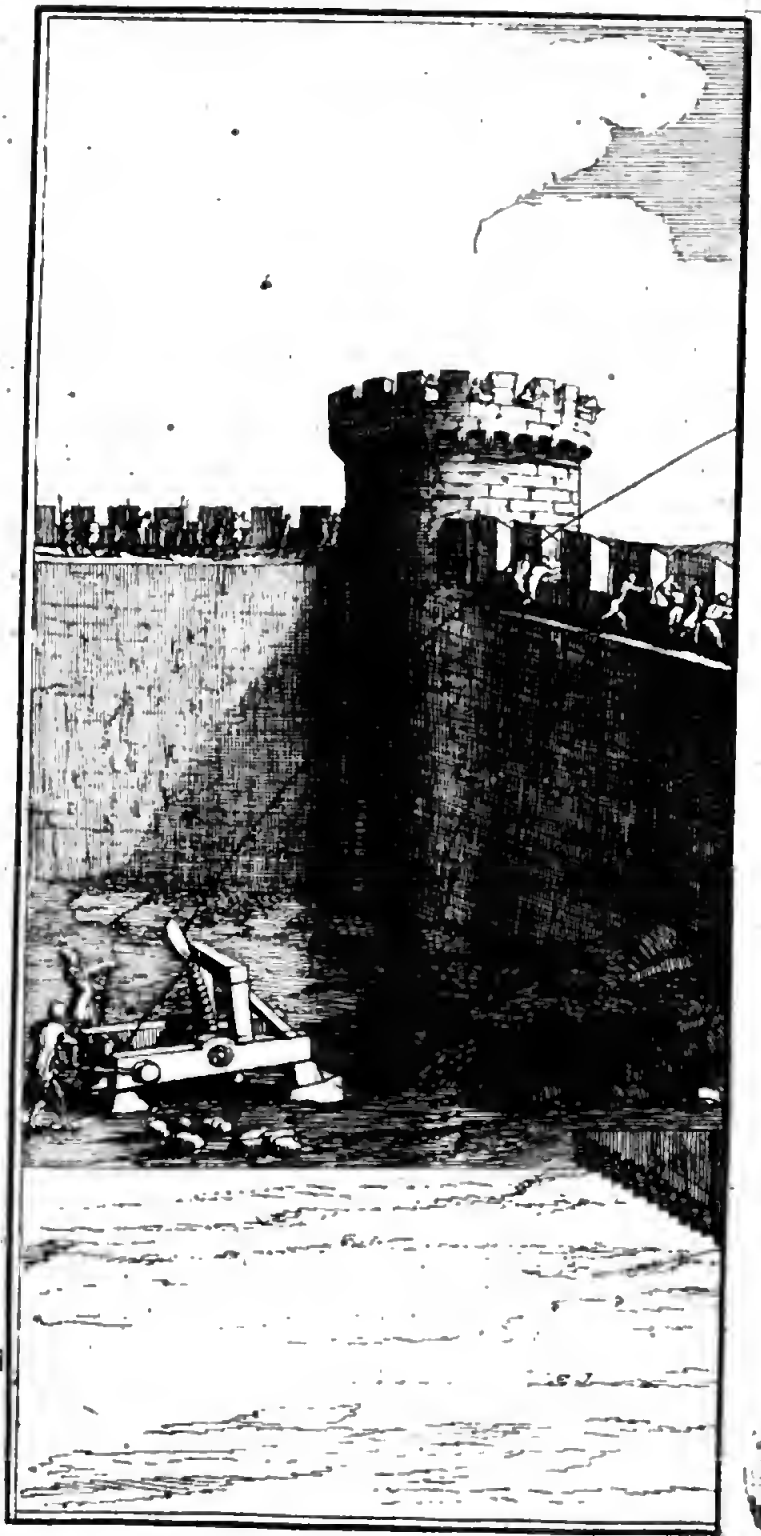
précaution. On commençoit ces ſortes d'ouvrages un peu loin, & on pouſſoit & avançoit toûjours la terre vers la ville dont on ſe couvroit en cheminant ; & lorſque l'on étoit proche, on conſtruiſoit alors le mur dont nous avons parlé ; & après avoir régalé les terres du haut de la platte forme, on y dreſſoit les tours & les batteries de baliſte & de catapultes.

Vitruve & Vegece, parlant de la conſtruction des murs d'une place, diſent qu'il faut les terraſſer & y pratiquer un large terre-plein, pour pouvoit élever des cavaliers & des tours deſſus, ſans doute pour rendre inutiles ceux des aſſiégeans qui ſans cela pourroient les pouſſer juſque dans le foſſé, & arriver ainſi de plein pié au haut du mur.

Alexandre qui me paroît beaucoup plus grand dans les ſiéges que dans ſes autres actions, dont il a dû la plûpart à la lâcheté & à l'ignorance de ſes ennemis, a été un de ceux qui a fait conſtruire les plus énormes terraſſes. Celle, par exemple, du roc de Corienez paroît fabuleuſe par la grandeur de l'ouvrage. Ce trait de ſon hiſtoire mérite d'orner & de parer un peu la ſéchereſſe de cet ouvrage. Voici les termes d'Arrien : *Les affaires de la Sogdiane étant terminées, il marcha contre les Paritagues, ſur la nouvelle qu'il y avoit auſſi en ce pays une fortereſſe qu'on eſtimoit imprenable, nommée le Roc de Corienez, où les plus grands du pays s'étoient retirés avec un grand nombre de Barbares. Ce lieu avoit deux mille cinq cents pas de hauteur, & ſept à huit mille de tour, & étoit eſcarpé de tous côtés, n'ayant qu'un ſentier taillé dans le roc où un homme à peine pouvoit monter. D'ailleurs il étoit ceint d'un profond abyſme qui lui ſervoit de foſſé, qu'il falloit remplir ſi on avoit envie d'y aborder. Cela ne fut pas capable d'en détourner Alexandre, qui ne trouvoit rien d'impoſſible à ſon courage ni à ſa fortune. Il commença donc à faire couper de hauts ſapins qui environnoient ce lieu en grand nombre, pour s'en ſervir comme d'échelle pour deſcendre dans le foſſé. Ses ſoldats travailloient jour & nuit à cet ouvrage, Alexandre étant préſent de jour avec la moitié de ſes troupes, & de nuit en laiſſant la conduite à Perdicas, Léonat, & Ptolomée, qui ſe relevoient tour à tour avec le reſte de l'armée partagée en trois. Comme on fut deſcendu à l'endroit le plus étroit, quoiqu'on ne fit pas plus de trente piés par jour & un peu moins la nuit, tant l'ouvrage étoit difficile ; on enfonça des pieux dans le roc à une diſtance raiſonnable avec des poutres en travers pour pouvoir ſoûtenir la charge qu'on vouloit mettre deſſus, & après avoir fait comme un pont de claies & de faſcines, on le remplit de terre juſqu'à la hauteur du bord du foſſé pour pouvoir approcher de plein pié au bas du roc. Les Barbares qui s'étoient moqués de l'entrepriſe, la croyoient impoſſible : ils ſe virent incommodés des fleches des ennemis qui travailloient à couvert derriere des mantelets ; ils commencerent à perdre cœur, & Corienez ayant demandé à parler à Oziarte, l'autre lui fit ſonner ſi haut la valeur des Macédoniens, & la loi du Prince qu'il avoit éprouvée, qu'il lui perſuada de ſe rendre. Il vint donc trouver Alexandre, qui après quelques careſſes le retint, & renvoya quelques-uns de ceux qu'il avoit amenés pour faire rendre la place.* Un autre exemple non moins remarquable du même Alexandre, & qui tient autant du giganteſque

Digitized by Google

14e Pl. C 3



TERRASSE DE COSROEZ AU

A Etançons qui soutienne la

Digitized by Google

que le précédent, eſt celui du ſiége de Gaze, ville d'Egypte puiſſamment fortifiée, autant par ſa ſituation ſur une éminence, que par la force de ſes murailles. *Il ſe campa d'abord*, dit Arrien, *du côté qui étoit le plus facile à battre, & commanda qu'on préparât les machines : mais ceux qui en avoient l'intendance, dirent qu'il étoit impoſſible qu'elles fiſſent aucun effet à cauſe de la hauteur du lieu ſur lequel le mur étoit bâti. La difficulté ne ſervit qu'à accroître l'envie du Prince, d'autant plus que cela porteroit un grand coup dans l'eſprit du peuple d'avoir pris une ville que tout le monde jugeoit imprenable ; d'ailleurs il ne faiſoit pas ſûr à la laiſſer derriere, & c'étoit une mauvaiſe nouvelle à porter en Grece & à Babylone. Il réſolut d'élever une batterie de ce côté-là, auſſi haute que ſon rempart, afin de pouvoir rouler les machines de plein pié contre le mur, & fit commencer l'ouvrage du côté du midi où l'attaque étoit plus facile. Comme il fut planté aſſez haut, il fit élever ſes machines deſſus pour battre la place.... Mais comme les ennemis eurent fait une grande ſortie pour y mettre le feu, & qu'il vit les Macédoniens percés d'en haut à coup de traits, & renverſés au bas de la terraſſe.... il ſe mit à la tête de ſon régiment des gardes, & courant à l'endroit où l'on en avoit le plus de beſoin, arrêta la fuite de ſes gens & rétablit le déſordre. Mais dans cette conjoncture, il fut bleſſé d'un dard lancé par une machine qui lui perça ſon harnois & ſon écu, & le navra durement à l'épaule. Tandis que ſa plaie ſe gueriſſoit, les machines dont il s'étoit ſervi à la priſe de Tyr étant arrivées, & la batterie élevée tout autour à la hauteur de deux cents cinquante piés, & autant de pas de largeur, il les fit dreſſer deſſus, & rouler contre le mur, ayant fait miner auparavant le rempart ſur lequel il étoit bâti, & emporter ſecretement la terre ; de ſorte qu'il fondit en divers lieux. Cependant les Macédoniens à coups de traits repouſſoient les Barbares qui combattoient du haut de leurs tours. Ils ne laiſſerent pas pourtant de ſoûtenir trois aſſauts ; mais au quatrieme la ville fut emportée.*

Il ne faut point être ſurpris, ſi Alexandre a rarement échoüé dans ſes entrepriſes : il alloit toûjours au grand. Son grand eſprit & ſon grand courage auſſi extraordinaires que ſes actions, lui fourniſſoient des reſſources où les autres ne voyoient que des ſujets de ſe déſeſpérer & de ſe rebuter.

La priſe du Rocher d'Aorne ſi célébre dans les Hiſtoriens en eſt une preuve, qui mérite d'être rapportée ; elle eſt racontée en ces termes par Arrien. Après qu'il a dit comment Alexandre avoit été obligé d'envoyer tourner le rocher par Ptolomée avec un corps de troupes, & qu'il ne laiſſa pas que de faire une attaque durant ce temps, il continue ainſi : *Le combat fut grand juſqu'à midi, les uns tâchant de monter, les autres les repouſſant vigoureuſement : enfin ſur le ſoir les Macédoniens ſe rafraîchiſſant l'un l'autre, gagnerent le paſſage, & ſe joignirent à Ptolomée, toute l'armée étant réunie donna enſemble dès le lendemain, mais on ne put rien faire ce jour-là. Celui d'après, le Prince ayant commandé dès le point du jour à ſes ſoldats de couper chacun une centaine de pieux, fit dreſſer une terraſſe depuis le haut de la colline ſur laquelle il étoit campé juſqu'au roc, afin de mettre deſſus des tireurs de*

fronde, & les machines pour écarter les Barbares : pas un de ſes ſoldats ne fut exempt du travail, de ſorte qu'ils firent une levée de terre de cent vingt-cinq pas de long en un jour. Alexandre étoit préſent à tout, & châtioit les pareſſeux, comme il loüoit les autres. On mit deſſus dès le lendemain les tireurs de fronde, avec les machines pour empêcher les ſorties, & aſſûrer les travailleurs, de ſorte qu'en trois jours l'ouvrage fut achevé. Le quatrieme, quelques Macédoniens ſe ſaiſirent d'une éminence égale en hauteur au rocher qu'on aſſiégeoit, & le Prince ſans ſe repoſer, fit continuer le travail juſques-là. Les Barbares étonnés de la promptitude de l'un & de la hardieſſe des autres, ceſſerent leur défenſe, & envoyerent un Héraut pour être reçûs à compoſition.

On trouve encore dans Procope un exemple de ces travaux giganteſque. *Coſroës*, dit le Préſident Couſin qui a traduit cet Auteur, *aſſiégeant Edeſſe, s'aviſa de lever à force d'hommes une platte-forme pour battre les murailles, & de faire le travail hors de la portée du trait : il fit pour cela couper une grande quantité d'arbres qu'il mit en quarré & qu'il fit couvrir de pierres & de terre. Comme il ſouhaitoit d'avancer promptement l'ouvrage, il ne faiſoit point tailler les pierres, mais il les employoit telles qu'elles ſortoient de la carriere : il mêloit du bois avec les pierres, afin que l'édifice fut mieux lié & plus ſolide. Lorſque l'ouvrage fut ſi avancé que ceux qui y travailloient, ſe trouverent à la portée du trait, les aſſiégés les accablerent d'une telle quantité de fleches, que pour s'en garantir, ils furent obligés de tendre au-devant de l'ouvrage des toiles faites de poil de bouc, leſquelles on appelle des cilices, qui étoient d'une juſte hauteur & épaiſſeur ; par ce moyen ceux qui remuoient la terre furent à couvert.*

Il eſt aiſé de s'appercevoir ici que le texte eſt altéré ; car il eſt ſenſible que cet ouvrage n'avoit pû ſe commencer hors de la portée des traits, puiſqu'il n'étoit fait que pour battre le mur de deſſus, & ces ouvrages n'étant point portatifs, ils ſe commençoient tous au fond du mur ou du foſſé à la juſte diſtance, où les machines qu'ils devoient ſupporter, avoient leur meilleur effet. Pour ce qui ſuit nous ne rapporterons pas les propres paroles du Traducteur, cela ſeroit trop long, il ſuffit de dire pour l'inſtruction des lecteurs, que les aſſiégés déſeſpérant de pouvoir conſtruire chez eux une terraſſe aſſez conſidérable pour s'oppoſer à l'effet de celle-là, ils prirent le parti de la miner pour enlever, par une galerie ſoûterraine, les matériaux à meſure que les aſſiégeans les apportoient ; ce qui ayant été découvert, ceux-ci voulurent faire une autre contremine ou galerie, pour déloger les aſſiégés : mais ſoit qu'elle ne réuſsît pas, ou qu'elle fût mal dirigée, ceux-ci s'en appercevant, mirent le feu à la terraſſe qui étoit preſque toute de bois, par le moyen de la mine qu'ils remplirent de bois & de toutes ſortes de matieres combuſtibles ; après quoi pour amuſer les aſſiégeans, ils eurent la précaution de jetter deſſus cet ouvrage quantité de dards & de traits enflammés, dont la fumée déroboit celle de l'intérieur. Enfin Coſroës s'y étant tranſporté lui-même, reconnut la ſource du mal, qu'il voulut garantir en faiſant de promptes ouvertures aux terres, pour enſuite étouffer ou

éteindre

15e P. du C. 3

TERRASSE SURPRENANTE DES ROMAINS A
LA FORTERESSE. LA PETITE EI

éteindre le feu : mais le remede ne fit que hâter la perte de l'ouvrage, ayant donné de l'air à ce feu ſoûterrain, ce qui l'enflamma de façon que les flammes en furent apperçûes juſques chez les Carediens, peuples éloignés delà. Les aſſiégés enflés de ce ſuccès, & pour le rendre d'autant plus glorieux, firent dans ce moment une ſortie ſur les Perſes conſternés, qu'ils chaſſerent de tous leurs ouvrages.

Joſephe nous fournit encore dans le ſiége de Maſſada par Silva, un trait qui mérite d'être rapporté tout au long ; nous y trouverons plus d'un ſujet curieux, & très-propre à nous éclaircir des fameux travaux des Anciens dans leurs ſiéges, qui par leur induſtrie & leur énormité ſont fort au deſſus de ceux de nos ſiéges d'à préſent. Il dit que Silva ayant aſſiégé Maſſada du côté du château, où il y avoit un roc plus étendu que celui ſur lequel étoit bâtie la ville, mais moins élevé de trois cents coudées, il s'en rendit maître, & *fit élever deſſus une maſſe de terre de cent coudées : mais parce que le terre-plein ne paroiſſoit pas aſſez ferme & aſſez ſolide pour ſoûtenir les machines, Silva fit conſtruire deſſus, avec de grandes pierres, une eſpece de cavalier qui avoit cinquante coudées de haut & autant de large. Outre les machines ordinaires, il y en avoit d'autres que Veſpaſien & Tite avoient inventées ; & on éleva encore ſur le cavalier une tour de ſoixante coudées, toute couverte de fer, d'où les Romains lançoient ſur les aſſiégés avec leurs machines tant de traits, tant de fléches, & tant de pierres, qu'ils n'oſoient plus paroître ſur leurs murailles.*

Silva fit enſuite fabriquer un grand bélier dont il battit ſans ceſſe le mur : mais à peine put-il faire quelque breche, & les aſſiégés firent, avec une incroyable diligence, un mur qui ne craignoit point l'effort des machines, parce que n'étant pas d'une matiere qui réſiſtât, il amortiſſoit leurs coups en cédant à leur violence. Ce mur étoit conſtruit en cette maniere : ils mirent deux rangs de groſſes poutres emboîtées les unes dans les autres, qui avec l'eſpace qui étoit entre deux, avoient autant de largeur que le mur ; ils remplirent cet eſpace de terre, & afin qu'elle ne pût s'ébranler, ils la ſoûtinrent avec d'autres poutres ; ainſi on auroit pris cet ouvrage pour quelque grand bâtiment, & les coups des machines ne s'amortiſſoient pas ſeulement, mais preſſoient & rendoient encore plus ferme cette terre qui étoit argilleuſe. Silva, après avoir conſidéré ce travail, crut ne le pouvoir ruiner que par le feu, & fit jetter par ſes ſoldats une ſi grande quantité de bois tout enflammé, que comme ce mur n'étoit preſque compoſé que de la même matiere, & qu'il y avoit beaucoup de jour entre-deux, le feu s'y mit, gagna juſqu'au gaſon, & une grande flamme commença à paroître.

Ce paſſage mérite quelques réflexions. La premiere qui ſe préſente à mes yeux, vient au ſujet de ſes paralleles : *Mais parce que le terre-plein ne paroiſſoit pas aſſez ſolide pour ſoûtenir les machines, Silva fit conſtruire deſſus avec de grandes pierres, une eſpece de cavalier*, &c.

Ce paſſage paroît ou altéré ou tronqué, vû la contradiction qu'il renferme ; car le terre-plein n'étant pas aſſez ſolide pour ſoûtenir les machines, ſe trouve aſſez ſolide

pour ſoûtenir cet énorme cavalier de groſſes pierres. Tout lecteur judicieux ne peut réfuſer d'interpréter les groſſes pierres (3) pour l'enveloppe & le mur qui ſoûtenoit, non pas le cavalier ſeul (4), mais toute la terraſſe (2) ſur laquelle il n'eût pas été raiſonnable d'élever & de placer des poids ſi énormes, que la tour (5), ſi elle n'eût pas eu par les côtés la force néceſſaire pour retenir l'affaiſſement & l'éboulement des terres.

La ſeconde réflexion vient au ſujet de la diſtinction qui paroît ici très-formelle entre le trait & les fleches. Effectivement les premiers n'étoient point des fleches, mais des armes dont les moindres avoient quatre à cinq pouces de diametre ſur ſix à ſept piés de longueur, & ces armes étoient lancées par les baliſtes.

La troiſieme réflexion naît de la deſcription que Joſephe nous donne du mur intérieur, ou retranchement que les Juifs firent pour défendre la breche. Il n'eſt pas ſurprenant que les termes ayent manqué aux traducteurs, pour bien éclaircir cette conſtruction curieuſe: c'eſt, comme je l'ai dit plus haut, un défaut des langues Greque & Latine. D'ailleurs pour décrire exactement, il faudroit avoir une connoiſſance exacte de tous les arts dont on auroit à parler, & la connoiſſance de la groſſe charpente néceſſaire à l'homme de guerre le ſeroit auſſi à l'Hiſtorien, qui voudroit décrire de pareilles machines. Céſar excelloit dans cette ſorte de méchaniſme: auſſi eſt-il très-clair dans ſes deſcriptions, & nous pouvons entendre celle des murs de Bourges de ce retranchement-ci, je ſuis perſuadé que ce n'étoit pas autre choſe.

Quant à l'alignement de ce mur, je crois que l'on peut conclurre qu'il n'étoit pas parallele au premier mur que le bélier avoit ruiné, mais qu'il formoit un angle rentrant en dedans de la place: & ce fut ſans doute dans cet angle que les aſſiégeans après s'être logés ſur la breche, jetterent cet amas de bois & de matieres combuſtibles qui embraſa le retranchement.

Quelqu'énormes que paroiſſent tous ces travaux, Joſephe en ayant été le témoin oculaire, a acquis par là le droit de nous les perſuader, & la vérité dont il fait profeſſion, leve tous doutes à ce ſujet.

L'hiſtoire de Timurbec nous fournit l'exemple le plus moderne de pareilles terraſſes. Il dit qu'au ſiége d'Avenit qui étoit bâti ſur un rocher de difficile abord, *on abbattit tous les arbres d'autour de la place pour la conſtruction d'un meljour*, c'eſt le nom qu'on leur donnoit alors. *A meſure que les bois étoient rangés les uns ſur les autres, l'on rempliſſoit le milieu de pierres & de boues qu'on paîtriſſoit enſemble, & ainſi le meljour fut achevé en peu de temps, & ſe trouva plus haut que la forteresſe, de ſorte qu'il en commandoit tout l'intérieur. Un régiment monta deſſus, & ayant tendu les machines à pierres, on en tira une ſi grande quantité, qu'il ſembloit que la montagne ſe bouleverſât ſur eux.*

ARTICLE XII.

Les Anciens avoient différentes méthodes pour le paſſage ou l'abord du foſſé des Places aſſiégées.

A Travers mille ombrages répandus dans la brieveté des Hiſtoriens de l'antiquité, nous ne laiſſons pas que de démêler les paſſages de foſſés, à la vérité bien obſcurément, & à l'aide des conjectures.

Céſar même, ce célebre Hiſtorien militaire, eſt ſi ſuccint ſur cette partie des ſiéges, qu'il n'en fait nulle mention dans ſon ſiége de Bourges, ni dans celui de Marſeille; c'eſt ce qui a fait croire à bien des Commentateurs qu'anciennement les places n'avoient point de foſſés, & qu'elles ne tiroient leurs forces que de leurs tours & de leurs murs.

Polybe, dans le ſiége de Lilybée, dit bien que l'on ouvrit des galeries ſoûterraines, pour gagner & ſapper le pié des tours: mais il ne dit pas ſi ces galeries paſſoient par-deſſous le foſſé, quoiqu'on ſoit très-perſuadé qu'il y en avoit un.

Il rapporte que les aſſiégés allerent au mineur par des contre-galeries & leur couperent route, ce qui après pluſieurs chicanes ſoûterraines obligea les Romains à revenir par-deſſus terre, & à ſe ſervir du bélier, &c. Sans doute que toutes ces chicanes ſe paſſerent ſous le foſſé.

Lorſque de pareilles omiſſions nous y obligent, nous recourons à d'autres Hiſtoriens contemporains; & à l'aide de leurs lumieres, nous trouvons qu'il y avoit des foſſés ou ſecs ou pleins d'eau, à l'entour des places, & qu'ils ſont auſſi anciens que les murailles. Pluſieurs Hiſtoriens ou Auteurs dogmatiques diſtinguent les paſſages de foſſé en entrée dans le foſſé & comblement, ce qui nous prouve qu'à l'égard des foſſés ſecs, ils les traverſoient en y deſcendant comme aujourd'hui par des galeries ſoûterraines; & après avoir ouvert la contreſcarpe, l'on dreſſoit une galerie, compoſée d'une forte charpente pour gagner à couvert le pié de la muraille qu'on ſappoit & qu'on étançonnoit avec des bois gaudronnés, auxquels on mettoit le feu pour la faire crouler. A l'égard de ceux pleins d'eau, ils les ſaignoient ou les combloient ſuivant ce qu'ils trouvoient plus facile; il y en a mille exemples dans les Hiſtoriens.

Quoique ceux que nous venons de citer ne ſpécifient pas toûjours en propres termes le comblement du foſſé, on ne doit pas laiſſer de donner cette ſignification à tout ce qui s'appelle terraſſe ou cavalier. Dès que la ſuite du narré nous apprend qu'il y a eu un bélier placé deſſus pour battre en breche, il eſt aiſé de concevoir que l'on ne plaçoit pas le bélier ſur les terraſſes, ou cavaliers qui n'étoient qu'au bord du foſſé & qu'on ne le plaçoit pas, non plus ſur celles dont nous avons parlé dans l'article précédent, qui étant auſſi, ou plus élevés que les murs, n'auroient eu aucune utilité pour le bélier qui n'agiſſoit jamais que contre le pié ou

contre le milieu des murs, & qui eût été inutile dès que les élévations de terre mettoient l'aſſiégeant de plein pié avec le haut du mur, dont il auroit été tout près ſans les foſſés. Donc, comme ces grands ouvrages, ainſi que nous l'avons dit, où il s'agiſſoit d'un grand remuement de terre, ſe nommoient preſque tous du même nom, il eſt probable & même inconteſtable que le terme d'*agger* ou de terraſſe convenoit auſſi au comblement du foſſé, à moins que la ſuite ne force ſa ſignification.

Joſephe, auquel nous avons ſouvent recours, dit au ſujet du ſiége de Jeruſalem, que les Romains dreſſerent quatre terraſſes, & *Jean*, dit-il, *fit miner juſqu'à la terraſſe, qui regardoit la forteresſe Antonia, ſoûtint la terre par de longs pieux, fit apporter une grande quantité de bois enduit de poix-réſine & de bitume, & y mit le feu. Ces étaies étant bien-tôt conſommées, la terre fondit.*

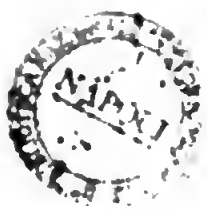
Juſqu'ici ce n'eſt qu'une terraſſe: mais faiſant attention à ce qui ſuit, l'on va voir que ce n'étoit qu'un comblement de foſſé. Il pourſuit dans le Chapitre II. du ſixieme livre: *l'endroit du mur, ſous lequel Jean avoit fait cette mine, par le moyen de laquelle il avoit ruiné les premieres terraſſes des Romains, ſe trouvant affoibli des coups que les béliers y avoient donné, tomba tout ſoudain.*

Dès que voilà des béliers placés deſſus, on voit que ces quatre terraſſes ou apports de terre, n'étoient qu'un comblement de foſſé, fait en quatre endroits, comme dit Joſephe.

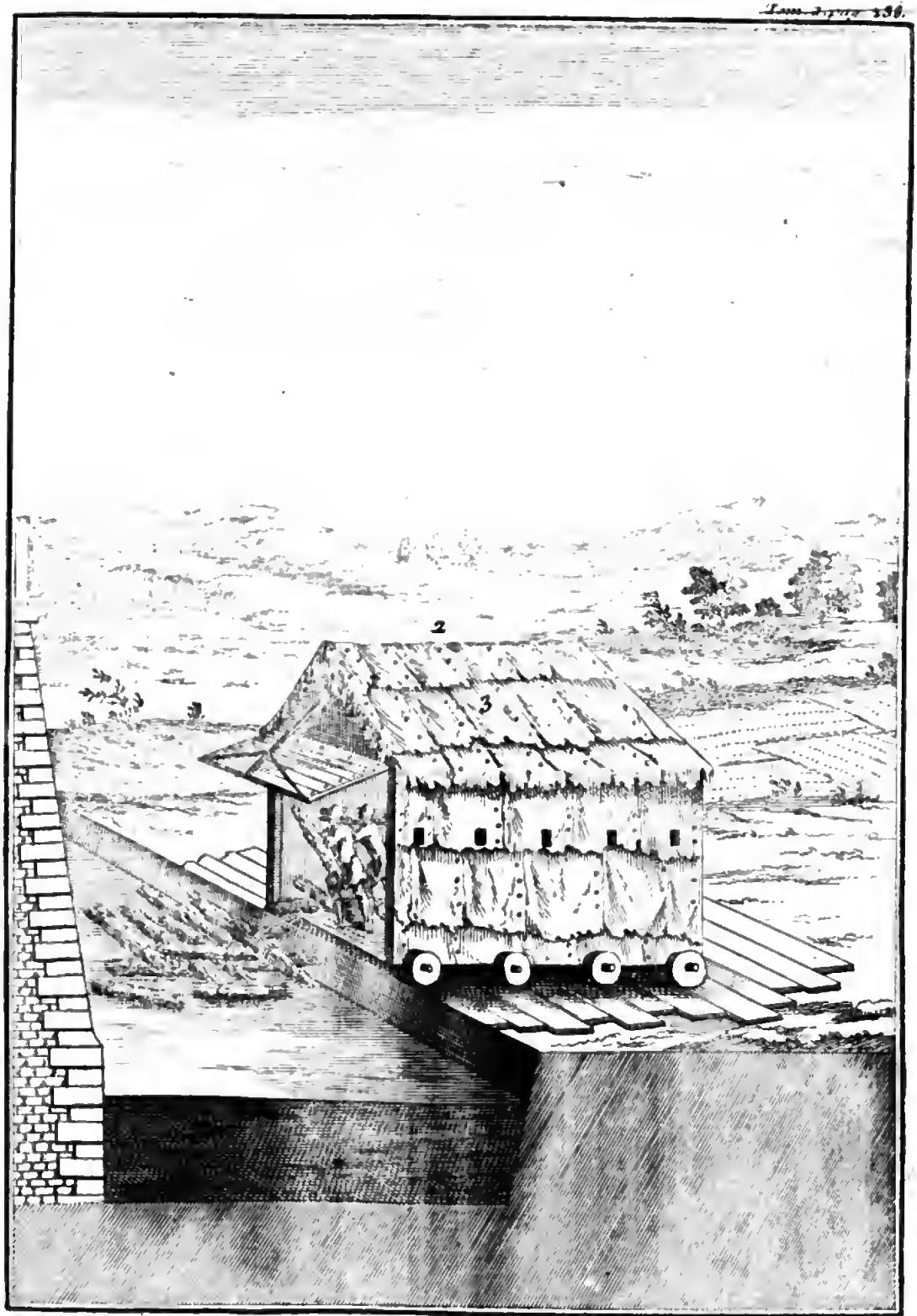
D'ailleurs il eſt dit qu'un ſi grand accident arrivé, lorſque les Romains ſe croyoient prêts d'emporter la place, les étonna, & refroidit leur courage. Si ce n'eût été que l'éboulement d'un cavalier, cet accident n'eût pas empêché la priſe de la place, comme le fit la diſparition du comblement du foſſé qui fit retrouver ce premier obſtacle que l'on croyoit ſurmonté.

Voici un paſſage déciſif du même, qui dit: *Deux jours après, Simon avec les ſiens attaqua les autres terraſſes ſur leſquelles les aſſiégeans avoient planté leurs béliers, & commençoient à battre le mur; lorſqu'un nommé Tephehée, qui étoit de Garſi en Galilée, Megazore qui avoit été nourri Page de la Reine Mariamne, & un Adiabénien, fils de Nabathie, ſurnommé le Boiteux, coururent avec des flambeaux à la main vers les machines, ſe jetterent à travers les ennemis, comme s'ils n'euſſent eu rien à craindre de tant de dards & de tant d'épées, & ne ſe retirerent qu'après avoir mis le feu à ces machines.* Et quelques lignes plus bas: *Cet embraſement des béliers & des tortues, paſſa delà aux terraſſes, ſans que les Romains puſſent y remédier.* Voilà encore des béliers & des tortues, ſur ce qu'il appelle terraſſe, & outre cette preuve que c'étoit des comblemens de foſſé, on en peut tirer encore celle-ci, que ces trois généreux hommes n'auroient pû grimper du côté de la ville ſur des cavaliers ou terraſſes, tels que nous les avons décrits dans l'article précédent: d'ailleurs cet embraſement qui prend des unes aux autres, prouve qu'il y en avoit encore au-deſſus des béliers & tortues, qui étoient celles pour les machines de jet.

Vitruve nous a donné la deſcription de ſa tortue, qui ſervoit à combler le foſſé, laquelle on pouſſoit ſur le comblement à meſure



16e P. du T. 3



TORTUË QUI SERVOIT AU COMBLEMENT DU FOSSÉ D'UNE PLACE ASSIÉGÉE.

que l'ouvrage avançoit, ſans doute comme les touts à l'aide des madriers, dont on formoit une platte-forme, pour empêcher les lourdes maſſes de s'enfoncer dans ces terres mouvantes. Quand les tortues conduites ainſi étoient arrivées au pié des murs, on s'en ſervoit pour les ſapper; elles étoient couvertes à l'épreuve des machines, & portoient par cette raiſon le nom de tortues, ſervant aux ſappeurs, comme l'écaille à la tortue pour la garantir des coups d'enhaut.

La hauteur de cette machine (2) juſqu'aux ſablieres d'enhaut, ſur leſquelles étoit appuyé le comble, étoit de douze piés; la baſe en étoit quarrée, & chaque face de vingt-cinq piés. Les flancs ou les côtés qui faiſoient face à la ville, étoient couverts d'une eſpece de matelas piqué, & compoſé de peaux crues, entre leſquelles on mettoit de l'herbe marine ou de la paille trempée dans du vinaigre, ce qui la mettoit à l'épreuve des feux d'artifice. A l'égard du toit (3) dont Vitruve ne dit mot, ſans doute qu'étant plus expoſé, il étoit mieux rembouré & plus fort. Cette lourde machine étoit ſoûtenue ſur pluſieurs roues qui tournoient ſur leurs pivots pour la faire mouvoir dans tous les ſens.

Il donne aux poutres de côté des ſaillies de ſix à ſept piés au delà des coins de la baſe : je crois, moins pour couvrir les roues, que pour donner plus d'empattement à la tortue & la rendre moins verſante dans les inégalités, & plus aiſée à redreſſer à l'aide des léviers.

Peut-être auſſi ces ſaillies n'étoient-elles que pour les tortues bélieres dont l'élevation & les vibrations du bélier demandoient cette précaution. M. Perault rapporte qu'*au ſiége d'Oſtende, un Ingénieur fit conſtruire une machine à l'imitation des tortues anciennes, qui, faute de cette précaution, fut d'abord rendue inutile par un coup de canon qui rompit une roue.* Les ſaillies ne l'euſſent pas mis à l'abri d'un bouler de douze.

Pour revenir à nos tortues de comblement que l'on aſſembloit dans la derniere parallele à l'abri des mantelets, ainſi que je l'ai dit des tours ſur les terraſſes, on en joignoit pluſieurs à côté l'une de l'autre fort près & ſur une même ligne, pour donner plus de largeur au comblement. Diodore, dans ſon dix-ſeptieme livre, parlant du ſiege d'Halycarnaſſe, dit qu'*Alexandre fit approcher trois tortues pour combler le foſſé de la ville, & qu'il fit alors avancer ſes beliers ſur le comblement, pour battre en bréche.* Cette précaution étoit très-néceſſaire, tant pour donner une plus grande largeur au paſſage du foſſé, que pour donner un plus grand front à couvert, aux troupes deſtinées à l'attaque qui débouchoient à travers les tortues pour donner l'aſſaut. Cette méthode étoit bien meilleure que la nôtre, qui ne donne à nos paſſages de foſſés qu'un front d'à-peu-près ſix hommes, vis-à-vis quelquefois une breche de quinze toiſes, & qui outre cela par nos logemens ſur la breche lorſque l'on en vient là, nous procure un obſtacle de plus pour attaquer ſur un front ſuffiſant; méthode qu'il faudroit bien changer ſi on trouvoit des Gouverneurs qui ſentiſſent & fiſſent uſage de tous leurs avantages.

Il eſt bon de remarquer que lorſ-

que la grandeur des béliers donnoit lieu de battre de loin & avec ſuccès, on ne combloit pas entierement le foſſé, & l'on ne pouſſoit les terres que juſqu'au point néceſſaire pour l'appui des béliers, dont l'effet en abbattant le mur, achevoit quelquefois le comblement; & quand les décombres n'y pouvoient ſuffire, on jettoit des ponts ſur la partie du foſſé qui reſtoit vuide, leſquels n'étant pas longs, portoient d'un côté ſur le comblement, & de l'autre ſur la breche, ſans appui dans l'intervalle, pas même dans les foſſés ſecs, dont l'ennemi étant toûjours maître, auroit pû ſe ſervir pour brûler ces appuis.

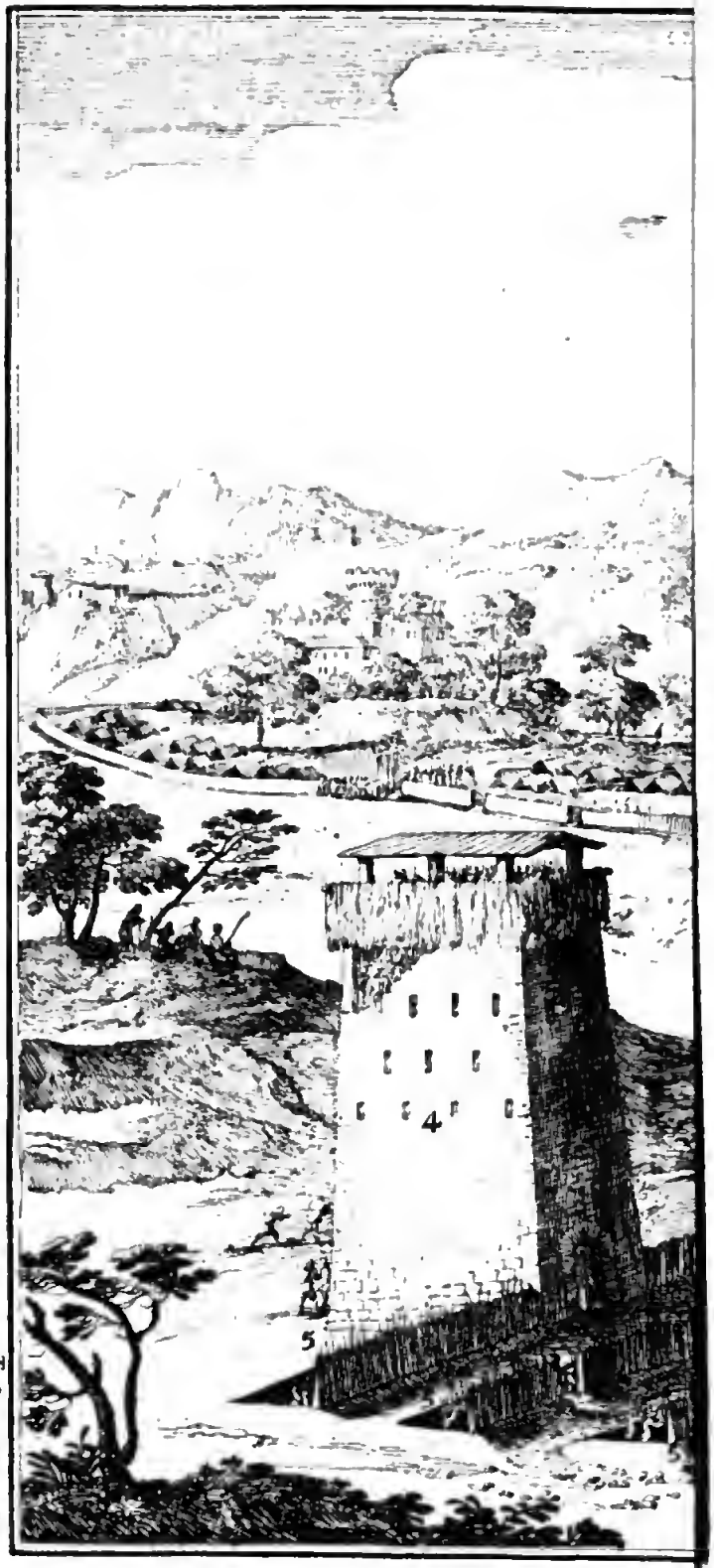
Joſephe dit dans le livre 3. Chap. XVII. *Quoique les machines ne ceſſaſſent point de battre durant toute la nuit, le mur ne fut entierement ruiné qu'au point du jour; & avant que les Romains pûſſent dreſſer un pont pour aller à l'aſſaut, les aſſiegés reparerent la breche avec un travail infatigable.* Et dans le Chap. XIX. *les Juifs pour retarder leurs efforts employerent encore un autre moyen; ils ſemerent ſur leur pont du ſenegré cuit, ce qui le rendit ſi gliſſant, que les Romains ne pouvoient plus ſe tenir debout. Les uns tomboient à la renverſe ſur le pont, où ils étoient foulés aux piés, & d'autres tomboient en bas, où les Juifs qui n'avoient point d'ennemis ſur les bras les tuoient à coups de traits.* L'Auteur parle ici de pluſieurs ponts jettés ſur la breche, ce qui prouve évidemment qu'ils étoient petits & faits à tranſporter: & en les poſant près à près, l'on en compoſoit un ſur un grand front & égal à la breche.

ARTICLE XIII.

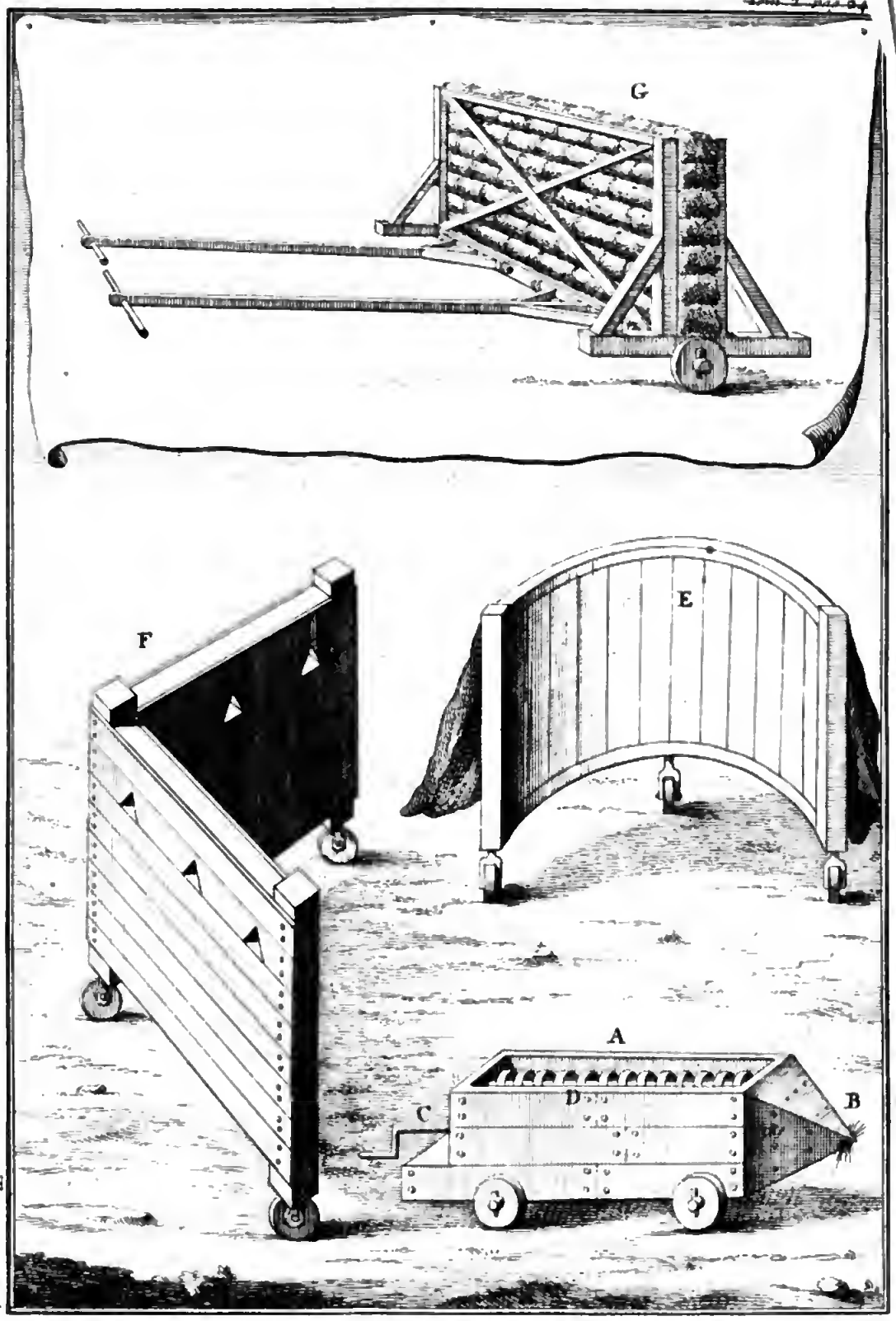
Machines d'approches, de ſappe & de comblement. Galerie de Céſar au ſiege de Marſeille.

A Chaque pas que nous faiſons, nous trouvons de nouveaux ſujets & d'admiration & de critique; d'admiration pour la grande ſcience des Anciens dans l'art d'attaquer les places, puiſqu'à chaque pas, nous trouvons des précautions de génies fort profonds, fort inventifs, bien au contraire de nos Modernes qui ne connoiſſent, ſoit pour l'attaque, ſoit pour la défenſe qu'une routine toûjours égale, toûjours ſûre, parce que la défenſe, n'oppoſe rien de neuf; car pour faire briller une attaque, il faut que la défenſe par ſes ruſes & ſes chicannes donne lieu à l'aſſiégeant d'inventer où de mettre en œuvre de nouveaux moyens pour ſurmonter ces obſtacles: mais comme il ſe rencontre rarement de ces hommes fameux pour la défenſe, il en réſulte que les génies les plus médiocres, & les plus bornés prennent des places ou les défendent ſans qu'on s'apperçoive de leur peu de capacité, d'où l'on conclut que l'art des ſiéges n'eſt plus qu'une affaire de méchanique, dont le manœuvre ſe tire auſſi bien que le maître. Si par un coup auſſi rare que déſirable, il ſe rencontre deux génies ſupérieurs oppoſés l'un à l'autre, c'eſt alors que l'on découvre tout ce que cet

17e Planche



GALERIE DE CHA



LE MUSCULUS ET LE PLUTEUS DES ANCIENS

art a de grand & de digne d'admiration. C'eſt là ce qui arriva à Lilybée, & ce que nous voyons rarement. Cependant il faut convenir que de nos jours M. de Vauban a porté l'art de l'attaque tout près de ſa perfection ; ne doutons pas que ſi ce grand homme eût trouvé dans ſon chemin un Imilcon, il ne nous eût découvert encore bien d'autres points qui ſont demeurés à connoître. Un de ceux encore qui a le mieux écrit ſur ces deux parties de l'attaque, & principalement de la défenſe des places, c'eſt M. Goulon Ingénieur de l'Empereur, dont les mémoires à ce ſujet prouvent qu'il y a plus dans la ſcience des ſiéges, que de cette routine méchanique que connoiſſent les hommes ordinaires, & qu'ils croyent renfermer ſeule tout le ſecret de cet art.

J'ai dit que nous trouvions en même temps des ſujets de critique, & c'eſt ſur les Commentateurs qu'elle tombe, n'ayant garde de blâmer d'auſſi ſublimes génies que les Céſars, & les autres Généraux anciens qui nous ont montré tout ce que nous pratiquons aujourd'hui : mais je ne puis pardonner aux Commentateurs de s'être laiſſé abuſer par les différentes ſignifications d'un même terme. Je leur ai déja fait ce reproche, & je le renouvelle au ſujet du *Muſculus*. Je n'entrerai cependant pas ici dans le détail de toutes les interprétations qu'ont donné à ce terme Vegece, Lypſe, Stevechius, Iſidore & nombre d'autres ; je m'attache ſimplement à expliquer ſes uſages différens. Le *muſculus* de Céſar au ſiége de Marſeille, nous donnera de grandes lumieres pour entendre les autres. *On fit*, dit ce grand homme dans ſes Commentaires *de Bello civili*, l. 2. *une galerie*, muſculum, *de ſoixante piés de long, pour aller à couvert de la tour juſqu'à la muraille de la ville : on étendit pour cela par terre deux poutres de même longueur vis-à-vis & à quatre piés de diſtance l'une de l'autre ; l'on mit deſſus des poteaux debout de cinq piés de hauteur, qui étoient aſſemblés en haut par deux ſablieres, qui ſoûtenoient le comble de la galerie avec des poutres en travers qui alloient d'un poteau à l'autre, à chacune & au milieu deſquelles étoit un poinçon auquel étoient attachées les contrefiches qui ſoûtenoient le toit, qui étoit compoſé de chevrons couverts de mortier & de briques, contre le danger du feu, & du cuir par-deſſus, de peur qu'en verſant de l'eau par en haut on ne détrempa le mortier ; & pour les garantir contre les pierres & le feu, on les couvroit de feutres & de matelas ; on fit tout cela à couvert des mantelets*, vincis, *puis tout-à-coup on pouſſa le muſcule ſur des rouleaux juſqu'au mur*. Je ne trouve d'embarraſſant dans cette deſcription que la largeur qui ne me paroît pas ſuffiſante pour que deux hommes pûſſent travailler de front à la ſappe. D'ailleurs toute la machine repréſentoit une galerie (2) d'une très-grande longueur qui étoit ſans doute la largeur du foſſé, & un comble aigu tel que nos galeries de charpente qui ont été long-temps en uſage pour le paſſage du foſſé. Céſar la fit pouſſer ſur le comblement (3) juſqu'au pié des murailles. On communiquoit de ſa tour de brique aux paralleles & à la galerie ou tortue ; car elle y reſſembloit aſſez quoique de différentes dimenſions. Céſar en faiſoit malgré cela une différence, & quoi-

que deſtinée quelquefois aux mêmes uſages, qui étoit le comblement du foſſé, il dit *teſtudinibus & muſculis*. Il y avoit encore une autre eſpece de *muſculus* qui ſervoit à applanir & à abbattre les terres pour préparer les voies à la tortue & aux tours. Vegece en fait mention, & Apollodore en décrit un qui approche tout-à-fait de celui de Céſar, & qui étoit deſtiné aux mêmes uſages, des comblemens & ſappes. Le *muſculus* chez les anciens Auteurs eſt ſouvent pris ou donné pour le *Pluteus*, qui étoit une autre machine des Anciens pour l'approche ou le comblement. On en trouve dans l'antiquité de pluſieurs ſortes; le Pere Daniel en fait mention dans l'hiſtoire de la Milice Françoiſe, & il leur donne une figure cintrée par le haut; il cite à ce ſujet un paſſage du Poëme du Moine Abbon, dont le ſens eſt qu'au ſiége de Paris, *les Normans employerent une infinité de ces machines que les Latins appellent* PLUTEI, *dont chacun pouvoit mettre à couvert ſept à huit ſoldats, & que ces machines étoient couvertes de cuir de bœuf.* Il ajoûte que Végece le décrit ainſi : *Cette machine eſt compoſée d'une charpente cintrée & couverte d'un tiſſu d'oſier qu'on garnit de peaux fraîches, ou de pieces de laine; on les conduit où l'on veut comme des charriots par le moyen de trois petites roues, placées l'une au milieu ſur le devant & les deux autres ſur le derriere aux deux extremités.*

J'ai vû à Philippeville un *Pluteus* ou mantelet moderne; il étoit triangulaire *F*, avec du liége entre deux planches ſoûtenues ſur trois petites roues tournantes chacune ſur ſon pivot.

J'en imagine un plus ſimple & d'une moindre dépenſe que la figure *G* décrit ſuffiſamment. Je ſuppoſe les faſcines d'oſier de cinq à ſix pouces de diametre, la hauteur doit être de quatre à cinq piés ſur ſix de longueur. Les ſoldats les conduiſent aiſément devant eux, & travaillent à couvert derriere. Il ne ſeroit, je penſe, pas mauvais pour ouvrir les paralleles les plus près du corps de la place; les roues ne ſont pas fort ſilentieuſes, mais qu'importe puiſqu'on ſe trouve à couvert du feu de la place.

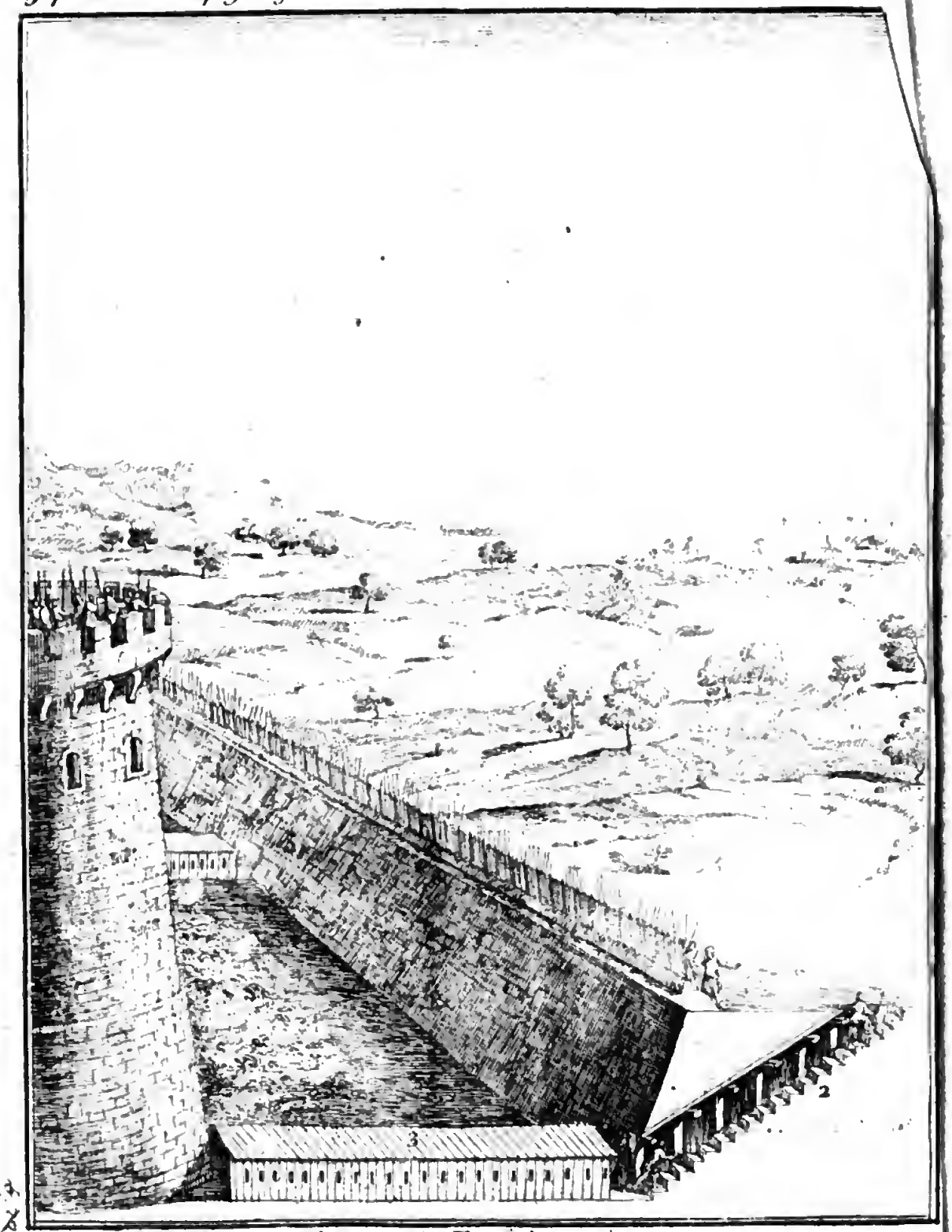
Les Anciens, beaucoup plus œconomes de la vie de leurs ſoldats, avoient une multitude de machines ſemblables ou approchantes, pour les couvrir des traits: il eſt vrai que l'uſage de l'artillerie nous a fait quitter beaucoup de ces précautions.

Leur façon de combler les foſſés reſſembloit en tout à la nôtre, aux tortues & aux muſcules près, dont nous ne ſaurions uſer contre le canon. Ce qu'ils appelloient tortues de terre, n'étoit autre choſe qu'un foſſé creuſé en blinde par-deſſus en forme de galerie, tiré de la derniere parallele juſque ſur le bord du foſſé.

Dans les foſſés ſecs, ils faiſoient tout comme nous, une deſcente à travers les terres, ou ſi l'on veut une galerie ſoûterraine, (2) au moyen de laquelle étant parvenus au pié de la contreſcarpe, & l'ayant ouverte, ils conſtruiſoient dans le fonds du foſſé une galerie (3) pour aller ſapper le mur de la ville.

Quand ils prenoient le parti de combler le foſſé, il étoit difficile aux aſſiégés de s'y oppoſer dès que l'ennemi étoit logé ſur la contreſcarpe,

19.e pl. du Tom. ~~3. pag. 109.~~ 3 249.



Dante, et Passage du Fosse des Anciens.

carpe : auſſi n'avoit-il d'autre expédient que celui des mines dont j'ai parlé, qui faiſoient effondrer les comblemens, & renverſoient de deſſus les machines, qui ne tardoient guere à s'embraſer par les flammes qui ſortoient de ces mines, dès que l'éboulement y avoit formé des crevaſſes : alors les aſſiégés redoubloient pour lancer deſſus des traits enflammés, des pierres & des matieres combuſtibles ; & dans le tumulte de la nuit, tous les feux rendant leurs coups plus aſſûrés, ruinoient plus efficacement toutes les meſures des aſſiégeans, qui éprouvoient ordinairement, dans ces momens de trouble, des ſorties toûjours nombreuſes & puiſſantes, telle que celles d'Imilcon, dont la derniere fit abandonner la partie aux Romains.

Puiſque nous en ſommes ſur le comblement du foſſé, je ne veux pas en omettre deux, dont je ne crois pas avoir lû d'exemple nulle part. L'un eſt rapporté par Lypſe qui l'a tiré de Niceras, qui dit que Jean, Roi, ou tyran de la Mœſie, ayant aſſiégé Varne, ville de la Bulgarie, fit dreſſer une tour quarrée d'une hauteur égale à la largeur du foſſé, & d'une largeur égale depuis ſa baſe juſqu'en haut, & dont les quatre côtés étoient égaux à la hauteur des murs de la ville ; & l'ayant fait avancer avec des rouleaux juſqu'au bord du foſſé, il la fit renverſer dedans, de maniere que par ſa chûte, elle ſe trouva remplir le foſſé & former un pont ſur lequel ſes ſoldats ayant abordé le mur, s'en rendirent maîtres, ainſi que de la place. L'invention eſt unique & fort ingénieuſe.

Le ſecond exemple de comblement que j'ai promis, eſt plus moderne & moins vraiſſemblable. Il eſt rapporté par le continuateur de Chalcondille, qui dit qu'Amurat IV. ayant aſſiégé Bagdet en 1638. ce Prince avoit tant de fureur de s'en rendre maître, que les materiaux ayant manqué pour combler le foſſé, il ordonna qu'on prendroit trois hommes par tente ou chambrée que l'on y jetteroit pour achever de le remplir. L'Auteur a prétendu dire peut-être que l'Empereur fit prendre trois Azapes par chambrée, qui ſont de vieilles bandes Muſulmanes, plus anciennes que les Janiſſaires, mais fort mépriſées, que l'on fait ſervir de pionniers.

Bien des Auteurs prétendent cependant, ainſi que celui-ci, que l'on fait ſervir quelquefois ces Azapes de pont à la cavaletie dans les marais, ou de faſcines pour combler les foſſés des places aſſiégées. On ſait ſur quel pié on doit prendre de pareilles fables.

ARTICLE XIV.

Des tours mobiles, leur ſtructure & leur hauteur.

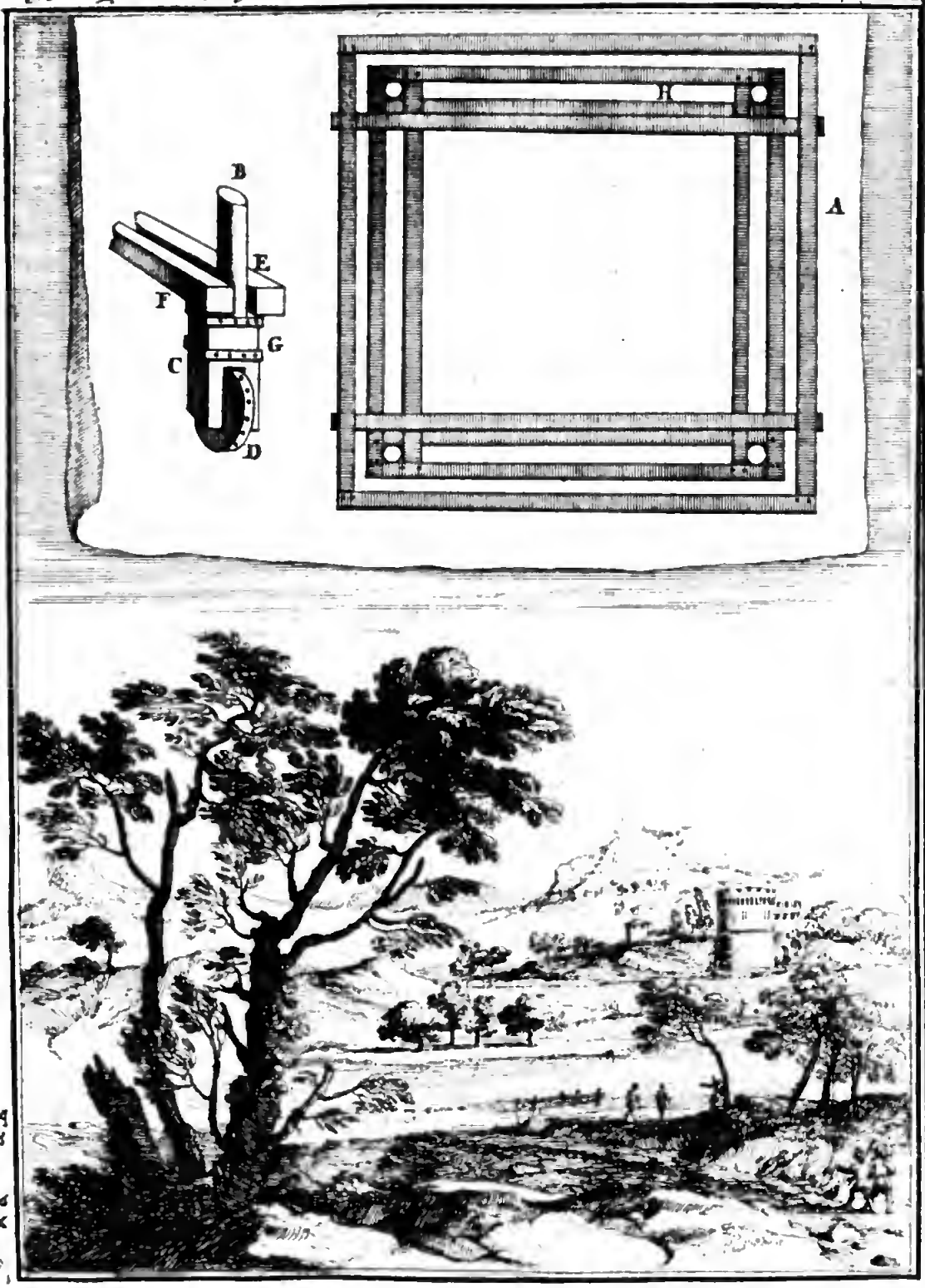
APrès bien des recherches pour découvrir l'origine des tours mobiles, je n'ai point trouvé d'Auteur plus ancien qui en faſſe mention que les Livres ſacrés : mais elles y ſont avec tant de certitude & d'évidence, que c'eſt très-mal à propos que les Grecs en ont été crus les Auteurs par le plus grand nombre de ſavans ſur l'antiquité,

principalement Lypſe & Stevechius. C'eſt auſſi mal à propos que *Diades* qui avoit ſervi dans les armées d'Alexandre le grand s'en dit l'Auteur & l'inventeur, ajoûtant qu'il faiſoit porter ces tours démontées à la ſuite de l'armée. Si ce *Diades* n'avoit été en Judée avec ſon maître, on pourroit croire qu'il avoit trouvé dans ſon imagination ſeule, les tours dont il pouvoit ignorer les exemples : mais elles étoient ſi connues chez les Juifs & les autres peuples d'Aſie plus de trois cents ans avant Alexandre, qu'il y a toute apparence que *Diades* fit, ainſi que bien d'autres l'ont pratiqué avec ſuccès depuis lui, qu'il ſe para d'une invention dont il ne devint que l'imitateur après ſes voyages. Je ſuis confirmé dans ce ſoupçon par le ſilence des Auteurs contemporains qui n'euſſent pas manqué de citer cette découverte de leur temps : mais elle étoit en uſage du temps du Prophéte Ezéchiel, qui parlant aux Iſraëlites du futur ſiége de Jeruſalem : *Prenez de l'argille* (dit le Seigneur) *& repréſentez en petit le plan de Jeruſalem. Vous en formerez comme le ſiége ; vous éleverez des tours contre elle ; vous ferez des terraſſes, & vous dreſſerez un camp, & vous mettrez autour d'elle des béliers.*

Et dans un autre endroit, parlant du ſiége de Tyr, que devoit faire Nabuchodonoſor, il s'exprime ainſi : *Le Roi de Babylone dreſſera contre vous des tours ; il amaſſera des terraſſes autour de vous ; il élevera le bouclier contre vous, & il placera ſes machines de corde ; il les placera contre vos murs, & il détruira vos tours par ſes armées.* Ne voilà-t-il pas les tours bien clairement énoncées, ainſi que les baliſtes & les catapultes dont nous parlerons en ſon lieu ?

Voilà quant à l'origine des tours, tout ce que nous avons pû découvrir de plus reculé. Quant à leur ſtructure, je ne vois pas pourquoi les antiquaires ſe ſont ſi fort récriés deſſus. Elles étoient ſemblables à celles des maiſons de bois de nos jours. Le bon ſens nous l'apprend ; il n'y a que leurs dimenſions, ſur leſquelles les différens Auteurs ne ſauroient s'accorder. Athenée qui nous l'a le mieux détaillé, & Vitruve après lui, ſont tombés dans un défaut que je ſerois fort tenté de croire être une faute de copiſte. Citons le paſſage, & l'on en jugera. Vitruve citant Diades, dit que *la plus petite tour qui ſe faſſe, ne doit pas avoir moins de ſoixante coudées de hauteur ſur dix-ſept de largeur, & qu'il faut qu'elle aille en rétreciſſant, de ſorte que le haut n'eſt que la cinquieme partie de l'empalement.* Il donne dix étages à ce qu'il appelle petites tours, *qui ont toutes des fenêtres* ; & fait la plus grande de cent vingt coudées de haut & de ving-trois & demie de large. *Le rétreciſſement du haut eſt auſſi la cinquieme partie ; il faiſoit à cette grande tour ving-trois étages, qui avoient chacun leur parapet de trois coudées, & il la couvroit de peaux nouvellement écorchées pour la défendre de toutes ſortes de coups.* M. Perault qui l'a ainſi traduit de Vitruve, remarque fort judicieuſement que l'empalement de la grande eſt trop petit de deux cinquiemes pour une hauteur ſi exorbitante, ce qui rend la gravure qu'il en a donnée d'après cette fautive dimenſion, ſi choquante à l'œil, qu'il ſemble que le moindre vent doive renverſer la tour,

Digitized by Google



PLAN DE LA BASE DE L'HELEPOLE DE DEMETRIUS.

Soutenuë sur des roüës avec leur axe tournant sur un pivot.

outre que cette proportion eſt contraire aux regles de l'art.

La vérirable proportion des dimenſions de ces machines, ſe trouve dans la deſcriprion que nous donne Diodore de Sicile du fameux Helepole, que Démétrius fit conſtruire au ſiége de Rhodes : & ſuivant cet Aureur, le haut de la tour doit faire le tiers de l'empalemenr, & l'empalement celui de la hauteur. Comme Diodore nous donne une dimenſion plus conforme aux regles de l'arr, que d'ailleurs il donne à cet Helepole huit roues au lieu de quatre, ce qui approche beaucoup plus de la raiſon que Plutarque ni aucun des aurres, je m'arrêtetai au paſſage de Diodore, & donnerai ſur ce qu'il nous apprend, & la figure & les forces mouvantes de cette énorme machine.

Voilà le paſſage en enrier. *Démétrius ayant préparé quantité de matériaux de toute eſpece, fit faire une machine qu'on appelle Helepole, qui ſurpaſſoit en grandeur toutes celles qui avoient paru avant lui. La baſe en étoit quarrée, chaque face avoit cinquante coudées. Sa conſtruction étoit un aſſemblage de poutres équarries, liées avec du fer* (a). *Des poutres, diſtantes les unes des autres d'environ une coudée, traverſoient cette baſe par le milieu pour donner l'aiſance à ceux qui devoient pouſſer la machine. Toute cette maſſe étoit miſe en mouvement par le moyen de huit roues, proportionnées au poids de la machine, dont les jantes étoient de deux coudées d'épaiſſeur, & armées de bandes de fer.*

Pour le mouvement oblique (b) *on avoit fait des antiſtrepes par le moyen deſquels la machine ſe tournoit en tout ſens ; aux encoignures, il y avoit des poteaux d'égale longueur, & hauts à peu près de cent coudées, tellement penchés les uns vers les autres, que la machine étant à neuf étages*, (c) *le premier avoit quarante-trois lits, & le dernier n'en avoit que neuf. Trois des côtés de la machine étoient couverts de lames de fer, afin que les feux lancés de la ville ne puſſent l'endommager. Chaque étage avoit des fenêtres ſur le devant, d'une grandeur & d'une figure proportionnées à la groſſeur des traits de la machine.*

(a) *Des poutres diſtantes les une des autres.*] Il falloit que ces poutres traverſantes *A*, ſailliſſent de trois ou quatre piés hors du chaſſis, ou de la baſe de la tour, non-ſeulement pour faciliter le mouvement de la machine lorſqu'elle étoit trop près pour faire agir le cordage, mais encore pour couvrir les roues des corps des machines, & pour empêcher de verſer quand les roues venoient a enfoncer.

(b) *On avoit fait des antiſtrepes.*] Apparemment c'eſt ce que Vitruve appelle du mot grec *amaxapodes*, qui étoient des pieces de bois cylindriques *B*, *C*, d'un groſſeur conforme au poids qu'elles ſupportoient, & capables d'embraſſer fortement la roue *D* qui tournoit autour de ſon axe. Dans la mortoiſe pratiquée dans l'épaiſſeur de la piece cylindrique, dont la partie d'en haut *E*, étoit moins groſſe pour former un pivot qui traverſoit les deux côtés de la baſe, le rebord *F* devoit être fort large pour ſoûtenir le poids énorme de la tour ; & comme les jantes avoient deux coudées de largeur, il falloit néceſſairement que les cylindres fuſſent compoſés de trois pieces de bois aſſemblées & jointes enſemble avec beaucoup d'art, & aſſûrées avec pluſieurs bandes & cercles de fer *G*. Il falloit pour cela que le chaſſis de la baſe fût compoſé de huit groſſes poutres aux quatre côtés *H*, pour recevoir les amaxapodes. Il eſt difficile d'imaginer comment toutes les chapes de ces roues ne briſoient pas en tournant.

(c) *Le premier avoit* 43. *lits.*] Sans doute ces lits ſont les ſolives qui ſoûtenoient le plancher de chaque étage, dont il falloit moins en montant, à meſure qu'à chaque étage la machine devenoit plus étroite.

Au-deſſus de chaque fenêtre étoit élevé un auvent en maniere de rideau fait de cuir garni & rembourré de laine, lequel s'abaiſſoit par une machine, & contre lequel les coups lancés par ceux de la place, perdoient toute leur force. Chacun des étages avoit deux larges échelles, l'une deſquelles ſervoit à porter aux ſoldats les munitions néceſſaires, & l'autre pour le retour, pour éviter l'embarras & la confuſion. Trois mille quatre cents hommes pouſſoient cette machine, les uns par dedans, les autres par dehors. C'étoit l'élite de toute l'armée pour la force & la vigueur : mais l'art avec lequel cette machine avoit été faite, facilitoit beaucoup le mouvement. Démétrius employa les équipages des vaiſſeaux pour applanir le chemin par où les machines devoient paſſer. Le chemin étoit long de quatre ſtades, de ſorte que l'étendue des travaux étoit de ſix entre-deux de tours & ſept tours, (a) *& le nombre tant des ouvriers que des travailleurs, montoit à trente mille.*

Vitruve prétend que l'Helepole étoit couvert d'un tiſſu d'étoffes de poil, & par-deſſus de cuir nouvellement écorché, & par-là à l'épreuve de tout. Sans doute que ces couvertures ou rideaux, étoient ſuſpendus à une certaine diſtance de la machine, & non pas collés deſſus, ce qui n'auroit point amorti les traits ou pierres. Il y avoit encore une autre façon de les mettre à l'abri du feu, citée par Dom Bernard de Montfaucon qui l'a tirée d'Apollodore. *Il faut*, dit-il, *ficher dans la charpente de gros clouds qui n'entrent pas tout à fait ; mais qui s'élevent un peu ſur la ſurface pour ſoûtenir la terre molle qu'on y doit mettre, & qui ſera retenue par les clouds qui doivent être mis fort drus, & avoir la tête large. Cette terre empêchera que les aſſiégés ne brûlent la machine.*

Rien n'eſt fort ſurprenant dans l'Helepole de Démétrius. Son empalement étoit néceſſaire & point trop grand, & toute ſon énormité l'étoit auſſi contre la nombreuſe garniſon de Rhodes, ſi réſolue & ſi bien munie. Cette largeur plus grande, & ſes différens étages ſervoient à fournir une plus grande abondance de traits de toutes les eſpeces, & le gros corps de troupes qui y réſidoit, appuyoit tout le reſte des ouvrages contre les entrepriſes des Rhodiens.

Je trouve beaucoup plus étonnant que cela les tours flottantes pour attaquer le port, quoiqu'elles ne réuſſirent pas mieux que celles que Jean, fils du Duc de Normandie, fit dreſſer au ſiége d'Aiguillon à quatre lieues d'Agen. Il fit élever, dit le Pere Daniel, des tours ou châteaux de bois ſur des barques, mais elles ne réuſſirent point, & furent fracaſſées par les machines du château.

L'uſage de ces tours mobiles a diſparu tout-à-fait par l'invention de la poudre, à laquelle elles n'auroient pû réſiſter ; elles s'évanoüirent, je crois, cinquante ans après ; du moins Mahomet II. fut le dernier qui s'en ſervit au ſiége de Conſtantinople infructueuſement, leur temps étant paſſé.

* Comme les tours étoient plus ou moins diſtantes dans les ſiéges, on ignore cette meſure.

Tou

ARTICLE XV.

Tours à pont & à bélier, leur deſcription & leurs uſages.

LEs tours mobiles ſervoient à différens uſages, ſuivant leurs differentes conſtructions; quelquefois elles ſervoient de tortues bélieres au moyen d'un bélier, placé dans la tour d'en bas, mais ce bélier n'étoit pas ſuſpendu comme nous le prouverons. Quelquefois on pratiquoit dans la conſtruction, un ou pluſieurs ponts qu'on abbattoit ſur les breches ou ſur le haut des murs pour entrer des tours dans les villes.

Végece, toûjours ſuccint, nous en donne la deſcription ſuivante. *Les tours ambulatoires*, dit-il, *ſont faites d'un aſſemblage de poutres & de forts madriers, aſſez conformes à une maiſon; pour les garantir contre le danger des feux lancés par ceux de la ville, on les couvre de peaux crues, ou de pieces d'étoffes faites de poil. Leur hauteur ſe proportionne à celle de leur baſe: elles ont quelquefois trente piés en quarré, & quelquefois quarante & cinquante. Elles ſont ſi hautes qu'elles ſurpaſſent les murailles & mêmes les tours de pierres. Elles ſont appuyées ſur pluſieurs roues ſelon les regles de la méchanique, par le moyen deſquelles on fait mouvoir facilement la machine quelque grande qu'elle puiſſe être. La ville eſt en extrême danger, ſi l'on peut approcher la tour juſqu'à la muraille, car elle a pluſieurs eſcaliers pour monter d'un étage à l'autre, & fournit differentes façons d'attaquer, car il y a un bélier pour battre en breche, & ſur l'étage du milieu un pont-levis, compoſé de deux poutres avec ſes gardes-fous, garnis d'un tiſſu d'oſier, qui s'abbat promptement ſur le mur de la ville lorſqu'on en eſt à portée, ſur lequel les aſſiégeans paſſent par-deſſus & s'en rendent les maîtres. Sur les étages plus hauts, il y a des ſoldats armés de pertuiſanes, & des gens de traits, qui tirent d'en haut continuellement & ſans ceſſe ſur les aſſiégés. Quand les choſes en ſont là, la ville ne tient pas long-temps. Car que peut-on eſperer lorſque ceux qui avoient mis toute leur confiance dans la hauteur de leurs remparts, en voyent tout à coup paroître un autre qui les domine*? Il n'étoit pas fort ordinaire d'y placer des béliers: & le pont-levis ne s'abbattoit pas moins ſur les breches que ſur les parapets des murs. Pour cet uſage, ils devoient être fort longs; & on les abbattoit par le moyen de pluſieurs cordages ou chaînes attachées aux extrémités, qui étoient ſans doute armées de griffes ou crochets de fer pour s'attacher au mur. Les gardes-fous ſervoient tant à affermir les ſoldats dans le trajet qu'à les mettre à couvert des traits, lancés par le flanc. Les ponts devoient avoir une largeur ſuffiſante, du moins pour contenir huit hommes de front, de ſorte qu'il étoit difficile de réſiſter au choc d'une troupe ſur ce front, preſſée & excitée à déboucher par ceux qui ſuivent & en augmentent le choc.

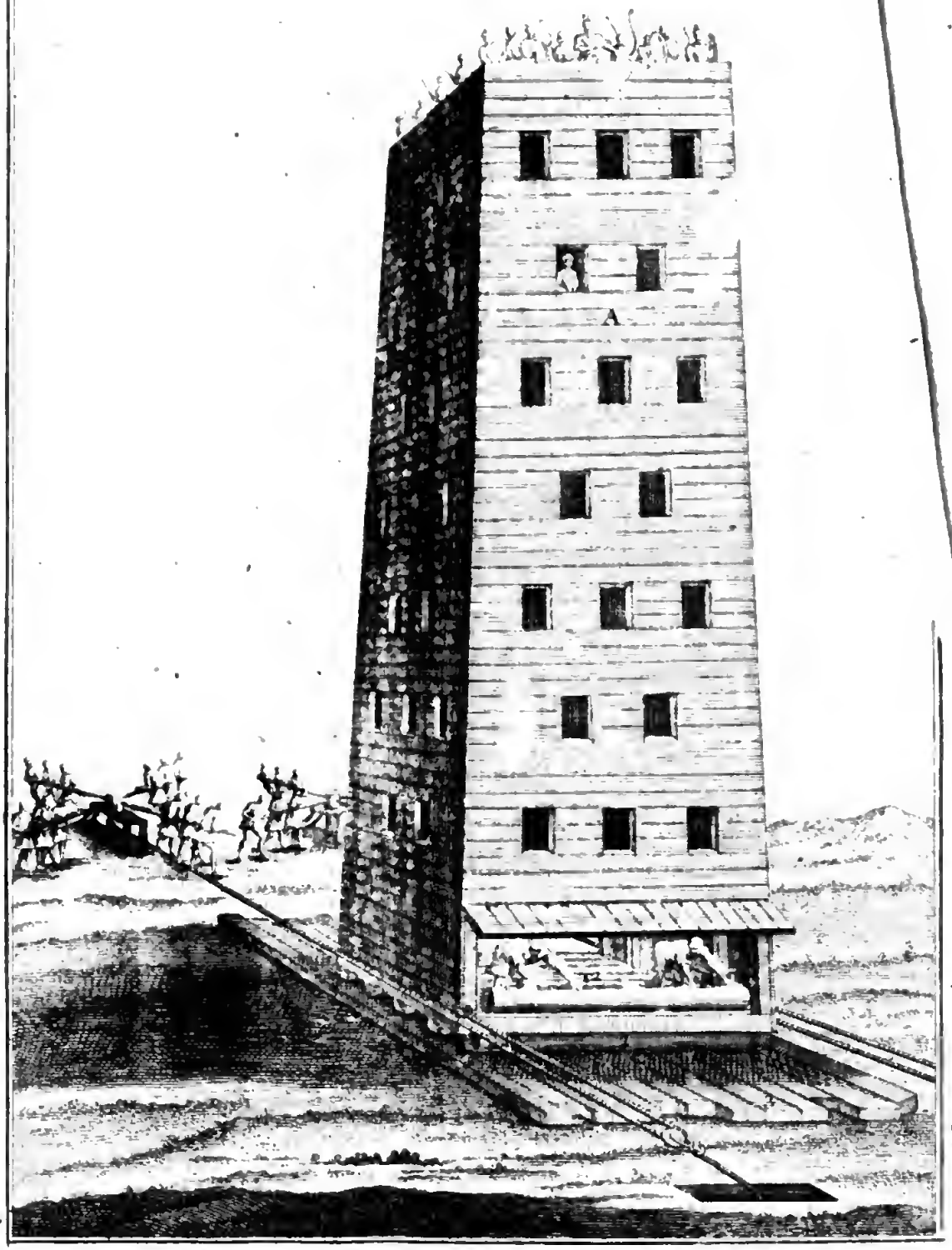
Quelquefois dans les tours du premier rang, il y avoit deux de ces ponts, comme on voit dans celle d'Apollodore. Végece n'eſt

pas le ſeul qui en faſſe mention ; outre Apollodore, une infinité d'Auteurs en parlent, dont il ſeroit trop long de rapporter les paſſages. Je choiſirai, pour en donner la figure, celle dont parle le Pere Daniel en citant Guillaume de Tyr, Auteur contemporain de la guerre Sainte ou Croiſade. Il dit qu'il y en avoit trois de cette eſpece au ſiége de Jéruſalem, ſur le devant deſquelles on avoit pratiqué un pont (2) compoſé de pluſieurs longues poutres couvertes de planches ; que la largeur de ce pont étoit égale à celle de la tour pour déboucher en plus grand nombre, & que ce pont qui étoit levé, & comme appliqué contre la tour, commençoit au premier étage, comme on voit en (3). On l'abbattoit ſur les murs dès que la tour étoit à portée par le moyen de deux ou trois cables (5) paſſés dans des poulies. Voilà du moins ce que j'ai cru pouvoir avancer ſur la deſcription de Guillaume de Tyr. Ce fut en effet par le moyen de ces trois tours à pont que Fredetic Premier, prit Jeruſalem.

La Tour de Boëmont, Général de l'armée des Croiſés, eſt ſurprenante. Ce Général ayant tourné ſes armes contre Alexis, Empereur de Conſtantinople, & aſſiégé la ville de Duras, que les Grecs défendoient avec tout le courage & l'intelligence poſſible, eut le chagrin de voir brûler toutes ſes machines ſans pouvoir faire breche, comme les Romains devant Lilybée.

Anne Comnene, dit qu'*il ne lui reſtoit plus qu'une tour de bois à la conſtruction de laquelle il employa un an entier. Les autres machines n'étoient que des eſſais dont celle-ci étoit le chef-d'œuvre ; elle étoit quarrée, & d'une ſi prodigieuſe hauteur, qu'elle ſurpaſſoit de cinq ou ſix coudées les tours de la ville. Le deſſein étoit d'en deſcendre ſur les murailles par des ponts, & de fondre ſur ceux qui les défendroient avec une impétuoſité d'autant moins ſoûtenable, que ce ſeroit de haut en bas. Si cette tour étoit terrible à voir de loin, elle l'étoit encore plus lorſqu'à force de leviers, elle ſe remuoit ſur ſes roues, & qu'elle s'avançoit comme un géant ſans que l'on vit ce qui lui imprimoit ce mouvement. Elle étoit percée en pluſieurs endroits par où l'on tiroit ſans ceſſe. Le plus haut étage étoit plein d'hommes qui avoient l'épée à la main, & qui ne reſpiroient que le carnage.*

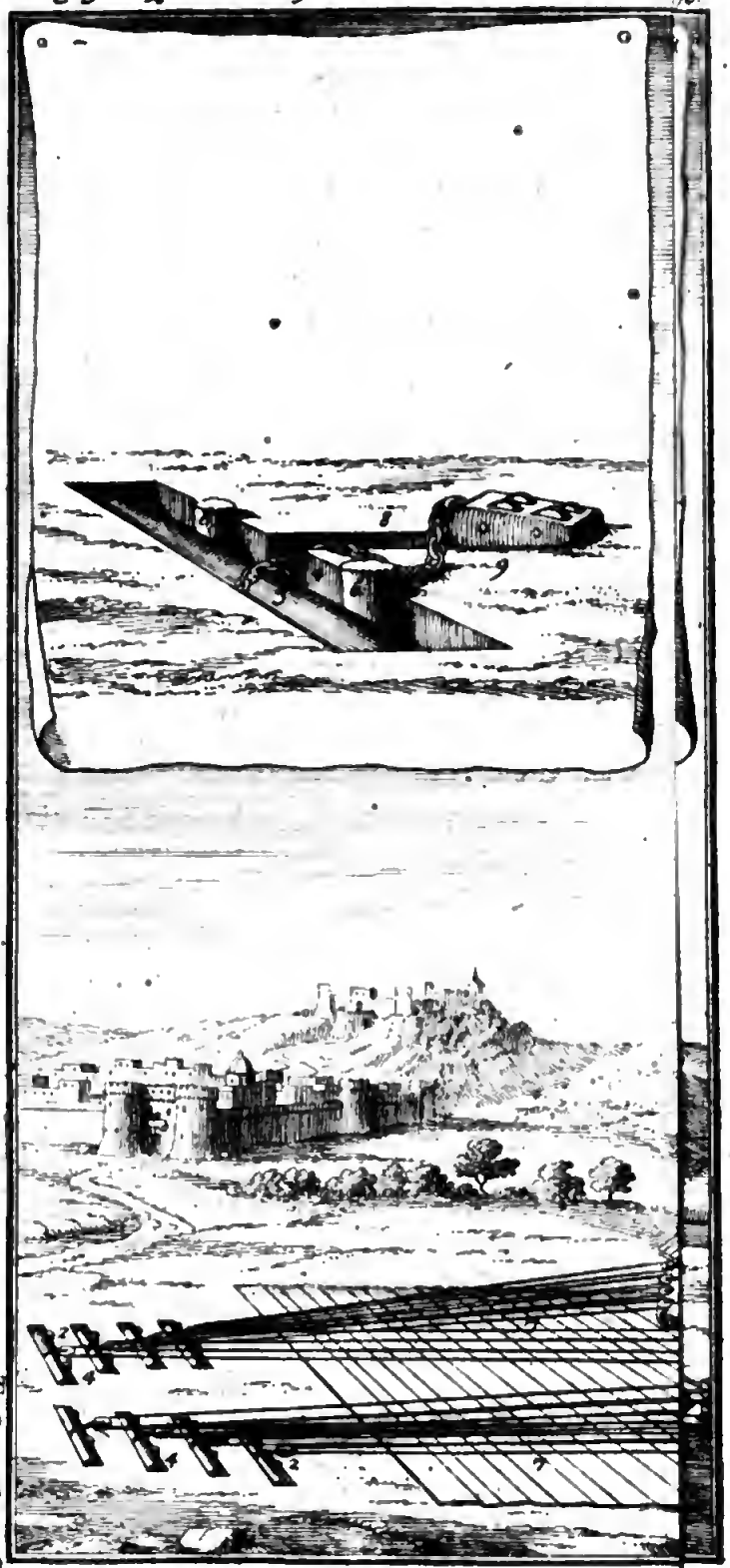
Voilà deux exemples qui devroient rendre moins fameuſe l'Helepole de Démetrius, puiſqu'outre la grandeur bien plus conſidérable des tours à ponts, dont Végece & Anne Comnene nous donnent la deſcription, ils nous apprennent que ces énormes machines arrivoient au pié du mur, & ſurpaſſoient encore en cela l'Helepole qui reſta en chemin. L'article ſuivant nous apprendra comment on les faiſoit mouvoir ; en attendant je voudrois demander pourquoi tous les ſavans ſe récrient ſi fort ſur l'Helepole, & qu'ils ne diſent mot de la tour de Boëmont, qui pour être venue quelques ſiecles après, n'en étoit pas moins recommandable. N'eſt-ce point là un effet du préjugé que j'ai déja combattu, & dont tous les Savants ſont entichés, qui conſiſte à admirer aveuglément plutôt les Anciens que les Modernes ? La tour de Boëmont étoit trop rapprochée de nous pour qu'on s'y



TOUR MOUVANTE DE CESAR
au siege de Namur et ses forces mouvantes.

Voyez cy-devant cette page 555

23e L. D. A. 3



HELEPOLE DE DÉMET

arrête. Voilà, je crois, la vraie raiſon de leur ſilence ; & en même temps une réflexion qui doit nous apprendre à nous tenir ſur nos gardes, lorſque nous verrons dans les Auteurs de nos ſiecles exalter ſi fort les Anciens.

Ce défaut étoit déja à la mode du temps de Plutarque, puiſqu'il ne finit plus lorſqu'il parle de l'Helepole, & qu'il ne dit mot de la tour de Mithridate au ſiége de Ciſique, dont il ne fait mention qu'en paſſant ; elle étoit cependant plus haute que l'Helepole de vingt-cinq piés.

Avant que de paſſer aux forces mouvantes de ces lourdes machines, dont il eſt bien à regretter qu'aucun Auteur militaire ne nous ait donné la deſcription ; je ne veux pas omettre une autre eſpece de pont dont j'ai lû la deſcription dans l'Antiquité expliquée. Il eſt compoſé d'une eſpece de chaſſis à couliſſe, poſé à plat ſur le plancher de l'étage le plus haut de l'Helepole, & on le pouſſoit en avant lorſqu'on étoit à portée du mur.

Toutes ces tours, ſoit à pont, ſoit à béliers, ſoit à machines, étoient ſoûtenues de droite & de gauche dans les fameux ſiéges, par des eſpeces de redoutes en terre, portées apparemment par des gabions, & recouvertes en claies, en faſcines & en terre contre les traits d'en haut. On perçoit des creneaux dans les parapets entre les gabions : & ces ouvrages ſe nommoient tortues de terre, & étoient differens de ceux dont j'ai parlé plus haut, qui ne ſervoient que de galeries.

ARTICLE XVI.

Quelles pouvoient être les forces mouvantes des Tours, & des Tortues bélieres des Anciens.

PArmi tous les reproches que je fais aux anciens Hiſtoriens, ſur leur omiſſion des choſes les plus curieuſes ; celui de l'oubli touchant les forces mouvantes de ces immenſes fardeaux, ne doit pas tenir la derniere place. Il doit former un de nos principaux regrets, & d'autant plus vif, que s'ils euſſent daigné nous tranſmettre le détail des moyens que l'on employoit pour faire cheminer les tours, & le fameux Helepole, l'accroiſſement que nous voyons chaque jour dans toutes les connoiſſances & dans tous les arts, nous eut fait eſpérer que nous aurions pû perfectionner les forces mouvantes dont il s'agit. Mais bien loin de-là, nous ſommes obligés à les deviner, & à deſtiner les lumieres que nous autions données à d'autres ſoins à la recherche de ce que nous ignorons, & aux conjectures. Il ſeroit du moins à deſirer que ce reproche puiſſe corriger les écrivains de nos jours. Les Modernes ſont ſi ſuſceptibles du même défaut, que ceux qui nous apprennent que l'on a ſu conduire de gros canons ſur les plus hauts poſtes des Alpes, nous ont réduit à en deviner les moyens par l'examen du local, & des traces encore récentes des forces qu'on y a employées vingt ans avant nous. C'eſt ſur-tout dans le grand art de la guerre, que les nouvelles découver-

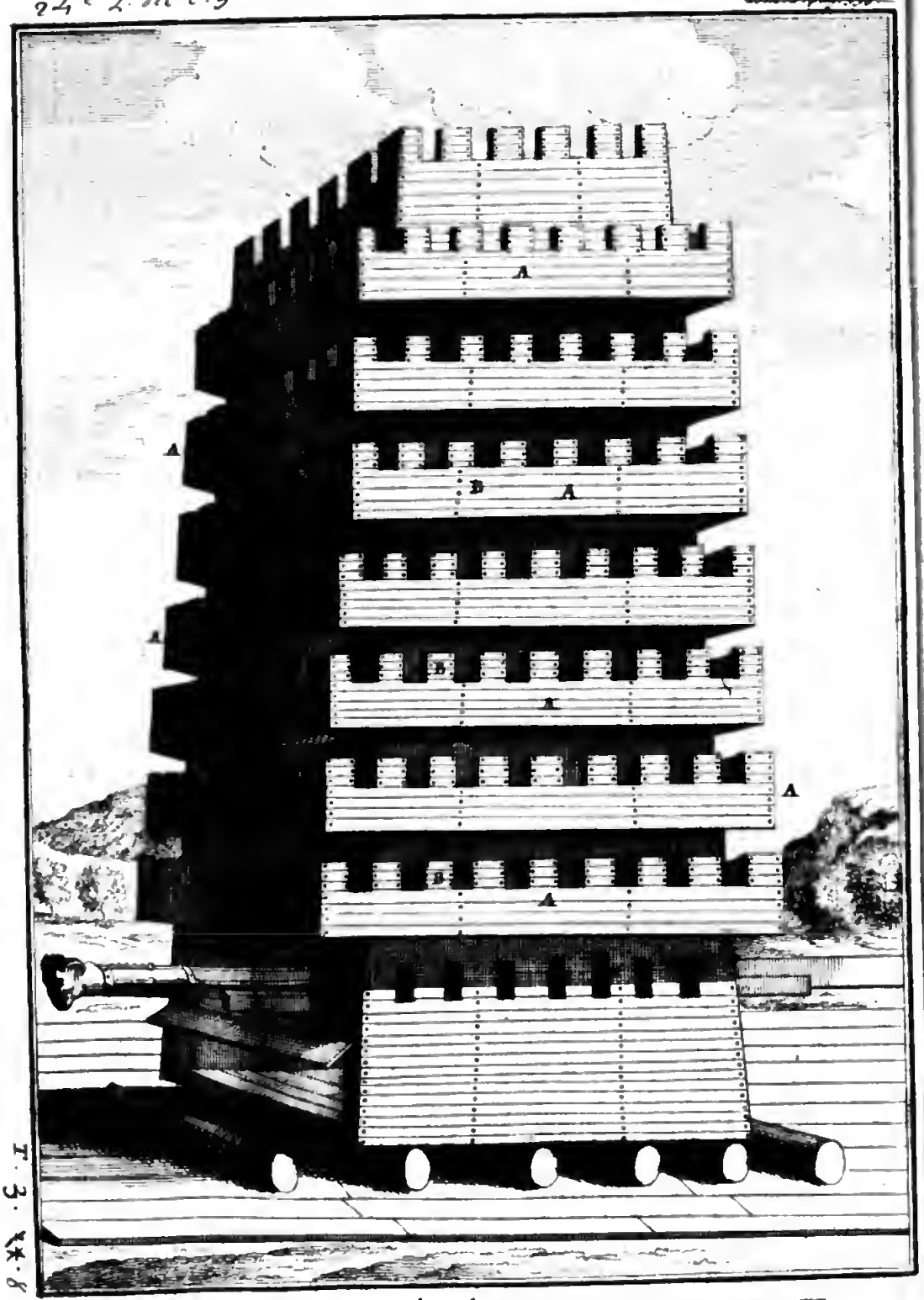
tes ſe perdent par la rareté des écrivains de cette profeſſion.

Les Anciens peut-être réduits aux mêmes moyens que nous nous plaignons d'avoir été obligés d'employer, lorſqu'ils nous ont inſtruit de la conſtruction de l'Helepole & des autres tours, ignorant ſans doute les forces mouvantes, & n'en connoiſſant point de plus efficaces que le levier, n'ont point héſité à nous dire que ces tours ſe mouvoient par le moyen des leviers.

Anne Comnene, parlant de la tour de Boëmont, dit: *Si cette tour étoit terrible à voir de loin, elle l'étoit encore plus lorſqu'à force de leviers elle ſe remuoit ſur ſes roues, & qu'elle s'avançoit comme un géant, ſans que l'on vît ce qui lui imprimoit le mouvement.* Voilà le levier cité, & ce n'eſt pas là le ſeul endroit: mais outre que la vîteſſe que la plûpart des Auteurs ont attribuée à ces corps énormes, fait préjuger qu'on ſe ſervoit d'autre choſe que du levier, il eſt eſſentiel de détailler cette opinion pour la combattre. Pour cela, il eſt nion néceſſaire d'établir leur baſe, & de ſuivre Plutarque qui donne à ſon Helepole 48 coudées de baſe ſur 66 de hauteur. Il eſt ſenſible qu'à meſure que nous acceptons une baſe plus étendue, nous donnons priſe à plus de levier, & qu'en en plaçant aux trois côtés de l'Helepole un par coudée, nous aurons 144 leviers, qui eſt le plus grand nombre que le terrein permette. Or je demande au plus habile Méchanicien, ſi une force pareille pouroit faire mouvoir un poids de plus de dix mille milliers, qui eſt le moins que pût peſer l'Helepole? Voilà, ce me ſemble, les leviers mis de côté. Quant aux roues, je les paſſerai volontiers pour les tortues bélieres: mais je ne puis croire que ces groſſes tours puſſent poſer & ſe mouvoir ſur des roues, leſquelles euſſent eſſuié un frottement ſi terrible de leur axe ſur le moyeu, qu'il n'eſt pas croyable qu'elles euſſent pû réſiſter un inſtant, ſur-tout dans le petit nombre que les Auteurs les annoncent. Si pour plus de vraiſſemblance, il en faut admettre un plus grand nombre, j'aurai encore bien de la peine à paſſer cet article; ainſi me voilà rejetté dans les conjectures: & je penche dès-lors à croire que les Auteurs nous ont voulu parler de rouleaux ou gros cylindres à la place des roues; outre que cette opinion eſt plus recevable; c'eſt qu'Athenée, Hieron, Appollodore & Céſar même en font mention. Ce dernier ſeul ne mérite-t-il pas par ſon autorité & ſon expérience, que nous l'en croyions ſur ſa parole. Sa galerie mobile au ſiége de Marſeille, fut approchée du mur ſur des rouleaux. Concluons delà que ces tours ſe mouvoient ſuivant les forces dont la figure ci-jointe nous donne le modele.

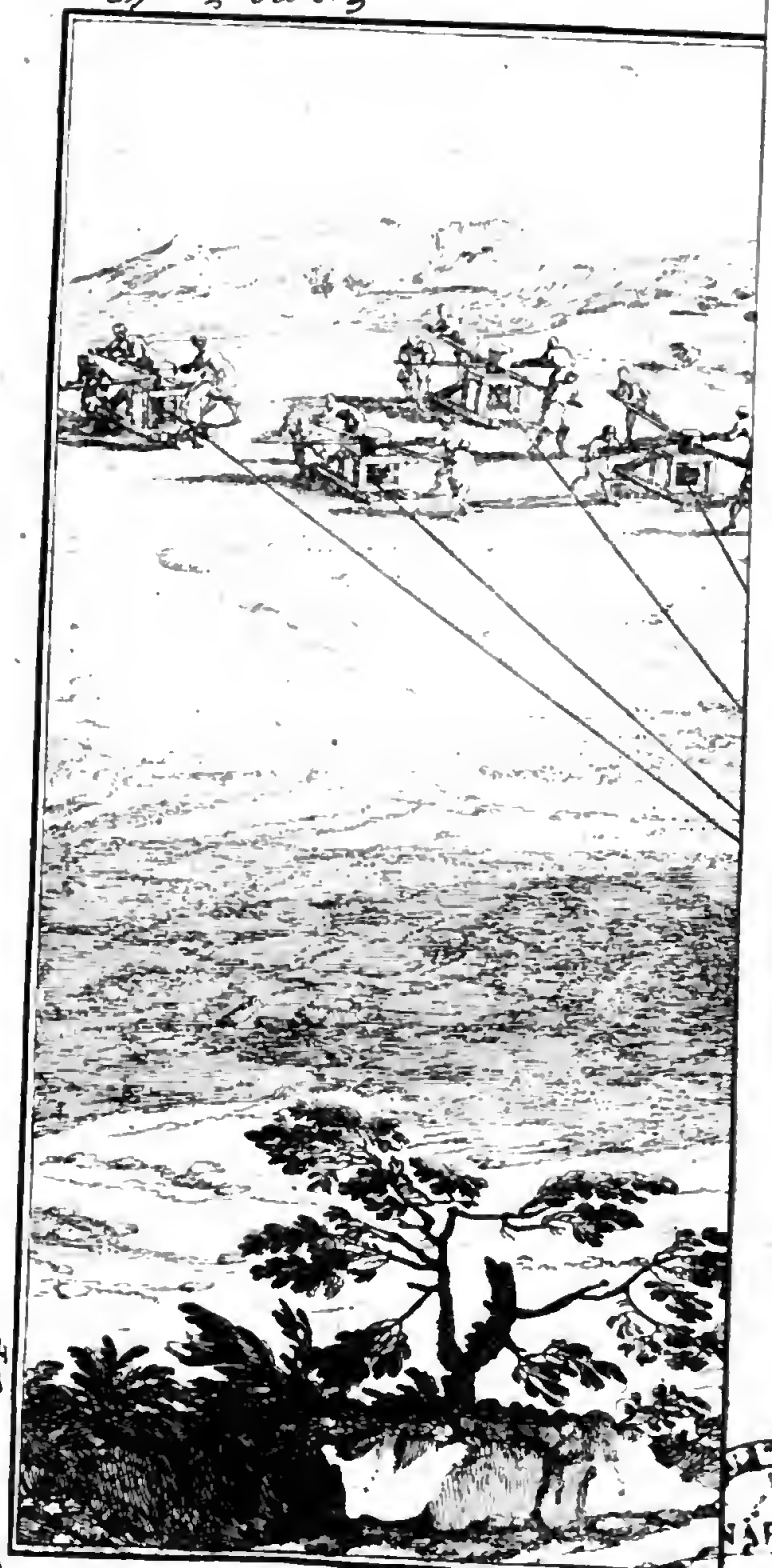
On élevoit ces machines ſur les cylindres (2), mis de travers ſur une platre-forme (3) compoſée de poutres couvertes de madriers ſur laquelle on conſtruiſoit la machine, & lorſqu'elle étoit prête à marcher, on creuſoit pluſieurs petits foſſés (4) de trois à quatre pieds de longueur ſur autant de largeur, & paralleles à la tour, leſquels étoient diſpoſés en quinconce, dans chacun deſquels on érendoit une groſſe piece de bois de chêne (5) appuyée à quatre pieux (6) enfoncés obliquement, & bien avant dans la terre, ce qui empêchoit que le bout de bois en travers n'entrât dans la

terre



T. 3. XX. 8

TOUR À CORRIDOR À BÉLIER NON SUSPENDU.



TOUR DE PIERRE TRANSPORT

tette lorſqu'il étoit tiré par les cables (7) qui y étoient arrachés. Ce bout de bois en travers eſt incomparablement plus en état de réſiſter à l'effort du cable, qu'aucun pieu, quelqu'enfoncé qu'il pût être. Pour donner plus de force au cable, & le faire tirer de niveau, nous creuſons une rigole (8) laquelle repréſente avec le foſſé la lettre *T*; cette précaution empêche le cable d'attirer hors du foſſé la piece de bois.

J'ai dit qu'on y attachoit de fortes amarres au milieu, auxquelles on accrochoit des mouffles à pluſieurs rangs de poulies (9) garnies de cables. Il y en avoit encore d'autres oppoſées (10); ces mouffles devoient avoir des crochets à leur écharpe, afin qu'elles puſſent s'ôter & ſe remettre : ces crochets prenoient aux poutres de ſaillie, ou du bas de la tour, & à la charpente de la tour.

Après avoir attaché les mouffles aux amarres, on laiſſoit les cables lâches (7) juſqu'à ce qu'ils paſſaſſent chacun par autant de vindas ou cabeſtans (11), en plus grand ou en moindre nombre, ſuivant la grandeur de la machine; alors pluſieurs hommes à chaque barre viroient également pour que la tour marchât d'un pas égal à chacun de ſes côtés.

J'ai déja dit qu'elle poſoit ſur des cylindres, leſquels étoient renouvellés à meſure qu'elle avançoit par des hommes en dedans (12) & d'autres en dehors qui enlevoient les rouleaux qu'elle avoit depaſſés, de ſorte qu'il ſe trouvoit toûjours deſſous la baſe un égal nombre de cylindres.

Lorſque la tour étoit arrivée aux petits foſſés, on décrochoit les mouffles de leurs amarres, on filoit les cables juſqu'aux nouveaux foſſés, où étoient des pieces de bois en travers, ainſi qu'aux premiers où l'on accrochoit ſucceſſivement les mouffles juſqu'à ce que la tour eût fait tout le chemin néceſſaire. Et c'étoit par ce moyen que Céſar avoit raiſon de dire, parlant du ſiége de Namur, *Tantâ celeritate*. On voit que les hommes qui conduiſent les rouleaux ſur le devant de la tour, ſont mis à couvert des traits de l'ennemi par l'auvent (13) qui ſe baiſſe & ſe hauſſe ſuivant le beſoin.

Si l'on admet les roues, il faut multiplier les cables, & les faire paſſer ſous la machine, comme on voit dans la figure de l'Helepole de Démetrius.

Il eſt certain qu'en augmentant les forces à proportion du poids, on parvient à mouvoir les plus peſants fardeaux. En Hollande, on voit journellement que l'on fait paſſer des vaiſſeaux par-deſſus des digues après les avoir conſtruits : ainſi on ne doit point s'étonner du mouvement, ni du *tantâ celeritate* des tours mobiles des Anciens.

ARTICLE XVII.

Polyſpaſte de Vitruve. Erreur de cet Auteur touchant les tours à corridors. Tours de pierres tranſportées d'une lieu à un autre. Quelles pouvoient être les forces agiſſantes de ces Tours.

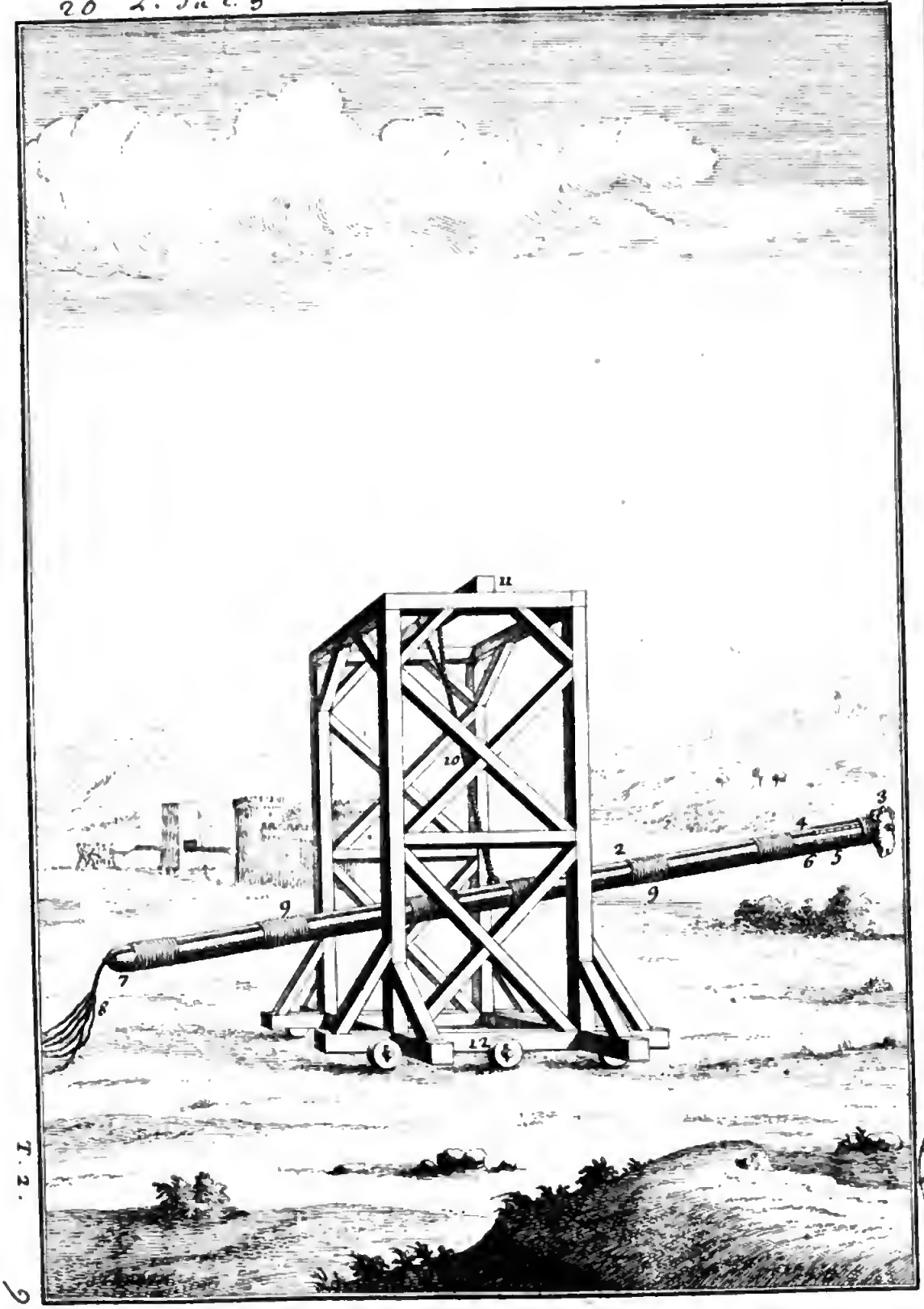
MOnſieur Perrault, dans ſon Commentaire ſur Vitruve, prétend que le Polyſpaſte de ſon Auteur eſt celui d'Archimede, avec lequel Plutarque aſſûre que ce Géometre traîna lui ſeul un grand navire chargé, & le mit à flot. Si Plutarque a dit vrai, M. Perrault s'eſt trompé, puiſque cet inſtrument de Vitruve n'eſt ſûrement pas capable d'autant de force.

Le véritable Polyſpaſte devoit être un compoſé de pluſieurs roues à dents, dont on ſait que le nombre multiplié multiplie la force ; & tous les Auteurs qui ont écrit des inventions d'Archimede, nous donnent le Polyſpaſte pour une machine fort petite, compoſée d'un grand nombre de roues à dents; celle de Ramelli que j'ai vûe en Hollande n'a guere plus de deux piés & demi en quarré : mais je doute qu'une pareille machine eût pû en ſix mois amener les tours à leur deſtination ; car leur poids étoit bien plus conſidérable que celui d'un navire prêt à mettre à la voile ; ſur-tout celles à corridors, dont Vitruve nous donne une explication aſſez confuſe, devoient peſer énormement. Quoi qu'il en ſoit de la diſpute de tous les Savans ſur cette nouvelle eſpece de tours, la figure ci-jointe les démontre aſſez pour n'en pas dire davantage. Il y a tout lieu de croire que ces eſpeces de balcons, garnis de leurs parapets, étoient deſtinés à contenir un plus grand nombre de gens de trairs, & à les mettre à portée à chaque étage d'éteindre les incendies, ſoit en arrachant les trairs enflammés, ſoit en éteignant les feux d'artifices qui s'attachoient en dehors.

Avant que d'abandonner les forces mouvantes de ces grandes maſſes, je ne veux pas omettre une preuve de leur exiſtence, que nous trouvons parmi nos Modernes. C'eſt Bayle qui me la fournit dans ſon Dictionnaire, où il cite Jonſius qui à ſon tour cite deux Auteurs, qui ſont Béroalde, & Matthieu Palmerius, qui l'un & l'autre atteſtent qu'un Architecte de Boulogne la Maigre, nommé Ariſtote, tranſporta d'un lieu à un autre une grande tour de pierres ſans l'endommager : mais ces deux Auteurs contents de nous tranſmettre cette eſpece de phénomene de méchanique, n'ont eu garde de nous expliquer les moyens dont ſe ſervit cet Ariſtote.

Je m'en forme une idée ſur ce que je penſe que je ferois ſi j'étois chargé de pareille beſogne : la figure le démontrera mieux que je ne l'explique.

Je commencerois par percer la tour (2) en pluſieurs endroits tout autour du rez de chauſſée, par des trous larges, & diſpoſés de façon, que je puſſe à travers y paſſer de très-groſſes poutres équarries, & préparées pour en former un chaſſis (5) par le moyen d'autres, traverſantes par les trous (3). Je ferois



BELIER SUSPENDU.

déborder le grillage de ſix piés tout à l'entour, de ſorte qu'il ſerviroit de baſe à la tour, lorſque le chaſſis ſeroit bien conſolidé à tenons & mortaiſes, je le leverois par des leviers pour pouvoir gliſſer par deſſous des poutres cylindriques, & égales dans leur diametre : cela fait, je préparerois la voie en forme de platte-forme (8), d'une force proportionnée à la beſogne. Après quoi ayant ſappé les reſtes de murs qui ſoûtenoient la tour dans l'intervalle des poutres, lorſqu'elle ſe trouveroit porter entierement ſur le chaſſis ; après l'avoir aſſûrée par pluſieurs arcboutans qui appuyeroient ſur l'extrémité des poutres en tous ſens, je la mettrois en mouvement par le moyen des mouffles & des vindas, ainſi que j'ai dit pour l'Helepole ; & multipliant alors les rouleaux à mon gré, je crois que je la conduirois par la multiplication des forces ; la figure le démontre clairement.

ARTICLE XVIII.

Du Bélier ſuſpendu. On en ignore l'origine.

LA plus ſimple & la plus uſitée des machines de guerre des Anciens, fut le bélier ſuſpendu ; il en eſt de ſon origine comme de celle des terraſſes, & des tours miſes en pratique par tous les Anciens. Pluſieurs des Modernes en ont attribué l'invention, ou aux Grecs ou aux Romains. Vitruve l'attribue à tort, quoique peu affirmativement, aux Carthaginois à qui il fait raſer le château de Cadix par un bélier porté ſur les bras des ſoldats, *qui renverſoit*, dit-il, *par le moyen d'une poutre que pluſieurs hommes ſoûtenoient de leurs mains, & du bout frappant à coups redoublés ils faiſoient tomber les pierres du rang d'en haut, ainſi allant d'aſſiſe en aſſiſe, ils abbatirent toutes les fortifications.* On croira de ce récit tout ce que l'on voudra : mais le foible de cette manœuvre eſt aſſez ſenſible pour faire douter du ſuccès ; & quoi qu'il en ſoit des recherches de tous ceux qui en ont écrit, une ſeule rejette cette invention aux temps plus reculés, & la donne aux peuples de l'Aſie. Conſultons les livres Saints, & rappellons le même paſſage déja cité d'Ezéchiel : *Prenez de l'argile*, dit le Seigneur, *& répréſentez en petit le plan de Jéruſalem ; vous en formerez comme le ſiége ; vous éleverez des tours contre elle ; vous ferez des terraſſes ; vous dreſſerez un camp, & vous mettrez autour d'elle des béliers.* Après un paſſage auſſi clair, je crois que l'on peut ſe paſſer d'en citer une infinité d'autres, qui appuient ce ſentiment, & prouvent que les Aſiatiques connoiſſoient cette machine avant tous les autres peuples. D'ailleurs ſa ſimplicité nous engage à croire qu'elle a exiſté dès le commencement qu'il y a eu des guerres, ſur-tout ne trouvant nulle part que l'on en cite l'inventeur.

A l'égard du belier non ſuſpendu je n'en penſe pas autant, & je ſuis porté à croire que les Grecs ſont les premiers qui l'ont connu.

Quant à ſa deſcription la figure la montre ſuffiſamment. C'étoit une poutre d'un ſeul brin de chêne (2), aſſez ſemblable à un mât de

navire, d'une longueur & d'une groſſeur prodigieuſes, dont le bout étoit armé d'une tête de fer fondu (3) proportionnée au reſte, & de la figure de celle d'un bélier, ce qui lui fit donner ce nom : & l'on choiſit cette figure à cauſe de l'action du bélier lorſqu'il joute.

Le bélier de Vitruve devoit être coupé en ellipſe, ſans doute pour donner plus de poids à ſon choc, & peut-être auſſi pour empêcher qu'il ne pliât dans ſes extrémités, n'étant ſuſpendu que dans le milieu ; du moins il paroît que c'eſt ce qu'il a prétendu nous faire entendre.

De la tête du bélier partoient quatre bandes de fer, longues environ de quatre piés, par leſquelles elle étoit attachée au bois. A l'extrémité de chacune de ces bandes (4), il y avoit une chaîne (5) de même métal, dont un des bouts étoit attaché au crochet (6) ; & à l'autre extrémité des quatre chaînes, il y avoit un cable dont un des bouts de chacun étoit fortement amarré au dernier chaînon. Ces cables étoient allongés le long de la poutre béliere juſqu'à l'arriere (7), & liés ſerrément tous les quatre enſemble par une corde qui les tenoit fermes, & bandés autant qu'ils pouvoient l'être, ainſi qu'on le pratique ordinairement ſous les brancards d'une chaiſe de poſte pour leur donner plus de force.

A l'exrrémité de ces cables, il y en avoit un autre garni au bout d'un trelingage, c'eſt-à-dire, d'un cordage à pluſieurs branches, à chacune deſquelles il y avoit pluſieurs hommes pour bâlancer la machine. (*a*)

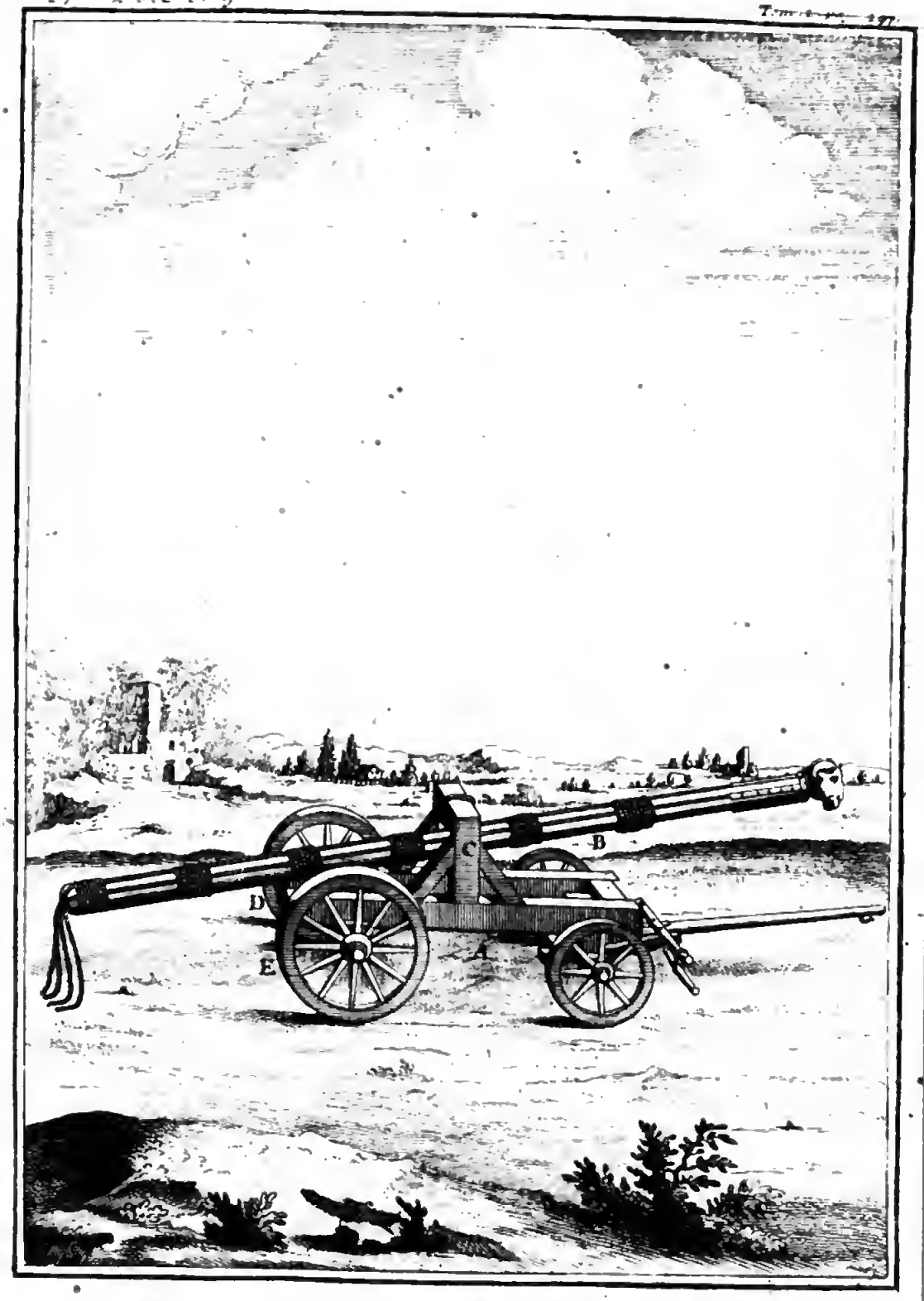
Pour fortifier d'autant plus le bélier, on faiſoit un cercle de pluſieurs tours de cordes (9), à la diſtance d'environ deux piés l'un de l'autre ; c'eſt du moins là ce que M. Perrault devoit entendre par *les cordes miſes en travers comme des ceintures, diſtantes l'une de l'autre d'un pié, & d'un palme, que Vitruve place ſur ſon bélier.*

Vitruve lui attribue un poids de 4 mille talens, c'eſt-à-dire, quatre cents quatre-vingts mille livres ; ce qui n'eſt pas exorbitant.

Cette terrible machine étoit ſuſpendue en équilibre comme la branche d'une balance avec des chaînes ou de gros cables (10), amarrés au milieu d'une puiſſante poutre de travers (11) : pour ſoûtenir la poutre on conſtruiſoit une baſe (12), en quarré long de trente à quarante piés, ou davantage, ſur plus ou moins de largeur ſelon la groſſeur du bélier.

Sur les deux côtés de cette baſe, on élevoit dix gros poteaux de vingt-cinq à trente piés de haut, ſans les tenons, dont les quatre faiſoient les encoignures. Ces poteaux étoient joints en haut par quatre ſablieres ; ainſi qu'ils l'étoient en bas avec les poutres qui faiſoient la baſe. Sur les ſablieres d'en haut, on poſoit la poutre traverſante que l'on fixoit

(*a*) Je crois le trelingage infiniment mieux placé à un anneau fixé dans le centre de la poutre, ſous le cable qui la ſuſpendoit, & ce n'eſt que par-là que l'on pouvoit lui donner un branle fixe, & bien plus puiſſant que par le bout qui dans la vibration en arriere doit s'élever, au contraire de ce qu'il ſeroit obligé de faire par l'effort des hommes ainſi placés, dont il eſt ſenſible que l'effort ne faiſoit que retarder le balancement, & le rendre ſans effet, puiſque l'effort ceſſant, la poutre ne feroit que retourner dans ſon équilibre naturel, & heurteroit le mur par des coups vacillans & ſans force, au contraire de ce qui arriveroit par les trelingages placés au milieu de la longueur, qui ne gêne & ne contraint point l'équilibre.



CHARIOT POUR LE TRANSPORT DES BELIERS.

ſolidement par des coins, des équerres de fer & des chevilles.

Toute cette charpente qui étoit quelquefois à comble plat, s'appelloit tortue béliere; elle avoit cependant le plus ſouvent le comble aigu, & étoit recouverte & enveloppée d'oſier, de terre paitrie, de peaux fraîches, & rembourrées d'herbes marines, &c. En un mot, de tout ce que nous avons ciré ci-devant, qui garantiſſoit les machines du feu, & des traits ainſi que des pierres.

Ces tortues bélieres s'approchoient du mur par le moyen des roues ou des rouleaux, ainſi que les tours; & ſouvent les aſſiégeans les environnoient d'un parapet en tette, pour les défendre d'autant mieux contre les ſorties & contre le feu, que ceux qui les faiſoient tâchoient toûjours d'y mettre, ayant le flambeau d'une main & l'épée de l'autre.

Souvent l'on battoit les murs par deux béliers à la fois, l'un haut, l'autre bas; quelquefois même à l'étage d'en haut, on en plaçoit deux pour ruiner les parapets, & les défenſes d'autant plus vîte. Les Romains n'ont pas fait uſage de ces béliers doubles, mais bien les Grecs, & alors celui d'en haut n'étoit point ſuſpendu. Nous parlerons de l'uſage de ces nouveaux après avoir rapporté quelques exemples de la groſſeur énorme des premiers.

ARTICLE XIX.

Exemples de certains Béliers d'une groſſeur extraordinaire. Sentiment de l'Auteur ſur ces maſſes ſurprenantes.

PArmi nombre de béliers dont les Hiſtoires font mention, les plus énormes ſont celui de Démerrius Poliorcete, dont l'Hiſtorien des Succeſſeurs d'Alexandre nous donne une dimenſion qui me paroît fabuleuſe. Il dit, que ce grand Capitaine *fit conduire*, devant Rhodes qu'il aſſiégeoit, *des béliers faits d'une piece de cent vingt piés de longueur*. Il me paroît impoſſible de trouver des piés de chêne d'un ſeul brin de cette longueur, & d'une groſſeur proportionnée aux efforts du bélier; car je ne penſe pas qu'aucune autre eſpece de bois fût propre à cet uſage, ils ſont trop caſſans; & quoi qu'en diſe Ammien Marcellin, ni le ſapin, ni le frêne ne ſont capables de réſiſter à un auſſi grand effort que celui d'une maſſe de ce poids qui frappe à grands coups, & ſans diſcontinuer, une maſſe de pierre qui réſiſte. Et même je ne crois pas qu'Apollodore mérite croyance, lorſqu'il parle de béliers compoſés de pluſieurs pieces, ſans doute, jointes & aſſemblées avec art & avec beaucoup de ſoin, comme on le pratique pour les mâts des vaiſſeaux de guerre du premier & du ſecond rang. Je ne crois pas que quand même ils euſſent été aſſûrés par quantité de cercles de fer & de cordes dans toute leur longueur, ils euſſent pû réſiſter à ces grands efforts.

Quelqu'énorme que nous paroiſſe celui d'Antoine, dans ſa guerre contre les Parthes; on ne doit cependant le citer qu'après celui dont nous venons de parler. Il n'avoit,

diſent les Hiſtoriens, que quatre-vingts piés de longueur.

Appien en cite deux au ſiége de Carthage d'une groſſeur ſi énorme, dit-il, qu'il falloit pour l'exécution de l'un ſix mille ſoldats, & pour l'autre une immenſité de matelots. Peut-être a-t-il voulu dire que c'étoit pour les tranſporter, puiſqu'il ne paroît pas qu'un ſi grand nombre d'hommes pût être néceſſaire pour balancer même une montagne s'il étoit poſſible qu'on put la ſuſpendre dans un équilibre parfait, à un point fixe. Ce paſſage Latin dit : *Oppugnanda Carthagini duos vaſtos arietes admovet, quorum alter à ſex mille peditibus impelleretur; alter à ſociorum navalium multitudine.* Ce qui n'eſt peut-être pas aſſez clair pour décider que ce grand nombre étoit néceſſaire pour les balancer.

Il eſt fâcheux qu'aucun Auteur ne nous ait donné une idée des forces, & des moyens que l'on employoit pour le tranſport de ces énormes machines, qui ſans doute étoient portées à la ſuite des armées : à leur défaut, voici ce que j'en imagine.

Sans doute cette poutre béliere ſe tranſporte ſur un chariot à quatre roues, d'une conſtruction particuliere *A*, compoſé d'une charpente très-forte, & la poutre béliere *B*, ſuſpendue court ſur un très-fort montant *C*, puiſſamment ſoûtenu de toutes les pieces de charpente, capables de réſiſter aux plus grands efforts; le tout retenu & bandé par de fortes lames, & des équerres de fer. J'ai dit que la poutre devoit être ſuſpendue court, pour pouvoir la tourner à droit & à gauche, la baiſſer du côté *D*, pour la lever en *E*, au gré des détours du chemin : la figure le démontre abondamment.

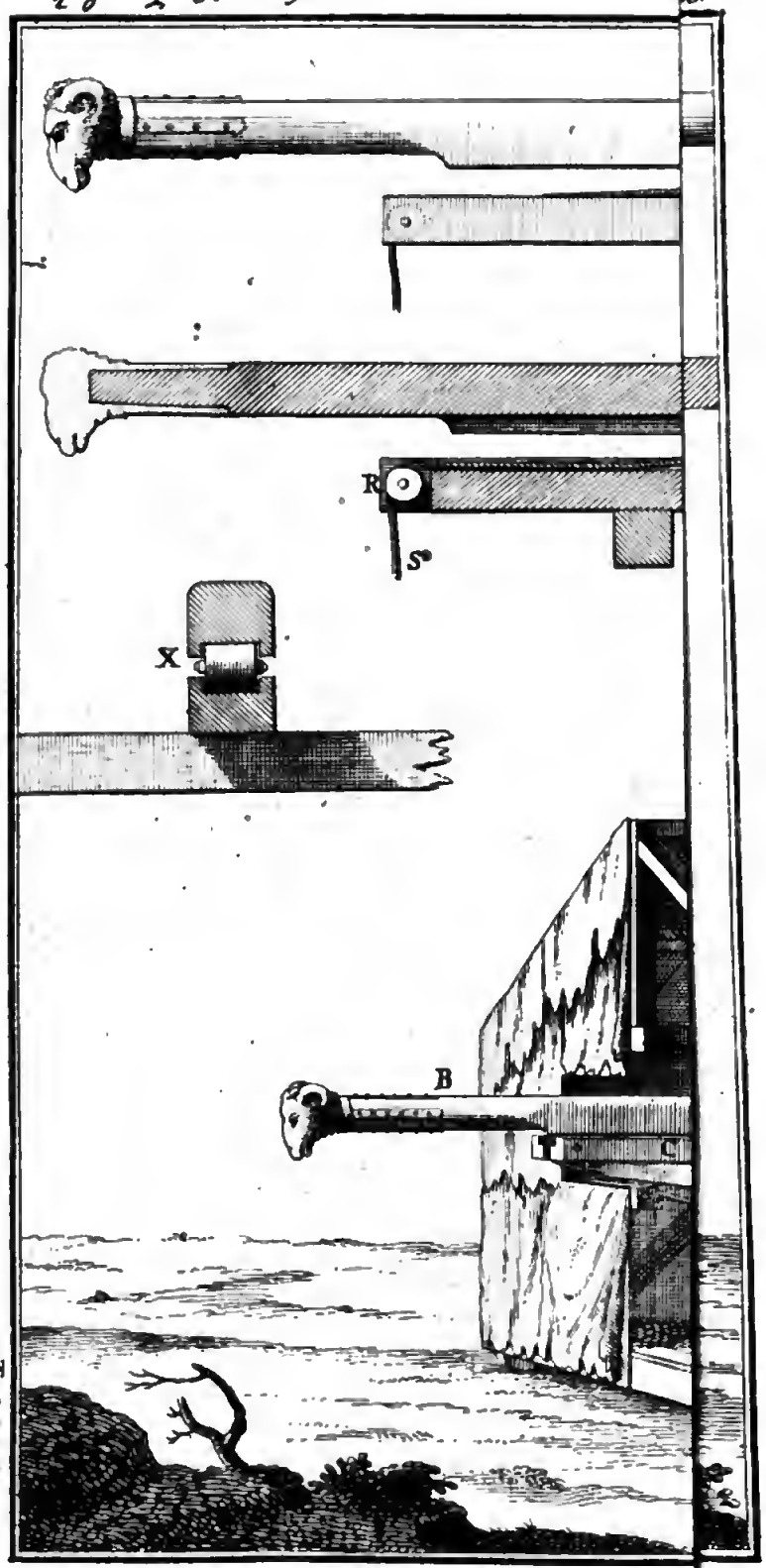
ARTICLE XX.

Du bélier non ſuſpendu ; ſa deſcription & ſes forces mouvantes.

OUtre pluſieurs Fragmens antiques, dans leſquels, ainſi que dans l'arc de Sévere, l'on trouve des figures de béliers dont la conſtruction prouve qu'ils n'étoient pas ſuſpendus ; pluſieurs Auteurs diſtinguent cette eſpece de bélier d'avec ceux dont nous venons de parler. Quelque chimériques que les ayent crus la plûpart des Savans, & que je les aye cru d'abord moi-même, n'imaginant pas que des fardeaux de cette eſpece puſſent être mis en mouvement avec aſſez de vivacité & d'aiſance pour faire l'effet des béliers, il n'eſt pas moins réel qu'ils ont exiſté, & que leur effet étoit plus puiſſant, & plus direct que celui des béliers ſuſpendus.

Leur exiſtence eſt conſtatée par le témoignage de quantité d'Auteurs contemporains. Végece attribue l'origine du nom de tortue donné aux machines qui contenoient le bélier, à ce que la tête de cette poutre ſortoit & rentroit, ainſi que celle de la tortue ; & quoique le bélier ſuſpendu dût en faire autant dans ſes vibrations, il ſemble bien plus naturel d'appliquer ce nom à celui qui ſort & rentre dans ſon écaille, ou bâtiment, par un trou pratiqué à ce deſſein.

Digitized by Google


R
S
X
B

Outre ce raiſonnement, on ne ſauroit répondre à ce que les Auteurs qui nous ont décrit ces tortues, les dépeignent fermées pardevant, & n'ayant qu'un trou pratiqué pour le paſſage du bélier. Or il eſt ſenſible que ſi ce bélier eût été toûjours ſuſpendu, ſon action n'auroit pu ſe faire par un trou, & auroit exigé que le devant & le derriere de la tortue eût reſté toûjours ouvert, pour donner une eſpace libre à ſes vibrations.

Outre que chaque tortue béliere, eut été d'une hauteur beaucoup plus grande qu'elle n'étoit véritablement, pour donner de la longueur au cable qui ſuſpendoit le bélier, qui ſans cette longueur n'eût eu aucun effet; & par le même principe, l'on n'auroit pû placer de bélier au haut & ſur le dernier étage des tours, puiſqu'il n'eût pû y être ſuſpendu que par le moyen d'une autre tour qui auroit couvert ſa charpente, de ſorte que l'on ne ſauroit douter qu'il n'y ait eu des béliers dont le mouvement étoit tout different de ceux qui étoient ſuſpendus, & l'effet plus fort & plus direct, puiſqu'ils frappoient en ligne droite; au lieu que les ſuſpendus ne pouvoient frapper qu'en ligne oblique, puiſqu'à l'extrémité de la vibration, la tête étoit beaucoup plus élevée que la queue du bélier, & cela d'autant plus que la vibration étoit plus ou moins grande. Ainſi ayant levé tous doutes ſur leur exiſtence, il reſte à ſavoir, & il m'a reſté à découvrir par quelles forces mouvantes ſe faiſoit l'action des machines. Après avoir conſulté la plûpart des Auteurs mécaniques, & reconnu que Vitruve même n'avoit pas ſur cela des idées bien nettes, quoiqu'il parle de cylindres à ce ſujet; je me ſuis arrêté aux cylindres multipliés & fixés dans leurs mouvemens par autant d'eſſieux ou d'axes, dont les extrémités en dehors des cylindres ſont fixés dans deux pieces de bois ou de fer paralleles, qui par-là les contiennent dans une égale diſtance, & empêchent leurs frotemens, qui gâteroit le principe du mouvement; ſur leſquels cylindres ainſi diſpoſés, je fais gliſſer & mouvoir mon bélier comme on le voit dans la figure.

J'ai été aidé dans cette découverte par M. d'Hermans, Meſtre-de-Camp d'infanterie, qui a un cabinet fort curieux, & qui s'eſt cru le premier inventeur de ces ſortes de cylindres paralleles, fixés par leur axe: quoique j'aie lieu de croire que les Anciens les connoiſſoient avant lui. Il n'eſt pas douteux qu'il ne fût fort aiſé de mouvoir un bélier ainſi diſpoſé, & que ſon choc ne fût fort rude.

Explication du Bélier non ſuſpendu.

A Tortue à bélier des Anciens.

B Bélier ſortant des deux côtés de la tortue qui coule, poſée ſur une chaîne de roulettes.

C Canal ou auge pratiqué dans la poutre.

D Soldats qui ſervent le bélier, & le font joüer dans la tortue par le moyen des deux cordages *E*.

F Cordage attaché au bélier & à la poutre de travers *G*, pour arrêter le béliet, & l'empêcher de ſortir de ſon canal, en le pouſſant en avant ou en arriere.

H Moulinet avec ſon cordage, & la poulie en haut, pour élever le bélier & le poſer ſur ſon auge.

Explication des forces mouvantes du Bélier.

I Bélier ſur ſa couliſſe, & porté ſur ſa chaîne de roulettes *K*.

L Anneau dans lequel eſt lié le cordage qui retient le bélier à une certaine diſtance.

M Coupe en long du bélier & de ſa couliſſe *N*.

Coupe des cylindres qui roulent, & ſont arrêtés autour de leur axe par deux bandes de fer, qui leur ſervent de chappe d'une ſeule piece *P* avec des travers *Q* qui retiennent les deux bandes paralleles comme les cylindres.

R Poulies pour faciliter le mouvement des deux cordages *S*, attachés aux deux travers des extrémités *T* des roulettes qui font agir le bélier.

V Pivot ou boulin de fer qui paſſe dans le travers du milieu d'une des poutres qui ſoûtiennent le bélier pour le tourner & battre en différents endroits.

X Coupe de travers.

Y Plan des roulettes ou cylindres.

ARTICLE XXI.

La Catapulte & la Baliſte. Antiquité de ces deux machines, ce qu'on penſe de leur origine; en uſage chez les Hebreux, long-temps avant les Grecs.

PArmi toutes les machines de guerre des Anciens, la baliſte & la catapulte ne doivent certainement pas tenir le dernier rang. Leurs effets à peu près ſemblables à ceux de nos bouches à feu, étoient produits par les reſſorts de l'air, ainſi que ceux des canons: mais avec cette différence, que pour ceux-ci, l'air renfermé dans les parties du ſalpêtre, a beſoin pour être capable de quelque effort que le feu vienne le rendre fluide, & que la flamme en diviſant ces petites chambres, donne la liberté à cette multitude de parties d'air trop reſſerrées de s'étendre & de ſe chaſſer les unes les autres vers le point où la réſiſtance eſt la moindre, ce qui donne aux boulets, balles, bombes, &c. cette impulſion ſi terrible, & a ſimplifié ſi fort nos machines de guerre.

La baliſte & la catapulte imaginées ſur des principes différens, tiroient auſſi toute leur force d'une quantité d'air renfermée & rétrecie dans une multitude de capillamens ou de tuyaux, par le tortillement & par le bandage extraordinaire d'un très-grand nombre de cordes faites ou de cheveux de femme ou de boyaux tors, & arrangés les unes ſur les autres, qui venant à ſe débander, produiſoient une force capable de chaſſer les plus gros traits & les plus groſſes pierres. Ces deux machines étoient d'ailleurs très-ſimples, & une fois le principe de leur force connu elles ont dû être tout d'un coup portées à leur perfection, ce qui n'eſt pas arrivé à nos bouches à feu qui en ſont peut-être encore fort éloignées.

L'origine de la baliſte & de la catapulte ne nous eſt pas plus connue, que celle de toutes les machines dont nous venons de parler: mais nous pouvons ainſi que pour

les

les précédentes en dénier la découverte aux Grecs & aux Romains, & l'attribuer aux peuples de l'Aſie bien avant eux, puiſque les Livres ſacrés en font mention, & qu'un célebre Commentateur * en attribue l'invention à Oſias, Roi de Juda, qui régnoit en 3194. juſqu'en 3257. Il eſt vrai que l'Ecriture dit, qu'*il fit de plus dans Jéruſalem des machines d'une invention particuliere, pour être miſes ſur les tours & ſur les coins des murs, pour lancer des dards & de groſſes pierres; & ſon nom devint célebre dans les pays éloignés.* Peut-être auſſi ce nom ne devint-il pas ſeulement célebre par cette découverte; ce premier ayant tant d'autres qualités recommandables. Quoi qu'il en ſoit, quand ce Prince n'en ſeroit pas l'inventeur, voilà la baliſte & la catapulte en uſage, & exprimés encore plus clairement dans d'autres endroits de l'Ecriture, puiſqu'il eſt dit par Ezéchiel, *que Nabuchodonoſor placera ſes machines de cordes; il les placera contre vos murs.* Ce terme de corde, par bien des raiſons, ne peut être attribué qu'à la baliſte & la catapulte, puiſque dans un autre endroit, lorſqu'il veut parler du bélier, dont pluſieurs ont cru qu'il entendoit parler dans ce paſſage, il ne ſe ſert point d'autres termes que celui de bélier, & que l'on ſait qu'à la réſerve du cable, ſuſpendant la poutre, on ne ſe ſervoit point de corde dans l'uſage du bélier.

Plutarque & Diodore de Sicile, attribuent à tort à un certain Artemon, la gloire de l'invention des machines; mais il ſeroit fort extraordinaire qu'un homme ſans étude, ſans application, ſans éducation, vicieux, poltron & voluptueux, tel qu'on nous dépeint cet Artemon, eût pû imaginer des choſes auſſi belles, & dont les effets étoient ſi ſurprenans. Mais il ne ſeroit pas extraordinaire que cet Artemon ayant connoiſſance de ces machines qu'il avoit peut-être vûes en Judée ou en Aſie, s'en fût dit l'auteur & l'inventeur, comme il arriva à Archimede, à qui on a attribué le fameux Corbeau, quoiqu'on l'eût déja mis en uſage au ſiége de Samos, où les libéralités de Périclès attirerent & créérent tant d'habiles Ingénieurs.

* Dom Calmet, Diſſertation ſur la milice des Hébreux.

ARTICLE XXII.

Raiſons qui peuvent avoir cauſé les variations des Auteurs anciens ſur le baliſte & la catapulte, qu'ils confondent enſemble. Que tous les Auteurs ſont unanimes à l'égard des forces mouvantes de ces deux machines.

PLuſieurs Auteurs ont ſouvent confondu ces termes de baliſte & de catapulte, qu'ils ont employés indifféremment l'un pour l'autre, comme ſi ces deux machines étoient les mêmes; & cette erreur ſeroit ſéduiſante, ſi nous trouvions dans l'examen de ceux à qui nous devons le plus de foi comme étant militaires, qu'ils ont toûjours ſépa-

ré ces deux machines. Végece attribue à l'Onagre des effets différens de ceux de la baliſte. Polybe & Joſephe les ont diſtingués : l'un dit, parlant du ſiége de Thebes par Philippe, qu'il y avoit cent cinquante catapultes & vingt-cinq baliſtes ; & l'autre dit que Tite avoit au ſiége de Jéruſalem trois cents catapultes & quarante baliſtes. Ces derniers n'étoient point d'un uſage auſſi fréquent dans les ſiéges que la catapulte, qui lançoit & des fléches, & des traits, & des pierres d'une énorme groſſeur, & c'eſt ſans doute ce qui a fait confondre ces deux machines enſemble que cette propriété de la catapulte de lancer auſſi des traits & des fléches tout à la fois. Peut-être que lorſqu'on la deſtinoit à cet uſage, on y ajoûtoit un canal pour contenir le trait, & qu'alors on la nommoit la baliſte.

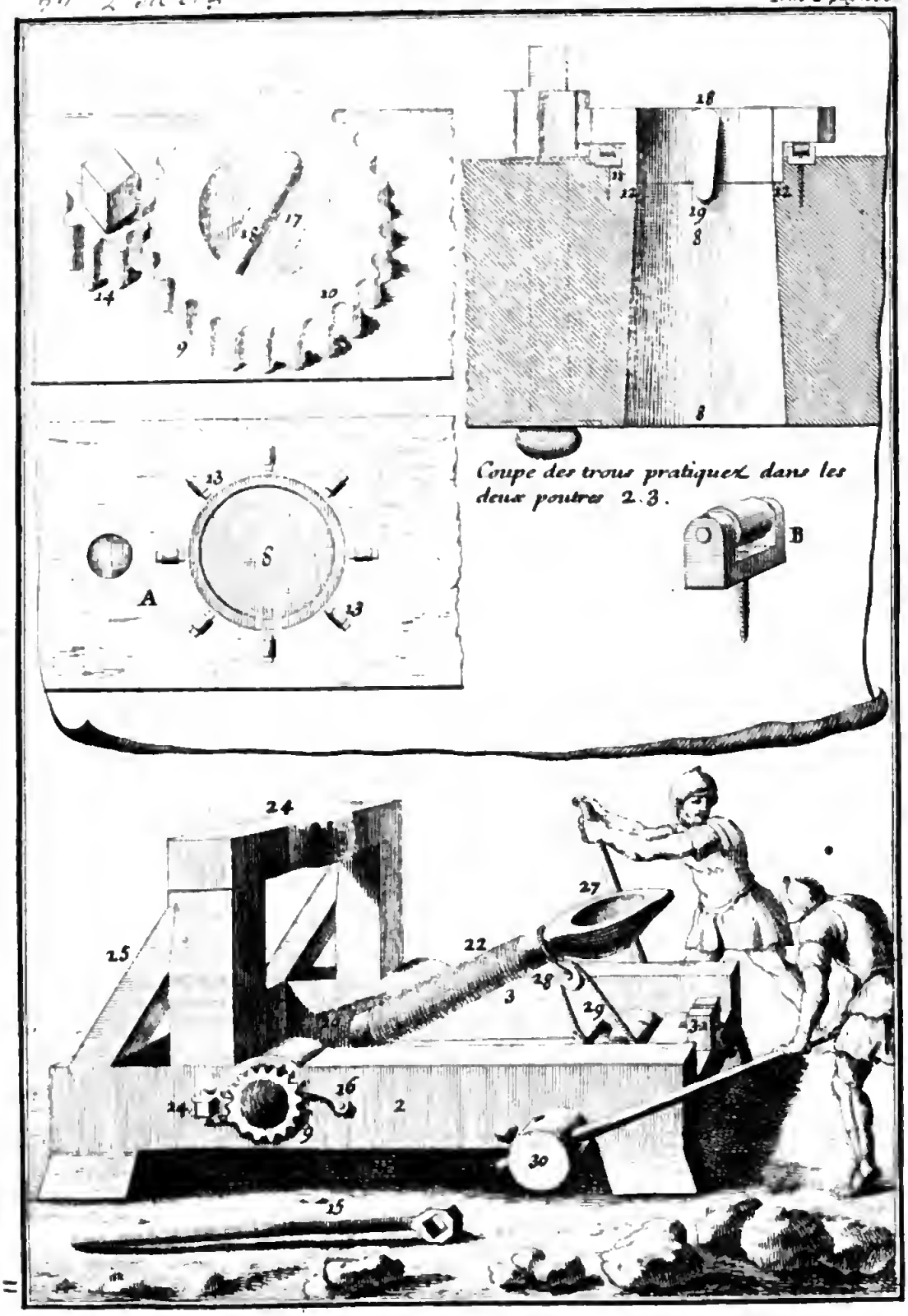
Il arrivoit auſſi que la baliſte lançoit des pierres ; Iſidore le dit formellement : *Baliſtam verbere nervorum torqueri, magnâ vi jacere aut haſtas, aut ſaxa.*

On voit certaines arbalêtres où l'on met une eſpece de rets comme celui d'une fronde, qui ſans doute étoit deſtiné à contenir & lancer la pierre. La baliſte n'étoit point d'un auſſi grand effet que la catapulte, dont la charpente étant moins compoſée, & l'exécution, demandant moins de monde, on en faiſoit un uſage beaucoup plus fréquent.

Les nations ont nommé ces deux machines de guerre de bien des noms différens ; Céſar l'appelle tantôt catapulte, tantôt *onager*, onagre ; d'autres l'appellent *tormentum* ; Froiſſard l'appelle engin ; d'autres ont voulu qu'elle fût appellée ſcorpion : mais celui-ci étoit un inſtrument bien différent, & ſuivant Végece, c'étoit ce que de ſon temps on appelloit *manubaliſte*, c'eſt-à-dire, arbalêtre, dont nos peres ont uſé, & que nous avons quittée pour nos fuſils, quoique ceux-ci ne ſoient ni auſſi meurtriers, ni d'une direction auſſi aſſûrée, & en général d'un uſage moins avantageux ſi l'on en ôtoit la bayonnette. *Cæſar caſtris*, dit Hirtius, *ſcorpionum catapultorum magnam vim habebat.* Ce grand Capitaine connoiſſoit trop l'avantage des machines, pour marcher ſans en avoir un équipage bien complet.

Voilà quant à leurs noms : quant à leur conſtruction & leurs forces mouvantes, les Auteurs ne ſont pas tous d'accord ; & la plûpart de ceux qui en ont donné des plans ou des deſcriptions, paroiſſent avoir travaillé plutôt d'après leur imagination que d'après une connoiſſance exacte, entr'autres Lypſe, Choul, Fabrette, Perrault, &c.

Ammien-Marcellin nous en donne une deſcription qui m'a paru aſſez claire, pour en tirer celle que l'on verra dans l'article qui ſuit. Elle eſt, dit-il, compoſée (la catapulte) de deux poutres courbées, qui ſont jointes à leurs extrémités par deux traverſans aux deux côtés ; & vers le milieu de leur courbure, on pratique deux trous arrondis, oppoſés l'un à l'autre, & larges à proportion du poids qu'on veut jetter. C'eſt dans ces deux trous que l'on fait paſſer un cordage replié en pluſieurs tours qui paſſent deſſus & deſſous deux chevilles de fer qui partagent cette eſpece d'écheveau de cordes. Au milieu de ce cordage partagé par deux chevilles de fer, on introduit le bout d'une piece de bois, ou bras, fait en ma-



Coupe des trous pratiquez dans les deux poutres 2. 3.

CATAPULTE DE BATTERIE.

niere d'axe de charette. Lorſqu'il eſt queſtion de s'en ſervir, l'on entortille, & l'on bande les cordes également des deux côtés, après avoir fixé les deux chevilles, alors on baiſſe le bras par le bout d'en haut par le moyen d'un moulinet, & ce bout eſt retenu par une détente : on met alors la pierre à l'extrémité de ce bras qui forme un cuilleron. Un homme lâche alors la détente d'un coup de maillet, & fait partir le bras qui va frapper contre un montant, au milieu duquel il y a un couſſinet rempli de paille hachée, ce qui lance la pierre d'une force extraordinaire. Voilà, du moins à très-peu de changement près le texte d'Ammien-Marcellin, qui eſt beaucoup plus clair, quoiqu'il ne ſoit pas Hiſtorien, que ne le ſont la plûpart de nos Auteurs dogmatiques.

Preſque tous conviennent des forces mouvantes, & attribuent tout le reſſort de la machine à cette multitude de cordages, faits de cheveux de femmes, ou de boyaux, arrangés en maniere de cheveux, qui étant tors ne repréſentent pas mal le cable de deux ou trois piés de diametre, dont nous font mention ceux qui n'ont pas compris l'arrangement de cette eſpece d'écheveau de boyaux.

Voyons Végece, qui après cette explication nous paroît infiniment plus clair. " L'Onagre, dit-il, eſt une „ machine propre à jetter des pier„ res ; & ſelon qu'elle eſt grande & „ forte, & que les cordages qui ſont „ faits de nerfs, ſont gros & épais, „ elle pouſſe & chaſſe des corps plus „ lourds & plus peſans, mais avec „ tant de force & de violence que ſes „ coups partant de la machine, ſont „ comparables à ceux de la foudre.„ *Onager autem dirigit lapides, ſed pro nervorum craſſitudine & magnitudine Saxorum pondera jaculatur; nam quanto amplior fuerit, tanto majora ſaxa fulminis more contorquet.* Venons à la deſcription exacte & détaillée de cette fameuſe machine.

ARTICLE XXIII.

De la catapulte ; ſa ſtructure & ſes proportions ; les forces agiſſantes de cette machine, & la maniere de la bander.

LEs Anciens avoient des machines de guerre de pluſieurs tailles, comme nous avons des canons de pluſieurs calibres, & leurs machines de campagne, ou celles dont ils uſoient dans les combats ou batailles, étoient, ainſi que nos canons celles, dont les balles ou pierres étoient d'un moindre poids : mais elles n'étoient pas les moins meurtrieres, vû que leur ſervice étoit plus aiſé & leurs coups plus redoublés. La catapulte étoit plus aiſée à ſervir que la baliſte, & celles de campagnes étoient à roues pour pouvoir être plus aiſément tranſportées. Celles qui étoient le plus d'uſage, étoient les centenaires, ou celles qui lançoient un poids de cents livre. C'eſt celle dont nous allons donner la deſcription & la ſtructure Je préviens auparavant qu'on doit dans le cours de cet ouvrage prendre la livre pour

douze onces, ainſi que l'on croit qu'étoit la livre Romaine.

La catapulte ſe conſtruiſoit ainſi : on faiſoit une baſe ou chaſſis de deux groſſes poutres (2) (3), longues de quinze diametres des trous des chapiteaux ; c'eſt-à-dire, dix-ſept piés huit pouces ; leur largeur de deux diametres & quatre pouces, c'eſt-à-dire, deux piés deux pouces & demi, & leur épaiſſeur au moins de quinze pouces & trois lignes, & même plus, cela ne fait rien.

Aux deux extrémités de chaque poutre, on faiſoit de doubles mortoiſes, pour recevoir les huit tenons des deux traverſans (4) (5), chacun de quatre diametres de longueur, c'eſt-à-dire, trois piés neuf pouces ſans les tenons ; obſervant d'en marquer exactement le centre par une ligne creuſe (6). Le traverſant (5) devoit être courbe, ou moins épais que l'autre, où l'on pratiquoit au milieu une entaille arrondie, pour donner une plus grande courbure à l'arbre, ou bras dont nous parlerons bientôt. *

Au ſixieme diametre, qui conſtate la longueur des poutres, on pratiquoit dans le milieu de leur largeur à travers l'épaiſſeur, un trou parfaitement rond (8), de ſeize pouces de diametre, de façon que celui de l'une répondît à l'autre, & qu'ils s'élargiſſent vers l'intérieur du chaſſis en forme de pavillon de trompette, c'eſt-à-dire, qu'ayant ſeize pouces en dehors, ils en euſſent dix-ſept & demi en dedans. Il falloit en adoucir l'entrée, & en abbattre la carne tout autour.

Les chapiteaux (9) étoient de fonte, ou de fer, compoſés chacun d'une roue dentée (10), de deux pouces & demi d'épaiſſeur. Le trou du milieu devoit être de onze pouces trois lignes de diametre, parfaitement rond, & les carnes abbattues ; le rebord intérieur (11) de quatre pouces de hauteur, ſon épaiſſeur d'un pouce : mais comme par cette épaiſſeur, il ſe trouvoit plus large d'un pouce que le trou pratiqué à travers les poutres, on faiſoit une entaille à l'entour (12), de quatre pouces de profondeur pour l'introduire juſte dans l'entaille. Comme il y auroit eu un trop grand frottement, ſi les chapiteaux euſſent appuyé à plein contre les poutres par l'extrême tenrion des cordages qui les euſſent ſerrés contre elle ; pour rémedier à cet inconvenient, on plaçoit huit roulettes (13) d'un pouce de diametre ſur quatorze lignes de longueur, ſous le chapiteau contre la pourre, leſquelles ainſi poſées circulairement, tournant ſur leur axe à meſure que l'on tournoit le chapiteau, comme on voit en *A*, & dans la roulette ſéparée *B*, empêchoient le frottement, & facilitoient le mouvement.

Ces roulettes de cuivre fondu, devoient être tournées & égales dans tout leur diametre, pour que le chapiteau portât également ſur toutes.

On poſoit deſſus le chapiteau (9), de ſorte que les cylindres ne débordaſſent point vers les dents de la roue, leſquelles recevoient un fort pignon (14), qui par le moyen d'une clé (15), faiſoit tourner la roue de chapiteau pour le bandage, à laquelle on appliquoit un ou deux crochets d'arrêt (16), leſquels on mettoit doubles pour plus de précaution contre l'ef-

* *Nota.* Que nous obſervons ſes proportions de la catapulte ſur la groſſeur du chapiteau, qui décide de la grandeur de la machine, ainſi que de ſa puiſſance.

fort du bandage, qui par l'effet des roulettes pouvoit d'autant plus aiſément lâcher, attendu que la tention des cordes eſt concevable, ſur-tout dans une catapulte qui chaſſe trois ou quatre cents peſant.

Pour tendre les cordes à ces derniers, il faut multiplier les roues, & par conſéquent les crochets d'arrêt.

Pour les petites catapultes depuis dix livres juſqu'à vingt ou trente; à la place des roulettes, on place ſur le chapiteau, un cercle de fer qui s'éleve au-deſſus du bois de trois ou quatre lignes, ſur lequel le frottement eſt beaucoup moindre qu'il ne ſeroit ſur le bois.

Le trou du chapiteau eſt partagé diametralement par un fort boulon, ou travers plat de fer battu à froid, qui s'enchâſſe dans deux entailles quartées d'environ un pouce de profondeur dans l'épaiſſeur des chapiteaux. Il doit être de deux pouces quatre lignes dans ſa plus grande épaiſſeur d'en haut (18) & arrondi & poli, autant qu'il eſt poſſible pour que les cordes qui ſont arrangées deſſus, n'en ſoient, ni coupées ni arrêtées. La hauteur de cette piece doit être de huit pouces, allant en diminuant depuis le milieu juſqu'en bas, qui ne doit avoir qu'un pouce. Cette hauteur lui donne la force pour ne pas rompre ou plier par l'effort.

Je crois qu'il ſeroit plus sûr de fondre le chapiteau avec ſon travers, le faiſant de même métal.

Les deux chapiteaux étant appliqués, & mis dans le même ſens, de façon qu'ils préſentent leurs deux travers paralleles, on arrête le bout du cordage à l'un d'eux; enſuite on le devide juſqu'au bout d'un travers à l'autre, l'arrangeant avec ſoin pour qu'il ne croiſe point, ni ne chevauche l'un ſur l'autre: ce qui forme un gros écheveau (20), qui doit remplir toute la capacité des deux trous, & dont le bout s'arrête en dehors comme on a fait en dedans. On doit avoir grande attention que chaque lit de corde ſoit tendu également, & le plus qu'il eſt poſſible, frottant de temps à autres la corde avec du ſavon, pour faciliter l'arrangement que la premiere tention lui donnera.

La baſe & l'écheveau de la machine, ainſi diſpoſées à quatre pouces en arriere, on élevera un fort montant (21), compoſé de deux poteaux en bois de chêne équarris de quatorze pouces de groſſeur, & de trois traverſans à tenons & mortoiſes. Ce montant doit être incliné vers l'écheveau, de ſorte que ſon extrémité d'en haut ſoit au-deſſus de l'écheveau même un peu en avant, afin que le bras (22) le frappant un peu obliquement, ne forme pas tout-à-fait l'angle droit avec la baſe de la machine. Au centre du montant doit être un gros couſſinet (21), couvert de cuir de bœuf, paſſé & garni de bourre. La hauteur du montant (24), doit être de ſept diametres & demi, & trois pouces, appuyé derriere par trois arcboutans ou contrefiches (25), dont celle du milieu (26) appuie au traverſant (24), le tout embraſſé de bonnes équerres de fer, larges de quatre pouces, & épaiſſes de trois lignes, aſſûrées par des boulons.

Le bras ou ſtyle dont le bout d'en bas eſt paſſé dans le centre de l'écheveau, qui l'embraſſe de part & d'autre, doit être d'un excellent bois de frêne le plus ſain qu'il ſe pourra, long de quinze à ſeize diametres, le bout d'en bas de dix pouces d'é-

paiſſeur ſut quatorze de largeur, dont les carnes doivent être bien abbattues, pour ne couper ni altérer les cordes qui l'embraſſent, leſquelles doivent être de boyaux. Le bras doit être taillé en ellipſe, pour éviter qu'il ne plie juſqu'à l'endroit qui frappe le couſſinet, qui doit être plat, crainte que d'un ſeul coup il ne le partage en deux; dans cet endroit il doit être un peu courbe. Pour le fortifier davantage, on doit le nerver comme les arſons d'une ſelle avec de la toille & de la colle forte, & l'entourrer outre cela d'une corde gaudetonée de deux lignes de diametre, autant près à près qu'il ſe pourra. La figure fait aſſez comprendre chaque piece.

Comme l'effort de cette derniere piece eſt ſurprenant, ainſi que je l'ai vérifié dans une petite catapulte que j'ai, qui ne porte que demi livre; les Anciens n'avoient rien trouvé de plus capable d'y réſiſter que de joindre pour les bras des groſſes machines, deux arbres en long qu'ils aſſembloient avec beaucoup d'art, & qu'ils aſſûroient par une forte liaſſe de cordes gaudetonnées.

Il faut avoir une entiere attention pour placer le bout du bras exactement dans le milieu de l'écheveau; ſans quoi, en bandant la catapulte, l'effort devenant inégal, toutes les cordes caſſeroient du côté où il ſeroit le plus violent.

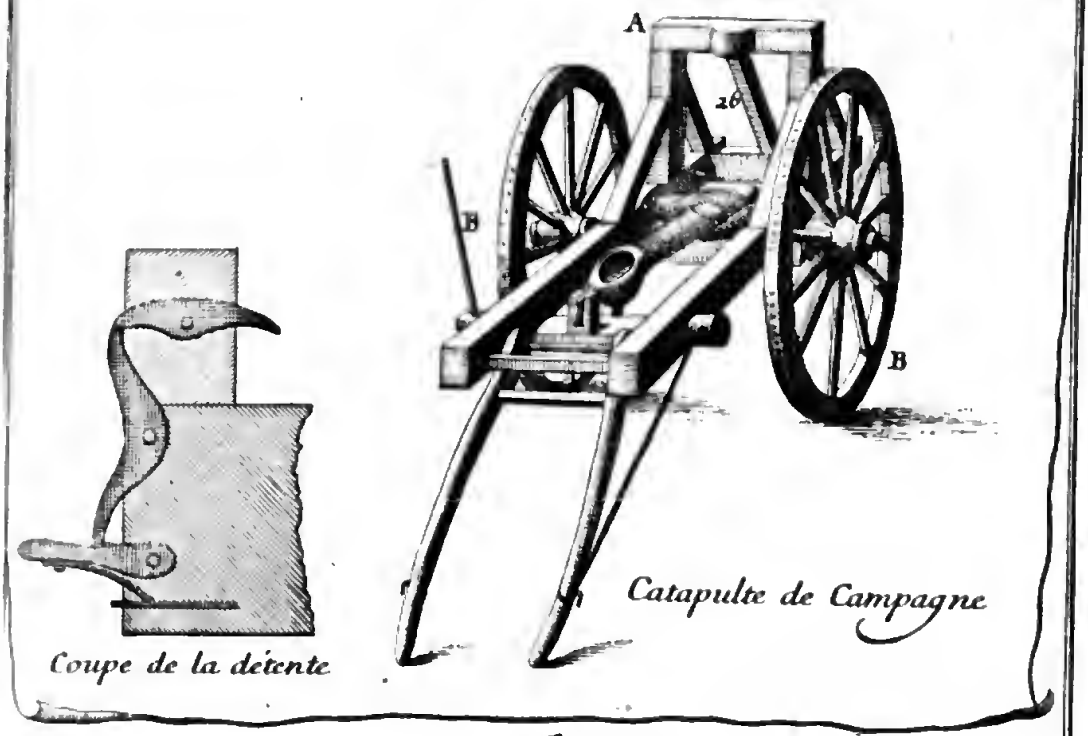
C'eſt mal à propos que le Commentateur de Vitruve, ainſi que Fabretti, ſe ſont mis en tête que la ſeule force de la catapulte conſiſtoit dans le bras, qu'ils rendent pliant comme un arc: elle réſide uniquement dans l'écheveau, dont le plus ou moins de tention fait tout le reſſort de cette machine.

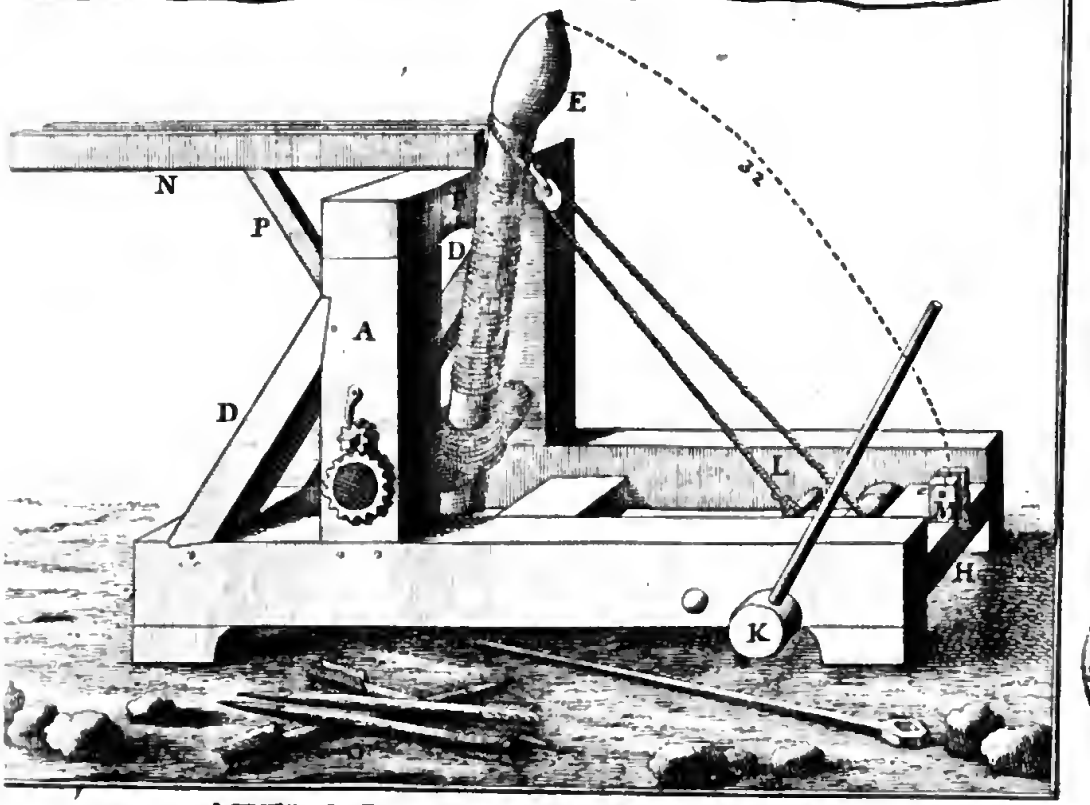
Pour bander tant les grandes catapultes que celles de campagne il ne s'agiſſoit que de tourner également les chapiteaux par le moyen de la clé & des pignons. Chaque dent étant numérotée, il eſt aiſé de ne pas tourner plus à un chapiteau qu'à l'autre, & au défaut de ces numeros, on peut connoître l'inégalité de la tention en frappant à droit & à gauche du bras ſur l'écheveau; le côté moins tendu rend un ſon différent, qui eſt le même lorſque les tentions des deux côtés ſont égales.

Avant de paſſer au moyen dont on amenoit le bras ſur la détente, il eſt bon de dire, que ſon extrémité d'en haut étoit conſtruite en forme de cuilleron, ou terminée par une main de fer ſur laquelle on plaçoit les pierres.

Pour bander le bras, on l'embraſſe par un cordage au deſſous du cuilleron auquel cordage tient un fort crochet de fer, auquel on accroche un mouffle (28), qui doit être de cuivre à double rouet. Si l'effort eſt grand, on en place un autre à la baſe de la catapulte au centre du traverſant ou eſt placée la détente. On paſſe de l'un à l'autre, un corde (29) dont le bout aboutit à un treuil (30) au tour duquel on devide la corde, juſqu'à ce que le bout du bras vienne ſe placer ſur le travers de détente: on l'accroche à la détente, qui eſt compoſée d'un fort crochet, capable de retenir ſeul le bras; alors on charge le cuilleron, ou la main de fer du corps à lancet, après quoi l'on décroche le mouffle du bras, & d'un grand coup de maillet, faiſant partir la détente, le mouvement du bras chaſſe alors tout ce qui étoit ſur le cuilleron, ou la main, en allant frapper contre le couſſinet.

Il faut obſerver pour la tention parfaite, que le bras tendu doit for-

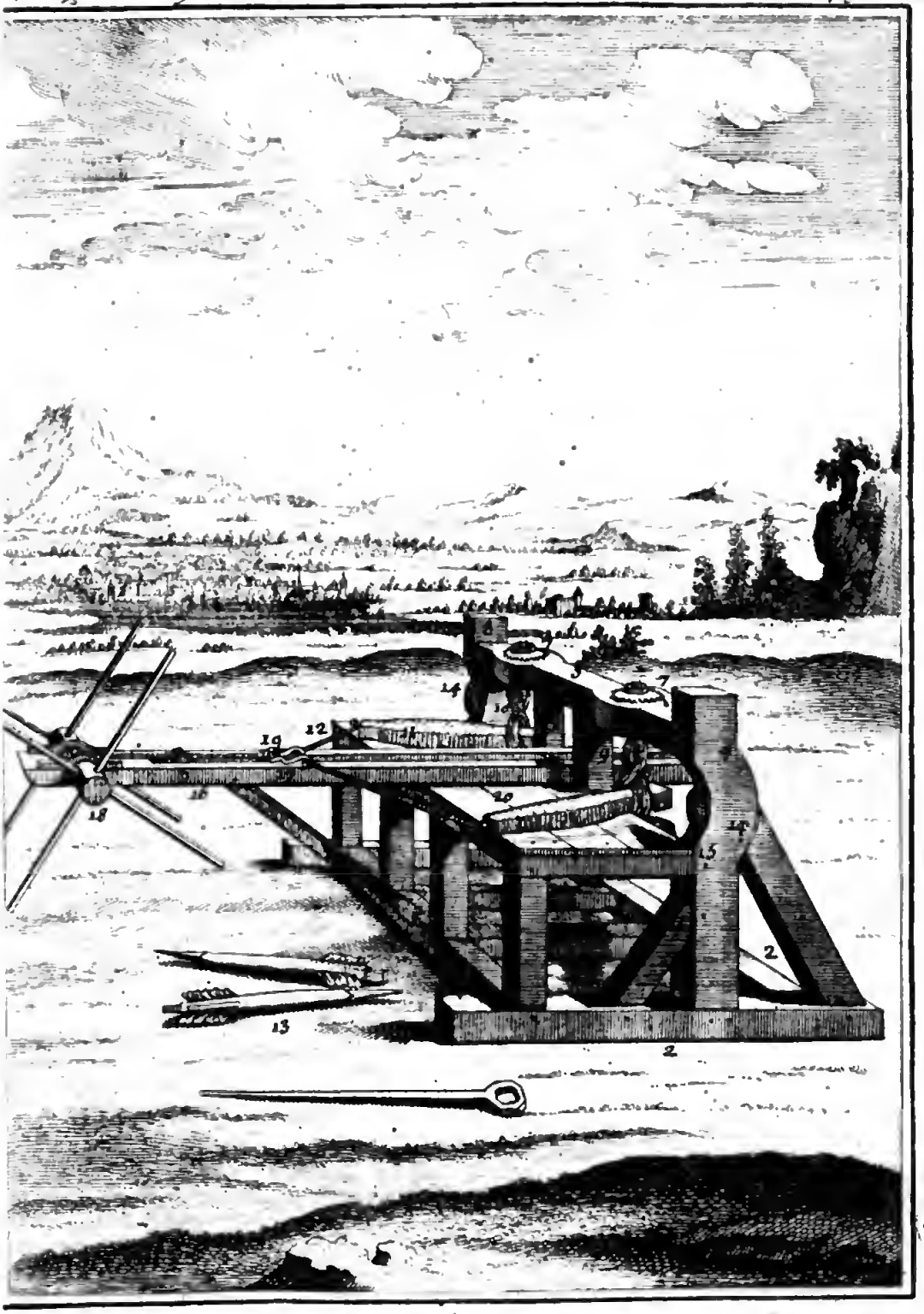




AUTRE CATAPULTE DE BATTERIE
avec ses Chapiteaux attachez au montant, et son canal pour lancer des gros traits, ou plusieurs à la fois.

F.

Digitized by Google



LA BALISTE DE SIEGE.

mer une angle de 90 degrés, du point où il arrive au point dont il eſt parti, c'eſt-à-dire, du couſſinet à la détente, ce qui oblige à placer la détente plus baſſe que la baſe ſupérieure des poutres qui compoſent celle de la machine, en diminuant vers le centre l'épaiſſeur du travers.

Pour charger le bras, on s'y prenoit d'autant de manieres différentes que l'on vouloit lancer de différens corps. Si c'étoit des cailloux, on les enfermoit dans un panier d'ozier, qui entroit de meſure dans les cuillerons; ſi c'étoit des balles, la même choſe; ſi c'étoit une ſeule balle ou pierre, on la plaçoit ſur la main. Alors ſelon le plus ou moins d'élévation du devant de la baſe, ou ſelon le plus ou moins de degré de tenrion, la catapulte portoit plus ou moins loin.

Par ma petite catapulte qui n'a que dix pouces de longueur ſur 13 de largeur, j'ai chaſſé une balle de plomb d'une livre à deux cents trente toiſes, le bandage étant pouſſé juſqu'à trente ſix degrés.

Celle dont nous venons de donner les dimenſions, ſembleroit devoir porter à 45 degrés d'élévation, au moins juſqu'à 400 toiſes: n'ayant pas été en état d'en faire l'expérience, nous n'oſons l'aſſûrer.

Dans la colonne Trajane, il paroît une catapulte ſur des roues, & j'augure que ç'en étoit une de campagne, celles de ſiége étant trop peſantes, étoient portées démontées, & conſtruites ſur les lieux, les armées ſe contentant de porter à leur ſuite les ferrures, les chapiteaux, les cordages, les bras, &c. ainſi que les Hiſtoriens nous l'apprennent, & je crois le calibre de celles de campagne de cent livres.

Vitruve nous donne ſous le nom de la baliſte les proportions du poids à lancer avec les chapiteaux de la catapulte. La catapulte qui jette une pierre de deux livres, doit avoir les trous de ſes chapiteaux de la largeur de 5 doigts, pour 4 liv. 6 à 7 doigts, pour 10 liv. 8 doigts, pour 20 liv. 10 doigts, pour 40 liv. 12 doigts $\frac{1}{4}$, 60 liv. 13 doigts $\frac{7}{8}$, 80 liv. 15 doigts, 120 liv. 1 pié & demi & 2 doigts, 160 liv. 2 piés 5 doigts, 200 liv. 2 piés 6 doigts, 210 liv. 2 piés 7 doigts, 250 liv. 2 piés 11 doigts & demi.

Sans doute que pour des plus grands poids, les trous des chapiteaux étoient plus grands, & quelquefois juſqu'à 3, 4 ou 5 piés de diametre; alors l'on étoit obligé pour y parvenir, de joindre deux poutres énormes enſemble avec beaucoup d'art, pour trouver dans cette double largeur l'eſpace à creuſer de pareils trous, & par-là on pouvoit conſtruire des catapultes qui lançoient juſqu'à un millier peſant.

Il eſt une autre maniere de conſtruire les catapultes, laquelle n'exige pas autant de longueur dans les pourres de baſe, & dont les trous pour les chapiteaux ſont creuſés dans les montans, comme on voit en la figure *A*.

Lorſqu'on vouloit lancer des traits avec la catapulte, on plaçoit ſur le traverſant *F*, un canal arrondi de bois de chêne en forme de goutiere *N*, long de ſix diametres, & ſa largeur conforme au gros trait, ou au faiſceau de fleches *O* qu'on veut lancer, & dont la groſſeur ou le nombre eſt reglé ſur la force de la machine. Le canal ou la goutriere, comme il plaira l'appeller, étoit ſoûtenu bien horiſontalement par l'arc-boutant *P*, & placé à deux pouces du couſſinet, pour n'être

point heurté par le bras. Lorſqu'on tiroit un faiſceau de fleches, on les plaçoit dans une boîte ou rouleau de bois bien parallele, & appuyant également au cul de la boîte, ou rouleau, qui débordoit de 6 à 7 pouces le couſſinet, & contre lequel le bras venant frapper, chaſſoit les fleches, & faiſoit ſans doute un très grand écart dans les rangs.

Le bras devoit être conſtruit de façon, que l'endroit qui frappoit la boîte ou le trait, fût plat, & parallele avec la coupe du trait, ou le cul de la boîte pour lui communiquer toute ſa force. Ma petite catapulte a lancé juſqu'à dix fleches, à près de cent pas avec huit degrés d'élévation: ſans doute qu'ainſi que pour nos mortiers, on ſe ſervoit du quart de cercle pour les pointer.

ARTICLE XXIV.

*De la Baliſte; ſa deſcription & le principe de ſon mouvement; du poids des pierres de la catapulte; * de la groſſeur & de la longueur des traits de la baliſte, ſelon la grandeur du diametre; des chapiteaux de ces deux machines.*

QUoique l'expérience que nous en avons faite, nous prouve que la baliſte étoit quelquefois employée à lancer des balles ou boulets de plomb, égaux au poids des gros traits qu'elle lançoit, ſon véritable uſage étoit pour lancer des traits d'une longueur & d'un poids ſurpetenant, ou quelquefois pluſieurs enſemble.

La figure ci-jointe expliquera plus intelligiblement qu'aucun diſcours, ſa conſtruction, & le principe de ſes forces, qui conſiſte, ainſi que celle de la catapulte, dans la tenſion d'un écheveau de cordes tordu avec force.

Les dimenſions ſont celles d'une baliſte, qui lance un trait de 60 livres, long de trois piés neuf lignes; ainſi ſes chapiteaux, dont le diametre eſt la regle de toutes les autres pieces de la machine, étoient de huit pouces 9 lignes, c'eſt-à-dire, qu'il doit être le cinquieme de la longueur du trait.

La machine eſt compoſée d'une baſe (2), de deux montans (3) (4), de quinze diametres & dix lignes de hauteur ſans les tenons, de deux traverſans (5) (6). Leur longueur eſt de 17 diametres dix lignes, (7) ſont les chapiteaux du traverſant (5) (8), les chapiteaux de celui d'en bas (6), les deux traverſans ſont ſoûtenus & fortifiés de deux poteaux équarris (9), de cinq diametres de hauteur, ſans les tenons, & de deux piés de groſſeur comme les montans.

L'intervalle d'entre les deux poteaux (9), & les deux montans (3) (4), où ſont placés les chapiteaux, eſt de 7 diametres on environ, (10) ſont les deux échevaux de cordes de droite & de gauche, (11) les deux bras engagés dans le centre des écheveaux, leur longueur eſt de dix diametres, compris les deux crochets

* J'ai rapporté à l'Article précédent ce qui ne regarde que la catapulte, touchant la proportion dont il s'agit.

qui

Digitized by Google

32. e. 2 Du T. 3

BALISTE E

Digitized by Google

qui ſont à l'extrémité de chaque bras, ou la corde, ou pour mieux dire, le gros cable eſt attaché comme celle d'une arbalêtre : ce cable doit être fait de cordes de boyaux extrêmement tendues, & lorſqu'il s'allonge on le racourcit en le tordant.

Les bras doivent être conformes à celui de la catapulte, au cuilleron près, dont ils n'ont que faire, & ils ne doivent point plier, non plus que celui-là, & doivent être placés à même hauteur & parallelement l'un à l'autre, dans le centre de chaque écheveau.

Les traits (13) doivent être auſſi égaux en tous ſens. Les deux montans (3) (4) doivent être courbés à l'endroit (14) où les bras frappent dans la détente, & où l'on pratique les deux couſſinets (15). Cette courbure donne l'eſpace ſuffiſant aux bras pour achever de décrire le quart de cercle, ou former l'angle droit : comme il importe peu que ces bras frappent le montant du milieu ou du bout, on peut rétrécir la largeur des deux chaſſis, où ſont placés les écheveaux, mais non la hauteur.

Entre les poteaux (9) on introduit l'arbrier (16), lequel étant plus large que l'intervalle des poteaux, paſſe au travers, avec l'aide d'une entaille à chacun des deux poteaux, laquelle ſert à le contenir.

L'on pratique ſur cet arbrier un canal parfaitement droit, dans lequel on place le trait, & la longueur dudit canal ſe regle ſur celle de la corde (12) dans ſa plus grande courbure ou tenſion ; & au point où arrive ſon centre, on pratique la noix de la détente (17), pour la recevoir & la retenir juſqu'à ce que par la détente, ſemblable à celle d'une arbalêtre, on faſſe partir la machine.

Il faut obſerver de placer l'arbrier de façon qu'il ne ſoit ni plus haut ni plus bas que la corde tendue, ſans quoi ou elle échapperoit le trait ſi elle étoit trop bas, ou ſi elle étoit trop haut, il occaſionneroit un frotement de la corde qui arrêteroit ou ralentiroit l'effort.

A deux piés en deça de la détente eſt le treuil (18), autour duquel ſe devide une corde, au bout de laquelle eſt une main de fer (19) à deux crochets, dont l'on accroche la corde des bras par ſon centre, lorſqu'on veut la bander & la mener ſur la noix de la détente. Ces deux crochets doivent être éloignés de toute l'épaiſſeur de la noix, laquelle doit avoir une ouverture comme celle des arbalêtres dans laquelle on place le talon du trait contre la corde.

Héron & Vitruve ajoûtent à cette conſtruction une eſpece de table ou échaffaudage (20) ſur lequel l'arbrier eſt appuyé, lequel arbrier devoit être compoſé d'une groſſe poutre de ſeize diametres, & deux piés de longueur, & d'une largeur & épaiſſeur conformes au trait qu'il devoit ſupporter, obſervant que l'épaiſſeur ſurpaſſât la largeur, pour empêcher qu'il ne pliât dans l'extrême tention.

Le trait étoit ſemblable à celui de nos arbalêtres à la groſſeur près, car les moindres étoient de la groſſeur de nos ſoliveaux ; & comme alors il n'étoit pas poſſible de leur mettre des aîlerons de plumes, Procope nous apprend qu'on leur en mettoit * de faits de planches de ſapin de ſix lignes d'épaiſſeur, *,

* Hiſtoire de la guerre contre les Goths, Ch. 21.

qui faiſoient le même effet.

A l'égard des baliſtes plus groſſes, deſtinées à lancer des traits énormes, & quelquefois des poutres toutes entieres, on devoit les bander à l'aide du treuil des mouffles à pluſieurs roüets, & peut-être même du vindas. Lorſque ces machines lançoient pluſieurs traits à la fois, on en plaçoit les talons dans une boîte qui étant de la groſſeur du cable, en recevoit toute l'impreſſion qu'elle communiquoit aux traits qu'elle contenoit.

ARTICLE XXV.

Méthode des Anciens dans la conſtruction de leurs batteries de baliſtes & de catapultes. Qu'elles n'étoient point differentes des nôtres de canons & de mortiers. Preuves tirées de la colonne Trajane.

DAns l'envie que j'avois de donner un plan des batteries des Anciens, je n'ai pû être ſecondé par aucun de leurs Auteurs, qui tous ſe ſont contentés de nous faire comprendre qu'ils en avoient ſans nous en donner aucune deſcription.

D'abord le bon ſens & la prudence que nous leur voyons dans tous leurs ſiéges, m'avoit paru ſuffire pour appuyer mes conjectures; & je ne mettois pas en doute que des guerriers qui couvroient avec tant de ſoins & par tant de moyens, ſoit leurs tours, ſoit leurs tortues, ſoit leurs ſappeurs ou leurs autres travailleurs, euſſent négligé de couvrir leurs baliſtes & leurs catapultes par de bons épaulemens. L'aſpect ſeul des creneaux de leurs murailles, joignant à cette ſuppoſition la connoiſſance des embraſures qu'on ne peut leur refuſer; j'allois haſarder le détail de mes conjectures, lorſque j'ai découvert dans la colonne Trajane une portion de batterie, ou, pour mieux dire, une baliſte en batterie, ſuivant nos regles actuelles, laquelle ne laiſſe aucun doute.

La figure que les Antiquaires ont expliquée chacun à leur gré, me paroît devoir l'être ainſi. C'eſt un ſiége que font les Romains: ils ſont attaqués dans leurs lignes par les Daces qu'ils repouſſent par une ſortie. La figure *A* eſt une batterie où l'on apperçoit une baliſte *B* avec les deux montans *C*, ſon traverſant *D* & le canal *E*, où l'on mettoit les gros traits. Deux hommes paroiſſent la ſervir entre les merlons *F*, qu'on voit à peu près diſpoſés comme ceux de nos batteries de canons. Leur conſtruction paroît être de pourres couchées en long & en travers par oppoſition, ainſi que les murailles de Bourges des Commentaires de Céſar: & s'il manque quelque exactitude entre la conformité de ce tableau & la deſcription, on peut l'attribuer ſans ſcrupule à l'ignorance des Sculpteurs & à leur peu d'expérience militaire.

G eſt une autre baliſte ſur les murailles de la ville, toutes ſemblables à celle *A*, ce qui acheve de prouver qu'il s'agit d'un ſiége. Outre ce monument auſſi déciſif que le bon ſens, dont les Anciens abondoient, nous trouvons dans Polybe une bar-

Digitized by Google

33 a Pl. 3

Pag. 39.

BATT

Digitized by Google

terie exprimée aſſez clairement. Voici le paſſage : *Depuis la galerie* ou parallele, *qui étoit entre les deux tours, on creuſa deux paralleles où l'on dreſſa trois batteries de baliſte, dont une jettoit des pierres* (a) *du poids d'un talent, & les deux autres des pierres de trente mines.* Il me ſemble que ce paſſage explique clairement une batterie, puiſque c'étoit un parallele alligné : ſans doute que les terres qu'on en avoit tirées en formoient l'épaulement, & qu'elles étoient ſoûtenues par des faſcines & des piquets, ou que ſi le terrein ne permettoit pas de les enterrer, on tranſportoit des terres des environs, pour à l'aide des faſcines & des gabions, couvrir & les machines & les ſervans, qui ſans cela auroient été bien-tôt ou réduits en poudre ou brûlés ou tués par les coups des machines ennemies. Tout au plus ces batteries différoient des nôtres par leur épaiſſeur à proportion des machines ennemies.

A l'égard de la catapulte dont le tir & la direction étoient comme celle de nos mortiers, & paraboliques pour l'ordinaire, il n'eſt pas douteux que leurs batteries étoient ſans embraſures, & fort élevées, pour couvrir les hauts montans de ces machines.

Ainſi je puis donner ſans ſcrupule le plan de batterie (2) ci joint avec ſes embraſures (3), & ſes merlons (4) plus élevés que les nôtres, à cauſe de la hauteur de la charpente des grandes machines de ſiéges, ainſi que l'épaulement (6) de la batterie (5) qui eſt de catapulte.

Le bon ſens ſeul m'autoriſe ſuffiſamment, & je ne crains point de dire que c'eſt à tort que le Pere Daniel a prétendu aſſûrer que ces machines n'auroient pû réſiſter à l'effort des canons : derriere des épaulemens ſuffiſamment épais, elles euſſent été auſſi bien à couvert, que nos canons eux-mêmes dans nos batteries ; & ſans doute qu'on les a couvertes d'épaulemens auſſitôt qu'on les a eu imaginées, ainſi que l'on a fait le canon dès ſon commencement, comme on peut le vérifier dans les hiſtoires des ſiéges de Conſtantinople & de Rhodes par Mahomet II.

Lorſque la catapulte devenoit baliſte, & qu'on y ajoûtoit le canal dont nous avons parlé, pour lancer des pierres, alors on démaſquoit des embraſures vis-à-vis : du moins tout cela tombe ſi fort ſous le ſens, que l'ignorance la plus groſſiere eût eu l'avantage de l'invention, tout comme un animal a l'inſtinct de ſe cacher ſous une brouſſaille ou quelque rocher, lorſqu'il craint la grêle.

(a) *Dont une jettoit des pierres.*] Notre Auteur confond ici la baliſte avec la catapulte ; car ailleurs il appelle baliſte, les machines qui lançoient de gros traits. Le talent faiſoit environ ſoixante de nos livres, la mine en peſoit huit ; ainſi les groſſes baliſtes ou catapultes, jettoient un poids de deux cents cinquante quatre livres.

ARTICLE XXVI.

Que les Anciens ne nous ont point imposé à l'égard de leurs machines de guerre ; qu'elles sont vraies & inconteſtables. Quelques obſervations ſur la baliſte. Effets ſurprenans de cette machine.

QUelque ſurprenans que nous paroiſſent les effets des machines des Anciens, l'exemple de ceux de la poudre, que nous avons devant les yeux, doit nous convaincre, & de la poſſibilité de ſes effets, & de la vérité de l'exiſtence de ces machines. Toute leur puiſſance tiroit ſa ſource des parties d'air comprimées par la torſion des cordes de boyaux dans leſquelles elles étoient renfermées ; & toute celle de la poudre tire la ſienne des mêmes parties d'air comprimées, & enſuite dilatées enſemble par l'effet du feu : & celui qui douteroit malgré tant d'autorités du puiſſant effet des baliſtes & des catapultes, tomberoit par ſon obſtination dans le même cas que celui qui auroit refuſé dans les temps plus reculés d'admettre l'uſage de la poudre, parce qu'il n'en concevroit pas l'avantage ou la poſſibilité. On convient qu'un tel homme eût eu grand tort d'en nier les effets avant du moins d'en avoir examiné quelqu'expérience ; & nous pouvons, pour ſoulager l'imagination trop bleſſée de ceux que cette comparaiſon ne peut pas convaincre, leur aſſûrer que nous avons expérimenté les baliſtes & les catapultes, à la vérité en petit, mais que leurs effets ont répondu abondamment à ceux que nous avons trouvés dans les récits des Anciens, qui provenoient de machines plus groſſes & plus fortes. Le célebre M. Varignon qui doutoit avant de s'être trouvé à ces expériences, ſe rendit après les avoir vûes, & prétendit dès-lors que s'il pouvoit trouver des poutres aſſez groſſes pour y percer les trous de chapiteaux aſſez grands, il lanceroit juſqu'à trois mille peſant & au-delà.

Je ne finirois point de rapporter toutes les autorités qui conſtatent leur exiſtence : quant aux preuves de leurs effets, c'eſt Céſar, c'eſt Lypſe, c'eſt Végece même qui nous citent les plus incroyables. Le premier dit qu'au ſiége de Marſeille, les machines des Marſeillois lançoient des poutrelles de douze piés de longueur, armées par le bout d'une pointe de fer, qui perçoient quatre rangs de claies, & s'enfonçoient encore dans terre.

Lypſe dit que leur portée étoit de cent vingt-cinq pas ou d'un ſtade, au bout duquel les traits perçoient même les cuiraſſes, dont nulles n'étoient à l'épreuve de leurs coups, & tuoient ainſi pluſieurs hommes de file du même coup.

Végece ajoûte que les pierres mêmes n'étoient pas à l'épreuve de leurs coups.

Anne Comnene, dans l'hiſtoire de l'Empereur Alexis, cite une eſpece d'arbalêtre ſimple que les ſoldats bandoient, en ſe couchant par terre, & appuyant les deux piés contre le milieu de l'arc, pour amener à force de bras la corde ſous la noix, & dont les traits perçoient

& boucliers & cuiraſſes, & les hommes de part en part, ou s'enfoncoient dans les murs juſqu'à s'y cacher entierement. Pour achever de convaincre, j'ajoûterai que ma petite baliſte qui n'a qu'un pié en tout ſens, entre dans les pierres de taille les plus dures, & s'enfonce juſqu'à la moitié : quant à l'étendue de ſon tir, il paſſe deux ſtades. Dom Bernard de Montfaucon en a une de cinq pouces, dont les chapiteaux ne ſont que de carton qui a porté quatre-vingts pas, & a percé le but au bout.

Dans l'Antiquité expliquée, il eſt fait mention de celle d'Agegiſtrates qui étoit de trois palmes, c'eſt-à-dire, un peu plus de deux piés, qui jettoit des traits juſqu'à trois ſtades & demie, qui font près de demi mille, & une autre de quatre palmes qui portoit quatre ſtades.

On peut conclurre delà quels ont pû être les effets de machines plus groſſes & plus grandes. Je juge par les proportions que celles des Marſeillois étoient au moins de dix-huit pouces, c'eſt-à-dire, du calibre des chapiteaux ; ce qui donnoit deux écheveaux de ſeize pouces tout bandés & entortillés, & produiſoit le même effort qu'eut fait un écheveau de catapulte de trente-deux pouces, & ſervoit à lancer un trait ou un poids de quatre cents peſant.

Les moyens qu'employoient les Anciens pour ſe garantir de pareils efforts, prouvent encore inconteſtablement leur puiſſance. Diodore rapporte que les Tyriens pour s'en garantir dans le ſiége de leur ville que fit Alexandre, avoient placé ſur leurs murs de gros quartiers de marbre au-devant des creneaux, contre leſquels les gros traits venoient ſe briſer. Ils uſoient auſſi de balots de laine comme nous faiſons contre nos canons.

Ces machines n'avoient toutes leurs forces qu'à une certaine diſtance, auſſi en avoit-on de différentes pour les différentes approches. Je crois même pouvoir avancer que les Anciens en uſoient comme nous de nos canons à ricochets ; cela étoit aiſé en donnant moins de tention à l'écheveau à proportion de ce qu'ils vouloient retrancher de la force. Du moins Archimede a mis cette méthode en uſage, puiſqu'il eſt dit dans Plutarque, qu'au ſiége de Syracuſe, on avoit, par ſon ordre, préparé quantité de traits proportionnés aux diſtances & fort courts, avec leſquels on ajuſtoit plus aiſément, & l'on tiroit plus ſouvent pour tirer de près.

Outre cette attention, il avoit encore trouvé le moyen de lancer ces gros traits paraboliquement comme nos bombes ; car Polybe ajoûte : Les Romains ſe couvrant de leurs boucliers avançoient avec violence : mais ils étoient aſſommés de pierres & de poutres qu'on leur faiſoit tomber ſur la tête.

Du moment que nous connoiſſons le principe du mouvement de ces machines, nous pouvons facilement en concevoir les violents effets.

Vitruve dit que la groſſeur des traits ſe meſuroit ſur le trou du chapiteau dont on prenoit pour la régler le cinquieme du diamétre.

ARTICLE XXVII.

Le principe du mouvement d'une machine étant connu & démontré ; on juge de ſes effets par la puiſſance connue de celle de la catapulte. Qu'ils n'ont rien de fort merveilleux par rapport à cette puiſſance.

NOus avons déja dit que le principe du mouvement de la baliſte, ainſi que celui de la catapulte étoit dans la partie de l'arc, renfermée dans les cordes à boyaux, & déployée tout à coup par l'exploſion égale & précipitée de ces mêmes cordes ; ainſi ſans nous arrêter à tous les raiſonnemens phyſiques des Philoſophes pour conſtater & découvrir la forme de ces parties de l'air, & connoître par là ce qui les rend capables de reſſort, nous dirons ſimplement qu'il paroît par l'uſage qu'en ont fait les Anciens, qu'ils étoient plus phyſiciens qu'on ne penſe, & qu'ils ont raiſonné pour la découverte de leurs machines, ainſi que l'on a fait pour celles à poudre. Une fois reconnu par ſon inventeur, que les parties d'air renfermées & dilatées tout à coup par l'action du feu, devenoient capables d'effort, on n'a plus cherché qu'à les multiplier par la quantité de la matiere ou par les différentes dimenſions du calibre. On a d'abord connu le piſtolet, enſuite le fuſil, le canon, le mortier, & ſucceſſivement les mines, dont Pierre de Navarre fit le premier uſage au Château de l'Oeuf. Quelques Monarques voyant les exécutions terribles de ces premieres machines d'un calibre retreci, ont cru qu'en fondant des piéces plus groſſes, ils produiroient de plus grands effets. Delà ſont venus ces fameux canons de 12 cents livres de balles, dont Mahomet II. ſe ſervit au ſiége de Conſtantinople, & dont l'effet ne répondit pas à ſon idée, vû que la multiplication des forces à un certain point, ne pouvant plus être fixée par l'épaiſſeur des cylindres, ils crevoient preſque tous ; outre que le ſervice de pareils monſtres d'artillerie en rendoit l'uſage ſi difficile, qu'à peine tiroient-ils quatre coups par jour.

De même les Anciens, ayant reconnu la force de la catapulte, conçurent qu'en multipliant les écheveaux, leur nombre & les roüages pour les bander, ils pourroient lancer toutes ſortes de poids, & en changeant la conſtruction au lieu du tir parabolique, ils parvinrent au tir horiſontal, qui produiſit le même effet que nos canons.

C'eſt ce que nous voyons clairement par ce paſſage de Tacite, qui parlant des Vitelliens dans la bataille de Bédriac entre les armées de Vitellius & de Veſpaſien, dit, *qu'ils avoient diſpoſé leurs machines ſur la chauſſée du grand chemin pour battre par tout à découvert ; au lieu qu'elles étoient diſperſées ça & là du commencement, & tiroient à travers le bois, ce qui rompoit la force du coup. Il y en avoit une entre les autres d'une grandeur démeſurée qui jettoit de gros quartiers de pierres dont elles renverſoient les bataillons.*

Il eſt clair que ſi le bois rompoit le coup, le tir étoit direct, outre qu'il eut employé le terme d'*écraſoit* au lieu de *renverſoit*, ſi leur tir eut été parabolique.

D'autres paſſages nous confirment la violence de ces coups à tir direct. Céſar rapporte qu'au ſiége d'Ategne, *il y eut un grand combat. Une machine renverſa un même jour une tour d'où cinq des aſſiégés tomberent avec un petit garçon qui étoit en ſentinelle pour avertir quand la machine tireroit.* Et Tacite au ſiége de Crémone, dit en propres termes: *de ſorte que la tour qui y étoit jointe ayant été abbatue à coups de pierre, la ſeptieme Légion monta ſerrée par cette breche.* Et Joſephe dans la deſcription du ſiége de Jotapat, parlant des machines des Romains, dit qu'elles pouſſoient les pierres avec tant de violence qu'elles *abbattoient les creneaux, & faiſoient des ouvertures aux angles des tours; & dans les endroits même où les aſſiégés étoient les plus preſſés, elles tuoient ceux qui étoient derriere les autres ſans que ceux qui étoient devant eux les puſſent garantir de leurs coups.*

Ne voilà-t-il pas des effets tout ſemblables à ceux de nos canons, & plus terribles encore, vû la groſſeur bien plus grande des corps lancés?

Pour achever d'en convaincre le Lecteur, il n'eſt plus qu'une obſervation à leur faire ſur la nature de ces corps lancés par les machines. Il n'eſt pas douteux que des boulets de marbre ou de très-gros cailloux, ne fuſſent capables de faire des breches, puiſque Mahomet II. ne ſe ſervit que de pareils boulets qu'il tiroit de la mer Noire pour le ſiége de Conſtantinople. Cependant les Anciens dans plus d'une occaſion, préfererent les boulets de fer coulé, & les firent même tougir pour mettre le feu, comme Nicétas nous l'apprend, parlant de ceux d'Anabarza, qui uſerent de cette méthode pour embraſer les machines des Romains qui les aſſiégeoient.

Voilà donc les machines anciennes miſes en paralleſe avec nos mortiers pour les tirs paraboliques; & avec nos canons, ſoit pour les tirs directs, ſoit pour les boulets rouges. Et dans ce parallele, à qui donnerons-nous l'avantage? n'eſt-il pas dû à celle de ces deux inventions dont les effets ſont les plus terribles? Quel eſt le canon qui lance un poids de dix talens, comme les machines d'Archimede au ſiegé de Syracuſe? Dix talens font douze cents cinquante livres.

Avant que de quitter cette matiere, je ſuis bien aiſe de faire obſerver que la découverte, citée par le Pere Daniel, faite en bâtiſſant la maiſon de M. Foucault, Conſeiller d'Etat, de pluſieurs boulets de grais ou de fer coulé de différentes groſſeurs pouvoir bien être un amas préparé, & laiſſé dans ce lieu par les Normans lors du ſiége de Paris. Il y a apparence que leur camp étoit de ce côté-là, la ville conſiſtant alors dans ce qu'on appelle actuellement la Cité. Cette diſtance paroît être hors de la portée des machines des aſſiégés; & la groſſeur de ces boulets, dont il y en a qui peſoient deux cents quatre-vingt-douze livres, m'engage à douter que ce ſoit des boulets de canon. Nous n'avons du moins nulle connoiſſance en France de calibre ſi énorme, ſi l'on excepte celui de Louis XI. qui étoit de cinq cents livres; mais qui ne réuſſit pas ſans

doute, puiſque ce calibre n'eſt plus uſité à beaucoup près, malgré que nous ayons beaucoup perfectionné l'uſage de l'artillerie depuis ce régne.

ARTICLE XXVIII.

Qu'il n'y a guere plus de deux ſiecles que les catapultes étoient en uſage dans l'attaque & la défenſe des places. Exemples des prodigieux effets de cette machine.

L'Auteur de l'hiſtoire de la Milice Françoiſe parle fort ſenſément de l'uſage établi en France des machines de jet, & il en fixe la premiere connoiſſance ſous le regne de Clovis, fondé ſur ce que ce Prince ayant fait la conquête d'une partie des Gaules ſur les Romains, n'a pû manquer d'apprendre d'eux ou de ſes nouveaux ſujets les Gaulois, l'art d'employer & de conſtruire de ſemblables machines. Nous voyons encore aujourd'hui que les uſages d'une armée paſſent bien vîte chez ſes ennemis quoiqu'en pleine guerre.

Dans la ſuite des regnes des ſucceſſeurs de ce grand guerrier, quelque négligée qu'ait été la diſcipline militaire, nous retrouvons cependant ſous Charlemagne les machines de jet des Romains, encore exiſtantes.

Le ſiége de Paris décrit par le Moine Abbo, nous apprend que les François en 886, étoient fort experts dans la conſtruction, & l'exécution des machines appellées catapultes, dont il en étoit, dit il, plus de cent ſur les murailles qui lançoient des poids & des traits de toute grandeur. Et le même Pere Daniel cite un paſſage de Froiſſard qui ne ſervira pas peu à nous confirmer dans l'opinion de la force & de la grandeur des catapultes. Il s'agit du ſiége de Thin-l'Evêque aux Pays bas : voici les propres paroles de cet Ecrivain. *Le Duc Jean de Normandie fit charrier grand'foiſon d'engins de Cambrai & de Douai, & entr'autres ſix fort grands qu'il fit lever devant la fortereſſe, leſquels jetterent nuit & jour force pierres & mangoneaux qui abbattoient les combles & hauts des tours, des chambres & des ſalles, tellement que les compagnons qui gardoient la place, n'oſoient demeurer que dans les caves & les celliers ; ceux de l'oſt leur jettoient encore plus par leurs engins des chevaux morts & autres charoignes infectes pour les enpuantir la dedans, dont ils étoient en grand détreſſe, & de ce furent plus contraints que de nulle autre choſe ; parce même qu'il faiſoit chaud comme en plein été.*

Il n'y a point de cheval qui ne peſe ſept à huit quintaux, d'où l'on peut conclurre que ces catapultes étoient d'une grande force pour lancer ainſi de pareils poids.

Varillas, dans l'hiſtoire des Héréſies, cite un trait pareil au ſiége de Carlottin en 1422. par Corribur, Général des rebelles de Boheme, qui ayant épuiſé toutes les reſſources en uſage pour lors, pour réduire cette place, dont l'illuſtre défenſeur eſt inconnu, fit jetter dedans par le moyen des machines

tous

tous les cadavres des ſoldats tués, & près de deux mille tombereaux d'ordures, dont l'exceſſive puanteur fit tomber les dents à la plûpart des défenſeurs, & ceux à qui elles demeurerent, en durent la conſervation à un riche Apothicaire de Boheme, qui fit entrer, à force d'argent, dans la place, des remédes & des préſervatifs contre cette contagion.

Gengiskan & Timurbec ont fait de continuels uſages de ces ſortes de machines, & lançoient avec, des meules de moulins des grêles de cailloux en ſi grande abondance, qu'au ſiége de Cogende par ce premier, les cailloux manquerent; à Bamian, la même choſe arriva, & retarda juſqu'à ce qu'on eut fait de nouveaux amas de ces matériaux.

Il eſt moins étonnant d'avoir vû à ces fameux conquerans cette nombreuſe artillerie, qu'il le ſeroit aujourd'hui d'en voir d'équivalentes en canons, vû que la dépenſe pour cette derniere invention eſt bien plus conſidérable, quoiqu'elle ait ſuccédé à celle des baliſtes & des catapultes. Le ſiége de Rhodes par Mahomet II. eſt une preuve que l'uſage n'en a pas été aboli pour cela, & qu'il étoit des catapultes aſſez conſidérables pour balancer le ſuccès des canons.

Ce ſiége qui fut fait en 1480. eſt un des plus mémorables; & le paſſage dont il eſt queſtion, mérite d'être rapporté. Il eſt tiré de l'hiſtoire de Mahomet par Guillet.

Les Turcs, dit-il, *avoient élevé une batterie de ſeize gros baſilics ou doubles canons, dont le calibre énorme n'excédoit point celui des pieces employées au ſiége de Scutari. Les Chrétiens y oppoſerent avec grand ſuccès une contrebatterie d'une invention nouvelle. Un de leurs Ingenieurs, aidé de quelques avis de gens de marine & des plus habiles charpentiers de la ville, fit une machine propre à jetter des quantités de pierres d'une groſſeur effroyable. Son exécution empêcha l'ennemi de pouſſer le travail de ſes approches, renverſa ſes épaulemens, ouvrit les ſappes, tua la plûpart de ſes travailleurs, & remplit de carnage les troupes qui ſe trouvoient ſous ſa portée. Les aſſiégés*, continue-t-il, *la nommerent par raillerie le Tribut, pour faire alluſion au tribut que Mahomet avoit demandé, & l'avertir qu'ils lui en faiſoient le payement en leur maniere..... Ils envoyoient une grêle effroyable de cailloux de leur Tribut ſur les terres qui ſoûtenoient le travail des approches; & l'effet en étoit ſi grand, que la peſanteur des pierres ouvroit les terres dont le deſſous étoit creuſé par les mineurs, & alloit chercher ceux qui creuſoient & qui préparoient des fourneaux ſous les dehors de la place.*

Si le grand Maître Aubuſſon eut traité celui qui lui propoſa de rétablir les catapultes, dont l'uſage étoit abandonné depuis cent cinquante ans, comme l'on traite aujourd'hui la plûpart de ceux qui propoſent des choſes inuſitées, il n'eût peut-être pas eu la gloire de faire lever le ſiége aux Turcs: mais bien loin delà, étant homme d'eſprit & de grand ſens, il ſentit combien dans toutes les circonſtances il eſt eſſentiel & profitable d'écouter tout le monde, & de voir expérimenter les nouvelles découvertes avant de les rebuter.

Je crois que ce fut à ce ſiége le dernier uſage de la catapulte; à moins que l'on ne veuille ajoûter

foi au récit de Vincent le Blanc, qui dans ſon voyage d'Abyſſinie, décrit une catapulte des Abyſſins ſans la nommer ainſi, dont la conſtruction reſſemble en tout à celle dont nous venons de parler ; mais l'Auteur, quelqu'inſtruit qu'il paroiſſe de cette conſtruction, ne me paroît pas aſſez grave pour faire une autorité, s'il a dit vrai : on les connoiſſoit encore en 1576.

ARTICLE XXIX.

Que les catapultes ſont d'une plus grande utilité pour le jet des bombes & des pierres, que nos mortiers de toutes eſpeces.

M. Blondel qui a ſi ſavamment écrit ſur le ſujet des bombes, nous dit dans un endroit de ſon ouvrage, qu'il ſeroit à déſirer que quelque genie inventif pût avoir aſſez de patience, & employer aſſez de moyens pour découvrir la catapulte des Anciens, & que nos peres connoiſſoient il n'y a pas longues années, comme nous venons de voir. Rien n'eſt plus ſage que cette réflexion, & rien ne ſeroit plus avantageux que cette découverte pour perfectionner le jet des bombes & des pierres. Je l'aurai prouvé ſi je fais voir que la juſteſſe du jet en ſeroit augmentée ; l'éloignement conſervé le même ou du moins ſuffiſant, l'attirail moins conſidérable, & par conſéquent plus propre à tous les pays, la dépenſe beaucoup moindre, & le récouvrement des matériaux & munitions plus aiſé.

La juſteſſe du jet, pour peu que l'on ſe rappelle la conſtruction & l'action de notre catapulte, ne ſauroit être plus préciſe dès que l'on égaliſera la tenſion des cordages, & le poids des corps lancés ; l'effort étant aſſidûment le même, le corps lancé doit parcourir la même route, cela eſt ſenſible.

Celui de nos mortiers au contraire eſt toûjours différent, ſoit par la différence des poudres plus ou moins bonnes, ſoit par la différence de la quantité, dix grains de plus ou de moins produiſant une grande différence dans la force ; & étant impoſſible de fixer l'effort aſſez préciſément contre le point central de la circonférence du culot de la bombe, il arrive qu'elle eſt pouſſée plus à droite ou à gauche, plus avant ou plus en arriere, ſans que toute la préciſion que l'on tâche d'y apporter ſoit ſuffiſante pour fixer le jet, auſſi bien que l'eſt celui de la catapulte, dont la cuilliere ou extrémité du bras embraſſant la demi circonférence de la bombe par la préciſion du calibre, ne ſauroit avoir qu'un tir très-égal dans chaque coup.

Outre que l'ame des mortiers venant à s'échauffer, l'effet de la poudre en eſt ou altéré ou augmenté, ſans qu'on connoiſſe aſſez préciſément le degré de cette altération pour y remédier.

Pour ce qui eſt des pierres, il eſt certain que la catapulte en lancera davantage, & les écartera moins que le mortier, ce qui eſt admirable contre les logemens, ſappes, batteries, &c.

Quant à la diſtance, nos mor-

tiers pierriers du plus grand calibre, ne chaſſent guere qu'à cent cinquante toiſes. Il eſt vrai que la portée des mortiers à bombes, eſt plus étendue que celle des catapultes : mais il eſt vrai auſſi qu'il ſuffit qu'elles portent ſur les ouvrages attaqués, & que quatre-vingts toiſes en ce cas ſont ſuffiſantes : mais ſi l'on veut aller plus loin, j'ai prouvé que la centenaire des Anciens chaſſoit juſqu'à quatre cents toiſes, ainſi la catapulte lancera les bombes à une diſtance ſuffiſante, & les pierres en plus grande abondance, & juſqu'à deux cents livres peſant plus loin & plus ramaſſé que nos pierriers n'en envoyent 60 livres.

L'attirail de douze groſſes catapultes conſiſtant dans les cordages, les bras, les chapiteaux, les couſſinets, &c. peut être facilement tranſporté par une douzaine de mulets, qui, comme l'on ſçait, paſſent partout ; ainſi voilà une grande facilité pour les pays de montagnes. Quant aux poutres & aux montans, partout où il y a de gros arbres, on peut ſe diſpenſer d'y en tranſporter, & la conſtruction n'exigeant nulle ferrure, en eſt très-prompte & très-aiſée ; ainſi voilà tout d'un coup bien des expéditions rendues faciles, & que de longs préparatifs n'ont pû divulguer, puiſqu'il ne faut que douze mulets.

Quant à la dépenſe, la diminution qu'on en apperçoit eſt ſenſible ; deux hommes peuvent ſervir une catapulte ; mettez-en trois tout au plus ; voilà encore une grande épargne ; & le recouvrement des matériaux eſt plus aiſé quant aux pierres ; puiſque toutes pierres ſont propres à la catapulte, au lieu que les ſeuls cailloux peuvent convenir aux pierriers, dont le choc de la flamme briſe toutes les autres : & quant aux matériaux de conſtruction, il ne faut que du bois qui eſt bien moins cher, & plus aiſé à trouver que le fer coulé ou la fonte. D'ailleurs le ſeul article diſpendieux ſont les cordes à boyaux que l'on peut faire ſur les lieux, & je ne ſais ſi un ſeul écheveau ou cordage ne ſuffit pas pour tout un ſiége : ceux mêmes qui ont ſervi étant expoſés dans un lieu un peu humide, & frotté deux ou trois fois avec du ſavon, reprennent leur état naturel, & les fibres dont ils ſont compoſés ſe renflent de nouveau, & redeviennent capables des mêmes efforts.

Outre tous ces avantages, la catapulte a encore celui de pouvoir être pointée preſque horiſontalement ce qu'on ne ſauroit faire avec les mortiers ; de ne faire aucun bruit, & d'être par conſéquent infiniment plus meurtriere, ſur-tout la nuit elle ne fait aucune fumée, ni feu, ce qui n'en découvre pas la place pour l'expoſer aux bombes de l'ennemi : de ſorte que ces avantages bien conſidérés, il eſt très-clair, que la catapulte ſur tout pouſſée au point de perfection des Anciens, pour la groſſeur des corps qu'elle lançoit, eſt un inſtrument extrêmement utile, très-meurtrier, & fort au deſſus des mortiers, pour nettoyer des logemens, des tranchées, des ſappes, ou pour ouvrir & détruire des galeries dans le paſſage du foſſé, & inonder les batteries d'une grêle de cailloux, contre laquelle rien ne pourroit tenir, ſans compter que la groſſeur des pierres les démonteroit fort aiſément.

ARTICLE XXX.

Des galeries ſoûterraines, ou conduits de mines des Anciens, juſques ſous les tours des places aſſiégées. Quelle étoit leur méthode pour les ruiner & les renverſer par la ſappe; des contre-galeries des aſſiégés, & de leurs ſappes ſous les ouvrages des aſſiégeans.

JUſqu'ici nous avons vû les Anciens, ceux mêmes de l'Antiquité la plus reculée, en poſſeſſion des lignes de circonvallation & de contrevallation, des approches ou tranchées du camp aux batteries; des paralleles ou places d'armes, des comblemens de foſſé, & à leur défaut des galeries de communication, & d'approche: il ne leur manque rien, pour avoir été nos maîtres en tout, que l'invention de la poudre qui a occaſionné les bouches à feu, & les mines & fourneaux. A cela près, ils nous ont encore donné des leçons de ces deux genres d'attaques par leurs baliſtes & catapultes, & par leurs galeries ſoûterraines, dont l'origine eſt ſi reculée, que l'on ne la trouve point.

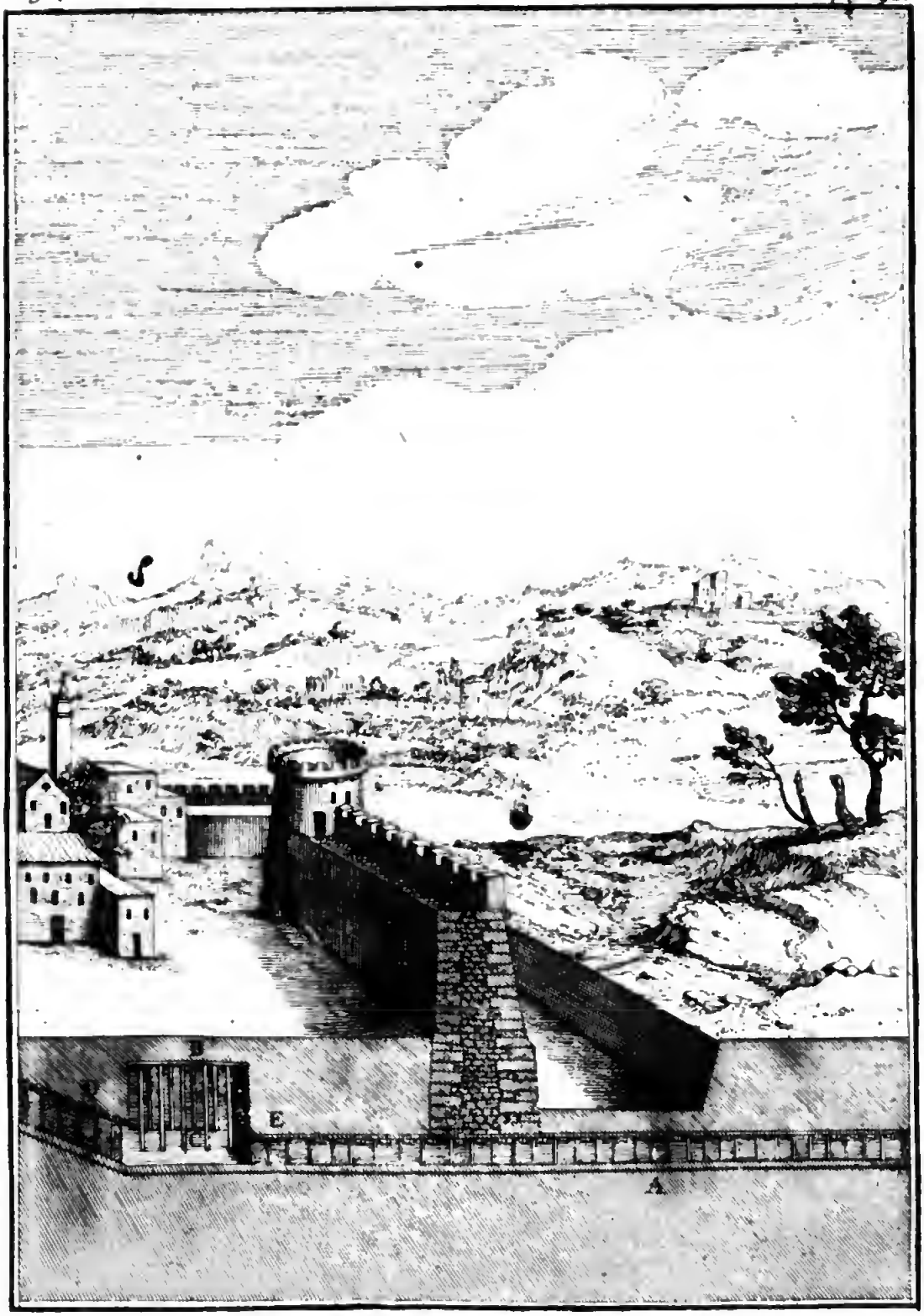
Le premier uſage que l'on a fait de ces ſoûterrains, n'avoit d'autre objet que celui de parvenir dans le cœur de la place aſſiégée, à couvert & ſans donner d'inquiétude, ni d'éveil aux aſſiégés. C'eſt ainſi que Darius au ſiége de Chalcédoine ſe rendit maître de cette place. Quelques exemples que nous allons citer, mettront le Lecteur très-au fait des principes & des progrès de cette invention; c'eſt Polyen qui nous apprend celui-ci.

Darius, dit-il, *aſſiégeant Chalcédoine, les murs étoient ſi forts, & la ville ſi garnie de vivres, que les habitans ne ſe mettoient point en peine du ſiége. Darius ne fit point approcher ſes troupes des murailles, & même il ne fit point de dégât dans le pays. Il ſe tint en repos comme s'il eût attendu un renfort conſidérable: mais pendant que ceux de Chalcédoine gardoient leurs remparts, il ouvrit au terre du phaſe, éloigné de la ville de quinze ſtades, une mine ſoûterraine qui fut conduite par les Perſes, juſques ſous la place du marché; ils jugerent qu'ils étoient directement ſous ce lieu par les racines qu'ils trouverent des oliviers qu'ils ſavoient être dans cette place. Alors ils donnerent jour à leur mine, & montant par cet endroit ils prirent la ville, pendant que les aſſiégés étoient encore occupés à la garde de leurs murailles.*

Quoique l'uſage de ces ſortes d'ouvrages ſe ſoit maintenu durant long-temps, les exemples en ſont fort éloignés les uns des autres, & très-rares, vû la longueur de cette ſorte d'attaque, qui n'étoit uſitée que dans le cas où il n'y avoit plus d'apparence de réuſſir autrement.

Tite-Live nous cite un pareil exemple, pratiqué par les Romains au ſiége de Fidene ſans leur en attribuer l'invention. Le Dictateur, pour tromper d'autant mieux les aſſiégés, les amuſoit par une fauſſe attaque, tandis qu'il faiſoit creuſer un ſoûterrain, qui l'ayant conduit ſous le temple de la citadelle, lui fournit le moyen de s'en emparer:

Digitized by Google

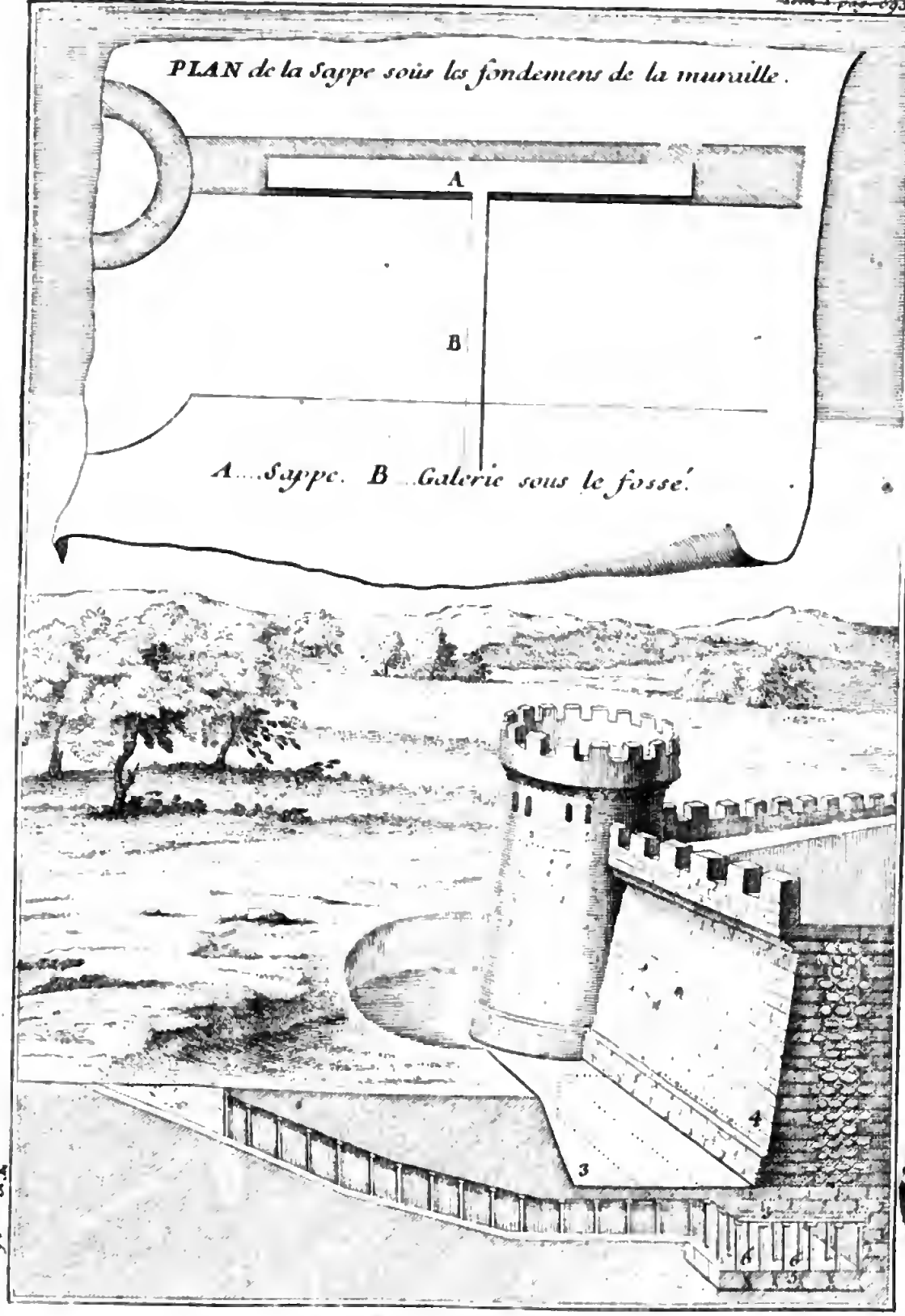


GALERIE SOUTERRAINE

Poussée du Camp jusque dans l'intérieur de la Ville.

35 e L. du L. 3

Tome 2 page 393.



Kk. 15.

GALERIE DE SAPPE

de ſorte qu'il fût bien-tôt maître de la ville. Il y a plus de deux mille ans de ce ſecond exemple.

Camille ayant aſſiégé pendant dix années la ville de Veies, & y ayant mis en œuvre tout l'art & les travaux qui pouvoient rendre ce ſiége célébre, uſa de cette nouvelle attaque. *Mais le plus grand & le plus laborieux de tous leurs ouvrages*, dit Tite-Live, *fut une mine que Camille entreprit ſous le château, & afin qu'on ne diſcontinuât point cet ouvrage, & que le travail continuel qu'il faiſoit faire ſous terre ne rebutât point les mineurs qu'il avoit deſtinés ſeuls à cet ouvrage, il les diviſa en ſix brigades qui ſe relevoient toutes les ſix heures & tour à tour, de ſorte que cet ouvrage ne diſcontinuant ni le jour ni la nuit, on pouſſa enfin juſques ſous le château. Comme les Véiens ne ſoupçonnerent jamais qu'ils touchaſſent à leur perte, & qu'il ne leur vint jamais à l'eſprit que les Romains euſſent pénétré & percé les murs de la citadelle, & qu'elle fût pleine d'ennemis au-deſſous, ils furent tout étonnés lorſqu'ils virent les aſſiégeans après avoir été ſi long-temps dans l'inaction & ſans rien entreprendre, s'approcher ſubitement de leurs murailles comme des gens déterminés à tout riſquer pour ſe rendre maîtres de la ville : enfin la mine qui étoit remplie de l'élite des ſoldats Romains leur donnant paſſage dans le Temple de Junon qui étoit dans la citadelle, une partie alla inopinément charger à dos les Véiens qui étoient à la défenſe de leurs murailles, pendant qu'une troupe courut aux portes qu'elle enfonça pour donner entrée à leurs gens. Le reſte voyant que les femmes & les eſclaves les accabloient de pierres & de fleches du haut des maiſons, y mit le feu.*

L'Hiſtoire de Gengiskan nous fournir encore un pareil exemple. L'Auteur fait aſſiéger Pékin par les Mogols ; après avoir forcé la grande muraille qui ſépare la Chine de la Tarrarie, ils arriverent devant cette Place, dont le ſiége fut auſſi long que fameux par l'acharnement que les aſſiégés, ainſi que les aſſiégeans, rémoignerent en ſe mangeant les uns les autres, plutôt que de ſe rendre, ou de lever le ſiége. Les aſſiégeans ayant reçu un convoi dans le temps que leur patience alloit être à bout, formerent le deſſein, après avoir tenté toutes les autres voies, de ſe couler dans la ville par un ſoûterrain qu'ils creuſerent, & d'où ſortant tout à coup pendant une nuit obſcure, ils ſe renditent maîtres ſans peine de cette grande ville, où ils exercerent tout ce que la barbarie a de plus horrible.

Juſques-là ces ſortes de galeries n'ont rien eu que de très-ſimple dans leurs conſtructions: on ouvroit la terre dans un plus grand ou moindre eſpace, ſuivant l'objet, & le monde qu'on devoit faire paſſer au travers de ces galeries. A meſure que l'on avançoit, l'on ſoûtenoit les terres par des poutres ou des ſoliveaux, ou montans (2), de ſix piés de haut, qui appuyoient chacun ſur leur ſemelle, c'eſt-à-dire, ſur une planche couchée à plat, afin que le poids des terres ne les fit point enfoncer. Ces montans ſoûtenoient les chapeaux ou traverſans (3) de quatre à cinq piés de long, & étoient ainſi poſés de diſtance en diſtance, plus ou moins longue, ſelon la nature des terres à ſoûtenir. On plaçoit encore d'autres charpentes dans les côtés pour empêcher l'éboulement. C'eſt

ce qu'on appelle aujourd'hui chaſſis de mine en terme de l'art.

L'on pouſſoit ainſi la galerie *A*, juſques bien avant dans la ville, dans quelque partie peu fréquentée ; à un certain point l'on pratiquoit un large ſoûterrain *B* dont on ſoûtenoit les terres par des étançons *C*, alors on pratiquoit une iſſue *D*, égale à ſa largeur pour ſortir tout à coup, & en grand nombre, tandis qu'on défiloit par la galerie *E*.

A cette méthode de ſurprendre les villes par les ſoûterrains, ſuccéda celle que les Anciens ont pratiquée beaucoup plus ſouvent, qui fut de ſapper les murailles ſous terre à la faveur de pareilles galeries, leſquelles n'allant pas auſſi avant dans l'interieur des places, n'engageoient pas à un travail auſſi pénible, ni auſſi long. On ouvroit la galerie (2), on la pouſſoit ſous le foſſé (3), juſqu'au pié de la muraille (4), ſous le fondement de laquelle l'on ouvroit une mine (5), à droite & à gauche, plus ou moins étendue ſuivant l'idée des Généraux. Ayant ſoûtenu cette partie de murs avec de forts étançons lorſque tout étoit prêt, on enduiſoit les étançons de poix ou autre matiere combuſtible ; l'entre-deux étoit rempli de bois ſec ou faſcines gaudronnées, auxquelles on mettoit le feu, ce qui ayant brûlé les étançons faiſoit néceſſairement crouler la muraille.

Céſar nous apprend que les Gaulois étoient très-experts dans ces ſortes d'ouvrages : il en parle à peu près dans les mêmes termes, au ſujet de ceux de la Gaule Aquitanique, & de ceux de Bourges, *qui*, dit-il, *rainoient la batterie en venant par deſſous enlever la terre, & les faſcines dont elle étoit compoſée, le tout avec d'autant plus d'adreſſe & d'induſtrie qu'il y a beaucoup de mines de fer en leur pays, & qu'ils ſont fort experts dans cet art.*

Dès que cette maniere d'attaquer fut connue, on ſe ſervit de la même méthode pour ſe défendre, & dès-lors l'on introduiſit les combats ſoûterrains, non-ſeulement avec les armes ; mais l'on diſputa par ſupériorité de talens, & ſans doute comme aujourd'hui, l'on s'attacha à trouver le mineur, & à gagner le deſſous de l'ennemi, ce qui eſt le grand point de l'art des mines.

Le ſiége d'Embracie a été dans l'Antiquité, un des plus fameux pour cette partie de l'attaque & de la défenſe : le paſſage de la traduction de Durier mérite d'être rapporté tout du long.

Le Conſul voyant qu'il ne pouvoit rien avancer à force ouverte, réſolut de faire une mine : mais il couvrit auparavant avec des gabions & des mantelets, l'endroit où il devoit faire l'ouverture ; de ſorte qu'encore qu'on travaillât de nuit & de jour à cet ouvrage, les aſſiégés ne s'apperçûrent point non-ſeulement qu'on creuſoit la terre, mais même qu'on la tranſportoit, juſqu'à ce qu'enfin un morceau qu'ils découvrirent inopinément, leur fit juger qu'on travailloit à cet ouvrage. Ainſi appréhendant que les ennemis ne ſe fuſſent déja fait un chemin dans la ville par-deſſous les murailles renverſées, les aſſiégés firent derriere un grand foſſé vis-à-vis du lieu où l'on travailloit ; & lorſque l'on eut creuſé auſſi avant que pouvoit aller la mine, ils mirent l'oreille en pluſieurs endroits contre terre, entendirent le bruit de ceux qui minoient, & ouvrirent auſſi-tôt un paſſage qui alloit droit à la mine. Au reſte ce travail ne leur donna pas beaucoup de peine, car en un

moment ils arriverent juſqu'au vuide où ils trouverent les fondemens de la muraille que les ennemis avoient ſuſpendus ſur de groſſes pieces de bois, ainſi s'étant rencontrés, & le paſſage étant fait de leur foſſé dans la mine, ils combattirent d'abord avec les outils dont ils s'étoient ſervis pour creuſer; & les ſoldats y étant auſſi accourus avec des armes, on donna ſous terre un combat ſanglant & furieux: mais bien-tôt après, il ſe relâcha, parce qu'on travailloit à boucher la mine où l'on jugeoit le plus à propos, tantôt avec des ſacs remplis de terre, & tantôt avec des portes qu'on jettoit à la hâte au-devant de l'ouverture.

On voit dans cet exemple un combat entre des mineurs, & comme je l'ai dit plus haut, à la poudre près qui rend l'effet des mines plus déciſif, leur uſage moins pénible & plus prompt, puiſque l'ouvrage étant moins conſidérable peut ſe répéter plus ſouvent; on voit que les Anciens nous ont encore enſeigné cette eſpece d'attaque, qu'il nous a plû d'appeller mine, depuis la premiere où l'on employa de la poudre, ce fut au ſiége du château de l'Œuf, ou * *Gonſalve*, dit le Pere Daniel, *fit ſommer Chavagnac, Gentilhomme d'Auvergne qui y commandoit; il répondit à la ſommation, que lui & ſa garniſon étoient réſolus de s'enſevelir ſous les ruines de la place. La choſe arriva plutôt qu'il n'avoit crû. Pierre de Navarre chargé de l'attaque du Château avoit fait miner la muraille du côté de Pizzifalcone, ſans que les François s'en fuſſent apperçûs; la mine joüa, & en fit ſauter en l'air un aſſez grand nombre. La place fut emportée, & l'on fit main baſſe ſur tout ce qui s'y trouva d'Officiers & de ſoldats.*

Quoiqu'il y ait plus de deux ſiécles de cette premiere mine, Guichardin en fait remonter l'origine beaucoup plus haut, puiſque c'eſt en 1487. Voici en quels termes le Pere Daniel le cite. *On dit ſeulement que vers ce temps les Genois aſſiégeant Sereſavilla ſur les Florentins, un Ingenieur avoit fait l'eſſai de ce ſecret ſous la muraille du Château: mais que n'ayant pas fort bien réuſſi, on n'en avoit plus uſé depuis; que Pierre de Navarre ſervoit alors dans l'infanterie Genoiſe, qu'il avoit beaucoup réflechi ſur cette invention, qu'après l'avoir perfectionnée, il l'avoit heureuſement employée contre les Châteaux de Naples, & mis par ce moyen les Eſpagnols en poſſeſſion de cette importante conquête.*

La ſcience des mines eſt de toutes celles de la guerre la plus utile, pour retarder un ſiége; & tout Gouverneur aſſiégé qui voudra bien ſonger que le maître du deſſous du terrein, l'eſt, quand il veut, du deſſus, en épargnant beaucoup de monde, rendra la défenſe auſſi belle que longue & opiniâtre: il réduira ſon ennemi au pair, & alors le plus habile l'emportera, puiſqu'il n'y a d'autres remedes que la contremine contre les effets réitérés de cette invention.

Le ſiége tout récent de Candie, en eſt une preuve bien claire; les Turcs ne ſont venus à bout de s'en rendre maîtres qu'après être parvenus à cette ſcience: & combien leur en a-t-il coûté pour y parvenir?

Quelle puiſſance eſt en état de perdre devant un place autant d'hom-

* Hiſtoire de France, Louis XIV.

mes, d'argent & de temps, pour acquérir auſſi cherement qu'ils firent une connoiſſance auſſi utile ?

Le ſiége de Ceura n'a duré auſſi long-temps qu'à la faveur des mines, dont les Maures moins habiles que les Turcs, n'ont pû connoître ni pratiquer les ruſes.

C'eſt par les ruſes que les mines des Modernes excellent ſur-tout ſur celles des Anciens, puiſqu'au lieu de faire crouler une ſeule fois un terrein, nous avons la faciliré de le faire ſauter, juſqu'à neuf fois par les fourneaux pratiqués autour du premier ; de ſorte que dans une profondeur de 50 piés en terre, on fera ſauter plus de trois cenrs fois le même terrein.

Il ſeroit à déſirer que dans un Royaume, comme la France, il y eût davantage de ſujets appliqués à cette partie ; pourquoi ne ſeroit-elle pas une route aſſûrée pour arriver aux honneurs, ainſi que routes les autres du métier des armes ? En vérité ſon utilité devroit y faire faire de ſérieuſes réflexions : cependant à peine trouve-r-on deux ou trois hommes dans un auſſi vaſte Etat, qui tâchent d'aller auſſi loin dans cer art que feu M. de Valliere qui y a excellé.

ARTICLE XXXI.

Des mines & des contremines des aſſiégés, de celles des aſſiégeans, divers artifices des premiers pour chaſſer les ſecond de leurs mines. Rencontres des Mineurs. Combats ſoûterrains. Mines fauſſes & ſimulées des aſſiégeans.

COmme dans les choſes de la guerre l'on rire plus d'utilité & d'inſtruction des faits rapportés avec leurs circonſtances, que de la plûpart des raiſonnemens : c'eſt ce qui m'engage à choiſir dans la multitude d'exemples que nous fournit l'Anriquité, ceux qui ſont le mieux à nôtre ſujer, pour tâcher de n'en omettre aucun de ceux où nôtre inſtruction ſe trouve renfermée. J'ai fait voir dans le précédent Article l'ancienneté de l'invention des mines, & dans celui-ci on va voir que les contremines & les combats qu'elles engagent, n'ont pas tardé à naître après l'invention des premieres.

Végece dont l'autorité eſt ſi reſpectable, ne parle de cette partie que fort ſuccinctement, à l'occaſion du ſiége de Rhodes par Démerrius Poliorcete, qui ayant fait conſtruire le fameux Hellepole, dont nous avons parlé précédemment, vouloit le conduire contre les murs de la place que cette tour ſurpaſſoit, & dont il ſe fut rendu maître par ſon moyen. *Mais un Ingenieur*, dit-il, *pour rendre cette tour inutile, ouvrit une galerie ſoûterraine qui paſſoit par deſſous les murs de la ville, qu'il pouſſa ſous le chemin par où la tour devoit paſſer le lendemain pour approcher des murailles. Les aſſiégeans ne ſoupçonnant rien du piege qu'on venoit de leur tendre, conduiſirent la tour juſqu'à l'endroit ſous lequel on avoit miné. Le ſoûterrain ne pouvant ſoûtenir le poids de cette maſſe effroyable fondit tout-à-coup ſous la machine, qui s'enfonça ſi avant dans terre, qu'il*

qu'il ne fut pas poſſible de la retirer d'un ſi mauvais pas où elle reſta, & par-là la ville ſe vit délivrée d'un très-grand danger.

Vitruve prétend que les aſſiéges s'y prirent différemment, & qu'un Ingenieur nommé Diognete, à la faveur de quelques auges avancées à travers des ouvertures qu'il fit au mur, détrempa ſi fort le terrein, que l'Helepole s'y enfonça de façon qu'il ne put plus ſe mouvoir.

Le ſiége d'Athenes par Sylla a auſſi illuſtré les travaux ſoûterrains. Archelaüs qui défendoit la place, ayant miné & étançonné le deſſous des fameuſes terraſſes de Sylla, & ayant mis le feu aux étançons fit écrouler tous les ouvrages. Les aſſiégeans qui s'étoient apperçus des travaux ſoûterrains, eurent le temps de retirer leurs tours & leurs machines, mais non pas celui de ſauver leur terraſſe : après leur chute, voulant les rétablir, ils ſe virent obligés à contreminer les galeries des aſſiégés, en prenant le deſſous pour être les maîtres du terrein. Les Mineurs s'étant rencontrés, il eſt à préſumer qu'ils ſe livrerent un combat à leur façon, leſquels ſont d'autant plus meurtriers, que l'eſpace n'admettant aucune arme de longueur, les combats y ſont corps à corps.

Durant ces chicannes, les aſſiégeans ſe voyant réduits à la guerre ſoûterraine, imaginerent de miner la place dans un autre front & en tant d'endroits, que les aſſiégés n'ayant pu les découvrir, virent un jour foudre & diſparoître une partie de leurs murailles que la mine avoit ſappées, ce qui accelera d'autant plus la reddition de la place, que chaque ſoldat de garde s'imaginoit à chaque inſtant voir enfoncer la partie du mur qu'il défendoit, ce qui abbattit beaucoup leur courage.

Quoique Céſar n'ait fait nulle mention des mines dans ſa deſcription du ſiége de Marſeille, Vitruve veut qu'il y en ait eu, & nous donne à ce ſujet une façon de contreminer qui eſt aſſez ſinguliere. Il dit que les habitans s'étant apperçûs que les aſſiégeans fouilloient ſous terre par plus de trente conduits, *ils réſolurent de creuſer tout autour de la place ſi avant, que toutes ces mines furent ouvertes dans leurs foſſés ; & au droit des lieux qu'ils ne purent creuſer, ils firent en dedans un grand foſſé, en maniere de vivier, qu'ils remplirent des eaux qu'ils tirerent des puits & du port, de ſorte que cette eau venant à entrer tout d'un coup dans les mines, en abbattit les étais, & étouffa tous ceux qui s'y rencontrerent, tant par la quantité d'eau que par la chûte des terres.*

Vitruve rapporte encore une autre maniere de diſputer le terrein, qu'il dit avoit été pratiquée par les habitans d'Apollonie, *qui étant aſſiégée, & les ennemis ayant creuſé une mine à deſſein d'entrer dans la ville ſans qu'on s'en apperçût, les aſſiégés qui furent avertis de ce deſſein, furent fort épouvantés, ne ſachant, ni en quel temps, ni par quel endroit les ennemis devoient entrer dans la ville. Cette incertitude leur faiſoit perdre courage, lorſque Tripſon, Architecte d'Alexandre qui étoit avec eux, s'aviſa de faire pluſieurs contremines, qui paſſoient par-deſſous les remparts d'environ un trait d'arc, & de pendre des vaſes d'airain dans tous les conduits ſoûterrains. Il arriva que dans le conduit qui étoit le plus proche de celui où les ennemis travailloient, les vaſes frémiſſoient à chaque coup de pique que l'on donnoit,*

& par-là, l'on connut quel étoit l'endroit vers lequel les pionniers s'avançoient pour percer juſqu'au dedans de la ville ; ce qui ayant été préciſément marqué, Tripſon fit apprêter de grandes chaudieres pleines d'eau bouillante, & de poix avec du ſable rougi au feu au-deſſus de l'endroit où les ennemis travailloient, & ayant fait la nuit pluſieurs ouvertures dans la mine, il y fit mettre tout d'un coup toutes ces choſes, dont ceux qui travailloient furent tous tués.

On trouve encore dans Enée, auteur de la premiere Antiquité, qui a travaillé aſſez médiocrement à mon ſens, ſur l'attaque des places dans un ouvrage intitulé, *de toleranda obſidione*, qu'il propoſe deux aſſez mauvais expédiens pour s'oppoſer aux mines, l'un de creuſer au-devant un foſſé revêtu de maçonnerie que l'on remplit de bois ſec, auquel on met le feu après avoir couvert le foſſé, afin que la fumée qui cherche toûjours une iſſue, aille étouffer ceux qui creuſent dans les environs. Je ne fais pas plus de cas de cet expédient que de celui de lâcher un eſſein d'abeilles contre les mineurs, qui eſt du même Auteur; il en cite auſſi un troiſiéme, qui eſt d'ouvrir des contre-galeries pour aller chercher les mineurs, & nous fournit à ce deſſein une découverte d'un chaudronnier de Barcie, ville aſſiégée par Amaſil, qui avoit creuſé un ſoûterrain pour pénétrer dans la ville, ce que les aſſiégés ayant ſû, ſans connoître quelle route il tenoit, le chaudronnier imagina pour la découvrir, de faire l'enceinte de la ville avec un bouclier d'airain qu'il poſoit à terre à chaque pas, & prêtant l'oreille deſſus, il parvint à entendre l'ennemi travailler, & au moyen de cette découverte, l'on creuſa une contre galerie; on rencontra les mineurs ennemis, on les chaſſa, & l'on tua ceux qui réſiſterent.

Il y a apparence qu'Enée n'étoit inſtruit qu'imparfaitement de l'invention du chaudronnier, qui apparemment poſoit ſur le bouclier une balle dont l'impulſion annonçoit le lieu du travail des ennemis. C'eſt du moins avec un ſemblable expédient d'une balle placée ſur la peau d'un tambour que nous connoiſſons aujourd'hui dans les ſiéges, quand on travaille au-deſſous de nous; ſans cette balle le bouclier ſeul n'eût rien operé, & bien moins que ne feroit en pareille occaſion une oreille attentive appuyée contre terre.

En 1450. la garniſon de Croye, aſſiégée par Mahomet II. ſe ſervit d'une pareille balle placée ſur la peau tendue d'une tymballe pour découvrir les mineurs.

Polybe nous fournit dans la ſuite de cet ouvrage, pluſieurs expédiens propres à chicanner le terrein par les mines; le Lecteur les trouvera bien; ainſi ce ſont ceux qui lui ſont étrangers que je veux citer, tel que celui d'Embracie que l'on trouve dans Tite-Live. *On trouva même une choſe nouvelle*, dit cet Auteur, *qui ne fut pas mal-aiſée à exécuter, contre ceux qui étoient dans la mine. Car les aſſiégés firent faire un grand tonneau de fer, percé de pluſieurs petits trous qui avoit à l'un des fonds un tuyau auſſi de fer aſſez long, & aſſez retenu, & à l'autre fond quantité de longues javelines, qui s'avançoient vers les ennemis pour les empêcher d'approcher. Ce tonneau étoit rempli de petites plumes ou de duvet dans lequel on mit du feu que l'on allumoit avec un ſoufflet de forge, qui étoit attaché au tuyau de fer dont*

nous avons parlé, de ſorte qu'il en ſortoit non-ſeulement un forte fumée, mais une ſi grande puanteur de la plume qui brûloit, que perſonne ne put demeurer dans la mine.

On trouve encore, dans Anne Comnene, qu'au ſiége de Duras par l'Empereur Alexis, les aſſiégés s'étant apperçus qu'on minoit ſous eux, creuſerent des contre-mines, d'où ayant apperçû les mineurs ennemis par des fentes à travers les terres, *& voyant dedans une multitude de François, ils leur jetterent au viſage d'un feu compoſé de ce que je vais dire. Les pins & d'autres arbres qui ſont toûjours verds, produiſent une gomme que l'on pile juſqu'à ce qu'elle ſoit en poudre : on mêle cette poudre avec du ſoufre, & on verſe l'une & l'autre dans des cannes au bout deſquelles on met le feu. Les aſſiégés ſoufflant dans ces cannes, jetterent cette matiere enflammée dans les yeux & dans le viſage des François, qui furent contraints de s'enfuir comme des abeilles qui ſont étouffées par la fumée.*

Les Modernes n'ont juſqu'ici rien inventé de plus pour déloger l'ennemi, & les Turcs ſont les ſeuls qui ont encheri ſur cette partie de la défenſe ; mais à la vérité contre toutes les loix de la guerre, puiſque ce fut en introduiſant dans les mines une fumée empoiſonnée au ſiége de Candie, ce qui révolte l'humanité & les droits de la bonne guerre. Il eſt permis de ſe ſervir de fumée, mais non de poiſon, & c'eſt un moyen sûr de faire abandonner les galeries que de les enfumer. On n'y cherche pas tant de façons aujourd'hui, il ſuffit de faire crever une bombe dans une mine pour l'emplir de fumée au point que perſonne ne ſauroit y demeurer un inſtant, & cette fumée y ſéjourne toûjours long-temps, vû la difficulté de l'air & des iſſues.

L'uſage de contreminer les places par avance & hors des ſiéges, a rendu cette défenſe extrêmement facile aux aſſiégés, puiſque les galeries & différens rameaux que l'on pouſſe ſous les capitules, mettent à portée par-tout de gagner le deſſous de l'ennemi, & d'arriver aux mineurs par un très-petit travail, partant toûjours de près.

Cet uſage de contreminer les places d'avance, eſt encore dû aux Anciens, comme nous l'apprend Joſephe, parlant de la force de la ville de Gamala, aſſiégée par Veſpaſien. *Il ſembloit*, dit-il, *que la nature eût pris plaiſir à rendre cette place imprenable ; & Joſephe n'avoit pas laiſſé d'y faire faire de grands foſſés & pluſieurs mines.*

Cet Auteur ne s'attribue point l'invention de cette précaution, ce qui ſembleroit prouver que les contremines ont été encore antérieures au temps de Joſephe, & par conſéquent très-anciennes.

Avant de terminer cet article des mines, je ne veux pas omettre une ruſe à ce ſujet, qui, toute groſſiere qu'elle eſt, pourroit encore trouver quelque mal-adroit dont elle feroit ſa duppe, & cela d'autant mieux que les plus groſſieres ſont quelquefois celles dont on ſe défie le moins. C'eſt Frontin qui la rapporte, & qui cite Philippe, Roi de Macédoine, qui aſſiégeant Trineſſe, fit tranſporter pendant pluſieurs nuits un grand monceau de terre fort près des murs de la forteresſe, comme ſi elle eût été tirée d'une mine, ce qui obligea les aſſiégés à ſe rendre ſur cette opinion.

ARTICLE XXXII.

Méthode des Anciens dans leurs ſorties ; qu'elles étoient toûjours groſſes, vigoureuſes & faites à propos.

LA défenſe des places eſt tellement liée avec l'attaque, qu'il eſt impoſſible en traitant de l'une de n'entamer l'autre à tout moment ; c'eſt ce qui me fait regretter de n'avoir pas ſuivi le même plan de Goulon, Ecrivain, qui a traité enſemble & ſavamment l'attaque & la défenſe, les mêlant l'une avec l'autre, ſuivant le beſoin ; & je me vois obligé pour les ſorties à faire à peu près de même, ne pouvant en parler ſans oppoſer l'une à l'autre à chaque inſtant.

Comme juſqu'ici j'ai commencé par les maximes des Anciens, avant d'en venir aux nôtres, il eſt juſte d'examiner d'abord la conduite que l'on tint au ſiége de Lilybée, qui nous a donné lieu à cet ouvrage. Imilcon ayant épuiſé par l'opiniâtreté de ſa défenſe toute la conſtance, la ruſe, l'habilete & le courage des Romains, & n'ayant pas montré moins de ſcience que ceux qui l'aſſiégeoient, n'avoit plus que les ſorties à faire pour rendre ſa défenſe d'autant plus longue & plus digne de loüange & d'admiration.

Ce grand homme ſavoit combien il eſt rare & difficile à un aſſiégeant de ſe garantir contre cette eſpece d'attaque toûjours vive, inattendue, bruſque, impétueuſe & dont la répétition laſſe & énerve autant l'aſſiégeant, qu'elle enhardit, & encourage un aſſiégé, qui dans ſa ſituation n'a rien de mieux à faire pour prolonger ſa liberté, & donner à ceux de dehors le temps de le ſecourir.

Il eſt inoüi, du moins juſqu'à préſent, qu'une tête de tranchée ſe ſoit ſoûtenue contre une groſſe ſortie tant ſoit peu bien conduite, & il faut bien nous garder de croire, ainſi que le peuple & les gens ſans expérience, que lorſqu'on dit que l'aſſiégé a été repouſſé, cela veuille dire que ſa ſortie n'a pas réuſſi ; bien loin delà, elles réuſſiſſent toutes, & ne différent entr'elles que du plus au moins : la mieux conduite, ainſi que celle qui l'eſt le plus mal, finit par la retraite de ceux qui l'ont faite. La raiſon en eſt toute ſimple ; on attaque un ennemi toûjours ſupérieur, puiſqu'il aſſiége, & chaque inſtant lui amenant de nouveaux renforts, met l'aſſiégé dans le cas de céder le terrein qu'il a pris. D'ailleurs il n'a jamais d'autres projets que celui de ſe retirer après avoir fait ſon coup ; & celui qui réuſſit le plus mal a du moins remporté l'avantage d'avoir retardé le travail de l'ennemi, & gagnant du temps, c'eſt tout gagner dans un ſiége, puiſqu'on n'en ſoûtient que dans l'eſpoir, ou d'attendre un ſecours qui nous délivre, ou d'affoiblir & énerver une armée qui nous aſſiége, en lui faiſant conſommer ſes vivres, ſes munitions & ſes hommes, ou de lui faire conſommer ſon temps pour l'empêcher d'entreprendre d'autres opérations. Ainſi dans ces trois circonſtances vingt-quatre heures ſont toûjours un gain

précieux, & de fréquentes ſorties qui détournent & chaſſent les travailleurs, qui comblent les travaux, & qui enclouent les batteries, font bien gagner des vingt-quatre heures.

C'eſt une maxime teçûe & conſtante à la guerre que celui qui ſe défend, ſuppoſe toûjours des avantages à celui qui l'attaque, & le croit ſupérieur par cela ſeul qu'il a l'audace d'attaquer; ainſi c'eſt toûjours un préjugé favorable pour les ſorties, & qui remet l'égalité dans l'imaginarion du ſoldat, lequel ſe voyant aſſiégé, ſe croiroit toûjours hors d'état de réſiſter à ſon ennemi, ſi on ne l'accoûtume à le vaincre dans les ſorties, où un avantage aſſûré à chaque nouvelle attaque, lui enfle d'autant plus le courage qu'il l'abbat à l'ennemi, & fait qu'il n'avance plus qu'en tremblant.

Imilcon, perſuadé de cette vérité fit de fréquentes ſorties; il les fit toûjours fortes, mais il les fit plus fortes à meſure que le péril augmenrant, lui rendoit les momens plus chers, & la vie de ſes ſoldats moins précieuſe.

Voyons les raiſons qui l'engagerent à agir de la ſorte; & ſi elles nous paroiſſent bonnes, nous donnerons ces deux points pour des maximes.

L'att de la défenſe conſiſte à retarder ſa perte & à augmenter la perte d'hommes chez l'ennemi en ménageant les ſiens: mais ce ſeroit mal prendre ce principe, que de prétendre ménager ſa garniſon en perdant ſa place. Les hommes qui la défendent ne ſont précieux qu'autant qu'ils peuvent contribuer à la ſauver: c'eſt pourquoi dans les commencemens d'un ſiége où l'ennemi eſt encore éloigné, & où mille incidens peuvent nous en débarraſſer, ce ſeroit une témérité que de riſquer ſa garniſon dans des ſorties où l'attaque & la retraite deviendroient extrêmement meurtrietes par la longueur du trajet qui expoſe les troupes, ſoit au feu long & réitéré des batteries & des tranchée, ſoit aux charges d'une cavalerie portée à ce deſſein, qui peut couper chemin à ceux qui s'éloignent, ou du moins intimider le ſoldat, & le rendre méfiant de confiant qu'il faut tâcher de le rendre. Mais quand une fois on ſe trouve dans la ſituation où étoit Imilcon, c'eſt-à-dire, preſſé par tout ce que la valeur & l'habileté ont de plus formidable, que l'on a encore beaucoup de monde, que l'on attend à chaque inſtant un ſecours dont l'arrivée doit nous délivrer, n'ayant rien de mieux à faire que de retarder l'ennemi, & rien n'y étant plus propte que la ſortie; ce n'eſt plus alors là témérité, mais c'eſt une néceſſité que de les rendre fréquentes, de ne pas donner à l'ennemi le temps de ſe reconnoître, & de le tenir dans une agitation & une fatigue perpétuelle, qui tôt ou tard le dégoûte & l'oblige, ſinon à lever le ſiége, du moins à ne plus menet ſes ſoldats aux tranchées que tremblans, & prêts à s'enfuir à la premiere alatme. Outre que les fréquentes ſorties tuent beaucoup d'hommes, c'eſt que le travail n avance plus; qu'au lieu de pouſſet des ſappes; on ne fait plus que réparer ou mettre en meilleur état ce qui étoit déja fait, & que la ſécurité n'étant jamais établie chez l'aſſiégeant, il lui faut quatre nuits pour faire ce qu'il feroit dans une, s'il ne craignoit rien.

C'eſt ce qui engageoit Imilcon à en uſer, comme dit notre Auteur: *Chaque jour il voltigeoit de côté & d'autre; il guettoit le moment où il pourroit mettre le feu aux machines; & pour le pouvoir, livroit jour & nuit des combats plus ſanglans quelquefois & plus meurtriers, que ne ſont ordinairement les batailles rangées.*

Quant à la force de ces ſorties, ſans doute qu'il les faiſoit telles, parce qu'il ſentoit qu'il étoit de toute conſéquence pour la durée de ſon ſiége, & pour entretenir la valeur & la bonne volonté dans ſa garniſon, de lui procurer des avantages certains. Outre cette raiſon déciſive, il en eſt encore une: plus vous faites de ſorties, plus l'ennemi ſonge à s'en garantir, & plus il eſt ſur ſes gardes. de ſorte qu'il renforce ſes gardes de tranchées, il fait de meilleures diſpoſitions contre leſquelles il n'y a plus que le nombre qui puiſſe procurer de l'avantage, joint à la ſurpriſe qu'on ſe ménage, en variant les heures. Et une troiſieme raiſon, eſt la fatigue conſidérable qu'on lui occaſionne, en l'obligeant à paſſer les jours & les nuits en force dans les tranchées, tandis que l'aſſiégé qui fait ce qu'il veut faire, ne dérange ſes ſoldats que pour le moment où ils opérent, n'ayant point ainſi que l'ennemi de longs trajets à faire pour venir aux attaques.

D'ailleurs une petite ſortie n'obtient jamais que de légers avantages: mais au contraire une groſſe qui réuſſiſſe bien (& dans le nombre ſûrement quelqu'une a un ſort heureux) peut procurer la levée d'un ſiége. Si les batteries ſont bien encloüées, les places d'armes raſées, les logemens détruits, les tranchées comblées, les munitions brûlées ou enlevées; il n'eſt point de groſſe ſortie qui ne puiſſe moralement eſperer cet avantage.

Imilcon après avoir fait tout ce que la ſcience & le courage lui inſpiroient, réduit à l'intérieur de ſa place, reſſerré & prêt à périr ſans un coup de main qui lui donne le temps d'attendre ſon ſecours, ne croit plus devoir temporiſer. Il n'a des ſoldats que pour vaincre: s'il n'a plus de remparts, du moins il lui reſte du courage & de l'audace. Il conçoit que s'il peut brûler les machines des Romains, il n'y a rien encore de déſeſperé dans ſa ſituation, & pour cela il ne croit pas que ce ſoit trop haſarder que de haſarder ſa garniſon par de groſſes ſorties. En effet qui pouvoit l'en empêcher? étoit-ce la conſidération de ſauver des hommes? Ils étoient perdus tout de même, puiſqu'ils devenoient priſonniers des Romains. Cet expédient lui réuſſit, & retardant ſa priſe, il vit enfin arriver le ſecours.

Cependant ces groſſes ſorties tomberoient dans un autre inconvenient, & ce ne ſeroit plus que des combats réglés, dont la multiplicité ſans ruſe, détruiroit le plus foible. Pour prevenir cet inconvénient, il faut faire de petites ſorties parmi les groſſes, n'en admettant point de médiocres qui ne menent à rien. Les petites au contraire ont un double avantage; celui de retarder tout de même les travaux, en mettant en fuite les travailleurs, & de tromper l'ennemi qui accoûtumé deux ou trois fois de ſuite à ne voir ſortir que vingt ou trente hommes n'eſt plus ſur ſes gardes contre les groſſes qui ajoûtent à leur force par cette ruſe

l'avantage de la ſurpriſe.

Le ſiége de Jéruſalem par Tite, nous fournit une preuve éclatante de l'inutilité des ſorties médiocres que la méſintelligence des Juifs leur faiſoit faire à la place de fortes & nombreuſes qu'ils étoient en état de répéter ſi ſouvent. Voyons ce que dit Joſephe : *Jean fit une ſortie le premier jour de Juillet avec des flambeaux à la main pour mettre le feu dans les travaux des Romains : mais il fut contraint de revenir ſans en avoir pû approcher, parce que les entrepriſes que les aſſiégés faiſoient alors, n'étoient pas bien concertées. Au lieu de donner tous enſemble & en même temps avec cette audace & cette réſolution qui ſont naturelles aux Juifs, ils ne ſortoient que par petites troupes & avec crainte ; ainſi ils n'attaquerent pas les Romains avec la même vigueur qu'ils avoient accoûtumé, & ils les trouverent au contraire mieux préparés qu'auparavant à les recevoir ; car ils étoient ſi preſſés les uns contre les autres, ſi couverts de leurs armes, & avoient garni de telle ſorte tous leurs travaux, qu'il ne reſtoit pas la moindre ouverture pour mettre le feu, outre qu'ils étoient réſolus de mourir plutôt que de lâcher le pié, parce qu'ils ne voyoient plus d'eſpérance de pouvoir élever d'autres terraſſes ſi celles-là étoient brûlées, & qu'ils conſidéroient comme une honte inſupportable, que le courage fût ſurmonté par la ſurpriſe, la valeur par la témérité, l'expérience par la multitude, & les Romains par les Juifs.* En comparant ce paſſage avec ce qu'il ajoûte ailleurs, *que les Romains commençoient à ſe décourager ..... qu'ils voyoient leurs travaux emportés de force, les machines inutiles contre des murs d'une épaiſſeur ſi extraordinaire, le déſavantage qu'ils avoient eu en pluſieurs combats, & ne croyoient pas qu'il fut poſſible de vaincre des gens que ni leur diviſion, ni la guerre, ni la famine, non-ſeulement n'étoient pas capables d'étonner, mais qui par une intrépidité inconcevable s'élevoient au-deſſus de tant de maux, & devenoient toûjours plus audacieux*, ne ſeroit-on pas en droit de conclurre que ſi à la place de ces ſorties foibles & mal concertées, les Juifs fuſſent ſortis quelquefois au nombre de trente mille, ils euſſent bien-tôt ruiné les Romains, qui ne triompherent que par la méſintelligence, & la pitoyable conduite des aſſiégés qui rendit leur courage fort inutile ? Si cette ſortie eut été faite de nuit, il eſt probable qu'ils euſſent brûlé les machines des Romains.

Il nous reſte à parler de la ſortie générale que fit Imilcon pour y prendre un modele de conduite, ainſi que dans le reſte de ſon ſiége. Pour porter ſur ce point un jugement ſain, il eſt néceſſaire de ſe repréſenter la ſituation où ſe trouvoit ce Général qui étoit reſſerré dans l'intérieur de ſa place, dont l'ennemi occupoit le rempart, ayant déja pouſſé ſes travaux juſque dans l'intérieur ; de ſorte que les Carthaginois étoient préciſément à l'extrémité, c'eſt-à-dire, dans la poſition où la néceſſité ne reconnoît plus rien de téméraire, & où c'eſt une loi de tout riſquer, & comme l'on dit le tout pour le tout ; avec cette différence qu'en n'entreprenant rien, l'on n'eſt pas moins perdu, mais on l'eſt ſans eſpérance & ſans gloire ; au lieu qu'à operer il y a beaucoup de gloire à acquérir, une eſpérance morale de réuſſir ;

& au défaut du ſuccès la ſatisfaction intérieure d'avoir fait du moins tout ce que l'on a dû pour ſe le procurer.

Imilcon n'avoit plus que ce ſeul parti, il étoit donc très raiſonnable & très-prudent de le prendre; ſon habileté juſques-là lui avoit procuré le tems de recevoir le ſecours qu'il attendoit. De quoi lui ſervoit ce ſecours, ſi ce n'étoit pour faire lever le ſiége? Et quel autre moyen lui reſtoit-il que celui d'une ſortie générale pour prevenir un aſſaut auquel il eût eu le déſavantage d'être attaqué par toutes les mêmes ouvertures dont il profita pour attaquer lui-même? Voilà la différence de l'homme habile à l'homme ordinaire: celui-ci ſe fut laiſſé attaquer, mais celui-là ſe garda bien de laiſſer cet avantage à ſon ennemi.

Cette ſortie générale fut donc une manœuvre digne des plus grandes loüanges, puiſque fondée ſur la néceſſité, elle avoit de plus l'avantage d'avoir un très-grand objet & une certitude morale de réuſſir; puiſque, outre tout ce que nous avons dit qui aſſûre le ſuccès des ſorties, il y joignoit de plus celui de faire combattre dix mille hommes de troupes fraîches, excitées par tout ce qu'ils avoient oüi dire de la conſtance & de la valeur de leurs camarades, & qui devoient brûler de l'envie de partager leur gloire, & de faire des exploits qui puſſent ſignaler leur arrivée.

Voilà quant à la conduite d'Imilcon. Quant à celle des Romains qui fait proprement notre ſujet actuel, puiſqu'il s'agit de l'attaque des places, elle fut bien ſimple, & telle qu'on devoit l'attendre de l'habileté qu'ils avoient montrée juſques-là. Apprenant l'arrivée du ſecours qui s'étoit jetté dans la place, & connoiſſant ce que devoit faire Imilcon, c'eſt-à-dire une ſortie générale, ils n'eurent rien de mieux à faire que de renforcer les gardes de leurs machines & de leurs travaux, pour ſe mettre en état d'y réſiſter, ainſi qu'ils firent par un nombre ſupérieur à celui de la garniſon. C'eſt Polybe qui nous l'apprend; écoutons-le: *Car il étoit ſorti de la ville juſqu'à vingt-deux mille hommes, & ceux du dehors les ſurpaſſoient beaucoup en nombre. Le combat fut furieux & obſtiné. On combattoit homme à homme comme à un combat ſingulier. Le plus grand effort ſe faiſoit auprès des machines.* Ainſi au lieu d'une ſortie, ce fut, pour ainſi dire, une bataille où le grand nombre l'emporta, puiſque l'habileté étoit égale ainſi que le courage. C'étoit au nombre à décider.

Mais les Romains n'euſſent-ils pas mieux fait, puiſqu'il en falloit venir là, d'attaquer eux mêmes de toutes parts ceux de la ville, au lieu de ſe laiſſer prevenir? C'eſt ce qu'il me paroît qu'ils euſſent dû faire, du moins ils euſſent ſauvé par là les breches dont ils étoient maîtres d'abord, & dont les Carthaginois reprirent poſſeſſion, n'ayant fait leur retraite qu'après avoir repris tout ce qu'ils purent de terrein qu'ils avoient perdu, & dans la réſolution de recommencer inceſſamment; car Imilcon cédoit au nombre, mais ſon courage ne le cédoit ni en conſtance ni en réſolution à celui des Romains.

Sans les ordres réitérés juſqu'à trois fois que la Cour donna au Marquis de Goëbriant au dernier ſiége d'Aire, nous euſſions vû dans le

le commencement de ce ſiecle un ſecond Lilybée. Ce généreux guerrier, après avoir fait tout ce qui étoit en lui pour retarder la perte de ſa place, s'étoit déterminé, après y avoir ſoûtenu un aſſaut général au corps de la place, à faire une ſortie générale, ainſi qu'Imilcon, par où auroit fini ſon ſiége, & il y a à parier qu'il l'eût fait lever, lorſqu'il reçut le dernier ordre de ſe rendre. L'ennemi étoit ſur le point de haſarder un aſſaut, de la réuſſite duquel il ſe méfioit beaucoup, & ils avouerent après, qu'ils s'attendoient à lever le ſiége. Ce brave & habile Gouverneur pouvoit dire avec autant de raiſon que Corbulon, lorſqu'on lui apporta le commandement de Claudius de repaſſer le Rhin, *quam beatos quondam duces Romanos!* Que les anciens Capitaines étoient heureux!

Malgré cet illuſtre exemple, il ſe trouve quelques perſonnes qui ſoûtiennent que la défenſe de quelques jours de plus dans une place eſt bien plutôt une marque de témérité, & d'imprudence dans un Gouverneur, que d'un véritable courage; ils fondent ce raiſonnement ſur le riſque que l'on court, diſent-ils, d'être emporté d'aſſaut, de voir ruiner une ville qui nous ſera peut-être rendue un jour; & ſur le malheur irréparable de perdre une garniſon compoſée de braves gens qui peuvent ailleurs ſervir l'Etat, qui s'en trouveroit privé pour jamais. Il n'eſt rien à répondre à une maxime d'une fauſſeté auſſi ſpécieuſe, que ce que diſoit feu M. le Duc, que ceux qui avoient en vogue cette commode maxime, ne méritoient ni loüange, ni blâme, juſqu'à ce qu'il fût décidé ſi les remparts d'une place élevés à ſi grands frais étoient faits pour défendre une garniſon, ou celle-ci pour ſes remparts.

J'ajoûterai à cela en faveur de la ſortie générale dont il s'agit, une queſtion que je ne fais que lorſqu'on eſt réduit à l'extrémité. Quel eſt le mieux ou de périr ſous les feux & les pierres dont un ennemi vous accable dans pareille ſituation, ou de riſquer de ſauver ſa garniſon l'épée à la main par un dernier effort?

La conſervation d'une place qui couvre une fronriere n'eſt-elle pas plus précieuſe que celle des troupes qui la défendent? & y ont-elles été miſes à d'autres fins que celle de la ſauver en la défendant, du moins juſqu'à la veille de cet aſſaut, s'il n'y a nulle eſpérance de mieux faire en riſquant quelque choſe de plus glorieux?

Quant à la diſpoſition des troupes à la grande ſortie de Lilybée, l'Auteur n'en parlant pas, nous laiſſe la liberté de conjecturer, & je ne crois rien haſarder en diſant que ſans doute les aſſiégés ſortirent en corps ſerré, uni & ſur une grande profondeur, ayant leurs frondeurs & leurs armés à la légere à la queue des colonnes pour ne point embarraſſer le choc, & l'impulſion qui les rend formidables.

Sans doute que les Romains ne les attendirent pas dans leurs travaux, mais qu'ils ſortirent au devant d'eux en bataille. Nous pouvons haſarder cette conjecture ſur ce que les Carthaginois ne pûrent malgré leurs efforts approcher des machines dont l'incendie eût produit la levée du ſiége.

ARTICLE XXXIII.

Que les ſorties qui ſe font de nuit, ſont les plus favorables & les plus ſûres.

OUtre tout ce que nous venons de rapporter, en faveur des groſſes ſorties, & l'autorité d'Imilcon pour les appuyer, je trouve que les Anciens dans une infinité d'endroits, nous ont donné des leçons qui doivent conclurre en leur faveur; quoique, comme je l'ai déja dit, je n'improuve pas, bien loin delà, les petites, dont les effets ſont fort ſouvent auſſi eſſentiels, & bien moins coûteux que ceux des groſſes. Pour achever de convaincre le lecteur, je n'ai qu'à lui faire obſerver la force de la garde des travaux ou des tranchées des Anciens, qui n'étoient ainſi fareis d'hommes, que dans la crainte des groſſes ſorties qu'ils eſſuyoient ſouvent. Les aſſiégés ne ſortoient jamais en moindre nombre que de la moitié de la garniſon, & quelquefois du tout comme fit Imilcon.

Au ſiége de Bourges par Céſar, il y avoit toûjours deux Légions aux travaux, c'eſt-à-dire, dix mille hommes qu'il tenoit dans des paralleles très-près à près, afin d'être plus réuni & plus à portée de repouſſer les efforts de l'ennemi. En effet rien n'eſt plus puiſſant pour réſiſter aux ſorties que cette méthode: Montecuculi ſemble l'approuver. En parlant des Turcs, il dit que leurs paralleles *ſe ſoûtiennent les unes les autres, outre que les troupes qui les gardent s'entretouchent; & que quand on y eſt une fois entré, il n'eſt pas aiſé d'en ſortir, & ſi l'on veut aller au-delà des dernieres lignes, on tombe dans la cavalerie, & on ne peut reculer; & s'ils paroiſſent au commencement abandonner la tête de la tranchée, c'eſt une ruſe pour nous y engager tout-à-fait; alors ils viennent ſur nous le ſabre à la main, & le canon & la mouſqueterie de la place nous ſont inutiles; & comme ils ſont forts, & en grand nombre, nous ſommes pouſſés avec une perte conſidérable, eu égard à notre petit nombre en comparaiſon du leur.*

Outre cette excellente méthode de ſortir en force, les Anciens en avoient encore une que bien des Modernes n'admettent pas, & qu'Imilcon négligea dans ſa ſortie générale: c'eſt de les faire de nuit. Avant d'en dire les raiſons, nous ferons ici la comparaiſon de cette premiere ſortie avec la ſeconde, en ſuppoſant que ce Général profita du défaut de l'une pour mieux réuſſir dans l'autre. Dans la premiere les Romains, comme nous l'avons remarqué, étant en force, diſpoſés, & préparés à recevoir les Carthaginois, & voyant leur diſpoſition à la faveur du jour, s'oppoſerent avec ſuccès à leur principal progrès, qui étoit d'approcher des machines: ils voyoient où tendoient leurs efforts; ils étoient ſoûtenus par les gens de trait placés dans les tours; & leurs propres yeux ſervant à les raſſurer contre le nombre qu'ils voyoient inférieur, leur imagination pleine de l'eſpoir d'être puiſſamment

& promptement ſecourus par les troupes du camp, étoit comme autant de renforts qu'Imilcon leur eût ôtés s'il eût attaqué de nuit. Inſtruit par la funeſte expérience du mauvais ſuccès que cette premiere ſortie avoit eue, il réſolut d'en faire une ſeconde encore générale : il attend pour cela le moment favorable ; un vent impétueux, une eſpece d'ouragan vient à renverſer quelques machines des aſſiégeans, & les ébranle toutes, il ſouffle du côté favorable aux aſſiégés ; Imilcon en eſt averti, ainſi que de l'avantage qu'il peut en tirer pour mettre le feu à ces mêmes machines déja ébranlées. Il n'a garde de laiſſer échapper l'occaſion : mais inſtruit par ſon expérience, combien le jour lui avoit été contraire, il attend la nuit pour attaquer, & pour lors ſortant avec impétuoſité, il renverſe tout ce qui s'oppoſe à lui, & ſans être intimidé par le nombre des ennemis que ſes ſoldats n'apperçoivent point, il arrive aux machines, y met le feu, & contraint l'ennemi à lever honteuſement le ſiége, n'étant pas en état d'en conſtruire de nouvelles. C'étoit cependant ces mêmes Romains qu'il avoit en tête ; il ne les attaque pas avec de nouvelles forces, au contraire, il avoit de moins tout ce qu'il avoit perdu dans la premiere action. Quelle eſt donc la raiſon de leur défaire ? ne pouvons-nous pas conclurre que ce fut celle de la nuit ? Je crois pouvoir l'aſſûrer, ainſi que j'aſſûre que le mauvais ſuccès de ſa premiere ſortie générale fut cauſé par l'heure qu'il avoit choiſie. Pour combattre avec ordre cette opinion de groſſes ſorties de jour, il eſt néceſſaire d'établir leurs avantages. Il eſt conſtant que le principal qu'elles ont, eſt celui que chacun voit ſa beſogne, que l'émulation eſt plus grande parmi les Chefs & les ſoldats qui ſont vûs de leurs Généraux, qui du haut des ouvrages ſont en état de juger des belles actions pour les recompenſer par les graces, ou les loüanges, plus puiſſantes encore. Outre ces deux, il y a encore celui de pouſſer ſon ſuccès juſqu'au point où il peut aller ſans témérité, puiſque voyant arriver le ſecours on a tout le temps que l'on veut pour ſe retirer à temps, & l'on n'a nulle crainte d'être coupé : voilà les avantages du jour.

Quels ſont ſes déſavantages ? les voici : l'ennemi averti par ſes ſentinelles, jamais endormies dans ces heures-là, voyant arriver les troupes qui ſortent, a du moins un inſtant pour ſe préparer, quelque ſurpris qu'il ſoit : ſi le trajet eſt un peu long, par des décharges réitérées, il a détruit quelques Chefs, & endommagé les têtes des troupes avant qu'elles ſoient parvenues aux tranchées : les batteries non attaquées, ainſi que celles qui le ſont, par un feu à cartouche le plus vif qu'elles peuvent, ne laiſſent pas que de tuer bien du monde ; la même émulation parmi les aſſiégeans, ſe trouve ſoûtenue par les yeux des Chefs. Le nombre des travailleurs moins grand que la nuit, n'embarraſſe guere la défenſe des tranchées ; leur fuite n'intimide point le ſoldat armé ; les troupes à portée, toûjours plutôt prêtes de jour que de nuit, arrivant par le chemin le plus court, vont où la beſogne preſſe. La cavalerie avance ſans crainte des obſtacles qui ſont toûjours fréquents autour des tranchées, elle trouve ſes débouchés, & voit ſes manœuvres, que le jour la met en état de diriger.

& les Chefs, ainſi que les ſoldats, voyant leur beſogne, ſont en état de s'oppoſer à des diſpoſitions qu'ils ſont à portée d'éclairer & de connoître. La retraite faite, chacun ayant bientôt regagné ſon poſte, tous les maux ſont bientôt réparés. Le travailleur vû par ſon Officier n'a garde de s'en aller bien loin: les dommages faits tant aux tranchées qu'aux batteries, étant bientôt connus, le jour ſert même à les réparer, ou du moins à faire de bonnes diſpoſitions pour les réparer dans la premiere nuit.

Voyons maintenant quels ſont les avantages de la ſortie de nuit. Il eſt aiſé de les connoître, en faiſant la contre-partie de ce que nous venons d'expoſer.

Le premier avantage eſt la ſurpriſe: quelque préparé que ſoit un ennemi la nuit, tout étonne; l'ignorance des projets de l'ennemi, ainſi que de ſes diſpoſitions, fait que l'on ne s'y oppoſe que foiblement, & qu'on le cherche à tâtons dans les endroits où il n'eſt pas. Les ténebres groſſiſſent toûjours dans l'imagination de l'attaqué, le nombre des aſſaillans; la fuite & le déſordre d'un grand nombre de travailleurs, met le déſordre dans les tranchées qu'ils embarraſſent. Le ſoldat armé ne manque pas de croire que ce ſont les troupes de la tête qui fuyent. La garde de cavalerie trouvant à chaque pas des boyaux, des obſtacles, ne pouvant connoître ſon chemin, n'eſt jamais à craindre, ou du moins très-peu: l'ennemi rallié n'avance qu'avec timidité & circonſpection: Les renforts du camp qui ne ſont pas prêts, n'arrivent que tard: les travailleurs diſſipés, ne ſe rallient plus; la plûpart charmés de l'occaſion, n'ont garde de revenir avant le jour: le mal fait aux paralleles, aux tranchées, aux batteries, ne pouvant être apperçû, ne peut être réparé, & le jour le feu de la place ſurvenant en empêche le rétabliſſement.

Comme c'eſt la nuit ſur-tout que l'on avance les travaux, toutes celles que l'on perd retardent d'autant les ſiéges, & l'on peut être ſûr que dans celles où il s'eſt fait une ſortie forte & vigoureuſe, le moindre avantage qu'elle ait procuré à l'aſſiégé, eſt celui de ſuſpendre les travaux de l'aſſiégeant, qui ſe trouve fort heureux quand la nuit d'enſuite il ne lui reſte plus rien à réparer, & qu'il eſt libre d'aller en avant.

Tant d'avantages conſidérables ne ſauroient être balancés par les déſavantages qu'opére la nuit, qui ſont d'ôter l'émulation entre les troupes & les ſoldats: l'ennemi étant dans la même ſituation, la loi devient égale. Si l'on n'a pas l'avantage de voir clairement ſa beſogne, du moins comme elle n'eſt pas éloignée des points d'où l'on débouche, les erreurs ne peuvent jamais nuire beaucoup, & les travaux à faire n'éxigeant pas une grande habileté, la nuit n'y eſt pas moins propre que le jour, puiſqu'il ne s'agit que de renverſer des gabions, de combler des tranchées, & d'encloüer du canon, qui eſt bientôt trouvé quand une ſortie a été dirigée durant le jour pour être faite la nuit.

Ces deux comparaiſons faites, je crois que l'on peut hardiment conclurre que nos Anciens raiſonnoient & agiſſoient très-prudemment de ſortir de nuit, & qu'Imileon fit une faute à la premiere, qu'il fut réparer à la ſeconde, & qui doit nous ſervir de leçon. Tout comme la négligence des Romains à ne plus pouſſer l'aſſiégé après la premiere ſortie qui

devoit leur annoncer qu'un tel adverſaire, quelque endormi qu'il parût, n'attendoit que l'occaſion de reparoître avec ſuccès. Je crois que l'on doit attribuer cette eſpece de léthargie des Carthaginois qui paroît avoir été entre la premiere & la ſeconde ſortie générale, au beſoin qu'ils avoient de ſe rétablir, & de mettre en défenſes leurs breches & leur corps de place; car Imilcon ne paroît pas mériter qu'on l'accuſe de pareſſe & de négligence; mais ſi fait bien les Romains à qui je ne puis accorder ici les loüanges que je leur donne par-tout ailleurs. N'avoient-ils pas l'avantage dans ce dernier combat, quoique de nuit, d'appercevoir leurs ennemis à la lueur des flambeaux qu'ils apportoient pour brûler les machines? Il ne faut pas que l'on s'imagine qu'il ſoit médiocre cet avantage-là: l'exemple de Civilis mérite d'être rapporté à ce ſujet. *Ce Général Gaulois fit faire*, dit Tacite, *une attaque générale au vieux camp des Romains par les autres nations qui demandoient la bataille, & après qu'elles eurent été repouſſées, il les fit remonter à l'aſſaut ſans ſe ſoucier de la perte, à cauſe de la multitude de ſes troupes, ni de mettre fin au combat par la venue de la nuit; car il avoit fait allumer des feux à l'entour; & tandis que les uns buvoient, les autres venoient aux mains échauffés du vin, & de la débauche: mais ils ne faiſoient pas grand effet dans l'obſcurité, & étoient bleſſés à la clarté de leurs feux par les nôtres, de ſorte que, lorſqu'il en paroiſſoit quelqu'un d'illuſtre, il étoit choiſi par nos ſoldats, & percé à coups de traits. Civilis ayant remarqué ce défaut, fit éteindre tous les feux, & recommencer l'attaque, où la valeur ſervit peu parmi les ténebres, & le haſard fut par-tout le maître.*

Les Romains devant Lilybée n'avoient-ils pas le même avantage que ceux du camp contre Civilis, & outre celui-là, celui d'aller au-devant d'eux, & de les attaquer, bien loin de les attendre? C'eſt du moins le meilleur parti à prendre, & celui que la nation Françoiſe ne manque jamais de prendre depuis que le régiment de Navarre lui en a le premier montré l'exemple. Cette nation vive & remplie de feu, au premier mot de ſortie, ne manque point de ſauter ſur le revers de la tranchée, & d'aller au-devant de l'ennemi qui ſe trouve lui-même attaqué, & obligé à la défenſive, ce qui étonne les plus intrépides. Il eſt vrai que ce mouvement eſt ſujet à l'inconvenient du grand feu de la place que l'on eſſuie dès que la ſortie s'eſt rejettée dans le chemin couvert: mais qu'importe ſi cette glorieuſe bourade l'a rendue inutile?

Pour appuyer le ſentiment des ſorties nocturnes, & de la terreur qu'elles peuvent imprimer, il me reſte à citer Joſephe au ſiége de Jeruſalem.

Il arriva, dit-il, *un étrange trouble dans le camp des Romains. Tite avoit fait élever ſur ſes terraſſes trois tours de cinquante coudées de haut, chacune pour commander de-là les remparts, & les murs des aſſiégés. Environ la minuit, l'une de ces tours tomba d'elle-même, & le bruit de ſa chûte remplit tout le camp de crainte, parce qu'on ne doutoit point que ce ne fût l'effet de quelque grand effort des Juifs. Dans ce tumulte, toutes les légions coururent aux armes ſans ſavoir de quel côté faire tête à cauſe qu'il ne paroiſſoit point d'ennemis; ils s'enquéroient de la maniere dont cela étoit arrivé, & perſonne ne le pouvoit*

dire. Sur ce doute, ils commencerent d'entrer en ſoupçon les uns des autres, s'entre-demandoient le mot, & ſembloient être frappés d'une telle terreur panique, que quand les Juifs auroient forcé le camp, elle ne pouvoit être plus grande: mais Tite ayant appris au vrai ce que c'étoit, le fit ſavoir à toute l'armée. A peine put-il encore par ce moyen appaiſer un ſi grand trouble. De tous les accidens de la guerre, il n'y en a point où un grand homme ne puiſſe trouver du remede, hors les terreurs paniques.

Venons aux exemples des ſorties générales, pour ne point nous écarter de notre route ordinaire, ſi bonne à l'inſtruction & à l'amuſement.

ARTICLE XXXIV.

Réflexions ſur les actions & ſorties nocturnes. Exemples des ſorties générales des Anciens. Leur méthode dans la maniere d'y réſiſter. Qu'on combattoit de part & d'autre ſur un petit front, & ſur une très-grande profondeur.

LE vrai héroïſme a été de tout temps le même, & dépeint par les mêmes principes. Homere qui dans ſon Iliade, nous a voulu montrer des héros du premier ordre, nous les montre auſſi braves la nuit ſans témoins, que lorſque le jour éclairoit leur valeur; il les fait agir & parler en conſéquence, & s'ils ſe plaignent de l'obſcurité, c'eſt qu'elle leur cache le chemin de la gloire; c'eſt pourquoi Ajax s'écrie tout d'un coup dans une nuit profonde où il ne trouvoit plus le moyen de combattre:

Grand Dieu, chaſſe la nuit qui nous couvre les yeux,
Et combats contre nous à la clarté des Cieux.

Ainſi c'eſt à tort que Tacite avance que la nuit favoriſe les audacieux & les timides, que les coups ſont incertains, & les bleſſures non attendues. Je tomberai d'accord pour les timides; il eſt certain que la nuit couvre leur honte, & par-là leur eſt très-favorable: mais je penſe comme Homere pour la vraie valeur; elle doit craindre que la nuit ne l'empêche de ſe montrer avec tous ſes avantages, & c'eſt de ces deux principes inconteſtables que les ſorties nocturnes tirent leur principale utilité. Puiſque rien n'eſt plus rare que le vrai héroïſme, & qu'au contraire les hétos du ſecond ordre compoſent le grand nombre, il s'enſuit que dans la nuit le plus grand nombre ne fait pas tout ce qu'il feroit le jour; &, comme nous l'avons déja dit, tout eſt terrible dans l'obſcurité; quelque préparé que l'on ſoit tous les dangers groſſiſſent: de cet état à la peur, & de celle-ci à la fuite, il n'y a qu'un pas, & tout l'avantage demeure à l'attaquant.

La nuit égaliſe les foibles aux forts dès que ceux-ci ſe laiſſent ſurprendre, & c'eſt une reſſource pour les foibles armées que les attaques de nuit. On pourroit faire de ceci une maxime, & dire qu'on ne doit attaquer la nuit que quand on eſt le plus foible dans le ſens

le plus étendu : car lorſqu'on eſt le plus fort, l'on y perdroit cet avantage d'en impoſer à ſon ennemi, par une ſupériorité de nombre qu'il ne connoîtroit pas, au lieu que le petit nombre n'étant pas connu la nuit, ſe trouve égaliſé par l'imagination de celui qu'il attaque : quand même on n'admettroit pas la ſurpriſe, qui cependant réuſſit toûjours contre les habiles tout comme contre les gens ordinaires. L'attaque des lignes de Valenciennes en 1656 par Jean d'Autriche & le Prince de Condé réuſſit aſſez bien pour prouver que quelque grand que fût M. de Turenne, les grands hommes ſont toûjours neufs à ces heures-là.

Quant aux exemples des ſorties générales & de leur utilité, j'ai encore un trait à citer en leur faveur, avant d'en venir aux principales que nous trouvons dans l'hiſtoire, & ce trait eſt celui de l'ignorance des Juifs dans Jéruſalem qui ne conçurent jamais que leur ſalut dépendoit d'un effort de cette eſpece. Qui pourra douter que ſi dans l'action ſuivante la ſortie eût été générale, les Romains n'euſſent été contraints de ſe retirer ? C'eſt Joſephe qui la rapporte. *Les aſſiégés ayant un peu diſcontinué de faire des ſorties, obſerverent le temps que les aſſiégeans étoient épars dans leur camp, & occupés à leurs travaux, dans la créance que la laſſitude & la peur avoit fait retirer les Juifs. Ils ſortirent par la fauſſe porte de la tour d'Epicos, mirent le feu dans les ouvrages des aſſiégeans, & donnerent même juſques dans leur camp. A ce bruit ceux qui étoient les plus proches ſe rallierent, & ceux qui étoient éloignés vinrent promptement les joindre. L'audace l'emporta alors ſur la diſcipline des Romains, les Juifs mirent d'abord en fuite ceux qu'ils rencontrerent, & pouſſerent ceux qui ſe rallierent. Le grand combat fut à l'entour des machines : il n'y eut point d'efforts que les uns ne fiſſent pour les brûler, & les autres pour les en empêcher. Un cri confus s'éleva de part & d'autre, & pluſieurs de ceux qui ſe trouverent à la tête d'un choc ſi opiniâtre, demeurerent morts ſur la place. La vigueur & le mépris de la mort que les Juifs firent paroître en cette occaſion, continuoit à leur donner l'avantage, lorſque les ſoldats levés dans Alexandrie, ſoûtinrent ſi généreuſement leurs efforts, que contre toutes les apparences, ils paſſerent ce jour-là pour plus vaillans que les Romains.* En liſant les différens traits de ce ſiége, en admirant à chaque page la valeur des Juifs, on ne peut s'empêcher de blâmer ſans ceſſe leur ignorance & le peu d'habileté de leurs Chefs, que l'on peut regarder comme la ſource de leur ruine. Que l'on ſe repréſente une garniſon auſſi courageuſe, auſſi nombreuſe, auſſi entreprenante, ſortant de nuit & en entier, que n'en eut on pas dû attendre ? Et quels ſont les hommes qui euſſent pû y réſiſter ? Je ne crois pas que les Romains, tout grands qu'ils étoient euſſent pû ſe diſpenſer de lever un pareil ſiége : mais au contraire de cela ils n'eurent à combattre que de jour contre des détachemens toûjours inférieurs, courageux à la vérité, mais ſans diſcipline, & que leur acharnement ne ſervoit qu'à détruire, puiſqu'il donnoit toûjours le temps au ſecours d'arriver du camp pour les accabler.

Pour en venir aux exemples que j'ai promis, le premier qui ſe pré-

ſente à mes yeux n'eſt pas le plus touchant, c'eſt celui du Comte de Lerin, au ſiége de Sighet en Hongrie. Sa ſortie fut malheureuſe, il y perit avec toute ſa garniſon : mais comme il avoit réſolu de ne pas ſe rendre, il ne pouvoit prendre de parti plus glorieux que celui de ſe faire tuer les armes à la main. Le parti oppoſé à celui-là ne l'eût pas ſauvé, & eût perdu ſon honneur, ſa garniſon, & ſa vie : des trois il ſauva le plus précieux.

Ce n'eſt pas dans les ſiéges des petites places que l'on doit chercher de pareils exemples ; c'eſt dans les fameux, ſoit par l'importance des places, ſoit par la qualité ou le nombre de la garniſon. Celui d'Athenes, fait par Sylla, mérite d'être rapporté : il eſt des célebres de l'Antiquité ; & ſi je ne me ſuis pas attaché ſtrictement au texte Grec, c'eſt qu'il eſt des faits d'une nature, qu'un Ecrivain militaire qui cherche à les éclaircir, ſe trouve obligé à les deviner, plutôt que de laiſſer le Lecteur dans l'embarras ; & quand on ne fonde ſes conjectures que ſur les principes & pour l'inſtruction, on ne craint point le blâme des Auteurs qui ne ſont que cela.

Sylla ayant aſſiégé Athenes, & s'étant trouvé dépourvû d'argent, dès le commencement de ſon expédition, ſe fit apporter par un décret tous les thréſors des Temples, ce qui le mit à portée de continuer ſon ſiége, & de preſſer Archelaüs qui s'étoit jetté dans la place pour la défendre, ce qu'il fit avec tout l'art & la valeur poſſibles, & dont il eut pû eſpérer ſans doute un meilleur ſuccès, ſans les traîtres & les eſpions qu'il avoit dans ſa place, qui prenoient ſoin d'avertir exactement Sylla de toutes ſes démarches. Une des plus conſidérables fut une ſortie générale que ce généreux défenſeur avoit ordonnée, & qui étoit bien dirigée, mais qui échoüa par l'avis qu'un des traîtres donna à Sylla dans une balle de plomb lancée à cette fin, dans laquelle étoit contenu ce billet. *Demain l'infanterie ſortira de la ville pour tomber ſur vos travaux, & les gens de cheval par différens endroits pour attaquer votre camp.* Sylla en conſéquence de l'avis, tendit une embuſcade à la cavalerie où elle donna, & fut défaite ; & il renforça la garde des travaux, où il ſe trouva ſupérieur en nombre. Par cette précaution, il y eut un combat au déſavantage de l'inférieur, qui après les derniers efforts ſe trouvant coupé & battu, fut obligé de regagner la ville, où une partie de ſon monde ne put rentrer qu'à la nage, ayant été obligée de gagner le côté de la mer. Archelaüs, abbattu par ce mauvais ſuccès, mais non pas attéré, continua à ſe défendre par des tours, des machines & des travaux qu'il oppoſoit à ceux de l'ennemi, & ſe déterminoit à faire une ſeconde ſortie générale, lorſqu'il reçut un ſecours de la Chalcide & des autres Iſles voiſines, qui lui ayant donné la ſupériorité ſur l'aſſiégeant, le détermina à ne plus différer de ſortir, ce qu'il exécuta ſur le minuit avec grand nombre de torches allumées pour mettre le feu aux tours de Sylla. Il ne pût exécuter ce projet que ſur une, & ſur les machines qu'elle contenoit. Sylla ayant réparé cette perte par une nouvelle tour qu'il fit conſtruire en dix jours, & Mithridate ayant envoyé à Archelaüs un nouveau

veau ſecours, conduit par Andronischere, il fut beſoin d'une troiſieme ſortie générale pour détruire les nouveaux ouvrages. Archelaüs s'y étant préparé avec ſoin, & ayant diſpoſé ſes machines, ſes gens de traits ſur le rempart, & ſes troupes ſur le front de l'attaque, protegés par ceux du rempart, ayant de plus mêlé des gens de traits avec ſes meilleures troupes, & fait préparer quantité de flambeaux, de torches, & de feux, commença ainſi un des plus furieux combats qu'on ait vûs en fait de ſiége. Les Romains avertis eurent d'abord l'avantage, Archelaüs ayant ranimé ſes ſoldats, rétablit le combat par ſa préſence, & obligea les Romains à fuir. Murena arrivant du camp avec des renforts, fit à leur égard ce qu'Archelaüs venoit de faire aux ſiens; ſa préſence, ſa voix, ſes diſcours ranimerent les Romains qui revenant avec encore plus de furie qu'ils n'avoient fait, repouſſerent de nouveau les aſſiégés, qui après les plus grands efforts furent obligés de ſe retirer avec tant de précipitation, & furent ſuivis de ſi près, que la ville fut obligée à fermer ſes portes avant qu'Archelaüs lui-même fût rentré; de ſorte qu'on fut obligé de lui jetter du haut du rempart une corde avec laquelle on le tira d'en haut: entrée bien plus glorieuſe pour un défenſeur, que les triomphes les plus pompeux.

Le troiſieme exemple que je veux rapporter, eſt celui du fameux défenſeur de Belgrade, Huniade qui ſoûtint ce ſiége contre Mahomet en 1356. Je le tire de l'Abbé de Vertot, qui met ce Capitaine au rang des plus grands de la Chrétienté, & le dit le ſeul de ſon temps qui ſoit comparable à Scanderberg.

Pendant tout le temps que dura le ſiége, dit l'Abbé de Vertot, *ce grand homme faiſoit les fonctions de ſage Capitaine & de ſoldat déterminé. Général, Gouverneur, Officier de Marine & d'Artillerie, les Turcs le trouvoient à tous les poſtes qu'ils attaquoient. On le voyoit en même temps à la tête de toutes les ſorties..... Mais après tout comme ces petits avantages n'étoient pas déciſifs, & que Mahomet avançoit toûjours ſes travaux, il vit bien qu'il n'y avoit qu'une bataille qui pût ſauver la place. Dans cette vûe, il fit prendre les armes à ſa garniſon, aux troupes qu'il avoit amenées, & même aux plus braves des habitans, dont il fit choix; & ayant formé de toutes ces troupes un corps conſidérable, il ſe mit à leur tête, & l'épée à la main il ſe jetta dans les tranchées des ennemis. Il tailla d'abord en pieces tout ce qui s'oppoſa à ſon paſſage: mais au bruit que faiſoit cette attaque, les Turcs ſe rallient bien-tôt & font ferme: jamais les Chrétiens & les Infideles n'avoient combatu avec plus de courage & d'opiniâtreté. Huniade qui veut vaincre ou mourir, irrité d'une ſi longue opiniâtreté, s'abandonne dans le plus épais des bataillons ennemis, pouſſe, tue tout ce qui ſe préſente devant lui, & force enfin les Infideles à reculer en déſordre. Mahomet accourt lui-même à leur ſecours, & à la tête de ſes Légions invincibles de Janiſſaires qui faiſoient toute la force de ſon armée & de ſon Empire, charge les Chrétiens, & tue de ſa main un des principaux Officiers des Hongrois: mais dans le même temps il reçoit une large bleſſure à la cuiſſe, qui le met hors d'état de combattre; on le porte auſſitôt dans ſa tente, où le ſang qu'il*

avoit perdu le fit tomber en foibleſſe. Cependant le nouveau combat ne ſe ralentit point. Huniade fait de nouveaux efforts, gagne les batteries, & tourne le canon contre les tentes du Sultan: mais le Général Chrétien voyant un gros de Spahis, qui s'avançoit le ſabre à la main pour lui couper le chemin de la retraite, ne jugea pas à propos par un combat trop opiniâtre de les réduire au déſeſpoir, ſouvent plus redoutable que leur valeur ordinaire; & content des avantages qu'il venoit de remporter, il rentra triomphant dans Belgrade, parmi les acclamations de ſes ſoldats, qui traînoient à leur ſuite un grand nombre de priſonniers.

Depuis ce grand Capitaine, il ſemble que les ſorties générales ſoient abandonnées; & j'oſe cependant dire que la même raiſon qui a obligé l'aſſiégeant à ſe camper hors de la portée du canon pour retarder l'arrivée des ſecours du camp aux tranchées, devroit engager dans ce temps-ci à faire beaucoup plus de ces ſorties que n'en ont fait les Anciens, qui rencontroient preſqu'auſſitôt les ſecours des camps, que les troupes des tranchées.

Je terminerai cet article par un dernier exemple que Diodore de Sicile nous fournit, & dans lequel nous trouverons de plus l'ordre dans lequel les Anciens ſe rangeoient, tant pour repouſſer les ſorties, que pour les faire. Ce fait eſt écrit dans la vie d'Alexandre le Grand qui aſſiégeoit Halicarnaſſe, place importante, dans laquelle Memnon s'étoit jetté. C'étoit le meilleur Capitaine de Darius; il le prouva dans cette occaſion. Les Perſes ayant fait pluſieurs ſorties avec divers ſuccès, à l'une deſquelles Alexandre lui-même fut obligé d'accourir en perſonne pour en réparer la perte; Iphialtes repréſenta que c'étoit folie d'eſpérer leur ſalut d'une ſimple défenſe, qu'il n'y avoit qu'une ſortie vigoureuſe qui pût les ſauver; que tout autre parti ne pourroit tout au plus que retarder leur perte. Memnon perſuadé d'avance de cette vérité, & connoiſſant combien il eſt utile & avantageux de charger un homme courageux du ſoin de l'expédition qu'il a propoſée, & de l'intéreſſer par deux motifs auſſi puiſſans à la réuſſite, accorda à Iphialtes de prendre tout ce qu'il voudroit d'hommes pour exécuter ſon projet. Celui-ci en choiſit deux mille à qui il fit prendre mille torches, & ſortant un peu avant le jour avec une impétuoſité, à laquelle l'ennemi ne s'attendoit pas, le renverſe, bat tout ce qui s'oppoſe à lui, perce juſqu'aux machines, y met le feu, & delà marchant en un ſeul corps les rangs & les files ſerrées, rencontre & attaque les Macédoniens qui accouroient au ſecours. Alexandre s'y étant porté lui-même pour rétablir le combat, range ſes troupes en trois corps à la queue les uns des autres, c'eſt-à-dire, en phalange triplée, ce qui compoſoit une colonne ſur quarante-huit de file, dont la ſection de la queue qui ſervoit comme de réſerve, étoit formée de tout ce qu'il y avoit de ſoldats d'élite. Il s'avance dans cet ordre droit aux ennemis, attaque Iphialtes, qui après un combat des plus vifs & des plus opiniâtres, étant accablé du nombre qui groſſiſſoit à chaque inſtant, fut obligé de ſe retirer juſqu'au nouveau mur, qui étoit ſans doute une coupure der-

riere l'ancien qui étoit en breche. Alors ce jeune Chef des Perſes fit ferme, ſoûtenu par les traits des tours & des défenſes de la place, ce qui contint les Macédoniens & leur fit perdre du monde. Memnon ſpectateur de cette ſortie, ayant apperçû la retraite des ſiens, ſe propoſe de les ſecourir; & ayant fait prendre les armes à tout ce qui étoit en état de les porter dans la ville, fait une nouvelle ſortie à laquelle les Macédoniens n'étant pas préparés, furent obligés de céder à leur tour. Alexandre y courut un grand danger. Memnon juſques-là étoit victorieux, tout plioit devant lui, lorſque les vieux ſoldats Macédoniens, gens réſervés pour les coups de main les plus eſſentiels, & qui avoient acquis par leurs ſervices, & par leur valeur le droit de ne marcher que dans les cas preſſans, ſachant le danger où étoit le Roi, accoururent à ſon ſecours, & recommencèrent un nouveau combat dans lequel Iphialtes fut tué. Les Perſes abbattus de cette perte, & deconcertés de n'avoir plus leur Chef, prirent une ſeconde fois la fuite, & furent ſuivis de ſi près par les Macédoniens, que ſans Alexandre qui vouloit conſerver la ville, ils y fuſſent entrés pêle mêle: mais ce Prince fit ſonner la retraite.

On voit clairement dans ce récit que les Grecs ſoûtenoient ces combats de ſortie en colonnes, c'eſt-à-dire, avec des corps plus profonds qu'étendus; & c'eſt auſſi la meilleure façon de réſiſter aux ſorties qui ſont faites de même par des colonnes, puiſque les débouchés ſeuls y obligeroient, quand il n'y auroit pas un avantage réel pour la vivacité du choc.

ARTICLE XXXV.

Des aſſauts des Anciens. Diſpoſitions & précautions des aſſiégeans; celles des aſſiéges ſur la breche, & dans l'intérieur de la place.

POur connoître avec exactitude quelle étoit la méthode des Anciens dans leurs aſſauts, il eſt néceſſaire de rappeller l'eſpece des machines avec leſquelles ils ouvroient les places, & faiſoient les breches à travers leſquelles ils montoient aux aſſauts. C'eſt par la connoiſſance de ces choſes, & par celles que nous avons priſes ſucceſſivement des opérations des ſiéges, & notamment des ſorties, plus encore que par les détails obſcurs des Auteurs militaires anciens, qui, quoique plus exacts que la plûpart de nos Modernes, n'ont pas laiſſé que de paſſer trop légerement ſur des circonſtances auſſi inſtructives; c'eſt, dis-je, par ces deux voies que nous ſommes parvenus à découvrir le vrai de leur méthode. La premiere, en nous apprenant qu'ils faiſoient breche avec des béliers, leſquels n'agiſſant que de très-près, les obligeoient au comblement du foſſé, & à placer pluſieurs béliers côte à côte, nous prouve que pour trois béliers de front, il falloit au moins un eſpace d'environ cent piés, abſolument néceſſaire tant pour l'emplacement des trois tortues, que pour le paſſage des

troupes entr'elles, & leur retraite quand elles étoient repouſſées; ce qui arrivoit ſouvent par les précautions que prenoient les aſſiégés. Nous concluons donc delà que les Anciens abordoient les breches ſur un grand front, & beaucoup plus grand que nous ne ferions aujourd'hui, ſi l'uſage des aſſauts ne s'étoit tout-à-fait perdu dans ce ſiecle. La raiſon en eſt que nos ponts ſur les foſſés n'étant que de ſix toiſes de largeur, ſur le flanc deſquels l'on prend encore quinze piés pour l'épaulement des faſcines & des gabions, qui eſt néceſſaire pour couvrir du feu du flanc de la place; il ne reſte pour le paſſage des troupes que 21 piés que l'on ne ſauroit occuper en entier, parce que les bords deſdits ponts ne ſont jamais aſſez perfectionnés, ni garnis de bornes, pour retenir la file qui paſſeroit le long du bord, laquelle étant preſſée tomberoit dans le foſſé infailliblement. Outre cela il eſt néceſſaire de laiſſer un eſpace ſur le pont qui ſerve d'écoulement pour les premieres troupes, qui ſans cela venant à reboucher, entraîneroient la totalité, & potteroient par-tout le déſordre: d'où il réſulte que l'on ne peut laiſſer moins de 9 à 10 piés pour cet écoulement, reſte à 11, pour le front des troupes, eſpace trop petit pour ſix ſoldats de front, qui eſt le nombre ſur lequel les Modernes ont coûtume de déboucher, & qui étant trop petit pour l'étendue ou le front d'une breche, doit être une premiere ſource de défaite pour les attaquans.

Pour nous corriger de ce défaut, nous voilà encore dans le cas de recourir aux Anciens, & de prendre leur méthode, qui eſt d'attaquer par un front égal à celui de la breche.

Quant à la profondeur, voyons quelle étoit leur méthode. Nous avons prouvé dans tout le corps de cet ouvrage, qu'elle étoit dans tous les cas, de combattre ſur une grande profondeur, c'eſt à-dire, ſur plus de hauteur que de front: il eſt hors de tout doute que pour le cas des aſſauts, ils ne changeoient rien à cette excellente méthode, puiſque le grand nombre d'hommes qu'ils y employoient, le terrein pour déboucher, la néceſſité de rendre leur choc vif & impétueux, en un mot, tout concouroit à leur faire préférer l'ordre de la colonne à tout autre moins ſolide.

Il s'enſuit donc de ces deux obſervations, que les Anciens montoient aux aſſauts en colonne, & que c'eſt la ſeule façon de s'y procurer un heureux ſuccès.

Cléonime Roi de Lacédemone, nous en a donné un exemple au ſiége d'Edeſſe, qui ne laiſſe ſur cela aucun doute. C'eſt de Polyen que j'ai tiré ce paſſage. Il dit que *pendant que ce Prince aſſiégeoit Edeſſe, le mur tomba: les aſſiégés ſe préſenterent avec des piques de la longueur de ſeize coudées. Cléonime voyant cela, donna une grande profondeur à ſa phalange. & ne voulut point que les Chefs de file, & ceux qui les ſuivoient immédiatement euſſent des dards: il leur ordonna de ſaiſir à deux mains, & de tenir ferme, les piques des ennemis, dans le moment qu'ils ſe préſenteroient; & à ceux qui ſuivoient dans chaque file, il ordonna de ſe couler à côté des premiers, & de combattre vigoureuſement. Il arriva donc que les Chefs de file ſaiſirent les piques des aſſiégés qui tiroient pour les ravoir, pendant que les ſerre-files s'avançant de derriere les autres, faiſoient un très-grand meurtre de ces*

piquiers. Ainſi Cléonime par ſon habileté, fit voir que les longues piques étoient de peu d'uſage.

Voilà un exemple concluant, non-ſeulement quant à l'ordre de l'attaque, mais encore quant à la nature d'armes propres à ce genre de combat, pour lequel il n'eſt pas douteux que la pique ne ſoit de nulle utilité. J'ai cité deux exemples dans mes nouvelles découvertes ſur la guerre, qui en font encore ſentir le foible, & qui prouvent que Cléonime n'eſt pas le ſeul qui l'ait connu : l'un eſt Carmagnole général de Viſconti, Duc de Milan, qui ſuivit la même méthode contre un corps quarré de piquiers Suiſſes ; & l'autre du Maréchal de Briſſac, qui tous prouvent que pour défendre des breches, rien ne vaudroit des pertuiſanes entre fuſiliers, telles que je les propoſe dans mon Traité de la colonne. Car quoique les armes de longueur ſoient très-bonnes pour les aſſauts, il ne faut pas qu'elles ſoient trop longues, & qu'on en puiſſe trop aiſément gagner le fort.

Quant à la diſpoſition des aſſiégés, il eſt auſſi hors de doute qu'ils ſe formoient ſur une grande profondeur, quand ils étoient réſolus à défendre leurs breches corps à corps : mais on trouve peu d'exemples de cette diſpoſition chez les Anciens, attendu que leurs murs n'étant point terraſſés, il ne leur reſtoit pas aſſez de terrein ſur le haut des décombres, pour s'y former de façon à ſoûtenir l'aſſaut : alors ils prenoient un autre parti, qui étoit d'élever derriere la breche un mur plus haut qu'elle, d'où ils puſſent en appercevoir le pié : ce retranchement formoit un rentrant avec des iſſûes pratiquées à droite & à gauche pour recevoir ceux qui avoient ſoûtenu la breche, qui ne ſe montroient point, ſe tenant couverts aux deux côtés, & s'y portant ſimplement au moment qu'il en étoit beſoin. Ces troupes ainſi préparées ſe tenoient dans cet entre-deux fort ſerrées, & après avoir laiſſé eſſuyer à l'ennemi tous les traits des défenſeurs du nouveau mur & des machines placées deſſus, ils montoient de leur côté à la breche, où il ſe livroit alors un combat dont l'avantage étoit ſouvent pour l'aſſiégé, vû la grande protection qu'il tiroit du nouveau mur. S'il arrivoit, au contraire, qu'il eût du pire, alors ſe coulant par les droites & les gauches, il laiſſoit aux traits & aux machines de front & de flanc, la liberté entiere d'accabler l'aſſaillant, qui après avoir vaincu, ſe trouvoit néantmoins obligés de faire retraite, accablé qu'il étoit ſur la breche par les pierres, les traits, les dards, &c.

Diodore de Sicile nous en fournit un exemple d'autant plus illuſtre, que c'eſt d'Alexandre qu'il s'agit. Ayant aſſiégé la ville de Tyr, & fait une breche à la place de plus de deux cents vingts piés, les aſſiégés avoient pratiqué derriere un nouveau mur, ainſi que je viens de dire. Les aſſiégeans ayant perfectionnés leurs breches, & montant à l'aſſaut ſans rencontrer de réſiſtance, ſe trouverent accablés ſur le haut de la breche, d'une ſi grande quantité de traits, de fleches, de pierres, de feux, &c. qu'ils furent obligés après une grande perte d'hommes de faire retraite. Cet avantage releva ſi fort le courage des aſſiégés, qu'après avoir regagné la breche, ils y travaillerent avec tant de hâte, qu'ils la remirent en état de défenſe ; de ſorte qu'Alexandre fut obligé de

la battre ſur nouveaux frais.

Comme le Moderne n'eſt pas moins propre à l'inſtruction que l'Ancien, l'on ne doit pas s'étonner ſi je les mêle ſouvent l'un à l'autre dans cet Ouvrage. L'Hiſtoire de Malte me fournit un exemple d'un aſſaut qui ne perdra rien de ſon utilité, quoiqu'il ſoit rapporté avec un ſtyle qui eſt plus propre à charmer l'oreille qu'à inſtruire des militaires. C'eſt dans l'Abbé de Vertot que je l'ai puiſé. Les Turcs voulant, à quelque prix que ce fût, s'emparer du château S. Elme au ſiége de Malte, & ayant été pluſieurs fois repouſſés de ce tas de ruines, car par leur nombreuſe artillerie, ils l'avoient réduit à n'être preſque plus autre choſe, *entrerent*, dit l'Auteur, *dans le foſſé qu'ils avoient preſque comblé: & le ſignal de l'aſſaut ayant été donné par un coup de canon, ils y coururent avec un courage déterminé. Ils étoient favoriſés par quatre mille archers ou arquebuſiers, qui de la tranchée tiroient continuellement contre ceux qui paroiſſoient ſur la breche. Elle étoit bordée par pluſieurs rangs de ſoldats Chrétiens; & pour les ſoûtenir & les encourager, on avoit placé dans ces rangs entre trois ſoldats un Chevalier: c'étoit l'unique force & la reſſource du Château. Ces Généraux guerriers, armés de piques & de pontons, compoſoient comme une nouvelle muraille impénétrable à tous les efforts de l'ennemi: on en vint bientôt aux mains, depuis le commencement du ſiége, il ne s'étoit point fait d'attaque ſi vive. Souvent les Chrétiens & les Turcs après avoir eſſuyé le feu les uns des autres, briſé leurs épées & rompu leurs piques, ſe prenoient corps à corps, & alors le poignard décidoit du ſort du plus vigoureux, ou du plus adroit.... Ce fut en cette occaſion que les Chevaliers ſe ſervirent utilement de cercles enflammés; ils les jettoient au milieu des ennemis, & la plûpart de ceux qui s'y trouvoient pris brûloient tout vifs.*

Il eſt aiſé de calculer par le nombre des Chevaliers qui furent mis entre trois ſoldats, & par l'étendue du terrein, le fort étant petit, que les aſſiégés étoient ſur douze ou quinze de front, & ſur la plus grande profondeur qu'ils avoient pû, étant ainſi diſpoſés, & leurs premiers rangs armés d'armes alternativement longues & courtes. Il n'eſt pas étonnant qu'ils ayent continuellement repouſſé les Turcs, qui outre le déſavantage d'avoir à gravir ſur des décombres roulantes ſous leurs piés mal affermis, avoient encore celui de n'avoir d'autres armes, que leurs ſabres qui ſont une très-mauvaiſe arme pour un aſſaut. Car ſi ceux-ci étoient auſſi en colonnes, comme le terrein les y obligeoit, il ne faut attribuer leur défaite, le courage ſuppoſé égal, qu'à deux cauſes, l'interruption que la difficulté du terrein les obligeoit à mettre à leur ordre, qui n'étant plus uni & ſerré comme celui des Chrétiens, devoit en être ſurmonté; & à la foibleſſe de leurs armes.

S'il étoit d'uſage dans le militaire de s'avancer par l'application & l'étude de ſon métier, & ſi les gens intelligens & ambitieux croyoient cette voie auſſi prompte que celle de l'intrigue ou de la faveur, combien ne verrions-nous pas chaque jour cette noble émulation produire des découvertes utiles? Il eſt hors de doute que tant de gens éclairés qui ont vû des aſſauts, des combats, dans des défilés, dans des pays fourrés, & ſur

des chauſſées bordées de haies ou de foſſés, où les troupes ſont, malgré l'opinion générale, obligées par la néceſſité à combattre ſur une grande profondeur; il eſt hors de doute, dis-je, que ces gens-là réfléchiſſant ſur la vivacité du choc des corps ainſi diſpoſés, & ſur l'opiniâtreté de ces eſpeces de combat, auroient découvert la colonne, & s'en ſeroient formé des principes, qui auroient depuis long temps devancé ceux-ci: mais le malheur du métier des armes, c'eſt que l'on y agit beaucoup, & l'on y réfléchit peu. L'ennemi retiré, l'inſtant paſſé, les campagnes finies, chacun court à la Cour, & cherche le moyen de ſe procurer plutôt la faveur que l'inſtruction. Le premier moyen étant preſque le ſeul d'obtenir les recompenſes & les marques d'honneur qui engagent à ſervir; il eſt bien rare de trouver des hommes aſſez forts pour réſiſter à cette pente dont le but eſt preſque toûjours aſſûré.

Si les aſſauts & les attaques que l'on fait ſur d'autres principes par petits corps diſpoſés à une certaine diſtance, les uns devant les autres, ne laiſſent pas que de réuſſir, ne croyons pas pour cela que ce ſyſtême ſoit préférable aux colonnes. Souvent leur ſuccès a été dû à ce que les ſecondes, troiſiemes & quatriemes diviſions emportées par leur ardeur ont quitté leur diſtance, pour arriver en même temps; ce qui ſans la volonté des Chefs a formé la colonne, à meſure que l'on attaquoit, & a donné aux premieres troupes cette impulſion indiſpenſable; car ce ſoldat qui eſt au douze ou quinzieme rang, ne craignant point les coups portés au premier, & étant au contraire animé par le bruit d'un combat auquel il ne voit nul danger pour lui, pouſſe & fait cheminer malgré lui celui qui eſt devant, ainſi de ſuite; il faut que par l'effort de tous ces ſerre-files la tête enfonce ce qui lui eſt oppoſé; ainſi plus le corps a de profondeur, & plus il a de forces pour l'attaque. Et ceci n'eſt autre choſe que le ſyſtême de la colonne, dont la vérité ſe manifeſte à tous momens aux yeux des gens éclairés.

ARTICLE XXXVI.

Précautions des Anciens dans l'inſulte des breches. Exemples remarquables de ces ſortes d'entrepriſes.

NOus venons de prouver, & chaque trait des hiſtoires anciennes ſerviroit à nous en convaincre davantage, que l'ordre & la diſpoſition des troupes pour les aſſauts étoit la colonne: mais outre la force de cet ordre d'attaquer, les Anciens uſoient encore d'autres précautions ces jours-là, dont nous trouvons bien des exemples, mais dont celui de Jotapat, un des plus célebres de l'Antiquité, nous fournit ſeul bien des ſujets de réflexions auſſi utiles que curieuſes. Voici le paſſage mot à mot.

Le lendemain matin après que l'armée Romaine ſe fut un peu délaſſée du travail d'une ſi horrible nuit, Veſpaſien donna ſes ordres pour l'aſſaut; & afin d'empêcher les

aſſiégés d'oſer paroître ſur la breche, il fit mettre pied à terre aux plus braves de ſa cavalerie pour donner en même temps par trois endroits, & entrer les premiers lorſque les ponts ſeroient dreſſés; ils étoient ſuivis de la meilleure infanterie, & le reſte de la cavalerie eut ordre d'occuper le tour des murailles pour empêcher les aſſiégés de ſe pouvoir ſauver après la priſe de la place. Il diſpoſa auſſi tous ſes archers, tous ſes frondeurs, & toutes ſes machines pour tirer en même temps, & commanda de donner l'eſcalade aux endroits où les murs étoient encore en leur entier, afin d'affoiblir par une telle diverſion le nombre de ceux qui défendoient la breche, & obliger par cette grêle de fléches, de traits & de pierres, ceux qui y reſtoient, à l'abandonner. Joſephe qui avoit prévû toutes ces choſes n'oppoſa à cette eſcalade, qu'il ne jugeoit pas fort périlleuſe, que les vieillards & ceux qui étoient les plus fatigués du travail de la nuit précédente, choiſit les plus vaillant & les plus vigoureux pour la défenſe de la breche; & avec ſix des plus déterminés d'entre eux ſe mit à leur tête, leur dit de ſe moquer des cris que feroient les ennemis, de ſe couvrir de leurs écus, & de ſe reculer un peu lorſqu'ils tireroient ſur eux juſqu'à ce qu'ils euſſent épuiſé leurs dards & leurs fleches; mais qu'auſſitôt qu'ils auroient attaché leurs ponts, il n'y eût rien qu'ils n'employaſſent pour les repouſſer..... Tels furent les ordres que Joſephe donna.

Auſſitôt que les trompettes des Légions eurent ſonné la charge, toute cette grande armée jetta des cris militaires; & le ſignal étant donné, on vit l'air s'obſcurcir & retentir par un nombre incroyable de dards & de fléches: mais les Juifs ſe ſouvenant de l'ordre que Joſephe leur avoit donné, boucherent leurs oreilles à ce bruit, ſe couvrirent de leurs écus; & lorſque les ennemis voulurent appliquer leurs ponts, ils marcherent contre eux avec tant de promptitude & de hardieſſe, qu'à meſure qu'ils montoient, ils les repouſſoient. On n'a jamais vû plus de valeur qu'ils en firent alors paroître; la grandeur du peril redoubloit leur courage au lieu de l'abbattre; ils ne témoignoient pas moins de fermeté d'ame dans une telle extrémité, que s'ils n'euſſent courus non plus de fortune que leurs ennemis; & un combat ſi opiniâtre ne ſe terminoit que par la mort des uns ou des autres: mais les Juifs avoient le déſavantage de ne pouvoir être raffraîchis par de nouveaux combattans, au lieu que le plus grand nombre des Romains faiſoit que de nouvelles troupes prenoient la place de celles qui étoient repouſſées. Ainſi s'exhortant les uns les autres, ſe preſſant & ſe couvrant de leurs boucliers, ils formerent comme un mur impénétrable, & donnant tous enſemble de même que ſi tout ce grand corps n'eût eu qu'une ſeule ame, ils repouſſerent les Juifs, qui mettoient déja le pié ſur la breche. Les dernieres expreſſions prouveroient ſeules l'ordre en colonne, ſi nous avions beſoin de temoignages plus authentiques que ceux que nous avons déja cités.

Outre cette diſpoſition, l'article qui regarde les ponts ſe trouve tout auſſi conforme aux réflexions que j'ai faites, lorſqu'il s'en eſt agi, que la plûpart des autres traits que nous avons cités à ce ſujet. Il paroît de plus ici qu'il falloit que les ponts que les Romains jetterent

avec

avec tant de facilité durant le combat fuſſent en forme de tiroir couchés à plat dans les tortues, & faciles à pouſſer ſur des cylindres, pour atteindre depuis la tortue juſqu'à la breche à travers la partie du foſſé qui reſtoit à combler. L'Abbé de Verrot, dans le ſiége de Malte, nous fournit deux exemples de pont jetté ſur les décombres des breches, qui autoriſent mon opinion, & prouvent que l'on s'eſt ſervi de cette méthode pour donner des aſſauts, & parvenir avec moins de peine au haut des breches. Il dit que les Turcs s'étant emparés du ravelin, ou, pour mieux dire, d'une petite demi-lune de rien, dreſſerent deſſus un cavalier *qui dominoit les defenſes du corps du Château, d'où ils découvroient tout ce qui s'y paſſoit; & après y avoir fait monter deux canons qui tiroient continuellement, & par le feu de la monſquetterie, ils empêchoient les ſoldats d'approcher du parapet. Pour pénétrer juſques là, ils étoient réduits à s'y conduire par des tranchées & un ſouterrain qui y aboutiſſoit. Le Bacha, pour ruiner cette défenſe, fit avec des arbres, des antennes de vaiſſeau, & de groſſes planches, conſtruire un pont ſi large, que ſix hommes y pouvoient paſſer de front; & de peur que les Chreſtiens, pour le brûler, ne jettaſſent deſſus des feux d'artifice, on le couvroit de terre juſqu'à une certaine hauteur. Par ce pont, & à la faveur du feu continuel du ravelin, les Turcs pénétrerent juſqu'au parapet, s'y attacherent, & joignirent la ſappe à la mine.* Comme l'Abbé de Vertot n'étoit pas homme de guerre, ſon récit a beſoin de quelque clarté au ſujet du parapet. L'on trouve en comparant ce qui précede & ce qui ſuit, que ce pont fut jetté ſur les décombres de la breche, & que les Maltois s'étant retranchés derriere cette breche, & ayant fait une ſortie par le foſſé qui étoit ſec, vinrent ſous ce pont & y mirent le feu. Les mêmes Turcs au ſiége de la ville de Malte, jetterent auſſi un pont ſur la breche qui occaſionna une infinité de combats très-meurtriers, les aſſiégés n'ayant pû réuſſir, ni à le brûler, ni à le détruire, il fallut recourir au canon qui le mit en pieces.

Une troiſieme remarque ſur l'aſſaut de Jotapat, eſt celle de la cavalerie pied à terre, que Veſpaſien fit combattre à la tête de ſon infanterie, ce qui prouve l'eſtime que cet Empereur en faiſoit: ce n'eſt pas la ſeule occaſion où la cavalerie Romaine ait attaqué à pié. Oſtorius faiſant la guerre contre les Icéniens qui s'étoient révoltés, marcha droit à eux pour les combattre. *Il les trouva campés*, dit Tacite, *en un lieu ceint d'un rempart fait à la hâte, où il n'y avoit qu'une entrée fort étroite pour empêcher l'effort de la cavalerie. Oſtorius réſolut de les y attaquer, quoiqu'il n'eût point d'autre infanterie que celle des Alliés; & l'ayant rangée en bataille avec ſa cavalerie, à qui il fit mettre pied à terre, il força leurs retranchemens, qu'ils défendirent très-vaillamment, ayant perdu toute eſpérance de fuite & de pardon.*

Voilà qui nous prouve que la cavalerie Romaine étoit à deux mains; ce qui a continué depuis le commencement de la République juſqu'à Trajan: d'où nous pouvons conclurre qu'il ſeroit aiſé de tirer le même ſervice de la nôtre, puiſque ce ſont les mêmes hommes qui forment le fantaſſin, le cavalier, & le dragon.

Quelle différence de ce dragon à ce cavalier ? aucune, il n'y a que celle de botte & de bottine. Celui qui s'appelle dragon, mettra pied à terre au premier ordre, & combattra comme un grenadier le plus déterminé : dites à celui qui s'appelle cavalier d'en faire autant s'il eſt néceſſaire, il n'en fera rien ; & ſi l'on prétend l'y obliger, il ne fera rien qui vaille, quand même on lui donneroit une bottine & un fuſil. Créez-le demain dragon, vous en tirerez tout le ſervice d'un dragon. Si vous mettiez votre cavalerie en dragons, car il n'en coûteroit pas davantage ; votre cavalerie vaudroit votre infanterie, & ne combattroit pas moins à pié qu'à cheval comme nos dragons.

Une quattieme & derniere remarque ſur ce trait d'hiſtoire, eſt la précaution que prenoient ſouvent les Anciens de préſenter l'eſcalade en pluſieurs endroits durant l'aſſaut, ce qui eſt très-utile pour la diverſion.

Par l'habileté & la prudence de Joſephe, cette eſcalade générale, ni cet aſſaut donné en même temps à Jotapat, ne réuſſirent pas : mais elle ne décide pas moins de la ſcience des deux Chefs. Veſpaſien trouve en tête un ennemi digne de lui, qui connoît tous les avantages d'un aſſiégé par deſſus l'aſſiégeant ; il n'eſt pas étonnant qu'à courage égal, talent égal, l'avantage demeure au terrein plus avantageux. Cet exemple eût été répété à Jeruſalem, ſi la conduite des Juifs y eût été auſſi bonne qu'à Jotapat, qui ne ſuccomba que par l'avis d'un traître, & non par aucun aſſaut, malgré le nombre qui lui en fut donné.

On va voir dans l'exemple ſuivant, quelle eſt l'égalité de la force d'une colonne contre une autre, & combien l'attaque en eſt puiſſante, vive & impétueuſe, & par conſéquent propre à donner comme à repouſſer un aſſaut : c'eſt celui du Temple de Jeruſalem que nous allons citer, toûjours tiré de Joſephe.

Les dards & les fleches étant inutiles, tant ils étoient prêts les uns des autres, ce furieux combat ſe faiſoit à coups d'épée, & parce qu'un eſpace ſi étroit, ne leur permettoit pas de garder leur rang, ils ſe mêloient ſans ſe connoître, ni ſe diſcerner par leur langage. Au milieu d'un bruit auſſi confus qu'étoit celui dont tant de cris qui s'élevoient de part & d'autre rempliſſoient l'air, chacun des deux partis augmentoit ou diminuoit de cœur, ſelon l'avantage ou le déſavantage qu'il avoit. Ainſi comme on ne pouvoit combattre qu'en marchant ſur des corps morts, & ſur des armes, & qu'il n'y avoit point d'eſpace, ni pour s'enfuir, ni pour pourſuivre, l'on n'avançoit ou l'on ne reculoit que ſelon que l'on contraignoit ſon ennemi de céder, ou que l'on étoit contraint par lui. Tellement que c'étoit un flux & un reflux perpétuel, dans la néceſſité où ceux qui étoient au premier rang ſe trouvoient de tuer ou d'être tués, parce que ceux qui les ſuivoient les preſſoient ſi fort, qu'il ne reſtoit entr'eux nul intervalle : le combat ſe maintint avec cette même chaleur, depuis la neuvieme heure de la nuit, juſqu'à la ſeptieme heure du jour, qui ſont dix heures.

ARTICLE XXXVII.

Suite de l'Article précédent.

IL me reſte encore une réflexion à faire ſur l'ordonnance des troupes en colonnes pleines pour les aſſauts, laquelle, ce me ſemble, devroit faire abandonner toutes les méthodes différentes & nouvelles, en faveur de celle-ci. Il ſembleroit que toute ordonnance qui met le ſoldat dans l'abſolue néceſſité de combattre, doit être réputée la meilleure; par conſéquent dans tous les pays, ſoit de défilés, ſoit couverts, ſoit ſerrés, ſoit dans les attaques à travers des breches, l'ordonnance pleine mettant le ſoldat dans cette abſolue néceſſité, doit être la préférée. Les exemples de Jotapat, & du Temple de Jeruſalem que l'on ne ſauroit révoquer en doute, rendent, à mon ſentiment, des témoignages bien éclatans. Il eſt certain que cette néceſſité de vaincre à meſure qu'elle enflamme la bile, & qu'elle réduit, pour ainſi dire, l'homme timide au déſeſpoir, lui éleve l'ame, & lui rend des forces dont il ne ſe croyoit pas capable lui-même l'inſtant d'auparavant; c'eſt ce qui fait remarquer que les nations les plus froides, & les plus flegmatiques, qui par-tout ailleurs ne montrent point cette vivacité, dans un aſſaut deviennent preſque à l'égal des plus ardentes, & des plus impétueuſes: il n'y a que la Françoiſe qui les ſurpaſſe par la vivacité de la nation, qui la rend dans toutes les attaques, auſſi vive & auſſi ardente que celles-là le ſont dans un aſſaut diſputé, où la néceſſité de vaincre, & l'action même les ont animées.

Outre cet ordre en colonnes pleines & profondes, que les Anciens employoient dans les aſſauts, il en eſt encore une eſpece particuliere dont nous trouvons des exemples dans l'Antiquité, ſur-tout chez les Romains: ce peuple pour cette eſpece d'attaque, formoit ſouvent la tortue. Il y en avoit de deux eſpeces; l'une ſimple qui ſe formoit par un nombre de ſoldats, rangés près à près, ſe couvrant de leurs boucliers; c'eſt-à-dire, ceux du front les portant devant eux, ceux des flancs ſur le côté expoſé, & ceux du ſecond rang joignant les leurs à ceux-ci par deſſus leur tête, de ſorte que cette multitude de boucliers couvroient ce nombre d'hommes auſſi hermétiquement que les écailles couvrent un poiſſon, & cette tortue avoit le même coup d'œil. Les troupes, ainſi rangées, s'approchoient des breches à l'abri des traits: quelquefois c'étoit pour des eſcalades, & ils montoient ainſi rangés ſans ſe découvrir. D'autres fois ſi les murs ou retranchemens n'étoient pas bien élevés, cette premiere tortue ſervoit comme de rampe à une ſeconde, les derniers rangs mettant genou en terre pour donner à cette ſeconde tortue le moyen de monter ſur leurs boucliers: les ſoldats dans le même ordre, & couverts de même montoient ſur les boucliers des premiers, qui alors ſe relevant tous enſemble au commandement, élevoient cette ſeconde colonne ou tortue à hauteur du lieu attaqué, dans lequel les ſoldats s'étant élan-

cés tendoient la main à leur tour à ceux qui leur avoient prêté les épaules. Crémone fut inſultée de même; & Antoine, dans ſa retraite contre les Parthes, uſa de l'ordonnance de la tortue, pour ſe garantir du grand nombre des traits des ennemis. Quand les Anciens attaquoient dans cet ordre, ils quittoient alors le *pilum*, & les autres armes de longueur, pour ne ſe ſervir que d'épées courtes, bien plus propres pour atteindre de près qu'aucune pique, pertuiſanne, ou ſponton, dont on a ſi vîte gagné le fort, ſur tout étant armé de toutes pieces.

Pour l'exacte intelligence des anciens Auteurs, il eſt beſoin de remarquer que la plûpart employent indifféremment le mot d'aſſaut pour une attaque générale à la faveur des échelles, qui eſt proprement l'eſcalade, ou pour une attaque par la breche; & ce n'eſt cependant que cette derniere attaque qui peut & doit porter ce nom: ainſi il n'eſt pas étonnant, vû l'inexpérience tant des Auteurs que des Traducteurs, que l'on trouve tant d'obſcurité dans leur récit.

Nous pouvons former le même regret ſur les belles & éloquentes relations des faits militaires, répandues avec tant de grace dans l'hiſtoire de Malte par l'Abbé de Vertot. Si ſon ſiége de Malte eut pû obtenir, par l'expérience qui manquoit à ce célebre Auteur, autant de clarté pour les faits, qu'il a de force, de vivacité, d'énergie & de beauté dans l'expreſſion, ce ſeroit un des morceaux les plus admirables, non-ſeulement pour l'amuſement, car il l'eſt déja, mais pour l'inſtruction des Lecteurs militaires: ils peuvent toûjours en tirer l'application de cette maxime invariable, que ce n'eſt pas tant les fortifications qui protegent les places, comme l'eſpece des hommes qui les défendent, & la qualité des Gouverneurs qui les commandent. Une ville comme Menin entre les mains d'un homme tel que le Grand-Maître de la Valette, eut vû la fin d'une armée innombrable, ſans voir celle des aſſiégés.

Puiſque nous formons des regrets ſur ce qui manque pour notre inſtruction, je ne puis m'empêcher d'en former ſur le ſilence de Polybe au ſujet du ſiége de Sagonte. Combien doivent être curieux & inſtructifs ces détails, lorſque des aſſiégés après un ſiége de huit mois, durant le cours duquel, le circuit de leurs murailles abbattues de tous côtés, ne formant plus qu'un tas de décombres, les a obligé à ſoûtenir des aſſauts, qui avoient plutôt l'air de batailles rangées, dans leſquels repouſſant toûjours l'aſſiégeant juſques dans ſon camp, ces généreux défenſeurs de leur liberté, ne perdant leur terrein que pié à pié, & s'étant toûjours retranchés dans l'intérieur de leur ville juſqu'à l'extrémité, avoient formé la réſolution de ſe brûler, eux, leurs effets les plus précieux, & leur ville, plutôt que de ſe ſoûmettre à leur Vainqueur!

Quel dommage encore que Végece n'ait traité cette matiere des aſſauts qu'avec une ſi grande briéveté, qu'elle nous met en droit de croire qu'il n'en avoit nulle expérience, quoiqu'il en parle très-pertinemment.

Montécuculi parmi nos Modernes, paſſe encore bien ſuccinctement ſur cette matiere, dont nous ne parlerons pas davantage pour le préſent, nous réſervant à la reprendre dans le traité de la défenſe qu'il eſt temps de commencer.

Digitized by Google

TRAITÉ
DE
LA DÉFENSE
DES PLACES.

AVANT-PROPOS
de M. de Folard.

LA ſcience de l'attaque des Places ayant été traitée à fond par le ſavant M. de Vauban, il n'eſt pas étonnant que nous ayons atteint les Anciens dans cette partie de la guerre, puiſqu'aidés de leurs lumieres, de notre expérience, & de celle de tous ceux qui ont travaillé depuis eux, cet Ange tutélaire du génie, ayant ajoûté ſes réflexions à tant de lumieres connues qu'il a miſes dans un nouveau jour, & enrichi de ſes découvertes, il falloit néceſſairement que cet art preſqu'inconnu juſqu'alors, parvînt au degré de perfection où il avoit déja été porté par les Anciens. Quant à celui de la défenſe qui ne doit pas être moins profond, ni moins curieux à approfondir, il nous manque les ſecours de ce grand homme, ou du moins il n'a pas voulu, ou ceux a qui il a confié ſes découvertes n'ont pas jugé à propos d'en gratifier le Public. Ainſi juſqu'à ce que cet ouvrage paroiſſe, nous ſommes autoriſés à dire, que les Anciens nous étoient très-ſupérieurs dans l'art de la défenſe.

Cette propoſition, qui va ſervir de préambule aux réflexions ſuivantes, eſt moins un effet de prévention, que la conſéquence néceſſaire d'un raiſonnement ſolide, que je prie le Lecteur d'examiner ſoigneuſement & de ne pas perdre de vûe. L'uſage de la poudre & du canon n'a rien changé dans les principes de l'attaque, ainſi que je l'ai fait voir dans la premiere partie. Il a occaſionné pour la défenſe, l'invention des ouvrages extérieurs que les Anciens ne connoiſſoient point. Ces ouvrages obligent l'ennemi à autant de ſiéges préparatoires avant d'en venir au corps de la place qui faiſoit anciennement la ſeule force des places, & le ſeul objet de défenſe. Ces corps de place mêmes conſtruits bien différemment de ceux d'à préſent, n'étoient point ſuſceptibles des chicannes que nous pouvons y employer aujourd'hui, puiſque dans un baſtion ouvert il y a encore des reſſources dans la gorge, ainſi que dans la forme de l'enceinte, qui facilite les retirades, retranchemens, &c.

Malgré tous les avantages que nous avons ſur les Anciens

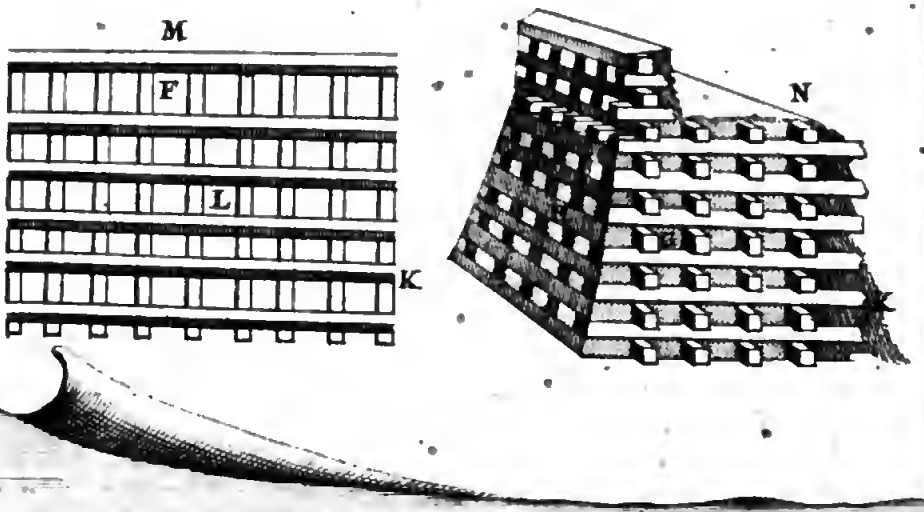
pour la défenſe, on ne voit plus de corps de place, pour ainſi dire, attaqué, & tout l'art de la défenſe, ſe borne journellement à un ouvrage extérieur.

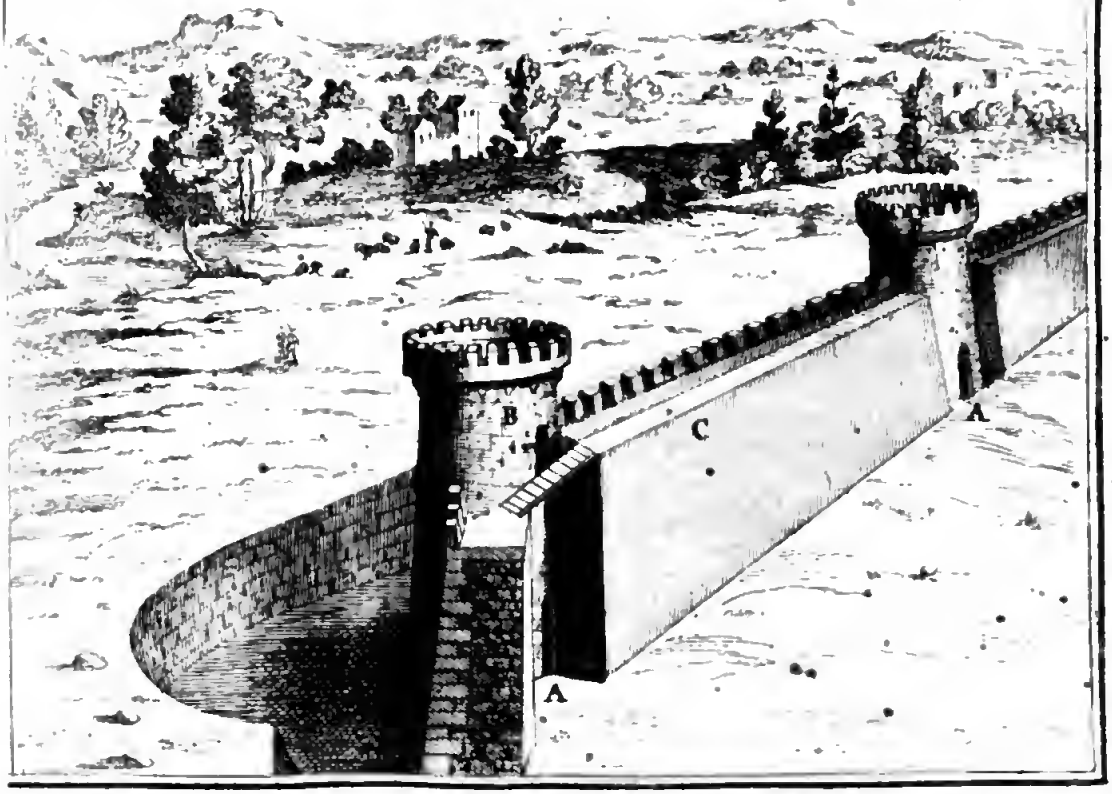
Les plus habiles, (ſi l'on en excepte un ou deux,) que nous ayons vûs dans les deux derniers ſiecles, ont capitulé dès que le corps de la place a été attaqué ou tant ſoit peu entamé; c'eſt-à-dire, qu'ils ont fini leurs défenſes où les Anciens commençoient la leur. D'où vient celà? avons-nous moins de fermeté, moins de courage? ſommes-nous attaqués par une eſpece d'hommes différente de la nôtre? avons-nous moins d'intelligence, moins d'induſtrie? Qu'en penſer? Il eſt plus glorieux à l'humanité d'imaginer que c'eſt un défaut de ſcience: & ſi cela eſt vrai, nous devons être plus ardens à acquérir par l'examen des Anciens, le degré qui nous manque, & que nous obtiendrons ſi nous étudions leur conduite avec ſoin, avec un eſprit non prévenu, & une ſincere envie d'imiter ce qu'ils ont fait de bon & de grand. Peut-être qu'avec ces lumieres, quelqu'autre Vauban entreprendra de nous mener auſſi loin dans cette partie, que ce grand Homme a fait pour l'attaque, on doit l'eſpérer. Et j'oſe dire, que l'étude & la ſcience réelle, & fondée ſur des principes ſûrs, nous menera plus loin que n'ont été les Anciens, puiſque nous avons déja par-deſſus eux l'avantage des contradictions qui eſt un grand point pour la défenſe.

Digitized by Google

36e P. du T. 3

Plan et Profil des murailles de Bourges.





PROFIL ET ÉLÉVATIONS DES MURAILLES DES ANCIENS.

TRAITÉ DE LA DÉFENSE DES PLACES.

ARTICLE PREMIER.

De l'Architecture militaire des Anciens.

IL ſeroit fort difficile de trouver l'origine des fortifications des Anciens, puiſque les Livres ſacrés même ne nous fourniſſent rien ſur cette matiere : mais il ne l'eſt guere moins de trouver ſur quels principes ils établiſſoient cette conſtruction.

Vitruve en traite en fort peu de mots, & Végece plus rapproché de nous, n'eſt pas d'accord avec lui ſur tous les points. Quelques réflexions ſur l'un & l'autre, aidées & ſuggerées par quelques anciens paſſages, nous mettront ſuffiſamment au fait. Vitruve dit *que les tours doivent s'avancer hors du mur, afin que lorſque les ennemis s'en approchent, ceux qui ſont à droit & à gauche leur donnent dans le flanc.* Voilà un nouveau ſyſtème qu'il avance, puiſque l'on voit dans Thucydide, que les tours avançoient autant en dehors qu'en dedans, qu'il y avoit deux portes à chaque tour pour communiquer des unes aux autres : au lieu que dans Vitruve il n'y a qu'une ſeule porte *A*, & que les tours *B* ſont au dehors, & tiennent peu aux courtines *C*.

La figure d'une place, continue-t-il, *ne doit être ni quarrée, ni compoſée d'angles trop avancés : mais elle doit faire ſimplement une enceinte, afin que l'ennemi puiſſe être vû de pluſieurs endroits ; car les angles avancés ſont mal propres pour la défenſe, & ſont plus favorables aux aſſiégeans qu'aux aſſiégés. Les eſ-*

paces d'entre les deux tours doivent être tellement compaſſés, qu'ils ne ſoyent pas plus longs que la portée du trait de fleche, afin que les aſſiégeans ſoient repouſſés, étant battus à droit & à gauche, tant par les ſcorpions que par les autres machines que l'on a pour lancer des fleches.

Il faut de plus qu'au droit des tours le mur ſoit coupé en dedans de la largeur de la tour, & que les chemins ainſi interrompus, ne ſoient continués que par des ſolives poſées ſur les deux extrémités, ſans être attachées avec du fer, afin que ſi l'ennemi s'eſt rendu maître de quelque partie du mur, les aſſiégés puiſſent ôter le pont de bois; car s'ils le font promptement, l'ennemi ne pourra paſſer du mur qu'il aura coupé aux autres, ni dans les tours mais ſe précipitera du haut en bas.

Les tours doivent être rondes, & à pluſieurs pans, parce que celles qui ſont quarrées ſont bien tôt ruinées par les machines de guerre, & les béliers en rompent aiſément les angles; au lieu qu'en la figure ronde, les pierres étant taillées comme des coins, elles réſiſtent mieux aux coups, qui ne les peuvent pouſſer que vers le centre.

L'uſage des tours pouſſées en dehors me paroît de tout point fort avantageux, tant pour ſe procurer des flancs, que pour s'oppoſer du dedans aux eſcalades, au moyen des ponts que l'on enleve, & qui rompent la communication des courtines entre elles & avec leurs tours, dont l'aſſiégé reſte par-là le maître.

Quant au ſecond article, par lequel il blâme les angles ſaillans comme foibles, je ne puis le lui paſſer; & j'ai pour moi Végece qui dit formellement que les Anciens conſtruiſoient leurs murs avec des ſinuoſités, pour deux fins; l'une que les béliers ne frappant plus perpendiculairement, mais obliquement, en avoient moins de force pour abbattre les murs; & l'autre que l'ennemi n'oſant s'engager dans l'angle rentrant, crainte des tours & des courtines dont il étoit vû, ſe trouvoit obligé à ne faire que de petites breches dans le ſaillant, & de peu de capacité.

Ambitum muri directum veteres duci noluerunt, ne ad ictus arietum eſſet expoſitus, ſed ſinuoſis anfractibus, jactis fundamentis clauſere urbes.

Malgré l'excellence de cette conſtitution, je ne puis m'empêcher d'attaquer Végece ſur ce qu'il avance que c'étoit celle des Anciens. Nous ne la trouvons nulle part juſqu'à lui, qui eſt de la moyenne antiquité. Et ſi Tacite a prétendu que Jéruſalem étoit environnée de murs à angles ſaillans & rentrans, il n'y a qu'à lire Joſephe pour être aſſuré que cet Auteur n'a point puiſé cette deſcription chez lui; cependant un Auteur auſſi miliraire que Joſephe, n'eût pas manqué de ſpécifier les angles, qui auroient alors fait une des principales forces de cette fameuſe ville.

Il n'en parle point, mais ſi fait bien des tours, des foſſés, & de la groſſeur des pierres, ce qui nous donnera une idée générale ſur la conſtruction.

La ville de Jéruſalem, dit-il, *étoit enfermée par un triple mur, excepté du côté des vallées, où il n'y en avoit qu'un, à cauſe qu'elles ſont inacceſſibles. Elle étoit bâtie ſur deux montagnes oppoſées, & ſéparées par une vallée pleine de maiſons. ... La*

ville baſſe eſt aſſiſe ſur l'autre montagne qui porte le nom d'Acra, & dont la pente eſt égale de tous côtés... Le plus ancien des trois murs pouvoit paſſer pour imprenable, tant à cauſe de ſon extrême épaiſſeur, que de la hauteur de la montagne ſur laquelle il étoit bâti, & de la profondeur des vallées qui étoient au pié..... Le troiſieme, dit l'Auteur, *étoit un ouvrage du Roi Agrippa qui l'avoit entrepris pour enfermer cette partie de la ville, où il n'y avoit point autrefois de bâtiment.... Une quatrieme montagne, nommée Bezetha, qui regardoit la forteresſe Antonia, commençoit déja à être habitée. Des foſſés très-profonds faits tout au tour, qui empêchoient qu'on ne pût venir au pié de la tour Antonia, ajoûtoient beaucoup à ſa force, & faiſoient paroître les tours beaucoup plus hautes...* Et plus bas, parlant de la muraille dont on avoit projetté d'enfermer cet endroit, il dit *qu'il eût été imprenable, car les pierres avoient vingt coudées de long ſur dix de large; ce qui le rendoit ſi fort, qu'il étoit comme impoſſible de le ſapper, ni de l'ébranler par des machines....* Enſuite parlant des tours qui flanquoient ces murs, *elles étoient plus hautes que le mur, de vingt coudées.. Il y en avoit une octogone de ſoixante & dix coudées; & lorſque le ſoleil étoit levé, on pouvoit la voir de l'Arabie, & découvrir juſqu'à la mer & juſqu'aux frontieres de la Judée..* Et parlant de deux autres d'une autre ſtructure: *car ce n'étoit point des pierres ordinaires, & que des hommes puſſent remuer: mais c'étoient des pieces de marbre blanc de vingt coudées de long, dix de large, & cinq de haut, ſi bien taillées & ſi bien jointes, que l'on n'en appercevoit pas les liaiſons, & que chacune de ces tours ſembloit n'être que d'une ſeule piece.* Ces énormes pierres n'étoient que peu de choſe, eu égard à celles du Temple, puiſque celles-ci étoient du même marbre bien travaillé, & dont la plûpart avoient quarante-cinq coudées de long, cinq de haut & ſix de large. On voit que dans tout cela il n'eſt pas queſtion d'angle ſaillant ni rentrant, & qu'il y a grande apparence que Tacite s'eſt trompé.

Ammien-Marcellin prétend que la ville de Vite en Méſopotamie étoit enceinte de murs, bâtis à l'inſtar de ce que dit Végece: mais pour décider qu'il avoit raiſon d'avancer que cette conſtruction étoit connue avant lui, il faudroit être certain que les murs étoient auſſi anciens que cette ville qui l'étoit beaucoup.

Je crois que l'on peut conclurre de tous ces exemples, que les enceintes des villes étoient à peu près conformes quant à la figure; les peuples anciens cherchoient ſurtout des ſituations eſcarpées & inabordables aux tours & aux machines de guerre. Et quand les villes n'étoient pas à portée de ces avantages, par la nature du terrein, ils tâchoient d'y ſuppléer par des doubles ou triples enceintes, comme fit Nabuchodonoſor qui environna Babylone d'un triple mur, d'une force & d'une élévation étonnante.

Polybe nous donne la deſcription d'une ville d'Aſie, dont la fortification prouve que les habitans de cette partie du monde ſont ceux qui ont fourni aux autres le modéle des défenſes, ainſi que nous l'avons prouvé pour les attaques. Cette ville qui étoit la capitale d'Hircanie fut aſſiégée par Antiochus;

& c'eſt de lui que parle Polybe, lorſqu'il dit : *La plûpart de ſes approches conſiſtoient en tortues, pour mettre à couvert les travailleurs ; car la ville étoit entourée de trois foſſés larges, chacun de trente coudées, & profond de quinze, ſur les deux bords deſquels il y avoit double retranchement, & au delà une forte muraille.*

Les doubles & triples enceintes étoient fort d'uſage, & les veſtiges qui nous en reſtent le prouvent exactement. Les Anciens préféroient ces ouvrages multipliés aux terraſſes que nous appellons remparts, & cela pour deux raiſons : l'une que dans les eſcalades qui étoient les attaques les plus uſitées, l'ennemi étant parvenu au haut du mur, ſe trouvoit par leur conſtruction tout auſſi embarraſſé qu'en dehors, puiſqu'il falloit retirer les échelles d'un côté pour deſcendre de l'autre, ce qui étoit aſſez facile à empêcher, & d'autant plus qu'en deſcendant on tourne le dos à l'ennemi qui éta t au bas de l'échelle, eſt en état ou de la culbuter, ou d'égorger celui qui deſcend ainſi. Au contraire de ce qui arrive ſur un rempart, où dès que l'on a gagné le haut, l'on peut ſe former en bataille pour deſcendre de tous côtés dans la ville.

La ſeconde raiſon qui leur faiſoit préferer ces murs ſans terre, étoit leurs machines, qui étant de deux eſpeces, la catapulte & la baliſte ; celle-ci tirant horiſontalement, n'eût été de nul effet, placée ſur le haut des murs, & étoit au contraire très-meurtriere en la plaçant au rez-de chauſſée, où l'on pratiquoit des ouvertures de différentes formes pour leurs uſages, les unes faites en creneaux, d'autres en embraſures, d'autres rondes ; d'autres quarrées, &c. & la catapulte qui tiroit comme nos mortiers, étoit d'autant plus en ſûreté, que la hauteur du mur en la cachant, ne laiſſoit appercevoir d'aucune façon d'où partoient les coups, leſquels n'étant accompagnés, ni de bruit, ni de fumée, ni de feu, demeuroient ignorés du dehors juſqu'à ſon effet.

L'aſſiégé joignoit à ces deux avantages celui des tours qui étant plus élevées que le mur, prenoient en flanc ceux qui demeuroient ſur ſon épaiſſeur, tandis qu'ils manœuvroient les échelles pour deſcendre. Et ces tours ne pouvoient être forcées, vû qu'il n'y avoit aucune communication avec les courtines.

L'uſage vint enſuite de les terraſſer, lorſque l'effort des machines, plus perfectionnées devint redoutable ; c'eſt Tacite qui nous l'apprend, diſant que Spurina, Général expérimenté du parti d'Othon, qui craignoit d'être aſſiégé dans Plaiſance, & vouloit y faire une vigoureuſe défenſe, voyant que les murs ne pourroient réſiſter longtemps, les fit *terraſſer, hauſſer les tours, dreſſer des flancs ; & joignit au ſoin des armes celui de la diſcipline, qui étoit la ſeule choſe qui manquât à ce parti aſſez plein de courage & de valeur.*

Végece qui ſemble dans ſon quatrieme livre avoir copié Virruve, dit : *Qu'il n'y a rien qui rende les remparts plus fermes que quand les murs tant des courtines que des tours ſont ſoûtenus par de la terre : car alors ni le bélier, ni les mines, ni toutes les autres machines ne peuvent les ébranler. Toutefois les terraſſes ne ſont néceſſaires que lorſque les aſſiégeans ont une éminence fort proche des murs,*

ſur leſquels ils peuvent entrer de plein pié.

Le dernier article peut, à ce que je crois, s'interpréter de cavaliers au lieu de terraſſes, puiſque les dernieres n'étoient pas moins utiles pour réſiſter aux machines, que pour dominer ſur l'aſſiégeant dans les pays de plaine.

A ces murs ainſi terraſſés, ont ſuccédé ceux de la nouvelle fortification, dont Ziſca eſt ſelon quelques uns le premier inventeur; car on prétend que cette nouvelle méthode n'a pas plus de deux ſiecles & demi d'antiquité. Varillas dit qu'il fit bâtir une nouvelle ville à qui il donna le nom de Thabor. Il l'environna des meilleures fortifications qui fuſſent alors en uſage, & il y en ajoûta tant d'autres de ſon invention, qu'elles ſervirent depuis de modeles à celles que l'on voulut bâtir le plus reguliérement.

Mais ie crois que le premier Auteur des baſtions & de l'architecture moderne des places, a été Achmet Pacha, qui en 1480. ayant pris Otrante, ville de la Pouille, au Royaume de Naples, *y fit faire*, dit Quillet dans ſon hiſtoire de Mahomet II. *des ouvrages à ſa maniere, mais avec tant d'art & de méthode, que long-temps après ils donnerent de l'admiration à Jacques Trivulcio, fameux Capitaine Italien, & lui firent dire qu'ils devoient ſervir de modele aux Ingénieurs de la Chrétienté.* En effet les baſtions y ſubſiſtent encore, & l'on n'en avoit pas encore vû: depuis ceux-là notre méthode s'eſt perfectionnée chaque jour. Les doubles & les triples enceintes ſe ſont évanoüies, à moins qu'on ne regarde comme tels les ouvrages extérieurs; en cela la ville de Malte peut paſſer pour avoir pluſieurs enceintes: la Cité-Valette en auroit deux en pluſieurs endroits où la mer l'environne, & à la rigueur, elle en auroit plus de quatre au front des Floriannes, où tout eſt hériſſé d'ouvrages les uns ſur les autres; la Cotonere en a deux, & même trois du côté du Port.

La citadelle de Marſeille eſt fortifiée de trois murs qui ne ſont pas terraſſés, ce qui vaut moins que rien.

La citadelle de Tournay avoit deux enceintes, la premiere étoit ſur le pié de fauſſes braies: mais les mines étoient ſa principale force, ſurtout ſi elle eût renfermé M. de Valiere pour ſa défenſe.

A la rigueur, ſuivant ce principe-là, chaque place de guerre a deux ou trois enceintes, car le chemin couvert peut bien être compté pour une. Le Marquis de Guebriant le comptoit de même au ſiége d'Aire, du moins il le traita comme une enceinte de la plus grande conſéquence.

D'autres Gouverneurs dans un ſens différent l'ont mis au pair du corps de la place (puiſque c'a été le *non plus ultrà* de leurs défenſes) malgré l'infériorité de cette piece à la derniere, à laquelle on prétend qu'il étoit anciennement du devoir d'un Gouverneur de ſoûtenir trois aſſauts avant de capituler. Si je ne me trompe, ils ſont encore aujourd'hui un ſerment qui les y oblige.

Depuis nos nouvelles fortifications, les eſcalades ont preſque diſparu; cependant je me ſuis encore trouvé à une à Modene en 1707, que M. de Vallis emporta avec un corps de troupes Impériales en deux

heures d'attaque, tant aux portes qu'aux endroits du mur où l'on put mettre des échelles. Il n'y avoit dans cette grande ville que le second bataillon de Vexin qui ne pût réſiſter ſeul & qui ne fut pas ſecouru, le Gouverneur ſe tint enfermé dans la citadelle.

ARTICLE II.

Que les fortifications des Places de guerre des Modernes, ſont infiniment au-deſſus de celles des Anciens, autant par la force que par la beauté & le nombre des ouvrages. Des murs de Carthage, de Pirée & de Byſance; des remparts de terre des Anciens. Machine qui fit prendre Délie.

CE ſeroit s'aveugler en faveur des Anciens, que de prétendre que leurs murs, & les enceintes de leurs villes, même les plus fameuſes, fuſſent auſſi belles & auſſi dignes d'admiration que nos fortifications modernes. Celles-là avoient pour tout avantage leur grande élevation: mais celles ci ont de plus l'art & l'habileté de la diſpoſition, la multiplicité des ouvrages, leur étendue, & la magnificence de leur conſtruction, qui eſt en tout point fort au deſſus de ces ſimples murailles. Celles de Babylone compoſées de briques & de ciment, avoient-elles la beauté des ouvrages & des remparts d'un Lille, d'un Straſbourg, d'un Tournai, d'un Metz, qui joignent à leur force la beauté des remparts, & de ces revêtemens en gazon, qui font de l'enceinte d'une place de guerre, une promenade délicieuſe, & variée d'autant de boſquets qu'il y a de différens ouvrages.

Les murs du Jeruſalem dont nous avons tant parlé, étoient ſans contredit, ce que l'Antiquité a produit de plus beau dans ce genre.

Les murs du Pirée qui joignoient la ville d'Athenes au port, meritent d'avoir place dans l'énumération des murs anciens, & Thucydide aſſûre que deux chariots paſſoient aiſément de front ſur leur épaiſſeur. Il prétend qu'ils étoient conſtruits de pierres ſéches, liées en dehors avec du plomb & du fer, ſans être cimentées de mortier ni de ſable. (*a*)

Les murailles de Tyr, ſelon

(*a*) Le Lecteur ne ſera pas fâché que je rapporte à ce ſujet un Extrait de M. Perrault dans ſa traduction de Vitruve, Liv. II. Chap. 8. *Il y a des ſtructures fort anciennes*, dit-il, *dans leſquelles de très-grandes pierres ont été poſées immédiatement les unes ſur les autres, ſans mortier ni ſans plomb, dont les joints n'ont pas éclaté, & ſont demeurés preſqu'indiviſibles par la jonction des pierres, qui ont été taillées ſi juſtes, qu'elles ſe touchent en un aſſez grand nombre de parties pour avoir empêché que rien n'éclatât, ainſi qu'il arrive lorſque les pierres ſont démaigries; c'eſt-à-dire, plus creuſes au milieu que vers l'extrémité, ainſi que l'on a coutume de le pratiquer, afin de pouvoir rendre les joints fort ſerrés; parce que des pierres venant à s'approcher & à ſe joindre, lorſque le mortier qui eſt dans le démaigriſſement commence à ſecher, & ne portant que ſur l'extrémité du joint, ce joint n'eſt pas aſſez fort pour ſoûtenir le faix, & ne manque jamais de s'écarter. A l'arc de triomphe qui ſe bâtit hors la porte S. Antoine, on pratiqua cette maniere de ſtructure, dont j'ai dit que les Anciens ſe ſervoient, qui eſt de poſer les pierres à ſec,*

Ammien, étoient de grandes pierres liées avec du plâtre, hautes de cinquante piés.

Celles de Bizance, ſelon Dion & Hérodien, étoient auſſi fameuſes que la ville qu'elles enfermoient; auſſi ſoûtinrent-elles un ſiége de trois ans par l'Empereur Sévere. *Les pierres*, dit M. de Tillemont, *étoient jointes enſemble par des crampons d'airain, & ſi bien taillées qu'elles ſembloient n'en faire qu'une ſeule, & la muraille étoit ſoûtenue par un grand nombre de tours qui s'entre-défendoient toutes. Entre ces tours, on en remarque ſept, qui ſe portoient des unes aux autres d'une maniere très diſtincte, tout le bruit qui s'étoit fait dans la premiere.*

Avec un peu de réflexions & de conjecture, on trouve dans la deſcription qu'Appien nous donne des murs de Carthage, & qui mérite d'avoir place ici, que du côté d'entre la mer & l'étang, il y avoit une triple enceinte à la diſtance de quatre cents quatre-vingts piés l'une de l'autre, chacune flanquée de ſes tours pour la commodité de la défenſe, & les eſpaces remplis de magaſins qui formoient comme quatre rues. Les murs étoient élevés de trente coudées ſur le rez de chauſſée, non compris trente piés depuis le fond du foſſé.

Les Magaſins que renfermoient ces enceintes étoient conſidérables, & avoient des caves ou ſoûterrains deſſous un nombre d'étage. Ils formoient des logemens pour 300 élephans, ainſi que les couverts néceſſaires pour leur ſubſiſtance. Et au-deſſus des ſoûterrains, il y avoit des écuries pour quatre mille chevaux, des endroits pour les fourrages, & ſur ces écuries des caſernes pour vingt mille fantaſſins, & quatre mille cavaliers, indépendamment des magaſins néceſſaires pour les munitions & approviſionnemens pour cette fameuſe ville.

Les ſimples murailles n'étoient pas les ſeules enceintes des Anciens, ils connoiſſoient auſſi, & peut être même avant les murailles, les remparts de terre, palliſſadés & fraiſés. C'eſt d'eux que nous avons pris les nôtres, ainſi que les gaſonnages, & les faſcinages piquettées.

La deſcription qu'Homere nous donne du camp des Grecs devant Troye, eſt à peu près d'une fortification pareille. Les Grecs, les

& ſans mortier : & c'eſt une choſe curieuſe à ſavoir, que les ſeins que l'on prend à tailler, poſer & polir les pierres, qui ſont très-dures, & qui ayant dix à douze piés de long ſur trois à quatre de large & deux d'épaiſſeur, ont une peſanteur qui les rend très-difficiles à remuer; cependant elles ſont maniées par le moyen d'une machine fort commode & fort ſimple, de la même maniere que l'on manieroit une pierre de ſix à ſept pouces. Or la facilité de ce maniement eſt néceſſaire, parce que pour faire que les joints ſoient aſſez droits afin que les pierres ſe touchant également par toutes leurs parties, leur grande longueur ne les mette pas en danger d'être caſſées par l'énorme peſanteur de l'édifice; l'on n'a point trouvé d'expedient plus ſûr que de les frotter l'une contre l'autre, jettant de l'eau entre deux : & c'eſt une choſe remarquable, que les pierres quoique très-dures, ſont dreſſées & polies preſqu'en un moment à cauſe de la force extraordinaire avec laquelle leur peſanteur fait qu'elles ſont frottées, cette force étant telle qu'il ne faut pas la dixieme partie du temps pour les polir, qu'il faudroit pour en polir de petites. L'avantage de cette ſtructure eſt, ainſi qu'il a été dit, la durée & la beauté : car il eſt certain que les édifices bâtis de grandes pierres périſſent à cauſe du mortier, qui taſſe & s'affaiſſe en un endroit plus qu'en l'autre, qui produit des plantes & ſe change en terre, ce qui fait que les murs ſortent de leur à-plomb, & tombent bientôt en ruine.

Hébreux, & avant tous ceux-là, les Aſiatiques ont connu & pratiqué cette façon de couvrir leurs villes. Arrien dans ſon hiſtoire d'Alexandre, dit que *ce Prince étant arrivé devant Gaza, fit auſſitôt planter les échelles, & donner l'aſſaut : car comme le mur*, dit-il, *n'étoit pas fort élevé, & n'étoit fait que de terre, il étoit facile à attaquer.*

Et plus bas, parlant de certain Château des Indes que ce Prince aſſiégeoit, & racontant comment ſon impatience ne lui permit pas d'attendre que le mur fût percé, il arracha une échelle des mains d'un de ſes ſoldats, l'ayant appliquée & étant monté ſeul au haut, il s'y trouva accablé d'un nombre d'ennemis, ce qui mit parmi les Macédoniens une telle ardeur, que voulant monter tous enſemble, les autres échelles caſſerent. Ce Prince ſe ſeroit trouvé en grand danger ſans que les ſiens après avoir vainement épuiſé tous *les moyens de monter, y parvinrent enfin, une partie s'étant guindés en haut avec des pieux qu'ils avoient fichés dans le mur qui n'étoit fait que de terre.*

On trouve encore dans la guerre des Romains contre Mithridate, qu'ils aſſiégerent *Uſpe*, dit Tacite, *qui étoit aſſiſe ſur une colline, & ceinte de foſſés, & de terraſſes, qui n'étant ſoûtenues que par des faſcines, n'étoient pas capables de réſiſter à l'effort des aſſaillans.* D'ailleurs on avoit élevé des tours plus hautes que ces défenſes d'où on lançoit tant de feux & de dards, que ſi la nuit ne fût ſurvenue, le ſiége n'eût duré qu'un jour.

Ces exemples prouvent, que cette eſpece de fortification n'étoit pas bonne dès ce temps-là, & elle ne vaut guere mieux aujourd'hui : à l'exception des directions des ouvrages qui ſe défendent mutuellement. Je ne ſai même malgré cela, ſi l'on prenoit le parti d'attaquer l'épée à la main & la hache, l'on ne feroit pas mieux d'emporter de vive force de pareilles fortifications, plutôt que de perdre par le détail & la longueur d'un ſiége la même quantité d'hommes que l'on perdroit dans un aſſaut de cette nature ; il eſt du moins certain que le grand talus qu'on eſt obligé de donner à ces ouvrages de terre ou de faſcines, donne beaucoup de facilité pour y monter, & ſe couler le long pour gagner les gorges.

Il eſt encore très-vrai, qu'à perte d'hommes égale, l'on gagneroit par l'eſcalade la dépenſe, & le temps qui eſt ſouvent plus précieux que les deux autres objets.

Outre ces deux fortifications, l'une de murs, l'autre de terre, il en a exiſté encore une troiſieme mêlée des deux, dont je trouve un exemple plus ſingulier encore par la machine qui la détruiſit, que par la conſtruction précipitée de l'ouvrage, qui obligea d'y employer ce qui ſe trouva ſous la main : c'eſt Hippocrate qui en fut l'Auteur. *Après avoir mis*, dit Thucydide, *le peuple d'Athenes ſous les armes, tant citoyens qu'étrangers, il ſe rendit à Délie, & s'y étant campé, il fit tirer un foſſé autour du Temple, & de ſon enceinte ; & de la terre en fit un rempart, ſur lequel il ficha des pieux entrelacés de ſeps de vigne, dont il y avoit quantité aux environs. Il ſe ſervit auſſi pour ſe remparer des pierres & des briques des maiſons voiſines qui étoient ruinées, mettant tout en œuvre pour élever la fortification le plus haut qu'il pourroit avec des tours de bois pour la flanquer.*

Les

Les Béotiens érant venus aſſiéger ce poſte, & voulant brûler ces tours & ces pieux, ſe ſervirent de la machine ſuivante.

C'étoit une longue piece de bois coupée en deux, mais creuſée & jointe de telle ſorte, qu'elle ne reſſembloit pas mal à une flûte. A l'un des bouts étoit attaché un long tuyau de fer, où pendoit une chaudiere, ſi bien qu'en ſoufflant avec de grands ſoufflets, à l'autre bout de la piece de bois, le vent porté de là dans le tuyau allumoit un grand braſier qui étoit dans la chaudiere avec de la poix & du ſoufre. Cette machine apportée ſur des chariots juſqu'au rempart, à l'endroit où il étoit revêtu de pieux & de faſcines, cauſa un ſi grand embraſement, que le rempart étant auſſi-tôt abandonné, & la paliſſade conſumée, il fut aiſé de ſe rendre maître de la Place.

Sans doute que cette machine fut approchée de la paliſſade à l'aide d'une tortue béliere. Il me ſemble malgré ce ſecours, qu'il ne devoir pas être difficile d'en empêcher l'effet.

La plus fameuſe conſtruction de mur de ville ancienne, ſe trouve expoſée aſſez clairement dans les Commentaires de Céſar, malgré tout ce qu'ont prétendu au contraire Vigenere, Jucondo, qu'il blame, & les copiſtes du premier, tels que Perrault, Lipze, le Palladio, le Céſar de Londres, & le Pere Daniel, qui prétendent que c'étoit un lit de pourres mêlé de pierres alternativement, & préſentant le bout en dehors, ſurmontés de deux lits de pierre de taille, ſurmontés à leur tour, d'un de pourres & de pierres comme le premier, ainſi de ſuite juſqu'en haut; c'eſt du moins là la figure qu'en a donné le Pere Daniel dans ſon hiſtoire de la Milice Françoiſe: mais je crois que la traduction d'Ablancourt eſt aſſez claire, pour conclurre qu'ils ont erré: la voici, on en jugera.

C'étoit des pieces de bois étendues par terre tout de leur long qui ne préſentoient que le bout, & étoient rangées à deux piés l'une de l'autre, & liées enſemble par des traverſes: leur diſtance étoit remplie par dedans de terre & de faſcine, & par dehors de gros quartiers de pierre, ſur leſquels on mettoit d'autres poutres comme les premieres, & l'on continuoit ainſi l'ouvrage juſqu'au bout, les pierres poſans toûjours ſur les poutres, & les poutres ſur les pierres en forme d'échiquier. Ces rangs ainſi entrelacés rendoient l'ouvrage agréable à la vûe, & très-fort pour la défenſe, parce que le bois réſiſtoit à l'effort du bélier, & les pierres à celui du feu: & le mur ayant quarante piés d'épaiſſeur, qui eſt ordinairement la longueur des poutres, ne pouvoit être, ni enfoncé, ni démoli.

Une quatrieme eſpece de fortification plus récente, mais bien plus extraordinaire, eſt celle d'Aſtracan: on la trouve dans l'hiſtoire de Tymurbeck, ou du grand Tamerlan, traduite par M. Petit. *Les murailles*, dit-il, *d'Hagi Tercan ou d'Aſtracan, ville aſſiſe ſur le Volga, ſont contiguës à la riviere qui tourne autour de ſon enceinte, par le dedans des foſſés de la ville, en ſorte que l'eau lui ſert de rempart d'un côté; & comme la riviere ſe gele l'hyver, ils conſtruiſent ordinairement une muraille de glace auſſi ferme qu'une de brique: la nuit ils jettent de l'eau deſſus afin que le tout s'incorpore enſemble, & s'affermiſſe, en ſorte qu'il ne devienne qu'un ſeul morceau, & ils y font même une porte.*

Je rapporterai à ce ſujet ce qui m'eſt arrivé en 1688. Me trouvant commander dans un poſte fortifié en terre ſur le bord de la Sambre, pendant un hyver fort rude; je fus averti que l'ennemi avoit des vûes ſur mon poſte, dès que la glace de mon foſſé ſeroit aſſez forte pour porter. Je prenois en vain la précaution de la faire rompre, elle reprenoit auſſi-tôt, ce qui me fit prendre un autre parti, ce fut de faire jetter de l'eau de temps en temps ſur le retranchement, qui venant à geler me forma bien vîte un mur impénétrable, & ſur lequel il étoit impoſſible de grimper; ce qui me mit hors d'inſulte, & je laiſſai mon foſſé; l'ennemi en perdit l'envie de me venir voir.

ARTICLE III.

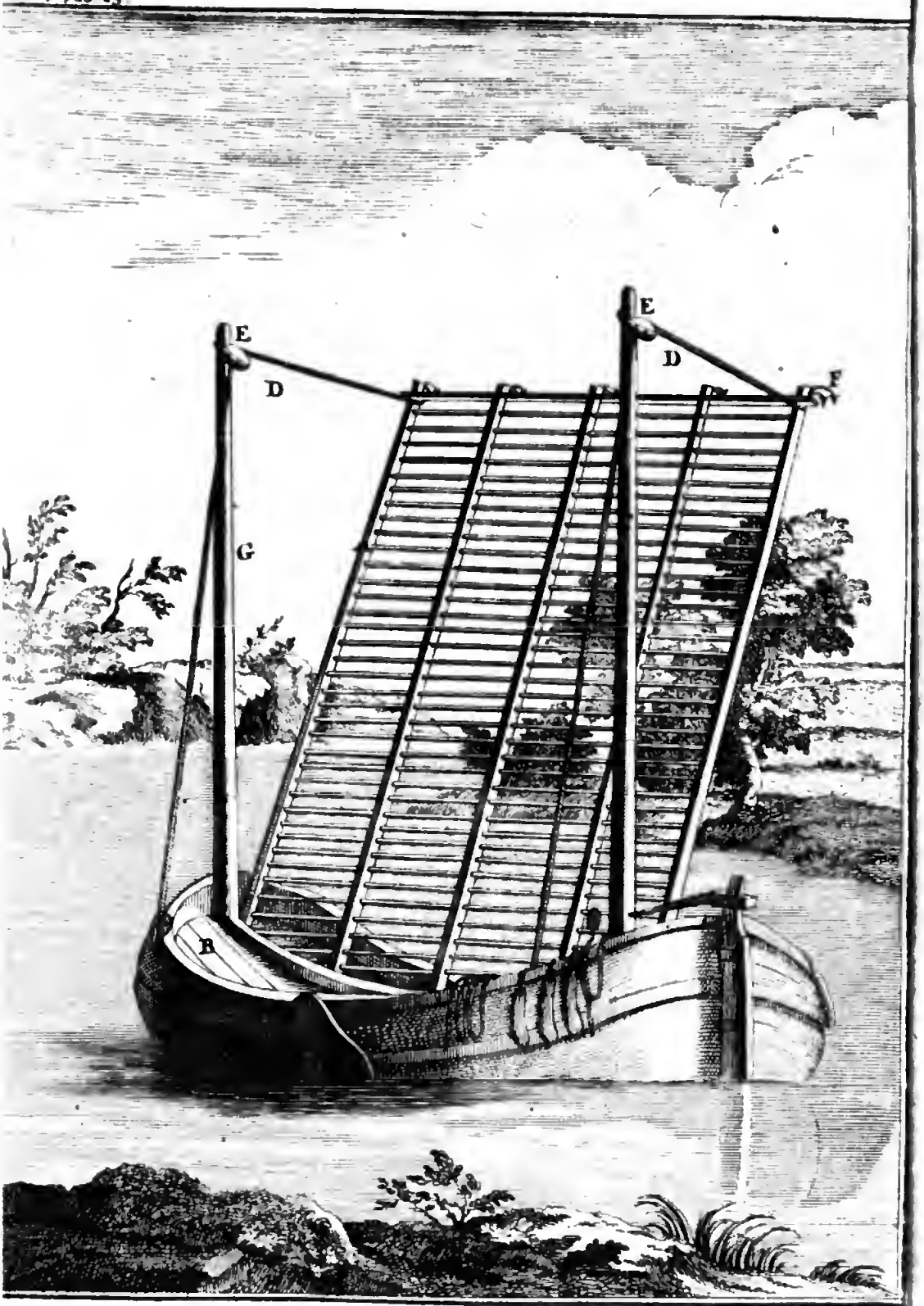
De la défenſe des places attaquées d'emblée & par eſcalade.

DU moment que les hommes eurent imaginé d'enfermer leurs villes dans des murailles, leurs ennemis chercherent les moyens de s'en rendre les maîtres. L'art de la guerre, pour ainſi dire, au berceau, n'avoit encore mis au jour que de foibles connoiſſances; il n'eſt pas étonnant qu'une ſcience auſſi étendue & auſſi profonde, n'ait fait que des progrès lents; tant de raiſons concourent à en retarder la perfection, qu'il eſt d'une néceſſité indiſpenſable qu'elle n'y ſoit pas encore parvenue.

Avant l'invention des béliers, des tours, des ſappes, des tortues, &c. les premiers Guerriers ne trouverent rien de mieux que le blocus; & ne pouvant, ni détruire, ni ſurmonter les murailles, qui leur cachoient leurs ennemis, ils prirent le parti de les en faire ſortir par la faim. Sans doute que les premiers blocus ne furent pas longs: mais ayant ſervi de leçon à ceux qui ſuivirent, il ſe trouva des villes ſi bien pourvûes, que l'on trouve dans l'Antiquité un blocus de Ninive dans laquelle Sardanapale célebre Roi d'Aſſyrie tint durant ſept ans. Car ſelon Diodore qui le rapporte, un ſiége n'eût pas pû durer auſſi long-temps. Il eſt encore fait mention quelque part d'un blocus, où Pſammeticus fut retenu durant vingt ans devant Azoth.

Mais cette longueur prodigieuſe, & les évenemens favorables aux aſſiégés auxquels elle donnoit temps, firent chercher des moyens plus prompts. L'eſcalade & les échelles ſe préſenterent d'abord à l'eſprit; & Végece prétend que Capanée fut le premier qui employa l'échelle à pareille entrepriſe, & qu'il fut tué par les Thébains d'un coup de machine. Il ajoûte qu'on crut long-temps que Jupiter s'en étoit mêlé. Voilà le ſeul témoignage qui fixe l'origine de ces expéditions: mais il ne paroît pas aſſez concluant pour décider, & je crois que cette méthode ainſi que bien d'autres, a exiſté trop avant dans les premiers temps, pour que nous connoiſſions à qui on en a été redevable. Ce que l'hiſtoire nous apprend, c'eſt que cette façon d'attaquer les Places étoit devenue ſi commune qu'on n'en connoiſſoit preſque plus d'autre. Nos Peres moins reculés dans

37 L. D. C. 3



SAMBUQUE DE L'INVENTION DE L'AUTEUR.

Digitized by Google

l'Antiquité, uſoient communement de cette voie pour réduire les places, & l'hiſtoire même des Rois de la troiſieme race, n'eſt remplie que d'eſcalades, tant dans les guerres de l'Etat, que dans les guerres civiles.

Ayant connu cette maniere de vaincre, on chercha à la perfectionner, & les aſſiégeans ayant mis en uſage plus de moyens de défenſe, on multiplia les moyens d'attaque. On imagina l'attaque environnante, ou à couronne dont nous avons parlé, & l'on inſultoit en même-temps tout le contour d'une place, tandis que l'on mettoit le feu à ſes portes, ou que l'on tâchoit de les rompre, & de les ouvrir : cela faiſoit diverſion, quoiqu'on n'emportât guere de place par les ouvertures auſquelles ſe fixoit la principale attention de l'aſſiégé. Quelque communes que fuſſent les eſcalades, il ne faut point croire pour cela qu'elles fuſſent plus aiſées qu'elles ne le ſeroient aujourd'hui. Il ſera aiſé de s'en convaincre par le détail des moyens que l'on employoit pour s'y oppoſer.

Le premier, ainſi que nous l'avons fait obſerver dans les deux Articles précédens, fut la conſtruction & l'élévation des murailles qui furent miſes, pour ainſi dire, hors de la portée des échelles. Cependant on y parvenoit encore : mais les tours beaucoup plus élevées que les murailles, étoient alors une reſſource aſſûrée, l'ennemi ne pouvant s'en emparer, quoiqu'il fut établi ſur le mur, s'y trouvoit encore éloigné de la victoire, écraſé qu'il étoit par les traits & les machines des tours. Ayant ſurmonté tous ces obſtacles, il ſe trouvoit encore fort embarraſſé pour deſcendre dans la ville, & il lui falloit pour cela retirer de dehors les échelles pour les appliquer en dedans, ce qui étoit auſſi long que penible & dangereux, en ne ſuppoſant même aucun défenſeur ſur le mur. Ne ſembleroit-il pas que ceux qui les attendoient au bas de l'échelle ſuffiſoient pour les renverſer, & pour les égorger lorſqu'ils deſcendoient ? Voilà le premier obſtacle à l'eſcalade. Le ſecond étoient les hommes placés ſur le mur, leſquels à travers les creneaux & par les flancs que procuroient les tours, faiſoient tous leurs efforts, ſoit à coups de traits, ſoit à coups de main, pour renverſer, & les échelles, & les aſſiégeans, qui arrivant ainſi à la file & chancelant, avoient à combattre contre des gens en bataille de pié ferme, & qui avoient outre l'avantage du nombre celui du terrein & des armes. Car celui qui montoit ne pouvoit faire uſage que de ſon bouclier, & de ſon épée alternativement : il étoit dans le cas d'avoir beſoin d'une main pour ſaiſir le creneau, s'y tenir & gagner l'embraſure, ou du moins de s'aider du bout de l'échelle ſi elle débordoit le mur. Il ne faut pas croire que dans ce moment les frondeurs, les machines, ni les gens de trait des aſſiégeans fuſſent d'aucun avantage : car s'ils avoient fait tenir cachés les ſoldats rangés le long du mur pour ſa défenſe, ceux-ci ne riſquoient plus rien à ſe montrer dès que l'arrivée des aſſiégeans au haut des échelles confondoit l'ami & l'ennemi.

Si l'aſſiégeant employoit la ſambuque, car le telenon dont j'ai parlé n'étoit pas d'une grande reſſource, & n'a, je crois, jamais fait prendre de place d'emblée ; il n'étoit pas moins expoſé aux autres défenſes

dons nous parlerons, après avoir donné une idée de la ſambuque que la figure ci jointe feta bien mieux comprendre.

C'étoit une échelle fort large par laquelle on montoit ſur un front redoutable comme de huit ou dix hommes, ce qui rendoit le combat du haut du mur moins inégal, & raſſuroit contre la chûte des échelles, celle-ci réſiſtant par ſon propre poids aux efforts des aſſiégés, & s'accrochant outre cela au haut du mur par des crampons.

On appelloit auſſi de ce nom, un pont levi attaché aux tours de bois pour jetter ſur le rempart; il en a été queſtion déja dans cet ouvrage. La ſambuque dont je donne ici la figure, eſt celle dont je propoſois en 1712, de ſe ſervir pour ſurprendre la Kenoque, que ſoixante hommes des Alliés avoient ſurpris ſur nous en plein jour, & que je crois qu'ils n'étoient pas en état de défendre contre une attaque vigoureuſe de cette eſpece.

C'eſt une échelle *A*, de près de trente piés de largeur, & d'une hauteur compaſſée ſur celle des murs dont il s'agiſſoit, poſée debout ſur le milieu du front d'une belandre *B*, que l'on pouvoit conduire par le canal d'Ypres juſque dans le foſſé de la Kenoque. Cette échelle attachée comme on voit à deux mats *C*, poſés aux extrémités de la bélandre, s'abaiſſoit par le moyen de deux poulies *E*, & de deux cordages *D*, juſque ſur le mur où les crampons ou pattes d'ancre *F*, dont les extrémités ſont armées, la retiennent & empêchent que le poids des hommes ne faſſe reculer la bélandre.

Deux ſambuques ainſi diſpoſées, me paroiſſoient ſuffiſantes. M. le Chevalier de Langeron, mort depuis Grand-Croix de l'Ordre de Malte, & Chef d'Eſcadre des Galeres, Officier brave & déterminé, s'étoit chargé d'eſcalader d'un côté & moi de l'autre.

L'Officier Général qui commandoit dans le pays, à qui la choſe fut propoſée, voulut aſſembler le Conſeil de guerre. Un Ingénieur qui y fut appellé s'éleva contre; il n'étoit ni fort entreprenant, ni fort en état de donner un bon avis, il expoſa que nous ſerions accablés d'une grêle de greſades, ignorant qu'il n'y en avoit pas une dans le fort. Ce que lui ayant été dit, il ſe jetta ſur la quantité de coups de fuſils qu'il jugea être un obſtacle, quoiqu'il n'y eût dedans que ſoixante hommes. Tout le monde, à la réſerve de deux ou trois, deſquels M. le Blanc depuis Miniſtre de la guerre fut un, ſe tourna du côté de l'Ingenieur, & de-là l'entrepriſe fut abandonnée comme trop périlleuſe. Je laiſſe au Lecteur à en juger ſur ce ſincere expoſé.

Revenons à notre ſujet, & voyons la troiſieme eſpece de défenſe des Anciens contre les eſcalades. Végece dans les remedes qu'il donne pour s'en garantir, veut que l'on muniſſe puiſſamment les villes de guerre de toutes ſortes d'armes défenſives, comme cuiraſſes, cuiſſards, braſſards, caſques & boucliers à toute épreuve: il veut auſſi qu'on employe des mantelets, ou des rideaux de gros drap rembourés, que l'on ſuſpend au-devant des parapets pour amortir & recevoir les traits de l'ennemi. C'eſt à peu près la même choſe dont uſent les Marins pour baſtinguer leurs vaiſſeaux, & couvrir ceux qui ſont ſur le pont, cela ſe fait encore avec des matelas roulés. C'eſt ainſi, qu'à l'eſcalade de

Patybasora dont Ammien Marcellin donne la deſcripriion, les habitans armés de toutes pieces, (de ſorte, dit il, qu'il ſembloient des hommes tout de fer,) ſe couvrirent de reſcaux & de couvertures riſſues de poil, contre les traits des troupes de l'Empereur Julien, qui vouloit en perſonne eſcaladet leur ville; l'ayant inveſtie par ſon armée en bataille ſur trois lignes, ainſi que nous avons dit pour les attaques qu'ils appelloient en couronne.

Après ces trois obſtacles aux eſcalades, le quatrieme étoit les armes offenſives de toutes eſpeces, les machines, &c. & outre toutes celles connues, on uſoit encore de groſſes & longues poutres cylindriques, qui étant jettées ſur les échelles horiſontalement rouloient deſſus juſqu'au bas, entraînoient & écraſoient tous ceux qui s'y trouvoient, ou qui étoient au pié des murailles prêts à monter. On uſoit auſſi de tonneaux remplis de pierre & de terre, qui faiſoient un fracas horrible par leur peſanteur, & leur chûte dont rien ne pouvoit garantir.

Outre ces deux défenſes, on en employoit encore une troiſieme. On plantoit ſur le parapet des paniers longs, faits d'ozier que l'on rempliſſoit de pierre, leſquels l'aſſiégeant venant à embraſſer pour ſe guinder ou ſe lancer ſur le mur, ne manquoient point de renverſer ſur ceux qui montoient ou qui étoient encore dans le foſſé.

A meſure que l'on oppoſoit plus de défenſe, les aſſiégeans imaginerent d'attaquer en même temps les portes; d'abord ils y mirent le feu, enſuite de quoi on imagina pour s'y oppoſer les Machicoulis au deſſus pour verſer de l'eau & l'éteindre, ainſi que pour aſſommer à coups de pierres ou d'autres armes ceux qui travailloient à les rompre; cela n'étant pas ſuffiſant, on imagina de les revêtir de fer, dit Végece, ou de les couvrir de peaux crues. On inventa les herſes qui ſont un treillage de fer, de la grandeur de la porte, ſuſpendu au-devant avec des cordages, & tombant perpendiculairement le long de deux couliſſes, avec laquelle la porte étant forcée, l'on bouchoit le paſſage aux uns, & la retraite à ceux qui étoient déja entrés, & que l'on égorgeoit alors.

Mais comme l'on trouva un remede à ces herſes, qui étoit des pieces de bois, ou des chevalets coulés promptement deſſous pour en empêcher la chûte, l'on pratiqua depuis des orgues, c'eſt-à-dire, des pieces de bois ferrées par la pointe, & couvertes d'une bande de fer; chaque piece de chêne de quatre à cinq pouces d'épaiſſeur étoit iſolée & indépendante de ſa voiſine, de ſorte que l'une étant retenue, la chûte des autres n'empêchoit pas moins l'entrée ou la ſortie des attaquans. On n'a pas trouvé de remede à ce nouvel obſtacle: mais ainſi que tous ceux que je viens décrire, il n'empêchoit pas les eſcalades de réuſſir. Et je ne puis retenir ſur cela mon étonnement; car comment des hommes avec autant d'avantage peuvent-ils ſe laiſſer emporter par d'autres hommes qui arrivent ſur des échelles, & qui n'ont pour eux que leur courage & leur audace, tant il eſt vrai que celui qui eſt ſur la défenſive, eſt à demi battu! Tacite nous fournit deux exemples d'eſcalades fameuſes, dont l'une eſt celle de Cremone, dont j'ai déja parlé dans la premiere partie; &

l'autre eſt celle du château de Voland par Corbulon, qui fut d'autant plus grand homme que dans le ſiecle où il vivoit, la baſſeſſe, la flatterie, la lâcheté, & les vices les plus bas occupoient la faveur, & les places données autrefois au mérite.

Ce Général ayant partagé ſon armée en pluſieurs corps, pour inſulter dans un même jour pluſieurs places ennemies, ſe réſerva celle de Voland, comme la conquête la plus difficile & la plus conſidérable : *Il diviſa*, dit l'Auteur, *ſon armée en quatre corps, les uns couverts de leurs boucliers, ſappent le mur & le renverſent ; les autres plantent des échelles, ceux-ci lancent des feux & des dards avec des machines ; & les frondeurs un peu éloignés écartent à coups de pierres les Barbares pour les empêcher de s'entre-ſecourir. L'ardeur des ſoldats fut ſi grande qu'avant la troiſieme partie du jour le rempart fut abandonné, les portes forcées, & les Romains maîtres de la place.*

L'hiſtoire d'Alexandre nous fournit une eſcalade des plus fameuſes par la réſiſtance des aſſiégeans ; ce fut celle de Milet, qui quoique ſiége dans ſon principe, devint une eſcalade générale par l'impatience de ce fameux Conquerant, qui ne voulant pas perdre de temps, ordonna une eſcalade à laquelle il fut lui-même préſent, ayant ſoin de faire rafraîchir ſes troupes ſans ceſſe par de nouvelles durant pluſieurs jours Memnon qui s'étoit jetté dans la place, & qui eſt le ſeul qui ait tenu tête à ce Héros de l'Antiquité, repouſſa avec un ſuccès toûjours égal les efforts de ce Conquerant, & l'obligea à recommencer ſon ſiége pied à pied. Les beliers ayant joué leur rôle, & la place étant toute ouverte, Alexandre ordonna une nouvelle eſcalade aux breches dans laquelle il ne fut pas plus heureux, & Memnon ne capitula que par l'épuiſement de forces, où tant d'attaques ſi vives l'avoient réduit. Il défendit avec le même courage Halicarnaſſe, mais il falloit céder à la fortune & aux grandes forces d'Alexandre, dont les ſiéges, ſelon moi, ſont les chefs-d'œuvre, & fort au-deſſus de ſes batailles. Celui de Tyr ſera toûjours un ſujet d'admiration pour les connoiſſeurs.

L'eſcalade de Selinunte eſt encore au deſſus de celle de Milet, pour l'habileté & le courage de ſes défenſeurs, qui après des efforts incroyables s'enſevelirent ſous ſes ruines, auſſi bien les femmes que les hommes ; celles-ci ayant combattu avec un courage preſqu'égal à celui des hommes pendant un aſſaut qui dura neuf jours.

Polybe ainſi que tous les Hiſtoriens, auſſi bien que les Livres ſacrés, ſont remplis d'exemples fameux en ce genre ; & je ne ſai pourquoi un uſage ſi général, & dont les derniers exemples ſont ſi voiſins de ce ſiecle ne trouve plus de ſectateurs. Il ſemble cependant que ſi nos ouvrages ſont plus multipliés, leur feu étant plus raſant, leur donne moins d'élevation, leur conſtruction, une plus grande facilité, ſurtout du moment qu'on a gagné le haut du parapet ; & en général nos places ſont peu en défenſe & en garde contre ce genre d'attaques, dont l'impétuoſité rendroit inutiles tous les ouvrages extérieurs pour ne s'attacher qu'au corps de la place. Quel eſt l'homme ainſi ſurpris par une attaque environnante qui

oſeroit courir à des pieces détachées? il ne ſongeroit qu'à ſon corps de place, & tout au plus aux pieces qui couvrent ſes portes. Il ne ſeroit plus queſtion d'uſer de mines, de fougaſſes, de ſorties, peut-être même de canon, s'ils n'étoient pas mis en batterie d'avance. Il eſt du moins certain que ce n'eſt pas là une choſe devenue impoſſible.

ARTICLE IV.

Que les Hiſtoriens de l'Antiquité comme les Modernes, confondent les aſſauts avec les eſcalades. Exemple de ces ſortes d'entrepriſes.

Rien n'eſt ſi commun parmi tous les Hiſtoriens tant anciens que modernes, que d'employer indifféremment le terme d'aſſaut, ſoit pour ſignifier une attaque ſubite, vive & impétueuſe d'une breche; ſoit pour ſignifier indifféremment l'eſcalade & la ſurpriſe d'une place. En même temps rien n'eſt ſi pardonnable aux Anciens, attendu la diſette où ſe trouvoient leurs langues de termes militaires. Mais aujourd'hui que la langue Françoiſe abondante en expreſſions propres à toutes les ſciences, a conſacré le terme d'aſſaut pour n'exprimer qu'une attaque faite par des breches ouvertes & préparées à ce deſſein, je ne puis pardonner à des Ecrivains recommandables d'ailleurs, & encore moins aux militaires, d'avoir imité les Anciens ou de les avoir traduits avec leurs fautes, qui répandent beaucoup d'obſcurité, & nous repréſentent ſouvent par ce terme une eſcalade, une inſulte de porte ou autre eſpece d'attaque qui ne reſſemble point du tout aux aſſauts. Il ne ſeroit point raiſonnable à ceux que je blâme de cette inattention de prétendre ſe juſtifier par des dictionnaires, encore moins par l'identité des termes des Anciens; car ſi Végece a mis pour titre à ſon Chapitre des eſcalades, *quid faciendum cùm primò impetu venitur ad muros*: & plus loin s'il a employé ſeul le terme d'*impugnatio*, c'eſt à ſon Traducteur ſenſé à rendre ces termes conſéquemment à ce qui ſuit ou ce qui précéde, quoique *impetu* & *impugnatio*, ſoient par eux-mêmes très-équivoques.

Les actions différentes qu'ils ont voulu décrire ont encore aidé à perpétuer cette mépriſe. Il s'en eſt trouvé où l'aſſaut & l'eſcalade ont eu lieu en même temps, ainſi qu'au mur de Pirée, que Sylla eſcalada en même temps qu'il en fit attaquer les breches.

Céſar a rapporté dans ſes Commentaires nombre d'entrepriſes pareilles, ainſi que Tacite: mais malgré la diſette de la langue Latine, il me ſemble que d'Ablancourt & les autres Traducteurs auroient pû trouver dans leurs textes des motifs plus que ſuffiſans, & des clartés aſſez grandes, pour employer différens termes dans ces différens genres de combat. M. Arnauld d'Andilly eſt tombé notamment dans cette erreur dans ſon Joſephe au ſujet de Jotapat. Rapportons le paſſage. *Le lendemain on commença de battre la ville, & les Juifs ſe contenterent de réſiſter aux Romains, qui avoient avancé leurs logemens près des mu-*

railles. Veſpaſien commanda enſuite à tous ſes archers, ſes frondeurs & ſes gens de trait; & lui-même avec ſon infanterie donna du côté d'une colline où l'on pouvoit battre la ville: mais Joſephe & les ſiens ſoûtinrent courageuſement leurs efforts, & firent des actions de valeur ſi extraordinaires, qu'ils repouſſerent bien loin les Romains.... Tout le jour ſe paſſa de la ſorte, & il n'y eût que la nuit qui les ſépara. Enſuite le même dit plus bas après avoir parlé des travaux des breches: *Les aſſiégeans donnerent le lendemain un nouvel aſſaut, & il ſe fit de part & d'autre des actions de courage encore plus grandes que les premieres, par la hardieſſe que donnoit aux Juifs d'avoir contre leur eſpérance ſoûtenu le premier aſſaut..... Cinq jours ſe paſſerent en de ſemblables aſſauts, les aſſiégeans redoublant toûjours leurs efforts, & les aſſiéges ne les ſoûtenant pas ſeulement, mais faiſant des ſorties ſans que d'auſſi grandes forces que celles des Romains étonnaſſent les Juifs, ni que d'auſſi grandes difficultés que celles qui ſe rencontroient dans ce ſiége ralentiſſent l'ardeur des Romains.*

Il paroît évidemment par la ſuite de ce ſiége que bien loin d'y avoir eu des breches faites pour donner ainſi des aſſauts, les Romains furent obligés après les premieres attaques à en venir aux béliers, aux tours, & généralement à tous les travaux préparatoires d'un ſiége, pour faire breche à cette place, que M. Arnauld auroit dû dire qu'ils eſcaladerent d'abord ſans ſuccès.

Nos Hiſtoriens François ont fait la même faute, nommément au ſujet de l'entrepriſe de Beauvais, par Charles Duc de Bourgogne en 1472: c'eſt une eſcalade dans toutes les formes, cependant écoutons Mezerai.

C'eſt une choſe mémorable qu'à un aſſaut général qui s'y donna le Jeudi neuf Juillet, les hommes étant ſur le point d'être enfoncés, les femmes conduites par une Jeanne Vachere firent merveilles pour repouſſer les ennemis à coups de pierres, de feu gregeois, & de plomb fondu dans la rezine bouillante. On y voit encore l'effigie de cette femme dans l'Hôtel de ville, tenant une épée à la main, & il ſe fait une proceſſion le dix Juillet, qui eſt le jour que le ſiége fut levé, à laquelle les femmes marchent les premieres. Voilà deux termes employés à faux, celui d'aſſaut & celui de ſiége; ce fut une eſcalade, & la place ne fut pas aſſiégée ni inveſtie, puiſqu'il y entra un grand ſecours de cavalerie & de toutes ſortes de munitions; il n'y eut que quelques volées de canon tirées contre la porte, leſquelles ne faiſant pas grand effet, on y mit le feu. Malgré cela le Duc de Bourgogne fut repouſſé honteuſement dans ſon camp, ſur lequel le lendemain le Capitaine Sélazard fit une ſortie avec l'élite de la garniſon, le ſurprit du côté du Parc d'artillerie, y mit le feu, fit main baſſe ſur tout ce qu'il rencontra, & ramena dans la place une partie du canon.

Le mot de ſiége a encore été pris dans un ſens contraire à ſa ſignification, recemment par un Officier d'artillerie qui trouvant dans le jet des bombes vingt-cinq défauts qu'il veut tâcher de corriger dans un livre à ce ſujet, dit: *Pour y remédier & les corriger autant que faire ſe peut, voici ce que j'ai pratiqué aux ſiéges de Nice, Alger, Genes, Tripoly, Rozes, Palamos, Barcelone,*

Barcelone, Alicante, & nombre d'autres places que j'ai bombardées. On croiroit à l'entendre que Genes, Alger, Tripoly, &c. ont ſoûtenu un ſiége ; cependant ce n'a été que des bombardemens de deſſus mer ſans que perſonne ait mis pied à terre.

Après avoir fait ſentir cette erreur dans les expreſſions des Auteurs, il me reſte à citer des exemples d'eſcalade où l'attaquant a été repouſſé, afin que l'on recueille de leur lecture le moyen de s'oppoſer à ces ſortes d'entrepriſes. Une des plus fameuſes eſt celle d'Andrinople par les Gots, animés par les tréſors de l'Empereur Valens qu'ils ſavoient y être renfermés. Déterminés à tout oſer pour s'en emparer, ils y préſenterent l'eſcalade, qui ne réuſſit pas. En ayant tenté une ſeconde que les aſſiégés avoient prévûe, pour raiſon de quoi ils s'étoient précautionnés de machines ſur leurs remparts, & avoient en outre muré leurs portes par dedans, les Gots n'y furent pas plus heureux, & furent repouſſés par-tout avec d'autant plus de perte, que les habitans inſtruits, non-ſeulement renverſoient, briſoient & écraſoient les échelles ſous d'énormes poids, mais encore tuoient au pié du mur tout ce qui en abordoit, au moyen de leurs machines ; ce qui prouve qu'il n'eſt pas mal aiſé de réſiſter à ces attaques quand le courage & la conduite ſe mêlent de la défenſe.

La plûpart n'ont réuſſi que par le grand nombre d'hommes frais qui ſe ſuccédant, épuiſoient ſans aucun relâche les forces d'une garniſon hors d'état de relever ſi fréquemment ſes ſoldats.

L'eſcalade du vieux camp des Romains par Civilis n'étant pas dans ce cas, nous fournit par cette raiſon un exemple de preſque toutes les ruſes dont on ſe ſervoit tant dans cette eſpece d'attaque que dans la défenſe.

Les ennemis, dit le Traducteur Ablancourt, *viennent à l'attaque en deux corps, les Allemands d'un côté, & les Hollandois de l'autre, pour redoubler leur valeur par l'émulation. Après avoir fait leur décharge ſans effet contre les tours & les creneaux du rempart, où leurs javelots demeuroient attachés, comme ils ſe virent bleſſés d'en haut par les Romains à coups de pierres, ils vinrent à l'attaque avec de grands cris, les uns portant les échelles, les autres ſerrés en un gros bataillon avec leurs boucliers ſur leur têtes. Quelques-uns commençoient déja à monter lorſqu'ils furent repouſſés à coups d'épée, & par le choc des corps & des armes, puis aſſommés avec des leviers & des hallebardes. Ils tinrent quelque temps ſur l'eſpérance du butin ; outre que les premiers efforts des barbares ſont violents, ils roulerent un pont, une ſambuque ou un pont attaché avec des cordes en haut d'une tour qu'ils avoient faite à l'aide de leurs priſonniers, d'où ils combattoient comme deſſus un rempart, tandis que d'autres par-deſſous ſappoient la muraille à couvert : mais cette informe machine fut bien-tôt renverſée par les efforts des nôtres, & leurs mantelets d'oſier brûlés avec des feux d'artifice.*

Civilis quelques jours après voulant abſolument ſe rendre maître du poſte, avant l'arrivée du ſecours qu'il craignoit, changea encore ſon blocus en eſcalade. J'ai rapporté dans la partie de l'attaque, ce qui s'y paſſa dans un combat que la

nuit ne put faire ceſſer ; on peut y avoir recours, & je me contente ici de dire que le courage des Romains, plus ſages que les Gaulois, triompha de leur impétuoſité & de leur grand nombre ; ceux-là ne lançant que des coups aſſûrés, & courant par-tout où l'on plantoit des échelles, & où ils entendoient ſapper, repouſſant les ennemis avec leurs armes & leurs boucliers, & poignardant ceux qui étoient entrés.

Scipion eſcalada Oringe en Eſpagne, & réuſſit par une ſingularité qui mérite d'avoir ici ſa place. Il ſe détermina à ce genre d'attaque, n'ayant pas de temps à perdre. *Il forma deux lignes environnantes, & il diviſa ſon armée en trois, dont une partie fut deſtinée à l'eſcalade, tandis que les deux autres ſe repoſeroient. Lorſque la premiere partie attaqua, le combat fut long & douteux, & l'on eut beaucoup de peine à porter les échelles auprès des murailles, à cauſe de la grande quantité de traits qu'on lançoit de tous côtés : ceux qui avoient planté leurs échelles, & qui penſoient y monter, en étoient tout auſſi-tôt renverſés avec des fourches que l'on avoit faites exprès, & l'on jettoit d'en haut ſur les autres des crochets, ou corbeaux à griffes de fer, comme pour les attirer ſur les murailles quand on les auroit accrochés : lorſque L. Scipion eût remarqué que le petit nombre des ſiens étoit cauſe que l'ennemi leur étoit égal, & que même il étoit déja plus fort, parce qu'il combattoit de deſſus une muraille, il fit revenir de l'aſſaut cette partie de l'armée qui avoit attaqué la premiere, & y envoya les deux autres enſemble ; cela donna tant d'épouvante aux aſſiégés, qui étoient déja las d'avoir combattu avec les premiers, que les habitans abandonnerent les murailles par une fuite inopinée : & les Carthaginois craignant que la ville n'eût été trahie, quitterent les lieux qu'ils défendoient, & ſe rallierent tous enſemble en un endroit. Enſuite les habitans qui appréhendoient que ſi l'ennemi entroit dans la ville, il ne tuât indifféremment tous ceux qu'il rencontreroit, Carthaginois & Eſpagnols, en ſortirent en foule par l'une des portes, tenant leurs boucliers au-devant d'eux, de peur d'être bleſſés par les traits qu'on pouvoit leur jetter de loin, & montrant leur main droite nue, afin que l'on reconnût par là qu'ils avoient quitté les armes. On ne ſait pas ſi l'on prit garde à ce ſignal, parce qu'on en étoit trop éloigné, ou ſi l'on appréhenda quelque tromperie. Quoi qu'il en ſoit, on courut ſur eux comme ſur des ennemis, & on les tailla en pieces, comme s'ils euſſent fait quelque réſiſtance ; tous les Carthaginois furent pris, & l'on rendit le bien à ce qui reſta d'habitans.*

Je crois qu'on ne peut douter que ce ne ſoit les moyens ſans nombre que l'on trouva pour s'oppoſer & repouſſer les eſcalades qui en ont fait abandonner la pratique. En effet pour peu que l'aſſiégé ait de temps pour s'y oppoſer, elles deviennent bien difficiles ; mais c'eſt par cela que je crois qu'elles réuſſiroient plutôt à préſent, attendu qu'elles auroient tout l'effet de la ſurpriſe.

M. le Duc de Noailles ſe trouva bien en 1710. au ſiége de Gironne d'avoir fait donner l'eſcalade à un baſtion, tandis qu'il donnoit l'aſſaut à un autre, où il avoit fait breche. Et le même Général à Cette la mê-

me année fit eſcalader le Fort par d'Auxi, Capitaine au Regiment d'Arrois, tout en arrivant, ayant promptement fait préparer des échelles, ce qui étonna ſi fort les Anglois qui venoient de s'en emparer, que cette audace & l'arrivée du prompt ſecours qui la ſuivoit leur fit abandonner un poſte très-important, par rapport à la guerre du Vivarais & des Cevennes. Le fait eſt d'autant plus remarquable, que les aſſaillans étoient inférieurs de beaucoup en nombre aux Anglois débarqués.

Le Général Comte de Schulembourg, aſſiegé par les Turcs dans Corfou, après avoir fait tout ce qu'inſpirent l'habileté & le courage, perdit tous les dehors, que les Turcs attaquerent de toutes parts avec une vigueur extraordinaire. Déſeſpéré de cette perte qui le réduiſoit à l'extrémité, il crut que le plus sûr moyen de reprendre le principal ouvrage d'où dépendoit ſon ſalut, étoit une eſcalade auſſi vive que bruſquée. S'étant mis à la tête de l'élite de ſa garniſon avec des échelles à la main, il préſente l'eſcalade à cet ouvrage où les Turcs étoient encore mal établis, y monte, les en chaſſe, & taille en pieces tout ce qui s'y oppoſe, juſqu'à ce qu'il reſtât maître de l'ouvrage; tant il eſt vrai qu'à la guerre, ce que la néceſſité, conduite par l'intelligence & le courage, nous fait entreprendre, eſt toûjours ſuivi d'un heureux ſuccès; & qu'il n'y a rien que cette ſituation ne faſſe entreprendre aux hommes courageux.

ARTICLE V.

Que les contre-approches des aſſiégés ſur les aſſiégeans, ont été inconnues aux Anciens; approche de ceux de Syracuſe, contre les deux lignes environnantes des Atheniens qui en faiſoient le ſiége; leur camp ſe trouve coupé en deux, & la communication ſéparée.

APrès un examen le plus exact qui m'a été poſſible, chez les Anciens & chez les ſavans modernes, beaucoup plus verſés dans l'hiſtoire que je ne le ſuis, je n'ai trouvé nul exemple de contre-approches ou contre-tranchées chez les Anciens. Le ſeul trait qui y ait rapport ſe trouve dans Thucydide, dans le récit qu'il fait du ſiége de Syracuſe par les Atheniens. Ceux-ci ayant réſolu d'enfermer la ville dans une circonvallation fort étendue, & ayant commencé leur travail du côté du Nord, les Syracuſains profiterent du temps où leur travail n'étoit pas achevé; & par le conſeil d'Hermocrate, ils tirerent un retranchement depuis leur ville à travers le port de l'Olympie juſqu'à la circonvallation des Atheniens, & ſe flanquerent de tours de bois de diſtance à autre pour le défendre, le paliſſaderent, & le garnirent d'un corps d'infanterie. Thucydide dit que le retranchement fut pouſſé juſqu'à la circonvallation, & delà à la contrevallation, ce qui partageoit l'armée ennemie, & rend cette entrepriſe des aſſiégés auſſi ſinguliere qu'elle eſt rare; elle n'a pas d'exemple. Les

Atheniens ayant attaqué ce retranchement, s'en renditent maîtres, en ayant ſurpris les défenſeurs qui s'y négligeoient, & les ayant pouſſés delà juſqu'aux retranchemens qui enfermoient le Témeniſe, ils y entretent pêle-mêle avec les fuyards : mais ils furent à leur tour repouſſés par ceux de la ville, ce qui ne les empêcha pas en ſe retirant de raſer le retranchement des aſſiégés, & d'en emporter les paliſſades, après avoir dreſſé un trophée. Les aſſiégés ne ſe rebutant point, tenterent un autre travail ſemblable à celui-là, à travers un marais, pour empêcher que la circonvallation ne pût arriver juſqu'à la mer. Les Atheniens l'ayant encore attaqué, y eurent un ſuccès auſſi heureux qu'au premier; ils y eſſuyerent à leur tour une attaque, qui, après avoir paru à leur déſavantage d'abord, les laiſſa cependant maîtres du poſte.

Les Syracuſains abandonnant le ſecond projet, revinrent au premier. Il y a lieu de croire que ce fut avec ſuccès, puiſque l'Auteur parlant du ſecours des Atheniens, conduit par Démoſthenes, dit que le nouveau Chef, fort étonné de trouver cet ouvrage qui coupant la circonvallation, donnoit une communication libre entre la ville & la campagne; & ayant remarqué des défauts dans le retranchement le fit attaquer : mais y ayant eu ſes machines brûlées & ſes gens repouſſés, il abandonna cette entrepriſe; de ſorte que cet ouvrage ſi rare fut le ſalut des Syracuſains & la perte des Atheniens.

Il s'en trouve un fort ancien pour nous, mais cependant bien éloigné de l'Antiquité pour être comparé à celui que nous quittons : c'eſt au ſiége de Belgrade par Mahomet II. en 1456. Huniade qui défendoit cette place y mit en œuvre tout ce que l'art & le courage avoit pour lors de plus ingénieux; on en trouve les circonſtances bien détaillées dans la vie de Mahomet II, écrite par M. Quillet. Cet Auteur dit que la garniſon, ſans ſe contenter de conſervet ſes poſtes, alloit à ceux de l'ennemi par des contre-approches, & faiſoit de grandes ſorties avec ſuccès. Si depuis un ſiecle ou plus on n'a pas oüi parler de cette maniere de défendre une place, cet exemple doit nous convaincre que cela ne veut pas dire que l'on ne puiſſe en uſer : mais il faut pour ces ſortes d'ouvrages une nombreuſe garniſon. Quand les gazettes nous parlent, ainſi que des lettres particulieres, des contre-tranchées que fit M. le Marquis d'Uxelle, au ſiége de Mayence, nous devons, avant d'y ajoûter foi, faire attention que quoique ce Général, depuis Maréchal de France, fût un des plus habiles hommes d'infanterie & des plus profonds, il étoit dans une place d'une trop grande garde, avec une garniſon trop foible pour former de pareilles entrepriſes, & dans une trop mauvaiſe place; cependant il la défendit avec beaucoup de conduite & de bravoure.

Au reſte ce que l'on doit entendre par contre-approches, varie quelquefois; c'eſt quelquefois une contre-tranchée, toûjours dirigée ſous les feux d'une place, de façon que l'ennemi venant à s'en rendre maître, ne puiſſe y trouver aucun avantage, laquelle conduit à voir d'enfilade ou de revers, les travaux de l'ennemi pour les en déloger à coup de feu ſans coup de main. Ou bien c'eſt un épaulement pouſſé à

la hâte à quatre-vingts ou cent pas d'un angle ſaillant de la contreſcarpe, conſtruir avec des tonneaux, des ballots de laine, des faſcines, ou des gabions farcis, que l'on pouſſe à la faveur de la nuit, aſſez avant pour enfiler une tranchée, & l'empêchet d'avançer durant le jour, & détruire même l'ouvrage de la nuit en logeant dertiere quelques pieces de campagne, ſoûtenues par nombre de fuſiliers. Ces ouvrages n'ont rien à craindre des batteries des aſſiégeans, dont les embraſures ne ſont point tournées ſur cette partie; & les troupes de la tranchée n'oſeroient y marcher pour s'en emparer, attendu le grand feu qu'elles eſſuyeroient des ouvrages de toutes la place. C'eſt M. Gaulon dans ſon Traité de la défenſe & de l'attaque, qui donne cette méthode.

Une autre maniere de contre-approche conſiſte à s'en emparer par une vigoureuſe ſortie d'une parallele, de la tourner à ſon avantage, ſe ſervant des terres de l'épaulement pour paraper, & avançant à la hâte quelques flancs pour les maintenir, & y loger du canon. Ces chicannes-là valent mieux que toutes les contre-approches du monde, dont il n'y a pas eu d'exemple de nos jours.

ARTICLE VI.

De la défenſe des Places à l'égard de la deſcente ou du paſſage du foſſé.

IL eſt eſſentiel pour comprendre la défenſe d'un foſſé, de ſe reſſouvenir des moyens d'attaque dont uſoient les Anciens, ſoit pour le traverſer, ſoit pour le combler. J'ai dit dans la premiere partie qu'à l'égard des foſſés ſecs, ou ils y deſcendoient, comme aujourd'hui, par une galerie entre deux terres par où ils arrivoient au pié de la contreſcarpe qu'ils ouvroient, d'où ils pouſſoient des galeries de charpente pour arriver au pié du mur & le ſapper: alors les aſſiégés employoient la catapulte pour lancer deſſus ces galeries des quartiers de pierres & de rocher d'un poids capable de les briſer, & d'enfoncer leur comble. Ils lançoient contr'elles des traits ou des faiſceaux de traits gauderonnés & enflammés, ou garnis d'arrifice, ſouvent auſſi des barres de fer rougies qui venant à percer par leur impulſion & à s'attacher au bois l'enflammoient, tandis que d'en haut l'on jettoit deſſus toutes ſortes de matieres combuſtibles, pour réduire en cendres les galeries que l'on venoit quelquefois brûler ou détruire par les ſorties.

Lorſque l'aſſiégeant préferoit le parti de combler le foſſé, pour faire avancer ſur le comblement les tortues bélieres pour battre le mur; s'il s'aviſoit d'y procéder avec des faſcines ou des troncs d'arbres, l'aſſiégé y mettoit le feu. Pour s'en garantir, l'aſſiégeant y mêloit quantité de pierres & de terre, alors il falloit recourir à d'autres expédiens.

C'en étoit un que de déblayer les terres par dedans le foſſé: mais l'ennemi y ayant l'œil, les aſſiégés imaginerent d'ouvrir des galeries

ſoûtertaines, à la faveur deſquelles ils retiroient de main en main, tout autant de matériaux que l'ennemi en employoit à combler; ce qui rendoit cet ouvrage éternel. Ou bien étançonnant les terres au-deſſous après avoir creuſé une eſpece d'abyſme, qui paroiſſoit d'autant moins que les étançons ne permettoient aucun affaiſement, ils enduiſoient les étançons de matieres combuſtibles, y mettoient le feu, & alors tant les matériaux du comblement que les machines, les béliers & les hommes qui les ſervoient, ſe trouvoient engloutis dans ce nouveau creux, d'où les flammes ſortant avec violence, ne tardoient pas à embraſer tout ce qui ſe trouvoit de machines à portée.

Quand l'aſſiégeant pouvoit avoir vent de cette chicanne, il ſe précautionnoit par des contre-galeries: mais l'aſſiégé partant de plus près arrivoit avant lui. Il ſe livroit des combats ſous terre: mais pour l'ordinaire, ce travail de l'aſſiégeant devenant long & pénible, donnoit le temps à d'autres évenemens ou du moins faiſoit conſommer celui de faire d'autres entrepriſes. Ainſi ce dernier moyen de défenſe étoit ſans contredit, tout ce que l'art le plus rafiné avoit pû inventer de mieux pour défendre, & empêcher le comblement du foſſé.

J'ajoûterai ici une remarque ſur un paſſage de Thucydide, au ſujet d'une erreur dans laquelle les Traducteurs ſont tombés. Il s'agit du ſiége de Platée par les Lacédemoniens & leurs Alliés, dont j'ai déja touché quelque choſe dans la premiere Partie, au ſujet des platte-formes élevées ſur la contreſcarpe, pour voir & dominer ſur la muraille. Ce que j'ai à en dire ici, c'eſt l'omiſſion ou la mépriſe de l'Auteur, ſi ce n'eſt celle du Traducteur ſeul, qui a pû la faire faute d'expérience militaire: on la comprendra mieux en citant le paſſage. Il parle de la platte-forme elevée ſur la contreſcarpe, & dit *que les aſſiégés ſans s'amuſer à élever davantage le mur du côté de la platte-forme oppoſée, ſe contenterent d'en conſtruire un autre en dedans en forme de croiſſant, qui tenoit des deux côtés à la muraille, qui ſervît de retraite en cas que l'on fût forcé, & obligeât l'ennemi à un ſecond travail. Cependant les aſſiégeans ruinerent une grande partie du nouveau mur par le moyen des machines qu'ils planterent ſur la platte-forme, & dreſſerent encore des batteries ailleurs, ce qui étonna fort les aſſiégés: mais ils rompoient l'effort du bélier avec des cordes qui en détournoient le coup.*

L'on doit ſuppoſer ici ce que l'Auteur ne dit point, & ce qui le rend inintelligible ſans cela, qui eſt que les machines furent placées ſur le comblement du foſſé, & non ſur la platte-forme, qui étant éloignée du mur de toute la largeur du foſſé, n'eût pu convenir à la manœuvre, ni à l'emplacement du bélier; par conſéquent, ſes galeries ſoûterraines furent pouſſées de la part des aſſiégés ſous le comblement, & non ſous le cavalier. Tout Lecteur ſenſé doit lire les Anciens avec cette précaution, & l'attention de ſuppléer aux fautes que le manque d'expérience des Auteurs, ou des Traducteurs ne manque pas d'introduire dans tous les ouvrages les plus ſenſés.

Dans l'attaque, j'ai expliqué les raiſons qui engageoient à combler les foſſés, & je n'en parlerai pas

davantage ; je m'y ſuis même un peu érendu ſur la défenſe, le Lecteur peut y avoir recours, ainſi qu'à ce qui regarde le foſſé plein d'eau. Quant au ſec, quelque facilité qu'ayent eu les Anciens de manœuvrer dans le fonds pour les ſapper, je ne vois pas qu'ils ſe ſoient diſpenſés des comblemens ; ſans doute que les foſſés étant trop étroits ne permettoient pas d'y établir des batteries de bélier. Les foſſés les plus larges de l'Antiquité, étoient ceux de Rome, auxquels Denys d'Halicarnaſſe donne cent piés de profondeur ſur autant de largeur : mais cela ne ſuffiſoit pas encore pour l'emplacement des béliers.

A l'égard des attaques par ſappes ſoûterraines, lorſque le danger étoit trop grand pour traverſer le foſſé à découvert, les aſſiégés y paroient par des contre-galleries qui occaſionnoient des combats ; & qui obligeoient ſouvent l'aſſiégeant à en venir à combler le foſſé ſur nouveaux frais, comme il ſemble que Polybe nous l'apprend au ſiége de Lylibée.

Quelque exemple que nous ayent donné les Anciens de diſputer & défendre le paſſage du foſſé par toutes ſortes de ruſes, de forces & de chicannes, il ne paroît pas que les Modernes les imitent beaucoup : d'où vient cela ? puiſque nous avons le même courage, ne ſeroit-ce point que nous manquons de ſcience, & d'application à découvrir, & à pratiquer les bonnes choſes ? Combien liſons-nous de foſſés défendus juſqu'au bout, & dont l'opiniâtreté de leur défenſe a produit les évenemens les plus déciſifs en faveur de l'aſſiégé ! Pour ſe convaincre de tout l'avantage de cette défenſe, il n'y a qu'à voir ce que fit M. de Goeſbriant au ſiége d'Aire.

Ayant perdu malgré ſon attention & ſon courage héroïque, une redoute qui donna le moyen à l'ennemi de tenter le paſſage du foſſé, il le repouſſa, & reprit la redoute ; & ſe trouvant attaqué à cette endroit par le côté foible de la place, ſentant que ſon foſſé étoit ſa principale défenſe, il prit ſi bien ſes meſures, & prépara tant de feux dirigés ſur le pont, qu'il le détruiſit, & obligea l'aſſiégeant à abandonner cette attaque qui étoit celle qui lui donnoit le plus d'inquiétude. Ils trouverent les mêmes difficultés au foſſé des autres attaques, dont le comblement leur parut encore plus difficile, ſur-tout à celle de la droite : & ils y euſſent bien eſſuyé d'autres affronts, ſi la lettre que le Roi avoit écrite à M. de Goeſbriant, enſuite du troiſieme ordre de ſe rendre lui fût parvenue. Tout l'univers a ſu, & j'ai lu moi-même les trois ordres conſécutifs que le Roi fit paſſer à ce généreux Gouverneur de capituler & de ſe rendre, auſquels il réſiſta, ayant toûjours mandé qu'il étoit en état de tenir encore : ce qui ayant fait enfin ouvrir les yeux au Monarque qui avoit été touché de la perte d'auſſi braves gens, l'engagea à permettre à ce fameux défenſeur de continuer à ſe défendre, puiſqu'il croyoit être en état de le faire : mais cette Lettre ayant été ouverte ailleurs que chez l'ennemi, on crut que ce ſeroit une extrême imprudence de la lui adreſſer, on l'envoya toute décachetée à celui qui commandoit à S. Omer, qui la garda, & ne la remit au Marquis de Goeſbriant qu'après ſa ſortie de la place, ayant obéi au troiſieme ordre de ſe rendre. Le Prince Eugene, & M. de Marlborough, étoient ſi fort perſuadés qu'il

n'en feroit rien, vû qu'il avoit réſiſté aux deux premiers, qu'ils prirent la réſolution, qu'ils déclarerent enſuite au Marquis lui-même, de l'attaquer par un aſſaut général aux breches, une eſcalade à la courtine du côté du ruiſſeau de Ternois, où il y avoit une fauſſe braye, où l'on pouvoit appliquer cent échelles, & une attaque aux portes par le moyen de pétards : c'étoit là, lui dirent ils le dernier adieu qu'ils avoient réſolu de lui faire avant de quitter la partie, ce à quoi ils ſe voyoient contraints par ſon opiniâtre réſiſtance. Lorſqu'ils lui dirent qu'ils avoient réſolu de ne point ceſſer cette attaque générale que l'affaire ne fût finie, ou de lever le ſiége s'ils ne réuſſiſſoient pas ; il leur répondit froidement, Vous deviez vous y attendre : j'avois fait des fourneaux ſous les debris des breches pour vous faire ſauter. Et à l'égard des portes, comme je m'étois préparé à tout évenement, la réception auroit été encore plus incommode ; pour vos échelles, je n'en eus fait aucun compte, & vous auriez été reçû également bien par-tout.

Si cette derniere Lettre du Roi fut arrivée à ſa deſtination, nous aurions eu ſans doute dans les foſſés d'Aire, de bons exemples des chicannes que l'on y peut faire. Mais pour le malheur de ce temps là, & celui de la poſtérité, il n'y a paru que la deſtruction & l'incendie d'un pont, & tout ce que M. de Vauban a employé d'art & d'adreſſe pour aider par la conſtruction de ces places, ceux qui les défendent à diſputer le paſſage du foſſé, n'a pu de nos jours engager perſonne à uſer des moyens qu'il leur a mis à la main. A l'égard des foſſés pleins d'eau rien ne paroît ſi facile que de mettre le feu aux ponts que l'on jette deſſus. Ils ſont pour l'ordinaire faits avec des faſcines que juſqu'ici l'on n'a pas brûlées, faute de s'en être aviſé, ou d'y avoir employé une aſſez grande quantité d'artifice, & de matieres combuſtibles.

ARTICLE VII.

De la défenſe contre le bélier. Moyen dont les Anciens ſe ſervoient pour le rendre inutile & de nul effet.

QUelqu'énormes que fuſſent les béliers, & quelque puiſſance que je leur aye attribuée dans ma premiere Partie, il eſt exactement vrai que tout leur effort étoit rendu inutile par des moyens fort ſimples, ou des machines dont l'effort n'étoit pas bien grand.

Végece dans un Chapitre où il traite cette matiere à part, donne pour remede des balots de laine, ou de plumes, que l'on oppoſe, dit il, au bélier, & qui rendent tous ſes efforts inutiles en rompant les coups.

Il donne auſſi des cordes en lacs courans, ſuſpendues vis-à vis le bélier, avec leſquelles on tâche de le ſaiſir, & enſuite de l'élever ou le tirer à droite ou à gauche avec des forces ſuffiſantes, pour le mettre hors de batterie, & renverſer & caſſer les poteaux qui le ſoûtiennent.

On ſe ſert encore, dit-il, de ciſeaux courbes, & dentelés au bout

bout d'un cordage avec lequel on pince le bélier, & on l'enleve. C'eſt cette machine que nous avons appellée loup, & qui fait le même effet que le lacs courant. Elle étoit ſuſpendue, ainſi que ceux-ci, au bout d'une longue pourre, laquelle étant placée ſur un poreau à l'inſtar de la branche d'une balance, pouvoit s'élever & s'abbaiſſer au moyen d'un trelingage de cordes placé au bout, qui regardoit l'intérieur de la place; & pluſieurs hommes placés aux cordons du trelingage élevoient le bélier avec tant de force, que quelquefois l'aſſiégeant étoit obligé plutôt que de voir briſer ſa tortue, de couper le cable du bélier, & de l'abandonner à l'aſſiégé, qui alors le brûloit à ſon aiſe.

Nous avons donné les figures de ces différentes machines, dans le premier Volume au ſujet des corbeaux, ainſi que de celles qui étoient faites d'une longue piece de bois, attachée par les extrémités à deux chaînes, leſquelles pendoient à deux ſoliveaux comme les deux fleches d'un pont levis, que l'on élevoit lorſque le bélier commençoit à joüer pour le laiſſer tomber deſſus ſa tête avec plus de poids, & en rompre le coup.

Joſephe, au ſiége de Jotapat, dit, *qu'ayant prévû que le mur ne pouvoit long-temps réſiſter à l'effort d'une machine ſi redoutable, c'étoit le bélier, il avoit trouvé le moyen d'en diminuer l'effet. Il fit emplir de paille quantité de ſacs, que l'on deſcendoit avec des cordes du haut du mur à l'endroit où le bélier avoit frappé, & ainſi les coups qu'il donnoit enſuite, ou ne portoient pas, ou perdoient leur force en rencontrant une matiere ſi molle, & ſi facile à s'étendre. Cette invention retarda beaucoup les Romains; parce que de quelque côté qu'ils tournaſſent leur bélier, ils y rencontroient ces ſacs pleins de paille qui rendoient ſes coups inutiles. Mais enfin, ils y remedierent en coupant avec des faulx attachées à de longues perches les cordes où ces ſacs étoient attachés. Ainſi le bélier faiſant ſon effet, & ce mur qui étoit nouvellement bâti ne pouvant réſiſter davantage, le feu étant le ſeul remede auquel Joſephe & les ſiens pouvoient déſormais avoir recours, ils aſſemblerent en trois divers lieux tout ce qu'ils purent amaſſer de matiere combuſtible, y mêlerent du bitume, de la poix, & du ſoufre, y mirent le feu en même-temps, & brûlerent ainſi en moins d'une heure toutes les machines, & tous les travaux qui avoient coûté aux Romains tant de temps & tant de peine, quoiqu'il n'y eût rien qu'ils ne fiſſent pour tâcher de l'empêcher: mais des tourbillons enflammés qui voloient de toutes parts, rendoient cet embraſement ſi grand, que l'on ne pouvoit s'en approcher ſans courir riſque de périr.*

Si les ballots de paille euſſent été ſuſpendus avec des chaînes, les Juifs n'euſſent peut-être pas été ſi-tôt obligés de recourir au feu qui a toûjours été la derniere reſſource des Anciens contre les machines des aſſiégeans. Ce fut auſſi celle d'Imilcon à la défenſe de Lylibée.

Les Tyriens, dit Diodore, oppoſerent au bélier de grands ſacs de cuir double qui en arrêtoient la violence: mais ils employerent plus d'art que cela, lorſqu'Alexandre eut fait joindre pluſieurs galeres enſemble, côte à côte pour placer deſſus ſes béliers, & battre de là le mur. Les Tyriens firent avancer les leurs dont le bout des antennes étoit armé de faulx, dont ils couperent les cables qui ſuſpendoient les béliers;

ce qui obligea Alexandre à pouſſer la digue juſqu'au pié du mur, pour établir deſſus ſes batteries à l'ordinaire.

Polyen rapporte dans les Stratagèmes, *qu'Atenocle étant aſſiégé dans une ville, oppoſa aux béliers & aux tarrieres, des poutres de plomb, qu'il fit poſer en travers ſur les creneaux des murs, afin que les machines ſe rompiſſent en frappant contre.*

Ce paſſage, ſans Commentaires, demeureroit fort obſcur, & dans le cas dont nous nous ſommes plaints tant de fois, il manquoit à cet Auteur une expérience militaire qui l'eût empêché d'échoüer dans ſa narration, & l'eût peut-être rendu intelligible dans les autres Stratagèmes dont je ne comprends que celui-là & encore avec peine. Comment ces poutres de plomb, placées ſur les creneaux, euſſent-elles empêché l'effet d'un bélier qui ne frappoit pas ſi haut, encore moins des tarrieres ou béliers, non ſuſpendus, qui agiſſoient près de terre, ou du moins à une médiocre élevation ? Il eut dû dire, que ces maſſes de plomb étoient ainſi diſpoſées & ſuſpendues, pour les laiſſer tomber ſur les têtes des béliers, & des tarrieres, pour en rompre le coup & les briſer.

Un ſiége moins reculé, mais d'un pays plus barbare, ne laiſſe pas de nous fournir une belle matiere ſur les béliers : c'eſt celui d'Amide, ville appartenante aux Perſes, qu'aſſiégeoit l'Empereur Conſtance ; c'eſt Ammien-Marcellin qui l'a décrit. Il y fait mention d'un bélier formidable que ce Prince avoit fait venir de Carras, & dont la vûe conſterna les aſſiégés ſans les décourager. Ils employerent, dit-il, contre lui d'abord tous les nœuds coulans, & autres machines propres à l'enlever & à le briſer, mais cela ſans effet. Ils eurent alors recours aux feux lancés par leurs machines, mais encore moins inutilement, tant celle-ci étoit bien armée contre eux. Ayant tenté pluſieurs ſorties, elles ne réuſſirent point ; enfin ils en réſolurent une générale qui n'eut pour objet que ce fameux bélier. Ils étoient armés d'épées & de flambeaux, & tous les efforts de l'aſſiégeant ne purent les empêcher d'embraſer tout ce qui ſe trouva de machines, de béliers, de tortues, ſur leur chemin, ſans que le grand bélier qu'ils avoient en vûe fut brûlé, la réſiſtance ayant été égale à l'attaque : mais ſi ces braves n'eurent pas la conſolation de le détruire, ils eurent du moins celle d'en voir les effets inutiles, puiſque la perte de l'Empereur fut ſi grande, qu'il fut obligé de lever le ſiége après divers aſſauts, toûjours malheureux.

Quoique Céſar n'ait paru rien oublier dans ſa deſcription du ſiége de Marſeille ; cependant Vitruve nous y montre des faits dont ce fameux Général n'a fait aucune mention, tels ſont les conduits des mines, ainſi que leurs contre-galeries, & les béliers dont Vitruve dit : *De plus les aſſiégeans ayant élevé un rempart au droit de la muraille avec pluſieurs arbres coupés & entaſſés les uns ſur les autres, les habitans brûlerent tout le travail en y jettant avec des baliſtes, des barres de fer rougies. Lorſque la tortue s'approcha pour battre la muraille, ils deſcendirent une corde avec un nœud coulant, dans lequel ils prirent le bélier, & lui leverent la tête ſi haut, par le moyen d'une roue appliquée*

à un engin, qu'ils empêcherent qu'il ne pût frapper la muraille; & enfin à coups de brulots & de baliſtes, ils ruinerent toute la machine.

ARTICLE VIII.

De la défenſe contre les tours ambulantes.

RIen ne ſeroit ſi curieux dans la matiere que nous traitons, qu'une collection exacte de toutes les ruſes, tous les moyens, les efforts, & les ſtratagèmes, dont ont uſé les Anciens pour rendre inutiles les tours ambulantes, ainſi que les ponts qu'elles portoient, & qu'on abbattoit ſur les murs pour s'en rendre maître. Ce ſera en approcher en quelque façon que de rapporter les extraits d'Ammien & de Diodore, qui ſont ceux qui ont le mieux circonſtancié leur récit du ſiége de Tyr par Alexandre. Les Tyriens firent voir ce que peuvent l'art, l'habileté & la ſubtilité de l'eſprit, dans les moyens qu'ils employerent contre les tours de bois que les aſſiégeans avoient fait avancer à la tête du travail de la digue, *à la faveur deſquelles*, dit d'Ablancourt dans ſa verſion, *on continua l'ouvrage après avoir tendu tout au tour des peaux, pour couvrir les ouvrages, & n'être pas endommagé du feu. Contre cela ils s'aviſerent de ce ſtratagème. Ils prirent un vaiſſeau de charge, & l'ayant rempli de ſarment & d'autres matieres ſeches & légeres, ils firent une large enceinte vers la proue, où ils enfermerent toutes ces choſes avec du ſoufre, de la poix, & le reſte, qui prend feu aiſément. Au milieu ils planterent deux mats auxquels ils attacherent deux antennes, où pendoient deux chaudrons pleins d'huile & d'autres liqueurs ſemblables. Ils chargerent enſuite le derriere du navire de pierre & de ſable pour faire lever la proue, afin d'approcher de plus près; & ayant choiſi un vent propre, le remorquerent en mer avec leurs galeres. Comme ils furent près des tours, ils mirent le feu au brûlot, & le tirerent à la pointe de la digue. Cependant les matelots qui étoient dedans ſe ſauverent à la nage. La flamme ſe prend aux tours avec violence, & les antennes venant à rompre, verſent l'huile dans le feu, qui accroît l'embraſement; & de peur que les Macédoniens n'accouruſſent pour l'éteindre, les galeres Tyriennes tiroient continuellement vers les tours, de ſorte qu'on n'en oſoit approcher.*

Diodore dit, ſur le même ſiége, que les Macédoniens ayant approché leurs tours d'une hauteur égale à celle des murs de la ville & ayant baiſſé leurs ponts, (dont on a vû la deſcription,) les aſſiégés qui s'y attendoient avoient préparé contre ceux qui débouchoient ſur ces ponts, de gros traits dont le talon étoit attaché à une longue corde, leſquels s'enfonçant dans les boucliers des Macédoniens s'y attachoient; de ſorte qu'au moyen des cordes, les Tyriens arrachoient leurs boucliers & les mettoient ainſi à découvert, ou précipitoient ceux qui ne vouloient pas les lâcher, de peur d'infamie, du haut des ponts en bas.

Outre cette défenſe, pluſieurs des aſſiégés, dit-il, s'étoient munis

de rets de pêcheurs qu'ils jettoient deſſus les ponts & deſſus les hommes qui y paſſoient, leſquels ſe trouvant ainſi enveloppés, étoient ou égorgés ou précipités ſans pouvoir ſe défendre, ni uſer de leurs armes qui ſe trouvoient auſſi embarraſſées. On trouve dans l'Ecriture quantité d'expreſſions qui prouvent que les Juifs connoiſſoient cette eſpece d'armes.

Herodote rapporte que les *Sagarces ou Nomades, peuples de l'Aſie, ne ſe ſervoient d'aucunes armes de fer ou de cuivre, excepté de cimeterre. Et lorſqu'ils vont au combat*, dit-il, *ils ſe ſervent de rets, dont ils attirent à eux les hommes & les chevaux qu'ils atteignent, & les tuent dans ces rets.* Puiſque nous en ſommes à cette eſpece de pêche d'hommes armés pris dans des filets, je vais citer un * Auteur ſtratagématique, où je puiſe quelquefois. *Un combat ſingulier*, dit-il, *devoit décider entre Pittaque, un des ſept ſages de la Grece, & Phrinon, le différend qu'ils avoient enſemble ſur la poſſeſſion de Sigée; ils étoient convenus de ſe battre à armes égales, & véritablement il n'y avoit pas de différence quant à l'extérieur: mais Pittaque avoit caché ſous ſon bouclier un filet, dont il ſe ſervit pour embarraſſer Phrinon, & le tua. Ainſi l'on peut dire qu'il prit Sigée d'un coup de filet; c'eſt la même invention dont ſe ſervent encore les Gladiateurs dans leurs combats ſinguliers, & Pittaque eſt le premier qui ſe ſoit aviſé de cette ruſe.*

Polyen ſe trompe, elle étoit connue long-temps avant Pittaque: mais il n'uſa pas moins dans cette occaſion d'une trahiſon indigne du nom qu'on lui a donné, ainſi que de tout homme de courage & d'honneur.

Pour en revenir à nos tours, on avoit imaginé de les battre quelquefois avec des béliers, ou de les briſer à coups de poutres, lancées par les machines; cela ſe voit dans Tacite au ſujet de l'attaque du camp de Mummius-Lupercus, qui commandoit deux Légions. *Les Hollandois*, dit-il, *avoient roulé une tour de deux étages vers la principale porte du camp: mais elle fut renverſée à coups de bélier & de poutres lancées par des machines, avec grande perte de ceux qui étoient deſſus.*

Végece dit que les aſſiégés ſe ſervoient de longues poutres armées de fer par les pointes qu'ils avançoient en dehors des murs, pour empêcher que les tours ne puſſent arriver à portée de jetter le pont. Cet expédient eſt très-ſimple, & me paroît fort bon, d'autant plus que la poutre même devoit cogner le pont contre la tour, & l'empêcher de baiſſer.

Anne Comnene, dans la vie de l'Empereur Alexis, rapporte que Robert, Duc de Lombardie, ayant mis le ſiége devant la ville de Duras, que Paléologue défendoit, & ayant une grande tour ſur laquelle il comptoit principalement, ainſi que ſur ſon pont, Paléologue en avoit fait conſtruire une autre pour s'oppoſer à celle-là: *Qu'il avoit employé une nuit à éprouver ſi une poutre qui étoit attachée à ſa tour, étoit ſuſpendue juſtement à l'endroit qu'il falloit pour fermer le pont de la tour ennemie; que le jour ſuivant Robert avoit fait entrer dans ſa tour cinq cents hommes, peſamment armés, & l'avoit fait conduire juſqu'au pié de la mu-*

* Dom Lobineau, verſion de Polyen, *l.* 1, *Ch.* 25.

raille, que quand on avoit voulu baiſſer le pont pour entrer dans la ville, on y avoit appliqué la poutre à force d'hommes & de machines, & qu'ainſi la tour des ennemis étoit demeurée ſans effet. Que Paléologue avoit fait tirer inceſſamment ſur les François qui étoient dedans, de ſorte qu'ils avoient été obligés de ſe cacher; qu'à l'heure même l'on avoit jetté quantité de feux d'artifices dont la tour avoit été embraſée, que ceux qui étoient en haut s'étoient précipités pour éviter la violence des flammes, & que ceux qui étoient en bas avoient ouvert la porte; que les plus vaillans de la garniſon les avoient pourſuivis, & que d'autres avoient briſé avec des haches le bas de la tour que le feu avoit épargné, & qu'ainſi elle avoit été toute ruinée.

On voit que l'on en venoit toûjours au feu, & que c'étoit là la principale arme défenſive de l'aſſiégé contre les machines, les tours, les ponts, &c.

Végece donne pour cela l'expédient des ſorties, ou à leurs défaut des groſſes baliſtes dont les traits ſont garnis d'artifice pour les brûler; ou du *Malleol* qui eſt une fleche garnie d'une matiere propre à s'enflammer, ainſi que la phalarique qui eſt un dard préparé au même deſſein.

Pluſieurs Auteurs prétendent qu'il y avoit des tours incombuſtibles, & que le ſecret de les rendre tels étoit de les frotter d'alun: d'autres prétendent que le vinaigre avoit cette vertu; mais je ſuis ſur cela du ſentiment de Bayle qui s'en moque dans ſon Dictionnaire, quoique je n'approuve pas ce qu'il dit, que Quadrigarius eſt le ſeul qui l'ait dit. Ammien-Marcellin, & Enée, encore plus ancien que celui-ci, l'ont avancé; ainſi la mémoire de ce ſavant homme l'a mal ſervi dans ce moment.

Il eſt dommage que le miroir ardent d'Archimede ſoit une chimere; il eut admirablement bien ſervi pour brûler ces machines, puiſqu'il embraſa, dit-on, une flotte.

Il n'a pas paru poſſible juſqu'ici, qu'un miroir capable de brûler par réflexion à la diſtance à laquelle ſe place pour l'ordinaire un vaiſſeau, ait pû exiſter; & pour qu'Archimede eut pu exécuter l'incendie qu'on lui attribue avec les verres ardens que nous connoiſſons, il eût fallu que les vaiſſeaux ſe fuſſent rangés ſous les murs de Syracuſe. Combien de faits aventurés ſe ſont gliſſés de temps à autres dans les hiſtoires anciennes, & dans les modernes même!

Ne pourrions-nous pas ranger dans cette claſſe, la tour roulante des Turcs, ainſi que le coup de canon chargé de chaînes qui la coupa en deux au ſiége de Malte? L'Abbé de Vertot mérite d'être rapporté mot à mot pour mettre le Lecteur à même de juger.

Il parle du Bacha, qui déſeſpéré de ſon petit ſuccès, *aſſembla*, dit-il, *tous les Ingénieurs, & les exhorta à inventer une machine qui facilitât un nouvel aſſaut, & qui mît fin à une entrepriſe ſi longue & ſi difficile. Ses Ingénieurs lui répondirent, qu'ils avoient juſqu'alors épuiſé tous les ſecrets de leur art, que le reſte dépendoit du courage, & de la valeur de ſes troupes; cependant pour le contenter, ils firent conſtruire une tour de bois, qu'à force de rouleaux, on pouſſa juſqu'au pié de la breche du fort S. Michel. Cette tour ſemblable à ces anciennes machines dont avant l'invention du canon, on ſe ſervoit*

dans les ſiéges, avoit pluſieurs étages. Le plus haut, & qui voyoit à découvert dans la place, étoit rempli d'arquebuſiers, qui foudroyoient tout ce qui ſe découvroit; & pour mettre ce dernier étage hors d'inſulte des batteries du château, ſi-tôt que les infidéles avoient fait leur décharge, par le moyen des roues qui étoient en dedans de la machine, & peut-être par la peſanteur des contre-poids & le ſecours des poulies, le haut de cette tour s'abbaiſſoit, & ſe trouvoit à couvert par la muraille même de la place contre laquelle elle étoit appuyée: mais un Charpentier Maltois appellé André Caſſar, habile dans ſon art, ayant examiné la conſtruction de cette tour, fit ouvrir dans la muraille, & directement vis-à vis le château de bois une canoniere, où il plaça une coulevrine chargée de chaînes de fer, & au moment que les Turcs faiſoient remonter cette machine, il fit mettre le feu au canon, qui la prit par le milieu, & la mit en piéces; enſorte que les ſoldats qui étoient au plus haut étage furent précipités en bas, ou écraſés ſous ſes ruines & ſes débris.

Le chimérique le plus frappant dans cette narration, eſt l'effet du coup chargé de chaînes. Un ſeul, ni même pluſieurs pareils coups, ne peuvent faire une irruption ſi conſidérable dans une tour qui devoit être conſtruite avec des poutres très-conſidérablement groſſes, pour ſoûtenir la charge des hommes, & du reſte de la tour.

ARTICLE IX.

De la défenſe contre les baliſtes & les catapultes. Moyens dont les Aſſiégés ſe ſervoient lorſque les cordes des machines venoient à manquer.

LEs machines des Anciens, comme nous l'avons obſervé dans le Traité de l'attaque, ayant deux tirs, l'un direct, & l'autre parabolique, les mêmes précautions ne ſuffiſoient pas pour s'en garantir contre la catapulte, qui portoit des poids bien plus conſidérables que ne ſont nos bombes: il n'y avoit que le ſoûterrain, & il étoit beſoin qu'ils fuſſent bien plus à l'épreuve que les nôtres, puiſque les poids plus grands devoient opérer de plus grandes excavations.

A l'égard de la baliſte, nous avons déja dit que l'on uſoit pour s'en garantir de manteles en forme de rideaux de gros drap, tiſſus de crins ou de poil, piqués & remplis de bourre ou d'herbe marine entre deux étoffes, ces ſortes de rideaux ſe ſont enſuite appellés cilices. *Defenſores obtentis ciliciis latebant intrinſecùs, ne conſpicerentur ab hoſtibus*: dit Ammien. Sans doute qu'ainſi que toutes les inventions de guerre, les cilices ont été inventés en même-temps que les baliſtes, puiſqu'à meſure que l'on fait une nouvelle découverte pour attaquer, l'on voit dans le même inſtant une infinité de gens travailler à la parer, & à la rendre ſans nul effet, ce qui a fait juſqu'ici aller la défenſe de même pied avec l'attaque.

J'ai déja cité un endroit de Diodore, dans lequel il fait placer, par les Tyriens, ſur leurs parapets pour

paret les coups des baliſtes, de gros quartiers de marbre. Je crains que cet Auteur ne ſe ſoit laiſſé aller à la tentation de donner du merveilleux, car le marbre ne me paroît pas plus utile à ce deſſein que la pierre dont étoient leurs murs, & ces gros quartiers étoient très-embarraſſans.

En général la meilleure parade aux machines de jet a toûjours été d'autres machines de jet, en grand nombre, & d'un calibre, s'il ſe pouvoit, égal ou ſuperieur à celui de l'aſſiégeant. Les Anciens n'omettoient rien pour en pourvoir leurs places, & pour y renfermer tout ce qui étoit néceſſaire à leur entretien, ou à leur uſage, ſur-tout des cordes ſans leſquelles elles n'étoient de nul uſage. Végece eſt à citer ſur cette attention qu'il recommande; voici ſes paroles: *Il faut avoir une particuliere attention que les cordes ne manquent pas: les baliſtes, & les catapultes, & les autres machines de jet, ne ſeroient d'aucun uſage, ſi les cordes qui en font toute la force n'étoient faites de nerfs. Il y en a qui ſont d'opinion que celles qui ſont faites de crins de cheval ſont très propres pour les baliſtes; du moins il eſt certain, que les cheveux des femmes dans une urgente néceſſité ne ſont pas moins bons que les autres, comme l'expérience le fit aſſez voir à Rome au ſiége du Capitole, car les cordages ayant manqué par le continuel uſage, les Dames Romaines couperent leurs chevelures pour le ſervice des machines.*

Végece avance un peu légerement, que le crin de cheval eſt propre à faire des cordes de machine. Il n'eſt ſuſceptible, ni capable d'aucun reſſort; au contraire des cheveux de femme qui réſiſtent au bandage, & ſe déployent avec violence; auſſi l'on trouve plus d'un exemple pareil à celui du capitole.

Polyen cite les Thraciennes qui couperent, & donnerent leurs cheveux pour cet uſage au ſiége de leur villes où les cordes manquoient.

Céſar, dans ſes Commentaires, dit que les habitans de Salone, non-ſeulement pour leur défenſe, mirent tous leurs eſclaves en liberté, mais qu'ils employerent juſqu'aux cheveux de leurs femmes pour faire des cordes aux machines.

Le ſiége d'Aquilée par l'Empereur Maximin, & celui de Byſance par Severe, nous fourniſſent de pareils exemples de la part des femmes, qui non contentes d'un ſacrifice qui coûtoit beaucoup dans ces ſiecles reculés, fournirent encore leurs travaux & leurs bras pour la défenſe avec un courage égal à celui des hommes.

ARTICLE X.

Méthode des Anciens dans les ſorties ſur les travaux de places aſſiégées.

QUoique nous ayons traité aſſez abondamment la matiere des ſorties dans le traité de l'attaque, il nous reſte cependant encore bien des choſes à dire, & bien des réflexions à faire ſur l'excellence de la méthode des Anciens, ainſi que ſur les fautes célebres qu'ils ont faites dans leurs ſorties. Ils ne connoiſſoient point de milieu entre les groſſes & les petites ſorties, étant très-perſuadés que les médiocres ne pro-

duiſent rien, que les petites ne puiſſent operer auſſi bien, & qu'elles ne ſauroient atteindre à l'avantage des groſſes. Ils ne connoiſſoient que celles-là, attendu que les petites dont nous nous ſervons aujourd'hui avec tant de ſuccès, tirent tout leur avantage du grand nombre de travailleurs des armées qu'elles renverſent les uns ſur les autres, & qu'elles diſſipent aſſez pour les empêcher de ſe rallier la nuit, obligeant ainſi l'aſſiegeant à remettre à la nuit ſuivante le travail qu'il n'a pû faire; de ſorte que trente à quarante grenadiers ſuffiſent pour culbuter mille travailleurs, qui ne ſauroient rendre aucun combat. Les Anciens n'ayant pas la méthode de travailler ainſi déſarmés, ne connoiſſoient point auſſi ces fuites indéeentes & précipitées devant une poignée d'ennemis: mais au contraire ayant toûjours l'épée au côté, & leurs autres armes à côté d'eux: au moindre ſignal ces travailleurs étoient autant de combattans, contre qui une petite ſortie n'eût pas trouvé ſon compte. C'étoit chez les Romains un crime capital de quitter ſon épée pour travailler.

Une ſeconde raiſon contre les ſorties médiocres, étoit la proximité des camps qui étoient toûjours prêts à ſecourir les gardes des travaux, & qui par conſéquent n'auroient laiſſé aucune eſpérance de ſuccès à un corps de troupes qui auroit été ou trop foible, ou trop mal ordonné pour ſe procurer par lui-même des avantages, outre que les gardes des travaux étoient toûjours très-fortes. Céſar dit qu'au ſiége de Bourges il y avoit deux Légions à la garde des travaux, tandis que les deux autres travailloient, & ces travailleurs étant armés comme nous l'avons fait obſerver, on pouvoit compter vingt mille hommes de garde aux tranchées jour & nuit. Il eſt aiſé de ſentir qu'avec des précautions auſſi grandes de la part de l'aſſiégeant, il ne reſtoit guere de reſſource à l'aſſiégé que dans les ſorties générales, auſſi les employoit-on très-fréquemment.

Cette méthode eſt bien oubliée, puiſque depuis trois cents ans on ne trouve guere que quatre exemples de ſorties pareilles, encore faut-il avoir recours aux peuples de l'Aſie, bien moins belliqueux que ceux d'Europe. Ce ſont celles de Bellegrade, défendue par Huniade, celle de Siget par le Comte Serin, & en Aſie celle d'Iſpahan contre le Rebelle Merevis, & la derniere au ſiége de Tauris contre les Turcs; l'une malheureuſe par la trahiſon d'un grand de la Cour, & l'autre plus encore par l'étourderie de ceux de la ville.

Après avoir montré que les Anciens employoient le grand nombre à ces ſortes d'expéditions, il nous reſte à démontrer le bon ordre auquel, encore plus qu'au grand nombre, ils devoient leur ſalut & leurs principaux ſuccès. Je renvoie ſur cela à ce que j'en ai dit dans le traité de l'attaque, où j'ai ſuffiſamment prouvé qu'ils ſortoient toûjours unis ſerrés & ſur plus de hauteur que de front, c'eſt-à-dire en colonne, ce qui met en état de ne pas craindre d'être débordé par la multitude; & dans une ſortie, comme il eſt impoſſible de ne l'être pas, il faut de néceſſité choiſir l'ordonnance qui ſeule peut parer à un déſavantage ſi réel. D'un autre côté la force & l'impétuoſité de la colonne a ſouvent procuré des avantages ſi ébloüiſſans

aux

aux ſorties des Anciens, que leur propre victoire les a ſouvent entraînés à leur ruine.

C'eſt là une des fautes dont il faut ſe garder, en obſervant de ne pas pouſſer ſes avantages avec indiſcrétion & trop loin, pour ne pouvoir plus eſperer de retraite, étant coupé & pris de toutes parts. Les exemples en nombre chez les Anciens, de ces ſortes de cataſtrophes, feront plus d'impreſſion que les taiſonnemens: les premiers ſe trouvent dans l'Ecriture.

Joſué voulant prendre la ville de Haï, fit cacher à portée d'elle cinq mille hommes, & alla avec le reſte de ſes troupes inſulter la place du côté oppoſé. Les habitans, le Roi à leur tête, étant ſortis pour le combattre, il feignit une retraite forcée, ou fuite, qui ayant attiré à ſa ſuite ce peuple qui ſe croyoit victorieux, ceux de l'embuſcade s'emparerent de la ville en leur abſence, & y ayant mis le feu, le Roi & ſon armée n'en furent inſtruits que par les flammes & la fumée: pour lors Joſué revenant à la charge, les battit & les détruiſit abſolument.

Frontin, dans ſes Stratagèmes, cite une infinité de pareils paſſages: mais il a ſouvent beſoin d'être éclairci dans ſes récits; je vais prendre ce ſoin de ceux que je rapporterai. Le premier eſt de Scipion, qui aſſiégeant une place en Sardaigne, feignit, ainſi que Joſué à l'inſulte de Haï, de lever le ſiége en déſordre: mais ayant placé ainſi que lui une embuſcade à portée de la ville, & les aſſiégés ayant donné dans le piege, les troupes de l'embuſcade s'emparerent ſans peine d'une ville vuide de défenſeurs.

Le même Frontin attribue au fameux Annibal la terreur de Rome, un trait envers les défenſeurs d'Himere qui n'eſt pas de lui, mais bien de cet autre Annibal qui tenta la conquête de la Sicile. Ayant aſſiégé Himere, & trouvant une réſiſtance qui lui fit craindre un mauvais ſuccès, il réſolut ſur les fréquentes ſorties des Himeriens, de placer dans un lieu couvert une embuſcade, laquelle ne fut pas long-temps dans l'attente. Les Himeriens ſortant à leur ordinaire, Annibal après avoir ſoûtenu un peu le combat pour les attirer de plus en plus, non-ſeulement s'enfuit juſqu'à ſon camp, mais ſans s'y arrêter paſſe au travers, & l'abandonne à la diſcrétion des Himeriens, qui enivrés de ce ſuccès s'y jettent ſans nulle précaution. Pour lors les troupes de l'embuſcade s'étant emparées de la ville la mirent au pillage, & Annibal revenant ſur ceux qui pilloient ſon camp, leur fit payer bien cher leur étourderie.

Frontin cite encore le ſiége de Sagonte: mais il n'eſt pas conforme aux autres Auteurs qui en ont parlé; & Diodore dit formellement ſur celui d'Himere, que la ſortie des Himeriens eut un ſi grand ſuccès qu'ils tuerent juſqu'à vingt mille des aſſiégeans, qui euſſent été tous taillés en piéces, ſi Annibal ne fût ſurvenu avec un corps qu'il avoit rallié, & avec lequel il repouſſa les ennemis juſque dans leur ville, en ayant taillé en pieces une partie.

Malgré ces exemples de ſorties malheureuſes, l'on ne doit point oublier dans une place aſſiégée cette maxime de Tite-Live, priſe de Polybe mot à mot, que certaines entrepriſes paroiſſent téméraires d'abord, qui ne ſont dans le fond que hardies. J'ajoûterai à ce peu de

mots qu'il n'y a de téméraire à la guerre que ce qui eſt réellement impoſſible ; & c'eſt ſur-tout dans la défenſe des places que l'on reconnoît la vérité de cette maxime. Il n'y a rien qu'une garniſon vigoureuſe ne puiſſe entreprendre en prenant des meſures juſtes, & ſe gardant dans ſes ſuccès d'être coupée ou enveloppée, en conſervant avec ſoin un chemin de retraite, qui eſt d'autant plus aiſé à recouvrer quand on l'auroit perdu, que la colonne a autant de force pour pénétrer en arriere qu'en avant.

On lit dans les Commentaires de Céſar, qu'Octave, au ſiége de Salone, qui tenoit pour le parti de Céſar, voyant la réſiſtance des aſſiégés, *ſe campa autour de la place en cinq quartiers différens, ſans diſcontinuer ſon attaque ; tellement que les aſſiégés dépêcherent vers Céſar pour implorer ſon ſecours, à cauſe qu'ils manquoient de vivres, étant bien réſolus du reſte de ſe défendre juſqu'à l'extrémité. Sur ces entrefaites l'ennemi s'étant relâché à cauſe de la longueur du ſiége, ils prirent leur temps ſur le midi, & faiſant venir leurs femmes & leurs enfans, ſur le rempart pour tenir leurs places, afin de mieux couvrir leur deſſein, ils coururent tous attaquer le premier quartier ; & l'ayant emporté, en firent autant du ſecond, & enſuite de tous les autres. Octave fut contraint de ſe ſauver ſur ſes vaiſſeaux, & ſe retira vers Pompée à Dyrrachium, à cauſe que l'hyver approchoit, après avoir perdu une grande partie de ſes troupes.*

Il eſt à remarquer que les ſorties générales d'une garniſon ſur les quartiers d'une circonvallation, ne doivent ſe faire que dans le commencement d'un ſiége, & au moment de l'arrivée des aſſiégeans, avant que la place ſoit ouverte, & qu'il y ait aucun riſque à courir, tel que ſeroit l'abandon d'une breche, ou d'un rempart dont le foſſé ſeroit comblé, & les dehors emportés. L'avantage de bruſquer ces ſortes d'opérations, provient d'abord de la ſurpriſe où ſe trouve l'aſſiégé, qui avant d'avoir mis, pour ainſi dire, pied à terre, ſe trouve attaqué ; & par conſéquent d'autant plus aiſé à vaincre, qu'il ne croyoit pas qu'une foible garniſon eût l'audace de lui venir au devant. Il eſt attaqué dans un pays qu'il ne connoît pas, par un ennemi qui le connoît très-bien : il ne communique qu'avec difficulté avec les quartiers voiſins qui ſont dans le même cas que lui, les uns ni les autres n'ayant pû encore travailler à leur communication réciproque ; par conſéquent, l'eſpérance du ſecours lui devient frivole. Chaque quartier ſongeant à lui-même, l'aſſiégé n'a point à craindre qu'on lui coupe chemin, puiſque bien loin d'y tâcher, les voiſins ne cherchent qu'à marcher au ſecours, ſuppoſé qu'ils oſent quitter leurs poſtes. Chaque quartier étant à peine aſſis, n'a pû tout en arrivant ſe fortifier, & ſe retrancher contre la garniſon ; par conſequent, l'on n'a, quant au tertein, nul obſtacle ſurnaturel à ſurmonter. Toutes ces raiſons ſont plus que ſuffiſantes pour déterminer d'attaquer de bonne heure, & c'eſt des vérités qu'elles établiſſent, que l'on doit conclurre, qu'une garniſon qui trouveroit cette hardieſſe trop téméraire pour la tenter, peut s'attendre à ſa perte, à moins qu'elle n'ait d'autres reſſources aſſurées. Car le ſecond jour la choſe devient plus difficile, & plus on attend, plus

elle deviendra tout-à-fait impoſſible, quand les quartiers auront retranché leurs avenues, & établi leur communication mutuelle.

Enfin une derniere raiſon, eſt la retraite aſſûrée dans la ville à un aſſiégé, qui n'a jamais rien à regretter s'il ne réuſſit pas; puiſque d'avoir tenté toutes les voies de ne pas ſuccomber eſt une des parties eſſentielles de la bonne défenſe.

Saladin, Sultan d'Egypte, ayant battu les Chrétiens dans une grande bataille par la trahiſon du Comte de Tripoli, & ne trouvant plus rien qui l'arrêtât dans ſes entrepriſes, marcha droit à Acre pour en former le ſiége. *Le Roi*, * dit l'Abbé de Vertot, *en avoit confié la défenſe aux deux grands Maîtres, qui s'avancerent au-devant de l'ennemi avec un grand nombre d'Hoſpitaliers & de Templiers. L'Etat n'avoit point de reſſource plus aſſûrée. Les deux grands Maîtres ayant fait prendre les armes à la garniſon, & à tous les habitans, ſortirent la nuit de la place. Les Chrétiens tenant d'une main leur épée, & du feu de l'autre, ſurprennent les Infideles, entrent dans leur camp, abbattent les tentes, coupent la gorge à tous ceux qu'ils trouvent endormis, mettent le feu par-tout. La terreur & la conſternation ſe répandent dans l'armée ennemie: mais le jour qui commença à paroître, & la préſence de Saladin les raſſûra. Chaque corps ſe rangea ſous ſes enſeignes, & on en vint à un combat reglé, on cherche à envelopper les Chrétiens.* Bref, ceux-ci faiſant face de tous côtés, & ne donnant pas le remps aux Infideles de ſe rallier, s'attachant ſur-tout à ceux qui ſe rallioient les premiers, le combat dura fort long-temps. Le cheval de frere Roget des Moulins, Grand-Maître des Hoſpitaliers, ayant été tué ſous lui, ce brave homme eſt percé de mille coups: *& le combat*, dit cet Auteur, *ne ceſſa que par l'épuiſement des deux partis; il n'y eut que la retraite de Saladin qui fit préſumer que la plus grande perte étoit de ſon côté.*

* Guy de Luſignan.

Après ces ſorties faites au commencement, (leſquelles ne ſont pas toûjours propoſables, ſur-tout aujourd'hui, où les camps étant trop éloignés des places, ſont contigus pour l'ordinaire, & en force;) lorſqu'il arrive d'être obligé d'en faire ſur les travaux, j'ai aſſez prouvé qu'on les doit faire les plus fortes qu'il eſt poſſible: mais je voudrois pour en préparer l'effet, & le rendre plus indubitable, les avoir fait précéder par pluſieurs petites ſorties dont la foibleſſe rendroit l'aſſiégeant d'autant plus confiant, & moins ſur ſes gardes, leſquelles apprennent d'autant le chemin à pluſieurs chefs.

Polyen en cite une générale fort ſinguliere. Il dit, *que les Béotiens aſſiégeoient Elatée. Onomaque qui la défendoit, ſe trouvant à l'extrémité, ne vit pas d'autre parti à prendre que celui d'une ſortie générale, mais de celles où il ne reſte ame vivante dans la ville. Il met tout dehors, les troupes, les habitans; & ayant fait murer les portes, il fit un corps, premierement des enfans & des femmes, puis les meres, enſuite les peres, & à la tête de tout, les troupes en bataille. Pélopidas voyant ces déſeſpérés dans le deſſein de vaincre ou de mourir, ne jugea pas à propos de combattre, & ſe retira.*

Je voudrois qu'en pareille circonſtance, un Chef éloquent haranguât ſes troupes, non par ces harangues dont la longueur eſt traînante, & rallentit plutôt que d'échauffer

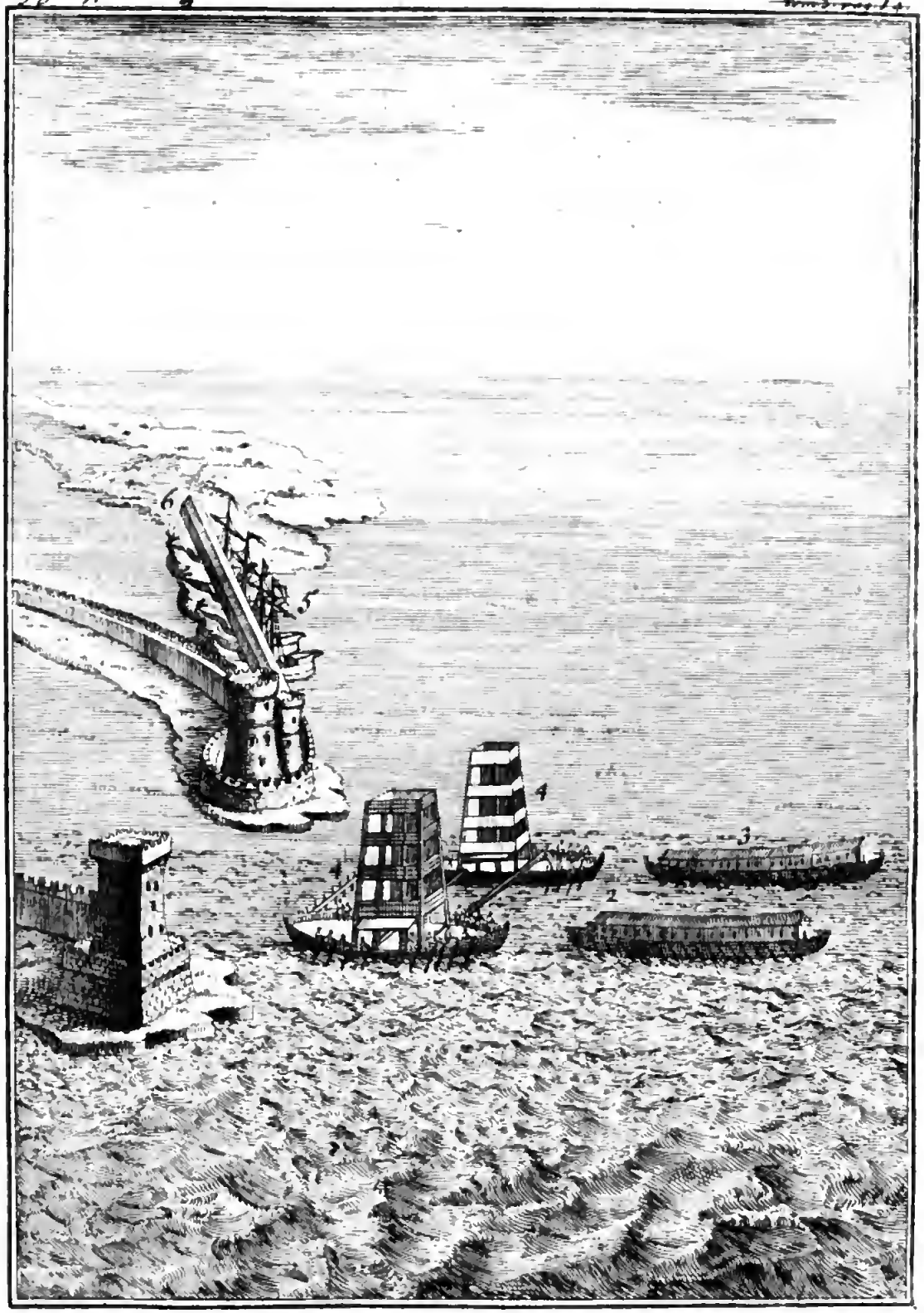
le courage : mais avec celles dont le grand Henri ſavoit animer les ſiens au moment du combat ; elles étoient plus remplies de penſées que de paroles, & ce Prince magnanime s'eſt toûjours bien trouvé d'avoir imité en cela les Chefs d'Athenes & de Lacédemone. Joſephe, dans la fameuſe ſortie de Jotapat, ne manqua pas d'en faire une aux Juifs.

Il leur dit en ſubſtance, *que le temps étoit venu de combattre plus courageuſement que jamais, puiſqu'il ne leur reſtoit aucune eſpérance de ſalut, & que rien n'étoit plus glorieux que de préferer l'honneur à la vie, en mourant les armes à la main, après avoir fait des actions de valeur ſi extraordinaires que la poſtérité n'en pût jamais perdre le ſoûvenir.*

Cet habile Général ſut dans ce ſiége tirer parti même de l'extrémité ou il étoit réduit, ainſi que du déſeſpoir où elle avoit mis ſes troupes. C'eſt pour les ſorties générales ſur-tout qu'il eſt expédient d'avoir une garniſon animée d'un pareil ſentiment : auſſi *il pouſſa les gardes Romaines, forca leurs retranchemens, donna juſque dans leur camp, renverſa les peaux ſous leſquelles les ſoldats étoient huttés, & mit le feu dans les travaux.*

Il n'eſt point de ſuccès qu'on ne puiſſe eſpérer d'une groſſe ſortie. Celle des habitans d'Apollonie, aſſiégée par Philippe, nous le va prouver. Les habitans n'ayant point voulu quitter l'alliance des Romains, firent demander du ſecours au Préteur M. Valerius, en lui repréſentant la néceſſité où ils alloient être réduits de ſe rendre s'il n'y mettoit ordre. *Il leur promit ce qu'ils demandoient*, dit du Ryer dans ſa verſion de Tite-Live, & *envoya mille hommes d'élite dans de longs vaiſſeaux à l'embouchure du fleuve, ſous la conduite d'un Capitaine des Alliés, appellé Nonius Criſpus, homme hardi, & ſavant dans le métier de la guerre. Criſpus entra la nuit dans la ville, ſans que perſonne des ennemis s'en apperçût. L'on s'y rafraîchit le lendemain tout le long du jour, & cependant ce Capitaine fit la revûe de la jeuneſſe d'Appollonie, & conſidéra les armes, & les forces de la ville. L'aſpect de toutes ces choſes lui donna l'eſpérance du ſuccès, & en même-temps ayant ſu de ſes eſpions, combien il y avoit de nonchallance, & de déſordre parmi les ennemis, il ſortit de nuit de la ville, caché par les ténebres & par le ſilence, & entra dans le camp des ennemis, où il trouva toutes choſes ſi peu defendues, que plus de mille hommes avoient gagné le retranchement avant que perſonne s'en apperçût, & l'on eût pû paſſer aiſément à la tente du Roi ſi l'on ne ſe fût pas amuſé à tuer : mais le carnage de ceux qui étoient les plus proches de la porte réveilla les autres, & tout le monde prit l'alarme & l'épouvante, de telle ſorte, que non-ſeulement, il n'y eut pas un ſoldat qui courût aux armes, & qui ſe mit en devoir de repouſſer l'ennemi ; mais le Roi même ayant été réveillé en ſurſaut, s'enfuit nud avec un habit qui n'étoit pas digne d'un ſimple ſoldat, & gagna la riviere, où beaucoup d'autres ſe rendirent en même-temps. Il y eut près de trois mille hommes tués ou pris dans le camp, néantmoins l'on en prit davantage que l'on n'en tua. Le camp fut pillé, les Appolloniates ſe ſaiſirent de toutes les machines qu'on avoit déja préparées pour donner l'aſſaut, & les firent tranſporter dans la ville.*

Après un tel exemple, que ne doit-on pas eſpérer de ces ſortes d'entrepriſes ? Et qu'on ne diſe pas



TOURS ET GALERIES FLOTTANTES DE DEMETRIUS
AU SIEGE DE RHODES

qu'elles ſont téméraires ni folles ; elles partent de la néceſſité, dès lors elles ſont ſuffiſamment autoriſées. Celle des Carthaginois aſſiégés par Scipion, eſt encore au-deſſus de ce que nous venons de citer. Ce Romain s'étant rendu maître du Mole, dreſſa d'abord deſſus une batterie de béliers contre les murailles de la ville, qui aboutiſſoient à cet endroit qu'il renverſa en peu de temps. Les aſſiégés ſurpris, & n'ayant pas le temps d'élever un nouveau mur derriere, réſolurent de ſortir pour brûler les béliers & les autres travaux : ne le pouvant qu'à travers la mer, ils choiſirent des nageurs, & s'étant pourvûs d'artifices & de torches éteintes qu'ils mirent ſous leurs aiſſelles, ſe dépouillerent nus, & arriverent ainſi en grand nombre à la nage. Ayant pris terre, & allumé leurs torches, ils ſe jettent au travers des ennemis durant la nuit, gagnent malgré eux l'endroit des machines, & y mettent le feu.

Polyen rapporte une ſortie différente encore de ce que nous venons de citer. Il dit que *Callicratidas étant aſſiégé dans Magneſie, pendant que les ennemis faiſoient approcher les béliers, il démolit une partie de tour d'un côté, où il n'y avoit aucune attaque, & ayant obſervé le temps que les ennemis relevoient la garde des travaux, il ſortit, & faiſant le tour des murs, il tomba ſur les derrieres des ennemis, en tua beaucoup, & fit un nombre conſiderable de priſonniers, après quoi il fit rebâtir ce qu'il avoit démoli.*

Il eſt inutile dans un ouvrage conſacré à l'inſtruction, de rapporter des exemples de ſorties, qui n'ont eu pour principe & pour but, qu'une mort glorieuſe, préférable à l'eſclavage ou à l'infamie. L'hiſtoire ancienne eſt remplie de traits de cette eſpece qui ne ſervent qu'à immortaliſer les peuples qui ont eu le courage de prendre d'auſſi grandes réſolutions. Un des derniers hommes qui ait pris un parti pareil, eſt un Eſpagnol, nommé Déſande. Aſſiégé par les Turcs dans le fort de l'iſle de Gelve, avec environ cinq mille Eſpagnols en 1559. étant réduit à la derniere extrémité, tant par les breches, que par la diſette des vivres, par le manque d'eau, & de bois, & voyant une déſertion conſidérable, occaſionnée par cette cruelle ſituation, il réſolut, plutôt que d'être eſclave, de périr les armes à la main : mais la fortune lui refuſa même cette derniere conſolation. Ayant encouragé ſes ſoldats, & comptant ſurprendre les Turcs, il ſortit avec tout ſon monde. Ceux-ci avertis par un transfuge, l'attendoient, & l'ayant enveloppé de toutes parts, le prirent avec tout ſon monde, & le mirent à la chaîne avec ce qui lui reſtoit d'Officiers & de ſoldats. On ne finiroit point tant que l'on chercheroit chez les Anciens des exemples de groſſes ou de générales ſorties : mais dès que l'on ſe rapproche des Modernes, on ne trouve plus rien à citer. D'où vient cela, puiſque nous avons prouvé, que la foibleſſe des gardes de tranchées, l'éloignement du camp, les travailleurs des armées, la facilité d'encloüer, ou de démonter les canons & les mortiers, de combler les ſappes, de détruire le logement, eſt beaucoup plus grande que du temps des Anciens ? D'où vient, dis-je, qu'avec tous ces avantages, nous ne voyons point de ces eſpéces de ſuccès aux ſorties ? Eſt-ce qu'elles auroient échoué par les

précautions que l'on prend contre ? non, c'eſt qu'on les fait avec ſi peu de monde, qu'à peine a-t-on la force d'arriver juſqu'au canon ; l'on eſt enveloppé de toutes parts, & l'on ne fait que décourager une garniſon ſans retirer aucun avantage. Imitons les Anciens, groſſiſſons beaucoup nos ſorties ; quand il ne reſte plus d'autre reſſource, faiſons-en de générales, avec des troupes bien unies, ſur plus de profondeur que de front, nous obtiendrons les mêmes ſuccès, & nous verrons plus lever de ſiéges, peut-être, que dans l'hiſtoire ancienne.

ARTICLE XI.

Des ſorties faites par mer, deſcription de celle de Rhodes & de Carthage ; tortues & batteries flottantes de Demetrius, à l'attaque du port de l'une ; jettée ſurprenante de Scipion pour maſquer l'entrée de l'autre ; prodigieux travail des aſſiégés, qui percent leur Mole en un autre endroit pour le paſſage de leur flotte, & donner entrée aux ſecours des vivres.

QUoique j'ai cité juſqu'ici le ſiége de Lylibée comme le modele des ſiéges des Anciens ; cependant il lui manque des évenemens que celui de Rhodes nous fournit ; & je ne ſai ſi je ne dois pas par là mettre ce dernier au-deſſus de celui-là. Il me ſemble que les chicanes de Rhodes ſont plus ſpirituelles, & répondent mieux les unes aux autres que celles de Lylibée. D'ailleurs quoique Lylibée fût une place maritime, comme Imilcon y manquoit de vaiſſeaux, il ne tenta rien de remarquable par mer ; au contraire un des morceaux le plus amuſant de l'hiſtoire du ſiége de Rhodes par Démetrius Poliorcete, un des ſucceſſeurs d'Alexandre, eſt le récit des chicanes qui ſe firent ſur cet élement, où il y eut des ſorties comme ſur terre, mais il falloit bien plus d'art pour celles de mer.

Démetrius voulant ſe rendre maître du Port de Rhodes, & étant obligé pour cela d'attaquer les deux tours qui en défendoient l'entrée, fit conſtruire deux tortues ſur deux bâtimens plats, afin d'approcher plus près du pié des murs. On peut appeller ces deux machines *tortues flottantes* (2), l'une couverte d'une très-forte charpente, pour réſiſter aux maſſes énormes qu'on lançoit d'en-haut, & l'autre (3) d'une moins forte, pour ſe mettre ſimplement à l'abri des gros traits des baliſtes. Ces deux tortues étoient précédées des deux tours bélieres flottantes auſſi (4), plus élevées que celles de l'entrée du port, & garnies ainſi que celles de terre d'un bon nombre de gens de traits, pour écarter les défenſeurs de deſſus les tours du pont, & pouvoir faire joüer le bélier. (Les mêmes tours ont été pratiquées par Alexandre au ſiége de Tyr, enſuite pour ſapper au ſiége de Niſibe en Meſopotamie, mais ce dernier ſans ſuccès.) Ces batteries flottantes étant ſuffiſantes pour battre, & ouvrir les tours & le mole, ne l'étoient pas pour four-

nit du monde en même temps pour l'attaque ; de ſorte que Démetrius y ajoûta une galerie flottante, conſtruite ſur pluſieurs vaiſſeaux du dernier rang, rangés côte à côte, comme un pont de bateaux, avec des iſſues pour l'entrée & la ſortie des troupes, qui de la flotte pouvoient facilement s'écouler le long de cette galerie juſqu'aux tours & au mole : mais le temps néceſſaire à la conſtruction de ces machines ayant donné aux aſſiégés celui de ſe reconnoître & d'y parer, ils armerent diligemment toutes les galeres, & les navires qu'ils avoient dans le port, & conſtruiſirent des brûlots au moment que Démetrius alloit commencer à battre les tours. Les aſſiégeans ſortant avec leurs galeres, & ayant attaqué d'abord les bâtimens plats, après un combat fort opiniâtre & fort long, obligerent Démetrius à faire retraite ; une tempête qui ſurvint lui fut auſſi contraire : mais ce Prince ne perdant point courage, ſe remit en mer à la faveur de la nuit, & ayant vogué à la ſourdine, vis-à-vis d'une hauteur où étoit la principale batterie des ennemis qui défendoit l'entrée du port, y mit du monde à terre qui s'en empara, & qui s'y retrancha, ce qui occaſionna pluſieurs combats & attaques. Démetrius fit breche au mole & aux tours, & eſpéra d'emporter la ville par ce côté : mais dans le combat ayant affoibli ſa flotte pour en tirer les troupes néceſſaires pour raffraîchir l'attaque de terre, les Rhodiens ſaiſirent ce moment pour l'attaquer par une nouvelle ſortie navale, & ayant mis le feu à quelques navires, ils diſſiperent le reſte. Démetrius ne ſe rebutant point recommença une nouvelle attaque, abbattit les tours du port, & alloit s'en rendre maître, lorſqu'un Rhodien, nommé Exaceſte, Officier expérimenté, ayant armé les trois meilleures galeres, vogue droit aux hériſſons & autres machines qui barroient le port, les ouvre & les briſe, paſſe outre & revirant ſur le flanc des bâtimens qui portoient les tours, les heurte ſi violemment de l'éperon de ſes galeres, qu'il en coule deux à fond. Les aſſiégeans craignant pour les autres, ne ſongerent qu'à les remorquer promptement pour les ſauver & les éloigner avec grande peine, ce qui délivra Rhodes d'un ennemi qui l'avoit tenu aſſiégé durant un an.

Le ſiége de Carthage nous fournit quelques évenemens de ce genre, qui ſont aſſez curieux, quoiqu'ils n'aient pas eu autant de ſuccès, par la faute du Chef, qui conduiſoit la principale ſortie. Ce peuple étant aſſiégé par les Romains par terre & par mer, Cenſorinus qui commandoit la flotte Romaine, l'ayant d'abord placée du côté de l'étang, pour protéger l'attaque de ce côté, fut obligé par les mauvaiſes exhalaiſons, que les chaleurs tiroient de l'étang, de porter ſa flotte du côté de la pleine mer, où il jetta l'ancre.

Les Carthaginois le voyant dans cette poſition, attendirent un vent favorable pour la brûler, par le moyen de nombre de petits bâtimens préparés, & mis à la voile à ce deſſein ſi ſecretement, que les Romains ne purent s'en garantir, & que la plus grande partie de leur flotte y périt.

Scipion ayant pris le commandement de l'armée, & s'appercevant que quoi qu'il pût faire, quantité de bâtimens, à la faveur des bons vents

& des ténebres, apportoient aſſez de vivres à Carthage pour empêcher cette ville de ſuccomber, faute de vivres; il fit fermer le port par une digue que les Carthaginois avoient d'abord regardée comme chimérique, mais qui ne tarda pas à les réduire à l'extrémité.

Ce peuple ingénieux autant que courageux, faiſant un dernier effort, conſtruiſit de nouveaux bâtimens, repara les anciens, & parvint à mettre en mer une flotte de cinquante navires. Il ne s'agiſſoit plus que de lui trouver un débouché pour attaquer les Romains, qui fiers de leur digue, ſe négligeoient beaucoup; on y parvint en perçant le mole par un travail auſſi énorme, qu'il paroît incroyable, & donnant ainſi une nouvelle entrée au port du côté du Levant, par laquelle les Carthaginois ſortant, trouverent les Romains hors de défenſe, la plûpart des équipages étant à terre & ne s'attendant à rien moins qu'à un combat, le Général Carthaginois, content d'avoir fait montre de ſa flotte, ſe retira ſans vouloir uſer de ſon avantage. Trois jours ſe paſſerent à encourager ce mauvais Général ou à en élire un autre, au bout deſquels cette flotte étant reſſortie, trouva les Romains dans une diſpoſition ſi différente, qu'ils vinrent au-devant d'elle lui préſenter le combat, qui eſt un des plus violens dont on liſe le récit. Outre les cinquante galeres ou navires, une multitude de petits brigantins & de chaloupes, montées par tout ce qu'il y avoit de plus déterminé à Carthage, ſe gliſſerent ſous les avirons des galeres Romaines, & à coups de haches, tâchoient de les rompre & d'entr'ouvrir ces bâtimens pour les faire couler bas; d'autres à coups de traits tâchoient de retarder, ou d'empêcher la manœuvre, & le combat dura ainſi tout le long du jour, ſans que la victoire parut ſe décider. Cependant ceux de Carthage, plutôt laſſés que vaincus furent obligés de ſe retirer: mais ce mouvement devenant plus périlleux que le combat même, attendu le peu de front de l'ouverture du mole; cette retraite engagea un nouveau combat à l'attiere-garde, qui fut fort ſingulier & fort biſarre: on en peut voir le détail dans Appien.

Si les Carthaginois, au lieu de vouloir couper les avirons, & ouvrir les navires des Romains, ſe fuſſent pourvûs de quelques chemiſes de ſoufre, à l'imitation des Rhodiens, c'étoit fait de la flotte.

On lit encore dans Thucydide la révolution des ſorties navales de ceux de Siracuſe, aſſiégés par les Atheniens, dont une fut le ſalut des Siracuſains, qui craignant de nouveaux renforts d'Athenes, armerent tout ce qu'ils purent trouver, ou conſtruire de vaiſſeaux & de galeres dans leur port; & ſortant ſur la flotte Athenienne, l'attaquerent avec tant de conduite & de courage, qu'après un combat de tout un jour, ils la détruiſirent, ayant coulé à fond, brûlé, fait échoüer, ou pris tous leurs navires, ce qui détermina le Général d'Athenes à lever le ſiége: mais étant parti trop tard, il fut joint dans ſa retraite & taillé en pieces; ceux qui n'y perirent pas, furent pris & faits eſclaves.

Les ſorties navales de Céſar dans ſa guerre d'Alexandrie, ſont trop célebres pour n'avoir pas place ici. Ce grand homme s'étant enfermé dans Alexandrie avec ſon peu de troupes,

troupes, ſe cantonna dans le quartier de la ville, qui joignoit au port, & qui contenoit l'Arſenal & le Palais du Roi. Ayant reçû des ſecours & voulant s'aggrandir, il crut pouvoir ſe rendre maître de la ville en entier; & pour cela il réſolut de faire une ſortie navale afin de ſe rendre maître de l'Iſle & de la digue qui ſéparoit les deux ports, pour delà tâcher de s'emparer de la ville.

Cette réſolution priſe, Céſar fit entrer dans des barques & des chaloupes, dix cohortes avec la fleur de ſon infanterie légere, & les plus braves de la cavalerie Gauloiſe; cingla vers l'iſle, après avoir commandé à ſes galeres de faire une attaque de l'autre côté pour faire diverſion..... Les ennemis ſoûtinrent l'attaque avec avantage égal, les uns combattant du haut des maiſons, les autres ſur le rivage, dont l'abord étoit fermé, outre qu'il étoit défendu par des chaloupes & par cinq galeres, avec beaucoup d'adreſſe, vû la petiteſſe du lieu: mais comme on eut ſondé le gué, & découvert les endroits plus faciles à aborder, quelques-uns des nôtres, ayant pris terre, furent ſuivis de leurs compagnons, & donnant ſur ceux qui défendoient le rivage, ils les mirent en fuite. Ceux-ci repouſſés abandonnerent la garde du port, & attachant leurs vaiſſeaux, entrerent dans les logis pour s'y défendre, mais envain. Quoique la hauteur des tours qui étoient jointes enſemble, commandant Alexandrie, tint lieu de rempart, & que les nôtres n'euſſent ni claies ni échelles, ni les autres choſes néceſſaires pour attaquer; toutefois comme la frayeur relâche la force de l'homme, & lui trouble la raiſon, ceux qui avoient défendu le rivage à découvert, étonnés de la fuite des uns, & de la mort de quelques autres, n'eurent pas l'aſſûrance de tenir ferme dans des maiſons qui avoient trente piés de haut; & ſe jettant de la digue en bas dans la mer, gagnerent à la nage la ville qui étoit éloignée d'un quart de lieue, de ſorte qu'on en tua pluſieurs, & l'on fit ſix cents priſonniers.

Cette belle ſortie de Céſar fut ſuivie le lendemain d'une autre: après s'être rendu maître du pont, qui joignoit l'iſle à la digue, il ſe rendit encore maître d'un autre qui étoit meilleur; ce fut ce dernier qui occaſionna le grand combat dont il fait la deſcription, & où il n'eut pas l'avantage.

Rien n'eſt ſi connu dans l'hiſtoire que les faits de ſorties navales & ſur terre; on ne finiroit pas à les rapporter tous: paſſons à d'autres matieres.

ARTICLE XII.

Moyens dont les Anciens ſe ſervoient pour la réparation des breches.

J'Ai déja répété bien des fois dans cet Ouvrage, combien il eſt à regretter que le nouvel uſage des défenſes ne pouſſe plus les choſes juſqu'à défendre une breche au corps de la place. Combien les nouvelles connoiſſances, ſi cela étoit, ne nous fourniroient-elles pas de moyens de réparer ou défendre les breches! La ſcience des ſiéges n'eſt

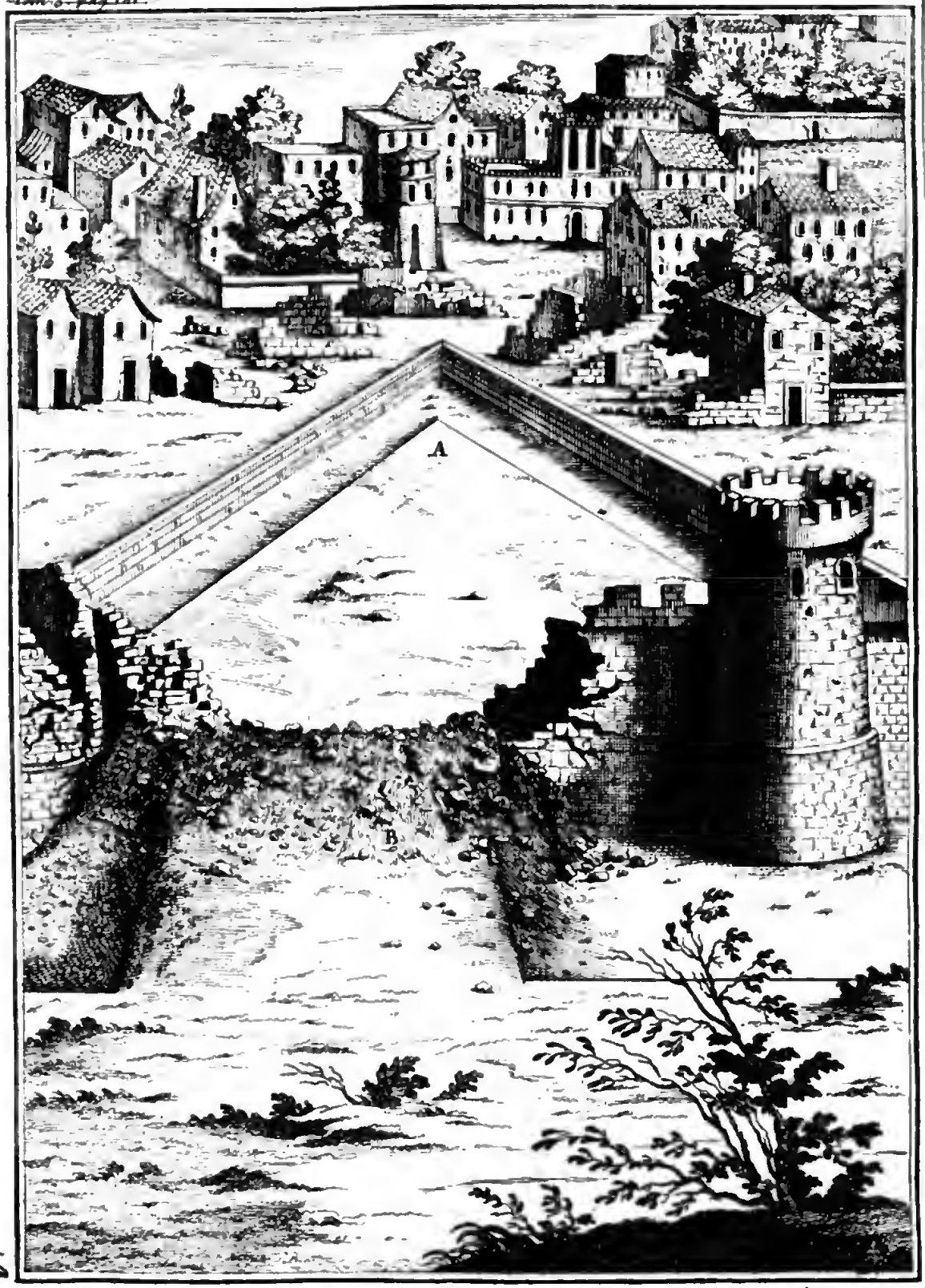
qu'un pur méchaniſme, auquel l'expérience d'un ou de deux, ſoûtenus comme il faut, donne la perfection, ou met du moins le guerrier appliqué très-en état de l'acquérir : mais l'art de la défenſe eſt bien au deſſus quant à la fineſſe, l'intelligence, les lumieres & la valeur. Les Anciens nous le prouvent, puiſque la breche faite, l'aſſiégeant ne tenoit encore rien, & ſe voyoit ſouvent réduit à lever honteuſement le ſiége ; & ſi l'aſſiégé capituloit, ce n'étoit jamais qu'après pluſieurs aſſauts & des chicanes à l'infini, juſque fort avant dans l'intérieur d'une place, où la garniſon ſe défendoit de coupure en coupure & de rue en rue. Sans Girone & Barcelone, on regarderoit ces propoſitions comme des comptes des Fées ; il n'y a cependant pas bien longtemps, du régne d'Henri II. durant lequel encore un Gouverneur ſe regardoit comme obligé par honneur par ſerment & par obéiſſance aux Ordonnances, à ſoûtenir les breches au corps de la place.

La coûtume étoit alors plus qu'aujourd'hui, dit le Pere Daniel, parlant du ſiége de Terouane, aſſiégée par les Impériaux, *de ſe défendre juſqu'à la derniere extrémité, lors même qu'il n'y avoit point d'armées en campagne pour le ſecours, & c'étoit à prendre les précautions, à éventer les mines, à faire des retranchemens dans la place, que conſiſtoit le devoir d'un Commandant : mais l'habileté requiſe pour cela ne s'acquiert guere que par une longue expérience, que Montmorenci*, (qui teſta par la mort de Deſſé, chargé de la défenſe) *n'avoit pas.* On pourroit ſe ſervir ici du mot de théorie & non de celui d'expérience, puiſque c'eſt la premiere qui apprend les précautions à prendre lors d'une attaque formée & déclarée, & qui met l'homme courageux en état d'exécuter ce qu'il a lû & prévû par la ſimple théorie.

Cette théorie ſi eſſentielle à acquérir, ſe prend dans la lecture des Hiſtoriens de l'antiquité qui ont écrit des ſiéges. Quoique l'uſage du canon ait varié la façon de faire & de ſoûtenir les breches ; on trouve cependant dans la multitude d'expédiens dont uſoient les Anciens, quantité d'obſtacles à oppoſer encore aujourd'hui ſur une breche, où il n'eſt pas plus difficile qu'il l'étoit autrefois de faire rempart d'hommes intrépides & courageux, quand l'art & l'induſtrie ont épuiſé les autres reſſources. Parmi la quantité que nous en préſente l'hiſtoire, celle des arbres coupés par le tronc, dont les branches étoient aiguiſées & brûlées par le bout pour les rendre plus dures & plus fortes, étoit une des plus recommandables. Ces eſpeces de hériſſon qui ne préſentent que des pointes entrelacées, & dont les troncs en dedans ſont liés enſemble & bien aſſûrés pour qu'on ne puiſſe les arracher les uns ſans les autres, ne donnent point de priſe au canon qui gliſſe deſſus, ni à la hache qui ne peut les couper, lorſqu'ils ſont couchés & entrelacés habilement ; joint à ce que les défenſeurs poſtés derriere n'en laiſſent point approcher ſans faire eſſuyer un feu redoutable, & lancer des traits tout auſſi dangereux.

Cet obſtacle qui devenoit de nul uſage contre les Sambuques, & les tours à pont, n'étoit employé que dans les cas où l'aſſiégé devoit aborder les breches corps à corps, ſans le ſecours des tours.

29e L. du C. 3
Tom. 3. pag. 161.



RETRANCHEMENS DES ANCIENS DERRIERE LES BRÉCHES.

On employoit encore pour reparer les breches, des poutres rangées debout ſur les débris, côte à côte & près à près, liées enſemble par un fort lambourdage de pluſieurs ſolives, chevillées ou cloüées fortement, quelquefois ſur pluſieurs rangs. Ces eſpeces de murs réſiſtoient aux coups des béliers : mais ils n'étoient praticables qu'aux murs terraſſés, attendu que les terres les ſoûtenoient. Les Turcs en font encore uſage, & quelqu'un l'ayant propoſé au dernier ſiége de Lille, on s'en trouva bien, & les aſſiégeans aſſûterent que ce nouveau mur étoit plus fort que le revêtement.

Quand il arrivoit que les breches étoient faites ſi promptement, ſoit par les ſappes ou les mines, que l'aſſiégé n'ayant pas eu le temps de ſe reconnoître avoit beſoin de retarder l'aſſaut ; pour s'y préparer, ou pour faire des retranchemens, ou coupures derriere cette breche imprévûe, lors on jettoit au-devant quantité de bois ſec & de matieres combuſtibles, que l'on allumoit & que l'on avoit ſoin de nourrir abondamment ; de ſorte que l'aſſiégeant ne pouvant paſſer au travers des charbons ardens & des flammes, ſe trouvoit forcé d'attendre qu'il fût éteint pour donner l'aſſaut. Cet expédient n'eſt pas d'une longue reſſource, attendu qu'il faudroit pour la prolonger des quantités de bois & de goderon que l'on n'a pas : mais du moins il fait gagner quelques heures, & quelquefois un ou deux jours, ou même trois, ce qui eſt beaucoup.

Mr. d'Hermand, Meſtre de Camp d'Infanterie, Officier appliqué à ſon métier, & fort ingénieux, uſa de ce ſtratagême au ſiége de Lille. L'ennemi fut obligé de conſommer quantité de bombes, pour écarter les buches, & éteindre l'incendie. Quoi qu'en diſe l'Auteur de l'Ecole de Mars, qui blâme à tort Mr. d'Hermand, & dit que cela ne fit qu'accelérer la priſe de la place ; cet expédient fut fort utile, & fit honneur à ſon inventeur, & la place tint encore près de deux mois après. Les habitans d'Haliarte étoient aſſiégés par les Romains, que commandoit le Préteur Lucretius, qui avoit renverſé deux tours à coups de bélier, dit Tite-Live, *& toute la muraille qui étoit entre ces tours, afin qu'en même temps qu'il tâcheroit d'entrer par-deſſus les ruines & par la breche, & que ceux de la ville ſe porteroient de ce côté pour la défendre, on pût de l'autre côté eſcalader les murailles abandonnées de tous ſecours. Cependant les aſſiégés ne ſe préparerent pas avec moins de courage, à repouſſer l'effort qu'il faiſoit contre eux ; car ayant jetté des faſcines de ſerment ſec ſur les ruines, par où l'on devoit les attaquer, ils ſe tinrent ſur la breche avec des flambeaux allumés & tout prêts à mettre le feu à ces faſcines, afin d'avoir le loiſir de faire un autre mur en dedans, tandis que la flamme les défendroit : mais un accident rompit leur entrepriſe ; car en même temps il tomba une ſi grande pluie, qu'on ne put facilement allumer le feu, & qu'il s'éteignit auſſi-tôt qu'il fut allumé, c'eſt pourquoi l'on ſe fit aiſément un paſſage, parmi ce bois, qui fumoit encore, & pendant que l'on étoit occupé à la défenſe d'un ſeul endroit, l'ennemi monta en même temps par pluſieurs autres ſur les murailles.*

Quel dommage que l'Auteur de la vie de Mahomet II. ne nous ait pas ſû expliquer les moyens, dont

ſe ſervirent les habitans de la garniſon de Conſtantinople, pour reparer la breche de la tour Bactatinea, à l'endroit où il dit : *Car ayant été obſerver les ruines que ſon canon de douze cents de boulet avoit faites à la tour Bactatinea, & trouvant que ce débris combloit le foſſé de la fauſſe braie, il alla donner ſes ordres pour l'aſſaut. Lorſqu'en examinant un peu mieux la breche, & la voyant reparée avantageuſement, il changea de penſée, & dit tout haut, que ce n'étoit pas l'uſage des Grecs, mais des Francs qui combattoient avec eux.* Je ſuis perſuadé que cette breche fut reparée avec des poutres. Avant que de finir cet Article, je ne veux pas omettre un ſtraragème, qui paroît auſſi nouveau que ridicule, c'eſt Polyen qui le rapporte. *Iſcolaüs*, dit-il, *étoit aſſiégé dans Drys, par l'armée de Chabrias : comme il vit qu'il approchoit ſes béliers pour battre la ville, il le prévint & fit abbattre un grand pan de mur. Il avoit deux vûes dans cette action : la premiere d'obliger les ſoldats à ſe défendre, d'autant plus vigoureuſement, qu'ils ne ſe verroient plus couverts de ce mur : & la ſeconde, de faire voir aux ennemis, qu'il mépriſoit tout cet appareil de machines de guerre. Les aſſiégeans furent ſi ſurpris de cette démolition volontaire, qu'ils laiſſerent le ſiége & ſe retirerent.*

ARTICLE XIII.

Des retirades des Anciens, ou nouveaux murs pratiqués derriere les breches.

PLus nous avançons dans cette matiere, & plus nous trouvons les Anciens au-deſſus des Modernes pour la défenſe des breches, & les ſeconds murs, retranchemens ou retirades, comme on voudra les appeller. Ils ne manquoient point d'en conſtruire derriere les breches : tous les ſiéges que nous liſons nous en inſtruiſent ; & ſans citer ceux que Polybe a décrits, & que le Lecteur trouvera dans les Commentaires, j'en trouve une infinité d'autres dont les exemples vont ſervir à établir les maximes dont ils uſoient, puiſque les Auteurs dogmatiques, tels que Végece, Onoſander, Enée, n'en diſent mot, la plûpart d'entr'eux n'ayant preſque pas fait mention des aſſauts, ni de ce qui y a autant de rapport.

Pour y ſuppléer, nous avons recueilli dans les Hiſtoriens, la forme & la figure de ces retranchemens qui n'étoient point paralleles aux murs, mais formoient un rentrant *A*, dont les deux branches tenoient aux deux extrémités du mur, qui exiſtoit encore entier. *B* eſt le logement pratiqué ſur la breche par les aſſiégeans, qui, quel qu'il ſoit l'applaniſſoient pour y porter leurs tours, béliers & autres machines, pour battre ces retranchemens.

Ces nouveaux murs étoient conſtruits de différens matériaux, ſuivant le temps & les moyens des aſſiégés ; quelquefois, & c'étoient les plus ſolides, à l'inſtar des murs de Bourges, tant décrits dans cet Ouvrage : d'autres fois ils étoient faits de gros quartiers de pierres ſeches ; quelquefois ils étoient faits ſimplement de terre ſoûtenues d'un bon faſcina-

ge, quand les autres matétiaux manquoient ; mais alors ils étoient accompagnés d'un large & profond foſſé ſur le devant, ce qui obligeoit l'aſſiégeant à y marcher, pié à pié dans les regles, comme au corps de la place.

Diodore parle aſſez obſcurément d'un ſecond mur conſtruit par les Tyriens contre Alexandre. Il étoit, dit-il, de maçonnerie, à la diſtance de cinq coudées du premier, & avoit dix piés d'épaiſſeur. Après en avoir donné la deſcription, il ajoûte, que la premiere fut bâtie & ruinée par les batteries flottantes d'Alexandre, comme nous avons dit plus haut, qui firent une breche de plus de deux cents vingt piés. Il ne paroît pas que le ſecond mur ait été battu, mais bien qu'il fut livré pluſieurs aſſauts en cet endroit avec grand meurtre des aſſiégeans, qui furent obligés de faire approcher leurs ſambuques, ce qui prouveroit que le grand mur ſubſiſta, puiſqu'il fallut des ponts pour monter deſſus.

Quelqu'obſcure que ſoit la deſcription du retranchement de Maſſada aſſiégée par Sylva, on ne laiſſe pas d'appercevoir qu'il reſſembloit aſſez aux murailles de Bourges. Voici le paſſage de Joſephe. *Ce mur étoit conſtruit de cette maniere : ils mirent deux rangs de groſſes poutres emboîtées les unes dans les autres, qui avec l'eſpace qui étoit entre deux avoit autant de largeur que le mur : ils remplirent cet eſpace de terre, & afin qu'elle ne pût s'ébouler, ils la ſoûtinrent avec des poutres ; ainſi l'on auroit pris cet ouvrage pour quelque grand bâtiment, & les coups des machines ne s'amortiſſoient pas ſeulement, mais preſſoient & rendoient plus ferme cette terre qui étoit argileuſe.*

A Rhodes, les aſſiégés voyant que l'endroit du mur que battoient les batteries de Démetrius étoit prêt à crouler, & à laiſſer une breche à ſa place, ils conſtruiſirent derriere un ſecond mur de la figure d'un croiſſant, dont les deux branches aboutiſſoient aux extrémités de l'endroit battu. Ce mur avoit un bon foſſé, & pour plus de ſûreté, ils en creuſerent un ſecond parallele au premier mur, qui aboutiſſoit aux deux extrémités du croiſſant, & rendoit l'approche du ſecond mur d'autant plus difficile.

Au ſiége d'Ambracie par les Romains, l'ancienne valeur Greque ſembla faire ſes derniers & ſes plus grands efforts, quant à la défenſe des places : la multitude de machines des Romains ayant ouvert la ville de toutes parts, Tite-Live aſſûre, qu'ils ne purent jamais entrer dans la ville par l'extrême diligence des Grecs, qui conſtruiſoient derriere les breches de nouveaux murs avec autant de vivacité & de promptitude que les autres avoient été abbattus.

Les Sagontins aſſiégés par Annibal, qui, quoi qu'en diſe S. Evremont, a prouvé par ce ſiége, quand ce ſeroit le ſeul qu'il eût fait, qu'il étoit auſſi habile dans cette partie que dans la guerre de campagne, ayant trouvé à celui-ci toute l'habileté, l'art & le courage poſſibles, & l'ayant ſurmonté ; les Sagontins, dis-je, loin de s'épouvanter de voir les Carthaginois livrer des aſſauts à travers des breches, où une cohorte entiere entroit de front, & de les voir maîtres d'un poſte avantageux dans l'interieur de la ville, dans lequel s'étant retranchés, ils étoient comme dans une citadelle occupés à battre la ville ;

ſans perdre courage, ils ſe retrancherent de leur côté, & conſtruiſant ainſi de nouveaux retranchemens à meſure qu'ils perdoient les premiers, ils ſe rétreciſſoient par la réſiſtance la plus opiniâtre dans un terrein à peine capable de les contenir.

Puiſque j'ai cité S. Evremont, je dois ajoûter ici en paſſant, qu'il a mal jugé de la ſcience des ſiéges d'Annibal; s'il n'en a jugé que par les mauvais ſuccès qu'il eut devant Spolette, ou devant la bicoque qu'il voulut râter un peu avant la journée de Cannes. Ce grand Capitaine manquant alors de tout, & ſur-tout de magaſins & de machines, ne pouvoit rien tenter ſur les places, que par ſurpriſe ou trahiſon, dans leſquelles il n'eſt rien de ſi ordinaire que d'échoüer.

La moyenne Antiquité nous produit nombre d'exemples de réſiſtances auſſi belles que longues, où un ennemi maître du corps de la place, a trouvé encore nombre de ſiéges à faire avant de s'en rendre maître en entier. Nous voyons l'an 1219 en Aſie, la défenſe d'Otrar contre Gengiſcan, où ces peuples que nous appellons barbares, attaqués par tout l'appareil formidable des machines ſans nombre de ce Conquerant, ayant été forcés malgré la plus opiniâtre réſiſtance à la premiere breche, ſe retrancherent derriere de nouvelles barrieres, & en préparerent d'autres de rue en rue, & de maiſon en maiſon, où ces braves défenſeurs n'ayant plus rien à ménager, puiſqu'à ſe rendre le péril étoit égal & moins glorieux, firent ainſi perir une bonne partie de leurs ennemis avant d'être réduits à l'extrémité.

Ceux de Carizme ayant prévû d'avance le ſiége de leur place, préparerent de longue main ces retranchemens dans l'interieur de leur ville, firent des coupures de rue en rue, & des communications à travers les maiſons, pour aller à couvert de l'une à l'autre, de ſorte que l'interieur de la ville préſentoit à l'ennemi diverſes enceintes, toutes auſſi formidables que le corps de la place, & auxquelles Gengiſcan trouva la même réſiſtance. On doit conclurre delà quelle dut être la défenſe du véritable mur, puiſque les habitans firent & exécuterent la réſolution de périr les armes à la main au dernier retranchement.

M. le Duc de Guiſe, aſſiégé dans Metz par Charles-Quint en 1552. étonna ſi fort ce Prince, par la conſtruction d'un nouveau mur derriere le premier, qu'après la breche faite au premier, l'Empereur déſeſpéré de voir ſon ſiége ſi peu avancé, & ſon armée ruinée par les fatigues, les mauvais temps, & les pertes qu'elle faiſoit journellement, fut obligé de lever honteuſement le ſiége.

Il n'eſt pas douteux que l'on ne ſauroit entreprendre ſans honte le parallele des défenſes anciennes à celles d'aujourd'hui. A quoi ſe réduiſent maintenant ces retranchemens intérieurs? Le petit nombre que l'on en voit, ſont des coupures dans la gorge d'un baſtion, que quelques Ingénieurs regardent comme une invention moderne. Qu'ils liſent l'hiſtoire, ils ſeront bien-tôt convaincus que c'eſt un foible reſte des anciennes méthodes, mais que nous tenons d'elles. Et ſi ces retranchemens de gorges ont été pratiqués, on ſeroit bien en peine de me dire quels ſont ceux qui ont été attaqués, ou qui ont engagé à ſoûte-

nir l'aſſaut au baſtion, ôté Barcelone.

Il y a plus de ſoixante ans qu'on n'a oüi parler d'un aſſaut ſoutenu au corps de la place, quoique nulle Ordonnance n'ait dérogé aux anciennes loix, qui obligent par ſerment un Gouverneur à en ſoûtenir trois, même ſans eſpérance de ſecours.

M. de Vauban avoit imaginé à ce deſſein les tours baſtionnées, qui ſont des coupe-gorges bien dangereux & d'une bien belle défenſe: mais à Landau qui a ſoûtenu quatre ſiéges fameux, on n'a eu garde de vouloir les éprouver, & les dehors pris, la place a capitulé.

Cependant il nous reſte encore un exemple un peu rapproché de nous, où un Eſpagnol célebre a prouvé qu'il n'y a que de la gloire à ſuivre un pareil plan de défenſe, ſans témérité ni danger d'être emporté, puiſqu'il fut pouſſé avec toute la vivacité & la valeur dont la nation Françoiſe eſt capable. Je veux parler du ſiége de Valence, par les Ducs de Modene & de Mercœur, défendu par Dom Agoſtino Signado, inveſti le 27. Juin 1656. & attaqué avec toute la vigueur poſſible. *Les Eſpagnols*, dit Monglat, *ſe défendirent ſi bien, qu'il fallut faire une ſeconde mine, laquelle fit l'ouverture plus grande; & la réſiſtance ſe trouva ſi forte, que tout ce que les François purent faire, fut de ſe loger à moitié breche. Valaviro monta juſqu'au haut; mais ceux de la ville, par leur grand feu, & à coups de piques & de halebardes, renverſerent les aſſiégeans, & les empêcherent de paſſer le cordon. Le 29. la mine de Mercœur joüa, qui fit grande breche, mais le logement ne fut fait qu'au pié. Le 27. les François donnerent un aſſaut à la breche de Modene, & emporterent le baſtion: mais ils trouverent un retranchement dans la gorge, qui les arrêta tout court, & les obligea de l'attaquer dans les formes. Les deux partis étoient ſi proches les uns des autres, qu'ils ne ſe battoient qu'à coups de pierres & de grenades. Le Duc de Modene, voyant l'opiniâtreté des aſſiégés, fit monter par la breche au haut du baſtion deux pieces de canon de batteries, qui rompirent les défenſes du retranchement; & comme ils étoient tout au haut, ils voyoient par deſſus, & découvroient tout à clair les rues de la ville, dans leſquelles perſonne n'oſoit paroître, & il n'y avoit plus de maiſons à couvert du canon.... Le 10. Septembre on attacha le mineur au retranchement de la gorge du baſtion. Dom Agoſtino Signado voyant cela, & ne voulant point expoſer la ville au pillage, demanda la compoſition qui lui fut accordée.*

ARTICLE XIV.

Méthode des Anciens dans la défenſe des breches.

DAns toutes les actions de la guerre, les aſſauts ſont ſans contredit les plus meurtrieres. L'extraordinaire avantage des aſſiégés ſur l'aſſiégeant, ſuppléant au grand nombre de troupes, que celui ci peut employer, il en réſulte des combats, dont la vivacité, & l'acharnement eſt à peine concevable: quand il ſe rencontre chez les premiers des gens bien perſuadés de leurs avantages. Les Lacédemoniens pouſſoient leur opinion ſur ces avantages, juſqu'à prétendre que la

valeur n'exigeoit pas que l'on combattît, diſoient ils, contre des murailles ; car Plutarque s'exprime ainſi, parlant de Lyſandre, qui fut tué dans une ſortie contre ceux d'Alijarte, *que par ſa mort il rendit ce témoignage aux anciens Spartiates, qu'ils avoient grande raiſon de ne vouloir jamais combattre contre des murailles.* Je ne prétends point autoriſer leur ſentiment ni l'approuver ; & quelque réputation de valeur qu'ait obtenu ce peuple belliqueux, je la croirois mal acquiſe, s'il ne fut ainſi que tous guerriers ; auſſi valeureux dans les aſſauts & les ſiéges, qu'en pleine campagne. Des troupes élevées dans ce principe, ne feroient jamais de conquêtes, & il faut, pour qu'elles ſoient exactement bonnes, qu'elles faſſent auſſi bien un ſiége, qu'elles donnent ou reçoivent une bataille. Mais je rapporte cette opinion d'un peuple valeureux, pour faire ſentir à quel point les Anciens ſe croyoient en état de ſoûtenir les aſſauts avec avantage. En effet, que peut un homme qui gravit à travers un tas de décombres mal aſſûrées, qui roulent ſous ſes piés, contre un autre qui l'attend ſur le haut de la breche, armé avec avantage, & le pié ferme ?

J'ai déja dit dans l'attaque que les Anciens attaquoient les breches en colonne, c'eſt-à-dire, ſur une très-grande profondeur & fort ſerrés, ſe couvrant de leurs boucliers, & faiſant la tortue. Cette méthode ſuppoſe la même dans la défenſe ; car comment réſiſter à une colonne que par une autre colonne ? Pluſieurs Hiſtoriens levent tous nos doutes en faveur de cette opinion.

A l'égard des armes, nous trouvons qu'ils uſoient d'armes de longueur, appellées *lila muralia*, ſemblables aux pertuiſannes, mais plus longues, plus fortes, & le fer beaucoup plus large & plus long que le *pilum* des Romains ; nous le voyons dans Vegece. Celui qui a la hauteur pour lui, & qui ſait ſe ſervir d'une pareille arme, doit l'emporter ſur un homme déja eſſoufflé par la difficulté du chemin ; c'eſt ce qui a occaſionné dans le temps que l'on s'en ſervoit, que les aſſiégés étoient auſſi ſouvent repouſſés des aſſauts qu'ils donnoient, outre que n'ayant pas la précaution ni la patience de ſe loger ſur la breche, à peine y étoient-ils arrivés qu'ils s'y trouvoient en butte à tous les traits des machines des aſſiégés, qui étoient préparés à ce deſſein, ainſi que les archers, dans le haut des maiſons & dans tous les lieux avantageux. Si par un excès de courage, ils bravoient ce ſecond peril, il n'étoit guere poſſible qu'ils puſſent réſiſter au grand nombre d'ennemis qui les inveſtiſſoient & les chargeoient de toutes parts, quand ils débouchoient des breches dans l'intérieur de la ville, & que les pertes & la rapidité de la montée, ainſi que l'ardeur du pillage, ou de la victoire, venoient à rompre leur ordonnance. Nous trouvons dans Diodore, qu'au ſiége de Sélinonte qu'il a ſi bien décrit, Annibal ayant fait une grande breche, & ayant en partie ſurpris les aſſiégés qui avoient peu de monde à cet endroit, ſe rendit maître de la breche, malgré la grande réſiſtance de ce peu de troupes, qui fut obligé de céder au nombre & à la valeur. Les Carthaginois enflés de ce ſuccès, encouragés par l'eſpoir du pillage, avoient déja pénétré aſſez avant dans la ville ; lorſque l'alarme

l'alarme ayant été donnée, les aſſiégés, ſans s'étonner de ce déſaſtre accourent de toutes parts, chargent les Carthaginois, les repouſſent juſque ſur la breche, & delà avec bien plus de facilité, ils les chaſſent entierement juſqu'à leurs tranchées.

Diodore remarque que ce mauvais ſuccès vint ſur-tout de ce que la rapidité de la breche n'avoit pas permis aux Carthaginois de conſerver leurs rangs en montant. Annibal l'ayant reconnu, fit dreſſer de nouvelles batteries, pour applanir & élargir la breche, afin d'y préſenter un front plus uni & plus étendu; & ayant commandé ce qu'ils avoient de troupes d'élite, fit donner l'aſſaut, & en même temps l'eſcalade de toutes parts. Les aſſiégeans ſe rafraîchiſſant ſans ceſſe par de nouvelles troupes, n'obtinrent pas de plus heureux ſuccès; & l'aſſiégé accablé de travaux & de laſſitude, las de tuer & de ſe défendre, ne fit que céder un peu de terrein : *car de les rompre & les enfoncer*, dit l'Auteur, *c'étoit une choſe impoſſible, tant ils combattoient courageuſement & en bon ordre.* La nuit ayant ſéparé ce premier combat, & l'aſſiégé en ayant profité pour ſe nourrir & reprendre des forces, le jour vit recommencer un nouvel aſſaut auſſi meurtrier mais non plus déciſif que la veille, juſqu'à ce qu'enfin au neuvieme jour d'un aſſaut recommencé tant de fois, les aſſiégés furent emportés, mais non vaincus, puiſqu'ils ſe retirerent de rues en rues derriere des coupures & des baricades, d'autant plus meurtrieres, que les habitans, les femmes, les enfans, les vieillards occupant les toits, & les hommes ayant crenellé les maiſons, écraſoient à coups de traits, de pierres & de tuiles, cette foule d'aſſiégeans, ſur laquelle aucun coup ne portoit à faux, juſqu'à ce qu'enfin cette terrible ſcene fut terminée par le maſſacre général de ce peuple, & la ruine de cette malheureuſe ville.

Je ne ſai pourquoi cet Annibal ne prit pas le parti d'attaquer de nuit, & de ne donner aucun relâche. Si ce fut pour ſuivre le ſentiment d'Alexandre, qui répondit à Parmenion, qui lui conſeilloit d'attaquer de nuit les Perſes dans la derniere bataille qui décida de leur Empire, *qu'il ne vouloit point dérober la victoire, ni rougir de ſon triomphe* : je dois faire obſerver que quelque héroïque que ſoit cette maxime, elle ne ſeroit plus admiſe aujourd'hui, ſur-tout ſi elle rendoit la victoire douteuſe; & les Anciens ne l'ont guere pratiquée dans leurs aſſauts, puiſqu'ils en ont autant donné de nuit que de jour. Cependant Annibal fit encore donner de jour l'aſſaut à Himere, & ne put s'en rendre maître qu'au troiſieme jour, que la ville ſubit le même ſort que Selinonte. Il eſt à préſumer que c'étoit cette barbarie des Carthaginois qui portoit les places qu'ils aſſiégeoient à faire des réſiſtances ſi opiniâtres.

L'hiſtoire nous fournit encore une autre maniere de ſoûtenir les aſſauts, elle eſt plus rare, mais elle ne laiſſe pas d'être impoſante : c'étoit d'abandonner la breche, & d'attendre l'ennemi au débouché, en bataille, dans un terrein uni & préparé pour cela, avec des traits diſpoſés dans les maiſons & ſur les parties de remparts qui voyoient ſur la breche.

C'eſt au ſiége de Carthage que nous voyons cette maxime, miſe en pratique. Cenſorinus y échoüa d'abord à une eſcalade, qui lui fit prendre le parti d'attaquer cette place en regle, après des ſorties, des incendies de ſes machines, & une multitude de chicanes. La breche faite, ayant donné un premier aſſaut, il fut repouſſé. Lorſqu'il ſe préparoit à en livrer un ſecond, les Carthaginois abandonnerent la breche, & laiſſant entre elle & eux un grand eſpace ſe mirent en bataille ſur une grande profondeur; les peſamment armés ayant la tête, & les armes à la légere ſoûtenant ce premier front, flanqué & protegé par quantité de maiſons garnies juſqu'au haut des toits de gens de traits. Le Conſul étonné de cette diſpoſition, ſuſpendit ſes attaques. Scipion qui ſervoit en qualité de Tribun dans cette armée, ayant fait remarquer, qu'il étoit inutile de commettre les troupes Romaines dans un pareil coupe gorge, où l'égalité de valeur étoit ſi fort ſurpaſſée par l'avantage du terrein, conſeilla de ne point attaquer les Carthaginois, mais de faire un logement ſur la breche. Ceux-ci s'en étant apperçûs, voulant empêcher les Romains de s'y établir, vinrent les attaquer: mais il n'étoit plus temps, & Scipion avoit ſi bien préparé ſon logement, qu'ils furent repouſſés, & rentrerent dans la ville.

Tite-Live nous fournit encore un exemple, où le Lecteur judicieux trouvera des inſtructions de plus d'une eſpece; il revient en partie à notre ſujet. Il parle du ſiége de Cenchrée par le Conſul T. Quintius, qui ayant fait breche par ſes béliers & autres travaux, comptoit entrer dans la ville en vainqueur pour la ſaccager: mais les Macédoniens, gens accoutumés à mépriſer l'avantage des murailles, s'étant préſentés ſur la breche, en un ſeul corps uni, ſerré & profond, que Tite-Live appelle phalange, (à tort quant à ſon nombre, qui étoit à peine de deux mille hommes, mais avec raiſon quant à la forme,) les Romains paroiſſant ſur les décombres, en furent fort aiſément repouſſés; ce qui fit prendre le parti au Conſul de faire applanir le terrein, pour conduire une tour contre cette maſſe d'hommes, ſi bien armée & hériſſée de piques, qu'il étoit impoſſible de l'aborder, laquelle tour il fit remplir de gens de traits dans tous les étages, & ſoûtenir par pluſieurs cohortes deſtinées en même-temps à rompre ce gros corps. Il arriva outre ce déſordre, que les traits des aſſiégés répondoient de droite & de gauche ſur les aſſaillans, qu'une des roues de la tour s'étant enfoncée dans un terrein de comblement du foſſé encore trop mouvant, ceux qui la montoient s'en étant effrayés perdirent courage; & le Conſul honteux de ſon peu de ſuccès, accuſant l'eſpece d'armes de ſes troupes trop courte pour combattre contre les piques, leva le ſiége & ſe retira.

La défenſe d'Athenes, aſſiégée par les Romains, eſt encore un belle exemple de la facilité qu'il y a à repouſſer des aſſauts. On en trouve le détail dans Appien, qui l'a écrit avec une éloquence, & une exactitude militaire ſi frappantes, que l'on juge aiſément combien il avoit d'expérience & d'intelligence du métier des armes. Il s'agiſſoit de ce fameux mur du Pirée, dont nous avons parlé ſi ſouvent, & auquel Sylla fit donner un terrible aſſaut: y ayant fait breche, toute la valeur

Romaine ainſi que le nombre & l'ordonnance de ſes troupes, ne put vaincre l'opiniâtre réſiſtance des Athéniens, qui avoient pour eux l'avantage du terrein. Ce peuple vigilant profitant du relâche qu'il venoit de ſe procurer en repouſſant les Romains, conſtruiſit à la hâte un ſecond mur derriere la breche, lequel formant un renterant formidable, engagea Sylla à établir des batteries pour y faire breche, leſquelles furent d'autant plutôt faites, que ce mur étoit nouvellement bâti. Auſſitôt les Romains ordonnent un nouvel aſſaut: mais le terrein n'étant pas plus avantageux que la premiere fois, bien loin de là, puiſque le renterant donnoit lieu d'envelopper les troupes, elles furent repouſſées une ſeconde fois, ce qui lui fit prendre le parti de tourner ſon ſiége en blocus, & de réduire Athénes par la famine, à laquelle elle ne put réſiſter. Si ce Général ſe fût d'abord déterminé à ce parti, il eût épargné une multitude d'hommes qui periront dans les attaques, & une immenſité de dépenſes difficiles à imaginer. Les Anciens qui raiſonnoient, & ſentoient de quelle conſequence il eſt d'ôter à l'ennemi toute idée de préférer les blocus aux attaques de vive force, avoient accoutumé de pourvoir leurs places d'une grande abondance de vivres, & pour trois ou quatre années. Cette réflexion m'engage à critiquer la méthode d'à préſent, que nous avons vû pratiquer conſtamment, pour l'approviſionnement d'une place. On ſe regle à peu près ſur le temps qu'elle doit tenir de tranchée ouverte; cette maxime eſt ſujette à deux grands inconveniens; l'un quant à la défenſe, car elle borne tout le talent d'un Gouverneur, ainſi que le courage de ſes troupes à un temps limité, & lui interdit toutes les ruſes & les nouvelles chicannes qui le meneroient très-ſouvent beaucoup plus loin que ſes vivres, ſi on eſt bien perſuadé qu'une breche n'eſt point une raiſon de capituler.

Le ſecond inconvénient arriveroit toûjours, ſi un ennemi inſtruit du peu de vivres qu'il y a dans la place, & du long temps qu'il employera à la prendre, étoit aſſez ſage pour préferer le blocus à un ſiége plus brillant, mais infiniment plus diſpendieux en hommes & en argent.

Landau n'a jamais été approviſionné pour plus de quatre mois: ſi l'ennemi l'eût bloqué, que n'eût-il pas gagné? C'eſt là une de ces places, ainſi qu'un Straſbourg, un Lille, un Berg.e, qui étant hors de la ligne de communication, devroient toûjours êtres approviſionnées, au moins pour dix-huit mois, par un Miniſtre ſage & éclairé, qui ne meſure point les vivres ſur la réſiſtance moderne, dont il faut eſpérer que l'on ſe corrigera, ſi on met dans la place des hommes.

J'ai vû demander par un Commandant, trois mois de vivres ſeulement pour une place très-forte, & très-importante; je crois que ſans lui faire tort, on pouvoit conclurre, qu'il ne vouloit tenir tout au plus que trois mois.

Avant de finir cet Article, puiſque nos réflexions nous ont rapproché de nos jours, je ne veux point omettre le fameux aſſaut donné par le Prince d'Orange aux chemins couverts, aux breches & à tous les forts des châteaux de Namur, le 30 Octobre 1695. M. le Maréchal de Boufflers auſſi courageux, auſſi inté-

pide qu'il étoit honnête homme & bon citoyen, s'étant jetté dans la place, en rendit la défenſe auſſi admirable qu'aucune défenſe moderne, & elle eût égalé celle que nous citons des Anciens, ſi cet habile Chef eût eu ſous lui, un Callimaque, & que ſes Ingénieurs euſſent pû ou euſſent ſongé à ſe pourvoir pour la défenſe des Châteaux, d'arbres avec leurs branches, de poutres, &c. & autres matériaux néceſſaires pour préparer ou défendre les breches; ne s'y en étant point trouvés, la garniſon fut réduite à faire rempart des corps des hommes. Après un feu de canon & de mortier le plus violent qu'on eût vû, les Châteaux étant ruinés, & ouverts de toute parts, après une quantité d'actions de valeur, & de petits combats tous à l'avantage de l'aſſiégé, le Prince d'Orange détermina pour le 30. d'Octobre, un aſſaut général à tous les forts, aux breches & à tout le front du chemin couvert. Jamais de nos jours un appareil d'aſſaut ne fut plus formidable: il n'y fut employé, ni fuſe, ni mines, ni fougaſſes, tout fut à la franche guerre, & corps à corps. Le chemin couvert déja ruiné par le canon, ne put réſiſter longtemps: malgré l'audace & la valeur des troupes, elles furent obligées à le céder. Tout auſſi-tot, l'aſſaut fut donné à toute la breche, l'ennemi eut de l'avantage à quelques unes & pénétra: mais ce fut pour être repouſſé avec plus de perte par les troupes de réſerve. Cet aſſaut mémorable ayant duré depuis onze heures du matin juſqu'à quatre heures après midi, avec une perte effroyable des aſſiégeans, ils furent repouſſés de toutes parts, & ne purent conſerver que le chemin couvert. Comme ils ſe préparoient à recommencer bientôt, la garniſon épuiſée n'étant plus en état de réſiſter, M. de Boufflers capitula, mais avec la gloire d'avoir fait connoître à ſon ennemi, qu'il eſt auſſi aiſé à des François de repouſſer des aſſauts, qu'il le fut jadis aux nations les plus belliqueuſes, & qu'il ne leur manque que des Chefs auſſi habiles & auſſi fermes pour ſurpaſſer tout ce que l'Antiquité a de plus célebre.

Au rapport des ennemis même, cette place leurs coûta infiniment plus d'hommes que la bataille la plus meurtriere.

ARTICLE XV.

Suite de l'Article précedent.

PArmi la quantité d'exemples des défenſes obſtinées & intrépides des Anciens, celle des Saméens contre le Conſul M. Fulvius doit trouver ici ſa place; c'eſt de Tite-Live que je la tire, en voici les termes. *Le Conſul fit approcher le bélier des murailles, & les autres machines, dont il s'étoit ſervi au ſiége d'Ambracie, & on les battit par deux endroits: mais les Saméens n'oublierent rien de toutes les choſes par leſquelles ils pouvoient, ou repouſſer l'ennemi, ou empêcher leurs travaux. Néantmoins ils réſiſtoient principalement par le moyen de deux choſes; l'une qu'ils élevoient par le dedans une muraille auſſi forte, que celle qu'on abbattoit par le dehors; l'autre qu'ils faiſoient ſans*

ceſſe des ſorties inopinées, tantôt ſur les travaux des aſſiégeans, & tantôt ſur leur corps-de garde; & le plus ſouvent ils avoient l'avantage.

Les ſeuls obſtacles que les Romains purent apporter à ces travaux continuels, furent un corps d'excellens frondeurs qui incommodoit extrêmement les travailleurs; malgré cela ce petit nombre d'hommes ſoûtint quatre mois d'un ſiége régulier.

Quoi que les Anciens nous fourniſſent de grand & de courageux, nous avons parmi les Modernes un exemple plus brillant, plus ſingulier, & qui doit encourager les militaires par la certitude que les hommes ſont encore capables de ces grandes & courageuſes entrepriſes, car ceci ne ſauroit s'appeller une ſimple défenſe, puiſque l'on y va voir l'aſſiégé ſe retirer de la breche, comme pour mettre plus d'égalité dans le combat. Le trait eſt tiré de la défenſe de Belgrade par Huniade, aſſiégé par Mahomet II. Il eſt rapporté dans l'hiſtoire de cet Empereur en ces termes. *Dès le matin du troiſieme d'Août les deux parties ſe mirent en état d'agir, & cette grande action fut auſſi remarquable par les ſtratagêmes & les contre-ruſes, que par la force. Mahomet ayant cru cacher le deſſein de l'aſſaut aux Chrétiens, & leur faire expliquer mal le tumulte & les mouvemens de ſon camp, pendant la nuit, avoit fait courir le bruit d'un grand détachement qu'il devoit envoyer dès le matin en Hongrie, pour ravager le pays dénué de gent de guerre. Huniade averti de ce qui ſe paſſoit, contrefit le crédule; & comme s'il n'eût pas appréhendé l'aſſaut pour ce jour-là, il fit retirer à une petite diſtance de la breche, les troupes deſtinées à la défendre, les tenant ſous les armes dans les poſtes les plus proches. Pendant cette artificieuſe & réciproque négligence, la pointe du jour parut, & les aſſiégés virent avec effroy le Sultan qui faiſoit avancer les Janiſſaires en bon ordre, animant les plus braves, & frappant les plus pareſſeux. Capiſtran, ſecondé d'un autre Religieux Cordelier, nommé Jacques Picentin, & ſuivi des plus zélés du Clergé, couroient dans les rangs des Chrétiens, & le Crucifix à la main, les exhortoient à faire leur devoir. Les Turcs crurent en effet les avoir ſurpris, car la breche fut défendue mollement; de ſorte que beaucoup de ces Infideles trouverent le moyen de ſe jetter dans les rues, où ils ſe diſperſerent en déſordre, s'imaginant courir à un pillage aſſuré: mais le vigilant Huniade, les voyant engagés, coupa leur marche, faiſant avancer d'un côté la garniſon du Château qui ſe fortifia ſur la breche, tandis que d'autre part les troupes de la ville les enfermoient, en chargeant les uns de front, & prenant les autres en queue. Les Turcs combattoient avec obſtination, & firent changer pluſieurs fois de face à la fortune. Ils planterent pluſieurs fois leurs drapeaux en pluſieurs endroits: cependant les plus prudens d'entre les Turcs s'étant ralliés, ſe retrancherent ſur le rempart, & donnerent à Mahomet l'occaſion d'un nouveau ſtratagême; car il envoya de nouvelles troupes au combat avec ordre de plier, ſi elles trouvoient beaucoup de réſiſtance, & d'attirer l'ennemi par une fauſſe fuite dans un poſte caché, où il mit un corps conſidérable.*

C'eſt la découverte de cette derniere ruſe, qui fut le ſujet de la fameuſe ſortie générale dont j'ai fait mention ailleurs.

Cette diſpoſition pour ſoûtenir un aſſaut, paroîtra haſardeuſe & très-téméraire à bien des perſonnes, & je la trouve telle. Ce n'eſt pas tant d'attendre l'ennemi en arriere de la breche, que je trouve haſardeux, que de le laiſſer pénétrer dans la confiance de le couper en deux; il ſeroit fort à craindre que la plûpart des troupes n'en priſſent de l'épouvante, ce qui gâteroit tout. Le tumulte, l'alarme, les cris du Vainqueur, ſont des évenemens impoſans; & il faut bien être aſſûré de l'intrépidité d'une garniſon pour compter ſur elle dans une pareille circonſtance. Nous devons croire pour la réputation d'Huniade, qu'il avoit une garniſon remplie de valeur, de mépris de l'ennemi, & de confiance en leur Chef, & que le débouché de la breche étoit raboteux, étroit & de difficile accès, ce qui diminuoit ſûrement de beaucoup le riſque de ce ſtratagême. Comme cette ruſe étoit à coup sûr inconnue alors, elle devoit d'autant mieux réuſſir. Je ſuis dans cette opinion pour les aſſauts, que c'eſt l'occaſion de la guerre, où il eſt plus aſſûré de feindre & de ruſer dans la défenſe: comme c'eſt l'action la moins pratiquée, l'ennemi y eſt toûjours nouveau, & toûjours prêt à donner dans les piéges dont l'expérience ſeule peut garantir.

Avant de quitter les aſſauts, je crois que c'eſt ici la place de rappeller un trait de notre Auteur qui a quelque rapport à ceux que nous raſſemblons, quoique le dénouement eût tout une autre cauſe, & un autre effet. Il eſt tiré du cinquieme livre de Polybe.

Tout étant prêt, dit-il, *pour le ſiége de Palée, Philippe place ſes batteries de baliſtes & de catapultes aux endroits, d'où l'on voyoit mieux ſur les aſſiégés, harangue ſes Macédoniens, & fait approcher ſes machines. On commence à creuſer ſous les murailles, & l'ardeur des Macédoniens eſt telle, qu'en peu de temps la mine eſt pouſſée à deux arpens. Alors le Roi s'approchant de la ville exhorta les habitans à la paix: ou n'en étant point écarté, il fit mettre le feu aux morceaux de bois, dont le mur percé étoit ſoûtenu; & cette partie de muraille étant tombée toute à la fois, l'infanterie légerement armée, que commandoit Leontius, eut ordre d'entrer la premiere par cette breche, trois jeunes ſoldats l'avoient déja franchie: mais Leontius, fidele à la parole qu'il avoit donnée à Apelle, les détourna de paſſer plus avant. Comme il avoit auſſi gagné & corrompu les premiers Officiers, & que lui-même loin d'agir avec rigueur, vouloit qu'à ſa maniere de combattre, les aſſiégés cruſſent qu'il avoit peur, il fut battu & repouſſé avec grand meurtre de ſes gens, dans l'occaſion du monde la plus belle, de finir glorieuſement cette entrepriſe. Le Roi voyant les Chefs épouvantés, & les ſoldats tout criblés de bleſſures, leva le ſiége.*

On découvre dans ce trait un Roi plein de courage, qui veut employer la ruſe en même temps que la force, mais qui eſt trahi par des Chefs vendus à ſon Miniſtre. Ces exemples devroient être auſſi connus qu'ils ſont fréquents: peut-être que la honte, l'infamie & la baſſeſſe de pareilles manœuvres, étant à découvert, pourroient en retenir pluſieurs.

Un Officier Eſpagnol étant déja avancé en âge, m'a raconté, & dit avoir vû un trait pareil, quant aux

circonſtances extérieures, mais qui pouvoit être l'effet de la lâcheté, tout comme celui-ci le fut de la trahiſon.

Un Général peu du goût de ſes troupes (car ſouvent elles prennent en averſion leur Chef ſur les plus légers prétextes, un air un peu trop ſévere, quelques hauteurs déplacées, l'opinion de la fierté, ſuffiſent ſeuls pour indiſpoſer contre un Chef, d'ailleurs eſtimable) celui-ci, dis je, ayant aſſiégé Dénia dans le Royaume de Valence, cette petite ville, à l'aide d'une garniſon peu nombreuſe, à laquelle ſe joignit une bourgeoiſie opiniâtre, ſoûtint le ſiége, & ſe préparoit même à recevoir l'aſſaut, lorſque la breche ſeroit praticable: l'on ignore avec quelle précaution elle l'attendoit, puiſque perſonne ne parut ſur la breche. Les troupes étant commandées, les diſpoſitions faites, le Général ſans les avoir prévenus par le moindre diſcours flatteur, ni encouragé comme cela eſt preſque toûjours néceſſaire, ne leur fit d'autre harangue que le mot, Marche, auquel il ne fut, ni répondu, ni obéi. Ce Général, frappé ſans doute d'un trait ſi inattendu, ſans eſſayer lui-même de ſe mettre à la tête, ni de vaincre cette réſiſtance à ſes ordres, prit le parti de lever le ſiége à l'imitation de Philippe.

Je ſuis étonné qu'il ne prit pas celui de continuer ſes logemens & ſes ſappes, & de ſe loger pié à pié ſur une breche, où il ne paroiſſoit perſonne; peut-être que ſes troupes, plus dociles à ces travaux, moins riſqueux que l'aſſaut, l'euſſent également rendu maître de la place: mais comme il eſt très-aiſé en écrivant d'imaginer ce que l'on auroit fait en telle ou telle occaſion, il faut obſerver que dans l'action, cette facilité ceſſe, & que les partis vûs de loin comme les meilleurs ne ſont pas toujours tels dans l'occaſion, ni ne ſont point auſſi aiſés à prendre, ni à appercevoir.

Il réſulte de tout ce que nous venons de raſſembler ſur les aſſauts, que ſans le courage, les ruſes, les talens, la fertilité en expédiens, le genie & la fermeté, l'on ne ſauroit faire une belle défenſe. Sans la premiere, & la derniere de ces qualités, les autres ſont inutiles; mais auſſi un Gouverneur, & un Général, n'ont pas beſoin d'un courage auſſi grand que le ſimple grenadier, puiſque leur état n'eſt pas de s'expoſer journellement comme eux, mais il leur faut bien plus de fermeté & de force d'eſprit, qu'à ceux qui leur ſont ſubordonnés, puiſqu'ils la doivent communiquer à leur garniſon, ou leurs armées, par leur ton, leur air, leurs paroles, & toute leur conduite. D'où vient ne voyons nous plus de ces belles défenſes d'autrefois? les hommes ſont-ils moins courageux? en général ils ſont plus inventifs, plus ingénieux; mais il ſont moins bien commandés, l'émulation n'eſt plus excitée par la certitude de la recompenſe, l'application ne ſuffit plus pour mériter les grades, la faveur les donne, & elle ne donne point les qualités du commandement à ceux qu'elle rend Chefs des autres. Quand on verra le genie, l'application, les talens, & le mérite ſeuls procurer les commandemens, on reverra de ces actions belles & dignes des Anciens, qui n'admettoient ni ordre de tableau, ni protection.

Leur grande maxime contre les

aſſauts étoit les doubles retranchemens, en tentrant, derriere les breches des foſſés, pour couper la communication de droite & de gauche de la breche au rempart; des retranchemens à l'entrée des rues, fraiſés & paliſſadés avec de bons foſſés; des parapets ſur le toit des maiſons pour y placer des gens de traits; des creneaux à ces mêmes maiſons dont même ils terraſſoient le bas contre le bélier & autres machines; grandes proviſions d'armes de longueur, & des corps de troupes dont la tête étoit compoſée de ſoldats d'élite, & qu'ils faiſoient combattre ſur beaucoup plus de profondeur que de front, pour réſiſter aux eſpeces de colonnes qui montoient aux breches.

Avec ces ſages précautions, ils ne craignoient pas les évenemens d'un aſſaut malheureux, puiſque leur retraite, & à la derniere extrémité, leur capitulation étoit aſſûrée, derriere leurs coupures & leurs baricades. C'eſt dans des ouvrages de cette eſpece que les Lacédemoniens trouverent leur ſalut dans Lacédémone, ville ouverte de toutes parts, que Pyrrhus, Roi des Epirotes, crut emporter d'emblée. Il étoit arrivé devant cette ville dans un moment où la jeuneſſe Lacédémonienne étoit ſortie pour une expédition. Il arriva à l'entrée de la nuit, & remit ſon attaque au lendemain: ce peuple, de femmes, de vieillards, intimidé d'abord, eût peut-être ſuccombé ſous un effort prompt: mais la nuit ayant diſſipé cette terreur, ces généreux habitans travaillerent à ſe retrancher avec tant de ſuccès, qu'au jour Pyrrhus fut par-tout repouſſé & battu; Ptolomée, ſon fils, y fut tué; lui même chargé dans ſa retraite par une ſortie des aſſiégés, fut entierement défait par les troupes d'Areüs qui accouroient au ſecours de la ville.

Le travail des Lacédémoniens eſt très-conſidérable, & l'étendue qu'il devoit avoir, m'engage à penſer qu'ils ne firent que retrancher les têtes des rues & creneler les maiſons. Plutarque eſt d'avis que ce retranchement fut conſtruit de chariots enterrés juſqu'aux moyeux des roues, & de foſſés par devant. Les femmes furent employées aux travaux, dont Plutarque prétend qu'elles firent la troiſieme partie; elles s'y comporterent en vraies héroïnes, & juſtifierent par leur conduite le goût qu'elles ont de tout temps témoigné pour la valeur, & pour les hommes en qui elles ont reconnu beaucoup de courage. Leur exemple, & l'envie de mériter leur eſtime, dût en inſpirer beaucoup aux hommes, & fit voir à Pyrrhus, auſſi-bien qu'à la poſtérité, qu'il ne faut jamais remettre au lendemain les actions que l'on peut terminer ſur le champ; c'eſt à la guerre une maxime ſûre & conſtante, qui rend ceux qui s'en éloignent fort peu dignes de loüanges, quand même le ſuccès auroit couronné leur retardement.

ARTICLE

ARTICLE XVI.

Des Capitulations des Anciens.

IL ſeroit à deſirer que Grotius ou quelque autre Auteur d'autorité eût traité en particulier des capitulations, & eût donné touchant leurs interprétations, & la bonne foi, des lois qui paſſaſſent pour conſtantes, & puſſent préſerver le plus foible de la fraude & des ſupercheries qu'exercent aſſez ſouvent les plus forts, ſur le prétexte de paroles équivoques, ou du moins prétendues telles. Au défaut d'un ouvrage auſſi utile, je me bornerai à rapporter pluſieurs exemples, qui malgré la bonne foi ordinaire des Anciens à exécuter leurs traités, nous ont été laiſſés par eux-mêmes, & nous feront voir des détours groſſiers, & des fraudes manifeſtes.

Dans les interprétations données à des mots, chacun ſentant en lui-même tout ce que ces exemples ont d'odieux & de révoltant, peut partir de cette voix intérieure pour ſe former une loi d'équité & de bonne foi dans l'exécution des capitulations, qui doit être plus forte que toutes les autorités anciennes & modernes. C'eſt en partant de ce principe, que je crois que l'on ne doit point héſiter de ſuivre à l'égard des capitulations ce que Grotius preſcrit en général au ſujet des conventions que l'on fait avec un ennemi. Il dit, *qu'elles doivent être gardées avec une ſolidité inviolable, ſans dol, ni malice, & ſelon le vrai ſens que l'on donne aujourd'hui à des paroles.* Et plus loin : *La regle de la vraie interprétation des paroles s'établit ſur la préſomption de la volonté tirée d'indices les plus probables qu'il eſt poſſible. Ces indices ſont de deux genres ; les paroles & les autres conjectures. On conſidére cet conjectures ou ſéparément d'avec les paroles, ou conjointement avec elle. S'il n'y a aucune conjecture qui détourne les paroles, il faut les entendre dans le ſens qui leur eſt propre, non ſelon la grammaire, en s'attachant à leur étymologie, mais ſelon l'uſage populaire.*

Ce même Grotius dit de la ſortie d'une ville, lorſqu'une garniſon capitule & ſe rend, *qu'elle doit s'entendre, en ſorte qu'il y ait ſûreté par les chemins, & non pas de la maniere qu'Alexandre l'interpréta, lorſque*, dit Polyen, *ayant aſſiégé un poſte très-fort dans les Indes, ceux qui le défendoient, ſoit par foibleſſe ou par néceſſité, demandérent à parlementer. Alexandre leur permit de ſe retirer avec leurs armes ; ils ſortirent donc, & la premiere journée ils allerent camper ſur une hauteur, où ils poſerent des ſentinelles. Le Grec les ſachant là, tira avec ſon armée du côté où les Indiens étoient campés, & les inveſtit de toutes parts. Ces pauvres gens crierent à l'injuſtice, & lui oppoſerent la parole donnée.* Alexandre leur répondit : Il eſt vrai que je vous ai donné parole, pour vous retirer d'où vous étiez : mais je ne vous ai pas promis de ceſſer de vous pourſuivre.

L'injuſtice de cette interprétation eſt aſſez ſenſible, pour ne pas s'y arrêter davantage. *Dans un partage de navires*, continue Grotius, *la moitié doit s'entendre de navires entiers, non pas ſciés en deux, ainſi que l'expliquerent les Romains. On doit*

faire le même jugement dans de pareilles choſes. Il faut avoir recours aux conjonctures, lorſque les mots & les phraſes reçoivent pluſieurs ſignifications : de même il faut ſe ſervir des conjonctures, lorſqu'il y a apparence de contradictions dans les Articles d'une convention, afin de les concilier & les accorder, s'il eſt poſſible, les uns avec les autres. Dans tous ces cas, l'obſcurité manifeſte des paroles ſe dévoile par les conjonctures, & quelquefois même, ces conjonctures ſont ſi évidentes, qu'elles ſe préſentent d'elles-mêmes contre la ſignification des paroles les plus reçûes par l'uſage.

Les gens de guerre devroient ignorer l'art de tromper, & fuir avec exactitude les termes qui ſont équivoques, & ont beſoin d'explication. Il faut laiſſer aux gens de chicane, cet art frauduleux, ils en ont beſoin pour s'enrichir : mais un homme d'honneur, & qui fait un métier auſſi noble, ne doit connoître que la bonne foi, & le ſens droit des expreſſions, toutes ſupercheries le deshonorent. Pour les éviter, je voudrois que l'on finît toutes les capitulations par cette clauſe, que les termes ſeront pris dans leur ſens propre & naturel, & le plus favorable aux aſſiégés.

L'extravagance du detour dont uſe ent les Locriens, ne mériteroit guere d'avoir ici place : ils s'obligerent de garder un Traité *autant qu'ils ſeroient*, diſoient-ils, *ſur cette terre, & qu'ils auroient la tête ſur leurs épaules. Ils j tterent de la terre qu'ils avoient mis dans leurs ſouliers, & des têtes d'ail qu'ils portoient ſur leurs épaules, comme s'ils avoient pû par ce moyen ſe dégager de leur ſerment.* Le trait eſt tiré de Polybe.

Polyen rapporte un exemple auſſi ridicule d'une capitulation. *Les Samnites*, dit-il, *par un Traité fait avec leurs ennemis, promirent par ſerment de mettre fin à la guerre, & de ſe contenter en abandonnant leurs entrepriſes, d'ôter un ſeul rang de pierre tout autour des murs de la ville. Les aſſiégés ne trouverent pas que ce fut grand'choſe, ils y conſentirent. Les Samnites ôterent la premiere aſſiſe d'embas : par ce moyen le mur fut renverſé.* Le même dit que *les Campaniens par un Traité avec leurs ennemis, arrêterent qu'ils leur donneroient la moitié de leurs armes, pour exécuter le Traité comme ils l'entendoient : les Campaniens couperent les armes par la moitié, & ne laiſſerent à leurs ennemis, que les moitiés retranchées.*

Ces différens exemples dont Polyen eſt rempli ſentent la barbarie de ces temps reculés : mais les Romains, peuple plus policé, & plus jaloux de leur gloire, nous ont laiſſé des traits qui ne le cedent point à ceux-ci, & qui doivent diminuer beaucoup de l'opinion que nous avons, ou pour mieux dire, que l'on veut nous donner de leur véritable grandeur.

On lit dans Courtin, dans ſa table de Grotius, que *les Romains avoient accordé aux Carthaginois, par un Traité, qu'ils ſeroient libres, & ils l'avoient exprimé par ces mots, Carthage ſera libre ; ſtipulant de leur part, que les Carthaginois leur donneroient 300 ôtages, & qu'ils rendroient les armes. Les Carthaginois ayant exécuté ce Traité, les Romains leur ordonnerent quelques temps après, de ruiner leur ville de Carthage, & d'en tranſporter les maiſons, c'eſt à-dire, la nouvelle ville, à dix mille de la mer. Les Cartha-*

ginois allegueront pour s'en défendre, leur Traité par lequel ils étoient déclarés libres. Les Romains chicannoient le mot de Carthage, & l'Auteur dit, *que c'étoit une pure ſupercherie de la part des Romains, parce que le mot de Carthage qu'ils prétendoient ne devoir ſignifier que les Bourgeois, & non pas la ville & les maiſons, puiſqu'on ne dit pas des maiſons qu'elles ſeront libres, ſignifioient effectivement ſelon l'uſage ordinaire de ce terme, & la ville & les habitans, leſquels ayant été déclarés libres, ne pouvoient pas être forcés à changer leur ville d'aſſiette.*

Etoit-ce là agir de bonne foi ? & que doit-on penſer d'un Sénat des Romains qui employe pareil ſophiſme, pour ruiner un peuple ſoûmis, & ſe délivrer de la crainte qu'il leur avoit inſpirée tant de fois ? C'eſt pourtant de ces mêmes Romains, que tous les écrivains nous vantent avec tant de ſoin la nobleſſe, & la grandeur d'ame.

Annibal penſoit bien différemment, malgré ce que Valere-Maxime a écrit de lui, plus par animoſité que par raiſon. Ce célebre Chef *aſſiégeoit Salamanque en Ibérie, ville conſidérable ; il traita avec les habitans, & promis de lever le ſiége, pourvû qu'on lui donnât 300 talens d'argent & autant d'ôtages. Ils n'exécuterent point la convention ; Annibal revint y mettre le ſiége dans le deſſein de la prendre d'inſulte. Les barbares épouvantés d'une telle réſolution, ſupplierent qu'il leur fût permis de ſortir avec un ſeul habit, & leurs femmes, à condition de laiſſer leurs biens, leurs armes, & leurs eſclaves. Les femmes ſortirent avec les hommes, elles avoient caché des épées dans les plis de leurs robes, les ſoldats d'Annibal ſe mirent à piller la ville ; les femmes donnerent à leurs maris les épées, & quelques-unes même s'en ſervirent courageuſement, & attaquerent conjointement avec leurs maris les Carthaginois acharnés au pillage ; il y eut de ces habitans de pris, & d'autres qui furent mis en fuite, & un bon nombre de tués pêle-mêle avec leurs femmes. Annibal admira le courage de ces femmes, les rendit à leurs maris, & laiſſa aux uns & aux autres, leur patrie & leurs biens.*

Après une action d'humanité auſſi grande, on ne ſauroit que condamner la partialité & la haine qui paroiſſent dans les écrits de Valere-Maxime, en admirant d'autre part la bonne foi & la clémence de celui qu'il traite de fourbe & de méchant homme.

C'eſt une queſtion de ſavoir, s'il eſt bien d'uſer de repréſailles en fait de capitulation, c'eſt à-dire, après la capitulation ſignée, d'attendre l'exécution pour la repréſaille, ſans prétendre que la repréſaille ſoit abſolument contraire au droit de la guerre. Je voudrois un peu plus de délicateſſe à l'égard de la foi donnée ; & en rigueur, je doute que ces ſortes de repréſailles ſoient ſelon les lois de l'honnêteté, & d'un cœur généreux.

Nous en uſons cependant dans ces derniers ſiecles, & les Anciens nous en ont montré l'exemple. Le Maréchal de Villeroy ayant pris Deinſe & Dixmude en 1695, on prérendit qu'il manqua à remplir les articles de la capitulation de ces deux places.

Le Prince d'Orange aſſiégeoit alors Namur que le Maréchal de Boufflers défendit ſi bien : lors de l'exécution de la capitulation, il fit arrêter ce brave Gouverneur à la

tête de ſa garniſon, & il ne le rendit qu'après qu'on eut tenvoyé les troupes qui avoient éré faites priſonnieres de guerre à la priſe des deux premieres places. Il eſt des cas où l'on ne ſauroit uſer de trop de rigueur, dans la repréſaille d'une capitulation violée; le cas des Samnites à l'égard des Romains, me paroît de ce genre. Les premiers ayant aſſiégé Chaſie où il y avoir une forte garniſon, & ayant tourné le ſiége en blocus, les Romains par le défaut de vivres, capitulerent. A peine furent-ils déhors, que contre la foi donnée, les Samnites les firent battre à coup de verges, & enſuite égorget inhumainement. Le Conſul Junius réſolu de venger ce forfait, marche à cette place, la prend d'emblée, & fait paſſer au fil de l'épée tous les jeunes hommes au-deſſus de quatorze ans. On ne peut pas le taxer d'avoir outré la répréſaille, & je la crois néceſſaire avec les nations qui font mauvaiſe guerre, pour les corriger, & leur apprendre à agir avec plus d'humanité, c'eſt même le ſeul moyen d'en venir à bout.

Pour prevenir toutes difficultés & toutes repréſailles dans les capitularions, je crois qu'il eſt prudent d'y inſérer, que rien de tout ce qui compoſe la garniſon, & de ce qui eſt compris dans la capitulation, ne pourra être ſujet à repréſailles ſous quelques prétextes que ce puiſſe être. Et un Gouverneur qui capitule, inſtruit par tous les évenemens connus, & les exemples que nous citons, ne ſauroir être trop *exact*, dit le Pere Daniel dans ſon hiſtoire de la Milice Françoiſe, *à peſer les termes, pour n'y laiſſer aucune équivoque qui puiſſe donner lieu au Général ou au Commandant de chicanner dans l'exécution.....*

Dans l'article où l'on marque le lieu auquel la garniſon doit être conduite, on ne manque point de marquer qu'elle y ſera menée par le plus court chemin, ou par un autre que l'on ſpécifie. Ce qui arriva en 1638. ſous le regne de Louis XIII. continue-t-il, *a fait qu'on a toûjours été depuis attentif ſur ce point. M. de Manicamps, Maréchal de Camp, & M. de Bellefond, Meſtre de Camp, furent attaqués dans le fort du Bac, proche S. Omer par le Général Picolomini: ils ſoûtinrent pluſieurs aſſauts, dans leſquels ils tuerent neuf cens hommes aux aſſiégeans; enfin ne pouvant plus tenir, ils capitulerent. Un des articles de la capitulation, étoit qu'ils ſeroient conduits en France. Il fut obſervé: mais on les conduiſit à travers les Pays-bas par le Luxembourg. Ils s'en plaignirent: mais on ne donna point d'autre réponſe, ſinon que ceux qui donnent la loi, ont droit d'interpréter les articles indéterminés qui ne ſont point aſſez éclaircis.* Picolomini n'avoit nulle repréſaille à citer pour excuſer ſa conduite; & je trouve cette ſupercherie peu convenable, vû qu'il n'eſt point d'article d'une capitulation, dont l'on ne puiſſe forcer le ſens pour en prendre occaſion de vexer un ennemi, qu'il eſt d'autant plus mal de tromper, qu'il s'eſt ſoûmis de bonne foi. Je crois qu'il n'eſt pas hors de propos de traiter en paſſant ce que l'on doit faire, & à quoi oblige le terme de diſcrétion, lorſque l'on force une garniſon à ſe rendre à cette condition. Sans vouloir, non plus que dans ce qui précéde, m'ériger en Légiſlateur ni en juge dans cette matiere, je me contenterai d'expoſer le ſen-

timent de Grotius & des Anciens, citant auſſi des exemples capables de reveiller le témoignage intérieur que, je crois que l'on doit conſulter.

Il faut, dit Grotius, donner quartier à ceux qui demandent la vie, ou dans un combat ou dans un ſiége. Arrien prétend que les Grecs en uſoient ainſi, & il part de cette ſuppoſition pour blâmer les Thébains qui avoient égorgé des ennemis qui s'étoient rendus. Il les accuſe d'avoir agi contre la coûtume des Grecs; Thucydide dit la même choſe : *Nous nous ſommes mis ſous votre puiſſance de notre propre mouvement, en vous tendant les bras. Et cela étant, vous ſavez que ce n'eſt pas la coûtume des Grecs de tuer ceux qui ſe ſont ainſi rendus* Diodore de Sicile fait parler de même les Sénateurs de Siracuſe, diſant *que c'eſt une action d'un grand courage de pardonner à ceux qui ſe jettent à nos piés.* Et Sopater, *que l'uſage de la guerre eſt de donner la vie aux ſupplians.*

Ce ſont là les loix de la généroſité, de l'équité & de l'humanité. Tuer ceux qui ſe rendent, dit Tacite, c'eſt une grande cruauté, & par là même, Alexandre, ce Héros de la Grece, a dû être taxé de cruel & de ſanguinaire : il a acquis ces deux titres par ſa ſeule action du Rocher, où il prit Arimaze Sogdien. L'ayant fait eſcalader, & ayant fait appercevoir à Arimaze des troupes dans les extrémités des hauteurs qui le dominoient, cette vûe frappa tellement ce Chef, qui n'avoit pû juſques-là être flechi, qu'il ſe détermina à abandonner le Rocher à Alexandre. Il demanda d'abord d'avoir la vie ſauve, lui & les ſiens : mais Alexandre ne voulant entrer en aucunes compoſitions, Arimaze ſortit lui-même à la tête des ſiens, & vint ſe rendre au vainqueur, dont il implora la clémence. Ce Monarque peu touché de leur ſoûmiſſion, les fit tous battre de verges, puis attacher en croix au pié même du Rocher.

Aſſûrément ce trait n'eſt ni légitime, ni ſenſé, ni digne d'un héros : il ne peut être regardé que comme une barbarie odieuſe. Ces peuples & leur Chef s'étoient défendus avec valeur & obſtination, pour garder la foi à leur Prince; & rien n'autoriſoit Alexandre à cette ſévérité. Grotius convient qu'un traitement pareil n'eſt légitime que lorſqu'un crime le précede; *tel* dit-il, *qu'un juſte juge le croiroit digne de mort, ainſi que nous voyons arriver quelquefois, lorſqu'on fait paſſer par le fil de l'épée des priſonniers de guerre, & autres que l'on a pris à diſcrétion, ou que l'on refuſe de recevoir à condition de la vie; parce que, par exemple, encore qu'ils fuſſent perſuadés eux-mêmes de l'injuſtice manifeſte de la guerre, ils n'auroient pas laiſſé que de demeurer ſous les armes; parce qu'ils auroient déchiré la réputation de leurs ennemis avec les derniers outrages, ou parce qu'ils auroient violé leur ſerment, ou quelques droits des Gens comme ſeroit celui des Ambaſſadeurs; ou enfin parce qu'ils ſeroient transfuges ou fugitifs.*

Alexandre, dit Poſſanius dans Grotius, *ne ſe mettoit pas fort en peine de manquer de parole en toutes occaſions; en ſorte que perſonne n'a jamais fait moins de compte de la bonne foi que lui.* Cependant il ſe corrigea de ce vice & même de ſa cruauté, par le conſeil de ſes

amis qui lui firent ſentir que les maſſacres qu'il avoit ordonnés dans certaines villes des Indiens qui s'étoient bien défendus, avoient fort indiſpoſé ce peuple contre lui, & qu'ils le regardoient comme un brigand & un meurtrier. Il changea de conduite, & donna quartier dans la ſuite aux Myleſſiens, parce qu'il les avoit reconnus braves, & fideles à leur parti.

Salluſte prétend que c'eſt une action contre les lois de la guerre, c'eſt-à-dire, contre l'équité naturelle, & contre les lois des peuples policés, que de faire périr ceux qui ſe rendent à diſcrétion. Je ſuis ainſi que lui de l'avis de Lactance, qui dit dans Grotius, *que l'on pardonne aux vaincus, & que la clémence trouve place au milieu des armes.* Le même Auteur cite un beau mot d'Ariſtide à ce ſujet: *C'eſt aux hommes de notre naturel de forcer par les armes ceux qui leur réſiſtent; mais auſſi de traiter humainement ceux qui ſe rendent.* Nos loix militaires ſont fondées ſur les mêmes ſentimens: & quoi que l'on exalte en tout les Romains, je trouve que nous les ſurpaſſons en douceur & en humanité. Ils s'en éloignoient beaucoup, ſelon moi, en rendant eſclaves tous les priſonniers de guerre, tous ceux qui ſe rendoient à diſcrétion, & même les habitans des villes priſes à ces conditions. Ils pillerent & raſerent Sutricium; à la bonne heure c'étoit l'aſile des révoltés: mais Tite-Live ajoûte, *On ne comptoit point entre le butin ces quatre mille hommes qui s'étoient rendus. Quand le Conſul triompha, il les fit mener en pompe devant ſon char, & enſuite les ayant fait vendre, il en revint dans l'épargne une ſomme de deniers. Il y en a qui ont écrit que tous les priſonniers étoient eſclaves, & pour moi je le croirois plus facilement, que de croire qu'on eût vendu des perſonnes qui s'étoient rendues d'elles-mêmes.*

Tite-Live en blâmant cette action, ne fait pas attention que les Romains ont agi de même dans une grande quantité d'occaſions ſemblables.

En géneral le mot de diſcrétion doit exclurre la mort, puiſqu'il ſeroit bien plus glorieux, plus utile & plus doux pour ceux qui ſe rendent, de périr les armes à la main, que de s'expoſer à perir de ſang froid par les mains du vainqueur; & il y a de la lâcheté à uſer auſſi cruellement de ſon pouvoir. Quelquefois dans le cas de rébellion, où les exemples peuvent être néceſſaires; ce mot emporte la mort de quelques coupables, mais ne peut jamais s'étendre à tous.

Rapin-Thoiras rapporte une capitulation dans le genre de celle dont nous parlons, dont le récit eſt touchant, & montre tous les droits de l'humanité, ſur des cœurs grands & ſenſibles. Edouard aſſiégeant Calais en 1347. cette place s'étant défendue au delà des regles preſcrites, par l'eſpérance d'un ſecours qui n'arriva point, mit les défenſeurs dans le cas d'avoir recours à la diſcrétion de ce Prince, qui promit la vie aux habitans & aux ſoldats, à l'exception *de ſix principaux bourgeois pour les ſacrifier à ſa vengeance, laiſſant aux habitans la liberté de choiſir eux-mêmes les victimes. Cette rigueur cauſa une extrême conſternation dans la ville; il n'étoit pas facile de faire le choix de ces ſix perſonnes; cependant il n'y avoit point de temps à perdre. L'hiſtoire ne doit point paſſer ſous ſi-*

lence la généreuſe action d'Euſtache S. Pierre, l'un des principaux habitans de cette ville. Ce bon citoyen voyant la crainte & le déſeſpoir peints ſur le viſage de ſes compatriotes, s'offrit volontairement d'être l'un des ſix que le Roi d'Angleterre demandoit. Une magnanimité ſi peu connue toucha tellement le reſte des habitans, qu'il s'en trouva bien-tôt cinq autres, qui à l'exemple de celui-là, ſe dévoüerent pour le ſalut de leurs citoyens. Ces ſix illuſtres bourgeois réſolus d'appaiſer la colere du vainqueur, par le ſacrifice de leur vie, ſortirent piés nus, en chemiſe, la corde au col, & allerent lui préſenter les clés de la ville. Ils le trouverent tellement irrité que malgré l'interceſſion du Prince de Galles, & des principaux Seigneurs de la Cour, il ordonna qu'on les menât au ſupplice: mais s'il eût aſſez de fermeté pour refuſer cette grace aux inſtantes prieres de ſon fils, il ne put trouver dans ſon cœur la même dureté pour la Reine. Cette bonne Princeſſe, touchée de l'infortune de ces miſérables, s'étant jettée à ſes piés, les yeux baignés de larmes, lui demanda leur grace au nom de Jeſus Chriſt. Quelque réſolution qu'il eût priſe, il ne put voir à ſes genoux une épouſe qu'il aimoit ſi tendrement, ſans ſentir amollir ſon cœur; & malgré la fermeté dont il étoit armé, il ſe laiſſa vaincre à ſes prieres.

Il fut heureux pour la gloire de ce Prince de s'être laiſſé attendrir, ſans quoi les ſiecles à venir euſſent eu le droit de l'accuſer de barbarie. Eſt-ce donc un droit du vainqueur, que d'immoler à ſa vengeance de braves gens qui ont la fermeté de réſiſter juſqu'au dernier moment? Bien loin delà, je crois qu'il eſt grand, noble & généreux de reſpecter le courage dans ſes ennemis. Il eſt vrai qu'il y a des lois à la guerre qui n'admettent plus de capitulation pour de certains poſtes trop mauvais, qui ont l'audace de réſiſter à une armée royale, & c'eſt ceux-là que l'on ne reçoit qu'à diſcrétion: mais plus la défenſe eſt hardie, plus elle eſt digne d'admiration. Un Commandant n'eſt que dépoſitaire du poſte qui lui eſt confié, & il ne doit le ceder à l'ennemi que lorſqu'il ne peut plus le conſerver à l'ami. Il y a des exemples où l'on a puni les Commandans ennemis qui avoient eu l'audace de défendre ce qu'on appelle une bicoque: mais je ne les regarde point comme ſuffiſans, pour autoriſer à le faire. Quant à l'égard d'une place forte, fut-elle ouverte juſqu'au milieu de ſes rues, on n'a jamais refuſé dans ces ſiecles-ci, une compoſition au Gouverneur, qui, ce me ſemble, doit être d'autant meilleure qu'il a le plus mérité l'eſtime du vainqueur. Les Romains étoient dans l'uſage de ne capituler à des conditions honorables, qu'avant que le bélier eût frappé les murs. C'eſt ce que nous apprend Céſar dans ſes Commentaires, quand il dit, parlant de ceux de Namur, qui avoient demandé à capituler: *Qu'il leur fit réponſe qu'il leur pardonnoit moins par raiſon que par coûtume, & qu'il leur eût accordé leur demande, s'ils ſe fuſſent rendus avant que le bélier eut frappé le mur: mais qu'il n'y avoit maintenant d'accord qu'en rendant les armes.*

Quoi qu'il en ſoit des lois de la guerre à ce ſujet, je crois qu'après une belle & longue défenſe, toute capitulation eſt honorable; & ſi les conditions qu'on vous

impoſe ſont dures, il ſeroit bien plus dur encore de n'avoir pas fait tout ce que l'on a pû pour ne ſe rendre qu'à l'extrémité. Nous ne nous deshonorerons pas moins à rendre trop tôt un mauvais poſte, qu'un bon, dès que nous euſſions pû le défendre davantage.

C'eſt encore une queſtion qui tient à notre ſujet, que de ſavoir ſi l'on doit punir du dernier ſupplice un Gouverneur qui rend une place par lâcheté. Quelques Juris-Conſultes prétendent que non : mais il faut eſpérer pour l'honneur des armes que cette opinion n'ira pas plus loin que chez eux. Il eſt vrai que la poltronnerie n'eſt pas un crime pour les gens dont la profeſſion n'eſt pas d'être brave : mais c'en eſt un pour un militaire, qui a connu ou qui doit connoître ſes engagemens, & qui ne doit point attendre dans un métier libre le moment de ſe deshonorer dès qu'il ne s'eſt pas ſenti aſſez de fermeté pour y remplir ſon devoir.

Quant au droit de punir les Gouverneurs lâches, les Conſeils de guerre l'ont conſtaté bien des fois, peut-être pas aſſez ſouvent : mais celui de 1636. contre un Officier qui avoit rendu lâchement Cerq, & à qui le Roi voulut que l'on coupa le cou, a fait loi en cas qu'il en manque à ce ſujet.

Nous avons vû laiſſer impuni celui qui en 1706. rendit Goyto, après quelques volées de canon, dans le temps que l'on marchoit à ſon ſecours, ainſi que celui qui livra Modene en 1707. par une capitulation, à laquelle perſonne ne ſigna, il fut cependant recompenſé : mais celui qui en 1708. rendit Exile, fut dégradé des armes, avec circonſtance pire que la mort, pour avoir rendu au bout de trois jours une place qui pouvoit tenir un mois de tranchée ouverte. Il étoit moins coupable que les deux premiers, mais il falloit un exemple que tous trois euſſent dû fournir.

Avant de finir cet article, je veux rapporter un trait de la bonne foi de nos ayeux, & de leur religion à tenir leur parole à leurs ennemis.

Le Duc de Normandie aſſiégeant Engoulême en 1346. *le Gouverneur nommé Jean de Norvik, après une longue & très-vigoureuſe défenſe, ſe trouva fort preſſé & fort embarraſſé, parce que les vivres commençoient à lui manquer ; deſeſpérant de ſauver ſa place, il penſa à ſauver la garniſon & ſa propre perſonne : il uſa pour cela d'une ruſe, & ne communiqua ſon deſſein à qui que ce fût. La veille de la Purification de la Vierge, il parut ſur les creneaux tout ſeul, & fit un ſignal de ſon chaperon au corps-de-garde du camp : on lui envoya un Officier à qui il dit qu'il ſeroit bien aiſe de parler au Duc de Normandie, ou à l'un des deux Maréchaux. Le Duc y alla lui-même. Le Gouverneur lui ayant fait une profonde reverence ; ce Prince lui dit en riant, Je vois bien, M. le Gouverneur, que vous voulez vous rendre. Point du tout, Monſeigneur, reprit Norvik ; mais ſachez que vous avez auſſi bien que moi beaucoup de dévotion pour la Sainte Vierge : j'ai penſé à vous prier d'une ſuſpenſion d'armes ſeulement durant la fête de demain ; & qu'il ne ſoit permis ni à vos ſoldats ni aux miens de tirer l'épée pendant tout ce ſaint jour les uns contre les autres ; le Duc le lui accorda volontiers.*

Norvik ayant tiré cette parole du Prince

Prince, fit charger pendant la nuit tous ſes bagages ſur des chariots, & le lendemain matin ſortit à la tête de ſa garniſon marchant vers le camp. Auſſi-tôt les aſſiégeans ſe mettent ſous les armes, croyant qu'il venoit les attaquer. Il fit ſigne qu'il vouloit parler au Commandant du quartier, & lui dit, qu'il ne venoit point pour ſe battre : mais qu'il ſe ſervoit du privilege de la treve accordée pour ce jour-là par le Duc de Normandie; qu'il étoit bien aiſe de ſe promener hors de la place, où il étoit renfermé depuis ſi long-temps; & qu'il étoit perſuadé que le Prince ne violeroit pas la parole qu'il lui avoit donnée le jour d'auparavant. Les Commandans ne laiſſerent pas de l'empêcher de paſſer outre, avant qu'on eût reçû de nouveaux ordres du Prince : on alla auſſi-tôt l'avertir, cela le fit rire, ils m'ont trompé, répondit-il, mais laiſſons-les aller : de par Dieu, contentons-nous d'avoir la ville. Dès le lendemain les Bourgeois demandant quartier, on le leur accorda. Le Duc mit dans la place pour commander, Antoine de Villiers avec une garniſon.

ARTICLE XVIII.

Des conjurations ou cabales ſecrettes, pratiquées dans les places aſſiégées.

CE n'eſt point un évenement fréquent qu'une conjuration dans une place aſſiégée; cependant comme il y en a eu, il eſt bon d'en toucher un mot : je les crois d'autant plus rares parmi les troupes, que je ſuis perſuadé qu'elles ne peuvent émaner que de gens poltrons, lâches & dont l'ame eſt entichée de baſſeſſes, de noirceurs, & de crimes; s'il s'en trouve quelques-uns de ce genre, il eſt bien difficile qu'ils puiſſent réunir un aſſez grand nombre de gens de leur eſpece, pour mener à ſa fin une conjuration qui ne peut jamais être l'ouvrage d'un ſeul.

Il n'en eſt pas de même des conjurations contre l'Etat. Je crois que dans celles-ci, le prétexte du bien public, de la liberté, du ſoulagement des peuples peut émouvoir les grandes ames, & produire des Chefs capables par leurs grands talens, leur courage, leur fermeté, & leur audace, de conduire ces grands évenemens, ſi communs dans l'hiſtoire, & qui n'euſſent point réuſſi ſans toutes les qualités que je donne aux Chefs de pareilles entrepriſes, qui doivent être, ſans contredit, des gens du premier ordre, d'un cœur grand, & au-deſſus de ce que nous appellons communement de grands hommes. Mais dans une place aſſiégée quels ſont ou peuvent être les motifs d'une conjuration, ſi ce n'eſt la poltronnerie qui fait qu'aux depens d'un honneur dont on n'a jamais connu l'aiguillon, l'on cherche à échapper au danger par une prompte reddition? Quand un pareil deſſein a été conçû, à combien faut-il ſe découvrir pour pouvoir le faire réuſſir, & quelle eſpece de complices a le coupable? Des gens de ſon eſpece ſans doute, un nombre de mauvais ſoldats qui ſont ſans ceſſe portés à découvrir le complot par deux puiſ-

ſans motifs pour les ames timides ; l'un l'eſpoir d'une groſſe récompenſe ; & le ſecond l'appréhenſion du ſupplice, ſi l'on vient à être découvert.

Ce ſont ces différentes réflexions qui doivent engager les Gouverneurs, à obſerver les gens en qui ils ont reconnu quelques-uns des vices dont je parle, & parmi les Sergens & les ſoldats, on doit ſe méfier des breteurs ; ce ſont ceux-là qui pour l'ordinaire ſont les plus mutins & les plus lâches dans les actions de guerre, & à qui un traître s'adreſſera plus volontiers, d'autant mieux que pour l'ordinaire ils ont une intelligence & une conſidération dans leur troupe au deſſus des autres ſoldats, tant que leur lâcheté devant l'ennemi n'a point encore éclaré. Deux exemples, l'un des Anciens, l'autre des Modernes, vont nous fournir des réflexions inſtructives ſur cette matiere par le parallele que nous en allons faire : le premier ſe lit dans le premier volume de notre Auteur.

C'eſt dans le récit du ſiége de Lilybée, où parlant des conjurés qui avoient réſolu de livrer la ville aux Romains, il dit que *perſuadé de la ſoûmiſſion de leurs ſoldats, ils paſſent dans le camp des Romains, & font part au Conſul de leurs projets. Un Achéen nommé Alexon, qui autrefois avoit ſauvé Agrigente d'une trahiſon que les troupes à la ſolde des Siracuſains avoient tramée contre cette ville, ayant découvert le premier la conſpiration, en alla informer le Commandant des Carthaginois. Celui-ci aſſemble auſſitôt les autres Officiers, il les exhorte, il employe les prieres les plus preſſantes, pour les engager à demeurer fermes dans ſon parti, & à ne point entrer dans le complot. Il ne les eut pas plutôt gagnés, qu'il les envoya vers les ſoldats étrangers, Gaulois & autres, pour aider à perſuader les premiers ; il leur joignit un homme qui avoit ſervi avec les Gaulois, & qui par là leur étoit fort connu, c'étoit Annibal fils de cet Annibal qui étoit mort en Sardaigne. Il députa vers les autres ſoldats merconaires, Alexon qu'il conſidéroit beaucoup, & en qui il avoit de la confiance. Ces députés aſſemblent la garniſon, l'exhortent à être fidele, ſe rendent garants des promeſſes que le Commandant faiſoit à chaque ſoldat, & les gagnent ſi bien, que les traîtres étant revenus ſur les murs pour porter leurs compagnons à accepter les offres des Romains, on eut horreur de les écouter, & on les chaſſa à coup de pierres & de traits. C'eſt ainſi que les Carthaginois trahis par les ſoldats étrangers, ſe virent ſur le point de périr ſans reſſource, & qu'Alexon qui auparavant par ſa fidélité avoit conſervé aux Agrigentins leur ville, leur pays, leurs lois, & leur liberté, fut encore le libérateur des Carthaginois.*

Il y a grande apparence que la conduite d'Imilcon avant cet évenement, lui ſervit beaucoup à découvrir la conſpiration dont il s'agit ; & le zele d'Alexon avoit ſans doute été encouragé par les careſſes, les libéralités & les attentions, que tout bon Général doit avoir pour les gens de cœur, & de bonne conduite ; c'eſt là la premiere démarche pour empêcher les conſpirations. Alexon l'aborde avec cette confiance qu'il lui avoit inſpirée, & par un ſervice auſſi ſignalé que cette découverte, ſe trouva en quelque façon quitte avec ſon Général. Le ſeul motif de reconnoiſſance & d'attachement, contient les hon-

nêtes gens dans le devoir ; en augmentant le nombre de ſes amis, un Chef travaille bien efficacement pour ſa gloire.

La conſpiration une fois découverte, il paroît qu'Imilcon ſe conduiſit très-bien en aſſemblant les Chefs de ſes troupes, & tout le récit de Polybe me confirme dans ma premiere idée. Ce célebre Carthaginois s'étoit concilié & attaché les Chefs & les gens accrédités dans leurs troupes. On eſt bien fort quand on ne s'écarte point de cette maxime.

Il ne perdit point de temps, autre maxime ; la diligence dans ces ſortes d'occaſions eſt capitale : il employa ſon crédit près des Chefs, ſon éloquence, & toutes les careſſes, les promeſſes, & ſans doute les menaces néceſſaires ; il vint à bout d'éteindre, ou pour mieux dire, d'étouffer cet incendie dès ſa naiſſance, preuve peu équivoque de ſa bonne conduite. Nous allons faire le parallele de la conſpiration moderne dans une place auſſi aſſiégée, & nous partirons de là pour établir des maximes.

Je veux parler de la conſpiration de Trève, lorſque le Maréchal de Crequi après avoit été battu à Conſarbrik un peu par ſa faute, voulant réparer ſa perte, & rétablir ſa réputation, ſe jetta, lui quatrieme, dans Trève pour la défendre contre les Princes de Lunebourg, & le Duc de Lorraine. Il fit des prodiges de fermeté, de valeur & d'habileté, dans cette défenſe, où le terrein fut diſputé pié à pié, pris & repris bien des fois. Un Auteur anonyme rapporte le fait en ces termes : *Le Maréchal, au déſeſpoir que tous ſes efforts fuſſent inutiles, étoit cependant jour & nuit ſur pié à exciter les Officiers à périr plutôt que de ſouffrir que les ennemis s'emparaſſent de la place : mais un nommé Bois-Jourdan, Capitaine dans la Marine, défaiſoit dans un moment ce que le Maréchal avoit fait, remontrant à ſes camarades, pourquoi il étoit ſi acharné à les vouloir faire périr : & enfin il perſuada la plûpart, qui ſe montrerent meilleurs ménagers de leurs vies, tellement que les ennemis ayant attaqué la contreſcarpe, l'emporterent après une médiocre réſiſtance. Cet évenement redoubla la furie du Maréchal de Crequi ; & lui qui ne donnoit de l'argent que rarement, en donna aux ſoldats pour les exciter à reprendre la contreſcarpe. Des Officiers qui n'étoient point encore gagnés par Bois-Jourdan, entreprirent de les mener contre l'ennemi, & le détachement étant fait, ils attaquerent de ſi grande force qu'ils firent plier tout ce qui ſe préſenta devant eux : mais les ennemis s'étant ralliés en même-temps, & étant ſoûtenus par des gens frais, ils retournerent à la charge, & regagnerent le terrein qu'ils avoient perdu.*

Cette action qui avoit coûté aux François plus de quatre cents hommes, avec quelques Officiers, donna ſujet à Bois-Jourdan de recommencer ſes brigues ; & ayant inſinué à pluſieurs, que l'obſtination du Maréchal les feroit tous périr, s'ils n'y donnoient ordre, il leur dit, qu'il falloit traiter avec les ennemis, ſans ſe laiſſer amuſer davantage ; qu'ils avoient aſſez montré qu'ils ne manquoient pas de courage, s'étant défendus comme ils avoient fait dans une méchante place ; qu'une plus longue réſiſtance tiendroit du déſeſpoir, ce qui ne plairoit pas à la Cour ; qu'il vouloit bien que l'on fût brave, mais non pas téméraire ; qu'en un mot cela étoit bon pour un Maréchal de Crequi

qui venoit de perdre une bataille, mais que pour eux qui avoient toûjours fait leur devoir, il leur ſuffiſoit d'avoir fait ce qu'ils avoient fait.

Ces raiſons jointes aux efforts que les ennemis faiſoient tous les jours pour ſe rendre maîtres de la place, porterent la plûpart des Officiers à conſentir aux expédiens que Bois-Jourdan leur propoſoit, qui étoient de députer aux Princes de Lunebourg, & de capituler avec eux. En effet, Bois-Jourdan leur ayant envoyé un tambour, on ſe donna des otages de part & d'autre, tout de même que s'il eût été Gouverneur, & il promit de rendre la place, à condition qu'on laiſſeroit ſortir la garniſon ſans armes, excepté la cavalerie, & les dragons qui emporteroient leurs épées.

Le Maréchal de Créqui ayant quelque vent de ce qui ſe paſſoit, fut trouver Bois-Jourdan ſur le rempart, & feignant d'ignorer la choſe, lui dit que comme il avoit beaucoup de confiance en lui, il le prioit de concourir avec lui de tout ſon mieux à la défenſe de la place; que les choſes n'étoient point encore déſeſpérées; qu'il ſavoit de bonne part que le Roi leur envoyoit du ſecours, & que ſi la place étoit à l'extrémité, il eût eu ſoin de faire ſa compoſition: mais Bois-Jourdan, ſans lui donner le temps d'en dire davantage, lui répondit qu'il avoit fait tout ce qu'il avoit pû tant qu'il y avoit eû de l'eſpérance: que maintenant voyant qu'il n'y en avoit plus, il avoit cru devoir faire ſa compoſition, voyant qu'il s'obſtinoit à les faire perir dans une méchante place; que ſes camarades en étoient d'accord, & qu'ils alloient bien-tôt livrer la porte de la ville, ſelon le traité qu'ils avoient fait avec les Princes de Lunebourg. Le Maréchal de Créqui perdant patience à ſes paroles, mit l'épée à la main, & courut ſur lui pour le tuer; ſur quoi un ſoldat de la compagnie de Bois-Jourdan le coucha en joue: mais le Maréchal lui préſentant le bout de ſon épée, le ſoldat prit la fuite, & Bois-Jourdan de même qui ſauta dans le foſſé. Il ſe ſauva delà dans le camp des ennemis: mais n'ayant pas trouvé qu'on eût pour lui toute la conſidération qu'il eſpéroit, il voulut paſſer en Allemagne, où ayant été reconnu à Stenai, il fut arrêté & transféré à Metz, où il fut mis au Conſeil de guerre, qui le condamna à perdre la tête, ſupplice bien doux pour un ſi grand crime que le ſien, car il étoit inoüi juſqu'alors, & ſur-tout parmi les François, qu'un ſimple Capitaine d'infanterie ſe fût révolté contre ſon Chef, & encore contre un Maréchal de France. Mais ce que l'on peut dire à cela, c'eſt que le malheur de Bois-Jourdan lui avoit fait croire qu'il ſeroit avoüé de la Cour, en quoi il ſe trompoit grandement: car quand même il auroit eu toutes les raiſons du monde, elle n'avoit garde d'autoriſer une déſobéiſſance dont il ſe ſeroit enſuivi trop d'inconveniens.

La ville fut rendue malgré le Maréchal, qui n'ayant pas voulu ſigner à la capitulation des mutins, fut priſonnier de guerre.

La garniſon de Treve fut conduite à Metz, où l'on fit le procès aux Officiers qui étoient complices de la capitulation de Bois-Jourdan, & il y en eût qui eurent le cou coupé, d'autres qui furent dégradés de Nobleſſe eux & toute leur poſtérité. L'on décima auſſi les ſoldats, parce que le Maréchal s'étant adreſſé à eux enſuite de la révolte de Bois-Jourdan, ils avoient refuſé de lui obéir.

Nous avions vû à Lilybée une conſ-

piration découverte, & qui n'eut point d'effet; & nous en voyons maintenant une découverte, un peu tard à la vérité, mais qui eut le ſien malgré la vigueur du Maréchal de Crequi. Ne ſeroit-ce point un peu la faute des meſures qu'il prit pour parer le coup? Son diſcours ſur le rempart à Bois-Jourdan ne paroît pas l'effet d'une mûre réflexion, & a trop l'air d'un premier mouvement pour un Maréchal de France & un Général qui ſe doit, & à ſon rang, une façon d'agir plus décente, & dont l'effet eût été plus ſûr. Si au lieu d'écouter ſon reſſentiment, & de vouloir ſeul être le vengeur d'une trahiſon de cette conſéquence, il eût aſſemblé chez lui le Conſeil de guerre, qu'il y eût fait appeller pluſieurs Capitaines, afin d'avoir occaſion d'y introduire Bois-Jourdan; pour lors l'ayant déféré lui-même comme traître, comme il ne paroît pas qu'aucun Chef de corps ait été du complot, il y a tout lieu de croire que toutes les voies euſſent opiné à faire un exemple ſévere du traître, dont il ne falloit alors point du tout ſuſpendre l'exécution, même la hâter, & la rendre ſecrete, s'il paroiſſoit qu'il fût néceſſaire.

La dignité de Maréchal de France, la vivacité avec laquelle M. de Crequi eût repréſenté l'outrage fait à la valeur, à l'honneur & à la gloire de la nation, & de la garniſon en particulier, ſont des garans preſqu'aſſûrés de la docilité du Conſeil de guerre, qui étant réfléchi, & compoſé de gens non ſubornés, auroit pris le bon parti.

D'ailleurs il avoit encore une voie d'éluder la déciſion du Conſeil de guerre, s'il l'eût craint ou ſoupçonné; l'autorité le mettoit dans le cas de s'en ſervir, c'étoit de ne point aller aux opinions, mais d'annoncer ſimplement, que le crime du ſieur de Bois-Jourdan étant ſi clair & ſi bien reconnu, il avoit fait aſſembler ce Conſeil, pour être témoin de la ſentence qu'il prononçoit devant eux, & qu'il le condamnoit, &c. joint à cette précaution d'avoir le bourreau caché & tout prêt pour l'exécution; c'étoit là le cas de le faire exécuter ſans bruit, & de pendre ſon corps aux fenêtres de la maiſon, afin d'intimider les complices & les faire rentrer dans le devoir. C'étoit le parti le plus court & le meilleur à prendre pour le Maréchal de Crequi, qui par-tout, excepté dans cette occaſion, a acquis & mérité le titre d'un des meilleurs Généraux du dernier ſiecle.

Un crime de cette eſpece ne ſauroit permettre que l'on délibere ou que l'on s'amuſe à chercher de meilleures preuves: dès qu'on a des indices aſſez forts, il faut ſeulement s'aſſûrer ſans différer des coupables; plus on leur donne de temps, plus leur nombre groſſit, & devient embarraſſant, puiſqu'il arrive que les moins portés à la révolte, ſe familiariſent avec cette idée, & que l'exemple, toûjours ſi contagieux, fait de furieux progrès dans les inſtans même les plus courts. Toutes ces choſes repréſentées au Conſeil de guerre par un homme d'autorité, auroient fait approuver cette conduite.

Voilà un défaut dans la conduite poſtérieure du Maréchal: mais il y en a eu un plus grand encore dans le commencement de ſa conduite à ce ſiége, qui fut ſans doute la cauſe du deshonneur de ſa garniſon. Le récit ſeul de cette conſ-

piration nous annonce dans le Maréchal un homme peu aimé de ſes troupes. Bien éloigné d'avoir leur confiance, & ſans doute peu porté à recevoir les différens avis qu'on pourroit lui donner, il étoit reſſerré dans ſes libéralités, par conſéquent peu aimé du ſoldat. Comment ſe pouvoit-il, ſi cela n'étoit pas, qu'il eût été le dernier à apprendre un complot, où tant de gens avoient concouru ?

L'Auteur anonyme nous le dit formellement qu'il n'y avoit perſonne qui n'eût ſouhaité que la honte de Conſarbrik eût renverſé toute ſa fortune à cauſe de ſa fierté, & de ſon air mépriſant qui le faiſoit haïr de tous.

Un vieux Officier Général qui le connoiſſoit beaucoup, m'a dit que la bonne opinion qu'il avoit de lui-même, faiſoit qu'il n'écouroit qu'avec dédain tous les avis & les conſeils qu'on lui donnoit, ce qui rebutoit tout le monde : on ne l'avertiſſoit jamais de rien, parce qu'on ſuppoſoit toûjours qu'on le feroit en vain. Il eſt aſſez particulier que ce défaut qui eſt celui des mauvais Généraux air été ſi long-temps celui du Maréchal de Crequi, qui étoit très-bon, & que l'on peut appeller un homme du premier ordre. Il eſt vrai de dire auſſi qu'il changea beaucoup, & ſans doute que cette leçon ne lui fut pas inutile. Combien de choſes ne dût-il pas entendre de la part d'une garniſon mutinée en entier, & qui capituloit malgré lui ? Il fit depuis tout ce que peut faire le plus grand homme, c'eſt de profiter de ce qu'il a vû & oüi pour corriger ſa conduite, ſon humeur & ſa fierté : il devint dès ce moment, populaire, affable, d'un accès facile, écoutant un chacun, & attentif à ſe concilier les troupes qui lui étoient ſubordonnées ; il étoit né avec de grands talens, & il devint un grand homme.

S'il eût réflechi avant ſon aventure à la conduite d'Imilcon, & qu'il eût ſenti le contraſte de la ſienne, quoique dans une occaſion moins périlleuſe que celle ou ſe trouva le Carthaginois, il eût ſans doute ſuivi à peu près le même plan ; il eût fait en un mot ce que j'ai dit qu'il falloit faire, & ce que nous allons raſſembler en maxime, dont la premiere eſt de connoître & de ſe concilier autant que l'on peut les Chefs des corps, ſoit pour les employer dans le beſoin, ſoit pour être inſtruit par eux de ce qui ſe paſſe : delà on deſcend aux Officiers particuliers ; on tache de diſtinguer ceux qui le méritent, ſoit par leur naiſſance, leur courage, leur conſidération dans leurs troupes ; s'il eſt poſſible de ſe lier d'amitié avec un de chaque corps, il eſt fort utile d'avoir de pareils amis, & c'eſt par eux que l'on eſt inſtruit de nombre de choſes néceſſaires. Il faut de bons eſpions dans la place qui entendent & vous rapportent tout ce qui ſe dit & ſe fait loin de vos yeux, afin d'être à portée de prevenir de bonne heure les trahiſons.

L'inſolence des ſoldats, leur mauvaiſe volonté dans l'exécution des ordres qu'on leur donne ; & les mauvais diſcours de certains Officiers, ſont toûjours les indices qu'il y a quelque ſédition prête à éclorre.

Après toutes ces précautions, s'il arrive que l'on découvre quelque trame ourdie ou préparée, il faut ſans tarder faire arrêter les

coupables, aſſembler le Conſeil de guerre, ſi c'eſt un homme en crédit ſur-tout; s'ils ſont pluſieurs Officiers coupables, il faut par la douceur & ſous des prétextes plauſibles, les nommer de ce Conſeil de guerre pour deux raiſons, l'une de connoître les coupables véritables à leur parole, leur contenance, & mille autres indices qui aident à pénétrer le vrai; & la ſeconde eſt que les coupables étant reconnus, on a d'autant plus de facilité de les arrêter. Enſuite de quoi en les ſéparant, & leur appliquant les meches s'il le faut, l'on parvient à connoître les circonſtances, & le nombre des complices avant que qui que ce ſoit en ait été averti, ce qui prévient l'émeute, qu'il eſt plus aiſé de prevenir que de calmer. On ne doit jamais retarder la punition; il faut qu'elle ſoit aſſez ſévére pour effrayer les Auteurs de pareilles trahiſons. Si le nombre des coupables eſt grand, il faut s'armer d'une plus grande fermeté; ce ſont alors autant d'ennemis contre leſquels il n'eſt pas moins glorieux de perir que contre ceux de dehors. Il arrivera bien rarement que le crime leur laiſſe l'audace de ſe défendre: pour l'ordinaire il ſont effrayés par le trouble de leur conſcience, & tremblent devant l'autorité armée pour les punir.

Yphicrate, dit Polyen, *faiſant la guerre en Thrace, fut averti que deux de ſes Capitaines méditoient une trahiſon. Il convoqua les principaux Chefs de l'armée, & leur ordonna, quand ils manderoient les deux Capitaines de ſe ſaiſir de leurs armes, & de celles de leurs ſoldats. Tout cela ayant été exécuté, & Yphicrate ayant convaincu ces deux Officiers de trahiſon, les fit incontinent mourir: quant à leurs ſoldats, il les dépouilla & les chaſſa du camp comme des miſérables, indignes de porter l'épée.*

Paul Erizo nous a donné une belle leçon de conduite en pareil cas: lorſqu'au ſiége de * Negrepont, Mahomet II. voulut *joindre l'intrigue à la force, & penſa à pratiquer dans la place, Thomas Schiano qui y commandoit l'artillerie & un corps de cinq cents fantaſſins Italiens. Celui-ci promit d'introduire les Turcs par le poſte qu'il défendoit, & employa dans cette lâche négociation ſon neveu Luc de Cortulia. Tous deux furent apperçûs pluſieurs fois ſur les murailles de la ville, conférant avec les Turcs; ils entretenoient auſſi leur correſpondance par des fléches chargées de lettres, & tirées reciproquement du camp dans la ville: mais enfin il en vint tomber une aux piés d'une jeune fille, qui l'ayant portée aux Magiſtrats, ſervit à avérer la trahiſon. Sur le bruit qui s'en répandit, le perfide Schiano eut la hardieſſe de s'en plaindre comme d'une calomnie, & faiſant mettre ſa compagnie ſous les armes dans la grande place de la ville, menaça de paſſer au fil de l'épée ceux qui ſoupçonneroient ſon innocence: mais ſa fureur prête à éclater, fut prudemment adoucie par la modération du Provéditeur Erizo, qui pour lever toute défiance, vint ſans ſuite l'aborder d'un air affable, & d'un front qui n'étoit chargé d'aucun ombrage, ni capable d'en donner. Erizo lui toucha dans la main, & l'invita ſi obligeamment de venir dîner chez lui, qu'il l'y attira: mais auſſi-tôt il le fit pendre par un pié aux barreaux d'une fenêtre.*

* Guillet, Hiſt. de Mahomet II. liv. 6.

On ne voit pas qu'après cette exécution les cinq cents hommes ayent fait aucun mouvement ; le Chef puni, il eſt preſque ſûr que le reſte des coupables demeure dans le devoir.

Chez les nations où il y a des troupes étrangeres & mercenaires, c'eſt ſur elles qu'un Gouverneur doit avoir la principale attention, un ſeul Officier peut y exciter de grandes ſéditions, & c'eſt ſur-tout de ces troupes qu'il faut s'attacher à connoître les Chefs, & à ſe concilier les plus conſidérables d'entr'eux : c'eſt ce qu'avoit fait Imilcon envers l'Achéen Alexon.

ARTICLE XVIII.

Quels peuvent être les moyens d'empêcher les trahiſons dans une place aſſiégée, & les remedes que l'on peut apporter, lorſqu'elles ſont ſur le point d'éclorre.

J'Ai dit dans l'Article précédent, que la meilleure précaution pour prevenir les conſpirarions dans une place aſſiégée, eſt de la part du Gouverneur de ſe concilier l'amitié des Chefs de corps, & des corps eux-mêmes ; de tâcher par toutes ſortes de voies, d'en connoître l'eſprit pour les employer dans le beſoin. Je vais entrer mainrenant dans le détail des moyens les plus efficaces pour y parvenir.

Il eſt certain que le plus grand obſtacle dans le caractere d'un Chef pour acquérir cette amitié, eſt l'envie de s'enrichir, comme pourroit l'avoir un miſérable Bourgeois, nourri & élevé dans l'idée de l'amour des richeſſes. L'avarice eſt toûjours ſuivie du mépris, & le mépris entraîne l'indépendance. La nobleſſe & la généroſité qui ſont la vertu oppoſée à ce vice, doivent ſe manifeſter d'abord par une table abondante, ſans délicateſſe, où tous les Officiers ſans diſtinction de grade, ſoient admis, & par préference les plus indigens. C'eſt la table qui eſt le fondement de l'union & de la bonne intelligence entre les Chefs & les membres. Une honnête liberté qui y regne, & qu'il doit y introduire plus qu'ailleurs, ſert à connoître les ſujets ; les diſcours ſont les miroirs de l'ame pour l'ordinaire, & par ceux que chacun tient lorſqu'il ſe croit en liberté, on a bientôt reconnu les cœurs. C'eſt là où l'on apperçoit la conſidération que chaque Chef a dans ſon corps, & d'où l'on augure ce que l'on peut attendre ; c'eſt encore là où tout Général, & tout Gouverneur de place doit faire rouler la converſation le plus ſouvent ſur la guerre ; & ce dernier en particulier ſur la défenſe. Chacun pour lors ſe croit en droit de propoſer ſa façon de penſer, il n'eſt rien même de ſi aiſé que d'y engager par des propos généraux, des queſtions de fait que l'on raconte, ou que l'on ſuppoſe, & un habile homme tire parti de tout ce qu'il entend, & ſe fait une liſte à part de ceux ſur qui il pourra compter dans telle ou telle occaſion, & de qui il devra ſe défier s'il vouloit opiniâtrer ſa défenſe. Il y a toûjours à gagner pour tout le monde, en parlant guerre, attaque,

attaque, défenſe, aſſaut, chicane, chacun s'inſtruit, & ſans y penſer ſe fair connoître.

Un Gouverneur doir encore ſe faire donner un état exact des Officiers peu riches, afin de les aider dans le beſoin : rien n'aquiert de véritables amis comme la reconnoiſſance à laquelle on les engage par ces ſoins généreux, adroits & diſcrets. Il trouvera dans des Officiers, qu'il ſe ſera attachés par d'auſſi beaux endroits, des gens zélés pour ſa gloire, & prêts à tout entreprendre pour s'acquitter en quelque maniere envers lui.

Il doir être doux, affable, bienfaiſant, poli, & d'un abord agréable à tout le monde ; il doit marquer aux Chefs de corps, de l'eſtime, de la confiance, ſans cependant trop s'ouvrir de ſes deſſeins, qu'autant qu'il en aura reconnu parmi eux de capables de l'aider de bons conſeils.

Voilà quant à l'égard de l'Officier. Pour ce qui regarde le ſoldat, il faut qu'il ſoit affable envers eux, qu'ils ayent la liberté de lui faire avec reſpect, & ſans bleſſer la diſcipline, leurs repréſentations, & leurs plaintes, s'ils en ont à faire : il faut les écouter toutes, & en faiſant juſtice à l'opprimé, punir ſévérement le mutin, ou celui qui ſe plaint à tort.

Il doit ſe faire donner par les Majors de corps un petit état des ſoldats de diſtinction, & de bonne volonté, ſe les faire montrer, leur parler quelquefois, les queſtionner, leur faire connoître qu'on lui a rendu compte de leur valeur, & de leur bonne conduite, les aſſûrer qu'il les employera dans l'occaſion, & qu'il leur procurera autant qu'il pourra la récompenſe de leurs ſervices ; joindre à cela quelques gratifications de ſa poche, ce qui ne ſera jamais ruineux : quelques piſtoles font bien de ces gratifications ; & elles ne ſauroient être mieux employées, puiſque rien n'attache plus efficacement le ſoldat ; rien n'excite autant l'émulation parmi eux, & ne les porte à des actions de vigueur comme de voir que ceux d'entr'eux qui en ont fait, en ont été recompenſés, & le ſont journellement par ces petites faveurs ſi ſéduiſantes de la part d'un Chef.

Après ces qualités qui ſont ſi eſſentielles, mais qui ne ſautoient ſuffire, un Gouverneur doit être d'une fermeté & d'une inflexibilité à toute épreuve, lorſqu'il s'agit de l'exécution des lois militaires & de ſes ordres, ſans quoi ceux qui ont commencé par l'aimer finiſſent par le mépriſer. Cette ſévérité eſt de beaucoup plus grande conſéquence dans une place aſſiégée que dans une armée ; dans celle-ci l'on peut & l'on doit ſouvent ignorer bien des choſes : mais dans une place aſſiégée, il n'eſt point de petite faute. Ainſi le Gouverneur doit avoir autant d'exactitude à punir, que d'attention à recompenſer les bonnes actions. Tacite dit qu'il ſe commet plus de fautes, là où l'on pardonne, & que la déſertion y eſt plus grande, que là où l'on châtie ſévérement dès la premiere faute, ſans attendre la récidive.

En général beaucoup de ſévérité, une juſtice exacte envers tous pour punir & recompenſer à proportion des fautes ou des belles actions, ſont, avec les qualités ci-deſſus, les plus ſûrs moyens de prevenir toute cabale, & d'en ôter même juſqu'à l'idée.

Un Gouverneur, ou tout hom-

me chargé d'une défenſe, doit s'y préparer, en voyant ſouvent ſa garniſon ſous les armes; l'exercer lui-même; tenir de bons propos à la la tête des troupes; leur faire connoître leurs avantages derriere des remparts, quelque ruinés qu'ils puiſſent être; leur montrer en même temps les manœuvres, leur utilité, & les principes ſur leſquelles elles ſe font; inſpirer & entretenir cet honneur ſi ſalutaire dans les nations qui en ſont ſuſceptibles, & les porter au bien plutôt par cette voie que par la crainte.

M. de Salignac dans la relation qu'il nous a laiſſée de la belle défenſe de Metz, par M. le Duc de Guiſe, dit *qu'en arrivant à Metz, il faiſoit faire l'exercice à ſa garniſon, & tirer au blanc; il fit pluſieurs lois ſur la maniere de vivre des ſoldats, & pour gagner l'amitié d s bourgeois, il en fit une contre les querelleurs, ſous peine d'avoir le poing coupé*: c'eſt ce que nous appellons breteurs, & dont aujourd'hui il eſt bien moins dans les troupes heureuſement pour elles; le courage de ces gens-là étant pour le moins fort équivoque devant l'ennemi.

Le ſoin de la vie des hommes eſt encore une des choſes qui les attache le plus, & excite leur reconnoiſſance. Il eſt deux points qui cooperent à leur conſervation, dont l'un dépend des diſpoſitions primitives, qui eſt l'établiſſement de bons hôpitaux, & des perſonnes de probité miſes à leur tête. Il en faut un pour les malades, & un ſéparé pour les bleſſés; un Gouverneur doit les viſiter ſouvent ſans avertir de ſon heure. Il doit voir exactement par lui-même les alimens, les bouillons, les goûter en préſence du ſoldat, & châtier ſans miſéricorde les friponneries, qui n'y ſont que trop ordinaires. Dans les occaſions où il y a eu beaucoup de bleſſés, c'eſt une attention à laquelle il ne doit pas manquer que de les aller voir; d'aſſiſter de temps en temps à leurs panſemens; de paroître compatir à leur peine; leur donner des loüanges, & ſavoir de leur propre bouche ſi on prend d'eux le ſoin qu'il ordonne. Le Duc de Guiſe, dit M. de Salignac, *pour éviter les maladies s'étoit précautionné de tombereaux pour nettoyer la ville des immondices, & la tenir propre; avec un très-grand ſoin des hopitaux pour les malades & l s bleſſés, car il en faut un pour ceux ci ſéparé de l'autre; après cela il fit le département des poſtes.*

Le ſoldat eſt toûjours ſenſible à ces ſoins généreux, & quand ils ont donné le nom de pere à leur Général, ils ne lui manquent jamais, & ſont prêts à tout entreprendre pour ſa gloire. Comme il n'y a rien de plus précieux que la vie, dit le Commentateur Eſpagnol de Commines, il n'y a point auſſi de bienfaits dont les hommes ayent autant de reconnoiſſance, que celui de ménager leur ſanté & leur vie; & ſur-tout les ſoldats qui ſont expoſés à plus de dangers que tout le reſte du genre-humain.

Nous venons de parler de la ſanté: quant à la vie il eſt certain que le grand art de la défenſe conſiſte à la ménager juſqu'à un certain point, & que ce ſoin ſi digne d'une grande ame doit occuper ſans ceſſe les Généraux & les Gouverneurs. Nous dirons un mot de ceux-ci en paſſant, nous réſervant de traiter cette partie plus en detail autre part. C'étoit la grande ſcience de

M. de Turenne ; nous avons peu d'exemples auſſi beaux à citer.

Un Gouverneur qui prodigue les hommes de ſa garniſon, loin de ſe faire une réputation de courage, donne une atteinte à celle qu'il pourroit avoir acquiſe, par la raiſon que l'on ne ſauroit croire qu'avec une telle conduite il ait deſſein de tenir long temps ; il eſt du moins certain qu'il s'en ôte à lui-même les moyens. Ce n'eſt pas le ſeul mal ; l'Officier & le ſoldat qui raiſonne en lui-même & plus ſouvent entre eux, & qui voit qu'on ne fait pas plus de cas de leur ſang, perd l'eſtime pour ſon Chef ; & delà naiſſent le découragement, les mutineries, les conſpirations, & les révoltes : au contraire il prodiguera ſa vie d'autant plus volontiers dans les occaſions néceſſaires, qu'il aura reconnu par ſon expérience, qu'un Gouverneur ne l'expoſe qu'à regret, & lorſqu'il ne peut plus s'en diſpenſer. Ce n'eſt point les grandes boucheries, le nombre des morts ni les actions d'éclat qui font la belle défenſe, c'eſt la conduite ſage, attentive, meſurée, & la conſervation de la garniſon qui fait l'éloge de la défenſe. M. de la Rochefoucault a dit fort ſagement que *quelque éclatante que ſoit une action, elle ne doit pas paſſer pour grande, lorſqu'elle n'eſt pas l'effet d'un grand deſſein.*

On a dans ces derniers ſiecles une maxime très-bonne, & que nous ne tenons pas des Anciens, du moins nous ne voyons nulle part qu'ils l'ayent pratiquée, c'eſt celle de tirer au ſort les poſtes que chacun doit garder. Comme tous les jours, c'eſt le haſard qui place juſqu'au dernier ſoldat ; il eſt difficile que les traîtres puiſſent prendre des meſures poſitives avec l'ennemi, ni lui livrer les portes, ou les autres poſtes auxquels il n'a pû aſſûrer d'avance qu'il ſeroit de garde.

Avant cette méthode admirable dont j'ignore l'inventeur, on voyoit quantité d'exemples de poſtes livrés, quelquefois par un ſeul Officier ; car il eſt difficile qu'un ſeul ſoldat puiſſe tramer un deſſein pareil.

Un Gouverneur doit aſſiſter ſouvent lui-même à cette cérémonie, & voir ſi le ſort n'eſt point altéré, & ſi le Major qui y doit toûjours être, obſerve ſur cela la rigueur des ordonnances. Les rondes fréquentes à différentes heures ; les changemens du mot de temps en temps, & même celui des poſtes énriers s'il en eſt beſoin, ou s'il y a le moindre ſoupçon, ſont des précautions ſuffiſantes, & qui depuis qu'elles ſont en uſage, ainſi que les patrouilles en dedans, en dehors des foſſés, dans les foſſés, ou deſſus, s'ils ſont pleins d'eau, ſont enſuite de ces précautions générales, celles que tout Gouverneur doit employer contre les conſpirations & les complots qui pourroient ſe tramer.

En un mot, le Gouverneur même le plus aſſûré de ſa garniſon, doit vivre dans une perpétuelle défiance, d'où naiſſent une infinité de précautions que la prudence & les circonſtances ſuggerent dans le beſoin : mais il doit bien ſe garder de la témoigner, de peur de donner des idées que l'on n'a pas, ou du dégoût aux honnêtes gens, que rien n'offenſe plus mortellement que les ſoupçons.

J'ai lû quelque part dans les Anciens, qu'ils avoient quelquefois uſé du ſerment, auquel ils obligeoient toute une garniſon, laquelle pro-

mettoit, & chacun en particulier, de vivre & mourir enſemble, de découvrir tous les complots qui ſe trameroient dans la ville, & d'avertir ſi quelqu'un tenoit quelques diſcours tendans à la révolte.

Polyen nous rapporte, que les Thaſiens aſſiégés par les Athéniens firent cette loi : *Il y aura peine de mort pour le premier qui parlera de traiter avec les Athéniens. Il y avoit long-temps que le ſiége duroit, & la famine s'y étoit jointe, faiſant perir un grand nombre d'habitans, Hegetoris Thaſien voyant cela, ſe mit la corde au col, & ſe préſentant à l'aſſemblée, dit :* Je viens me livrer à la mort que j'ai méritée ſuivant la loi : mais en me condamnant, ſauvez le reſte du peuple ; abolifſez la loi trop ſévere que vous avez faite. *Les Thaſiens pénetrés de ce diſcours, abolirent la loi, & conſerverent Hégetoris.*

Malgré toutes ces précautions, il eſt de certaines circonſtances forcées, où il eſt bien difficile d'empêcher une garniſon de ſe mutiner, & alors il faut bien de la fermeté & de la prudence pour appaiſer les ſéditions, il eſt toûjours plus ſûr de les prévenir. C'eſt ce que fit M. le Marquis de Goeſbriant, qui commandoit dans Saint Omer en 1710. On s'attendoit & l'on ſe préparoit au ſiége ; la garniſon étoit mal payée, c'eſt là une de ces circonſtances forcées dont je parle. Il y eut un Officier inconſidéré qui tint un mauvais propos devant deux ou trois brereurs : cette étincelle prit, & le feu ſe communiquoit. Les mauvais propos devenoient fréquens parmi les ſoldats, ils s'aſſembloient dans différens quartiers, on en vint à craindre le pillage de la ville. M. de Goeſbriant d'autant plus embarraſſé qu'il n'avoit pas le moyen d'extirper la racine du mal, détacha quelques-uns des principaux Officiers pour calmer les eſprits les plus échauffés, raſſûrer les autres, & les retenir ſur le point d'accéder à la mutinerie. Durant ces entrefaites, il arriva de l'argent fort à propos, & tout fut appaiſé : on ne parla plus de rien, il feignit d'avoir tout ignoré, l'Officier ſe juſtifia le mieux qu'il put ; & je crois que vû que l'on n'étoit pas ſûr que l'argent arrivât, & que l'on avoit à craindre, outre la mutinerie, la déſertion qu'occaſionne la miſere, jointe à la crainte du châtiment, l'on fit bien de diſſimuler ; mais dans tout autre cas, il eut fallu punir les trois breteurs & l'Officier.

Un fait aſſez ſingulier, c'eſt que ce fut un ſoldat de la compagnie de l'Officier, qui avertit du mauvais propos qu'il lui avoit oüi tenir.

Nous trouvons dans Xenophon un exemple d'une conſpiration prête à éclorre, & étouffée par une autre voie. *Les ſoldats d'Eteonice qui étoient à Kio*, dit-il, *s'entretinrent durant l'Eté tant des fruits du pays, que de leur travail : mais l'Hyver venu, manquant d'habits & de vivres, ils réſolurent de ſe rendre maîtres de l'iſle. Ceux qui étoient du complot portoient une canne pour s'entre-reconnoître, & étoient en ſi grand nombre, qu'Eteonice appréhendoit de les châtier, de peur que ſe voyant découverts, ils ne fiſſent éclater la conjuration, ou que leur châtiment n'irritât les eſprits, & n'alienât les Alliés. Dans cette conjoncture, il prit quinze hommes avec lui, armés de poignards, & fit tuer le premier qu'il rencontra avec une canne à la main : auſſi-tôt toute la ville eſt en rumeur, chacun veut ſavoir le*

ſujet de ce meurtre. Etéonice fait dire que c'eſt parce qu'il portoit une canne, ce qui la fit quitter ſur l'heure à tous ceux qui la portoient. Enſuite il aſſembla les habitans, & les pria de contribuer au payement de la flotte pour empêcher la ſédition. Ils ne l'eurent pas plutôt fait, qu'il embarqua ſes ſoldats, & allant de vaiſſeaux en vaiſſeaux, raſſûra les eſprits, les encouragea à bien faire, & comme s'il n'eût rien ſû de la conſpiration, il fit la montre ſans leur parler de rien.

Polyen nous en fournit un troiſieme exemple, qui ne reſſemble en rien aux deux premiers. Il dit que *les Ephores ayant été avertis que les Parteniens avoient pour ſignal, lorſqu'ils voudroient commencer la ſédition de hauſſer un chapeau au milieu de la place publique, ordonnerent au Héraut de crier que ceux qui doivent hauſſer le chapeau ſortent de la place. A ce cri, ceux qui avoient part à la conſpiration, ſe tinrent en repos, dans la perſuaſion où ils furent que tout étoit découvert.*

En général dans toutes ces circonſtances ſi critiques, il n'y a d'autres remedes que la fermeté, & la punition des Chefs. Quand les choſes ſont à un certain point, il n'y a pas à balancer, & perdue pour perdue, il faut du moins, en faiſant un dernier effort, ſauver l'honneur des honnêtes gens d'une garniſon, outre que les remedes violens ont preſque toûjours un bon effet.

C'eſt une queſtion qui vient aſſez à notre ſujet, lequel eſt le plus à plaindre d'un Gouverneur qui n'a que des troupes nouvelles, & des Officiers nouveaux, ou celui qui a une garniſon aguerrie, mais mutine ? Je crois que s'il falloit opter, je préfererois les nouvelles troupes, attendu leur docilité : avec des récompenſes, de bons traittemens, des exhortations, & de bons exemples qu'il faut leur donner, en étant toûjours à leur tête, partageant leurs peines & leurs périls, il y auroit à eſpérer d'en tirer parti.

Au contraire des ſoldats mutins qui deviennent d'autant plus inſolens qu'on les traite mieux ; la diſcipline une fois perdue, eſt bien difficile à rétablir, témoin les vieilles bandes d'Alexandre qui après ſa mort ſe mutinoient ſans ceſſe, ſe vendoient aux plus offrans, & en vinrent au point que l'on fut contraint de les exterminer.

* Liv. II. Chap. 14.

ARTICLE XIX.

Si un Commandant de place, qui a des ordres précis de la Cour de ſe défendre juſqu'à la derniere extrémité perd tout droit de commander, s'il n'agit conformément à ſes ordres. Sentiment de l'Auteur ſur cette difficulté. Si celui qui défendit la citadelle de Modene meritoit d'etre arrêté par les Officiers de ſa garniſon ; relation de ce ſiége.

C'Eſt une queſtion reſtée indéciſe juſqu'à préſent que celle que je propoſe ; mais dont la ſolution ſeroit quelquefois néceſſaire, quoiqu'il ſe préſente peu de cas où ma ſuppoſition ſoit entierement réelle. Voici l'état de la queſtion, & ma conduite dans la citadelle de

Modene conſtate ſuffiſamment quelle eſt ma façon de penſer ſur ce point. Les raiſons que j'employai alors pour m'autoriſer, ainſi que celles que j'expoſai depuis pour me juſtifier, formeront le précis de ce qui autoriſe une garniſon, & les principaux Chefs qui la compoſent, à faire ce que je les crois en droit d'exécuter.

Je demande donc ſi les Officiers d'une garniſon ſont en droit d'arrêter un Gouverneur, & par conſéquent de ne point déférer à ſes ordres, s'il arrivoit qu'ayant reçû un ordre par écrit de ſon ſupérieur ou de la Cour, de ne ſe rendre qu'à l'extrémité, il fût aſſez lâche pour former le deſſein de ſe rendre & de capituler ſans néceſſité, & ſans aſſembler un Conſeil de guerre; & ſi ſans déférer aux juſtes repréſentations des principaux Chefs, il râche au contraire d'attirer à ſon avis, les Officiers & les ſoldats pour les porter à ſe rendre, arrête lui ſeul, ſans le concours de qui que ce ſoit, les articles de ſa capitulation, & introduit les ennemis dans ſa place: je demande ſi dans un cas comme celui-là, il n'eſt pas non-ſeulement permis, mais même du devoir des Officiers de s'oppoſer à un tel attentat, & d'arrêter un tel Gouverneur, comme traître & rébelle aux ordres du Roi.

Dans tout ce que j'ai lû, je n'ai trouvé nulle part la déciſion de cette queſtion; de ſorte qu'elle eſt demeurée dans le nombre de ces Théoremes militaires, que perſonne avant moi n'avoit réſolu: peut-être un jour quelqu'un de plus grave prononcera. En attendant, je puis aſſûrer que la défenſe de Modene en 1706. a fourni une ample matiere à décider le cas; le Gouverneur ayant été abſolument tel que je le ſuppoſe, ſoit trahiſon, ſoit imbecillité, ſoit foibleſſe, ſoit lâcheté.

Il avoit une garniſon plus que ſuffiſante, puiſque nous ſortîmes aux environs de mille combattans, pour défiler honteuſement devant ſix cents hommes qui avoient fait mine de nous aſſiéger.

Outre les ordres qu'il avoit reçûs de ſon Alteſſe Royale M. le Duc d'Orleans, il avoit reçû durant le ſiége une lettre de M. de Vaudemont, conçue en ces termes: *Je vous ordonne expreſſément, Monſieur, de défendre la citadelle de Modene, juſqu'à la derniere extrémité, le ſervice du Roi le voulant ainſi.* CHARLES DE LORRAINE.

Il avoit des vivres & des munitions ſuffiſamment; une garniſon ſi remplie de bonne volonté, que tout ce qu'il put faire pour la décourager, ne fit qu'augmenter, ou du moins que faire paroître ſon zele. Malgré cela, malgré les repréſentations des Officiers de Vexin, & les miennes, lui ayant été donné pour adjoint, avec ordre de prendre mes conſeils; malgré tout ce que je pus lui alléguer de l'infamie qui rejailliroit ſur lui, l'exemple que je lui citai de Goyro, où les Officiers qui étoient dedans, lorſqu'on avoit rendu lâchement ce poſte, pour ne s'être oppoſé à ſa reddition, avoient été traités de miſerables par M. Dillon Officier général, plein de valeur, d'intelligence & de mérite, & incapable de ſe ſervir de pareils termes dans un cas où il n'auroit pas été bien fondé; rien ne put ébranler cet homme, qui perſiſtant dans la volonté de ſe rendre, demanda ſecretement une conférence avec l'en-

nemi ſur ſon glacis, où je le ſuivis, & où je l'entendis dire à l'Officier que le Commandant des ennemis lui envoya, qu'il ne demandoit pas mieux que de ſe rendre, mais qu'ayant affaire à des Officiers mutins & déſobéiſſans, il ne voyoit d'autre expédient que de nous aſſiéger, ſinon dans les formes, puiſqu'ils manquoient de troupes, du moins de nous battre par quelques pieces de canon; qu'il feroit en ſorte que les ſiens les laiſſeroient en repos, & qu'il capituleroit pour peu que la place fût ouverte; ce que les ennemis ne manquerent pas d'exécuter, & à quoi nous nous oppoſâmes avec tant de ſuccès, que le Gouverneur ne vit plus d'autre reſſource, que de défendre à nos batteries de répondre à celle de l'ennemi. Sur toutes ces étranges manœuvres & nombre d'autres (que le Lecteur curieux peut lire dans l'original, & que nous avons trouvées en trop grand nombre & en trop long détail, pour être contenues dans un abregé,) nous nous aſſemblâmes avec les Officiers de Vexin, pour délibérer ſur ce qu'il étoit expédient de faire pour le ſalut de la place. Le Gouverneur l'ayant appris, vint lui-même eſſuyer toutes les repréſentations & les reproches que nous nous croyions en droit de lui faire. Il nous traita de rébelles, nous dit qu'il n'avoit aucun compte à nous rendre de ſa conduite, & qu'il étoit le maître. Il ſortit, & nous envoya ordre de donner nos avis par écrit, preſque tous furent de ne point ſe rendre; malgré cela il envoya le même ſoir au Colonel Wallis qui commandoit le blocus, & le lendemain le Commiſſaire, le Major & un Capitaine de Bretagne ſortirent de la citadelle, pour dreſſer les Articles de la capitulation, qui fut reglée en peu de temps. On nous accorda tous les honneurs de la guerre, à condition que l'on trouveroit dans nos magaſins les quatre mois de vivres que nous diſions avoir. Le Gouverneur en perſonne fit faire cette viſite à deux Lieutenans-Colonels des ennemis, & on leur livra une porte. Comme nous devions ſortir par la breche & qu'il n'y en avoit point, il fallut en faire une, ainſi qu'un pont de bateaux ſur le foſſé; de ſorte que notre ſortie en fut retardée de vingt quatre heures, & nous défilâmes au nombre de mille combattans devant ſix cents ennemis, & fûmes conduits à Mantoue, où la cabale & les brigues commencerent en faveur du Gouverneur, & ne finirent pas ſitôt, puiſque de retour à la Cour, ayant appris qu'il me traitoit de rebelle dans ſes lettres, & que la plûpart des miennes n'étoient pas parvenues à leur adreſſe, je me vis forcé, malgré le ſilence que des conſeils qui me tenoient lieu d'ordre, m'avoient impoſé, d'écrire au Miniſtre un détail exact de ma conduite, dans lequel, bien loin de me juſtifier, d'avoir déſobéi à un pareil homme, j'aſſûrai l'avoir fait, & m'être cru en droit de le faire, attendu qu'ayant ordre de prendre mes conſeils, il ne s'y étoit point conformé; qu'ayant eu ordre de ſon Alteſſe Royale, Monſeigneur le Duc d'Orléans, de tenir juſqu'au dernier homme de ſa garniſon; & ayant reçû dans la citadelle l'ordre de M. de Vaudemont, que j'ai rapporté plus haut, je ne le croyois point en droit de ſe rendre, ni d'entendre à aucune capitulation, qu'en vertu d'un Conſeil de guerre, auquel il devoit pro-

duire un ordre qui révoquât les premiers : qu'ayant rendu ſes ordres publics, c'éroit donner un droit à tous les Chefs & à ſon Collegue d'exiger de lui des raiſons valables de ce qu'il n'y obéiſſoit pas : Que n'étant que bloqué & point aſſiégé, & encore bloqué par un nombre d'ennemis fort inférieurs à ſa garniſon, nulle raiſon valable ne pouvoit exiſter ; & en général comme en particulier que l'on ne pouvoit citer ni lois, ni avis d'aucun Juriſconſulte militaire, qui défende à une garniſon, lorſqu'elle croit avoir la force & le moyen de ſe défendre, de s'oppoſer à la volonté d'un Gouverneur traître, lâche ou ſtupide : qu'il eſt vrai qu'un Gouverneur eſt maître abſolu dans ſa place, & que chacun eſt tenu de lui obéir, mais pour combattre & pour défendre ſa place, dont il n'eſt que dépoſitaire, & qu'il ne doit jamais remettre à l'ennemi, qu'en vertu des ordres de ſon Souverain, ou d'une néceſſité, dont en pareil cas un Conſeil de guerre doit décider, & que ſon autorité ne lui eſt confiée que pour s'oppoſer à l'ennemi, & jamais pour le favoriſer : qu'il n'eſt point en droit de capituler par l'organe d'un Commiſſaire ſeul, & qu'il n'y avoit perſonne qui eût conſenti à ſa capitulation, & bien moins encore qui l'eût ſignée. Et je finiſſois ma lettre ainſi que les motifs que j'allégue en faveur de la déciſion que je donne à la queſtion dont il s'agit, par dire que lorſqu'une garniſon a des vivres, des forces ſuffiſantes, & un ordre de ſe défendre juſqu'à l'extrémité, je la crois en droit d'aſſembler un Conſeil de guere, ſans la participation du Gouverneur, de le dépoſer lorſqu'il agit comme celui de Modene, & en même temps de lui donner un ſucceſſeur à la pluralité des voix, qui ſoit en état & en volonté de faire exécuter, & d'exécuter lui-même les ordres de ſon maître. Tout Gouverneur qui y manque, après qu'il les a fait connoître, doit en produire de nouveaux, pour qu'on lui doive obéir dans une choſe auſſi formellement contraire à ceux qu'il a reçûs ; & quoiqu'il ſoit le Chef, & repréſente le maître, il ceſſe d'être l'un ou l'autre du moment qu'il devient traître à ſes intérêts, ſoit par malice, ſoit par lâcheté, ſoit par ignorance. Mettre cette queſtion en doute, c'eſt douter ſi l'on doit obéir à un homme à qui la cervelle auroit tourné, ou qu'une bleſſure auroit jetté dans le délire. Il ne ceſſe point d'être Gouverneur : mais ayant lui-même manqué à la fidélité & au ſerment qu'il a fait, & en vertu duquel il a été revêtu : c'eſt aux principaux Chefs à ſe rappeller qu'ils en ont faits eux-mêmes, & que leur honneur & leur devoir, plus fort encore dans cette occaſion, exige d'eux autant de fermeté contre les lâches que contre l'ennemi.

DISSERTATION

DISSERTATION SUR LES MINES, ET LES AVANTAGES QUE L'ON EN PEUT TIRER POUR LA DE'FENSE DES PLACES.

JE n'entreprends point ici une Diſſertation réguliere ſur les mines, encore moins un Traité géométrique ſur leur conſtruction & leurs différens effets, ce ſeroit un ouvrage de pluſieurs volumes: je me borne ſimplement à faire une obſervation ſur leurs uſages. Le premier inventeur de cette arme offenſive fit ſon eſſai ſur le château de l'Oeuf, dans le Royaume de Naples, & depuis lui on a perfectionné cet art: & cette arme d'offenſive qu'elle avoit ſimplement paru, ſe trouve devenue une des meilleures & des plus dangereuſes de la défenſive. Quelqu'imperfection qui reſte à nos connoiſſances ſur cette profonde matiere, nous ne laiſſons pas que d'en impoſer beaucoup à un ennemi, par la ſeule réputation des contremines. Si l'on en perfectionne l'art comme il le peut être, il ne ſemble guere poſſible de prendre une place qui en fera uſage.

Pour cela, il faut que la place ſoit ſituée en terrein ſuſceptible de contremine; & cela ſuppoſé, il y a pluſieurs choſes à obſerver pour en faire tout l'uſage déſirable. La premiere eſt de conſtruire d'avance les galeries & les écoutes ſur tout le front de la fortification, également & au même temps, pour ne pas être pris au dépourvû, & attaqué par le front où il n'y en auroit pas, ce qui rendroit cette dépenſe totalement inutile, & la feroit tourner en pure perte, bien loin d'être avantageuſe.

Il ne faut point s'étonner de la trop grande dépenſe, ni du trop long temps: en trois ou quatre mois, s'il ne ſe rencontre point de roc vif, on peut perfectionner une place en contre-mines, & ſe rendre maître de la campagne juſqu'à ſoixante & dix toiſes de la paliſſade, ſuppoſant le nombre ſuffiſant de travailleurs.

Quant à la dépenſe, comme elle ſe fait pour conſerver un effet dont la conſtruction a toûjours coûté pluſieurs millions, & que ſon utilité dépend du plus ou du moins d'avantage que l'on en tire, ou du riſque que l'on court à le laiſſer occuper à l'ennemi; il n'eſt pas poſſible de fixer une comparaiſon entre l'avantage & la dépenſe. Sur un front de polygone de deux cents toiſes,

il faut deux mille toiſes de galeries; ce qui peut coûter tant en matériaux qu'en main d'œuvre, environ ſoixante-quinze mille livres. Ajoûtez-y cent milliers de poudre à cet uſage; cela vaut-il de s'en paſſer, puiſqu'il eſt vrai de dire que l'on ne prendroit point une place, qui pourvûe d'ailleurs de tout le néceſſaire, ſaura faire uſage de ſes contremines. Quant à la conſtruction, il y a trois choſes à obſerver; la premiere, le ſyſtême de fortification de la place; la ſeconde, les différentes dimenſions du ſolide des terres qui environnent la place; la troiſieme, la nature de ces terres. Quoiqu'il y ait des regles poſitives qui néceſſitent la conſtruction des galeries, l'on peut en varier l'emplacement, & par là en dérober la connoiſſance à l'ennemi, quelque habile qu'il ſoit.

Les galeries coffrées en bois ſont plus faciles à défendre & plus commodes, pour éviter certain accidens, que celles qui ſont maçonnées: mais comme on eſt obligé de revêtir de maçonnerie ces ouvrages pour qu'ils durent, il faut, pour éviter ces accidens, que le ciel de la galerie ſoit plat, c'eſt-à-dire, en voûte plate, & non en cintre comme on les fait.

Il faut obſerver dans la conſtruction de ne point omettre les précautions néceſſaires pour purifier & faire circuler l'air: ſans quoi dès que quelque fourneau a joüé dans le voiſinage de la galerie, qu'il y a eu un peu de poudre brûlée dans les environs, les parties nitreuſes & ſulphureuſes, mêlées avec les vapeurs ſoûterraines, répandent une fumée ſi inſupportable dans les galeries & les terres, que les mineurs ne peuvent y réſiſter; ſouvent ils s'évanoüiſſent & meurent ſi on ne les retire promptement.

Ce n'eſt point aſſez dans une place que d'y avoir des contremines; il faut y avoir des mineurs en état de les conduire, car il y a une ſcience particuliere, qui eſt fondée ſur des principes géométriques, à la vérité, mais dont la pratique ſeule peut faire reconnoître tous les avantages.

Ce n'eſt point aſſez de quinze ou vingt mineurs dans une place; ce petit nombre ne peut ſuffire qu'à quelques fourneaux, dont l'effet ne ſera ni bien redoutable, ni capable de retarder, encore moins d'empêcher la reddition de la place.

A la vérité ſi les contremines ſont préparées de longue-main, il ſera beſoin de moins de mineurs; les communications étant faites, il n'y a plus que le fourneau à conſtruire: & il eſt encore un avantage dans cette conſtruction faite d'avance, c'eſt que l'on ne charge les fourneaux que dans le temps néceſſaire, ce qui eſt un grand bien.

Quant à l'uſage des contremines, chacun ſait qu'elles en ont deux, auxquels tous les autres ſe réduiſent; l'un d'empêcher les mines de l'ennemi, en lui barrant les chemins, en découvrant ſon travail, en l'éventant, enterrant, étouffant, ou poignardant ſon mineur, & employant mille ruſes, qui ſont d'un long détail: voilà quant au premier. Quant au ſecond uſage, c'eſt de faire ſauter continuellement l'aſſiégeant dans tous ſes logemens: & après l'avoir empêché de cheminer ſous terre, de l'empêcher de cheminer deſſus par des fourneaux ſucceſſifs & continuels. S'il chemine par ſappe au chemin couvert, il eſt bon par des

fourneaux de l'intimider, & le retarder : s'il l'attaque de vive force, les mines dans ce momenr, me paroiſſent inutiles. Il eſt vrai qu'elles peuvent ébranler les troupes & leur enterrer quelques hommes, mais les entonnoirs ſervent de logement : il vaut mieux les garder pour détruire le travail, & ne les charger que dans ce temps, afin d'être toûjours maître d'empêcher l'ennemi de les éventer, ni d'y venir ; ce qu'on ne peut plus quand la mine eſt chargée. Tandis qu'après avoir pris le chemin couvert, il eſt occupé à ſe loger, s'il veut marcher ſous terre, on le rencontre & on l'arrête, encore comme devant : & quand une fois il conſtruit les épaulemens de ſes batteries pour breche, alors on le fera ſauter par les mines ſuperficielles. Il ne faut pas attendre pour cette premiere fois que le canon ſoit en batterie ; la raiſon de cela eſt que ces premieres mines dégagent & allégent la terre aux endroits où l'on doit placer le canon, ce qui facilite les autres mines à porter le canon du côté de la place.

Quand la batterie eſt rétablie, & le canon mis dedans, alors les ſeconds fourneaux, placés ſuivant la méthode ſuivante, venant à joüer, le culbuteront dans le foſſé. Voilà l'ennemi bien reculé, car tout cela conſomme bien du temps. S'il a l'audace de recommencer dès que le nouveau canon ſera placé, les troiſiemes fourneaux feront la même choſe ; puiſque dans une hauteur de vingt cinq à trente piés de terre, il eſt facile de faire ſauter juſqu'à ſix & ſept fois la même ſuperficie de terrein : c'en eſt plus qu'il ne faut pour rebuter les plus opiniâtres.

Il faut diſpoſer toutes ces mines, de ſorte qu'elles n'endommagent point le parapet du chemin couvert, afin qu'on puiſſe l'occuper chaque fois que le logement eſt renverſé. Et durant ce temps, il ne faut point épargner les ſappes, les paralleles, les places d'armes d'où l'ennemi ſoûtient ſon logement ; il faut les enlever en même temps, & cela d'autant plus aiſément, que n'étant point gêné dans ces parties, pour porter le canon dans le foſſé, comme ſur la crête du glacis, au lieu de ſix à ſept ſauts que j'ai promis, on en peut ménager dans une égale profondeur de terre en raſe campagne au moins vingt.

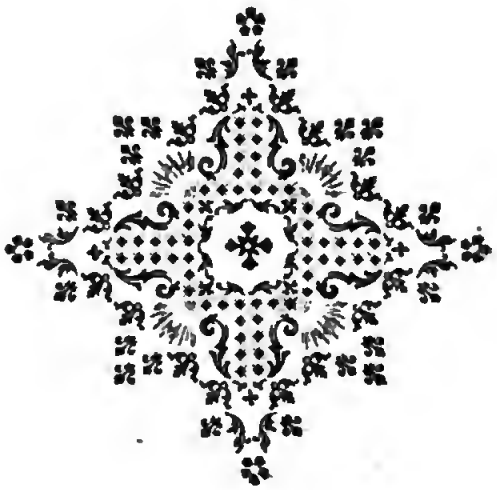
Si les contremines ont mis l'ennemi hors d'état de faire breche, que fera-t-il ? eſcaladera-t il ? Une garniſon qui ſait ſe défendre, craint-elle pareille audace ? Cependant je me ſuis trouvé dans une place, où après une belle réſiſtance, pareille chimere l'engagea à mettre l'eau dans les foſſés aſſez mal à propos.

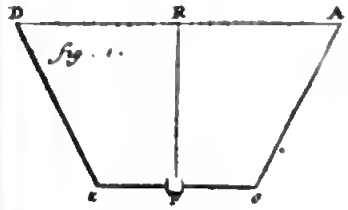
Il faudra donc qu'il revienne au mineur. Et celui-ci après avoir paſſé le foſſé, & eſſuyé tous les camoufflets & toutes les chicannes qu'on lui prépare, trouvant ſous les carpes une bonne galerie magiſtrale, préparée avec les écoutes ; le voilà encore arrêté tout court.

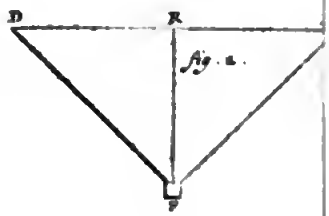
Dans ces derniers temps les ennemis ſe ſont aviſés d'arriver au chemin couvert par des ſappes couvertes, ou, pour mieux dire, des galeries ſous terre, laiſſant ſeulement un pié & demi de terre ſur leur tête ; après quoi faiſant tomber ce ciel, leur logement ſe trouve preſque fait. Rien n'eſt plus facile que d'arrêter ces ouvrages,

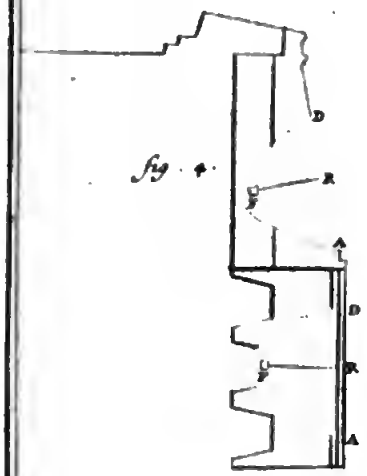
& les contraindre à prendre un autre parti ſi l'on veut.

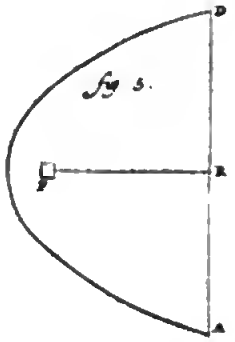
Il eſt certain que de toutes les défenſes des places, aucune n'eſt auſſi avantageuſe que les contremines, & que pour en faire tout l'uſage poſſible, il eſt néceſſaire de connoître ce que je vais expliquer dans l'article ſuivant.

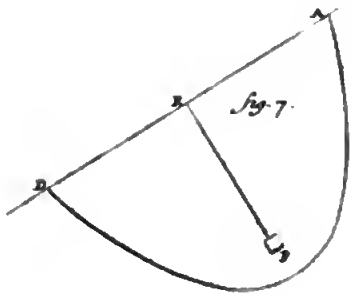



D
R
A
fig. 1.
c
b
o


D
R
fig. 2.
b


D
fig. 4.
R
A
D
R
A


D
fig. 5.
R
A


A
R
fig. 7.
D

EXPLICATION

Des Figures, & de la disposition des Fourneaux.

POur observer la précision nécessaire dans la construction des Mines, il est à propos de connoître la figure de l'excavation que produit un Fourneau quand il joue.

DE'FINITIONS.

L'excavation ou l'ouverture que produit l'effet d'un Fourneau dans les terres, est un Conoïde parabolique, ou un Paraboloïde : c'est la même chose.

A la guerre on donne le nom d'entonnoir à cette excavation.

Quelques-uns ont cru que cet entonnoir étoit un Cone tronqué AOZD, dont le diametre OZ de la petite base, est moitié du diametre AD. de la grande base. *Fig.* 1.

D'autres ont mieux aimé donner à cet entonnoir la figure d'un simple Cone rectangle AFD. *Fig.* 2.

Il faut remarquer que dans ces deux Cones, ainsi que dans le Conoïde AHOBISD, que l'axe ou la ligne FR, prise du centre du Fourneau F, jusqu'au point R dans le plan de la base de l'entonnoir, est toûjours égale à la moitié du diametre de cette base. *Fig.* 1. 2. & 3.

Cette ligne FR, je la nomme ligne de moindre résistance.

En examinant avec un peu d'attention l'entonnoir formé par l'effet d'un Fourneau, on s'apperçoit aisément que les côtés de cet entonnoir sont des lignes courbes, & non des lignes droites, comme il paroît par les Figures 1. & 2. *Fig.* 3.

Pour connoître les dimensions de cet entonnoir, j'ai opéré ainsi que je vais l'expliquer.

REMARQUES.

Je dirai auparavant que les mesures dont je vais parler, ne peuvent se prendre que lorsque le Fourneau a joüé dans des terres vierges, douces & homogenes.

Les éboulis ne permettent pas de prendre ces mesures dans

les terres que les Mineurs appellent folles, ou ſans cervelle.

Il faut auſſi ſavoir que l'hétéréogéneité du roc & de la maçonnerie font que la poudre opere preſque toûjours des effets irréguliers.

EXPÉRIENCES.

J'ai meſuré un grand nombre de ces entonnoirs avec toute la circonſpection que j'ai pû y apporter. A pluſieurs j'ai fait ſortir & nettoyer les terres qui retombent dedans, quand le Fourneau a joüé. J'ai auſſi à quelques-uns fait approfondir des puits KMLI. Après bien des tâtonnemens & des répétitions, je ſuis parvenu à la connoiſſance de certaines lignes qui gardent toûjours entre elles les mêmes rapports dans chaque entonnoir, de quelque profondeur que ſoient leſdits entonnoirs.

Voici ces lignes. Le centre du Fourneau eſt F, la ligne de moindre réſiſtance eſt FR du Triangle iſoſcele rectangle AFR. J'ai pris la diagonale AF, je l'ai portée de B en T. J'ai trouvé TR égal à FB; B eſt le fond de l'entonnoir, où les terres ſe trouvent noires & recuites par la flamme de la poudre. TR égal à FB, m'a fait juger que F pouvoit être le foyer d'une parabole, dont B eſt le ſommet: RA une ordonnée, & TR, ou FB, le quart du Parametre.

J'ai pris arbitrairement BV, j'en ai retranché VE égal à FB; j'ai tiré l'ordonnée EH, & j'ai trouvé EH égal à BV.

J'ai trouvé FO égal à 2 FB.

J'ai trouvé FK égal à 2 FB, moins FX &c. Ces égalités des lignes ſont des propriétés de la parabole. J'ai trouvé les mêmes choſes quand j'ai fait BC égal à BF, en approfondiſſant les puits KMLI, & que j'ai pris du point C les diſtances des ordonnées ſur l'axe. Le point C eſt l'interſection de l'axe prolongé & de la directrice LM; CF égal à la moitié du parametre.

Ainſi on peut conclurre que l'entonnoir eſt un Paraboloïde, dont le centre du Fourneau F eſt le foyer, & dont FR, partie de l'axe compriſe entre le foyer & le plan de la baſe, que j'appelle ligne de moindre réſiſtance, eſt toûjours moitié du diametre AD de la baſe, ou égale à l'ordonnée RA.

REMARQUE.

Comme la ligne de moindre réſiſtance FR eſt toûjours perpendiculaire ſur le plan extérieur AD, le plus voiſin du Fourneau; la poſition du Conoïde après l'effet eſt déterminée par la ſituation de ce plan extérieur, ſoit qu'il ſoit horiſontal, vertical ou incliné : par conſéquent la poſition du Fourneau dépend de ce plan extérieur AD. *Fig. 4. 5. 6. 7. & 8.*

J'ai dit ci-devant que la poſition du Fourneau dépend de la ſituation du plan extérieur le plus voiſin, cela eſt vrai : mais pour s'énoncer ſans équivoque, il faut dire la poſition du centre du Fourneau. La place de ce foyer dépend auſſi de la maſſe que l'on veut pouſſer, chaſſer ou enlever. Cette maſſe détermine auſſi la charge, & par conſéquent la capacité du Fourneau.

Pour défendre par les Mines les approches & le chemin couvert d'une place, ménager juſte le terrein, faire aux aſſaillans tout le mal poſſible, & ſelon toute apparence les rebuter par leſdites Mines; il y a un art, quoique fort ſimple, auquel on n'a point penſé, que je ſache, juſqu'à préſent.

Tout l'artifice conſiſte à imaginer un plan dans le ſolide des terres, qui coupe le plan du glacis ſous un angle de quarante-cinq degrés.

DÉFINITIONS.

Ce plan imaginé dans le ſolide des terres, je le nomme plan des Fourneaux, ou plan des foyers; parce que c'eſt ſur ce plan que le foyer ou le centre de chaque Fourneau doit être placé. Il eſt ici marqué par les lignes AA, BB, avec les Fourneaux. C marque les premiers Fourneaux, E les ſeconds, B les troiſiemes. La ligne AN eſt la largeur du plan. La ligne AA eſt la directrice. *Fig. 9.*

Le plan du glacis eſt marqué par les lignes PP, XX. PP eſt la ſommité du chemin couvert, DD eſt la directrice. Les points 2, 3, 4. marquent ſur le plan du glacis la correſpondance perpendiculaire des foyers, ou, ſi l'on veut, les extrémités des lignes de moindre réſiſtance. Les petits cercles marquent l'ouverture, ou l'effet de huit des premiers Fourneaux; les moyens marquent l'effet de quatre des ſeconds Fourneaux; les grands marquent l'effet de deux des troiſiemes Fourneaux. *Fig. 10.*

Digitized by Google

La commune ſection du plan des foyers avec le plan du glacis, donne la directrice A A, ou D D.

PROFILS.

Figure 11. glacis horiſontal ou de niveau. Figure 12. glacis dont le talus incline ou deſcend vers la campagne. Figure 13. glacis à revers dont le talus incline ou deſcend vers la place. La ligne G H eſt la coupe du plan P P, X X. La ligne F L eſt la coupe du plan A A, B B; ainſi F L convient avec A B. Le point G convient avec la ligne P P; le point directeur F convient avec la directrice A A, ou D D; le point O avec les foyers C; M avec les E; L avec les B; Z, X, Y, avec les 2, 3, 4.

Pour ne point endommager le parapet du chemin couvert par l'effet des Fourneaux, il faut obſerver de placer le point directeur F ou les directrices A A, D D, à une diſtance du parapet G, ou P P, comme de trois, quatre, cinq ou ſix pieds: en cet exemple F eſt à quatre pié de G.

CONSTRUCTION.

Si les convenances me déterminent à placer le premier étage de Fourneaux à dix piés ſous le glacis, je fais F Z égal à dix piés. Du point Z j'abbaiſſe ſur F Z, la perpendiculaire Z O, qui rencontre la diagonale F L au point O, qui donne le foyer O; O Z eſt la ligne de moindre réſiſtance. Elle eſt par la conſtruction égale à dix piés.

Sur la ligne A N, je fais A I, égal à F O, par le point I, je tire la ligne C C, parallele à A A. Sur la ligne C C, je marque de dix piés en dix piés les premiers Fourneaux C, qui par conſéquent ſe trouvent éloignés les uns des autres de leur ligne de moindre réſiſtance égale à dix piés.

Pour les ſeconds Fourneaux.

Sur la diſtance de deux foyers voiſins C C, comme baſe, je décris un Triangle iſoſcele C E C, dont je fais les côtés C E, C E, égaux chacun à la ligne de moindre réſiſtance O Z du Fourneau O ou C. Par le ſommet E de ce triangle, je tire la ligne E E, parallele à C C, ou à A A; je marque les ſeconds Fourneaux E, ſur cette ligne E E, en ſorte que chaque E ſe trouve vis-à-vis le milieu de l'eſpace qui eſt entre deux

deux C voiſins, alternativement de deux en deux. Sur la ligne AN, je prends la diſtance CE, je la porte au profil de O en M, pour avoir le point M, centre du ſecond Fourneau; je tire MX, parallele à OZ, & j'ai MX pour ligne de moindre réſiſtance des ſeconds foyers M.

Pour les troiſiemes Fourneaux.

Sur la diſtance de deux foyers voiſins M, M, comme baſe, je décris un Triangle iſoſcele EBE, dont je fais les côtés EB, EB, égaux chacun à la ligne de moindre réſiſtance MX, du ſecond foyer M ou E. Par le ſommet B, je tire la ligne BB parallele à EE, ſur laquelle je marque les troiſiemes foyers B dans le même ordre à l'égard des ſeconds, que celui qu'on a obſervé en marquant les ſeconds à l'égard des premiers. Sur la ligne AN, je prends la diſtance EB, je la porte au profil de M en L, pour avoir le foyer L, centre du troiſieme Fourneau: je tire la ligne LY parallele à MX, & j'ai LY pour ligne de moindre réſiſtance des troiſiemes foyers L.

PAR LE CALCUL.

Premiers Fourneaux.

La ligne FZ ou ZO = 10 piés = a. Ainſi FO ou AI = $\sqrt{2aa}$ 14. piés 1. pouce 9. lignes.

Seconds Fourneaux.

Au Triangle iſoſcele CEC, par la conſtruction CE = a. Ainſi $\sqrt{aa} - \frac{aa}{4}$ = OM ou CE, priſe ſur la ligne AB $\sqrt{aa}$ 4 $- \frac{aa}{4}$ = 8. piés 7. pouces 9. lignes. = b. Ainſi $\sqrt{\frac{bb}{4}}$ = ZX = MX $- a$ = 6. piés 1. pouce 6. lignes.

Troiſiemes Fourneaux.

Au Triangle iſoſcele EBE, ſoit EB = Mx = c; or EE = 2a. Ainſi EB ſur la ligne AB, ou ML = $\sqrt{cc - aa}$ = 12. piés 7. pouces 2. lignes. = d. Ainſi $\sqrt{\frac{dd}{2}}$ = XY = LY $- c$. = 8. piés 11. pouces 4. lignes.

On voit que pouvant approfondir perpendiculairement ſous un glacis de vingt-cinq piés & environ un pouce, les premiers Fourneaux étant à dix piés de profondeur, on voit,

dis-je, qu'il y a de quoi placer trois étages de Fourneaux, ſans que les premiers qui jouent endommagent les autres. Il eſt facile de placer autant d'étages de Fourneaux que la profondeur du terrein le permettra. En ſuivant la conſtruction qui vient d'être expliquée, on voit que le profil & le plan des foyers s'aident mutuellement; le profil détermine certaines dimenſions du plan des foyers, & le plan des foyers en détermine au profil.

La ligne de moindre réſiſtance OZ des premiers Fourneaux C, détermine la diſtance de C à C. Elle donne auſſi la diſtance des C aux E. La ligne de moindre réſiſtance MX, détermine la diſtance des E aux B, & ainſi la diſtance des foyers inférieurs aux foyers ſupérieurs, eſt toûjours la moindre réſiſtance des ſupérieurs; mais il ſe rencontre des terres foibles, qui néceſſitent à augmenter les lignes de moindre réſiſtance pour l'eſpacement des Fourneaux. Je n'ai pas vû que cette augmentation ait paſſé $\frac{1}{3}$; c'eſt-à-dire, ſi la ligne de moindre réſiſtance eſt de 12 piés, l'eſpacement des foyers ſera de 16 piés. La pratique donne cette connoiſſance, du reſte la conſtruction eſt toûjours la même.

Fin du troiſiéme Tome.

G 10505

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans cet Ouvrage.

A.

ABATIS, ou arbres coupés & rangés près à près Ce fut le premier retranchement connu des Anciens, *page* 182. III. vol.

Actions d'autrui. Combien il eſt indigne des Généraux de dérober aux autres l'honneur des bonnes actions, 389. I. vol.

Affaire de Turin Trait qui y a rapport, 172. II. vol.

Affaire de Donavert : ſa relation, 32. III. vol.

Ageſilas, mépriſé pour ſa petite mine, ſe vange, 97. I. vol.

Aile d'armée, ce que l'on doit faire quand on en a battu une, 309. I. vol.

Albergotty, ſon caractère, 46. I. vol.

Albergotty, ſa faute à l'affaire de Turin, 171. II. vol.

Alcibiade, éprouve l'ingratitude des Athéniens, 154. I. vol.

Alençon (le Duc d') il ſe retire ſous Gand, y eſt attaqué, mais non battu, 32. III. vol.

Alexandre comparé à Annibal, ne gagne pas au paralléle, 40. II. vol.

Alexandre le Grand ſurprend Phraſaorte dans les montagnes, par un paſſage inconnu alors des Perſes, 87. II. volume.

Alliés, queſtion de Juriſprudence politique ſur ce terme, 15. *note*, II. vol.

Annibal ne ſût jamais uſer de ſes victoires, 174 II. vol.

Annibal, ſa génétoſité contre les habitans de Salamanque en Ybérie, qui l'avoient trompé, 339. III. vol.

Antiochus gagne une bataille contre les Galates, qu'il ne doit qu'à ſes Eléphans, 110. I. vol.

Arc de Triomphe de la porte de S. Antoine à Paris, comment il a été conſtruit, 286. *note*, III. vol.

Argent, il n'eſt pas autant le nerf de la guerre, que la diſcipline des troupes, 195. I. vol.

Argent, il n'eſt point le nerf de la guerte, autant qu'on le prétend, 7. *note*, II. vol.

Argent, c'eſt le moyen le plus efficace pour gagnet des révoltés, 67. III. vol.

Armée ſous les remparts d'une ville, la façon de l'y placer avantageuſement, 31. III vol.

Armes blanches, c'eſt la force & la reſſource des François, 81. I. vol.

Armes, leur diſparité décide la victoire en faveur des meilleures. Les Gaulois l'ont long-tems éprouvé contre les Romains, 316 I. vol.

Armes, le déſavantage de celles des Gaulois, vis-à-vis celles des Romains, 332. I. vol.

Armes, leur diſparité décide en faveur du courage des Gaulois contre les Romains, 267. II. vol

Armes, il eſt plus utile d'être ſupérieur en infanterie qu'en cavalerie, 271. II. vol.

Arriere-garde : conduite que l'on doit tenir en l'attaquant, 310. I. vol.

Arrière-garde, préceptes pour les attaques, 325. II. vol.

Arriſtide cede le commandement en entier à Miltiade, par zéle pour le bien public, 126. II. vol.

Aſſaut de Gamala par les Romains, 400. II. vol.
Aſſaut de Jéruſalem, 401. II. vol.
Aſſaut de Gironne, où les François ſont repouſſés par leur faute, 403. II. vol.
Aſſaut, où les ſoldats d'Alexandre ſont repouſſés devant Tyr, 269. III. vol.
Aſſaut livré au Château de S. Elme par les Turcs au ſiége de Malte, 270. III. vol.
Aſſaut de Jotapat par les Romains contre les Juifs, 271. III. vol.
Aſſaut donné au Temple de Jéruſalem, 274. III. vol.
Aſſaut général, donné par le Prince d'Orange au Château de Namur, défendu par le Maréchal de Boufflers, 331. III. vol.
Aſſaut de Belgrade, où les Turcs ſont repouſſés par Huniade, 334. III. vol.
Aſſaut préparé à Denia, dans le royaume de Valence, auquel les troupes ne voulant pas monter, le Général leva le ſiége, 335. III. vol.
Aſſaut, quelles ſont les armes qui y ſont propres, ainſi que l'ordonnance la meilleure, 268. *& ſuivantes*, III. volume.
Attaque des lignes de Valenciennes, par M. le Prince, contre le Maréchal de la Ferté, rapportée par Buſſi-Rabutin, 254. I. vol.
Attaque du camp retranché des Latins, par Camille, qui l'avoit inveſti, & craignoit le ſecours, 324. I. vol.
Attaque du camp de Ptolomée par Céſar, qui le force par l'endroit le plus fort, 406. I. vol.
Attaque du camp retranché, ou lignes de Turin, par le Prince Eugene, 407. I. vol.
Attaque & priſe du Pas de l'Ane, en 1707. par le Prince Eugene, dans les Alpes, 410. I. vol.
Attaque d'armée durant un fourrage général: maxime pour en venir à bout, 248. II. vol.
Attaque du vieux camp des Romains, par Civilis, durant un jour & une nuit, 261. III. vol.
Avarice, vice deshonorant dans un Général, qui l'engage à prolonger la guerre, 72. *note*, I. vol.
Autophrodate, ſon ſtratagème contre les Piſidiens, 104. *note*, III. vol.
Autorité, inconvéniens qui réſultent de ſon partage dans les armées. Exemple à ce ſujet, 262. II. vol.

B.

BAERT (Jean) entre dans le port de Dunkerque, avec une flotte de grain, malgré les Anglois, 325. *note*, I. vol.
Balots de l'invention de l'Auteur, pour combler les foſſés de retranchemens, 412. I. vol.
Bannier, (le Général,) ſa maxime ſur la neutralité, 17. I. vol. Il échape à Galas, qui l'avoit enfermé près de Stetin, 221. II. vol.
Bataille d'Aberdon, par Montroſe, 115. II. vol.
Bataille d'Almanza, ſa relation fidele, 339. I. vol.
Bataille d'Avein, entre les Maréchaux de Brézé & de Châtillon, Généraux François, contre le Prince Thomas de Savoye, dans le pays de Liége, 252. II. vol.
Bataille Navale de Bizance, gagnée par Clyte, qui la perd enſuite par trop de ſécurité, 66. I. vol.
Bataille de Caſſano, où l'Infanterie ennemie mouilla ſes armes, 139. II. vol.
Bataille de Céſar, contre Pharnace, qui vient l'attaquer dans ſon camp, 279. I. vol.
Bataille de Ceuta, entre les Eſpagnols & les Maures, 118. II. vol.
Bataille de Cingarte, de l'Empereur Conſtance, contre les Perſes, 207. I. vol.
Bataille de Courtrai, des Flamands contre Valſtein, ſa relation, xxxvj. I. vol.
Bataille de Fleurus, trait qui la concerne, 134. III. vol.
Bataille d'Hochſter, 206. I. vol.
Bataille de Keingſton ou d'Egehil, entre les Rébelles d'Ecoſſe & le Roi Charles I. 129. III. vol.
Bataille de Leipſik, entre Guſtave Adolphe & les Imperiaux. Le Prince forma des eſpéces de colonnes, xx. I. vol.
Bataille de Leuctre, ſa relation, xxxj. I. vol.
Bataille de Lutzen, par Guſtave, contre les François, que ceux-ci perdirent faute de piques, xlij. I. vol.
Bataille de Malplaquer, 206. I. vol.
La même. Trait qui y a rapport, 163. I. vol.
La même. Autre trait qui concerne cette journée, 335. I. vol.

Bataille de Malplaquet. Autre trait qui y a rapport, 134. II. vol.
La même. Combien il y fut tiré de coups de fuſils, 472. II. vol.
Bataille de Mantinée, ſa relation, xxxiv. I. vol.
Bataille de Moorſtonmoor, entre les Rébelles d'Ecoſſe & Charles I. 131. III. vol. Premier endroit où Cromwel fait parler de lui, 136. II. vol.
Bataille de Naëſby, entre les Rébelles & Charles I. 131. III. vol.
Bataille de Pavie, trait de cette journée, 107 II. vol.
Bataille de Senef: trait qui y a rapport, 311. I. vol
Bataille de Stinkerque, 139. II. vol.
Bataille de Spire, relation de cette journée, 78. I. vol.
Bataille de Traſimene, entre les troupes du Pape & les Florentins en 1467. 164. II. vol.
Bataille entre les Rois de Fez & de Suz, où celui-ci fit attaquer de front & en queue l'armée du Roi de Fez, qui fut défait, 317. I. vol.
Bataille de Judas Macabée, contre Antiochus Nicanor, 138. III. vol.
Bataillon Sacré des Thebains, combattoit ſeparément: une fois ſous les ordres de Gorgidas, il ſe trouva mal de la maxime contraire, p. iv. I. volume.
Bataillon quarré plein, ſes défauts, viij. I. vol.
Bataillon quarré des François en 1708. non attaqué. Celui de Craſſus, contre les Parthes, fut battu par eux, x. I. vol.
Belier à bras, ſon uſage, 121. III. vol.
Bélier brûlé par ceux de Marſeille, durant le ſiége, par Céſar, 306. III. vol.
Belizaire, ſa belle réſiſtance contre les Perſes, au bord de l'Euphrate, 330. I. vol.
Blâme, blâmer un Général, avant l'évenement, c'eſt le plus ſouvent ignorance, 206. II. vol.
Bonzes, Prêtres du Japon, uſurpent le thrône, & en ſont enſuite chaſſés, 240. II. vol.
Boulets de grais & de fer coulé, trouvés dans la maiſon de M. Foucault, cru par l'Auteur, être du tems du ſiege de Paris, par les Normands, 239. III. vol.
Boulets de pierre; les Modernes les ont employés avec quelques ſuccès, 239. III. vol.
Boulets rouges, les Anciens en ont uſé avec leurs machines de jet, 239. III. vol.
Braſidas, Général des Lacédémoniens, s'échappe avec ſon armée, des mains de ſes ennemis, qui l'avoient enfermé dans un retranchement, 220. II. vol.
Breche défendue à Lille, par un grand feu allumé devant, par le ſoin de M. d'Hermand, Colonel d'Infanterie, 323. III. vol.
Breche d'Haliarte, défendue par un feu de ſarment, que la pluye éteignit, 323. III. vol.
Breche reparée à Conſtantinople par les Francs, qui garantit la place de l'aſſaut, 324. III. vol.
Breche de Selinonte, par les Carthaginois qui y donnent l'aſſaut durant neuf jours, avant de s'en rendre maîtres, 328. III. vol.
Breche, défendue avec ſuccès au ſiege d'Athene contre les Romains, 330. III. vol.
Breche de Carthage, où les Romains ſont repouſſés pluſieurs fois, le Carthaginois ayant pris le parti de l'abandonner, pour les combattre au débouché, 330. III. vol.
Breche, défendue à Cencrée avec tant de ſuccès, que les Romains levent le ſiege, 330. III. vol.
Breteurs dans les troupes, ordinairement lâches & mutins, 346. III. vol.
Breteurs, Ordonnance de M. le Duc de Gniſe, contre eux à Metz, 354. III. vol.
Briſſac (le Maréchal de) ſon ordonnance pour attaquer des Piquiers, xlv. I. vol.
Brûlots, inventés à Carthage, 137. *note*, I. vol.
Bucentaures, bateaux ainſi nommés en Italie ſur le Pô, 47. II. vol.

C.

CALOMNIATEURS, comment les Princes & les Rois doivent les confondre, 475. II vol.
Camps de paix, à quoi ils ſont bons, & ce que l'on y doit faire, 192. I. vol.
Camp de paix, leur utilité, 328. I. vol.
Camps volans, leur occupation, 138. II. vol.
Canons de douze cens livres de bales, fondus par ordre de Mahomet II. leur inutilité, 238. III. vol.

Canons de cinq cents livres de calibre, fondus par ordre de Louis XI. 239. III. vol.

Canons, ils ne ſont pas de plus grande exécution que les machines des Anciens, non plus que nos mortiers, 239. III. vol.

Capitulations, elles ſont toutes honorables, quand la défenſe a été belle, 343. III. vol.

Capitulations honorables, les Anciens n'en accordoient qu'avant que le bélier eût joué, 343. III. vol.

Capitulation de Calais, pris par Edoüard en 1347. dans laquelle il refuſoit de comprendre ſix Bourgeois principaux, qui ſe dévoüent au ſalut public, 342.

Carmagnole, Général de Viſconti, Duc de Milan avec ſix mille chevaux, bat dix-huit mille piquiers Suiſſes, xliv. I. vol.

Caractère, moyen de bien profiter de la connoiſſance, que l'on doit acquérir de celui du Général que l'on a en tête, 161. II. vol.

Caractère des nations, il faut le connoître, il ne change jamais, quant au courage, 314 II vol.

Carte blanche, inconvénient qu'il y a à ne pas la donner a un Général, 168. II. vol.

Cartes géographiques, ne ſont guere utiles dans les montagnes, pourquoi, 181. I. vol.

Catapultes, utiles pour les guerres des montagnes, par la facilité du tranſport, 243. III. vol.

Cavalerie Numide, ſans frein, comparée aux Tartares & aux Houſſards, leurs adreſſe à cheval, 94. *note*, II. vol.

Cavalerie, n'eſt réellement bien bonne que quand elle ſait ſe retirer diligemment, pour revenir plus promptement à la charge: exemple à ce ſujet, 95. *note*, II. vol.

Cavalerie Eſpagnole: action de cinquante chevaux de cette Nation, contre ſix cents Allemands, 127. II. vol.

Cavalerie, il ſeroit avantageux qu'elle pût combattre à pié quelquefois, 279. II. vol.

Cavalerie, utile pour les ſurpriſes de place, 398. II. vol.

Cavalerie, placée au-deſſus des gués, pour en ſuſpendre la rapidité, 415. II. volume.

Cavalerie pied à terre au ſiege de Jotapat, & en pluſieurs occaſions chez les Anciens; utilité de cet uſage, 273. III. vol.

Centre, attaquer par le centre plus avantageux pour ruiner l'armée ennemie, xxxiv. I. vol.

Ceps militaires des Anciens, leur deſcription & leur figure, 188. III vol.

Céſar, belle diſpoſition qu'il fit adoſſé à la riviere d'Aigne contre les Belges, 330. I. vol

Céſar, il enferme Vercingentorix ſous les murs d'Alexia, 31. III. vol.

Chariots pour tranſporter de gros béliers, 222. III. vol.

Chariots de guerre, il paroît faux que les Anciens en ayent eu en ſi grande quantité, que le diſent leurs Traducteurs, 39. I. vol.

Charles V. Empereur, établit mal l'état de la guerre contre la France, 73. III. vol.

Charles XII. Roi de Suéde, étoit perſuadé qu'il eſt difficile de bien établir l'état de la guerre, lui-même l'établit mal, 78. III. vol. La relation de ſa défenſe dans ſa maiſon à Bender: il jeunoit quelquefois juſqu'au quatrieme jour, pour s'endurcir contre la faim, 112. III. vol Sa façon de vivre, par l'Auteur témoin oculaire, 152. III. volume.

Charles le Bel attaque les Anglois, qui refuſoient ou éludoient de lui rendre juſtice pour gagner du tems, il n'en eſt pas la dupe, 98. III. vol.

Chauſſe-trappe, ce que c'eſt, ſon utilité, 188. III vol.

Chaſſe, eſt une exercice qui apprend la guerre, & qui y a beaucoup de rapport, 169. I. vol.

Chef d'une armée, il doit être abſolu, & avoir carte blanche, pour les opérations de ſon armée, 168. II. vol.

Chevaux de la Cavalerie, paſſent à la nage à la ſuite des bateaux, de fort longs trajets, 43. II. vol.

Choix des Généraux difficile à faire, & pourquoi, 208. I. vol.

Circonſpects, les Généraux qui le ſont trop, ſont peu propres à commander la Nation Françoiſe, 209. II. vol.

Circonvallation, précaution à prendre pour l'aſſurer, 251. *& ſuivantes*, I. vol.

Circonvallation de Platée, la plus ſinguliere de l'antiquité, ſon explication, 183. III. vol.

Cirus feint de ſe retirer devant Thomiris,

revient l'attaquer, & bat cette Reine, 59. III. vol.
Citoyens Romains, il eſt prouvé que les artiſans des métiers les plus ſordides, joüiſſoient à Rome de ce droit, 259. II. vol.
Cliſthene de Sicyone, met de l'ellebore dans un aqueduc d une place qu'il aſſiégeoit, ce qui l'oblige à capituler, 358. III. vol.
Colonne, ce que c'eſt, iij. *& ſuivans* I. volume.
Colonnes formées des cohortes de Vitellius, percent ceux de Bonne ſur un ordre différent, xiij. I. vol.
Colonne de Carlo mootone ou quarré plein, car l'on doit regarder aioſi l'ordre triangulaire, que l'on dit qu'il forma contre 30. mille Spahis, xvij. I. vol.
Colonne d'Epaminondas de trente de front ſur cinquante de hauteur, xix. I. vol.
Colonne de Romulus contre les Fidenates, xxix. I. vol.
Colonne d'Atſacès contre Antiochus, Roi de Lidie, xxx. I. vol.
Colonnes de Régulus contre Xantipe, leurs défauts, xxx. I. vol.
Colonne de Dion pour attaquer Denys le Tyran, xxx. I. vol.
Colonnes de Scipion à Zama, xxx. I. vol.
Colonne du Général Schulembourg, contre le Roi de Suéde, Charles XII. xxxj. I. vol.
Colonne d'Epaminondas à Leuctre, ſa manœuvre, xxxj. I. vol.
Colonnes de troupes en marche, doivent être compoſées de cavalerie & d'infanterie entre-mêlée, 176. I. vol.
Colonnes, c'eſt l'ordre le plus avantageux dans un pays de montagne, 84. II. vol.
Colonne victorieuſe de trois cents Thébains contre les Lacédémoniens, 84. II. volume.
Colonne d'infanterie, formée par Philippe, au paſſage de l'Acheloüs, 407. II. vol.
Colonnes employées à Zama, par Scipion, 267. III. vol.
Colonne, excellence de cette ordonnance pour les aſſauts, 279. III. vol.
Combat de Leuze, ſa relation, 312. II. vol. Trait qui le concerne, 328. II. vol.
Combat Naval de la Hogue, ſon détail, 157. I. vol.
Combat dans les montagnes, entre Marius & les Teutons & Embrons, 412. I. vol.
Combat Naval des Siracuſains, contre les Athéniens, 231. II. vol.
Combat des Suédois contre les Danois, dans la riviere de Gottembourg, dans lequel ceux-ci ſont repouſſés, quoiqu'ils euſſent ſurpris la flotte Suédoiſe, en 1718. 232. II. vol.
Combat entre Affranius, & Céſar, ſur les bords de la Segre, où celui-ci pourſuit Affranius avec tant de vivacité, qu'il l'oblige à mettre bas les armes, 328. II. vol
Combat de Seneff, ſa relation, 330. II. vol.
Combat près de Lacedemone, plan de cette journée, 29. III. vol.
Comblemens de foſſés ſinguliers, l'un par Jean Roi de Mœſie, & l'autre par Amurat IV. 209. III. vol.
Condé (le Prince de) il fait nétoyer un gué de la Seine avec des rateaux en 1567. 412. II. vol.
Connoiſſance des mœurs & des caracteres des Généraux ennemis, eſt néceſſaire à un Général, 161. *note*, II. vol.
Conſeil (un bon) vaut mieux qu'une puiſſante armée : digreſſion ſur cette maxime, 100. I. vol.
Conſpiration de la garniſon de Lilybée, découverte & appaiſée par Imilcon, 346. III. vol.
Conſpiration de Boisjourdan à Treve, relation de cet évenement, 347. III. vol.
Conſpiration, moyen de les prévenir dans une place, par la conduite du Gouverneur, 350. III. vol.
Conjuration prevenue par Iphicrate, dans ſon armée en Thrace, 351. III. vol.
Conſpiration des ſoldats d'Etéonice, étouffée dans ſon principe, par ſa fermeté, 356. III. vol.
Conſpiration des Parteniens, étouffée par les Ephores, 357. III. vol.
Contre-approche, employée à la défenſe de Belgrade par Huniade, contre Mahomet II. 300. III. vol.
Contrebandiers, ſont les meilleurs guides dans les montagnes, aioſi que les chaſſeurs & les Bergers, 83. II. vol.
Contremines des Marſeillois, aſſiégées par Céſar, 249. III. vol.
Contremines du ſiége d'Apollonie, 249. III. vol.
Crenaux, comment & où il faut les percer pour la défenſe, 110. III. vol.
Crignac, Seigneur Auvergnat, ouvre

l'avis de ſe manger les uns les autres dans Alexia, plutôt que de ſe rendre à Céſar, 245. I. vol.
Cromwel, premiere action d'éclat qui le fait connoître, 131. III. vol.
Cyrus, ſa ruſe pour animer les Perſes à la révolte contre Aſtiage, 91. *note*, II. vol.

D.

DE'FAITES, elles ſont aiſées à reparer dans le moment qui les ſuit, 205. I. vol.
Défaite de l'Empereur d'Orient Iſaac l'Ange, par les Valaques & les Commanes, 442. II. vol.
Défaite des Lombards par Mammol, Général du Roi de Bourgogne, 443. II. vol.
Défenſe de la riviere de l'Arne par Caſtrucio, contre les Florentins, belle & remarquable, 429. II. vol.
Défenſe de la Teiſſe par le Prince Eugene contre les Turcs, 432. II. vol.
Défenſe d'une maiſon par ſept ſoldats, 111. III. vol.
Défenſive, elle eſt peu propre à la Nation Françoiſe, trop vive de tous les tems pour ce genre de guerre, 331. I. vol.
Défenſive, moins on eſt habile, plus on doit fuir ce genre de guerre, 27. III. vol.
Défiance, un Gouverneur doit en avoir perpétuellement, mais jamais ne la témoigner, 355. III. vol.
Demétrius, plus grand au ſiege de Rhode qu'il leva qu'à nombre d'autres où il réuſſit, 178. III. vol.
Denain, détail & circonſtance de cette action, 29. I. vol.
Denys, établit ſingliérement l'état de la guerre contre les Carthaginois, 73. III. vol.
Déſeſpoir, il eſt dangereux d'y réduire un ennemi, 74. *note*, I. vol.
Déſeſpoir, exemple que l'on ne doit jamais s'y abandonner dans les revers de fortune, 304. II. vol.
Détail, il n'eſt pas néceſſaire qu'un Général y ſoit verſé, 203. I. vol.
Dictateur, quelles étoient ſes fonctions à Rome, 205. II vol.
Dion, parallele de ſa révolte à l'expédition d'Annibal, 40. II. vol.
Diſcipline & exercice des troupes, trait intéreſſant qui concerne ces deux points, 313. II. vol.
Diſcipline militaire, ne peut aiſément s'établir durant la guerre, c'eſt durant la paix qu'il y faut travailler, 97. III. vol.
Diſcretion, ce que l'on doit entendre par ce terme en fait de capitulation, 340. III. vol
Diverſion, eſt la meilleure de toutes les armes défenſives, 31. *note*, II. vol.
Diverſion, parallele de celle d'Agathocle, avec celle de Sempronius, 35. *note*, II. vol.
Diverſion, diſſertation ſur celle de Scipion en Eſpagne. Récit de celle, conſeillée par le Comte Duc d'Olivarès, contre Louis XIII. Roi de France, 143. *note* II vol.
Dragons, ſentiment de Montécuculi ſur cette ſorte d'arme, 111. II vol.
Dragut, Amiral Ottoman, ſauve ſes galères par terre, que Doria avoit bloquées par mer, 7. *note*, III. vol.

E.

ECOSSOIS, combattirent nuds à la bataille de Malines, 316. I. vol.
Eléphans, ils s'enfuient au cri d'un cochon, 113. I. vol.
Egliſes, le droit des Gens veut qu'à la guerre on les reſpecte, & qu'on ne les détruiſe ni profane aucunement; mais il ne défend pas d'en prendre les tréſors pour ſoulager le peuple, qu'il faudroit vexer ſans cette reſſource, 10. *note*, III. vol.
Embuſcades, celles que tendit M. de Luxembourg à Fleurus. Celle de Demoſthene contre Euriloque: Et celle de la bataille de Caſtelnaodari, 132. *& ſuivantes*, II. vol.
Encatoura, révolté contre l'armée de Timurbek, 52. II. vol.
Envie, elle cauſa la diſgrace de M. de Catinat & de M. de Fenquieres, pluſieurs autres effets de ce vice, 104. I. vol.
Eſcalade d'Arpi par Fabius, 450. II. vol.
Eſcalades plus faciles anjourd'hui qu'elles ne l'étoient du tems des Anciens, 451. II. vol.
Eſcalade de Drogheda par Cromwel en 1649. Et de Vexfort par le même, 452. II. vol.
Eſcalade du Fort Skenk, par l'armée du Cardinal Infant en 1635. 453. II. vol.
Eſcalade de Mouſoo par Picolomini qui y fut repouſſé en 1630. 456. II. vol.

Eſcalade

Eſcalade de Modene, 285. III. vol.
Eſcalades plus aiſées aujourd'hui, attendu la nouvelle conſtruction des remparts, qu'autrefois avec les murailles non terraſſées, 294. III. vol.
Eſcalade de Voland, par Corbulon, 294. III. vol.
Eſcalade de Milet, où Memnon repouſſe Alexandre, 294. III. vol.
Eſcalade de Beauvais, par Charles Duc de Bourgogne, où Jeanne Vachere à la tête des femmes, ſe diſtingue, & le repouſſe, 296. III. vol.
Eſcalade d'Andrinople, par les Gots qui ſont repouſſés, 297. III. vol.
Eſcalade du vieux camp des Romains, par Civilis, 297. III. vol.
Eſcalade de Cette, ſous les ordres de M. le Duc de Noailles, 298. III. vol.
Eſcalade de Gitonne, ordonnée durant l'aſſaut, par M. le Duc de Noailles en 1710. 298. III. vol.
Eſcalade d'Oringe en Eſpagne, par Scipion, 298. III. vol.
Eſcalade des dehors de Corfou, où le Général Schulembourg, après les avoir perdus, les fait eſcalader, & en chaſſe les Turcs, 299. III. vol.
Eſtacade contre les plongeurs, comment faite, 295. III. vol.
Etrangeres (troupes) danger de les payer mal, ce qui les rend quelquefois plus à charge qu'utiles, 186. I. vol.
Exercice militaire, ſa néceſſité, 134. *& ſuivantes*, III. vol.

F.

FABIEN, Officier du Régiment de Jacob, fait baiſſer les piques à un bataillon Eſpagnol à Ravene, xlv. I. vol.
Fabius demande la permiſſion au Sénat de monter à cheval à l'armée, ce qui étoit défendu aux Dictateurs, 205. II. vol.
Feinte, permiſe à la guerre, 145. *note*, III. vol.
Femmes, leur ſociété dangereuſe à un guerrier trop emporté, 440. II. vol.
Femmes, fourniſſent leurs cheveux en nombre d'occaſion pour les cordages des machines de guerre, 311. III. vol.
Fernand Cortez, brule ſa flotte pour conquérir le Mexique, 328. I. vol.
Feu par peloton vient des Hollandois. Il faut le leur laiſſer, & aux Nations plus flegmatiques; il ne vaut rien pour les François, v. I. volume.
Feu de rang, eſt celui qui eſt propre à la Colonne, xlj. I. vol.
Feu, ce n'eſt pas l'arme la plus avantageuſe de la Nation Françoiſe, 323. I. vol.
Feuquieres (le Marquis de) comparé à Sertorius pour la guerre de montagne, 83. II. vol.
Feuquieres (le Marquis de) ſon action & ſa retraite à Luzerne, contre les Vandois, 86. II. vol.
Foſſé, belle défenſe de celui d'Aire, par M. de Goëſbriant. 303. III. vol.
Foi & ſerment, doivent être ſacrés à la guerre, même avec des rébelles, 238. I. vol.
Foi, combien nos Anciens la gardoient avec ſcrupule: exemple du Duc de Normandie devant Angoulême, envers la garniſon, 144. III. vol.
Fourages, régles pour les attaquer avec ſuccès, 247. II. vol.
Frondeurs, leurs manieres & leur force à jetter des pierres, 29. *note*, II. vol.
Fuite ſinguliere de Perſée, Roi de Macédoine, 437. II. vol.
Fuite d'Andronique l'Ange, l'un des Généraux de l'Empereur Comnene, 437. II. vol.
Fuite glorieuſe d'Huniade, dans ſa guerre contre les Turcs, 438. II. vol.
Fuite de Vitikind, Général Saxon, contre Charlemagne, 438. II. vol.
Fuite d'Agathocle, qui abandonne ſon armée en Afrique, 439. II. vol.
Fuite de Marc-Antoine à Actium, 439. II. vol.

G.

GARDES ordinaires de cavaleries inutiles la plûpart du tems, comment les remplacer, 89. I. vol.
Gardes des poſtes dans une Place, doivent être tirés au ſort; maxime admirable, connue ſeulement des Modernes, 355. III. vol.
Généraux, c'eſt un grand mal que de les changer ſans de fortes raiſons, 298. II. vol.
Gouverneur de Place décapité & dégradé, pour s'être rendu lâchement à Cirq & à Exile, 344. III. vol.
Gouverneur de place, quelles doivent être ſes qualités & ſa conduite, 352. *& ſuivantes*, III. vol.
Gracchus, Général des Eques, enferme une armée Romaine, & eſt lui-même enfermé par Cincinnator, 249. I. vol.
Grands Capitaines, ce qui les caractériſe, ce ſont les grands projets, & non la victoire, 66. *note*, II. vol.

Guerre de montagnes, leçons de conduite qui y ont du rapport, 243. I. vol.
Guerre défenſive, doit, pour être bonne, pouvoir ſe tourner en offenſive, 244. I. vol.
Guerre défenſive, principe pour la bien faire, 247. I. vol.
Guerre défenſive, article qui y a rapport, 137. II. vol.
Guſtave (Adolphe) & Charles, l'un & l'autre, Rois de Suéde, réglent l'état de la guerre ſur des principes différens, 69. III. vol.

H.

HARANGUE de Minucius à ſes ſoldats, après ſa défaite à Gerunium, 252. II. vol.
Harangues, elles ſont utiles; il ſeroit à déſirer qu'on n'en eût pas perdu l'uſage. Principes pour les faire bonnes, 259. II. vol.
Harangues, bonnes à employer dans les ſotties, 315. III. vol.
Harcourt (M. d') aſſiege le Prince Thomas dans Turin, & eſt aſſiégé par Leganez, 35. I. vol.
Hellepole, groſſe tour que fit conſtruire Demetrius au ſiege de Rhodes, 211. III. vol.
Hellepole de Demetrius, rendu inutile par un Ingénieur de Rhodes, 248. III. vol.
Henri IV. commanda toujours ſes armées en perſonne, 54. III. vol.
Hidaſpe (fleuve) Alexandre le paſſe en préſence de l'armée de Porus, 41. II. vol.
Huſſites, brulés par le Général Mainard, 241. I. vol.

I.

JALOUSIE de Philippe & d'Alexandre envers leurs Généraux, 389. I. vol.
Indépendance, elle eſt indiſpenſable à un Général pour les grands ſuccès, 263. II. vol.
Ingratitude, c'eſt le vice des Républiques envers ceux qui les ont bien ſervies, pluſieurs exemples qui le confirment, 102. I. vol.
Injure en matiere d'état, ne peut ſe diſſimuler, 134. III. vol.
Inonder, l'on peut, & il eſt avantageux d'inonder le pays au bord de l'Aige, 181. II. vol.
Intrépide, définition de cette qualité de l'ame, 145. *note*, I. vol.
Italiens ne doivent pas être ménagés par les François durant la guerre: raiſon de ce principe, 179. II. vol.
Jugurta fait paſſer les Romains ſous le joug, 250. I. vol.

L.

LA Dune, riviere, le Roi de Suéde, Charles XII. la paſſe en 1701. 50. II. vol.
Lance, ſentiment de Montécuculi ſur cette arme, 105. II. vol.
Léon, X. Pape veut profiter de la guerre des François & des Siennois, 61. I. vol.
Lis des ſoldats Romains, ce qu'ils entendoient par là, 188. III. vol.
Longueville (le Duc de) paſſe le Rhin à Bacara, 43. II. vol.
Louanges, elles ſont la recompenſe de la valeur, 390. II. vol.
Louis le Grand, belle réſolution qu'il avoit priſe en cas que le Maréchal de Villars ne pût faire lever le ſiege de Landrecy, 392. I. vol.
Loup, inſtrument pour rendre inutiles les béliers, 305. III. vol.
Louvois, (M. de) établit mal l'état de la guerre, malgré ſes talens, M. de Turenne l'emporte, 72. III. vol.
Luxe, il corrompit les armées Romaines, 191. II. vol.
Luxembourg, eſt le dernier Général qui ait ſçu mener les François à l'ennemi, 334. I. vol.

M.

MACCABE'ES (les) ils ſe ſont ſervis de la colonne, 284. I. vol.
Maharbal laiſſe aux Afriquains des vins préparés pour les endormir & les ſurprendre, 57. III. vol.
Mahmoud, Sultan, corrigé par une Fable allégorique d'un de ſes courtiſans, 442. II. vol.
Malbouroug (Mylord) ſa vivacité contre un Officier Anglois à Malplaquet, cauſe de la paix de l'Angleterre avec la France, 89. I. vol.
Malte, cet ordre appelle M. Folard à ſon ſecours dans une circonſtance, relation du plan fait pour ſa défenſe, 101. I. vol.
Manſfelt, fait lever le ſiege d'Heidelberg à Tilly, & le bat, 177. II. vol.
Mantelets des Anciens, pour couvrir les travailleurs, 197. III. vol.
Mantelet de ſape de l'Auteur, 208. III. vol.

Digitized by Google

Marais traverſé par les Eſpagnols en Hollande, malgré le Prince d'Orange, 157. II. vol.
Marche d'armée, précautions à prendre pour les rendre belles & bonnes, 211. I. vol.
Marche, celle du Prince Eugene pour ſecourir Turin, eſt une des belles de l'Hiſtoire, 48. II. vol.
Marche d'armée, ce qu'il faut obſerver pour qu'elles ſoient bonnes, 173. II. vol.
Marche d'armée dans les montagnes, 183. *& ſuivantes*, II. vol.
Marius accoutume ſes ſoldats à la vûe des Ambrons & des Teutons, & comment, 127. II. vol.
Memnon, Général des Perſes, échappe avec ſa garniſon d'Halicarnaſſe que l'on aſſiegeoit, 4. I. vol.
Memnon, Général de Darius, ſages conſeils qu'il lui donne, rejetté, 36. *note*, II. vol.
Mépris de l'ennemi, dangereux pour un Général, bon pour un ſoldat, 53. I. vol.
Mer (la) appartient à toutes les Nations, ſelon Grotius, 363. II. vol.
Mercenaires (ſoldats) ſont dangereux plus qu'utiles dans un état, ſentiment de Folard à leur égard, 89. III. vol.
Mines, poids, quel il étoit, eu égard aux livres d'aujourd'hui, 194. III. vol.
Mines ſoûterraines, moyen de découvrir où on les conſtruit, employé par Tripſon au ſiege d'Apollonie, 249. III. vol.
Mines des Anciens, au ſiege d'Athenes par Silla, Archelaüs les employe à la défenſe, 249. III. vol.
Mines empoiſonnées par les Turcs au ſiege de Candie, contre les loix de la guerre, 254. III. vol.
Mineurs, moyens de chaſſer les Mineurs par la fumée, employé au ſiege d'Embraciel & à celui de Duras par du feu préparé, 251. III. vol.
Miroir ardent, dont Archiméde brula la flotte ennemie, traité de viſion par l'Auteur, 409. III. vol.
Modene eſcaladée par le Général Wallis, 34. I. vol.
Modeſtie ſur l'opinion de ſoi-même, Innée dans le Comte de Soiſſon, recommandable à un homme de guerre, 320. II. vol.
Monluc (le Capitaine) détruit le moulin d'Anbagne, près de Marſeille, 43. I. vol.
Montagne définit la peur & ſes effets, 131. II. vol.
Montagnes, traits qui ont rapport à la guerre que l'on fait dans ces pays là dans tout l'article II. 99. *& ſuiv.* III. vol.
Motifs, c'eſt un motif, & des principaux, pour faire la guerre, que le relâchement de la diſcipline militaire chez ceux que l'on veut attaquer, 7. *note*, II. vol.
Monument ancien expliqué par l'auteur, 234. III. vol.
Monumens anciens. Fragment de la colonne Trajane, & de l'arc de Sévére expliqués, 194. III. vol.
Mur conſtruit durant le ſiege de Maſſada, par Silva, 325. III. vol.
Mur avec deux foſſés conſtruits derriere la breche au ſiege de Rhodes, par Demétrius, 325. III. vol.
Mur nouveau conſtruit derriere l'ancien, par le Duc de Guiſe, au ſiege de Metz, que Charles V. eſt contraint de lever, 326. III. vol.
Muraille de glace pour l'Hyver, 289. III. vol.
Murailles de Bourges, leurs conſtruction, 289. III. vol.
Murs de Jéruſalem, leur conſtruction, 282. III. vol.
Murs ou retranchement derriere la bréche des Samécns, contre les Romains, 332. III. vol.

N.

NEUTRALITE', ce que c'eſt, & les dangers à qui elle expoſe, 15. *& ſuiv.* I. vol.

O.

ONOMARQUE', ſon embuſcade dans les montagnes contre les Macédoniens, 79. II. vol.
Ordre de bataille oblique à Leuctres, xxxij. I. vol.
Le même, à Mantinée & ſes avantages, xxxiv. I. vol.
Ordre de bataille de Cyrus, pour traverſer la plaine de Tymbraya, 321. I. vol.
Ordre de marche, il le faut régler ſur l'ordre de combat, xxxv. I. vol.
Ordre de marche pour traverſer des montagnes, 79. *& ſuivantes*, II. vol.
Ordre du tableau, pernicieux à ſuivre dans les diſpoſitions, & jamais conſulté par M. de Turenne, 403. I. vol.
Outres, peau de bouc que l'on peut enfler pour ſoutenir des radeaux & des cavaliers à cheval, 54. II. vol.

Ouvrages de terre, leurs défauts pour la défenſe d'une place, 288. III. vol.

P.

PALATINAT, ſon incendie juſtifié, 180. II. vol.
Parallèle d'Alexandre à Annibal, où le dernier a la préférence, 99. II. vol.
Parallele de Ziſca & d'Annibal, 151. II. vol.
Parallèle de la Hollande en 1672. avec la République de Rome, après Cannes, 305. II. vol.
Parallèle de Céſar & de M. le Prince, 330. vol.
Parallèle d'Alexandre & de Céſar, 418. II. vol.
Parallèle d'Alexandre à Charles XII. où l'Auteur donne la ſupériorité à ce dernier, & pourquoi, 418. II. vol.
Parallèle de troupes nouvelles, avec d'autres aguerries, mais mutines, 357. III. vol.
Paris, les habitans de cette capitale fournitſent volontairement à la Reine de quoi repouſſer les Eſpagnols: deux autres exemples où cette ville fait la même choſe, 304. II. vol.
Paroles de Traité mal interprétées par les Locriens, par les Samnites, par les Romains, 338. III. vol.
Paroles mal interprétées dans la capitulation du Fort du Bac, près S. Omer, ſous Louis XIII. 340. III. vol.
Paſſage des grandes rivieres, il en eſt traité depuis la page 39. juſqu'à celle de 56. II. vol.
Paſſage de riviere, préceptes pour ces opérations, 406. II. vol.
Paſſage de l'Adige, du Canal Blanc & du Pô, par le Prince Eugene, 47. II. vol.
Paſſage de la Meuſe à gué, par le Prince d'Orange en 1586. près Ruremonde, 415. II. vol.
Paſſage du Granique, par Alexandre, 415. II. vol. Sa relation, 416. II. vol.
Paſſage de l'Holowit, par Charles XII. en préſence & malgré les Moſcovites, 419. II. vol.
Paſſage de la Seine, par Labienus, un des Lieutenans de Céſar, 421. II. vol.
Paſſage de l'Allier, par Céſar, 421. II. vol.
Paſſage du Méandre, par le Roi de France, Louis VII. 423. II. vol.
Paſſage du Raab, par les Turcs, défendu par Montécuculi, 425. II. vol.
Paſſage de la Boine, par Guillaume III. qui y bat le Roi Jacques, 411. II. vol.
Paſſage de la Doire, par le Vicomte de Turenne, qui conduiſoit l'avant-garde de l'armée du Duc d'Harcourt, 432. II. vol.
Paveſades ou tallenas des Anciens, ce que c'étoit, 190. III. vol.
Peloton de fuſiliers mêlé à la cavalerie: exemples de cette invention, 107. *& ſuivantes*, II. vol.
Peri, Gouverneur d'Haguenau, ſauve ſa garniſon, 41. I. vol.
Pertuiſane, de l'invention de l'Auteur, ſa forme & ſes dimenſions, xlvj. I. vol.
Philippe, Roi de Macédoine, comment il devint borgne, boiteux & manchot; Généraux borgnes, aveugles & boſſus, 147. *note*, II. vol.
Philopœmen, fameux Capitaine Grec, comment il ſe forma au grand art de la guerre, 166. I. vol.
Philopœmen, ſa premiere action de guerre le fait connoître, 388. I. vol.
Pillage, il faut doubler les Officiers pour l'empêcher, après les ſurpriſes de ville, 392. II. vol.
Piquets ou détachemens, ce n'eſt pas connoître l'intérieur de l'infanterie, que de former ainſi les bataillons, pour défendre ou attaquer des lignes, 401. I. vol.
Plaiſanteries, elles ſont de très-bons effets dans la bouche du Chef au moment du combat, 316. I. vol.
Plaiſanteries ſont bonnes, & ſouvent utiles dans les combats, 259. II. vol.
Platée, ſa garniſon s'échappe quoiqu'inveſtie, 39. I. vol.
Pluteus, mantelet, on en voit la deſcription, 208. III. vol.
Pompée, ſa retraite de Brnerduze, 41. I. vol.
Pont jetté ſur les breches, pour donner l'aſſaut, 272. III. vol.
Ponts de bateaux, maniere de les conſtruire pour les garder plus aiſément, 393. II. vol.
Ponts de bateaux des Anciens, leur conſtruction, tirée d'Arrien, 81. III. vol.
Ponts de bateaux, faits par Cecinna & Valens ſur le Pô, 81. III. vol.
Ponts, il ne faut pas ſe contenter d'en ôter les madriers, quand on veut les rompre, il faut les couper & les retrancher à leur tête, 274. I. vol.
Ponts de communications, ils doivent toujours être larges, 183. II. vol.

Digitized by Google

Ponts de bateaux, conſtruits par Darius ſur le Boſphore de Thrace & ſur le Danube, & par Xercès ſur le Boſphore de Thrace, 80. III. vol.
Ponts de faſcine, pour le paſſage des foſſés d'une place aſſiegée, aujourd'hui trop étroits, eu égard aux aſſants qu'ils préparent, 268. III. vol.
Ponts portatifs pour l'attaque des retranchemens, inventés par l'Auteur, 412. I. vol.
Pontons, doivent toujours marcher à la tête des colonnes, quand on veut s'en ſervir, 32. I. vol.
Pourſuite, celle d'une aîle battue, ne doit pas être pouſſée trop loin, 129. III. vol.
Prajelas, Valée des Alpes; ſon rapport avec celle de S. Martin, faute qu'on y a faite dans la guerre de 1700. 82. II. vol.
Préſomption, cauſe de la plûpart des défaites, 159. *note*, II. vol.
Priſe du Rocher de Aorne, par Alexandre, 199. III. vol.
Provence, réflexion ſur la campagne de 1707. 182. I. vol.
Pyrrhus, ce n'eſt pas de lui que les Romains ons appris leur diſcipline & leur tactique, 297. I. vol.

R.

RADEAUX, c'eſt une illuſion que le paſſage de l'armée d'Appius ſur des radeaux, elle paſſa le détroit ſur des galères, & autres bâtimens plats, 10. *note*, I. vol.
Radeaux plus aiſés pour paſſer des rivieres à des troupes que des bateaux: Annibal les employa au paſſage du Rhône, 41. II. vol.
Radeaux de l'invention de l'Auteur, 54. II. vol.
Rangs, diſſertation ſur le nombre de rangs dans les eſcadrons, 106. II. vol.
Rantzau (le Maréchal de) ſon éloge, 195. II. vol.
Rebelles, doivent combattre de nuit, attendu qu'elle n'eſt pas favorable pour changer de parti, 66. III. vol.
Rédoits, Châteaux & Citadelles, leur utilité, 396. I. vol.
Repos, pernicieux, comment en préſerver les troupes, 192. *& ſuivantes*, I. vol.
Repréſailles eſt une régle de la bonne guerre, 232. I. vol.
Repréſaille, juſte exemple de celle des Lorrains contre le Duc de Bourgogne devant Nancy, 253. I. vol.
Repréſailles, queſtion ſur l'uſage qu'on en peut faire dans les capitulations, 339. III. vol.
Repréſaille du Prince d'Orange, qui fait arrêter le Maréchal de Boufflers, mal entendue, 339. III. vol.
Repréſaille juſte du Conſul Junius, contre les Samnites, 340. III. vol.
Réſerves utiles, mais pour leſquelles rarement on trouve de bons Commandans, 242. II. vol.
Retraîte d'Antoine devant les Partes où il fait faire la tortue à ſes ſoldats, en deſcendant une montagne, 409. I. vol.
Retraite ſçavante de Téléſinus devant Silla & Pompée, 425. I. vol.
Retraite, trait qui y a rapport, 19. III. vol.
Retraite (fauſſe) eſt un bon ſtratagême; moyen de l'employer, 104. *note*, III. vol.
Retranchemens derriere les breches au ſiege de Sagonte, par Annibal, 325. III. vol.
Retranchement d'Otrar derriere les breches contre Gengiskan. Celui de Caritzme préparé d'avance de rue en rue contre le même, où les habitans périrent plutôt que de ſe rendre, 326. III. vol.
Retranchement conſtruit durant une nuit au tour de Sparte, deſquels Pyrrhus fut repouſſé honteuſement, 336. III. vol.
Rets de pêcheurs, employés avec ſuccès dans les combats anciens, 308. III. vol.
Révolte & ſédition des troupes preſque toûjours amenée par la corruption des mœurs. Reméde à ce mal, 8. *note*, I. vol.
Robert (le Prince) neveu de Charles I. Roi d'Angleterre, fait trois fois la même faute en trois actions différentes, 129. III. vol.
Rohan (le Duc Henry) après la bataille perdue de Rinfelt revient ſur ſes pas, & remporte la victoire avec Veimar, 143. I. vol.
Rohan (le Duc Henri) il fait mention de la défenſe de ſept ſoldats dans une maiſon, 111. III. vol.
Romains, établiſſent mal l'état de la guerre contre Annibal, Fabius l'établit bien, 73. III. vol.

S.

SAGONTINS, ils donnerent lieu à la guerre par leurs insultes aux Carthaginois, 15. *note*, II. vol.
S. Quentin, son secours manqué, 32. I. vol.
Samiesques, ou ponts sur des bateaux, de l'invention de l'Auteur, 49. II. vol.
Sambuque, sa description, 292. III. vol.
Saxe (le Comte de) opinion qu'en avoit M. Folard, 404. I. vol.
Saxe (le Comte de) depuis Maréchal de France, se défend avec succès dans une maison en Pologne : relation de cette aventure, 119. III. vol.
Secours de Cambray, par M. le Prince, 280. I. vol.
Sédition, que M. de Goësbriant feignit d'ignorer à S. Omer en 1710. 356. III. vol.
Sémiramis, Reine conquérante, construit des ponts de bateaux portatifs, 79. III. vol.
Serment de ne jamais parler de se rendre, violé par Hégétoris, Thasien, pour sauver les siens, 356. III. vol.
Sertorius, le plus habile des Généraux anciens pour la guerre, contre des armées supérieures ; sa façon de s'y prendre, 236. I. vol.
Sertorius, le plus habile des Généraux pour la guerre de montagne, 81. II. vol.
Siege de Brisak, par Weimar, que le Général Guents entreprend en vain de secourir, 274. I. vol.
Siege de Landau, défendu par M. de Laubanie, 456. II. vol.
Siege de Bourge, par César : trait qui le concerne, 192. III. vol.
Siege de Marseille, par César : trait qui le concerne, 192. III. vol.
Siege de Cominge, par Landegesile, 193. III. vol.
Siege de Jotapat, par les Romains : trait qui le concerne, 193. III. vol.
Siege d'Egine : trait qui le concerne, 193. III. vol.
Siege de Rhodes, par Demétrius : trait qui le concerne, 193. III. vol.
Siege du Roc de Corienez, par Alexandre, 198. III. vol.
Siege de Gaze, par Alexandre, 199. III. vol.
Siege d'Edesse, par Cosroës, 200. III. volume.
Siege de Massada, par Silva, 201. III. vol.
Siege d'Avenit, par Timurbek, 202. III. vol.
Siege de Jérusalem : trait qui le concerne, 204. & 206. III. vol.
Siege de Thin-l'Evêque, par le Duc Jean de Normandie, où il fut employé d'énormes machines de jet, 240. III. vol.
Siege de Rhodes, par Mahomet II. Récit tiré de Guillet, 241. III. vol.
Siege de Calcédoine, par Darius qui s'en rend maître par un soûterrain, qu'il fit creuser, 244. III. vol.
Siege de la ville de Veies, dont Camille se rend maître au bout de dix ans ; par un soûterrain qu'il fit pratiquer, 245. III. vol.
Siege de Pekin, par Gengiskan, qui s'en rend maître par un soûterrain qu'il fit creuser, 245. III. vol.
Siege d'Embracie où les Anciens employerent les contremines, 246. III. vol.
Siege du Château de l'Œuf, où les mines sont employées pour la premiere fois avec de la poudre, 247. III. vol.
Siege de Jotapat. Sacs de paille employés par Josephe, contre l'effort des béliers, 305. III. vol.
Siege d'Amide, ville des Perses, que l'Empereur Constance est contraint de lever, 306. III. vol.
Siege de Tyr, par Alexandre, où les assiegés brulent les tours par un brûlot, 307. III. vol.
Siege de Duras, par Robert, Duc de Lombardie ; défendue par Paleologue, 309. III. vol.
Siege de Malte. Tours imaginaires dont l'Abbé de Vertot a fait une réalité, 309. III. vol.
Siege de Valence, par le Duc de Modene & de Mercœur, défendue par Dom Agostino-Sinado ; sa belle défense, 317. III. vol.
Soissons (le Comte de) tué à la bataille de la Marphée ; sa modestie singuliere dans l'opinion de lui-même, 320. II. vol.
Sorties, maximes pour les rendre efficaces, 252. *& suivantes*, III. vol.
Sorties, mal conçues au siege de Jérusalem, 255. III. vol.
Sorties générales, glorieuses quand il n'est plus d'autres ressources, 257. III. vol.
Sortie, comment les François les reçoivent depuis que le Régiment de Navarre

Digitized by Google

leur a montré l'exemple, 261. III. vol.
Sortie, trop foible au ſiege de Jéruſalem, 263. III. vol.
Sortie générale des Athéniens, aſſiegés dans leur ville, par Sylla, 264. III. vnl.
Sortie générale d'Huoiade, au ſiege de Belgrade, 205. III. vol.
Sortie d Yphialtes au ſiege d'Halicarnaſſe, contre les troupes d'Alexandre, ordonnée par Memnon, 266. III. vol.
Sortie pouſſée trop loio, de ceux d'Himere contre Annibal, qui leur teod uoe embuſcade, 313. III. vol.
Sortie pouſſée trop loin du Roi & des habitans d'Haï, contre Joſué, qui s'empara de la ville par leur imprudence, 313. III. vol.
Sortie conſidérable, par le nombre de ceux d'Apollooie, aſſiegée par Philippe, 316. III. vol.
Sortie au ſiege de Salone, où la garniſon ſurprend & met en fuite les troupes d'Octave, qui leve le ſiege. 314. III. vol.
Sortie des Templiers & des Hoſpitaliers, contre le Sultan d'Egypte Saladio, au ſiege d'Acre, 315. III. vol
Sortie géoérale au ſiege d'Elatée, des troupes & des habitans des deux ſexes, 315. III. vol.
Sortie de Callicratidas, qui fait abattre une partie de mur, pour marcher ſur un plus grand front, & le rétablir après la ſortie, 317. III. vol.
Sortie de Nageurs, au ſiege de Carthage, 317. III. vol.
Sortie Navale de Céſar, au ſiege d'Alexandrie, 320 III. vol.
Soubiſe, attaqué par Louis XIII. daos les marais du Poitou, abandonne la partie, 158. II. vol.
Sparte, ſans mur dutant cinq ceots ans, 23. *note*, III. vol.
Stades, ce que c'eſt que cette diſtance, 25. I. vol.
Stratagème, ſouvent à la guerre, les plus puériles ont eu de brillants ſuccès, 220. II. vol.
Stratagème de Bajazet, contre le Duc de Nevers, par lequel il taille en pieces les Chrétiens, après leur victoire, 284. II. vnl.
Stratagème d'Iſeolaus, pour défendre la breche de Dris cootre Chabtias, qui lui réuſſit, 324. III. vol.
Surpriſes d'armée, commeor doivent être cooduites, 86. *& ſuivantes*, I. vol.
Surpriſe du camp de Ptolomée, par Céſar, qui l'attaque pat le plus fott côté, 77. I. vol.
Surpriſe du camp de Cotnella, par M. de Vendôme, 92. I. vol.
Surpriſe des Ammonites par des corps ſéparés de Saül, 95. I. vol.
Surpriſe des ailes de Porus, pat des corps ſéparés, par Alexandre, 95. I. vol.
Surpriſe du Prince d'Orange, par un détachement du Duc d'Albe en 1572. 96. I. vol.
Surpriſe, quand on a été découvert, il faut s'en retourner, & ne pas inſiſter de peur d'être battu, 133. I. vol.
Surpriſe de la flotte des Athéniens dans le port de Pirée, pat Thélutias, 135. I. vol.
Surpriſe, embataſſe même Céſar, 138. I. vol.
Surpriſe des Alliés devant Douai, à l'arrivée du Maréchal de Villars, 138. *note*, I. vol.
Surpriſe des Lieutenans de Céſar, par Varus, 139. *note*, I. vol.
Surpriſe de l'armée de Mahomet II. par le Vaivode Vladus, très-infétieut à lui, 217. I. vol.
Surpriſes de places, elles ſont beaucoup plus faciles que l'on n'imagine, 390. II. vol.
Surpriſe de Plaiée, par les Thébains, 394. II. vol.
Surpriſe de Breſſe, par Andté Gitty, Vénitien, du Lude ſauve la place, 397. II. vol.
Surpriſe de Boulogne, ſauvée par les Anglois, 398. II. vol.
Surpriſe de Ulm, par M. de Baviere en 1702. 399. II vol.
Surpriſe & eſcalade de Philiſbourg, par le Colonel Baumberghen, dutant les glaces, 457. II. vol.
Surpriſe de Cairas, par une intelligence double, où le Maréchal de Briſſac eſt tepouſſé avec perte, 146. III. vol.
Surpriſe par iotelligence double, de la Citadelle de Montpellier, où les troupes du Duc de Rohan ſont tepouſſées, 147. III. vol.

T.

TABLE, il eſt néceſſaire qu'un Chef en tienne une bonne & abondante, 352. III. vol.
Tactiques, chez les Grecs, c'étoieot des Profeſſeurs de la ſcience de la guerre, 202. I. vol.
Tactique des Gaulois, toujours fondée ſur legénie audacieux de cette Natioo, 333. I. vol.

Terraſſe, ce terme des Anciens ſignifioit tranchée, & non des circonvallations, 18. III. vol.

Terreur panique, teméde qui les calme quelquet ,is , ?? 8. III. vol.

Themiſtocle, engage les Perſes à barrer l'iſlue du détroit des Termopiles, crainte que les ſiens ne fuſſent tentés de ſe retirer, 210. II. vol.

Timidité des Romains au commencement de la ſeconde guerre Punique, occaſionnée par la négligence de l'état militaire, 15. *note*, II. vol.

Tite-Live, fabuleux, dans ſon récit de la bataille de Traſimene, 167. II. vol.

Tortue de Vitruve, ſa deſcription, 204. III. vol.

Tour de Boëmont, Général d'une armée de Croiſés, laquelle il eſt un an à conſtruire, 214. III. vol.

Tournay, fautes à ce ſiege en 1709. 37. I. vol.

Tournay, ſecours de la Citadelle, propoſé par M. de Parpaille, Colonel de dragons, & cela en vain, 29. III. vol.

Trahiſon de Lanſquenets au tems de la ligue, contre Henri IV. 286. II. vol.

Trahiſon, il en eſt de trois eſpeces par les favoris des Princes; placer des ſujets incapables, en eſt une, 3. *note*, III. vol.

Trahiſons doubles, comment s'en garantir, 146. *note*, III. vol.

Traité, fait entre les Juifs & les Romains, 266. I. vol.

Trierarque, ce que c'étoit, 152. I. vol.

Turin, levée du ſiege en 1706. 45. I. vol.

Turin, fautes avant le ſiege, 71. *note*, I. vol.

V.

VALEUR, ſource de celle des Turcs, 118. II. vol.

Vallées, cols, gorges, diſtinction & explication de ces trois noms, 73. II. vol.

Vendôme (M. de) manque de battre le Prince Eugene en deux occaſions en 1706. Cauſe de la perte de l'Italie, 107. I. vol.

Vendôme (M. de) bat les Eſpagnols qui vouloient troubler ſon ſiege de Barcelone, 237. I. vol.

Vercingetorix, grand juſques-là, eſt découragé par le dernier combat qu'il livre à Céſar, où ſa cavalerie eſt défaite, 104. II. vol.

Vercingetorix entreprend une défenſive contre Céſar, laquelle fut bien conduite, 77. III. vol.

Victoire de Tariffe, Général du Roi Almanzor, contre les Eſpagnols l'an 714. 327. I. vol.

Vin, il n'eſt pas permis de l'empoiſonner ſuivant les loix de la guerre, 57. III. vol.

Vinaigre, Il eſt faux qu'Annibal s'en ſoit ſervi pour diſſoudre les rochers des Alpes, 59. *note*, II. vol.

Vinea, ce que l'on doit entendre par ce terme, ſi ſouvent employé dans les Commentaires de Céſar, 191. III. vol.

Vivres, ce n'eſt pas aſſez d'en fournir une place pour le tems d'un ſiege ordinaire, 331. III. vol.

Uſages, rarement tous les nouveaux ſont bons, mais plus rarement encore tous les anciens le ſont-ils, ainſi il ne faut en changer qu'avec ſageſſe, 90. *note*, III. vol. & 97. *idem*.

X.

XENOPHON, ſon ordre de marche ſur deux colonnes, le bagage au milieu, 1x. I. vol.

Z.

ZISCA bat les Imperiaux par une ruſe dans les montagnes de Boheme, 249. I. vol.

Ziſca ſe retire de devant Prague, & revient tout d'un coup y ſurprendre les Imperiaux qu'il défait, 59. III. vol.

Ziſca, feint de ſe retirer de devant Vicegrade, & revient battre l'Empereur, 104. *note*, III. vol.

Fin de la Table des matieres.

ERRATA:

TOME TROISIEME.

LIVRE CINQUIEME.

Page	31,	2 Col. *lig.* 10.		l'attaquer comme allieur, *lif.* l'attaquer là comme ailleurs.
P.	68,	§ 3 *au titre*,		la plus importante de l'état militaire, *lif.* la plus importe de l'art militaire.
P.	72,	2	45,	celle de 1702, *lif.* celle de 1772.
P.	77,	1	3,	précédentes, *lif.* prédéceſſeurs
P.	82,	1	13,	ſont comme aujourd'hui, *lif.* ſont connuës aujourd'hui.
P.	101,	2	40,	au centre de l'Armée de terre, comme il s'y plaça pour être à portée de voir & d'ordonner par tout ſuivant l'évenement, il eſt vraiſſemblable &c. *lif.* au centre de l'Armée de terre: comme il s'y plaça pour être à portée de voir & d'ordonner par tout ſuivant l'évenement, il eſt vraiſſemblable, &c.
P.	103,	16, *au titre*,		Siége de Peduliſſe, *lif.* Siége de Pedneliſſe.
P.	104,	2	7, *de la nt.*	eſt tiré de l'Olien, *lif.* eſt tiré de Polien.
P.	111,	2	36,	auprès de Carlas, *lif.* auprès de Carlat.
P.	118,	2	42,	que pour la bonne conduite, *lif.* que la bonne conduite.
P.	176,		8,	richeſſe, *lif.* recherches.
P.	179,	1	32,	ſe trouva, *lif.* ſe trouve.
P.	181,	2	4 *de l'art.* 3.	matzue, *lif.* matzur.
P.	185,	2	5,	pour les plongeurs, *lif.* par les plongeurs.
P.	188,	1	10,	lits, *lif.* lis.
P.	190,	2	1,	le trait eſt déciſif en tout; *lif.* le trait eſt déciſif: en tout.
P.	191,	2	4,	le ſont de l'attaque *lif.* le front de l'attaque.
P.	192,	1	9 *art.* 9,	intra vincaſin, *lif.* intra vineas in.
P.	*id.*	1	19, *id.*	vincas agere, *lif.* vineas agere.
P.	*id.*	2	2, *id.*	vinca, *lif.* vinea.
P.	193,	1	29,	vinca, *lif.* vinea.
P.	195,	1	4,	vinca, *lif.* vinea.
P.	*id.*		27,	vincis que, *lif.* vineis que.
P.	207,	2	26,	vincis, *lif.* vineis.
P.	210,	2	26, & 4,	l'empalement, *lif.* l'empatement.
P.	211,	1	11, & 12,	l'empalement, *lif.* l'empatement.
P.	212,	2	12,	ſon empalement, *lif.* ſon empatement.
P.	213,	1	6,	dans le iour d'en bas, *lif.* dans l'étage d'en bas.
P.	216,	1	30,	nion néceſſaire, *lif.* néceſſaire.
P.	225,	1	19,	ce premier, *lif.* le Prince.
P.	225,	2	2, *art.* 22,	ſi nous trouvions, *lif.* ſi nous ne trouvions.
P.	229,	1	4,	eſt concevable, *lif.* eſt inconcevable.
P.	248,	2	15,	que feu M. de Valliere, *lif.* qu'à fait M. de Valliere.
P.	249,	2	*lig. penult.*	coup de pique, *lif.* coup de pic.
P.	253,	2	10,	cavalerie porté, *lif.* cavalerie poſtée.
P.	*id.*		27,	alors la temerité, *lif.* alors temerité.
P.	270,	1	35,	generaux guerriers, *lif.* genereux guerriers.

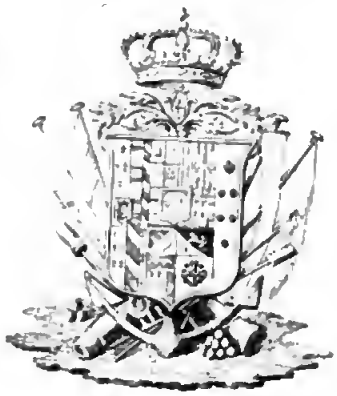
Digitized by Google

P.	280,	Col.	*lig.* 3,		à un ouvrage, *lis.* aux ouvrages.
P.	*id.*			23,	contradictions, *lis.* constructions.
P.	282,	2	19, & 20.		constitutions, *lis.* construction.
P.	292,	1		32,	du front, *lis.* du pont.
P.	320,	2		23,	la révolution, *lis.* la résolution.
P.	325,	1		15,	fut batie, *lis.* fut battue.
P.	327,	2		2,	Valavino, *lis.* Valavoir.
P.	344,	1		33,	cerq, *lis.* cirq.
P.	*id.*	2		37,	fachez, *lis.* fachant.
P.	363,	2		35,	les carpes, *lis.* l'escarpe.

Digitized by Google

REALE OFFICIO TOPOGRAFICO

V.a Armadio.



Scansia Lettera B.

N° 14